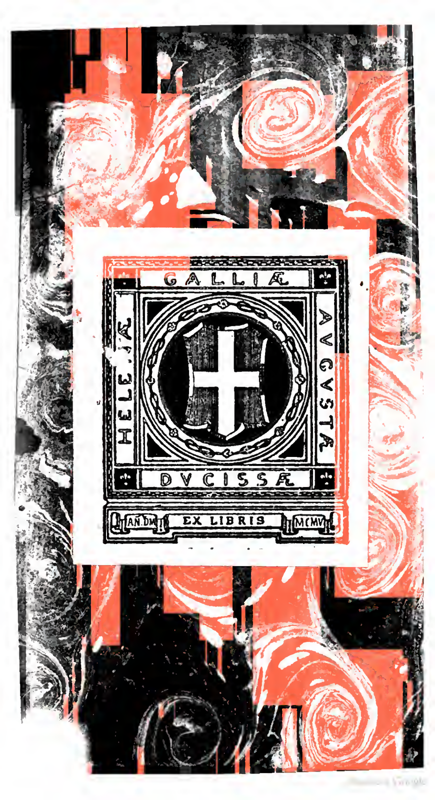
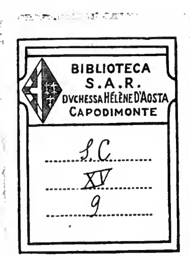



GALLIÆ
HELENÆ
AVGVSTÆ
DVCISSÆ
AÑ DM
EX LIBRIS
MCMV




BIBLIOTECA
S.A.R.
DVCHESSA HÉLÈNE D'AOSTA
CAPODIMONTE
S.C
XV
9

HISTOIRE ANCIENNE.

TOME DOUZIEME.

HISTOIRE
ANCIENNE
DES EGYPTIENS,
DES CARTHAGINOIS,
DES ASSYRIENS.
DES BABYLONIENS,
DES MEDES ET DES PERSES,
DES MACEDONIENS,
DES GRECS.

Par M. ROLLIN, *ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au College Roial, & Associé à l'Académie Roiale des Inscriptions & Belles-Lettres.*

TOME DOUZIÉME.

Nouvelle Edition.

A PARIS,
Chez la Veuve ESTIENNE & Fils, rue saint Jacques, à la Vertu.

M. DCC. LII.
Avec Approbation & Privilege du Roi.







A
SON ALTESSE
SERENISSIME
MONSEIGNEUR
LE DUC
DE CHARTRES.



ONSEIGNEUR,

Lorsque je commençai l'Histoire Ancienne, VOTRE ALTESSE SERENISSIME étoit encore

dans les premiéres années de l'enfance, & ni l'Ouvrage ni l'Auteur n'avoient l'avantage d'être connus de Vous. Souffrez que je fasse maintenant ce que je n'ai pu faire alors, & qu'en finissant mon travail il me soit permis de le décorer du nom de VOTRE ALTESSE.

Depuis que Monseigneur le Duc d'Orleans a souhaité que j'eusse l'honneur d'assister quelquefois à vos Etudes, j'ai été témoin par moi-même du compte exact que vous avez rendu, presque toujours en sa présence, de toute la suite de cette Histoire; & ç'a été pour moi une grande satisfaction de voir que mon Ouvrage, destiné principalement pour l'instruction de la Jeunesse, fût de quelque utilité à un Prince, dont l'éducation intéresse si vivement le Public. A présent que vous êtes entré dans l'Histoire Romai-

ne, MONSEIGNEUR, je ne vous sers plus de guide ; & vous y marchez à pas si rapides, que je ne puis pas même vous suivre : mais j'ai du moins le plaisir de voir & d'admirer vos progrès.

Dans l'attention continuelle qu'on a de vous inspirer des sentimens dignes de votre naissance, on a eu grande raison, MONSEIGNEUR, de donner une préférence marquée à l'Histoire sur tous les autres exercices de Litérature. C'est là proprement l'étude des Princes, capable plus qu'aucune autre de leur former l'esprit & le cœur. Outre qu'elle leur présente d'illustres modéles de toutes les vertus qui leur conviennent, elle est en possession de leur dire la vérité dans tous les tems, & de leur montrer jusqu'à leurs fautes même, sans craindre de blesser la délicatesse de leur

amour propre. Comme la censure qu'elle fait des vices ne leur est point personnelle, elle n'a rien pour eux d'amer ni d'offençant. Quand elle peint dans Philippe & dans Alexandre son fils, des défauts bas & indignes, qui ont terni l'éclat de leurs belles actions, & deshonoré leurs régnes, ne sont-ce pas autant de leçons pour tous les Princes qui auroient le malheur de s'abandonner aux mêmes excès.

La timide Vérité, rarement admise dans le palais des Grands, n'oseroit leur faire des leçons à visage découvert. Elle emprunte la voix de l'Histoire, & cachée sous l'ombre de son nom, elle donne aux Princes avec assurance des avis, que peutêtre ils ne recevroient jamais d'aucune autre part, tant on craint de s'attirer leur disgrace par de salutaires mais dangereuses remontrances.

Vous détestez maintenant la

flaterie, MONSEIGNEUR. Vous ne souffrez qu'avec peine les plus justes louanges. Vous aimez sincérement la vérité, lors même qu'elle pourroit ne vous être pas agréable. Je n'oublirai jamais la sage réponse que vous me fites dans une occasion où j'usois de la liberté que vous m'aviez donnée de vous représenter tout ce que je croirois pouvoir vous être utile. Bien loin de vous en tenir offensé, vous daignâtes vous récrier qu'à cette marque vous reconnoissiez que j'étois de vos meilleurs amis. Oui, MONSEIGNEUR: (qu'il me soit permis de le répéter après vous) vos bons & solides amis seront ceux qui auront le courage de vous dire la vérité, au péril même de vous déplaire. Mais malheureusement le nombre en sera toujours fort petit.

A leur défaut, l'Histoire, qui aura contracté de bonne heure avec

vous une espéce de familiarité; vous en fournira plusieurs, & d'un grand nom : un Aristide, un Phocion, un Dion, un Cyrus, un Tite, un Trajan, & tant d'autres qui vous sont connus. Que de belles choses, MONSEIGNEUR, *ces grands hommes auront à vous dire sur tout ce qui peut rendre un Prince véritablement estimable & aimable ! Quel facile accès ne trouveront-ils pas dans un cœur comme le vôtre : bon, compatissant, docile, sans hauteur & sans fierté ! Nos Grecs & nos Romains sont bien propres,* MONSEIGNEUR, *à détromper les Grands des fausses idées que souvent ils se forment de la gloire & de la grandeur. On la fait consister pour l'ordinaire dans un vain éclat d'actions brillantes, ou dans le frivole appareil du faste & du luxe : au lieu que ces Héros de l'antiquité, tout*

Payens qu'ils étoient, n'avoient que du mépris pour les plaisirs, les richesses, la pompe, la magnificence, & ne se croioient revétus de la puissance que pour faire du bien, & pour rendre les peuples heureux.

Il faut pourtant l'avouer, MONSEIGNEUR : ces vertus, quelque éclatantes qu'elles fussent, manquoient de ce qui leur est le plus essentiel : & quoiqu'un gouvernement semblable à celui d'un Cyrus ou d'un Trajan fût capable de faire en un sens le bonheur des peuples, les Princes seroient bien malheureux eux-mêmes, s'ils se contentoient de ces phantômes de vertus qui étoient sans ame & sans vie. Or cette ame & cette vie, MONSEIGNEUR, c'est la piété, c'est la crainte de Dieu, sans laquelle tout ce qu'il y a de plus grand dans le monde n'est qu'un pur néant.

Ce que l'Histoire profane ne peut vous fournir, MONSEI-

GNEUR, vous avez l'avantage de le trouver ſous vos yeux & à chaque inſtant dans la perſonne d'un pere, en qui la piété releve toutes ſes autres excellentes qualités, & qui eſtime infiniment plus le bonheur d'être Chrétien, que le haut rang de premier Prince du Sang de France. Puiſſiez-vous, MONSEIGNEUR, imiter ſes exemples, & même (je ne crains point qu'il s'en trouve choqué) les ſurpaſſer. Ce ſont les vœux que je ne ceſſerai de faire pour VOTRE ALTESSE SERENISSIME, & qu'elle agréera ſans doute beaucoup plus que tous les éloges dont je la pourrois combler. Je ſuis avec un profond reſpect & un parfait dévouement,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME,

Le très-humble, & très-obéiſſant ſerviteur, C. ROLLIN.



LIVRE VINGT-CINQUIEME.

DES

BELLES-LETTRES.

AVANT-PROPOS.

LA Poésie, l'Histoire, l'Eloquence, qui font la matiére de ce vingt-cinquiéme Livre, renferment ce qu'il y a de principal dans ce qu'on appelle les Belles-Lettres. C'est de toute la Litérature la partie qui a le plus d'agrément, qui jette le plus d'éclat, & qui, en un certain sens, est le plus capable de faire honneur à une nation par des Ouvrages, qui sont, s'il est permis de s'exprimer ainsi, la fleur de l'esprit la plus fine & la plus déliée. Je ne prétens pas par là diminuer rien du prix des autres sciences, dont je parlerai dans la suite,

& dont on ne peut faire trop de cas. Je remarque ſeulement que celles dont il s'agit ici ont quelque choſe de plus vif, de plus brillant, & de plus propre à fraper les hommes, & à exciter leur admiration ; qu'elles ſont acceſſibles à un plus grand nombre de perſonnes ; qu'elles entrent plus dans le commerce & dans l'uſage univerſel des hommes d'eſprit. La Poéſie aſſaiſonne la ſolidité de ſes inſtructions par l'attrait du plaiſir, & par de riantes images dont elle a ſoin de les revêtir. L'Hiſtoire, en nous racontant d'une maniére agréable & ſpirituelle tous les événemens des ſiécles paſſés, pique & ſatisfait notre curioſité, & donne en même tems aux Rois, aux Princes, & aux perſonnes de tout état, d'utiles leçons, mais ſous des noms empruntés, de peur de bleſſer leur délicateſſe. Enfin l'Eloquence ſe montrant à nous, tantôt avec un air ſimple & modeſte, tantôt avec toute la pompe & toute la majeſté d'une puiſſante Reine, charme les eſprits & entraîne les cœurs avec une douceur & une force, auxquelles il n'eſt pas poſſible de réſiſter.

Athénes & Rome, ces deux grands théatres de la gloire humaine, ont porté dans leur ſein ce qu'il y a eu de plus grands hommes dans l'antiquité ſoit pour la valeur & la ſcience militaire, ſoit pour l'habileté dans le gouvernement. Mais ces grands hommes ſeroient-ils connus, & leur nom ne ſeroit-il pas demeuré enſeveli avec eux dans leurs tombeaux, ſans le ſecours des Arts & des Sciences dont je parle, qui leur ont donné une ſorte d'immortalité dont les hommes ſont ſi jaloux ? Ces deux villes même, qui ſont encore généralement reſpectées comme la ſource primitive du bon goût en tout genre, & qui, au milieu du débri de tant d'empires en ont conſervé un par raport aux Belles-Lettres qui ne périra jamais, ne doivent-elles pas cette gloire aux excellens Ouvrages de Poéſie, d'Hiſtoire, & d'Eloquence dont elles ont enrichi l'univers?

Rome ſembloit en quelque maniére s'y être bornée ; du moins elle n'a excellé pleinement que dans ces ſortes de connoiſſances, qu'elle regardoit comme plus utiles & plus brillantes que les autres. La Gréce

a été plus riche en matiére de ſciences, & les a embraſſé toutes ſans diſtinction. Ses Hommes illuſtres, ſes Princes, ſes Rois ont étendu leur protection à toutes les ſciences en quelque genre que ce pût être. Pour ne point parler de tant d'autres qui ſe ſont rendu recommandables par cet endroit, à quoi Ptolémée Philadelphe a-t-il dû cette réputation qui l'a ſi fort diſtingué entre les Rois d'Egypte, ſinon au ſoin particulier qu'il a pris d'attirer dans ſon Royaume des Savans de toutes les eſpéces, de les combler d'honneurs & de récompenſes, & d'y faire fleurir par leur moien tous les Arts & toutes les Sciences ? La fameuſe Bibliothéque d'Alexandrie enrichie par ſa magnificence vraiment roiale d'un nombre ſi conſidérable de livres, & ce Muſée célébre où s'aſſembloient tous les Savans, ont plus illuſtré le nom de ce Prince, & lui ont acquis une gloire plus ſolide & plus durable, que n'auroient pu faire les plus grandes conquêtes.

Notre France ne le céde pas à l'Egypte en ce point, pour ne rien dire de plus. La fameuſe Bibliothé-

que du Roi, augmentée infiniment par la magnificence de LOUIS le Grand, n'eſt pas une des choſes qui ait le moins illuſtré ſon régne. LOUIS XV ſon ſucceſſeur, qui a ſignalé le commencement du ſien par le glorieux établiſſement de l'Inſtruction gratuite dans l'Univerſité de Paris, s'eſt piqué auſſi, pour marcher ſur les traces de ſon illuſtre Biſaieul, de donner ſes ſoins particuliers à l'augmentation & à la décoration de la Bibliothéque Roiale. En peu d'années il l'a enrichie de quinze à dix-huit mille Volumes imprimés, & de près de huit mille Volumes manuſcrits, qui faiſoient partie de la Bibliothéque de Mr. Colbert, les plus rares & les plus anciens que l'on connoiſſe; ſans parler de ceux que Mr. l'Abbé Sevin a raportés tout récemment de ſon voiage de Conſtantinople. De ſorte que maintenant la Bibliothéque du Roi monte environ à quatre-vingts dix mille Volumes imprimés, & à trente ou trente-cinq mille manuſcrits. Il ne reſtoit plus qu'à placer ce précieux Tréſor d'une maniére qui en mît toutes les richeſſes en

évidence, & qui répondît à la réputation & à la gloire du Roiaume. C'est ce qu'a fait encore LOUIS XV pour remplir les intentions de son Bisaieul, en faisant préparer pour sa Bibliothéque un superbe bâtiment qui fait déja l'admiration de tous les Etrangers, & qui, lorsqu'il sera achevé, sera le plus magnifique vaisseau qui soit dans l'Europe pour placer des livres.

On a admiré le Musée d'Alexandrie. Qu'étoit-ce en comparaison de nos Académies d'Architecture, de Sculpture, de Peinture; de l'Académie Françoise, de celle des Belles-Lettres, de celle des Sciences? Ajoutez-y les deux plus anciens établissemens du Royaume; le Collége Roial, où s'enseignent toutes les langues savantes & presque toutes les sciences; & l'Université de Paris, la mere & le modéle de toutes les Académies du monde, dont la réputation ne vieillit point depuis tant de siécles, & qui, avec ses rides respectables, conserve toujours un air de fraîcheur & de jeunesse. Que l'on compte le nombre de Savans qui remplissent toutes ces places,

qu'on évalue les sommes où montent leurs pensions, & l'on reconnoîtra qu'il n'y a rien de pareil dans l'Europe. Je ne puis m'empêcher, pour l'honneur du régne & du ministére présens, de faire remarquer, que, pendant la guerre qui * vient de se terminer si heureusement & si glorieusement pour nous, toutes ces pensions des Savans n'ont été ni suspendues, ni même retardées.

Qu'on pardonne à un vif amour de la patrie, & aux sentimens d'une juste reconnoissance dont je suis pénétré, cette petite digression, qui n'est pourtant pas tout-à-fait étrangére à mon sujet. Avant que d'entrer en matiére, je me croi obligé d'avertir, que, surtout dans ce qui regarde la Poésie, je ferai grand usage de plusieurs Dissertations contenues dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres. Ces extraits feront connoitre combien cette Académie est capable de conserver le bon goût de l'antiquité.

*. *La premiére Edition de ce douziéme tome a paru en 1738.*

CHAPITRE PREMIER.

DES POETES.

IL EST CERTAIN, ſi l'on conſidére la Poéſie dans la pureté de ſa premiére inſtitution, qu'elle fut inventée d'abord pour rendre à la majeſté divine des hommages publics d'adoration & de reconnoiſſance, & pour apprendre aux hommes les vérités les plus importantes de la religion. Cet art, qui paroit aujourd'hui ſi profane, prit naiſſance au milieu des fêtes deſtinées à honorer l'Etre Souverain. Dans ces jours ſolennels, où les Hébreux célébroient la mémoire des merveilles que le Dieu d'Iſrael avoit opérées en leur faveur, & où, libres de leurs travaux, ils ſe livroient à une joie innocente & néceſſaire, tout retentiſſoit de Cantiques ſacrés, dont le ſtile noble, ſublime, & majeſtueux répondoit à la grandeur du Dieu qui en étoit l'objet. Quelle foule de beautés vives & animées dans ces divins Cantiques ! Les fleuves qui remontent vers leur ſource, les mers

qui s'entrouvrent & qui fuient ; les collines qui tressaillent ; les montagnes qui fondent comme de la cire, & qui disparoissent ; le ciel & la terre qui écoutent dans le respect & le silence ; toute la nature qui s'émeut & qui s'ébranle devant la face de son Auteur !

Mais, comme la simple voix humaine succomboit sous le poids de merveilles si étonnantes, & paroissoit au peuple trop foible pour marquer les sentimens de reconnoissance & d'adoration dont il étoit pénétré, pour les exprimer avec plus de force il appelloit à son secours la voix tonnante des tambours, des trompettes, & de tous les autres instrumens de Musique. Entrant même dans une sorte de transport & d'enthousiasme religieux, il voulut que le corps prît part à la sainte joie de l'ame par des mouvemens impétueux mais concertés, afin que dans l'homme tout rendît hommage à la Divinité. Tels furent les commencemens de la musique, de la danse, & de la poésie.

Quel homme doué d'un bon goût, quand il ne seroit pas plein de res-

pect pour les Livres ſaints, & qu'il liroit les Cantiques de Moyſe avec les mêmes yeux dont il lit les Odes de Pindare, ne ſera pas contraint d'avouer que ce Moyſe, que nous connoiſſons comme le premier Hiſtorien & le premier Légiſlateur du monde eſt en même tems le premier & le plus ſublime des Poétes? Dans ſes écrits, la Poéſie naiſſante paroit tout d'un coup parfaite, parce que Dieu même la lui inſpire, & que la néceſſité d'arriver à la perfection par degrés, n'eſt une condition attachée qu'aux Arts inventés par les hommes. Les Prophétes & les Pſeaumes nous offrent encore des modéles ſemblables. Là brille dans ſon éclat majeſtueux cette véritable Poéſie, qui n'excite que d'heureuſes paſſions, qui touche nos cœurs ſans les ſéduire, qui nous plait ſans favoriſer nos foibleſſes, qui nous attache ſans nous amuſer par des contes frivoles & ridicules, qui nous inſtruit ſans nous rebuter, qui nous fait connoitre Dieu ſans nous le repréſenter ſous des images indignes de la Divinité, qui nous ſurprend toujours ſans nous promener

parmi des merveilles chimériques. Agréable & toujours utile, noble par ses expressions hardies, par ses vives figures, & plus encore par les vérités qu'elle annonce, elle seule mérite le nom de langage divin.

Lorsque les hommes eurent transféré aux créatures l'hommage qui n'est dû qu'au Créateur, la Poésie suivit le sort de la religion, conservant toujours néanmoins des traces de sa premiére origine. On s'en servit dans les commencemens à remercier les fausses divinités de leurs prétendus bienfaits, & à leur en demander de nouveaux. Il est vrai qu'on l'appliqua bientôt à d'autres usages : mais, dans tous les tems, on eut soin de la ramener à sa premiére destination. Hésiode mit en vers la généalogie des dieux : un Poéte très-ancien composa les Hymnes qu'on attribue ordinairement à Homére : Callimaque depuis en composa aussi. Les Ouvrages même qui roulérent sur d'autres matiéres, conduisirent & réglérent les événemens par l'entremise & par le ministére des puissances divines. Ils apprirent aux hommes à regarder les dieux

comme les auteurs de tout ce qui arrive dans la nature. Homére, & les autres Poétes, nous les représentent par tout comme les seuls arbitres de nos destinées. Ce sont eux qui élévent & qui abbattent le courage, qui donnent & qui ôtent la prudence, qui envoient la victoire & qui causent les défaites. Il ne s'exécute rien de grand ni d'héroïque que par l'assistance cachée ou visible de quelque divinité. Et de toutes les vérités qu'on nous enseigne, celle qu'on nous présente le plus souvent & qu'on établit avec le plus de soin, c'est que la valeur & la sagesse ne peuvent rien sans le secours de la Providence.

Une des principales vûes de la Poésie, & qui étoit comme une suite naturelle de la premiére, fut aussi de former les mœurs. Pour en être convaincu, il ne faut que considérer la fin particuliére de chaque espéce de Poéme, & que jetter les yeux sur la pratique la plus générale des Poétes les plus illustres. Le poéme Epique se proposa d'abord de nous donner des instructions déguisées sous l'allégorie d'une action im-

portante & héroïque. L'Ode, de célébrer les exploits des grands hommes, & d'engager par là tous les autres à les imiter. La Tragédie, de nous inſpirer de l'horreur pour le crime par les ſuites funeſtes qu'il entraîne après lui, & du reſpect pour la vertu par les juſtes louanges & les récompenſes qui la ſuivent. La Comédie & la Satyre, de nous corriger en nous divertiſſant, & de faire une guerre implacable aux vices & aux ridicules. L'Elégie, de verſer des pleurs ſur le tombeau des perſonnes qui méritent d'être regrettées. L'Eglogue, de chanter l'innocence & les plaiſirs de la vie champêtre. Que ſi, dans la ſuite des tems, on ſe ſervit de ces différentes ſortes de piéces à d'autres uſages, il eſt certain qu'on les détourna de leur inſtitution naturelle, & qu'au commencement elles tendoient toutes à un même but, qui étoit de rendre l'homme meilleur.

Je ne m'étendrai pas davantage ſur cette matiére qui me jetteroit trop loin. Je me réduis à parler des Poétes qui ſe ſont le plus diſtingués dans chaque eſpéce particuliére ;

je commencerai par les Grecs, puis je passerai aux Latins, en les réunissant pourtant quelquefois en partie, lors sur tout qu'il s'agira de les comparer ensemble.

Comme j'ai déja touché ailleurs une partie de ce qui regarde ces Ecrivains illustres, on me permettra, quand les mêmes matiéres reviendront, d'y renvoier les Lecteurs, pour ne point tomber dans des redites inutiles & ennuieuses.

ARTICLE PREMIER.

DES POETES GRECS.

ON SAIT que c'est de la Gréce que la Poésie a passé dans l'Italie, & que Rome lui doit toute la gloire & toute la réputation qu'elle s'est acquise dans ce genre.

§. I.

DES POETES GRECS qui se sont distingués dans le Poéme Epique.

JE NE range point ici au nombre des Poétes, ni les Sibylles, ni Orphée & Musée. Tous les Savans conviennent que les poésies qui portent leur nom sont supposées.

HOMERE.

L'ÉPOQUE du tems où Homére a vécu n'eſt pas bien certaine. Hérodote la place quatre cens ans avant lui. Uſſérius met la naiſſance d'Hérodote l'an du Monde 3520. Ainſi celle d'Homére a dû être vers l'an 3120, c'eſt-à-dire 340 ans après la priſe de Troie.

Herod. lib. 2. cap. 53. AN. M.3120. AV. J.C. 884.

Le lieu de ſa naiſſance n'eſt pas plus aſſuré. Sept villes ſe diſputérent cet honneur : Smyrne ſemble l'avoir emporté ſur les autres.

J'ai parlé du Poéme Epique & d'Homére vers la fin du ſecond Tome de cette Hiſtoire, & avec beaucoup plus d'étendue dans le premier Tome du Traité des Etudes, où j'ai eſſaié de faire ſentir les beautés de ce Poéte.

Il paroit que Virgile, à juger de ſes vûes par ſon Ouvrage, ne ſe propoſa rien moins que de diſputer à la Gréce l'avantage du Poéme Epique ; & c'eſt de ſon rival même qu'il emprunta des armes pour le combattre. Il comprit qu'aiant à faire venir des rives du Scamandre le Héros de ſon poéme, il auroit beſoin d'imiter

l'Odyssée, qui contient une grande suite de voiages & de récits; & qu'aiant à le faire combattre pour l'établir en Italie, il auroit besoin d'avoir sans cesse devant les yeux l'Iliade, qui est remplie d'actions, de combats, & de tout ce ministére des dieux que demande la haute Poésie. Enée voiage comme Ulysse, & combat comme Achille. Virgile a fait entrer les quarante-huit livres d'Homére dans les douze livres dont l'Enéide est composée. Dans les six premiers on retrouve l'Odyssée presque par tout, comme on retrouve l'Iliade dans les six derniers.

C'est un grand avantage & un grand titre de supériorité pour le Poéte Grec d'avoir été l'original que l'autre a copié; & l'on peut bien lui appliquer ce [a] que dit Quintilien de Démosthéne par raport à Cicéron, que quelque grand que soit Virgile, Homére l'a fait en grande partie tout ce qu'il est. Cet avantage néanmoins ne décide pas pleinement de leur mérite, & l'on disputera toujours auquel on doit donner la préférence.

a Cedendum verò in hoc quidem, quòd & ille (Demosthenes) prior fuit, & ex magna parte Ciceronem, quantus est, fecit. *Lib.* 10. *cap.* 1.

Nous pouvons nous en tenir au jugement de Quintilien, qui, laissant la question indécise, marque parfaitement en peu de mots ce qui distingue ces deux excellens Poétes. Il dit qu'il y a plus de génie & de naturel dans l'un, plus d'art & de travail dans l'autre; & que ce qui manque à Virgile du côté du sublime, en quoi le Poéte Grec l'emporte sans contestation, est peut-être compensé par la justesse & l'exactitude, qui régne également par tout dans l'Enéide. *Et herclè, ut illi naturæ cœlesti atque immortali cessimus, ita curæ & diligentiæ vel ideo in hoc plus est, quòd ei fuit magis laborandum: & quantum eminentioribus vincimur, fortasse æqualitate pensamus.* *Ibid.*

Il est difficile de mieux caractériser ces deux Poétes. L'Iliade & l'Odyssée sont deux grands tableaux, dont l'Enéide est le racourci. Celui-ci veut être regardé de près: tout y doit être achevé. Mais les grands tableaux se voient de loin: il n'est pas nécessaire que tous les traits y soient si finis & si réguliers; c'est même un défaut dans un grand tableau, qu'un soin trop scrupuleux.

HESIODE.

ON DIT qu'Hésiode étoit né à Cumes ville d'Eolie, mais qu'il fut nourri & élevé à Ascra petite ville de Béotie, qui depuis a passé pour sa patrie : aussi Virgile l'appelle-t-il le Vieillard d'Ascra. Les sentimens sont fort partagés sur le tems où il a vécu. L'opinion la plus commune le fait contemporain d'Homére. De toutes ses piéces de poésie il ne nous en reste que trois : 1°. *les Ouvrages & les Jours.* 2°. *La Théogonie*, ou Généalogie des dieux. 3°. *Le Bouclier d'Hercule.* J'en ai parlé ailleurs.

Ascræumque senem. *Eclog.* 6.

II. Tome de l'Hist. anc.

Quintilien trace ainsi son caractére. „ Il [a] arrive rarement à Hésio„ de de s'élever. Une grande par„ tie de ses Ouvrages ne contient „ presque que des noms propres. „ On y trouve pourtant d'utiles sen„ tences pour la conduite de la vie. „ Il a assez de douceur dans l'expres„ sion & dans le stile. On lui don-

a Rarò assurgit Hesiodus, magnaque pars ejus in nominibus est occupata : tamen utiles circa præcepta sententiæ, lenitasque verborum & compositionis probabilis : daturque ei palma in illo medio dicendi genere. *Lib.* 10. *cap.* 1.

» ne la palme dans le genre d'écrire
» médiocre.

POETES moins connus.

TERPANDRE. Il étoit fort renommé & pour la Poéſie, & pour la Muſique. AN.M. 3356.

TYRTE'E. On croit qu'il étoit d'Athénes. Ce Poéte fit une grande figure dans la ſeconde guerre de Meſſéne. Il excelloit à chanter la valeur guerriére. Les Spartiates avoient reçu pluſieurs échecs qui leur avoient abbattu le courage. L'Oracle de Delphes leur ordonna de demander aux Athéniens un homme capable de les aider de ſes avis & de ſes lumiéres. Tyrtée leur fut envoié. Le ſuccès ne répondit pas d'abord à l'attente des Spartiates. Ils furent encore battus trois fois conſécutivement, & réduits au deſeſpoir ils étoient prêts de retourner à Sparte. Tyrtée les anima de nouveau par ſes vers, qui ne reſpiroient que l'amour de la patrie & le mépris de la mort. Ayant repris courage, ils attaquérent les Meſſéniens avec fureur. La victoire qu'ils remportérent en cette occaſion termina à leur avantage une guerre qu'ils ne pou-

AN.M. 3364.
Pauſan. lib. 4. pag. 244. &c.

voient plus soutenir. Ils accordérent à Tyrtée le droit de Bourgeoisie, titre qui ne se prodiguoit pas à Lacédémone, & qui par là devenoit infiniment honorable. Le peu qui nous en reste, fait connoitre que son stile étoit plein de force & de noblesse. Il paroit lui-même transporté de l'ardeur dont il vouloit enflammer l'esprit de ses auditeurs.

Horat. in Art. poet. Tyrtæusque mares animos in Martia bella
Versibus exacuit.

AN.M.3368. DRACON, célébre Législateur des Athéniens. Il avoit composé un poéme de trois mille vers intitulé ὑποθῆκαι, dans lequel il donnoit d'excellens préceptes pour la conduite de la vie.

AN.M.3368. *Suidas.* ABARIS, Scythe de nation selon Suidas, surnommé par d'autres l'Hyperboréen. Il composa plusieurs piéces de poésie. On débitoit de lui des fables de la derniére absurdité, auxquelles il paroit qu'Hérodote même n'ajoutoit pas foi. *Herod. lib. 4. cap. 36.* Il se contente de dire que ce Barbare avoit porté une fléche par tout le monde, & qu'il ne mangeoit rien. *Iambl. in vit. Pythag.* Iamblique va plus

loin, & prétend qu'Abaris étoit porté sur sa fléche au travers de l'air, & qu'il passoit ainsi les riviéres, les mers, & les lieux les plus inaccessibles, sans être arrêté par aucun obstacle. On dit qu'à l'occasion d'une grande peste qui ravageoit le pays des Hyperboréens, il fut député à Athénes par ces peuples.

CHERILE. Il y a eu plusieurs Poétes de ce nom. Je parle ici de celui qui [a], malgré la grossiéreté de ses vers sans goût & sans beauté, ne laissa pas d'être estimé & chéri d'Alexandre, de qui il reçut une aussi grande récompense que s'il avoit été un excellent Poéte. En quoi ce Prince, comme le remarque Horace, marquoit bien peu de goût, lui qui d'ailleurs étoit si délicat en fait de peinture & de sculpture, qu'il avoit AN.M. 3676.

a Gratus Alexandro regi magno fuit ille
Chœrilus, incultis qui versibus & malè natis
Rettulit acceptos, regale numisma, Philippos.
Idem rex ille, poëma
Qui tam ridiculum tam carè prodigus emit,
Edicto vetuit ne quis se, præter Apellem,
Pingeret, aut alius Lysippo duceret æra
Fortis Alexandri vultum simulantia.
Horat. Epist. 1. lib. 2.

défendu par un Edit à tout autre Peintre qu'Apelle de le peindre, & à tout autre Statuaire que Lysippe de le tirer en airain. Sylla, chez les Romains, en usa aussi libéralement, mais plus prudemment qu'Alexandre, à l'égard d'un Poéte qui lui avoit présenté des vers pitoiables. Il [a] lui fit donner une récompense, à condition qu'il ne feroit jamais de vers : condition bien dure pour un mauvais Poéte, mais fondée en raison.

AN.M. 3732. ARATUS. Il étoit de Soles, ville de Cilicie. Il [b] a composé un poéme fort estimé des Savans sur l'Astronomie ; c'est Cicéron qui lui rend ce témoignage : cet ouvrage est parvenu jusqu'à nous. Quintilien en parle moins favorablement. La matiére qu'il traitoit, fort abstraite & froide par elle-même, ne lui a pas permis d'en relever la sécheresse & la monotonie par une agréable variété,

a Jussit ei præmium tribui sub ea conditione ne quid postea scriberet. *Cic. pro Arch. poet. n.* 25.

b Constat inter doctos, hominem ignarum Astrologiæ, ornatissimis atque optimis versibus Aratum de cœlo stellisque dixisse. 1. *de Orat. n.* 69.

c Arati materia motu caret, ut in qua nulla varietas, nullus affectus, nulla persona, nulla cujusquam sit oratio. Sufficit tamen operi, cui se parem credidit. *Lib.* 10. *cap* 1.

ni d'y jetter du feu & de la vivacité par des passions & des harangues. Mais il a tiré de son sujet tout ce qu'on en pouvoit attendre, & il l'avoit choisi conforme à ses forces. Cicéron, à l'âge de dix sept ans, avoit traduit le poéme d'Aratus en vers latins : il nous en reste beaucoup de morceaux dans le Traité de la nature des dieux.

APOLLONE de Rhodes a composé un poéme sur l'expédition des Argonautes : ***Argonautica.*** AN.M. 3756.

Il étoit d'Alexandrie, & avoit succédé à Eratosthéne dans la garde de la fameuse Bibliothéque sous Ptolémée Evergéte. Mais comme il se vit maltraité par les autres Poétes, qui le chargeoient de calomnies, il se retira à Rhodes, où il passa le reste de ses jours. C'est ce qui lui a fait donner le surnom de ***Rhodien.***

EUPHORION de Chalcis. Antiochus le Grand lui confia le soin de sa Bibliothéque. [a] Virgile en fait mention dans ses Bucoliques. AN.M. 3756. *Eclog.* 10. *v.* 50.

NICANDRE de Colophon dans

a Quid? Euphorionem transibimus? quem nisi probasset Virgilius, idem nunquam certè conditorum Chalcidico versu carminum fecisset in Bucolicis mentionem. *Quintil. l.* 10. *c.* 1.

AN.M. 3852. l'Ionie, ou, selon d'autres, d'Etolie. Il fleurissoit du tems d'Attale, dernier Roi de Pergame. Il a composé des poémes sur la Médecine : Θηριακὰ & Ἀλεξιφάρμακα; & quelques-uns aussi sur l'Agriculture, que [a] Virgile a imités dans ses Géorgiques.

AN.M. 3856. ANTIPATER de Sidon. Cicéron nous apprend qu'il avoit un si grand talent & une si grande facilité pour la Poésie, que sur le champ il faisoit des vers hexamétres, ou de telle autre espéce qu'on vouloit, sur toutes les matiéres qui lui étoient proposées. Valére Maxime & Pline raportent qu'il avoit réguliérement la fiévre une seule fois chaque année toujours au même jour, qui étoit celui de sa naissance, & qui fut aussi celui de sa mort.

Lib. 3. de Orat. n. 194.

Val. Max. lib. 1. cap. 8. Plin. lib. 7. cap. 51.

AN.M. 3912. A. Licinius ARCHIAS, pour qui Cicéron plaida. Il avoit fait un poéme sur la guerre des Cimbres, & en avoit commencé un sur le Consulat de Cicéron. On a de lui quelques Epigrammes dans l'Anthologie.

Macrob. l. 5. cap. 17.

PARTHENIUS vivoit dans le même tems. Il avoit été fait prison-

a Quid ? Nicandrum frustra secuti Macer atque Virgilius ? *Quintil. ibid.*

nier

'er dans la guerre contre Mithridate.
irgile l'eut pour maître dans la poé-
: Grecque.

APOLLINAIRE, Evêque de Lao- AN. J.C. 362.
cée en Syrie. Je ne le considére point
i comme Evêque, mais comme un
oéte qui s'est fort distingué par ses
oésies Chrétiennes. Julien l'Apostat
oit défendu par un Edit public à
us les Maîtres d'enseigner aux en-
ns des Chrétiens les Auteurs profa-
s. Le prétexte de cet Edit étoit, qu'il
: convenoit pas de les expliquer aux
ınes gens en les leur proposant com-
e de grands personnages, & de con-
ınner en même tems leur religion.
ais les vrais motifs de cette défense
oient les grands avantages que les
ırétiens tiroient des livres profanes
ur combattre le paganisme. Cet Edit
cita les deux Apollinaires à compo-
r divers ouvrages utiles à la religion.
Le pere, dont il s'agit ici, qui étoit
ammairien, écrivit en vers héroï-
es, & à l'imitation d'Homére,
Histoire Sainte jusques au régne de
ül, en vingt-quatre livres, intitu-
des lettres de l'alphabet grec. Il
ita Ménandre par des Comédies,
ripide par des Tragédies, Pindare

par des Odes, prenant des ſujets de l'Ecriture Sainte, & ſuivant le caractére & le ſtile de chaque poéme, afin que les Chrétiens ſe puſſent paſſer des Auteurs profanes pour apprendre les Belles-Lettres.

Le fils, qui étoit Sophiſte, c'eſt-à-dire Rhéteur & Philoſophe, fit des Dialogues à la maniére de Platon, pour expliquer les Evangiles & la doctrine des Apôtres.

La perſécution de Julien dura ſi peu, que les Ouvrages des Apollinaires furent inutiles; & l'on revint à la lecture des Auteurs profanes. Auſſi de toutes leurs poéſies ne nous eſt-il reſté que la Paraphraſe des Pſeaumes compoſée par Apollinaire l'ancien, qui eut le malheur de donner dans des ſentimens hétérodoxes ſur Jesus-Christ.

An. J. C. 350. S. GREGOIRE de Naziance, contemporain d'Apollinaire, compoſa auſſi un grand nombre de vers de toute eſpéce: Suidas les fait monter à trente mille. On n'en a conſervé qu'une partie. Ils furent, pour la plupart, l'occupation & le fruit de ſa retraite. Quoiqu'il fût pour lors dans un âge fort avancé, on y trouve tout le feu & toute la vigueur que l'on pourroit

ſouhaiter dans les ouvrages d'un jeune homme.

Dans la compoſition de ſes poëmes, qui lui ſervoit à lui-même d'amuſement dans ſa ſolitude, & de conſolation dans ſes maladies, il avoit en vûe les jeunes gens, & ceux qui aimoient les Belles-Lettres. Pour les retirer des chanſons & des poéſies dangereuſes, il vouloit leur fournir un divertiſſement, non ſeulement innocent, mais encore utile, & leur rendre la vérité agréable. Il y a lieu de croire auſſi, qu'une de ſes vûes avoit été d'oppoſer des poéſies où il n'y eût rien que d'exact & d'orthodoxe, à celles d'Apollinaire qui étoient mélées de beaucoup d'opinions contraires à la foi.

C'étoit rappeller la Poéſie à ſon inſtitution primitive, que de la faire ſervir ainſi à la religion. Il ne traitoit dans ſes vers que des ſujets de piété, qui puſſent animer, purifier, inſtruire, ou élever l'ame à Dieu. En y propoſant aux Chrétiens une ſaine doctrine, il en bannit toutes les ordures & toutes les folies de la Fable; & il auroit cru profaner ſa plume, que de l'emploier à faire revivre dans ſes poéſies les divinités payennes, que

JESUS-CHRIST étoit venu abolir.

Voila quels devroient être nos modéles. Je parle ici d'un Saint qui avoit toute la beauté, la vivacité, la solidité d'esprit qu'on peut imaginer. Il avoit été instruit dans les Belles-Lettres par ce qu'il y avoit de plus habiles Maîtres dans le paganisme. Il avoit lu avec un extrême soin tous les Poétes anciens, & l'on en rencontre souvent des traces même dans ses Ouvrages de prose. Mais, content d'y avoir pris le bon goût de la poésie, & d'en avoir bien étudié & senti toute la finesse & toute la délicatesse, il n'a jamais employé dans les siennes aucune des divinités profanes ; & ce n'est que plusieurs siécles après qu'elles ont été rappellées dans les poémes. Ce qui étoit condanné & défendu dans ces beaux siécles de l'Eglise, doit-il maintenant nous être permis ? J'ai traité ailleurs cette matiére avec quelque étendue.

Dans le premier Tome du Traité des Etudes.

Pour l'honneur de la Poésie & des Poétes, je ne dois pas omettre

An.J.C. 420. EUDOCIE, fille du Sophiste Léonce Athénien, laquelle, avant que d'être devenue Chrétienne, & d'avoir épousé l'Empereur Théodose le Jeune, s'appelloit *Athénaïs*. Son pere lui avoit

donné une excellente éducation, & l'avoit rendu extrêmement habile. Elle joignoit à une beauté de visage extraordinaire, une beauté d'esprit encore plus grande. Elle fit un poéme Héroïque sur la victoire que son mari remporta contre les Perses. Elle composa beaucoup d'autres piéces sur des sujets pieux. On en doit fort regretter la perte.

SYNESIUS, Evêque de Ptolémaïde, étoit du même tems. Il ne nous reste de lui que dix Hymnes.

J'ai passé sous silence plusieurs Poétes dont il est parlé dans les Auteurs, mais qui sont peu connus; & je crains même d'en avoir raporté encore un trop grand nombre de cette espéce.

Je vais maintenant parler des Poétes Tragiques & Comiques. Mais comme j'ai traité cette double matiére avec assez d'étendue dans le Ve Tome de cette Histoire, je ne ferai presque ici que marquer le nom de ces Poétes, & le tems où ils ont vécu.

§. II.

DES POETES TRAGIQUES.

THESPIS est [a] regardé comme An. M. 3408.

[a] Ignotum tragicæ genus invenisse Camœnæ
Dicitur, & plaustris vexisse poemata Thespis,
Quæ canerent agerentque peruncti fæcibus ora.
Hor. in Art. poet.

l'inventeur de la Tragédie. Il est aisé de juger combien dans ces premiers tems elle étoit grossiére & imparfaite. Il barbouilloit de lie le visage de ses Acteurs, & les promenoit de village en village sur un tombereau, d'où ils représentoient leurs piéces. Il vivoit du tems de Solon. Ce sage Législateur assistant un jour à une de ces représentations, dit, en frapant la terre avec sa canne: *Je crains bien que ces fictions poétiques & ces mensonges ingénieux ne passent bientôt dans nos actes & dans nos contracts.*

Plut. in Solone, pag. 95.

AN.M. 3508. ESCHYLE [a] commença à perfectionner la Tragédie, & à la mettre en honneur. Il donna à ses Acteurs un masque, un habit plus décent, une chaussure plus haute appellée Cothurne, & leur construisit un petit théatre. Son [b] stile est noble & même sublime, son élocution grande & élevée, souvent jusqu'à l'enflure.

Plut. in Cim. pag. 483.

Dans une dispute publique entre les Poétes Tragiques, établie à l'occa-

a Post hunc personæ pallæque repertor honestæ
Æschylus, & modicis instravit pulpita tignis,
Et docuit magnumque loqui, nitique cothurno.
Horat. ibid.

b Tragœdias primus in lucem Æschylus protulit, sublimis, & gravis, & grandiloquus, sæpe usque ad vitium. *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

sion des os de Théſée que Cimon avoit raportés à Athénes, le prix fut adjugé à Sophocle. Eſchyle eut une ſi grande douleur de voir un jeune Poéte venir lui enlever la gloire de primer ſur le théatre dont il étoit depuis lontems en poſſeſſion, qu'il ne put pas ſoutenir davantage le ſéjour d'Athénes. Il en partit, & ſe retira en Sicile chez le Roi Hiéron. Il y mourut d'une mort bien ſinguliére. Comme il dormoit dans une campagne la tête nue, une aigle laiſſa tomber une peſante tortue ſur ſa tête qui étoit chauve, & qu'elle prit pour une roche. De quatre-vingts-dix Tragédies qu'il avoit compoſées, il n'y en eut que vingt-huit, & ſelon d'autres que treize, où il remporta la victoire. *Suid.*

SOPHOCLE & EURIPIDE. Ces deux[a] Poétes parurent enſemble, & illuſtrérent beaucoup le théatre Athénien par des piéces également admirables, quoique d'un ſtile bien différent. Le premier étoit grand, élevé, ſublime : le ſecond tendre, touchant, & rempli de maximes excellentes pour AN. M. 3532.

a Longè clariùs illuſtraverunt hoc opus Sophocles atque Euripides : quorum in diſpari dicendi via uter ſit poëta melior, inter plurimos quæritur. *Quint. ibid.*

les mœurs & pour la conduite de la vie. Les suffrages du public furent partagés à leur égard, comme ils le sont aujourd'hui parmi nous à l'égard des deux Poétes qui ont fait tant d'honneur à notre Théatre, & qui l'ont mis en état de le disputer à celui d'Athénes.

§. III.

DES POETES COMIQUES.

An. M. 3564. EUPOLIS, CRATINUS, & ARISTOPHANE ont rendu fort célébre la *Comédie* appellée *Ancienne*, qui a tenu lieu chez les Grecs de Satyre. Elle possédoit dans la derniére perfection ce qu'on nommoit *Atticisme*, c'est-à-dire ce qu'il y avoit dans le stile de plus élégant, de plus fin, de plus délicat, dont les autres poésies ne pouvoient approcher. J'en ai parlé ailleurs.

An. M. 3680. *Plut. in Moral. pag. 853.* MENANDRE. Il fut le chef & l'auteur de la *Nouvelle Comédie*. Plutarque le préfére infiniment à Aristophane. Il admire en lui une plaisanterie douce, fine, délicate, spirituelle, & qui ne s'écarte jamais des régles de la probité la plus austére: au lieu que

les railleries d'Ariſtophane améres & mordantes emportent la piéce, déchirent ſans aucun ménagement la réputation des plus gens de bien, & violent avec une impudence effrénée toutes les loix de la modeſtie & de la pudeur. Quintilien [a] ne craint point d'avancer que Ménandre a effacé tous ceux qui ont écrit avant lui dans le même genre, & que par l'éclat de ſa réputation il a entiérement obſcurci leur nom. Mais le plus grand éloge qu'on puiſſe faire de ce Poéte eſt de dire, que Térence, qui n'a preſque fait que copier ſes piéces, eſt regardé par les bons Juges comme beaucoup inférieur à ſon original.

Aulu-Gelle nous a conſervé quelques endroits de Ménandre imités par Cécilius ancien Poéte Comique Latin. A la premiére lecture il avoit trouvé les vers de celui-ci fort beaux. Mais il avoue que dès qu'il les eut comparés avec ceux du Poéte Grec, toute leur beauté diſparut, & qu'ils lui parurent pitoiables. Lib. 2. cap. 23.

On ne rendit pas à Ménandre, de ſon vivant, toute la juſtice qui lui

a Atque ille quidem omnibus ejuſdem operis auctoribus abſtulit nomen, & fulgore quodam ſuæ claritatis tenebras obduxit *Ibid.*

étoit dûe. De plus de cent Comédies qu'il fit représenter, il ne remporta la palme que dans huit seulement. Soit a cabale & conspiration contre lui, soit mauvais goût des Juges, PHILEMON, qui ne méritoit certainement que la seconde place, lui fut presque toujours préféré.

On a expliqué dans le V[e] Tome tout ce qui regarde l'ancienne Comédie, la Moienne, & la Nouvelle.

§. IV.

DES POETES IAMBIQUES.

AN.M. 3280. ARCHILOQUE, natif de Paros, inventeur des vers Iambes, vivoit du tems de Candaule Roi de Lydie. Voiez ce qui en est dit Tome II vers la fin.

AN.M. 3460. *Suidas.* HIPPONAX étoit natif d'Ephése. En aiant été chassé par les Tyrans qui y dominoient, il alla s'établir à Clazoméne. Il étoit laid, petit, & menu: mais sa laideur a servi à l'immortaliser; car il n'est guéres connu que par les vers Satyriques qu'il com-

a Philemon, ut pravis sui temporis judiciis Menandro sæpe prælatus est, ita consensu omnium meruit credi secundus. *Quintil. ibid.*

poſa contre deux freres Sculpteurs, Bupalus & Athénis, qui avoient fait ſa figure la plus ridicule qu'il leur avoit été poſſible. Il lança ſur eux une grêle de vers ſi mordans & ſi violens, que, ſelon quelques-uns, ils ſe pendirent de dépit. Mais Pline obſerve qu'on avoit d'eux pluſieurs ſtatues faites depuis ce tems-là. On attribue à Hipponax l'invention du vers Scazon, où le Spondée a pris la place de l'Iambe qui ſe trouve toujours au dernier pié du vers qui porte ce nom.

§. V.

DES POETES LYRIQUES.

ON APPELLE Poéſie Lyrique, celle qui étoit faite pour être chantée ſur la Lyre ou ſur d'autres inſtrumens pareils. Ses compoſitions ſe nomment Odes, c'eſt-à-dire Chants, & ſe diſtribuent en Strophes ou Stances.

Le but de la Poéſie eſt de plaire à l'imagination. Mais ſi les différens genres de poéſie, comme l'Idylle, l'Elégie, le poéme Epique, vont à ce but par des moiens différens, l'Ode y parvient plus ſûrement, parce qu'elle les embraſſe tous; & que, de même

qu'un fameux Peintre raſſembla autrefois dans une ſeule figure tout ce qu'il avoit remarqué de plus gracieux & de plus achevé dans pluſieurs belles perſonnes, de même l'Ode raſſemble en elle ſeule toutes les différentes beautés dont les différens genres de poéſie ſont ſuſceptibles. Mais elle a encore quelque choſe de plus qui n'appartient qu'à elle, & qui fait ſon véritable caractére. C'eſt l'enthouſiaſme; & par là les Poétes croient pouvoir encore la comparer à cette Junon d'Homére, qui emprunte la ceinture de Vénus pour ſe rendre toute gracieuſe, mais qui eſt toujours la Reine des dieux, diſtinguée par un air de grandeur qui lui eſt particulier, par ſa fureur même & ſon emportement.

Cet enthouſiaſme ſe ſent mieux qu'il ne peut ſe définir. Quand un Ecrivain en eſt ſaiſi, ſon eſprit s'échauffe, ſon imagination s'allume, toutes les facultés de ſon ame ſe réveillent pour concourir à la perfection de ſon Ouvrage. Tantôt les penſées nobles & les traits les plus brillans, tantôt les images tendres & gracieuſes ſe préſentent à lui en foule. Souvent auſſi la chaleur de l'enthouſiaſme s'empare

tellement de son esprit, qu'il n'en est plus le maître ; & pour lors il s'abandonne à cette vive impétuosité & à ce beau désordre, infiniment supérieurs à la régularité de l'art la plus étudiée.

Ces différentes impressions produisent des effets différens ; des descriptions quelquefois simples & pleines de douceur & d'agrément, quelquefois riches, nobles, & élevées ; des comparaisons justes & vives ; des traits de morale lumineux ; des endroits heureusement empruntés de l'histoire ou de la fable, & des digressions mille fois plus belles que le fonds de son sujet. L'harmonie, l'ame des beaux vers, ne se fait point dans ce moment chercher par le poéte. Les expressions nobles & les cadences heureuses s'arrangent toutes seules, comme les pierres sous la lyre d'Amphion : rien ne ressent l'étude ni le travail. Les poésies qui sont le fruit de l'enthousiasme, ont un tel caractére de beauté, qu'on ne peut ni les lire ni les entendre sans être échaufé du même feu qui les a produites ; & l'effet de la musique la plus parfaite n'est ni si sûr ni si grand que celui des vers nés dans le feu de la fureur poétique.

Ce petit morceau que j'ai tiré du commencement de la courte mais éloquente dissertation de Mr. l'Abbé Fraguier sur Pindare, suffit pour donner une juste idée de la Poésie Lyrique, & en même tems de Pindare, qui tient le premier rang parmi les neuf Poétes Grecs qui se sont distingués par cette sorte de poéme, & desquels il me reste à dire un mot.

AN.M. 3135. Il est parlé dans Plutarque de * THALÈS, à qui Lycurgue persuada de s'aller établir à Sparte. C'étoit un poéte Lyrique, (il n'est point du nombre des neuf:) mais, sous prétexte de ne composer que des chansons, il faisoit en effet tout ce que les plus graves Législateurs auroient pu faire. Car toutes ses piéces de vers étoient autant de discours qui portoient les hommes à l'obéissance & à la concorde par le moien de certaines mesures si harmonieuses, & où il y avoit tant de justesse, tant de force, & tant de douceur, qu'insensiblement elles adoucissoient les mœurs de ceux qui les entendoient, & les portoient

Plut. in Lycurg. pag. 41.

* *Plutarque paroît confondre le Thalès dont il s'agit ici, avec Thalès de Milet l'un des sept Sages, qui lui étoit postérieur de plus de 250 ans.*

à l'amour des choses honnêtes, en faisant cesser les animosités & les haines qui régnoient entr'eux. Ainsi, par les attraits & les charmes d'une poésie mélodieuse, il prépara les voies à Lycurgue pour l'instruction & la correction de ses citoiens.

ALCMAN étoit de Sardes en Lydie. Son mérite le fit adopter par les Lacédémoniens qui lui accordérent le droit de bourgeoisie, dont il se félicite lui-même dans ses vers comme d'un honneur singulier. Il fleurissoit du tems d'Ardys, fils de Gygès, Roi des Lydiens.

An. M. 3324. *Plut. de exil. pag.* 599.

STESICHORE étoit d'Himére, ville de Sicile. Pausanias raconte que ce Poéte, aiant perdu la vûe en punition des vers mordans qu'il avoit faits contre Héléne, ne la recouvra qu'après avoir rétracté ses médisances par une nouvelle piéce contraire à la premiére, ce qu'on appella depuis *palinodie*. Quintilien [a] dit qu'il chanta des guerres considérables & d'illustres Héros, & qu'il soutint sur la Lyre la noblesse & l'élévation du

An.M. 3392. *Pausan. in Lacon. pag.* 220.

[a] Stesichorum, quàm sit ingenio validus, materiæ quoque ostendunt, maxima bella & clarissimos canentem duces, & Epici carminis onera Lyrâ sustinentem. *Lib.* 10. *cap.* 1.

poéme Epique. Horace lui donne le même caractére par une ſeule épithéte, *Steſichorique graves camœnæ.*

AN.M. 3400. ALCÉE. Sa patrie étoit Mityléne ville de Lesbos : c'eſt de lui que le vers Alcaïque a tiré ſon nom. Il fut l'ennemi déclaré des Tyrans de Leſbos, & en particulier de Pittacus, qu'il ne ceſſa de déchirer dans ſes vers. *Herod. lib. 5. cap. 95.* On dit que dans un combat où il ſe trouva, ſaiſi de fraieur il jetta bas ſes armes & ſe ſauva par la fuite. Horace [a] raconte de lui-même une pareille avanture. Les Poétes ſe piquent moins de bravoure que de bel eſprit. Quintilien [b] dit que le ſtile d'Alcée étoit ſerré, magnifique, châtié ; &, ce qui met le comble à ſon éloge, qu'il reſſembloit fort à Homére.

SAPHO. Elle étoit du même lieu & vivoit du même tems qu'Alcée. Le vers Saphique lui doit ſon nom. Elle eut trois freres, Larychus, Eurygius, & Charaxus. Elle célébra extrêmement le premier dans ſes vers, & au contraire déchira Charaxus, parce qu'il aimoit éperduement une

a Tecum Philippos & celerem fugam
Senſi, relicta non bene parmula.
Od. 7. lib. 2.

b In loquendo brevis, & magnificus, & diligens, plerumque Homero ſimilis. *Lib. 10. c. 1.*

Courtisane appellée Rhodope : c'est cette Rhodope qui fit bâtir une des Pyramides d'Egypte.

Sapho avoit composé un assez grand nomble de piéces, dont il ne nous en reste que deux, qui font juger que les louanges que lui ont donné tous les siécles pour la beauté, la tendresse, le nombre, l'harmonie, & les graces infinies de ses vers, ne sont point sans fondement. Aussi lui donna-t-on le nom de *dixiéme Muse*, & ceux de Mityléne firent graver son image sur leur monnoie.

Il seroit à souhaiter que la pureté de ses mœurs eût répondu à la beauté de son génie, & qu'elle n'eût pas deshonoré son sexe & la poésie par ses vices & par ses déréglemens.

On dit qu'au desespoir & furieuse de l'opiniâtre résistance que Phaon jeune homme de Lesbos opposoit à ses desirs, elle se précipita dans la mer du haut du promontoire de Leucade en Acarnanie : reméde emploié assez ordinairement dans la Gréce par ceux qui étoient malheureux dans leur passion.

ANACREON. Ce Poéte étoit AN.M. 35[illegible]
de Téos, ville d'Ionie. Il passa beau-

Herod. lib. 3. cap. 121. coup de tems à la Cour de Polycrate, ce Tyran de Samos, fameux par la prospérité constante de sa vie & par sa fin tragique ; & il fut non seulement de tous ses plaisirs, mais encore de son Conseil. Platon nous apprend *In Hipp. pag. 228. & 229.* qu'Hipparque, l'un des fils de Pisistrate, envoia un vaisseau de cinquante rames à Anacréon, & lui écrivit fort obligeamment pour le conjurer de vouloir bien venir à Athénes où ses beaux Ouvrages seroient estimés & goûtés comme ils le méritoient. On dit que la joie & le plaisir faisoient son unique étude, & ce qui nous reste de ses piéces en fait foi. On voit par tout dans ses vers que sa main écrit ce que son cœur sent. Leur délicatesse se fait mieux sentir qu'on ne peut l'exprimer. Rien ne seroit plus estimable que ses poésies, si elles avoient un meilleur objet.

AN. M. 3444. SIMONIDE. Il étoit de l'île de Cée une des Cyclades dans la mer Egée. Il écrivit, dans le dialecte Dorique, le fameux combat naval de Salamine. Son [a] stile étoit délicat, naturel, agréable. Il étoit touchant,

[a] Simonides tenuis, alioqui sermone proprio & jucunditate quadam commendari potest. Præcipua tamen ejus in commovenda miseratione virtus, ut

& excelloit à exciter la compassion : c'étoit là son talent propre & personnel, par où les Anciens l'ont caractérisé.

> Paulum quidlibet allocutionis
> Mœstius lacrymis Simonideis. *Catul.*

Horace en parle de même :

> Sed ne relictis, Musa procax, jocis,
> Ceæ retractes munera næniæ. *Od. 1. lib. 2.*

IBYCUS. Nous ne connoissons que son nom, & il reste de lui peu de fragmens. AN. M.3464.

BACCHYLIDE. Il étoit de l'île de Cée, fils d'un frere de Simonide. Hiéron préféra ses poémes à ceux de Pindare dans les Jeux Pythiens. Ammien Marcellin dit que la lecture de ce Poéte faisoit les délices de Julien l'Apostat. AN. M.3558.

PINDARE. Quintilien le met à la tête des neuf Poétes Lyriques de la Gréce. Ce qui fait son mérite personnel & son caractére dominant, c'est cette noblesse, cette grandeur, cette sublimité, qui l'éléve souvent au dessus des régles ordinaires, aux- AN.M.3528.

quidam in hac eum parte omnibus ejusdem operis | auctoribus præferant. *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

quelles il ne faut pas exiger que les productions des grands génies soient servilement assujetties. On voit dans ses Odes un effet sensible de cet enthousiasme dont j'ai parlé d'abord. Il pourroit même y paroitre un peu trop de hardiesse, si un mélange de traits plus agréables n'y servoit d'adoucissement. Le Poéte l'a bien senti; & c'est ce qui lui a fait de tems en tems répandre des fleurs à pleines mains, en quoi sa rivale, la célébre Corynna, lui a même reproché l'excès.

Véritablement Horace ne le loue que par le caractére de sublimité. Selon lui, c'est un cygne qu'un effort impétueux & le secours des vents élévent jusques dans les nues : c'est un torrent, qui, grossi par l'abondance des eaux, renverse tout ce qui s'oppose à l'impétuosité de son cours. Mais, à le regarder par d'autres endroits, c'est un ruisseau paisible, dont l'eau claire & pure coule sur un sable d'or entre des rives fleuries. C'est une abeille, qui, pour composer son nectar, ramasse sur les fleurs ce qu'elles ont de plus précieux.

Son stile est toujours proportionné

à sa maniére de penser, serré, concis, & sans trop de liaison dans les mots : l'esprit en découvre assez dans la suite des choses qu'il traite, & les vers en ont plus de force. Le soin d'ajouter des transitions ne seroit que rallentir le feu du Poéte, en donnant à l'enthousiasme le tems de se refroidir.

En parlant, comme j'ai fait, de Pindare, je ne prétens pas le donner pour un Auteur sans défauts. Il en a, qu'il est difficile d'excuser : mais le nombre & la grandeur des beautés qui les accompagnent doivent les couvrir & les faire presque disparoitre. Il faloit qu'Horace, bon juge en toute matiére, mais sur tout en celle-ci, eût conçu une haute idée de son mérite, puisqu'il ne craint point de dire qu'on ne peut, sans une témérité visible, prétendre l'égaler. *Pindarum quisquis studet æmulari*, &c.

Pindare eut une dangereuse rivale dans la personne de CORYNNA, *Ælian. lib. 13. cap. 25.* qui se distingua dans le même genre de poésie que lui, & qui lui enleva cinq fois la palme dans les disputes publiques. Elle fut surnommée *la Muse Lyrique.*

Plut. in Alex. pag. 671. Alexandre le Grand, lorſqu'il ruïna la ville de Thébes patrie de notre illuſtre Poéte, rendit, lontems après ſa mort, un juſte & glorieux hommage à ſon mérite dans la perſonne de ſes deſcendans, qu'il diſcerna du reſte des citoiens de cette ville malheureuſe, & dont il ordonna qu'on prît un ſoin particulier.

J'ai parlé ailleurs de quelques ouvrages de Pindare, à l'occaſion d'Hiéron : on peut conſulter l'endroit. Tome III.

§. VI.

DES POETES ELEGIAQUES.

ELEGIE, ſelon Didyme, vient de ἒ ἒ λέγειν, *dire, hélas !* ſelon d'autres, de ἐλεὸν λέγειν, *dire des choſes touchantes*. Les Grecs, dont les Latins ont ſuivi l'exemple, compoſérent leurs poéſies plaintives, leurs Elégies, en vers Héxamétres & Pentamétres entrelacés. Depuis, toute piéce écrite en vers Héxamétres & Pentamétres a été appellée Elégie, quel qu'en fût le ſujet, gai ou triſte.

Horat. in Art. poët. Verſibus impariter junctis querimonia primùm,

Mox etiam inclusa est voti sententia compos.

Il ne nous reste aujourdhui aucune Elégie Grecque, prise dans le premier sens, si ce n'est celle qu'Euripide a insérée dans son Andromaque, qui ne contient que quatorze vers. On ne sait point qui est l'inventeur de l'Elégie.

Quis tamen exiguos Elegos emiserit auctor *Ibid.*
Grammatici certant, & adhuc sub judice
lis est.

Comme elle étoit destinée dans sa premiére institution aux gémissemens & aux larmes, elle ne s'occupa d'abord que de malheurs & d infortunes. Elle n'exprima d'autres sentimens, elle ne parla d'autre langage que celui de la douleur. Négligée, comme il sied aux personnes affligées, elle cherchoit moins à plaire qu'à toucher : elle vouloit exciter la pitié, & non l'admiration. Ensuite on l'emploia à toutes sortes de sujets, & sur tout à la passion de l'amour. Mais elle retint toujours son même caractére, & se souvint de sa premiére origine. Ses pensées furent toujours naturelles & éloignées de toutes recherches d'esprit, ses sen-

timens tendres & délicats, ses expressions simples & faciles ; & toujours elle conserva cette marche inégale dont Ovide lui fait un si grand mérite, (*In pedibus vitium causa decoris erat*) & qui donne à la poésie Elégiaque des Anciens tant d'avantage sur la nôtre.

Périandre, Pittacus, Solon, Chilon, Hippias écrivirent en vers Elégiaques leurs préceptes de religion, de morale, de politique : en quoi ils eurent pour imitateurs Théognis de Mégare, & Phocylide. Plusieurs des Poétes dont j'ai parlé jusqu'ici ont composé aussi quelques Elégies : mais je ne raporterai ici que ceux qui se sont appliqués particuliérement à ce genre de poésie, & je n'en choisirai qu'un petit nombre.

An. M. 3230. CALLINUS. Il étoit d'Ephése. C'est un des plus anciens Poétes Elégiaques. On conjecture qu'il fleurissoit vers le commencement des Olympiades.

An. M. 3408. MIMNERMUS, de Colophon ; ou de Smyrne. Il étoit contemporain de Solon. Quelques-uns le font inventeur du vers Elégiaque. Du moins il lui donna sa perfection, & peut-

être

être fut-il le premier qui transporta l'Elégie des funérailles à l'amour. Les fragmens qui nous restent de lui ne respirent que la volupté, & c'est sur ce pié qu'Horace en parle.

Si, Mimnermus uti censet, sine amore jocisque *Horat. Epist. 6. lib. 1.*

Nil & jucundum, vivas in amore jocisque.

SIMONIDE, dont les vers étoient si touchans, pourroit être rangé parmi les Poétes Elégiaques: mais je l'ai placé ailleurs. AN. M. 3444.

PHILÉTAS de Cos, & CALLIMAQUE de Cyréne, vécurent tous deux à la Cour de Ptolémée Philadelphe, dont Philétas fut certainement Précepteur, & Callimaque, à ce qu'on croit, Bibliothéquaire. On regardoit celui-ci comme le Maître de l'Elégie, & celui qui y avoit le mieux réussi: *Cujus (Elegiæ) princeps habetur Callimachus*; & on donnoit le second rang à Philétas: *secundas, confessione plurimorum, Philœtas occupavit.* AN. M. 3724. *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

Voila le sentiment de Quintilien. Mais Horace paroit déférer le rang à Mimnermus au dessus de Callimaque.

Si plus adposcere visus, *Epist. 1. lib. 2.*

Fit Mimnermus, & optivo cognomine crescit.

Callimaque avoit embrassé tous les genres de Literature.

§. VII.

DES POETES AUTEURS d'Epigrammes.

L'EPIGRAMME est une espéce de poésie courte, susceptible de toutes sortes de sujets, qui doit finir par une pensée vive, nette, & juste. Ce mot, en Grec, signifie *Inscription.* Celles que les Anciens mettoient aux tombeaux, aux statues, aux temples, aux arcs de triomphe, étoient quelquefois en vers, mais dont le caractére étoit une grande simplicité. On a depuis attaché ce nom à l'espéce de poésie dont je parle. L'Epigramme est renfermée ordinairement dans un petit nombre de vers: quelquefois pourtant on lui donne plus d'étendue.

J'ai dit que cette poésie étoit susceptible de toutes sortes de sujets. Cela est vrai, pourvû qu'on ait soin d'en écarter toute médisance, & toute obscénité.

La [a] liberté que les Poétes Comiques s'étoient donnée à Athénes d'attaquer hardiment les citoiens les plus

a In vitium libertas excidit, & vim
Dignam lege regi. Lex est accepta, chorusque
Turpiter obticuit. *Horat. in Art. Poët.*

considérables & les plus vertueux, donna lieu à une loi qui défendoit de déchirer ainsi par des vers mordans la réputation de qui que ce fût. A Rome, [a] parmi les loix des douze tables, qui condannoient rarement à la mort, il y en avoit une qui soumettoit à cette peine quiconque par des vers diffamans auroit décrié un citoien. La raison que Cicéron en apporte, est bien sensée, & bien remarquable. „ Cette „ loi, dit-il, est sagement établie. Il y „ a des Tribunaux à Rome, où l'on „ peut nous appeller pour rendre com„ pte de notre conduite devant les Ma„ gistrats: mais notre réputation ne „ doit point être abandonnée à la noire „ malignité des Poëtes, & il ne doit „ point être permis de former contre „ nous des accusations infamantes, sans „ que nous puissions y répondre, & „ nous défendre en forme devant les „ Juges. *Præclarè. Judiciis enim ac Magistratuum disceptationibus legitimis pro-*

a Si mala condiderit in quem quis carmina, jus est Judiciumque. *Horat. Satyr. 1. lib. 2.*

Nostræ contrà XII tabulæ, cùm perpaucas res capite sanxissent, in his hanc quoque sanciendam putaverunt, si quis actitavisset, sive carmen condidisset, quod infamiam afferret flagatiumve alteri. *Cic. de Rep. lib. 4. apud D. August. lib. 1. cap. 9. Civit.*

positam vitam, non Poëtarum ingeniis; habere debemus; nec probrum audire, nisi ea conditione, ut respondere liceat, & judicio defendere.

La seconde exception, qui regarde la pureté des mœurs, n'est ni moins importante, ni moins fondée en raison. Notre pente au mal & au vice n'est déja que trop naturelle & trop forte, sans qu'il faille encore l'augmenter par les charmes & les attraits de vers fins & délicats, dont le poison, caché sous les fleurs d'une poésie riante, pour [a] me servir des termes que Martial applique aux Sirénes, cause une joie cruelle, & par sa douceur enchanteresse porte la mort dans les ames. Les plus sages Législateurs de l'Antiquité ont toujours regardé ceux qui font un tel abus de l'art des vers comme des pestes publiques, comme des ennemis & des corrupteurs du genre humain, qu'on devoit abhorrer & réprimer par les notes d'infamie les plus flétrissantes. De si sages loix n'ont pas eu l'effet qu'on en devoit espérer, sur tout par raport à l'Epigram-

a Sirenas, hilarem navigantium pœnam,
Blandasque mortes, gaudiumque crudele.

me, qui de toutes les poësies est celle qui s'est le plus livrée à l'obscénité.

En gardant les deux régles que je viens d'établir, les Epigrammes n'auroient point été dangereuses pour les mœurs, & elles auroient pu être utiles pour le stile, en y jettant de tems en tems & avec sobriété des pensées vives, déliées, agréables, telles que sont celles qui terminent les bonnes Epigrammes. Mais, ce qui étoit dans son origine délicatesse, beauté, vivacité d'esprit, (c'est proprement ce que les Latins entendoient par ces mots, *acutus*, *acumen*) dégénéra bientôt en une affectation vicieuse, qui passa dans la prose même, dont on s'étudioit à terminer presque toutes les phrases, toutes les périodes, par une pensée brillante qui tenoit de la pointe. Nous aurons lieu de nous étendre davantage sur ce sujet.

Le Pere Vavasseur Jésuite a traité à fond la matiére dont il s'agit ici, dans une Préface également savante & élégante qu'il a mise à la tête de trois livres d'Epigrammes qu'il a donnés au public. On trou-

ve aussi, sur le même sujet, d'utiles réflexions dans le Livre intitulé *Epigrammatum Delectus*, &c.

Nous avons un recueil d'Epigrammes Grecques, appellé *Anthologie.*

MELEAGRE, natif de Gadare ville de Syrie, qui vivoit sous Séleucus VI, dernier Roi de Syrie, est le premier qui a fait un recueil d'Epigrammes Grecques, qu'il nomma *Anthologie*, à cause qu'aiant choisi ce qu'il trouva de plus brillant & de plus fleuri parmi les Epigrammes de quarante-six Poétes anciens, il regarda son recueil comme un bouquet de fleurs, & attribua une fleur à chacun de ces Poétes, *le lis* à Anytes, *la rose* à Sapho, &c. Après lui, PHILIPPE de Thessalonique, fit, du tems de l'Empereur Auguste, un second recueil, tiré seulement de quatorze Poétes. AGATIAS en fit encore un troisiéme environ cinq cens ans après, du tems de l'Empereur Justinien. Enfin PLANUDE, moine de Constantinople, qui vivoit en 1380, fit le quatriéme, qu'il divisa en sept Livres, dans chacun desquels les Epigrammes sont rangées selon les matiéres par ordre alphabétique. C'est

l'Anthologie telle que nous l'avons aujourd'hui. Il en a retranché beaucoup de sales Epigrammes, de quoi quelques Savans lui ont sû bien mauvais gré.

Il y a dans ce Recueil beaucoup de belles Epigrammes, fort sensées & fort spirituelles: mais elles ne sont pas le plus grand nombre.

ARTICLE SECOND.

DES POETES LATINS.

LA POESIE, aussi bien que le reste des beaux Arts, n'a trouvé que fort tard accès chez les Romains, occupés uniquement pendant plus de cinq cens ans de vûes & de pensées guerriéres, & sans goût pour tout ce qui s'appelle Litérature. Ce fut la Gréce vaincue & soumise, qui, par un nouveau genre de victoire, s'assujettit à son tour ses vainqueurs, & exerça sur eux un empire d'autant plus glorieux, qu'il étoit volontaire, & fondé sur une supériorité de lumiéres qui se fit respecter dès qu'elle fut connue. Cette nation savante & polie, se trouvant liée par un commerce étroit avec les Romains, leur fit perdre peu

à peu cet air de grossiéreté & de rudesse qui leur restoit encore de leur ancienne origine, & leur inspira du goût pour les arts propres à cultiver, à adoucir, & à humaniser les esprits.

Horat. Epist. 1. lib. 2.

Græcia capta ferum victorem cepit, & artes
Intulit * agresti Latio. Sic horridus ille
Defluxit numerus Saturnius, & grave virus
Munditiæ pepulere.

Cet heureux changement commença par la Poésie, qui s'applique principalement à plaire, & dont les charmes, pleins de douceur & d'agrément, se font goûter avec plus de facilité & de promtitude. Elle fut pourtant elle-même fort grossiére & inculte dans les commencemens. Ce fut sur le Théatre qu'elle prit sa naissance, ou du moins qu'elle commença à prendre un air plus poli & plus orné. Elle s'essaia, pour ainsi dire, dans la Comédie, la Tragédie, la Satyre, qu'elle conduisit peu à peu, & par des accroissemens insensibles, à un grand degré de perfection.

* *Horace marque ici le tems où la Poésie commença à se perfectionner chez les Latins ; car elle étoit connue à Rome dès le tems de Numa :* Saliare Numæ carmen. *Horat. Epist. 1. lib. 2.*

Les Romains aiant été près de quatre cens ans sans aucuns Jeux Scéniques, le hazard & la débauche leur firent trouver dans une de leurs Fêtes les vers * *Fescennins*, qui leur tinrent lieu de piéces de théatre près de six vingts ans. Ces vers étoient rudes, & sans presque aucun nombre, comme étant nés sur le champ, & faits par un peuple encore sauvage, & qui ne connoissoit d'autres maîtres que la joie & les vapeurs du vin. Ils étoient remplis de railleries grossiéres, & accompagnés de postures & de danses.

Fescennina per hunc inventa licentia morem *Horat. Epist. 1. lib. 2.*
Versibus alternis opprobria rustica fudit.

A ces vers licentieux & déréglés succéda bientôt une autre espéce de Poéme plus châtié, qui étoit aussi rempli de railleries plaisantes, mais qui n'avoit rien de deshonnête. Ce Poéme parut sous le nom de Satyre, (*Satura*) à cause de sa variété; & cette Satyre avoit des modes réglés, c'est-à-dire une Musique réglée, & des danses: mais les postures deshonnêtes en étoient bannies. Ces Satyres étoient *Liv. lib. 7. n. 2.*

* *Ces vers furent ainsi appellés d'une ville d'Etrurie, nommée Fescennia*, d'où ils furent apportés à Rome.

proprement des farces honnêtes, où les Spectateurs & les Acteurs étoient joués indifféremment.

Liv. ibid. Livius Andronicus trouva es choses en cet état, quand il s'avisa lle premier de faire des Comédies & des Tragédies à l'imitation des Grecs. D'autres Poétes, en puisant dans les mêmes sources, suivirent son exemple : Nævius, Ennius, Cécilius, Pacuvius, Accius, & Plaute. Ces sept Poétes, dont je vais parler, vécurent presque tous en même tems dans l'espace de soixante ans.

Dans ce que je me propose de raporter ici des Poétes Latins, je ne suivrai point l'ordre des matiéres, comme je l'ai fait en parlant des Poétes Grecs; mais l'ordre des tems, qui m'a paru plus propre à faire connoitre la naissance, les progrès, la perfection, & la décadence de la Poésie Latine.

Je diviserai tout ce tems en trois âges. Le premier comprendra l'espace d'environ deux cens ans, pendant lesquels la Poésie Latine est née, s'est accrue, & s'est fortifiée par différens progrès. Le second âge sera de cent ans environ, depuis Jule César jusqu'au milieu de l'Empire de Tibère:

c'eſt le tems où la Poéſie a été portée à ſon dernier degré de perfection. Le troiſiéme âge contiendra les années ſuivantes, où, par des déclins aſſez promts, elle eſt déchue de cet état, & a enfin dégénéré entiérement de ſon ancienne réputation.

§. I.

Premier âge de la Poéſie Latine.

LIVIUS ANDRONICUS.

LE POÉTE Andronique prit le prénom de *Livius*, parce qu'il avoit été mis en liberté par M. Livius Salinator, dont il avoit inſtruit les filles. *Euſeb. in Chron.*

Il repréſenta ſa premiére Tragédie un an avant la naiſſance d'Ennius, la premiére année d'après la premiére guerre Punique, qui étoit l'année de Rome 514, ſous le Conſulat de C. Claudius Cento, & de M. Sempronius Tuditanus: environ cent ſoixante ans depuis la mort de Sophocle & d'Euripide, cinquante depuis celle de Ménandre, deux cens vingt avant celle de Virgile. AN. M. 3764. *Cic. in Brut. n. 72. Aul. Gell lib. 17. cap. 21.*

CN. NÆVIUS.

NÆVIUS, ſelon Varron, avoit AN. M. 3769. *Aul. Gell. ib.*

servi dans la premiére guerre Punique. Animé par l'exemple d'Andronique, il marcha sur ses traces, & commença, cinq ans après lui, à donner des piéces de théatre : c'étoient des Comédies. Il s'attira la haine de la Noblesse, & sur tout d'un Métellus : ce qui l'obligea de sortir de Rome. Il se retira à Utique, où il mourut. Il avoit composé en vers l'histoire de la premiére guerre Punique.

Eu/eb. in Chron.

Q. ENNIUS.

An. M. 3764. Aurel. Vict. de Vir. illustr. 5 p. 4 1. Tusc. n. 3.

IL ÉTOIT NÉ l'an de Rome 514 ou 515 à Rudiæ ville de Calabre. Il vécut dans la Sardaigne jusqu'à l'âge de 40 ans. C'est là qu'il fit connoissance avec Caton, qui apprit de lui la langue Grecque dans un âge fort avancé, & qui l'emmena ensuite avec lui à Rome. M. Fulvius Nobilior le mena avec lui en Etolie. Le fils de ce Nobilior lui fit accorder le droit de Bourgeoisie Romaine, ce qui étoit, dans ces tems-là, un honneur fort considérable. Il avoit composé en vers Héroïques les Annales de Rome ; & en étoit au douziéme Livre à l'âge de 67 ans. Il avoit aussi célébré les victoires du premier Scipion l'Africain, avec

Aul. Gell. lib. 17. cap. 21.

qui il étoit [a] lié d'une amitié particuliére, & qui lui donna toujours de grandes marques d'estime & de considération. Quelques-uns même croient qu'on lui accorda une place dans le tombeau des Scipions. Il mourut âgé de soixante & dix ans.

Scipion étoit bien assuré que tant que Rome subsisteroit, & que l'Afrique seroit soumise à l'Italie, la mémoire de ses grandes actions ne pourroit être abolie: mais [b] il crut aussi que les écrits d'Ennius étoient fort capables d'en illustrer l'éclat, & d'en perpétuer le souvenir: digne certainement d'avoir pour héraut de ses éclatantes victoires un Homére, plutôt qu'un Poéte, dont le stile répondoit mal à la grandeur de ses actions!

On comprend aisément que la Poésie Latine, foible encore & presque naissante dans les tems dont je viens de parler ne pouvoit pas avoir beau-

a Carus fuit Africano superiori noster Ennius. Itaque etiam in sepulcro Scipionum putatur is esse constitutus. *Cic. pro Arch. poet. n.* 22.

b Non incendia Carthaginis impiæ,
Ejus, qui domita nomen ab Africa
Lucratus rediit, clariùs indicant
Laudes, quàm Calabræ Pierides. *Horat. Od.* 8. *lib.* 4.

coup de beauté & d'ornement. Elle montroit quelquefois de la force & des traits de génie, mais sans élégance, sans grace, & avec de grandes inégalités. C'est ce que Quintilien, en traçant le portrait d'Ennius, exprime par une comparaison admirable. *Ennium sicut sacros vetustate lucos adoremus, in quibus grandia & antiqua robora jam non tantam habent speciem, quantam religionem.* » Révérons Ennius, dit-il, » comme on révére ces bois que leur » ancienneté a consacrés, dont les » grands & vieux chênes n'offrent » plus aux yeux tant de beauté, qu'ils » inspirent un sentiment de respect re- » ligieux.

Cicéron, dans son traité de la Vieillesse, nous apprend un fait, qui doit faire beaucoup d'honneur à la mémoire d'Ennius. Il dit que [a] » ce Poéte, à » l'âge de 70 ans, chargé de deux far- » deaux, qu'on regarde comme acca- » blans, la pauvreté & la vieillesse, » les portoit, non seulement avec » constance, mais avec gaieté : ce qui

[a] Annos septuaginta natus, (tot enim vixit Ennius) ita ferebat duo, quæ maxima putantur onera, paupertatem & senectutem, ut eis penè delectari videretur. *De senect. n.* 14.

„ donnoit presque lieu de penser qu'el-
„ les lui faisoient même plaisir, & lui
„ étoient agréables.

CECILIUS. PACUVIUS.

CES DEUX Poétes vécurent du tems d'Ennius, plus jeunes pourtant que lui. Le premier, natif selon quelques-uns de Milan, étoit un Poéte Comique, & demeura d'abord avec Ennius. Pacuvius, neveu d'Ennius, étoit de Brundusе. Il fut en même tems Peintre & Poéte: on a toujours regardé la Peinture & la Poésie comme deux sœurs. Il se distingua particuliérement dans la poésie Tragique. Quoiqu'ils [a] vécussent du tems de Lélius & de Scipion, c'est-à-dire dans un tems auquel la pureté du langage, aussi bien que celle des mœurs, paroissoient singuliérement attachées, leur diction ne se sentoit pas de cet heureux siécle. *Eusеb. in Chron.*

Cependant Lélius, l'un des personnages que Cicéron introduit dans son Dialogue sur l'Amitié, en [b] parlant

a Mitto C. Lælium, P. Scipionem. Ætatis illius ista fuit laus, tanquam innocentiæ, sic latinè loquendi. Non omnium tamen: nam illorum æquales Cæcilium & Pacuvium malè locutos videmus. *Cic. in Brut. n.* 258.

b Qui clamores totâ caveâ nuper in hospitis mei & amici M. Pacuvii nova fabula, cùm, ignorante Rege uter esset

de Pacuvius comme de son hôte & de son ami, dit que le Peuple reçut avec des applaudissemens extraordinaires une de ses piéces intitulée *Oreste*, sur tout dans l'endroit, où, en présence du Roi, Pilade se donne pour Oreste afin d'épargner la mort à son ami, & où, de son côté, Oreste déclare que c'est lui qui est le véritable Oreste. Il se peut faire que la beauté & la vivacité des sentimens fissent oublier le peu de justesse & de délicatesse de l'expression.

ATTIUS.

An. M. 3864. *Eusib. in Chron.*

L. Attius, ou *Accius*, car son nom se trouve écrit de ces deux maniéres, étoit fils d'un Affranchi. Il représenta quelques piéces tragiques du vivant de Pacuvius, quoiqu'il fût plus jeune que lui de cinquante ans. On en marque quelques-unes sous l'Edilité de P. Licinius Crassus Mucianus, cet homme célébre, de qui l'on disoit qu'il avoit réuni en sa personne cinq des plus

Aul. Gel. lib. 1. cap. 13.

Orestes: Pylades Orestem se esse diceret, ut pro illo necaretur: Orestes autem, ita ut erat, Orestem se esse perseveraret! Stantes plaudebant in re fictâ: quid arbitremur in vera facturos fuisse. *De Amicit. n. 24.*

grands avantages qu'on pût posséder : étant [a] en même tems très riche, très noble, très éloquent, très habile Jurisconsulte, & grand Pontife.

Ce Poéte étoit fort ami de D. Junius Brutus, qui le premier porta les armes Romaines en Espagne jusqu'à l'Océan. Accius composa en son honneur des vers, dont ce Général orna le vestibule du temple qu'il fit bâtir des dépouilles qu'il avoit prises sur les ennemis.

Valer. Max. lib. 8. cap. 14.

PLAUTE.

PLAUTE (*M. Accius Plautus*) étoit de Saline ville d'Ombrie en Italie (dans la Romagne.) Il se rendit célébre à Rome par ses Comédies dans le même tems que les trois derniers Poétes dont il vient d'être parlé.

A. Gell. lib. 3. cap. 3.

Aulu-Gelle raporte, d'après Varron, que Plaute s'étant voulu méler du négoce, & aiant perdu tout ce qu'il avoit, fut obligé, pour vivre, de se donner à un Boulanger, chez qui il tournoit une meule de moulin.

Il ne reste de tous les autres Poétes qui avoient paru jusqu'à lui que quelques fragmens. Plaute a été plus heu-

a Ditissimus, nobilissimus, eloquentissimus, jurisconsultissimus, Pontifex maximus.

reux. Vingt de ses Comédies presque entiéres ont résisté au tems, & sont parvenues jusqu'à nous. Il y a beaucoup d'apparence que ses piéces se sont mieux conservées que celles des autres, parce qu'étant trouvées plus agréables, elles étoient aussi plus souvent redemandées. On ne les jouoit pas seulement du tems d'Auguste: il paroit par un passage d'Arnobe, qu'elles étoient encore jouées du tems de Dioclétien, trois cens ans après la naissance de JESUS-CHRIST.

Arnob. lib. 7.

On a porté divers jugemens de Plaute. Il me semble que pour l'élocution il est généralement estimé, sans doute par raport à la pureté, à l'exactitude, à l'énergie, à l'abondance, & même à l'élégance du discours. Varron disoit que si les Muses vouloient parler en latin, elles emprunteroient le langage de Plaute: *licet Varro dicat Musas...Plautino sermone locuturas fuisse, si Latinè loqui vellent.* Un tel éloge n'excepte rien, & ne laisse rien à desirer. Aulu-Gelle n'en parle pas moins avantageusement: *Plautus, homo linguæ atque elegantiæ in verbis Latinæ princeps.*

Quintil. lib. 10. cap. 1.

A. Gell. lib. 7. cap. 17.

Horace, bon Juge sans doute en cet-

te matiére, ne paroit pas favorable à Plaute. Je raporterai l'endroit entier.

At nostri proavi Plautinos & numeros, & Laudavere sales: nimium patienter utrumque, *Horat. de Art. poët.*
Ne dicam stultè, mirati: si modò ego & vos
Scimus inurbanum lepido seponere dicto,
Legitimumque sonum digito callemus, &
aure.

» Nos ancêtres, dit-il aux Pisons, » ont loué & admiré les vers & les » railleries de Plaute, un peu trop » bonnement, pour ne pas dire sot» tement ; s'il est vrai que vous & » moi sachions distinguer, dans les » railleries, le délicat d'avec le gros» sier, & que nous ayions l'oreille » assez fine pour bien juger du son & » de la cadence des vers. « Cette critique peut faire d'autant plus de tort à Plaute, qu'il paroit qu'Horace n'étoit pas seul de ce sentiment, & que la Cour d'Auguste ne goûtoit pas plus que lui, ni la versification, ni les plaisanteries de ce Poéte.

La censure d'Horace tombe sur deux articles : sur le nombre & la cadence des vers, *numeros* ; & sur les railleries, *sales*. Je croi qu'on ne peut pas se dispenser d'adopter le juge-

ment d'Horace en grande partie. Mais il peut bien être arrivé que ce Poéte, piqué de l'injuste préférence que ceux de son siécle donnoient aux anciens Poétes Latins sur ceux de leur tems, ait un peu outré la critique en quelques occasions, & ici en particulier.

Il est certain que Plaute n'est point exact dans ses vers, qu'il a appellés par cette raison *numeros innumeros* des nombres sans nombre, dans son épitaphe qu'il fit lui-même: il ne s'est point assujetti à suivre une même mesure, & il a mélé tant de sortes de vers, que les plus savans ont de la peine à les reconnoitre. Il est certain encore qu'il a des plaisanteries fades, basses, & souvent outrées: mais il en a aussi de fines & de délicates. C'est [a] pourquoi Cicéron, qui n'étoit pas un mauvais Juge de ce que les Anciens appelloient *Urbanité*, le propose comme un modéle à suivre pour la raillerie.

Ces défauts de Plaute n'empêchent

a Duplex omnino est jocandi genus: unum illiberale, petulans, flagitiosum, obscœnum; alterum elegans, urbanum, ingeniosum, facetum: quo genere non modò Plautus noster, & Atticorum antiqua Comœdia, sed etiam Philosophorum Socraticorum libri sunt referti. *Lib. 1. de Offic. n. 104.*

donc point qu'il n'ait été un excellent Poéte Comique. Ils sont réparés bien avantageusement par beaucoup de belles qualités qui peuvent non seulement l'égaler à Térence, mais peutêtre même le mettre au dessus de lui. C'est le Jugement qu'en porte Madame Dacier (pour lors Melle le Févre) dans la comparaison qu'elle fait de ces deux Poétes.

Préface de la traduction de trois Comedies de Plaute.

» Térence, dit-elle, a sans doute » beaucoup plus d'art, mais il me » semble que l'autre a plus d'esprit. » Térence fait plus parler qu'agir : » Plaute fait plus agir que parler ; » & c'est le véritable caractére de la » Comédie, qui est beaucoup plus » dans l'action que dans le discours. » Cette vivacité me paroit donner » encore un grand avantage à Plau» te : c'est que ses intrigues sont tou» jours conformes à la qualité des » Acteurs, que ses incidens sont bien » variés, & ont toujours quelque » chose qui surprend agréablement ; » au lieu que le Théatre semble lan» guir quelquefois dans Térence, à » qui la vivacité de l'action & le nœud » des incidens & des intrigues man» que manifestement. « C'est le re-

proche que lui fait César dans des vers que je raporterai en parlant de Térence.

Pour donner au Lecteur quelque idée du stile de Plaute, de sa Latinité, & de son langage antique, je copierai ici le commencement du Prologue d'une de ses plus belles piéces, intitulée *Amphitryon*. C'est Mercure qui parle.

Ut vos in vostris voltis mercimoniis
Emundis vendundisque me lætum lucris
Afficere atque adjuvare in rebus omnibus :
Et ut res rationesque vostrorum omnium
Bene expedire voltis peregreque & domi,
Bonoque atque amplo auctare perpetuo lucro,
Quasque incœpistis res, quasque incœptabitis :
Et uti bonis vos vostrosque omnis nutiis
Me afficere voltis; ea afferam, eaque ut nuntiem,
Quæ maxumè in rem vostram communem sient:
(Nam vos quidem id jam scitis concessum & datum
Mi esse ab diis aliis, nuntiis præsim & lucro:)
Hæc ut me voltis approbare, annitier
Lucrum ut perenne vobis semper suppetat ;

Ita huic facietis fabulæ silentium,
Itáque æqui & justi hîc eritis omnes arbitri.

Il faut se souvenir, pour entendre ces vers, que Mercure étoit le dieu des Marchands, & le courier des dieux.

» Par la même raison que vous vou- » lez que je vous sois favorable dans » vos achats & dans vos ventes, que » vous souhaitez de prospérer dans les » affaires que vous avez à la ville & » dans les pays étrangers, & de voir » augmenter chaque jour d'un profit » considérable celles que vous avez » entreprises, ou que vous êtes sur le » point d'entreprendre: par la même » raison que vous voulez que je vous » apporte de bonnes nouvelles, à » vous & à vos familles, & que je » vous apprenne des choses qui soient » pour le bien de votre République: » (car vous savez il y a lontems qu'il » m'est échu en partage d'être le dieu » des nouvelles, & de présider au gain.) » Par la même raison donc que vous » voulez que je vous accorde toutes » ces choses, & que je n'oublie rien » de ce qui peut vous procurer l'a- » vancement de vos affaires: par cet- » te même raison il faut aussi que » vous donniez une favorable atten-

„ tion à cette Piéce, & que vous en
„ jugiez équitablement.

On rencontre de tems en tems dans Plaute de fort belles maximes pour la conduite de la vie & pour la pureté des mœurs. J'en apporterai un exemple, tire de la piéce que j'ai déja citée. C'est Alcméne qui parle à son mari Amphitryon, & qui renferme en peu de vers tous les devoirs d'une femme sage & vertueuse.

Act.2.sc.2. Non ego illam mihi dotem duco esse, quæ dos dicitur:
Sed pudicitiam, & pudorem, & sedatum cupidinem,
Deûm metum, parentum amorem, & cognatûm concordiam:
Tibi morigera, atque ut munifica sim bonis, prosim probis.

» Pour moi j'estime que la véritable
» dot d'une femme n'est pas l'argent
» qu'elle apporte en se mariant. C'est
» l'honneur, c'est la pudicité; c'est
» de savoir modérer ses desirs, d'a-
» voir la crainte des dieux, d'aimer
» ceux de qui l'on a reçu la naissance,
» & de vivre en bonne intelligence
» avec ses parens. Je n'ai jamais eu
» d'autre

„d'autre but, que de vous obéir en „toutes choses, de secourir les gens „de bien, & de pouvoir leur être „utile.

Mais pour quelques endroits de cette sorte, combien y en a-t-il de contraires à la pureté des mœurs ! Il est bien fâcheux que ce reproche tombe presque généralement sur les meilleurs Poétes du paganisme. On peut bien appliquer ici ce que dit Quintilien de certaines poésies dangereuses : Qu'il faut les laisser absolument ignorer à la Jeunesse s'il est possible, ou du moins les réserver pour un âge plus mûr, & pour un tems où les mœurs seront en sureté. *Amoveantur, si fieri potest; si minùs, certè ad firmius ætatis robur reserventur.... cùm mores in tuto fuerint.* *Lib. 1. cap. 8.*

TERENCE.

TERENCE naquit à Carthage après la seconde guerre Punique, l'an de Rome 560. Il fut esclave de Térentius Lucanus Sénateur Romain, qui, à cause de son esprit, non seulement le fit élever avec beaucoup de soin, mais l'affranchit fort jeune. Ce fut ce Sénateur qui donna à ce Poé- An. M. 3818. *Sueton in vit. Terent.*

te le nom de Térence. Car les affranchis portoient ordinairement le nom du Maître qui les avoit mis en liberté.

Il étoit fort aimé & fort estimé des premiers de Rome. Il vivoit sur tout très familiérement avec Lélius & Scipion l'Africain qui prit & qui ruina Numance : ce dernier étoit moins âgé que lui d'onze ans.

Il nous reste de Térence six Comédies. Quand il vendit aux Ediles la premiere, on voulut qu'il la lût auparavant à Cécile, Poéte Comique comme lui, & qui étoit fort estimé à Rome lorsque Térence commença à y paroitre. Il alla donc chez lui, & le trouva à table. On le fit entrer; & comme il étoit fort mal vétu, on lui donna près du lit de Cécile un petit siége, où il s'assit, & commença à lire. Mais il n'eut pas plutôt lu quelques vers, que Cécile le pria de souper, & le fit mettre à table près de lui. Après souper, il acheva d'entendre cette lecture, & en fut charmé. Il ne faut pas toujours juger des hommes par les dehors. Un méchant habit peut couvrir un excellent esprit.

L'Eunuque, qui eſt une des ſix Comédies de Térence, eut un ſi grand ſuccès, qu'elle fut jouée deux fois en un jour, le matin & le ſoir, ce qui n'étoit peutêtre jamais arrivé à aucune piéce ; & on la paia beaucoup mieux qu'aucune Comédie n'avoit été paiée juſques-là : car Térence en eut huit mille ſeſterces, c'eſt-à-dire mille livres.

C'étoit un bruit aſſez public que Scipion & Lélius l'aidoient à la compoſition de ſes piéces ; & il l'a augmenté lui-même en ne s'en défendant que fort légérement, comme il fait dans le Prologue de ſes Adelphes, qui eſt la derniére de ſes Comédies. *Pour ce que diſent ſes envieux, qu'il eſt aidé dans ſon travail par des hommes illuſtres qui compoſent avec lui, bien loin d'en être offenſé comme ils ſe l'imaginent, il trouve qu'on ne lui ſauroit donner une plus grande louange, puiſque c'eſt une marque qu'il a l'honneur de plaire à des perſonnes qui vous plaiſent, Meſſieurs, & à tout le peuple Romain ; & qui en paix, en guerre, & en toutes ſortes d'affaires, ont rendu à la République en général, & à chacun en particulier, des ſervices très conſidérables, ſans en être pour cela plus fiers ni plus orgueilleux.*

On pourroit croire pourtant qu'il ne s'eſt ſi mal défendu, que pour faire ſa cour à Lélius & à Scipion, à qui il ſavoit bien que cela ne déplaiſoit pas. Cependant, dit Suétone dans la vie de Térence qui lui eſt attribuée, ce bruit s'eſt accru de plus en plus, & eſt venu juſqu'à notre tems.

Le Poéte Valgius, qui étoit contemporain d'Horace, dit poſitivement, en parlant des Comédies de Térence :

Hæ quæ vocantur fabulæ, cujus ſunt ?
Non has, qui jura populis recenſens * dabat,
Honore ſummo affectus fecit fabulas ?

» Ces Comédies, de qui ſont-elles ? » Ne ſont-elles pas de cet homme » comblé d'honneur, & qui gouver- » noit les peuples avec tant de juſ- » tice ? Ou, qui donnoit la loi aux » peuples avec puiſſance & auto- » rité.

* *Je ne ſai pas ce que ſignifie ici ce mot. Il pourroit bien s'y être gliſſé quelque faute.*

Soit que Térence voulût faire ceſſer le reproche qu'on lui faiſoit de donner les ouvrages des autres ſous ſon nom, ou qu'il eût deſſein d'aller s'inſtruire à fond des coutumes & des mœurs des Grecs pour les mieux repréſenter dans ſes piéces : quoiqu'il

en ſoit, après avoir fait les ſix Comédies que nous avons de lui, & n'aiant pas encore trente-cinq ans, il ſortit de Rome, & on ne le vit plus depuis.

Quelques-uns diſent qu'il mourut ſur mer à ſon retour de Gréce, d'où il remportoit cent huit piéces qu'il avoit traduites de Ménandre. Les autres aſſurent qu'il mourut en Arcadie dans la ville de Stymphale, ſous le Conſulat de Cn. Cornelius Dolabella & de M. Fulvius; & qu'il mourut d'une maladie que lui cauſa la douleur d'avoir perdu les Comédies qu'il avoit traduites, & celles qu'il avoit faites lui-même.

Térence n'eut qu'une fille, qui après ſa mort, fut mariée à un Chevalier Romain, & à laquelle il laiſſa une maiſon & un jardin de vingt arpens ſur la voie Appienne.

Cicéron, dans une piéce de vers qui avoit pour titre *Léimon*, d'un mot Grec qui ſignifie *Prairie*, avoit ainſi parlé de Térence :

Tu quoque, qui ſolus lecto ſermone, Terenti,
Converſum expreſſumque Latina voce Menandrum

In medio populi ſedatis vocibus effers,
Quidquid come loquens, atque omnia dulcia linquens.

C'eſt-à-dire : *& vous auſſi, Térence, dont le ſtile eſt ſi poli & ſi plein de charmes, vous nous traduiſez & nous rendez parfaitement Ménandre, & lui faites parler avec une grace infinie la langue des Romains, en faiſant un choix très juſte de tout ce qu'elle peut avoir de plus délicat & de plus doux.* Ce témoignage fait honneur à Térence : mais les vers qui l'expriment n'en font pas beaucoup à Cicéron.

Voici les vers de Céſar que j'ai annoncés. Ce grand homme, qui écrivoit avec tant de force & de juſteſſe, & qui avoit fait même une Tragédie Grecque intitulée *Oedipe*, dit en s'adreſſant à Térence :

Tu quoque, in ſummis, ô dimidiate Menander,
Poneris, & meritò, puri ſermonis amator.
Lenibus atque utinam ſcriptis adjuncta foret vis
Comica, ut æquato virtus polleret honore
Cum Græcis, neque in hac deſpectus parte jaceres!

Unum hoc maceror, & doleo tibi deesse,
Terenti.

» Toi aussi, demi Ménandre, tu es
» mis au nombre des plus grands Poé-
» tes, & avec raison, pour la pu-
» reté de ton stile. Eh, plût aux dieux
» que la douceur de ton langage fût
» accompagnée de la force qui con-
» vient à la Comédie, afin que ton
» mérite fût égal à celui des Grecs,
» & qu'en cela tu ne fusses pas fort
» au dessous des autres ! Mais c'est ce
» qui te manque, Térence; & c'est ce
» qui fait ma douleur.

Le grand talent de Térence consiste dans un art inimitable de peindre les mœurs & d'imiter la nature avec une simplicité si naïve & si peu étudiée, que chacun se croit capable d'écrire de la même sorte; & en même tems si élégante & si ingénieuse, que personne n'a pu jamais en approcher. Aussi est-ce par ce talent, c'est-à-dire par cet art merveilleux répandu dans toutes les Comédies de Térence, qui charme & enléve sans avertir & sans fraper par rien de brillant, qu'Horace caractérise ce Poéte :

Vincere Cæcilius gravitate, Terentius arte, *Epist. 1. lib. 2.*

Térence joint à une extrême pureté de langage, & à un stile simple & naturel, toutes les graces & toute la délicatesse dont sa langue étoit susceptible; & parmi tous les Auteurs Latins, il n'y en a point qui ait autant approché que lui de l'Atticisme, c'est-à-dire de ce qu'il y avoit de plus fin, de plus délié, de plus parfait chez les Grecs. Quintilien, en parlant de Térence, dont il se contente de dire que les écrits étoient fort élégans, remarque que le langage Romain ne rendoit que très imparfaitement cette finesse de goût & cette grace inimitable, réservée aux Grecs seuls, & qui ne se trouvoit même que dans le dialecte Attique. *Vix levem consequimur umbram, adeo ut mihi sermo ipse Romanus non recipere videatur illam solis concessam Atticis venerem, quando eam ne Græci quidem in alio genere linguæ obtinuerint.* Il est fâcheux que la matiére de ces Comédies les rende dangereuses à la Jeunesse. Je m'en suis expliqué au long dans le Traité des Etudes.

Terentii scripta sunt in hoc genere elegantissima.

LUCILE.

AN.M. 3856. LUCILE, (*Caius Lucilius*) Che-

valier Romain, naquit à Sueſſa ville de la Campanie, la 158ᵉ Olympiade, l'an de Rome 605 dans le tems que Pacuve étoit dans ſa force. On dit qu'il porta les armes ſous le ſecond Scipion l'Africain à la guerre de Numance. Il n'avoit alors que quinze ans; & c'eſt ce qui rend ce fait douteux. *Euſeb. in Chron.*

Il eut beaucoup de part à l'amitié de ce fameux Général, & à celle de Lélius. Ils l'aſſocioient aux amuſemens & aux jeux innocens auxquels ils ne dédaignoient pas de ſe rabaiſſer, & où ces grands hommes, dans des momens de loiſir, cherchoient à ſe délaſſer de leurs importantes & ſérieuſes occupations. Simplicité admirable dans des perſonnes de ce rang & de cette gravité! *Vell. Paterc. lib. 2. cap. 9.*

Quin, ubi ſe à vulgo & ſcena in ſecreta remorant
Virtus Scipiadæ, & mitis ſapientia Læli,
Nugari cum illo, & diſcincti ludere, donec
Decoqueretur olus, ſoliti. *Horat. Satyr. 1. lib. 2.*

Lucile paſſe pour l'inventeur de la Satyre, parce que c'eſt lui qui lui a donné ſa derniére forme, telle qu'Horace enſuite, Perſe, & Juvénal l'ont traitée. Ennius néanmoins lui avoit

déja donné l'exemple, comme Horace lui-même le témoigne par ces vers, où il compare Lucile avec Ennius :

Fuerit Lucilius, inquam,
Comis & urbanus ; fuerit limatior idem,
Quàm rudis & Græcis intacti carminis auctor.

Mais les [a] Satyres d'Ennius, semblables à celles de Lucile & d'Horace pour le fond, en différoient seulement pour la forme, en ce qu'elles étoient mélées de plusieurs sortes de vers.

C'est, comme je l'ai déja dit, la nouvelle forme que Lucile donna à la Satyre, qui l'en a fait regarder [b] par Horace & par Quintilien comme l'auteur & l'inventeur ; & il avoit mérité ce nom à juste titre.

a Olim carmen, quod ex variis poematibus constabat, SATIRA dicebatur, unde scripserunt Pacuvius & Ennius. *Diomed. Grammat.*

Satira, cibi genus, ex variis rebus conditum. *Festus.*

b Quid cùm est Lucilius ausus
Primus in hunc operis componere carmina morem ? *Sat. 1. lib. 2.*

Satyra quidem tota nostra est, in qua primis insignem laudem adeptus est Lucilius. *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

Il [a] y avoit encore une autre eſpéce de *Satyre*, née auſſi de l'ancienne : c'eſt celle que l'on appelle *Varronienne*, ou la Satyre *Ménippée*; parce que Varron, le plus ſavant des Romains, en fut le premier auteur, & qu'il imita dans cet Ouvrage les maniéres de Ménippe Gadarénien, Philoſophe Cynique. Cette Satyre n'étoit pas ſeulement mélée de pluſieurs ſortes de vers. Varron y avoit entremélé de la proſe, & avoit fait un mélange de Grec & de Latin. L'Ouvrage de Pétrone, celui de Sénéque ſur la mort de Claudius, & celui de Boéce de la Conſolation de la Philoſophie, ſont autant de Satyres ſemblables à celles de Varron. Je reviens à mon ſujet.

Lucile compoſa trente Livres de Satyres, où il cenſuroit nommément & d'une maniére très piquante pluſieurs perſonnes qualifiées, comme Horace nous l'apprend, ne reſpectant & ne ménageant que la vertu ſeule, & les hommes vertueux.

Primores populi arripuit, populumque tributim, *Sat. 1. l. 2.*

[a] Alterum illud eſt & prius *Satyræ* genus, quod non ſola carminum varietate condidit. Terentius Varro, vir Romanorum eruditiſſimus. *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

Scilicet uni æquus virtuti, atque ejus amicis.

Sa plume faisoit trembler les coupables, comme s'il les eût poursuivis l'épée à la main :

Juvenal. Sat. 1.

Ense velut stricto quoties Lucilius ardens
Infremuit, rubet auditor cui frigida mens est
Criminibus, tacitâ sudant præcordia culpa.

Lucile [a] avoit coutume de dire qu'il ne souhaitoit ni des Lecteurs ignorans, ni des Lecteurs trop savans. En effet ces deux sortes de Lecteurs sont quelquefois également redoutables. Les uns ne voient pas assez, & les autres voient trop. Les uns ne connoissent pas ce que l'on présente de bon, on n'a aucune justice à en attendre ; & l'on ne sauroit cacher aux autres ce qu'on a d'imparfait.

Il n'y a pas d'apparence qu'il soit mort à l'âge de 46 ans, comme quelques-uns l'assûrent. Horace l'appelle vieillard, lorsqu'il dit que Lucile confioit à ses Livres, comme à de fidéles amis, tous ses secrets, & tout ce qui lui arrivoit dans la vie.

a Caius Lucilius homo doctus & perurbanus, dicere solebat, ea quæ scriberet, neque ab indoctissimis neque ab doctissimis legi velle ; quòd alteri nihil intelligerent, alteri plus fortasse quàm de se ipse. *De Orat. lib. 2. n. 25.*

Ille velut fidis arcana sodalibus olim *Sat. 1. lib. 2.*
Credebat libris : neque, si malè gesserat usquam,
Decurrens alio, neque si bene. Quo fit ut omnis
Votivâ pateat veluti descripta tabellâ
Vita senis.

Pompée, du côté maternel, étoit petit-fils, ou plutôt petit neveu de Lucile.

De tous ses Ouvrages, il ne nous reste que quelques fragmens de ses Satyres.

Ce Poéte eut une grande réputation de son vivant même, & il la conserva lontems après sa mort, jusques-là qu'il [a] avoit encore, du tems de Quintilien, des partisans si zélés, qu'ils le préféroient, non seulement à tous ceux qui avoient travaillé dans le même genre que lui, mais généralement à tous les Poétes de l'antiquité.

Horace en jugeoit bien autrement. *Sat. 4. lib. 1.* Il nous le représente à la vérité comme un Poéte d'un goût fin & délicat pour la raillerie, *facetus, emunctæ naris :*

a Lucilius quosdam ita deditos sibi adhuc habet amatores, ut eum non ejusdem modò operis auctoribus, sed omnibus poëtis præferre non dubitent. *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

mais dur & forcé dans sa composition ; ne pouvant se donner la peine qu'il faut prendre pour écrire, c'est-à-dire pour écrire bien : car d'écrire beaucoup, c'étoit son grand défaut. Il étoit fort content de lui-même, & croioit avoir fait merveilles, quand il avoit dicté deux cens vers en moins de tems qu'il n'en faloit pour les jetter sur le papier. En un mot, Horace le compare à un fleuve, qui parmi beaucoup de boue roule néanmoins un sable précieux.

Satyr. 10. Lib. 1. Le jugement qu'Horace avoit porté de Lucile, excita dans Rome de grandes clameurs. Les partisans de ce dernier, outrés de voir qu'on eût osé parler de la sorte de leur Héros, publiérent qu'Horace n'avoit médit de Lucile que par envie, & pour se mettre par là au dessus de lui. Nous ne devons pas leur savoir mauvais gré de leurs plaintes, quelque injustes qu'elles fussent : car elles nous ont valu une excellente Satyre, dans laquelle Horace, en rendant à Lucile toute la justice qui lui est dûe, confirme & soutient par de solides preuves le jugement qu'il en a porté.

Je suis fâché, pour l'honneur de Quintilien, qu'un Critique aussi sen-

ſé que lui, & d'un goût ſi exact, s'écarte ici du ſentiment d'Horace. Il ne peut lui pardonner d'avoir comparé les écrits de Lucile à des eaux bourbeuſes, d'où l'on peut pourtant tirer quelque choſe de bon. *Je [a] trouve*, dit-il, *en lui une érudition merveilleuſe, & une très grande liberté, qui rend ſes Ouvrages piquans & pleins de ſel.* Horace lui accorde ces derniéres qualités, qui n'empéchoient pas qu'il n'y eût dans Lucile beaucoup d'endroits vicieux, qui méritoient d'être retranchés, ou réformés. Pour l'*érudition*, Quintilien heurte ici directement le ſentiment de Cicéron. *Ses [b] Ouvrages*, dit-il en parlant de Lucile, *ſont aſſez légers : on y trouve beaucoup de plaiſanterie, mais peu d'érudition.* Au reſte nous ne pouvons pas bien juger aujourd'hui d'un Poéte, dont il ne nous reſte preſque rien.

§. II.

Second âge de la Poéſie Latine.

L'INTERVALLE de tems dont je

a Nam & eruditio in eo mira, & libertas, atque inde acerbitas, & abundè ſalis. *Lib.* 10. *cap.* 1.

b Et ſunt ſcripta illius (Lucilii) leviora, ut urbanitas ſumma appareat, doctrina mediocris. *Cic. de Finib. lib.* 1. *n.* 7.

parle ici, qui s'est écoulé depuis Jule César jusqu'au milieu de l'Empire de Tibére, & qui renferme environ cent ans, a toujours été regardé, par raport aux Belles-Lettres, comme le siécle d'or, pendant lequel une foule de beaux esprits en tout genre, Poétes, Historiens, Orateurs, ont porté la gloire de Rome au plus haut comble. Jusques-là, la Littérature avoit fait de grands efforts, & l'on peut dire même de grands progrès : mais elle n'étoit point encore parvenue à ce juste degré de maturité qui fait la perfection des Arts. Il y avoit dans les Ecrits du bon sens, du jugement, de la solidité, de la force, mais peu d'art, encore moins d'ornement, nulle délicatesse. Un petit nombre d'heureux génies, réunis dans un espace de tems assez court, tout d'un coup & comme inspirés, ajoutant aux excellentes qualités de leurs prédécesseurs celles qui leur avoient manqué, fixérent en tout genre le bon goût pour toujours, & d'une maniére irrévocable ; de sorte que dès qu'on commença à perdre de vûe ces parfaits modéles, tout commença aussitôt à dégénérer.

Les heureux commencemens qui

ont été exposés, préparoient aux merveilles qui suivirent : & de même que la premiére notion des Belles-Lettres dans Rome, étoit venue de la Gréce, aussi fut-ce en étudiant de plus en plus les Ecrivains Grecs que les Romains parvinrent à la perfection. Les premiers Poétes, Tragiques & Comiques particuliérement, s'étoient contentés de traduire les piéces Grecques.

Tentavit quoque rem, si dignè vertere posset,
Et placuit sibi. *Horat. Ep. 1. lib. 2.*

Ils firent ensuite un pas de plus. Ils osérent voler de leurs aîles, & firent des piéces toutes Romaines.

Nil intentatum nostri liquere poëtæ : *Id. de Art. Poët.*
Nec minimum meruere decus, vestigia Græca
Ausi deserere, & celebrare domestica facta ;
Vel qui prætextas, vel qui docuere Togatas.

Ce qui n'avoit pas tout-à-fait réussi aux Poétes Dramatiques, réussit parfaitement à Horace dans la Poésie Lyrique.

Rome, animée d'une noble émulation, qui fut le fruit de la lecture des Ouvrages Grecs, & de l'estime qu'on en avoit conçue, se proposa de les

égaler, & même, s'il se pouvoit, de les surpasser : dispute bien louable & bien utile entre des nations, & qui leur fait également honneur !

Ajoutez à ce premier motif le caractére admirable des personnes qui pour lors avoient l'autorité souveraine à Rome, l'estime qu'on y faisoit des gens de Lettres, les marques de distinction dont ils étoient honorés, les solides récompenses qu'on leur accordoit, & le respect général pour ceux qui se distinguoient par un mérite singulier ; respect qui alloit presque jusqu'à les égaler aux premiers & aux plus puissans de la République. On l'a dit dans tous les tems, & l'on ne peut trop le répéter : c'est [a] l'émulation qui anime les esprits. La vûe du mérite des autres, mélée en même tems d'une juste admiration pour leurs excellens ouvrages, & d'un secret dépit de se sentir inférieur à eux, allume une ardeur pour la gloire qui est capable de tout. Et ce sont ces généreux efforts, excités & soutenus par l'espérance du suc-

a Alit æmulatio ingenia : & nunc invidia, nunc admiratio, incitationem accendit : naturaque, quod summo studio petitum est, ascendit in summum. *Vell. Paterc. lib. 1. cap. 7.*

cès, qui portent les Arts à leur ſouveraine perfection.

C'eſt ce qui arriva, ſur tout du tems d'Auguſte, pour la Poéſie, pour l'Hiſtoire, pour l'Eloquence. Mais il ne s'agit ici que de la Poéſie. Je raporterai en peu de mots l'hiſtoire des Poétes qui ſe ſont le plus diſtingués pendant ce beau ſiécle de Rome. Je croi pouvoir ranger dans leur claſſe Térence dont je viens de parler, qui les a précédés pour le tems, mais qui ne leur céde point pour le mérite. C'eſt le premier entre les Poétes Latins, qui ſemble avoir levé en quelque ſorte l'étendart de la perfection, & avoir fait naître aux autres, par ſon exemple, le deſir & l'eſpérance d'y parvenir.

AFRANIUS ; (*L. Afranius Quintianus.*)

AFRANIUS étoit fort eſtimé chez les Anciens. Il [a] excelloit dans les Comédies appellées * *Togatæ* & * *Atellanæ*. Horace ſemble le comparer à Ménandre :

a Togatis excellit Afranius. *Quintil. l. 10. cap. 1.*

* *On appelloit ces Comédies* Atellanæ, *d'Atella ville de Campanie, d'où elles avoient paſſé à Rome:* & Togatæ, *parce qu'on n'y repréſentoit que des ac-*

In Art. Poët. Dicitur Afranî toga convenisse Menandro.

Il étoit contemporain de Térence ; mais beaucoup plus jeune ; & il ne commença à avoir de la réputation qu'après sa mort. Il le mettoit au dessus de tous les autres Poëtes, & ne vouloit pas qu'on entreprît de lui en égaler aucun, de ceux apparemment qui avoient écrit dans le même genre que lui.

Frag. Afran. Terentio non similem dices quempiam.

Quintil. Ib. Il étoit fort estimé pour ses piéces de poésie, & absolument décrié pour ses mœurs.

LUCRECE.

An. M. 3908. LUCRECE (*Titus Lucretius Carus*) naquit selon la Chronique d'Eusébe, la 2e année de la 171e Olympiade, douze ans après Cicéron, sous le Consulat de Luc. Licinius Crassus & de Q. Mutius Scævola, l'an de Rome 658. Il se tua lui-même à l'age de 44 ans. On lui avoit donné un philtre qui le fit tomber en fureur. Cette manie lui laissoit des momens lucides, pendant lesquels il composa les six Livres *De*

tions & des personnes Romaines, désignées par la Toge *qui en étoit l'habit propre.*

rerum natura, où il explique fort au long la Physique d'Epicure dont il sera parlé dans la suite. Il dédia son Poéme à C. Memmius, qui avoit eu les mêmes Maîtres que lui, & qui sans doute étoit dans les mêmes sentimens.

La même Chronique d'Eusébe nous apprend que cet Ouvrage fut corrigé par Cicéron après la mort de l'Auteur. Cicéron ne parle qu'une seule fois de Lucréce, cependant il a eu souvent lieu d'en faire mention ; & cet endroit d'ailleurs assez obscur, est lu différemment. *Lucretii poëmata, ut scribis, lita sunt* (d'autres lisent *non ita sunt*) *multis luminibus ingenii, multa tamen artis.*

Cic. ad Q. fratr. Epist. 11. lib. 2.

Jamais homme ne nia plus hardiment que ce Poéte la Providence, & ne parla de la Divinité avec plus d'insolence & d'audace. Il entre en matiére par ce début, en faisant l'éloge d'Epicure. „ Pendant, dit-il, que le gen„re humain gémissoit, asservi hon„teusement sous le dur joug d'une re„ligion impérieuse, qui se disoit des„cendue du ciel, & qui faisoit trem„bler toute la terre : un mortel, né „dans la Gréce, osa le premier, d'un

» air hardi & intrépide, lever contre
» elle l'étendart de la guerre, ſans
» que ni l'autorité des dieux, ni la
» crainte des foudres, ni le ciel avec
» le bruit effraiant de ſes tonnerres
» fuſſent capables de l'arrêter. Tous
» ces objets, au contraire, ne ſervi-
» rent qu'à animer ſon courage, & à
» le fortifier dans le deſſein qu'il avoit
» de forcer les barriéres de la nature,
» & de pénétrer dans ſes myſtéres les
» plus ſecrets.

Humana ante oculos fœdè cùm vita jaceret
In terris oppreſſa gravi ſub relligione;
Qui caput à cœli regionibus oſtendebat,
Horribili ſuper aſpectu mortalibus inſtans:
Primùm Graius homo mortales tollere contrà
Eſt oculos auſus, primuſque obſiſtere contrà.
Quem nec fama deûm, nec fulmina, nec minitanti
Murmure compreſſit cœlum: ſed eo magis acrem
Irritat virtutem animi, confringere ut arcta
Naturæ primus portarum clauſtra cupiret.

Lucréce, dans tout ſon Ouvrage, établit pour principe que les dieux ne ſe ſoucient & ne ſe mêlent de rien; & il prend à tâche d'expliquer les effets

de la nature, la formation & la conſervation du Monde, par le ſeul mouvement des Atomes, & de réfuter ceux qui reconnoiſſent pour premiére cauſe la puiſſance & la ſageſſe d'une Divinité. On connoitra plus à fond ſes ſentimens, lorſque j'expoſerai ceux d'Epicure ſon Maître.

Ce Poéte a beaucoup de nobleſſe, de force, & de génie : mais ſes vers ſont ſi fort éloignés de la douceur & de l'harmonie de ceux de Virgile, qu'on croiroit qu'il auroit vécu des ſiécles avant lui.

CATULLE.

CATULLE (*Caius* ou *Quintus Valerius Catullus*) naquit à Vérone l'an de Rome 666. La délicateſſe de ſes vers lui acquit l'amitié & l'eſtime des Savans & des beaux eſprits, qui étoient pour lors à Rome en grand nombre. AN. M. 3916.

Il écrivit contre Céſar deux Epigrammes ſatyriques, dans [a] l'une deſquelles il le traite avec une hauteur & un air mépriſant, que Quintilien a raiſon de traiter d'extravagance.

a Negat ſe magni facere aliquis Poetarum, *utrum Cæſar ater an albus homo ſit* : Inſania. *Quintil. lib.* 11. *cap.* 1.

Nil nimiùm, Cæsar, studeo tibi velle placere ;
Nec scire utrum sis ater an albus homo.

Ces vers, quelque injurieux qu'ils fussent, ne servirent qu'à faire éclater la modération de la personne offensée. César ne dissimula pas son mécontentement, mais il se contenta d'obliger le Poéte à lui faire satisfaction, & il l'invita à souper pour le soir même.

Une simplicité élégante, des graces naturelles, sont le caractére de Catulle. Heureux, s'il n'avoit point deshonoré souvent cette aimable naïveté par une impudence Cynique !

LABERIUS: (*Decimus.*)

AN.M. 3952. LABERIUS, Chevalier Romain, réussit admirablement à faire des Mimes, qui étoient des petites piéces Comiques. A Rome, un homme de naissance qui composoit des poésies pour le Théatre, ne se dégradoit point : mais il ne pouvoit les représenter lui-même sans se deshonorer. Malgré cette opinion établie de longue main, Jule César pressa vivement Labérius de monter sur le Théatre pour y jouer une de ses piéces, & lui donna pour cet effet une somme considérable. Le Poéte

Poéte s'en défendit lontems, mais enfin il falut céder. Les [a] priéres d'un Prince, en de pareilles occasions, sont des ordres. Dans le Prologue de cette piéce, Labérius exhale sa douleur d'une maniére fort respectueuse pour César, & en même tems fort touchante. C'est un des plus beaux morceaux de l'antiquité. Je l'ai inséré tout entier avec la traduction dans le premier Tome du Traité des Etudes de la seconde Edition. Macrobe nous l'a conservé avec quelques autres fragmens de la même piéce.

Il nous apprend aussi que ce Chevalier Romain, outré de dépit d'avoir vû ainsi sa vieillesse deshonorée, pour s'en venger en la maniére seule dont il le pouvoit, fit malignement couler dans la piéce dont nous venons de parler quelques traits piquans contre César. Un Valet maltraité par son Maître, s'écrioit : *Romains, à mon secours, nous perdons la liberté.*

Porro, Quirites! Libertatem perdimus.

Et peu après il ajoutoit : *Il faut nécess-*

a Potestas, non solùm si invitet, sed &, si supplicet, cogit. *Macrob.*
Quod est potentissimum imperandi genus, rogabat qui jubere poterat. *Auson.*

ſairement que celui qui ſe fait craindre de beaucoup de perſonnes, en craigne auſſi lui-même beaucoup.

Neceſſe eſt multos timeat, quem multi timent.

Tout le peuple, à ces traits, reconnut Céſar, & jetta les yeux ſur lui. Quand la piéce fut finie, Céſar, comme pour le réhabiliter dans la dignité de Chevalier Romain, à laquelle il avoit dérogé par complaiſance pour lui, le gratifia d'un anneau, qu'on pouvoit regarder comme de nouvelles lettres de nobleſſe. Labérius alla enſuite pour prendre ſa place parmi les Chevaliers, qui ſe ſerrérent de telle ſorte, qu'il n'en trouva point.

SYRUS.

P. SYRUS étoit Syrien de nation; d'où lui eſt venu ſon ſurnom de Syrus. D'eſclave qu'il étoit a Rome, où on l'avoit amené encore enfant, il devint affranchi très jeune, & fut inſtruit avec beaucoup de diſtinction. Il excella dans la poéſie *Mimique*, où il devint le rival de Labérius, & qu'il ſurpaſſa même au jugement de Jule Céſar. Mais on croit que cette préfé-

rence qu'il lui donna ne fut que pour mortifier Labérius, qui avoit jetté dans sa piéce quelques traits malins contre lui.

Nous avons un Ouvrage de Syrus, qui renferme des Sentences en vers Iambes libres, rangées selon l'ordre alphabétique. Sénéque le pere raporte le sentiment de Cassius Sévérus, qui mettoit ces Sentences au dessus de ce qu'il y a de meilleur dans les Poétes Comiques & Tragiques. C'est beaucoup dire. Sénéque le fils les regardoit aussi comme un excellent modéle.

On a donné depuis peu au Public une traduction de ces Sentences, & d'un Poéme de Cornélius Sévérus intitulé l'*Etna*; qui n'avoient jamais paru dans notre langue. On doit savoir gré aux Auteurs qui cherchent ainsi à l'enrichir d'Ouvrages anciens qui lui sont inconnus, & nouveaux pour elle. Ce Traducteur * observe que *la Bruyere* a répandu dans ses caractéres presque toutes les Sentences de P. Syrus; & il en raporte plusieurs exemples, tels que ceux-ci.

* *M. Accarias de Serionne Avocat au Conseil.*

Fortuna usu dat multa, mancipio nihil.

Levis est fortuna: citò reposcit, quod dedit.

„ La fortune ne donne rien : elle ne
„ fait que prêter pour un tems. De-
„ main elle redemande à ses favoris,
„ ce qu'elle semble leur donner pour
„ toujours.

Mortem timere crudelius est, quàm mori.

„ La mort n'arrive qu'une fois, &
„ se fait sentir à tous les momens de
„ la vie. Il est plus dur de l'appréhen-
„ der, que de la souffrir.

Est vita misero longa, felici brevis.

„ La vie est courte pour ceux qui
„ sont dans les joies du monde : elle ne
„ paroit longue qu'à ceux qui languis-
„ sent dans l'affliction.

POLLION.

POLLION, (*C. Asinius Pollio*) homme Consulaire, & célébre Orateur, avoit aussi composé des Tragédies Latines, fort estimées de son tems. Horace en parle plus d'une fois.

Od. 1. *lib.* 2. Paulum severæ Musa Tragœdiæ
Desit theatris.

Satyr. 10. *lib.* 2. Pollio regum
Facta canit pede ter percusso.

Virgile en fait aussi mention avec éloge.

Pollio & ipse facit nova carmina. *Eclog. 3.*

Il [a] est le premier qui ouvrit à Rome une Bibliothéque à l'usage du Public.

Auguste le pressant de se joindre à lui contre Antoine, il lui représenta que les services qu'il avoit rendus à Antoine, & ceux qu'il en avoit reçus, ne lui permettoient pas de prendre parti contre lui : qu'ainsi il avoit résolu de demeurer neutre, comptant bien qu'il deviendroit la proie du Vainqueur.

Le même Prince, aiant, dans une autre occasion, écrit contre lui des vers Fescennins : *Je [b] me donnerai bien de garde*, dit-il, *d'y répondre. Il n'est pas sûr d'écrire contre un homme qui peut nous proscrire.*

VIRGILE.

VIRGILE (*Publius Virgilius Maro*) naquit dans un village, nommé Andès, près de Mantoue, de parens fort obscurs, sous le Consulat de Cn. Pom- AN.M. 3934. AN.U.C.684. *Vit. Virgil. incert. Auct.*

a Asinii Pollionis hoc Romæ inventum, qui primus. Bibliothecam dicando, ingenia hominum rem publicam fecit. *Plin. lib. 35. cap. 1.*

b At ego taceo. Non est enim facile in eum scribere, qui potest proscribere.

peius Magnus, & de M. Licinius Craſſus.

Il paſſa les premiéres années de ſa vie à Crémone. A l'âge de dix-ſept ans il prit la robe virile. Ce jour fut celui où mourut le Poéte Lucréce.

Après avoir fait quelque ſéjour à Milan, il ſe tranſporta à Naples, où il étudia les Lettres Latines & les Lettres Grecques avec une extrême application; & enſuite les Mathématiques & la Médecine.

On attribue à la jeuneſſe de Virgile pluſieurs petites piéces, qui ne paroiſſent pas dignes de lui.

An. M. 3965. An. J. C. 713. Aiant été chaſſé de ſa maiſon, & d'un petit champ qui étoit ſa poſſeſſion unique, par la diſtribution qu'on fit aux ſoldats vétérans d'Auguſte des terres du Mantouan & du Crémonois, il vint alors pour la premiére fois à Rome, & par le crédit de Mécéne & de Pollion, tous deux protecteurs des gens de Lettres, il recouvra ſon champ, & fut remis en poſſeſſion de ſon patrimoine.

C'eſt ce qui donna lieu à ſa premiére Eglogue, & ce qui commença à le faire connoitre d'Auguſte, dont il avoit inſéré un bel éloge dans cette

Eglogue, précieux monument de sa reconnoissance. Ainsi, par l'événement, sa disgrace devint la source de sa fortune. Il finit ses Bucoliques au bout de trois ans : ouvrage d'une extrême délicatesse, & qui fit entrevoir dès lors ce qu'on pouvoit attendre d'une plume qui savoit si bien allier les graces naturelles avec la correction. Horace en peint le caractére en deux mots :

Molle atque facetum
Virgilio annuerunt gaudentes rure Camœnæ.

On [a] sait qu'en bonne latinité le mot *facetus* ne s'applique pas seulement à la raillerie, à la plaisanterie ; mais qu'il se dit de tout discours, de tout Ouvrage d'esprit, où régne un caractére de finesse, de délicatesse, & d'élégance.

Mécéne, qui avoit beaucoup de goût pour la poésie, & qui avoit senti tout le mérite de Virgile par l'essai qu'il venoit d'en donner, ne le laissa pas en repos, & l'engagea à entreprendre un nouvel Ouvrage plus considérable que le premier. C'est faire un bel usage de son crédit, & rendre un grand service

a *Facetum* non tantùm circa ridicula opinor consistere.... Decoris hanc magis, & excultæ cujusdam elegantiæ appellationem puto. *Quintil. lib. 6. cap. 3.*

au Public, que d'animer ainsi les gens de Lettres, qui souvent, faute d'un tel secours, demeurent dans l'inaction,
A. M. 3967. & laissent inutiles de grands talens. Ce
An. U. C. 717. fut donc par le conseil de Mécéne que Virgile commença les Géorgiques, & il y travailla pendant sept ans entiers. Il paroit que pour se mettre en état d'y donner toute son application, & pour être moins distrait, il se retira à Naples. C'est lui-même qui nous apprend cette circonstance à la fin du 4e livre des Géorgiques. Il y marque aussi la datte du tems où il les acheva, qui étoit l'année 724 de Rome, où Auguste, au retour d'Egypte, s'étant approché de l'Euphrate, jetta la terreur de ses armes dans le pays par le bruit des victoires qu'il venoit de remporter, &
Dio Cass. lib. 51. obligea Tiridate & Phraate, qui se disputoient l'un à l'autre l'Empire des Parthes, de consentir à une sorte d'accommodement.

Hæc super arvorum cultu pecorumque canebam,
Et super arboribus: Cæsar dum magnus ad altum
Fulminat Euphratem bello, victorque volentes.
Per populos dat jura, viamque affectat Olympo.

Illo Virgilium me tempore dulcis alebat
Parthenope, ſtudiis florentem ignobilis otî.

Il s'en faloit bien que le repos dont il jouiſſoit alors à Naples, fût un loiſir *ignoble* & obſcur, comme il lui plait ici de l'appeller. L'Ouvrage des Géorgiques, qui en fut le fruit, eſt le plus achevé pour la diction de tous ceux qu'il nous a laiſſés, & même de tout ce qui a jamais été compoſé de poéſies latines. C'eſt qu'il avoit eu tout le tems de le polir, & d'y mettre la derniére main.

Il retouchoit ſes Ouvrages avec un ſoin & une exactitude qu'on a peine à concevoir. Quand le premier feu de la compoſition, où tout plait, étoit paſſé, il revoioit ſes productions : non plus avec la complaiſance d'un auteur & d'un pere, mais avec la ſévérité inexorable d'un Cenſeur, & preſque d'un ennemi. Il dictoit la matinée pluſieurs vers ; & revenant de ſang froid à l'examen, il s'occupoit le reſte du jour à les corriger, & les réduiſoit à un très petit nombre.

Il avoit coutume de ſe comparer à l'ourſe, qui de groſſiers & difformes que ſont ſes petits en naiſſant, ne

vient à bout de les rendre supportables qu'à force de les lécher. C'est ainsi que se font les excellens Ouvrages. Ce fut par cette correction que Virgile donna chez les Latins le ton de la bonne Poésie, & qu'il montra l'exemple d'une versification exacte, douce, harmonieuse. Que l'on compare avec ses vers non seulement ceux de Cicéron, mais ceux de Lucréce & de Catulle, ces derniers paroitront raboteux, mal polis, rudes, antiques; & l'on seroit tenté, comme je l'ai déja dit, de croire ces vers plus anciens de quelques siécles que ceux de Virgile.

On dit qu'Auguste, au retour de ses expéditions militaires, ne crut pas pouvoir mieux se délasser de ses fatigues qu'en entendant la lecture de cet admirable Poéme, à laquelle il donna quatre jours consécutifs. Virgile, chaque jour, lui en lisoit un Livre. Il avoit un talent merveilleux de faire sentir la beauté de ses vers par une prononciation douce, articulée, harmonieuse. Dès qu'il paroissoit un peu fatigué, Mécéne prenoit sa place, & le soulageoit. Agréables journées pour un Prince qui a de l'esprit & du goût. Plaisir infiniment supérieur à ces fades

& frivoles divertiſſemens, qui ſont preſque toute l'occupation des hommes! Mais combien eſt admirable la bonté de ce Maître du monde, qui ſe familiariſe ainſi avec un homme de Lettres, qui le traite preſque d'égal, qui ménage ſa voix & ſes forces, & qui regarde ſa ſanté comme un bien public!

Je ne ſai pourtant ſi c'étoit la ménager, que de donner à Virgile des marques ſi touchantes d'eſtime & d'amitié. Car un Auteur, après de tels traitemens, ne ſe ménage plus lui-même, & ſe conſume tôt ou tard par un travail opiniâtre.

Virgile commença auſſitôt ſon Enéide. Il y mit onze ou douze ans. Auguſte, occupé à la guerre contre les Cantabres, le preſſa vivement, par pluſieurs lettres qu'il lui écrivit, de lui envoier quelque partie de ſon Enéide. Virgile s'en défendit toujours. Il lui [a] repréſenta que, ſi ſon Enée lui avoit paru digne de cet honneur, il le lui auroit volontiers envoié : mais qu'il trouvoit ſon Ouvrage bien plus difficile qu'il n'avoit cru, & qu'il com-

a De Æneâ quidem meo, ſi mehercule jam dignum auribus haberem tuis, libenter mitterem. Sed tanta inchoata res eſt, ut penè vitio mentis tantum opus ingreſſus mihi videar. *Macrob. l. 1. cap. ult.*

mençoit à craindre que ce n'eût été pour lui une témérité & une sorte de folie, d'avoir osé l'entreprendre.

AN.M. 3962. AN.U.C.732. Quand Auguste fut de retour, Virgile ne put pas se défendre davantage de satisfaire la juste impatience de l'Empereur. Il lui fit donc la lecture des 2e 4e 6e livres de l'Enéide, en présence d'Octavie sa sœur. Elle avoit perdu peu de tems auparavant M. Claudius Marcellus son fils, Prince d'un mérite infini, & qu'Auguste destinoit pour lui succéder à l'Empire. Virgile avoit placé l'éloge du jeune Marcellus dans le 6e livre de l'Enéide avec tant d'adresse, & tourné d'une maniére si admirable, qu'il n'y a point de Lecteur qui puisse le lire sans en être vivement touché. Quand il fut venu à cet endroit, la récitation de ces vers, qui sont au nombre de vingt-six, fit fondre en larmes l'Empereur & Octavie. On dit même qu'Octavie s'évanouit à ces paroles : *Tu Marcellus eris.* Elle fit compter au Poéte dix grands sesterces (*dena sestercia*) pour chaque vers, ce qui montoit à la somme de trente deux mille cinq cens livres.

Virgile, après avoir achevé l'Enéide, avoit destiné une retraite de trois ans

pour la revoir & la polir. Il partit dans ce dessein pour la Gréce. Aiant rencontré à Athénes Auguste qui revenoit de l'Orient, il changea d'avis, & prit le parti de le suivre à Rome. Il fut attaqué d'une maladie en chemin, & s'arréta à Brunduse. Sentant croitre son mal, il demanda avec instance ses manuscrits, afin de jetter au feu l'Enéide. Et parce qu'on n'eut point la complaisance de les lui apporter, il ordonna par son testament qu'on la brulât comme un Ouvrage imparfait. Tucca & Varius qui étoient présens, lui représentérent qu'Auguste ne le permettroit pas. Sur leur représentation, Virgile leur légua ses Ecrits, à condition qu'ils n'y ajouteroient rien, & qu'ils laisseroient à demi-faits les vers qu'ils trouveroient en cet état.

Virgile mourut à Brunduse, l'année de Rome 735, âgé de cinquante deux ans. Ses os furent transportés à Naples, & ensevelis à deux milles de la ville, avec cette inscription que lui même avoit faite, & qui renferme en deux vers le lieu de sa naissance, de sa mort, de sa sépulture, & le dénombrement de ses Ouvrages. AN.M.3986.

Mantua me genuit, Calabri rapuere, tenet
nunc

Parthenope. Cecini paſcua,rura, duces.

Il faut que le Poéme Epique ſoit un Ouvrage d'une extrême difficulté, puiſque pendant pluſieurs ſiécles, tant chez les Grecs que chez les Romains, à peine s'eſt-il trouvé deux génies aſſez ſublimes pour en ſoutenir toute la force & toute la dignité. Et depuis eux, a-t-on, dans quelque langue que ce ſoit, des Poémes Epiques qu'on puiſſe juſtement comparer à ceux d'Homére & de Virgile.

J'ai marqué en parlant du premier, comment Virgile avoit formé le deſſein & le plan de l'Enéide ſur l'Iliade & l'Odyſſée d'Homére, ce qui donne un grand avantage à l'original ſur ſon imitateur. Cependant les ſiécles paſſés n'ont point encore décidé auquel des deux on doit donner la préférence. En attendant que ce procès ſoit jugé, & apparemment il ne le ſera jamais, on peut s'en tenir au ſentiment de Quintilien, que j'ai déja raporté. Il [a] y a, dit-il, dans Homére plus de génie & de naturel, dans Virgile plus d'art &

[a] Et hercle, ut illi naturæ cœleſti atque immortali ceſſerimus, ita curæ & diligentiæ vel ideo in hoc plus eſt, quòd ei fuit magis laborandum: &, quantum eminentioribus vincimur, fortaſſe æqualitate penſamus. *Quintil. l.* 10. *cap.* 1.

de travail. Le premier l'emporte incontestablement par le grand & le sublime: l'autre compense peutêtre ce qui lui manque de ce côté-là, par une exactitude qui se soutient par tout également. On doit aussi mettre en ligne de compte, que Virgile n'a pu mettre la derniére main à son Ouvrage, qui sans doute auroit été encore beaucoup plus parfait qu'il n'est, quoique, tel qu'il est, il soit infiniment estimable.

On peut mettre, à coup sûr, parmi les folies de Caligula le mépris & la haine qu'il fit paroitre pour Virgile, dont il tâcha de faire ôter de toutes les bibliothéques les écrits & le portrait. Il eut l'extravagance de dire que c'étoit un homme sans esprit & sans savoir: ***nullius ingenii, minimæque doctrinæ.*** L'Empereur Alexandre Sévére en jugea bien autrement. Il l'appelloit le Platon des Poétes, & il en mit le portrait, avec celui de Cicéron, dans la chapelle où il avoit donné place à Achille & aux grands hommes. Il est beau, pour l'honneur des Lettres, de voir placés de la main d'un Empereur sur une même ligne, les Poétes, les Orateurs, les Conquérans.

Sueton. in Calig. cap. 34.

Lamprid. in Alex. Sev.

J'exposerai dans la vie d'Horace un

trait de celle de Virgile, qui, ce me semble, lui fait autant, ou même plus d'honneur, que son talent pour la Poésie.

HORACE.

AN. M. 3940. HORACE (*Quintus Horatius Flaccus*) étoit de Venuse, &, comme il le dit lui-même, fils d'un Affranchi. Il naquit l'an de Rome 688.

Horat. Satyr. 6. lib. 1. Son pere, quoique simple affranchi, & d'une fortune très médiocre, prit un soin particulier de son éducation. Des Officiers riches & accommodés se contentoient d'envoier leurs enfans chez un Maître qui apprenoit à lire, à écrire, & à compter. Le pere d'Horace, qui reconnut en son fils un fonds d'esprit capable des plus grandes choses, eut le courage de le mener lui-même à Rome, pour lui donner une éducation telle que les Chevaliers & les Sénateurs la donnoient à leurs enfans. A voir la maniére dont le jeune Horace étoit vétu, & les esclaves qui le suivoient, on l'eût pris, dit-il lui-même, pour un riche héritier d'une longue suite d'aieux opulens; & cependant son pere n'avoit pour tout bien qu'une petite terre. Peutêtre excédoit-il en

ce point : mais qui oseroit le condanner ? Il ne craignit point de se ruiner ni lui ni son fils en emploiant tout son revenu à le faire bien instruire, comptant qu'une bonne éducation étoit le meilleur patrimoine qu'il pût lui laisser. Il fit plus, & prenant la peine de le garder lui-même, il lui servit de Gouverneur, & l'accompagnoit chez tous ses Maîtres.

Ipse mihi custos incorruptissimus omnes
Circum Doctores aderat.

On est charmé de voir le respect & la vive reconnoissance qu'Horace fit paroitre pendant toute sa vie pour un tel pere. „ Par ses soins, dit-il, il m'a „ conservé la pureté, qui est le premier „ fondement de la vertu ; & il m'a ga- „ ranti, non seulement de toute action „ deshonnête, mais encore de tout re- „ proche & de tout soupçon. « Que les jeunes gens pesent bien ces paroles, & qu'ils se souviennent que c'est un payen qui pense & parle de la sorte.

. Quid multa ? Pudicum,
Qui primus virtutis honos, servavit ab omni
Non solùm facto, verùm opprobrio quoque turpi.

Le pere d'Horace, quoique sans let-

tres & ſans érudition, n'étoit pas moins utile à ſon fils que les Maîtres les plus habiles qu'il pouvoit entendre. Il le formoit en particulier, l'inſtruiſoit familiérement, & s'appliquoit à lui inſpirer de l'horreur pour les vices, en les lui rendant ſenſibles par des exemples. S'il vouloit le détourner de quelque mauvaiſe action: Pourrois-tu, lui diſoit-il, douter ſi l'action dont je veux t'éloigner eſt contraire à la vertu & à tes véritables intérêts, pendant qu'un tel qui l'a faite, s'eſt abſolument décrié? que cet autre, par ſes débauches, a ruiné ſon bien & ſa ſanté: (& c'étoit ici que venoit le coup de ſatyre.) S'il vouloit au contraire le porter à faire quelque bonne action, il lui citoit quelqu'un qui l'avoit faite avec ſuccès; & il choiſiſſoit toujours les principaux d'entre les Sénateurs, & les plus gens de bien.

Satyr. 4. lib. 1.

Cette maniére d'inſtruire les jeunes gens a ſon utilité, pourvû qu'elle ne dégénére point en médiſance & en ſatyre. Les [a] exemples font bien plus d'impreſſion ſur l'eſprit, que tous les diſcours & toutes les moralités. C'eſt

a Longum iter eſt per præcepta, breve & efficax per exempla. *Senec. Epiſt. 6. lib. 1.*

aussi de cette sorte que Déméa instruit son fils dans les Adelphes de Térence. *Act. 3. sc. 3.*

Nihil prætermitto, consuefacio. Denique
Inspicere tanquam in speculum in vitas omnium
Jubeo, atque ex aliis sumere exemplum sibi.
Hoc facito, & hoc fugito &c.

» Je n'oublie rien, je l'accoutume peu » à peu à la vertu. Enfin je l'oblige à » regarder, comme dans un miroir, » dans la vie des autres, & à appren- » dre par leur exemple à faire le » bien, & à fuir le mal.

Si l'on en croit Horace, c'est à ces instructions paternelles, reçues avec attention & docilité, qu'il étoit redevable de se voir exemt des grands défauts.

Ex hoc ego sanus ab illis
Perniciem quæcumque ferunt, mediocribus, & queis
Ignoscas, vitiis teneor.

Mais c'est aussi à ces mêmes leçons qu'il attribue, soit par plaisanterie, ou autrement, le goût satyrique qui lui resta toute sa vie.

Il ne pouvoit se lasser d'admirer son bonheur d'avoir eu un tel pere, & il *Satyr. 6. lib. 1.*

en parle avec une reconnoissance qu'on ne peut assez estimer. „ Jamais „ je n'aurai honte d'un si bon pere, „ tant que je saurai penser. Ja- „ mais je ne suivrai l'exemple de la „ plupart des gens, qui, pour excuser „ la bassesse de leur naissance, ont soin „ d'observer que, s'ils n'ont pas eu des „ peres illustres, cela ne vient point de „ leur choix. Je parle & pense bien au- „ trement. Car si la Nature nous per- „ mettoit de recommencer notre vie „ depuis un certain nombre d'années, „ & qu'elle nous donnât la liberté de „ choisir les peres de qui nous vou- „ drions naître, je laisserois chacun „ choisir au gré de sa vanité : mais pour „ moi, content de ceux que j'ai, je n'en „ irois point prendre au milieu des „ faisceaux, ni sur les siéges Curules.

Nil me pœniteat sanum patris hujus ; eoquè
Non, ut magna dolo factum negat esse suo pars,
Quòd non ingenuos habeat clarosque parentes,
Sic me defendam. Longè mea discrepat istis
Et vox & ratio. Nam, si natura juberet
A certis annis ævum remeare peractum,

Atque alios legere ; ad faſtum quoſcumque parentes
Optaret ſibi quiſque : meis contentus, honeſtos
Faſcibus & ſellis nollem mihi ſumere.

Il faut avouer qu'il y a bien de la baſſeſſe d'eſprit à rougir de celle de ſa naiſſance. On a remarqué ſans doute que la plupart des illuſtres Ecrivains que j'ai cités juſqu'ici, étoient d'une condition obſcure, & que beaucoup même avoient été eſclaves. Eſt-il jamais tombé dans l'eſprit d'aucun homme ſenſé d'en faire pour cela moins de cas ? La nobleſſe, les richeſſes, les grandes places, peuvent-elles entrer en comparaiſon avec les talens de l'eſprit, & ſont-elles toujours une preuve du mérite.

Quand Horace fut arrivé à l'âge d'environ dix-neuf ans, ſon pere l'envoia étudier à Athénes : car il ne le laiſſa aller, & ne le voulut perdre de vûe, que quand il fut en âge de ſe conduire lui-même, & de ſe préſerver de la corruption qui régnoit alors. Il avoit été inſtruit à Rome dans l'étude des Belles-Lettres, & s'y étoit formé le goût principalement par la lecture AN. M. 3959.

d'Homére. Il passa à des connoissances plus élevées dans la Gréce, & s'attacha à l'étude de la Philosophie. Il paroit que cette étude lui plaisoit beaucoup, & il regretta fort de quitter plutôt qu'il n'auroit souhaité un séjour si agréable. Brutus passant par Athénes pour aller en Macédoine, emmena avec lui plusieurs jeunes gens, au nombre desquels étoit Horace. Il le fit Tribun des soldats. Horace avoit demeuré à Athénes quatre ou cinq ans.

Epist. 2. lib. 2. Romæ nutriri mihi contigit, atque doceri
Iratus Graiis quantum nocuisset Achilles.
Adjecere bonæ paulo plus artis Athenæ,
Scilicet ut possem curvo dignoscere rectum,
Atque inter sylvas Academi quærere verum.
Dura sed emovere loco me tempora grato,
Civilisque rudem belli tulit æstus in arma,
Cæsaris Augusti non responsura lacertis.

Un an après se donna la bataille de Philippes, où notre jeune Poéte, qui n'étoit pas né pour les armes, ne fit pas preuve aussi de bravoure, aiant pris la fuite, & abandonné son bouclier, comme il l'avoue lui-même.

Ode 7. lib. 2. Tecum Philippos & celerem fugam
Sensi, relicta non bene parmula.

Horace, à son retour, ne fut pas lontems sans être connu de Mécéne. Ce fut le bon Virgile, car c'est ainsi qu'il l'appelle, *Optimus Virgilius*, qui le premier parla à son patron de ce mérite naissant. Varius ensuite vint à l'appui, & le seconda. Horace fut mandé. Quand il parut devant Mécéne, le respect pour un Seigneur si puissant, & la timidité qui lui étoit naturelle, lui liérent si bien la langue, qu'il ne parla que fort peu, & à paroles entrecoupées. Mécéne lui répondit en peu de mots, comme c'est la coutume des Grands, après quoi Horace se retira. Neuf mois se passérent, sans qu'il entendît parler de rien, & sans que de son côté il se donnât aucun mouvement. On auroit pu croire que Mécéne, peu content de ce premier abord, qui n'avoit pas, ce semble, montré un homme fort spirituel, ne songeoit plus à Horace. Quand cet espace fut écoulé, il le rappella, & le mit au nombre de ses amis : ce sont les termes d'Horace ; & depuis ce tems-là il fut admis à une intime familiarité.

Nulla etenim mihi te sors obtulit. Optimus olim *Satyr. 6. lib. 1.*

Virgilius, post hunc Varius dixere quid essem.

Ut veni coram, singultim pauca locutus,
(Infans namque pudor prohibebat plura profari)
Non ego me &c.
Sed quod eram, narro. Respondes, ut tuus est mos,
Pauca. Abeo : & revocas nono pòst mense, jubesque
Esse in amicorum numero.

Nos maniéres ne souffriroient pas qu'un homme de Lettres, à peine connu encore, se dît ami d'un aussi grand Seigneur qu'étoit Mécéne. Il y avoit chez ces Anciens plus de simplicité, mais en même tems plus de noblesse & de grandeur. La langue Latine, qui étoit née dans le sein de la liberté, n'avoit rien de servile, & n'admettoit aucun de ces complimens dont la nôtre est pleine. *Jubes esse in amicorum numero.*

Mais ce que j'admire ici, c'est le généreux procédé de Virgile. Il connoissoit le mérite du jeune Poéte. Il lui voioit un génie propre à réussir à la Cour, comme l'événement le fit bien voir.

voir. Il pouvoit craindre de se donner en sa personne un rival dangereux, qui partageant d'abord avec lui la faveur de leur commun Protecteur, pourroit bien ensuite le supplanter entiérement. Virgile n'eut aucune de ces pensées, qui ne conviennent qu'à une ame basse, & qu'il auroit cru avec raison injurieuses à son ami, & encore plus à Mécéne. Car il n'en étoit pas de la maison de ce Favori, comme de celles de la plupart des Grands Seigneurs & des Ministres: où chacun ne songe qu'à ses propres intérêts, où le mérite des autres fait ombrage, où tout se conduit par cabale & par de sourdes menées, où la bonne foi & l'honneur sont peu connues, & où souvent les plus noirs desseins sont cachés sous les dehors de l'amitié la plus affectueuse. „ Ce n'est pas ainsi, disoit Horace à un homme qui lui promettoit, pour peu qu'il voulût lui donner d'accès auprès de Mécéne, qu'il le mettroit en état de supplanter bientôt tous les autres: „ ce n'est pas ainsi que l'on vit „ chez Mécéne. Il n'y a jamais eu de „ maison plus intégre que la sienne, „ ni plus éloignée de toute cabale & „ de toute intrigue. Là un plus ri-

„ che ou un plus savant ne fait ni tort „ ni ombrage aux autres. Chacun a „ sa place, & en est content.

Satyr. 9. lib. 1.

Non isto vivimus illic,
Quod tu rere, modo. Domus hac nec purior ulla est,
Nec magis his aliena malis. Nil mî officit unquam,
Ditior hic, aut est quia doctior. Est locus uni
Cuique suus.

Mécéne, dès les commencemens, rendit d'utiles services à Horace auprès du Prince, contre lequel il avoit porté les armes dans l'armée de Brutus. Il obtint son pardon, & lui fit restituer ses revenus qui avoient été confisqués. Depuis ce tems-là Horace commença à entrer dans la familiarité de Mécéne, & à être admis dans sa confidence & dans ses plaisirs. Il l'accompagna dans le voiage qu'il fit à Brunduse, comme il paroit par la satyre V du premier Livre.

La réputation & le crédit d'Horace augmentoient tous les jours par les piéces de poésie qu'il publioit tant sur les victoires d'Auguste, que sur des événemens particuliers, & sur d'autres matiéres différentes, soit Odes, ou Satyres, ou Epitres.

Le Poéte Quintilius Varus, parent de Virgile, étant mort, Horace tâche de consoler son ami par l'Ode XXIV du Livre I.

Ergo Quinctilium perpetuus sopor
Urget? cui pudor, & justitiæ soror
Incorrupta fides, nudaque veritas,
Quando ullum invenient parem?
Multis ille quidem flebilis occidit,
Nulli flebilior quàm tibi, Virgili.
Tu frustra pius, heu, non ita creditum
Poscis Quinctilium deos.

Quand Virgile lui-même partit pour la Gréce, dans le dessein d'emploier le repos qu'il y alloit chercher pour revoir son Enéide, & y mettre la derniére main, Horace composa à l'occasion de ce voiage une Ode pleine de vœux, qui malheureusement ne furent pas exaucés. C'est la IIIe du 1er Livre.

Sic te, diva potens Cypri,
Sic fratres Helenæ, lucida sidera;
Ventorumque regat pater,
Obstrictis aliis, præter Iapyga;
Navis, quæ tibi creditum
Debes Virgilium; finibus Atticis

Reddas incolumem, precor,

Et ferves animæ dimidium meæ.

On peut juger de la tendre amitié de Mécéne pour Horace par ce peu de mots qu'il écrivit à Augufte dans fon teftament: *Je vous conjure de vous fouvenir d'Horace comme de moi-même.* Augufte lui offrit la charge de Sécretaire du Cabinet, & écrivit pour cet effet à Mécéne de cette maniére: *Jufques ici je n'ai eu befoin de perfonne pour écrire mes Lettres à mes amis; mais aujourd'hui que je me vois accablé d'affaires & infirme, je fouhaite que vous m'ameniez notre Horace. Il paffera de votre table * à la mienne, & il m'aidera à faire mes Lettres.* Horace, qui aimoit fort fa liberté, ne crut pas devoir accepter une offre fi honorable, mais qui l'auroit fort géné, & s'excufa fur fes infirmités vraies ou fuppofées. Le Prince ne fut nullement choqué du refus qu'Horace fit de cette charge, & n'en fut pas moins de fes amis.

* *Le texte porte:* Veniet igitur ab ifta parafitica menfa ad hanc regiam. „ *Il paffera de votre table „ où il n'eft que parafite, „ à cette table roiale. La plaifanterie d'Augufte roule fur ce qu'Horace n'étoit point de la maifon de Mécéne, & par conféquent n'avoir point droit de manger à fa table. Le mot de* Parafite *eft deshonorant dans notre langue.*

Quelque tems après il lui écrivit en ces termes : *Usez-en*[a] *à mon égard avec liberté, comme si vous étiez mon commensal ; cette qualité vous en donne le droit. Vous savez bien que je voulois que vous vécussiez avec moi de cette maniere, si votre santé l'eût permis.*

Combien de réflexions ce récit nous fourniroit sur la bonté d'Auguste, sur la franchise d'Horace, sur la douceur du commerce qui régnoit alors dans la société, sur la différence des mœurs anciennes avec les nôtres ! Un Sécretaire du Cabinet à table avec un Empereur ! Un Poéte qui refuse cet honneur, sans que l'Empereur s'en trouve offensé !

Horace ne se plaisoit qu'à ses maisons de campagne, soit dans le pays de Sabine, soit à Tivoli ; où libre de soins & d'inquiétudes, il goûtoit dans une agréable retraite toute la douceur du repos, unique objet de ses vœux.

O rus, quando ego te aspiciam, quandoque
licebit

a Sume tibi aliquid juris apud me, tanquàm si convictor mihi fueris. Rectè enim & non temerè feceris, quoniam id usûs mihi tecum esse volui, si per valetudinem tuam fieri posset. *Sueton. in vit. Virg.*

Nunc veterum libris, nunc somno & inertibus horis,
Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ?

La Cour, qui plait tant aux ambitieux, n'étoit pour lui qu'un exil & une prison. Il ne comptoit vivre & respirer, que quand il retournoit à sa chere campagne, où il se trouvoit plus heureux que tous les Rois de la terre.

Vivo & regno, simul ista reliqui,
Quæ vos ad cœlum effertis clamore secundo.

AN.M. 3997. AV. J.C. 7. Il mourut sous le Consulat de C. Marcius Censorinus & de C. Asinius Gallus, âgé de cinquante-sept ans, après avoir nommé Auguste son héritier devant des témoins, la violence de son mal ne lui aiant pas donné le tems de signer son testament. Il fut enterré à l'extrémité des Esquilies, joignant le tombeau de Mécéne, qui étoit mort la même année peu de tems avant lui. Il avoit toujours souhaité de ne lui pas survivre, & sembloit même s'y être engagé par un serment.

Ah te meæ si partem animæ rapit
Maturior vis, quid moror altera,
Nec carus æquè, nec superstes
Integer? Ille dies utramque

Ducet ruinam. Non ego perfidum
Dixi ſacramentum. Ibimus, ibimus,
Utcumque præcedes, ſupremum
Carpere iter comites parati.

Les Ouvrages d'Horace ſe réduiſent à ſes Odes, ſes Satyres & ſes Epitres, & à l'Art Poétique.

J'ai parlé de ſes Odes, & en ai marqué le caractére, en les comparant avec celles de Pindare.

Les Satyres & les Epitres me paroiſſent d'un prix infini. Elles n'ont rien au dehors qui avertiſſe, rien qui frape. C'eſt pour l'ordinaire une pure proſe miſe en vers, & même dénuée de tout l'éclat & de toute la douceur de l'harmonie poétique. Ce n'eſt pas qu'Horace ne pût faire de très beaux vers. L'endroit où il s'excuſe ſur ſon incapacité d'écrire les grandes actions d'Auguſte, ne montre-t-il pas combien il en étoit capable ?

Cupidum, pater optime, vires *Satyr. 1. lib. 2.*
Deficiunt. Neque enim quivis horrentia pilis
Agmina, nec fracta pereuntes cuſpide Gallos,
Aut labentis equo deſcribat vulnera Parthi.

Y a-t-il dans aucun Poéte une deſcription plus élégante, plus expreſſive,

plus énergique, & qui peigne un fait avec des couleurs plus vives, que celle du repas que donne le rat de campagne au rat de ville ?

Olim
Sat. 6. lib. 2. Rusticus urbanum murem mus paupere fertur
Accepisse cavo, veterem vetus hospes amicum:
Asper, & attentus quæsitis; ut tamen arctum
Solveret hospitiis animum. Quid multa? Neque illi
Sepositi ciceris, nec longæ invidit avenæ;
Aridum & ore ferens acinum, semesaque lardi
Frusta dedit, cupiens variâ fastidia cœnâ
Vincere tangentis malè singula dente superbo.

Le reste de la Fable est du même goût.

Cette élégance, cet agrément, cette vivacité d'expressions & d'images, ne se trouve point (je dis pour l'ordinaire) ni dans les Satyres, ni dans les Epitres. Qu'est-ce donc qui en rend la lecture si intéressante? C'est la délicatesse, l'urbanité, la raillerie fine, la maniére aisée qui y régnent: c'est un certain tour de naïveté, de simplicité, de vérité: c'est cette négli-

gence même affectée dans la mesure du vers, laquelle contribue à donner un air plus naturel au discours, effet que produit dans notre langue le stile Marotique : c'est un fonds de raison, de bon sens, de jugement, qui se fait sentir par tout : c'est un art merveilleux de peindre le caractére des hommes, & de mettre leurs défauts & leur ridicule dans tout leur jour. Il faut qu'il y ait dans tout cela une grande beauté fonciére & essentielle pour faire une si vive impression sur les esprits, sans le secours des graces, du nombre, & de l'harmonie poétique.

Quintilien se contente, après avoir parlé de Lucile, de dire „ qu'Horace „ [a] a beaucoup plus d'élégance, plus „ de pureté de stile, & qu'il excelle à „ critiquer les mœurs & les vices des „ hommes.

L'Art Poétique, joint à quelques Satyres & à quelques Epitres, qui roulent sur la même matiére, renferme tout ce qu'il y a de plus essentiel pour les régles de la Poësie. On peut

a Multo est tersior ac purus magis Horatius, & ad notandos hominum mores præcipuus. *Lib.* 10. *cap.* 1.

regarder ce petit traité comme un excellent abrégé de Rhétorique, très propre à former le goût.

Je ne dis rien des mœurs d'Horace. A n'en juger que par certains endroits, on le prendroit pour le plus honnête homme du monde, & même pour un austére Philosophe. Si on l'en croit, » il trouve long & ennuieux tout le » tems qui l'empêche de s'appliquer » sérieusement à l'objet seul digne de » nos soins, qui est également utile » aux pauvres & aux riches; & qui, » lorsqu'on le néglige, nuit également » aux vieillards & aux jeunes gens.

Sic mihi tarda fluunt ingrataque tempora, quæ spem
Consiliumque morantur agendi gnaviter id quod
Æquè pauperibus prodest, locupletibus æquè,
Æquè neglectum senibus puerisque nocebit.

Dans le fond, c'est un vrai Epicurien; uniquement occupé de ses plaisirs, si peu mesuré dans ses sentimens & dans ses expréssions, qu'il n'est point d'honnête homme, comme le dit Quintilien de lui-même, qui voulût en expliquer certains endroits: *Horatium in quibusdam nolim interpretari.*

Cela n'empêche point qu'il ne s'y trouve aussi d'excellentes maximes pour les mœurs. Il en est d'Horace, comme de tous les Auteurs payens. Quand on ne heurte point leur passion dominante, & qu'il s'agit seulement de débiter de beaux principes, non de les mettre en pratique, alors ils parlent raison, & souvent même religion, en très beaux termes & très exacts : ce qu'on doit regarder comme des restes précieux des sentimens d'estime pour le beau & l'honnête, gravés dans le cœur des hommes par l'Auteur de la nature, & que leur corruption n'a pu entiérement éteindre.

OVIDE.

OVIDE, (*Publius Ovidius Naso*) Chevalier Romain, est né sous le Consulat d'Hirtius & de Pansa l'année de Rome 709, aussi bien que Tibulle. AN.M. 3961. AV. J.C. 43.

Il étudia l'art Oratoire sous Arellius Fuscus, & il déclama dans son Ecole avec beaucoup de succès. *Senec. Contr. 10. lib. 2.*

Il avoit reçu de la nature une si forte inclination à versifier, qu'il renonça, pour la satisfaire, à tout soin de fortune. Mais si l'inclination à la poésie éteignit en lui tout le feu de l'am-

bition, elle nourrit au contraire & augmenta celui de l'amour, passion funeste à laquelle il se livra tout entier.

Son pere vit avec peine son fils quitter la route ordinaire de la Jeunesse Romaine, & renoncer absolument à l'espérance des charges pour suivre un malheureux goût qui ne menoit à rien, & dont sans doute il prévoioit toutes les suites fâcheuses. Il lui parla fortement, emploia les remontrances & les priéres, en lui demandant quel fruit il espéroit donc tirer de cette frivole étude, & s'il prétendoit devenir plus habile ou plus heureux qu'Homére qui étoit mort pauvre. Les vifs reproches de son pere firent impression sur son esprit. Pour déférer à ses avis, il résolut de ne plus faire de vers, de ne plus écrire qu'en prose, & de se préparer aux emplois qui convenoient aux jeunes gens de sa condition. Quelque effort qu'il fit, ou qu'il feignit d'emploier, la nature l'emporta. Ovide étoit poete malgré lui : les piés & les nombres se présentoient d'eux-mêmes sous sa plume : tout ce qu'il tentoit d'écrire, étoit vers.

Sæpe pater dixit ; studium quid inutile tentas?
Mæodines nullas ipse reliquit opes.

Motus eram dictis, totoque Helicone relicto
Scribere conabar verba soluta modis.
Sponte sua carmen numeros veniebat ad aptos,
Et, quod tentabam scribere, versus erat.

Il composoit avec une facilité étonnante, & ne pouvoit se donner la peine de retoucher ses vers, tout de feu dans la composition, tout de glace dans la correction, comme il le marque lui-même.

On lui passeroit sa négligence dans le stile, si elle n'étoit point accompagnée d'une licence effrénée par raport aux mœurs, & s'il n'avoit point rempli ses poésies d'ordures & de saletés. Ce fut le prétexte que prit Auguste pour l'exiler: très louable dans cette conduite, si véritablement il l'eût relegué pour ce sujet. De tels Poétes sont des empoisonneurs publics, auxquels il faut interdire tout commerce; & de telles poésies doivent être abhorrées comme la peste du genre humain. Mais ce ne fut là qu'un prétexte. Un mécontentement secret, dont Ovide parle souvent dans ses vers, mais en général & sans l'expliquer, & qui est toujours demeuré inconnu, fut la cause de son malheur.

Il fut relegué à Tomes, ville d'Europe sur le Pont-Euxin, vers les embouchures du Danube. L'Empereur lui laissa la jouissance de ses biens. Il ne le fit point condanner par un Arrêt du Sénat, & il se servit du terme de *releguer*, qui, dans le droit Romain, étoit plus doux que le terme de *bannir*.

Il couroit sa cinquante & uniéme année lorsqu'il partit de Rome pour aller à Tomes. Il avoit composé ses Métamorphoses avant le tems de sa disgrace. Mais se voiant condanné à l'exil, il les jetta dans le feu, soit par dépit, soit parce qu'il n'y avoit pas mis encore la derniére main, & ne les avoit pas entiérement achevées.

Trist. l. 1. Eleg 6.& lib. 3. Eleg. 14.

Carmina mutatas hominum dicentia formas,
Infelix domini quod fuga rupit opus:
Hæc ego discedens, sicut bona multa meorum,
Ipse mea posui mœstus in igne manu.

Quelques copies, qu'on avoit déja tirées de cet Ouvrage, ont été cause qu'il n'a point péri.

Le lieu où il étoit relegué, fut pour lui un vrai lieu de supplice: il en fait en plusieurs endroits de ses poésies des descriptions affreuses. Ce qu'il y

trouvoit de plus fâcheux, c'est qu'il étoit exposé aux rigueurs du froid, & voisin d'un peuple féroce, qui avoit toujours les armes à la main, & lui donnoit de continuelles allarmes: situation triste pour un Italien délicat qui avoit passé sa vie sous un climat doux & agréable, & qui avoit toujours joui d'un tranquille repos.

Quoiqu'il n'eût pu obtenir ni son rappel, ni un changement d'exil, il ne manqua jamais de respect pour l'Empereur; & il continua invariablement à le louer avec des excès qui tenoient de l'idolâtrie. On peut dire même qu'il en devint au pié de la lettre & réellement idolâtre, quand il eut appris sa mort. Non seulement il fit son éloge par un poéme en langue Gétique, pour le faire connoitre & respecter par ces nations barbares, mais il l'invoqua aussi, & lui consacra une Chapelle où il l'alloit encenser & adorer tous les matins.

Nec pietas ignota mea est: videt hospita terra
In nostra sacrum Cæsaris esse domo. *De Pont. lib. 4. Ep. 19.*
Hic ego do toties cum thure precantia verba,
Eoo quoties surgit ab orbe dies.

Le successeur & la famille de ce Prin-

ce avoient une bonne part à tout ce culte, & en étoient apparemment le véritable objet. Néanmoins Ovide n'y trouva point le reméde de ses infortunes. La Cour fut inexorable sous Tibére comme auparavant. Il mourut dans son exil la 4e. année du régne de cet Empereur, & l'an de Rome 771 âgé d'environ soixante ans. Son exil avoit duré neuf ou dix ans.

Il avoit demandé, qu'en cas qu'il mourût dans le pays des Gétes, ses cendres fussent portées à Rome, afin de ne point demeurer encore exilé même après sa mort, & que l'on mît sur son tombeau l'Epitaphe suivante qu'il se fit lui-même.

Trist. lib. 3. Eleg. 3.

Hîc ego qui jaceo tenerorum lusor amorum,
Ingenio perii Naso poëta meo.
At tibi, qui transis, ne sit grave, quisquis amasti,
Dicere : Nasonis molliter ossa cubent.

Ovide craignoit l'immortalité de l'ame, (avec plus de raison qu'il ne pensoit) & il souhaitoit qu'elle pérît avec le corps. Car il ne vouloit point que son ombre fût errante parmi celles des Sauromates. Ainsi en tout cas il desiroit avoir un tombeau à Rome.

Atque utinam pereant animæ cum corpore
nostræ,
Effugiatque avidos pars mea nulla rogos.
Nam si morte carens vacuas volat altus in
auras
Spiritus, & Samii sunt rata dicta senis;
Inter Sarmaticas Romana vagabitur umbras,
Perque feros manes hospita semper erit.
Ossa tamen facito parva referantur in urna.
Sic ego non etiam mortuus exul ero.

Il avoit composé devant & pendant son exil un grand nombre de vers, dont plusieurs sont perdus; & il seroit à souhaiter qu'il s'en fût encore moins conservé. On vantoit sa Médée comme une tragédie parfaite, qui marque, dit Quintilien, (car elle subsistoit encore de son tems) de quoi ce Poéte étoit capable, si au lieu de se livrer à la fécondité d'un génie trop facile, il eût voulu la retenir dans les bornes de la raison. *Ovidii Medea videtur mihi ostendere quantum vir ille præstare potuerit, si ingenio suo temperare quàm indulgere maluisset.* *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

Le même Quintilien porte son jugement sur les Ouvrages de ce Poéte en peu de mots, mais bien justes &

bien expressifs, & qui, ce me semble, les caractérisent parfaitement. *Lascivus quidem in Heroicis quoque Ovidius, & nimium amator ingenii sui: laudandus tamen in partibus.* En effet, le grand défaut d'Ovide est d'être trop étendu, & par cette raison trop lâche, ce qui venoit de la vivacité & de la fécondité de son génie, & d'affecter de l'esprit aux dépens du sérieux & du grand; *lascivus.* Tout ce qu'il jettoit sur le papier, lui plaisoit. Il avoit pour toutes ses productions une indulgence plus que paternelle, qui ne lui permettoit pas d'en rien retrancher, ni même d'y rien changer. *Nimium amator ingenii sui.* Il faut pourtant avouer qu'il est admirable par endroits : *laudandus tamen in partibus.* Ainsi dans ses Métamorphoses, qui sont sans contestation le plus beau de ses Ouvrages, il y a un grand nombre de morceaux exquis, & d'un très bon goût. Aussi étoit-ce l'Ouvrage dont l'Auteur faisoit le plus de cas, & duquel principalement il espéroit l'immortalité de son nom.

Ibid.

1. Metam. lib. 15. in fine.

Jamque opus exegi, quod nec Jovis ira, nec ignes,

Nec poterit ferrum, nec edax abolere vetustas.

TIBULLE ET PROPERCE.

CES DEUX Poétes, qui ont fleuri à peu près en même tems, & dans le même genre de poésie, passent pour être d'une grande pureté de stile, & d'une grande délicatesse. On donne la préférence à Tibulle sur Properce.

PHEDRE.

PHEDRE, natif de Thrace, & affranchi d'Auguste, écrivoit sous Tibére. Nous avons de cet Auteur cinq Livres de Fables en vers Iambes, à qui il donne lui-même le nom de Fables d'Esope, parce qu'il s'est proposé pour modéle ce premier Inventeur, & qu'il en a même souvent emprunté le sujet de ses Fables.

Æsopus auctor quam materiam repperit, *Prolog. lib. 1.*
Hanc ego polivi versibus senariis.

Il déclare dès le commencement de son Ouvrage, que ce petit Livre a deux avantages, qui sont, d'amuser & d'égaier le Lecteur, & de plus de lui fournir de sages conseils pour la conduite de la vie.

Ibid. Duplex libelli dos est, quòd risum movet,
Et quòd prudenti vitam consilio monet.

En effet, outre que les matiéres de cet Ouvrage, où l'on fait parler les bêtes & même les arbres, & où on leur donne de l'esprit, sont par elles-mêmes réjouissantes; la maniére dont elles sont traitées, a tout l'agrément & toute l'élégance possibles, en sorte que l'on peut dire que Phédre a emploié dans ses Fables le langage de la nature même, tant le stile en est simple & naif, & cependant plein d'esprit & de délicatesse.

Elles ne sont pas moins estimables par raport aux avis sensés & à la solide morale qu'elles renferment. J'ai marqué ailleurs, en parlant d'Esope, combien cette maniére d'instruire étoit en honneur & en usage chez les Anciens, & le cas que les plus savans hommes en faisoient. Quand nous ne considérerions ces Fables que par l'utilité dont elles peuvent être pour l'éducation des enfans, à qui, sous l'écorce d'un récit divertissant, elles commencent déja à proposer des principes de probité & de sagesse, elles devroient nous paroitre d'un

grand mérite. Mais Phédre a porté ſes vûes plus loin : il n'y a aucun âge, aucune condition, qui n'y puiſſe trouver d'excellentes maximes pour la conduite de la vie. Comme les vertus y ſont par tout miſes en honneur, & comblées de louanges: les crimes auſſi, comme l'injuſtice, la calomnie, la violence, y ſont repréſentés ſous de vives mais d'affreuſes couleurs, qui leur attirent le mépris, la haine, & la déteſtation publique. Et c'eſt ſans doute ce qui anima contre lui Séjan, & l'expoſa à un extrême danger ſous ce Miniſtre ennemi de tout mérite & de toute vertu. Phédre n'en marque ni la cauſe, ni aucune circonſtance particuliére, ni l'iſſue. Il ſe plaint ſeulement que toutes les formalités de Juſtice ſont violées à ſon égard, aiant pour accuſateur, pour témoin, pour juge, Séjan lui-même qui étoit ſon ennemi déclaré.

Quòd ſi accuſator alius Sejano foret,
Si teſtis alius, judex alius denique, *In Prolog. lib. 3.*
Dignum faterer eſſe me tantis malis.

Il y a beaucoup d'apparence que cet indigne Favori, qui abuſoit inſolemment de la confiance de ſon Maître,

se trouva choqué de quelques portraits désavantageux tracés dans ces Fables qui pouvoient le regarder. Mais, comme ils étoient sans nom, s'en faire l'application soi-même, c'étoit se reconnoitre ou du moins se sentir coupable, Phédre aiant pu n'avoir en vûe que de décrire en général les vices des hommes, ainsi qu'il le déclare expressément.

Ibid. Suspicione si quis errabit sua,
Et rapiet ad se quod erit commune omnium,
Stultè nudabit animi conscientiam.
Huic excusatum me velim nihilominus.
Neque enim notare singulos mens est mihi,
Verùm ipsam vitam & mores hominum ostendere.

On ne sait ni le tems ni le lieu, ni aucune particularité de sa mort. On croit qu'il a survécu à Séjan, qui mourut la 18e année de l'Empire de Tibére.

Phédre se rend un témoignage bien honorable, en déclarant qu'il avoit arraché de son cœur toute envie d'amasser.

Ibid. Quamvis in ipsa natus penè sim schola,
Curamque habendi penitus corde eraserim.

Il ne paroit pas aussi indifférent, ni aussi desintéressé, par raport aux louanges; & il parle assez volontiers de son propre mérite. Il étoit grand en effet, & nous n'avons rien, dans toute l'antiquité, de plus accompli que ses Fables, j'entens dans le genre simple & naturel.

Il est surprenant qu'avec tout ce mérite Phédre ait été si peu connu & si peu célébré par les anciens Auteurs. Il n'y en a que deux qui en aient parlé, Martial & Aviénus; encore doute-t-on que le vers où le premier nomme Phédre, regarde le nôtre. Casaubon, qui étoit si docte, n'apprit qu'il y avoit un Phédre au monde, que par l'édition qu'en donna à Troies Pierre Pithou en 1596. Celui-ci en envoia un exemplaire au P. Sirmond qui étoit alors à Rome. Ce Jésuite le montra aux savans de Rome, & ils jugérent d'abord que c'étoit un Livre supposé. Mais, l'aiant examiné de plus près, ils changérent de sentiment, & crurent y rencontrer les caractéres du siécle d'Auguste. Le Pere Vavasseur raconte cette petite avanture avec son élégance ordinaire.

Epigr. 20 lib. 3.

In Tractatu de Ludicra dictione.

Mr. de la Fontaine, qui a porté,

dans notre Langue, ce genre d'écrire à sa souveraine perfection, en marchant sur les traces de Phédre, a pourtant suivi une route toute différente. Soit qu'il n'ait pas cru la langue Françoise susceptible de cette heureuse simplicité, qui, dans l'Auteur Latin, charme & enléve tous les esprits de bon goût; soit qu'il ne se soit pas lui-même trouvé propre à ce genre d'écrire; il s'est fait un stile tout particulier, dont la langue Latine n'est peutêtre point non plus capable, & qui, sans être moins naif & moins naturel, est plus égaié, plus orné, plus libre, plus rempli de graces, mais de graces qui n'ont rien de fastueux ni d'affecté, qui ne font que rendre le fond des choses plus gai & plus amusant.

On en peut dire autant, ce me semble, par raport à Térence & à Moliére. Ils excellent tous deux dans leur genre, & ont porté la Comédie au plus haut point de perfection peutêtre où elle puisse arriver. Mais ce genre est tout différent. Térence l'emporte sur Moliére pour la pureté, la délicatesse, l'élégance du langage. D'un autre côté, notre Poéte est infiniment au dessus de Térence

pour

pour la conduite & l'intrigue des piéces de Théatre, ce qui en fait une des principales beautés ; & sur tout pour la justesse & la variété des caractéres. Il a parfaitement rempli le précepte que donne Horace aux Poëtes qui veulent réussir dans ce genre d'écrire, qui est de peindre d'après nature les mœurs & les inclinations des hommes, auxquelles la différence d'âge & de condition apporte de grands changemens.

Ætatis cujusque notandi sunt tibi mores, *Horat. in Art. poët.*
Mobilibusque decor naturis dandus & annis.

§. III.

Troisiéme âge de la Poësie Latine.

J'ai déja dit que ce troisiéme âge de la Poësie Latine commençoit vers le milieu du régne de Tibére. Quelques-uns des Poëtes que je citerai d'abord pourroient être rangés parmi ceux du bon siécle, dont ils sont fort proches pour le tems & pour le mérite. On croit pourtant y remarquer quelque différence.

SENEQUE.

Des dix Tragédies Latines qu'on a publiées & recueillies en un corps sous le nom de Sénéque, on convient assez communément que les plus belles sont de ce célébre Philosophe, Précepteur de Néron. On croit que la Médée est véritablement de lui, puisque Quintilien en cite un endroit sous son nom. On a encore quelque raison particuliére pour le faire auteur de l'Œdipe. M[r]. le Fevre trouve que l'Agamemnon, la Troade, & l'Hercule en fureur sentent trop la déclamation & l'Ecole. Néanmoins d'autres croient que la Troade & l'Hippolyte sont encore de lui : mais que l'Agamemnon, l'Hercule en fureur, le Thyeste, & l'Hercule sur l'Œta, sont ou de Sénéque le pere, ou de quelque autre Auteur qui n'est pas connu. Pour la Thébaïde & l'Octavie, on juge qu'elles sont entiérement indignes de l'esprit & de l'éloquence de Sénéque. Il est certain que l'Octavie n'est faite qu'après la mort de Sénéque, & de Néron même.

Lib. 9. cap. 2.

PERSE.

PERSE (*Aulus Persius Flaccus*) Poéte Satyrique, sous l'Empire de Néron, étoit natif de Volterre dans la Toscane. Il étoit Chevalier Romain, parent & allié de personnes du premier rang. Il étudia jusqu'à l'âge de douze ans à Volterre : puis il continua ses études à Rome sous le Grammairien Palémon, sous le Rhéteur Verginius, & sous un Philosophe Stoïcien nommé Cornutus, qui conçut pour lui une amitié si particuliére, qu'il y eut toujours entr'eux une liaison très intime.

Ce Poéte étoit d'un naturel fort doux, plein d'amitié & de respect pour ses proches, & fort réglé dans ses mœurs. Dans ses satyres il reprend souvent les défauts des Orateurs & des Poétes de son tems, sans épargner Néron même.

On croit qu'il avoit voulu désigner ce Prince par ce vers injurieux, qu'on lit dans la premiére de ses Satyres :

Auriculas asini * quis non habet ?

On y lit aussi ces quatre vers, que l'on croit être de Néron, & qu'il cite

* *On dit qu'il avoit mis d'abord*, Auriculas asini Mida rex habet.

en exemple d'un ſtile vicieux & empoulé :

Torva Mimalloneis implerunt cornua bombis,
Et raptum vitulo caput ablatura ſuperbo
Baſſaris, & Lyncem Mænas flexura corymbis
Evion ingeminat : reparabilis adſonat Echo.

Diſcours ſur la Satyre. Mr. Deſpreaux ſe juſtifie par cet exemple. » Examinons Perſe, dit-il, » qui écrivoit ſous le régne de Néron. » Il ne raille pas ſimplement les Ouvrages des Poétes de ſon tems, il attaque les vers de Néron même. Car » enfin tout le monde ſait, & toute la » Cour de Néron le ſavoit, que ces » quatre vers *Torva Mimalloneis*, &c. » dont Perſe fait une raillerie ſi amére » dans ſa premiére Satyre, étoient des » vers de Néron. Cependant on ne remarque point que Néron, tout Néron qu'il étoit, ait fait punir Perſe; » & ce Tyran, ennemi de la raiſon, » & amoureux comme on ſait de ſes » Ouvrages, fut aſſez galant homme » pour entendre raillerie ſur ſes vers, » & ne crut pas que l'Empereur, en » cette occaſion, dût prendre les intérêts du Poéte.

L'Ouvrage de Perſe, où régne une

morale pure, & un fond merveilleux de sens, quoique d'une étendue fort médiocre, lui a acquis beaucoup de gloire, & une gloire fort solide, dit Quintilien. *Multum, & vera gloriæ, quamvis uno libro, meruit Persius.* Il faut pourtant avouer que l'obscurité qui régne dans ses Satyres, diminue beaucoup de son mérite. Elle a fait dire à quelqu'un, Que puisque Perse ne vouloit pas être entendu, il ne vouloit pas l'entendre. *Si non vis intelligi, nec ego volo te intelligere.*

Il mourut âgé seulement de vingt-huit ans, l'an de Jesus-Christ 62, qui étoit la 8e de l'Empire de Néron. Il laissa par reconnoissance à Cornutus son Maître & son ami sa Bibliothéque, composée de sept cens Volumes, ce qui étoit alors fort considérable, & une grande somme d'argent. Cornutus accepta les Livres, & laissa l'argent aux Héritiers, c'est-à-dire aux sœurs de Perse.

JUVÉNAL.

J'ANTICIPE le tems de Juvénal, pour joindre ensemble ces deux Poëtes Satyriques.

Juvénal (*Decimus* ou *Decius Junius*

Juvenalis) étoit d'Aquin au roiaume de Naples. Il vivoit à Rome sur la fin du régne de Domitien, & même sous Nerva & sous Trajan. Il s'est rendu très célébre par ses Satyres. Nous en avons seize de lui. Il avoit passé une grande partie de sa vie dans les exercices Scholastiques, où il avoit acquis la réputation de Déclamateur véhément.

Despréaux. Juvénal élevé dans les cris de l'Ecole
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.

Jule Scaliger, qui est toujours singulier dans ses sentimens, préfére la force de Juvénal à la simplicité d'Horace. Mais tous les gens de bon goût jugent que le génie déclamateur & mordant de Juvénal est beaucoup au dessous de cette naïveté fine, délicate, & naturelle d'Horace.

Vetus Juven. vit. Il avoit osé attaquer dans sa septiéme Satyre le Comédien Paris, dont le pouvoir étoit énorme à la Cour, & qui donnoit généralement toutes les charges & de la robe & de l'épée.

Ille & militiæ multis largitur honorem,
Semestri vatum digitos circumligat auro.
Quod non dant proceres, dabit Histrio.

Le fier Comédien ne souffrit pas patiemment une entreprise si criminelle. Il fit bannir Juvénal en Egypte, en l'envoiant commander un Régiment campé à l'extrémité de ce pays. Il revint à Rome après la mort de Domitien, & y demeura, comme on le juge par quelques-unes de ses Satyres, jusqu'au régne d'Adrien.

On croit que Quintilien, qui s'étoit fait une régle de ne nommer aucun des Auteurs vivans, marque Juvénal lorsqu'il dit, qu'il y avoit de son tems des Poétes Satyriques dignes d'estime, & qui seroient un jour fort célébres. *Sunt clari hodieque, & qui olim nominabuntur.* *Lib. 10. cap. 1.*

Il seroit à souhaiter, qu'en reprenant les mœurs des autres avec tant de sévérité, il ne nous eût pas fait voir qu'il étoit lui-même sans pudeur, & qu'il n'eût pas combattu les crimes d'une maniére qui enseigne plus à les commettre, qu'elle n'en inspire de l'horreur.

LUCAIN.

LUCAIN (*M. Annæus Lucanus*) étoit neveu de Sénéque. Son Ouvrage le plus célébre est sa *Pharsale*, où

il décrit la guerre de César & de Pompée. Il eſt riche en belles penſées, & a une grande vivacité de ſtile : mais Quintilien croit qu'il doit être rangé plutôt parmi les Orateurs, que parmi les Poétes. *Lucanus ardens, & concitatus, & ſententiis clariſſimus ; &, ut dicam quod ſentio, magis oratoribus quàm poëtis annumerandus.* Egaler Lucain à Virgile, comme quelques-uns l'ont voulu faire, ce n'eſt pas relever Lucain, mais faire voir qu'on a peu de diſcernement. Ce qu'on peut dire, c'eſt que ſi l'âge eût pu murir l'eſprit de Lucain, qui n'avoit peutêtre pas vingt-ſix ans quand il eſt mort, & joindre à ſon feu & à ſon élévation le jugement de Virgile, on auroit pu voir en lui un Poéte achevé. On a perdu pluſieurs de ſes poéſies.

Quintil. lib. 10. cap. 1.

La vie de Lucain, qu'on attribue à Suétone, l'accuſe d'avoir eu une langue légére &. intempérante, & d'avoir ſurtout parlé de Néron, qui l'aimoit, d'une maniére capable d'irriter même un Prince doux & modéré.

Il [a] entra des premiers dans la conſ-

[a] Lucanum propriæ cauſæ accendebant, quòd famam carminum ejus premebat Nero, prohibueratque oſtentare, vanus adſimulatione. *Tacit. Annal. lib. 15. cap. 49.*

piration de Pison, piqué de ce que Néron, par une basse jalousie, s'opposoit à la réputation de ses vers, & l'empéchoit de les publier. Le Prince ordonna qu'on fit mourir Lucain, & on lui coupa les veines. Comme il sentoit la chaleur abandonner les extrémités de son corps, se souvenant qu'il avoit autrefois dépeint un soldat qui mouroit de la sorte, il prononça les vers qui exprimoient sa mort, & ce furent là ses derniéres paroles. Frivole consolation pour un mourant, mais digne d'un Poéte ! Il mourut l'année 65 de l'Ere chrétienne, & la douziéme de Néron.

PETRONE.

PETRONE (*Petronius Arbiter*) étoit Provençal, d'auprès de Marseille, selon Sidoine Apollinaire; & vivoit, selon la plus commune opinion, sous Claude & Néron.

Nous avons de cet Auteur un reste de Satyre, ou plutôt de plusieurs Livres Satyriques, (Satyricῶν) qu'il avoit composés tant en prose qu'en vers. C'est une espéce de Roman, qu'il fit en forme de Satyre, du genre de celles que Varron, comme je l'ai déja

dit, avoit inventées en mélant agréablement la prose avec les vers, le sérieux avec l'enjoué ; & que Varron avoit nommé *Menippées*, parce que Ménippe le Cynique avoit traité devant lui des matiéres graves d'un stile plaisant & moqueur.

Ces fragmens ne sont qu'un recueil indigeste, tiré des cahiers de quelque particulier qui avoit extrait de Pétrone ce qui lui avoit plu davantage, sans y observer d'ordre. Les Savans y trouvent une grande finesse & délicatesse de goût, & une merveilleuse fécondité à peindre les différens caractéres de ceux qu'il fait parler. Ils observent pourtant que, bien que Pétrone paroisse avoir été grand Critique, & d'un goût fort exquis, son stile ne répond pas tout-à-fait à la délicatesse de son jugement : qu'on y remarque quelque affectation ; qu'il est trop fleuri & trop étudié, & qu'il dégénére déja de cette simplicité naturelle & majestueuse de l'heureux siécle d'Auguste. Mais, quand il seroit beaucoup plus parfait pour le stile, il en seroit encore plus dangereux pour les mœurs par les obscénités dont il a rempli son Ouvrage.

On doute si notre Pétrone est le

même que celui dont parle Tacite. Voici la peinture que fait cet Historien de Petronius Turpilianus, & qui convient assez à l'idée que la lecture de l'Ouvrage dont je parle donne de son Auteur. C'étoit [a] un voluptueux, » qui donnoit le jour au sommeil, & » la nuit aux plaisirs ou aux affaires. Et » au lieu que les autres se rendent cé» lébres par leur application au tra» vail, celui-ci s'étoit mis en réputa» tion par son oisiveté. Il ne passoit » pas pourtant pour un débauché & » un dissipateur comme ceux qui se » ruinent par des débauches folles & » sans goût, mais pour un homme » d'un luxe délicat & réfléchi. Toutes » ses paroles & ses actions plaisoient » d'autant mieux, qu'elles portoient » un certain air de négligence, qui pa» roissoit la simple nature, & qui » avoit toutes les graces de la naïveté. » Néanmoins lorsqu'il fut Proconsul

a Illi dies per somnum, nox officiis & oblectamentis vitæ transigebantur. Utque alios industria, ita hunc ignavia ad famam protulerat, habebaturque non ganeo & profligator, ut plerique sua haurientium, sed erudito luxu. Ac dicta factaque ejus, quanto solutiora, & quandam sui negligentiam præferentia, tanto gratiùs in speciem simplicitatis accipiebantur. Proconsul tamen Bithyniæ,

» de Bithynie, & depuis Consul, il se » montra capable des plus grands em- » plois. Puis redevenu voluptueux, » ou par inclination, ou par politique, » à cause que le Prince aimoit la dé- » bauche, il fut l'un de ses principaux » confidens. C'étoit lui qui régloit » tout dans les parties de plaisir de » Néron; & Néron ne trouvoit rien » d'agréable ni de bon goût, que ce » que Pétrone avoit approuvé. De là » naquit l'envie de Tigellin contre lui » comme contre un dangereux rival, » & qui le surpassoit dans la science » des voluptés. « Pétrone se donna la mort à lui-même, pour prévenir celle à laquelle l'Empereur, sous une fausse accusation, l'auroit condanné.

Si ce Pétrone n'est pas l'Ecrivain dont il s'agit ici, cet admirable portrait servira au moins à faire connoitre le stile de Tacite, dont j'aurai à parler dans la suite.

& mox Consul, vigentem se ac parem negotiis ostendit: deinde revolutus ad viria, seu vitiorum imitationem, inter paucos familiarium Neroni adsumptus est, elegantiæ arbiter, dum nihil amœnum & molle, nisi quod ei Petronius approbavisset. Unde invidia Tigellini, quasi adversùs æmulum, & scientia voluptatum potiorem. *Tacit. Annal. lib. 16. cap. 18.*

SILIUS ITALICUS.

C. SILIUS ITALICUS s'eſt rendu célébre par ſon Poéme de la ſeconde guerre Punique.

Il [a] n'étoit pas né Poète, & l'étude ne ſuppléa pas entiérement à ce qui lui manquoit du côté de la nature. D'ailleurs il ne s'appliqua à faire des vers qu'après avoir lontems exercé dans le barreau la fonction d'Avocat, & avoir été Conſul; c'eſt-à-dire dans un âge déja fort avancé & languiſſant. *Martial. Epigr. 63. lib. 7.*

Quelque [b] éloge que lui donne Martial, il n'eſt pas fort eſtimé en qualité de Poéte: mais on trouve qu'il ſurpaſſe tous ceux de ſon tems pour la pureté de la Langue. Il ſuit avec aſſez d'exactitude la vérité de l'hiſtoire, & l'on peut tirer de ſon Poéme des lumiéres pour les tems mêmes qui ne ſont pas de ſon principal deſſein, y aiant des faits qui ne ſe trouvent point ailleurs.

Ce qu'il y dit de Domitien, fait aſſez voir qu'il le compoſoit ſous ce

a Scribebat carmina majore cura quàm ingenio. *Plin. Ep. 7. lib. 3.*

b Perpetui nunquam moritura volumina Sili
Qui legis & Latiâ carmina digna togâ.
Epigram. 63. lib. 7.

Prince, après la guerre des Sarmates, sous laquelle il peut comprendre celle des Daces.

1 *Plin. Epist. 7. lib. 3.* On croit que sa mort arriva sous Trajan, l'an 100. Il se laissa mourir de faim, ne pouvant plus souffrir la douleur d'un clou, que les Médecins ne pouvoient guérir. Pline remarque, que Silius s'étant retiré dans la Campanie, à cause de sa vieillesse, il ne quitta point sa retraite pour venir à Rome féliciter Trajan sur son avénement à l'Empire. On[a] estima Trajan de n'avoir point été offensé de cette liberté, & lui d'avoir osé la prendre.

Si notre Poëte n'a pu arriver à une parfaite imitation de Virgile, du moins son respect pour lui ne pouvoit pas aller plus loin. Il étoit devenu maître du lieu où étoit le tombeau de Virgile. C'étoit[b] pour lui un lieu sacré, & qu'il respectoit comme un temple. Il célébroit tous les ans le jour natal de Virgile avec plus de joie & de solennité que le sien propre. Il ne

a Magna Cæsaris laus, sub quo hoc liberum fuit: magna illius, qui hac libertate ausus uti. *Plin. ib.*

b Cujus (Virgilii) natalem religiosius quàm suum celebrabat: Neapoli maximè, ubi monumentum ejus adire ut templum solebat. *Plin. ibid.*

put souffrir qu'un monument si respectable demeurât négligé entre les mains d'un pauvre paysan, & il en fit l'acquisition.

Jam propè desertos cineres, & sancta Maronis
Nomina qui coleret, pauper & unus erat.
Silius optatæ succurrere censuit umbræ :
Silius & vatem, non minor ipse, colit.

Martial. Epig. 50. lib. 11.

L'Ouvrage de Silius étoit demeuré enseveli depuis plusieurs siécles dans la poussiére de la bibliothéque de S. Gal. Pogge l'y trouva pendant le Concile de Constance avec plusieurs autres manuscrits, comme je l'ai déja marqué ailleurs.

STACE.

STACE (*P. Statius Papinius*) a vécu sous Domitien. Martial ne parle jamais de lui, quoiqu'ils vécussent à Rome en même tems. On croit que cela venoit de jalousie, parce que Stace plaisoit fort à Domitien par son extrême facilité à faire des vers sur le champ.

Nous avons de Stace deux Poémes Héroïques : la *Thaïde* en douze Livres, & l'*Achilléide* qui n'a que deux

Livres, parce que la mort l'a empéché de l'achever. Il les a adressé l'un & l'autre à Domitien après la guerre des Daces. Nous avons encore cinq Livres de *Sylves*; ou de plusieurs petits Poémes sur divers sujets, dont beaucoup ont pour objet de flater Domitien.

Ses poésies furent fort estimées de son tems à Rome. Juvénal marque le concours extraordinaire avec lequel on alloit les entendre, & les applaudissemens qu'on leur donnoit.

Satyr. 6. lib. 3. Curritur ad vocem jucundam, & carmen amicæ
Thebaïdos, lætam fecit cùm Stacius urbem,
Promisitque diem : tanta dulcedine captos
Adficit ille animos, tantaque libidine vulgi
Auditur.

Les vers qui suivent, s'il faut les prendre à la lettre, & s'ils ne sont pas une de ces hyperboles familiéres à Juvénal, nous apprennent que Stace étoit pauvre, & qu'après avoir acquis bien de la réputation par sa Thébaïde, il étoit obligé de faire des piéces de théatre, & de les vendre à des Comédiens pour pouvoir vivre.

Sed cùm fregit subsellia versu,

Esurit, intactam Paridi nisi vendat Agaven.

Jule Scaliger prétend qu'il n'y a ni parmi les Anciens ni parmi les Modernes aucun Auteur qui ait tant approché de Virgile que Stace, & il ne fait point difficulté de lui donner la préférence sur tous les Poétes Héroïques, Grecs & Latins, soutenant qu'il fait de meilleurs vers qu'Homére même. Un tel jugement marque bien que cet illustre Critique n'avoit pas tant de justesse d'esprit que d'érudition. Souvent l'une nuit à l'autre.

Stace, aussi bien que Lucain & Silius Italicus, a traité son sujet plutôt en Historien qu'en Poéte, sans s'attacher à ce qui fait l'essence & la constitution d'un véritable Poéme épique. Pour la diction & la versification, en cherchant trop à s'élever & à paroître grand, il donne dans l'enflure, & devient empoulé.

VALERIUS FLACCUS.

COMME le régne d'Auguste a porté les plus excellens des Poétes Latins, aussi celui de Domitien nous a donné les plus considérables d'entre les Poétes du second ordre.

C. Valerius Flaccus Setinus Balbus.

Ce Poéte étoit né à Setia ville de Campanie, mais avoit fixé sa demeure à Padoue.

Nous avons son Poéme Héroïque du voiage des Argonautes, divisé en huit livres. Il fut commencé sous Vespasien, à qui il est adressé : une mort prématurée empécha l'Auteur de l'achever. Les plus habiles gens ont une opinion assez médiocre de cet Ouvrage, parce qu'ils y trouvent diverses fautes contre les régles de l'art, point de grace & de beauté, & un stile, qui, pour avoir affecté une grandeur mal soutenue, devient froid & languissant. Quintilien néanmoins dit que la Poésie Latine avoit beaucoup perdu par sa mort, qui arriva dans les dernières

Lib. 10. cap. 1. années de Domitien. *Multum in Valerio Flacco nuper amisimus.*

Martial lui écrit comme à son ami, & l'exhorte à quitter la Poésie pour plaider, & faire quelque métier, auquel il puisse gagner plus d'argent qu'à courtiser les Muses, de qui il n'a rien à attendre que de vaines couronnes & de stériles louanges, qui le laisseront à jeun & dans la misére.

Epigr. 76. lib. 1. Pierios differ cantusque chorosque Sororum,

Æs dabit ex illis nulla Puella tibi...
Præter aquas Helicon, & serta, lyrasque dearum,
Nil habet, & magnum sed perinane sophos.

MARTIAL.

MARTIAL (*M. Valerius Martialis*) a réussi dans l'Epigramme. Il étoit Espagnol, de la ville de Bilbilis, qu'on dit avoir été peu éloignée de celle de Calraïnde en Arragon. Il naquit sous Claude, vint à Rome sous Néron à l'âge de vingt ans, & y en demeura trente, aimé des Empereurs, sur tout de Domitien, qui lui accorda plusieurs graces. On croit que n'étant pas si bien traité après la mort de cet Empereur, il se retira en son pays. Il eut tout le tems de s'y ennuier, n'y trouvant nulle compagnie sortable, & qui eût du goût pour les Lettres, ce qui lui fit souvent regretter son séjour de Rome. Car, au lieu que dans cette savante ville ses vers étoient extrêmement goûtés & applaudis, à Bilbilis ils ne faisoient qu'exciter contre lui l'envie & la médisance: traitement qu'il est difficile de soute-

Martial. in Praef. lib. 12. nir tous les jours avec patience. *Accedit his municipalium rubigo dentium, & judicii loco livor... adversùs quod difficile est habere quotidie bonum stomachum.* Il mourut sous Trajan, vers l'an 100.

Il nous reste de lui quatorze livres d'Epigrammes, & un livre des spectacles. Vossius croit que ce dernier est un recueil des vers de Martial & de quelques autres Poétes de son tems sur les spectacles que Tite fit représenter l'an 80.

Plin. Epist. 21. lib. 3. Pline, en l'honneur duquel il avoit fait une Epigramme (la 19e du Livre 10) lui donna une somme d'argent lorsqu'il se retira de Rome : car il étoit peu avantagé des biens de la fortune. A cette occasion Pline remarque que c'étoit un ancien usage, d'accorder des récompenses utiles ou honorables à ceux qui avoient écrit à la gloire des Villes ou de quelques Particuliers. Aujourd'hui, dit-il, la mode en est passée avec tant d'autres, qui n'avoient pas moins de grandeur & de noblesse. Depuis que nous cessons de faire des actions louables, nous méprisons la louange. *Postquàm desiimus facere laudanda, laudari quoque ineptum putamus.*

Il pleura la mort de Martial, lorſqu'il en ſut la nouvelle. Il aimoit & eſtimoit ſon génie. Mais il ſeroit à ſouhaiter qu'il y eût eu autant de pudeur & de modeſtie dans ſes vers, qu'il y a quelquefois d'eſprit.

On lui reproche ſon humeur trop mordante, ſa flaterie honteuſe à l'égard de Domitien, jointe à la maniére indigne dont il le traita après ſa mort.

L'amour des ſubtilités, & l'affectation des pointes dans le diſcours, avoient pris, dès le tems de Tibére & de Caligula, la place du bon goût qui régnoit ſous Auguſte. Ce défaut alla toujours croiſſant, & c'eſt ce qui fit ſi fort goûter Martial. Il s'en faut bien que toutes ſes Epigrammes ſoient de la même force : on leur a juſtement appliqué ce vers qui eſt de lui :

Sunt bona, ſunt quædam mediocria, ſunt mala plura.

Le plus grand nombre eſt des mauvaiſes, mais il y en a d'excellentes : j'en raporterai quelques-unes.

Sur une parfaite ſculpture.

Artis Phidiacæ toreuma clarum *Epig. 35. l. 3.*
Piſces adſpicis : adde aquam, natabunt.

Sur la lenteur d'un Barbier.

Epig. 83. *l.* 7. Eutrapelus tonsor dum circuit ora Luperci,
Expingitque genas, altera barba subit.

Conseil à un homme de ne point plaider.

Epig. 13. *l.* 2. Et judex petit, & petit patronus:
Solvas censeo, Sexte, creditori.

Sur la mort prématurée d'un homme qui avoit remporté plusieurs fois la victoire dans les courses du Cirque.

Epig. 51. *l.* 10. Ille ego sum Scorpus, clamosi gloria Circi;
Plausus, Roma, tui, deliciæque breves:
Invida quem Lachesis raptum trieteride nona
Dum numerat palmas, credidit esse senem.

Sur l'action hardie de Mutius Scévola.

Epig. 22. *l.* 1. Dùm peteret Regem decepta satellite dextra,
Injecit sacris se peritura focis.
Sed tam sæva pius miracula non tulit hostis,
Et raptum flammis jussit abire virum.
Urere quam potuit contempto Mucius igne,
Hanc spectare manum Porsena non potuit.
Major deceptæ fama est & gloria dextræ:
Si non errasset, fecerat illa minùs.

Contre la dureté d'un riche avare.

Tu spectas hiemem succincti lentus amici, *Epig. 46. l. 12*
(Prô scelus !) & lateris frigora trita mei.
Quantum erat, infelix, pannis fraudare duobus,
(Quid renuis ?) non te, Nævole, sed tineas ?

On ne conserve véritablement que les biens qu'on a donnés.

Callidus effracta nummos fur auferet arca, *Epig. 42. l. 8.*
Prosternet patrios impia flamma lares...
Extra fortunam est quicquid donatur amicis,
Quas dederis, solas semper habebis opes.

Eloge & description d'une petite chienne : elle est un peu longue, mais d'une délicatesse extrême. Je souhaiterois qu'une main habile traduisît en vers françois cette piéce en faveur des Dames.

Issa est passere nequior Catulli : *Epig. 109. l. 1.*
Issa est purior osculo columbæ :
Issa est blandior omnibus puellis :
Issa est carior Indicis lapillis :
Issa est deliciæ catella Publi.
Hanc tu, si queritur, loqui putabis.
Sentit tristitiamque, gaudiumque.

Collo nixa cubat, capitque somnos ;
Ut suspiria nulla sentiantur :
Et desiderio coacta ventris,
Gutta pallia non fefellit ulla ;
Sed blando pede suscitat, toroque
Deponi monet, & rogat levari :
Castæ tantus inest pudor catellæ !
Ignorat Venerem, nec invenimus
Dignum tam tenera virum puella.
Hanc ne lux rapiat suprema totam,
Picta Publius exprimit tabella.
In qua tam similem videbis Issam,
Ut sit tam similis sibi nec Issa.
Issam denique pone cum tabella ;
Aut utramque putabis esse veram,
Aut utramque putabis esse pictam.

SULPITIA.

SULPITIA, Dame Romaine ; étoit femme de Calenus. Elle fit un Poéme sur l'expulsion des Philosophes, où elle maltraite fort Domitien, & le menace de la mort. C'est la seule piéce qui nous reste d'un grand nombre de poésies qu'elle avoit faites. On l'imprime ordinairement à la fin des Satyres de Juvénal. Il y a sujet de regretter

gretter la perte des vers qu'elle écrivit à son mari sur l'amour conjugal, & sur la fidélité & la chasteté que l'on doit garder dans l'état du mariage. Martial en fait un bel éloge dans une Epigramme, dont je raporterai seulement quelques vers.

Omnes Sulpitiam legant puellæ, *Epig. 35. l. 10.*
Uni quæ cupiunt viro placere.
Omnes Sulpitiam legant mariti,
Uni qui cupiunt placere nuptæ...
Hac condiscipula, vel hac magistra,
Esses doctior & pudica Sappho...

NEMESIANUS, & CALPURNIUS.

NOUS AVONS quelques Eglogues, & une partie du Poéme sur la Chasse de *M. Aurelius Olympius Nemesianus*, fort célébre en son tems pour la poésie. On prétend qu'il étoit de Carthage. Il adresse son poéme sur la Chasse à Carin & à Numérien après la mort de leur Pere, c'est-à-dire en 284.

TITUS CALPURNIUS de Sicile, a vécu sous Carus, Carin, & Numérien. Il composa sept Eglogues qu'il adressa à Néméśien, Poéte Bucolique comme lui. Les vers de ces deux Poétes se sentent du siécle où ils ont été composés.

PRUDENCE.

PRUDENCE, (*Aurelius Prudentius Clemens*) Poéte Chrétien, Officier à la Cour de l'Empereur Honorius, naquit en Eſpagne à Sarragoſſe l'an 348, & mourut vers l'an 412.

Il ne commença ſes poéſies ſur la religion qu'à l'âge de cinquante-ſept ans. Il avoit été Avocat, puis Juge, enſuite homme de guerre: enfin il fut attaché à la Cour par un emploi honorable. C'eſt lui-même qui nous apprend ces circonſtances dans le Prologue de ſes Ouvrages.

> Per quinquennia jam decem,
> Ni fallor, fuimus: ſeptimus inſuper
> Annum cardo rotat, dum fruimur ſole volubili.

Après avoir parlé de ſa jeuneſſe, il expoſe ſes différens emplois.

> Exin jurgia turbidos
> Armarunt animos, & malè pertinax
> Vincendi ſtudium ſubjacuit caſibus aſperis.
> Bis legum moderamine
> Frenos nobilium reximus urbium:
> Jus civile bonis reddidimus, terruimus reos.
> Tandem militiæ gradu

Evectum pietas Principis extulit,
Adsumptum propiùs stare jubens ordine
proximo.

Les poésies qu'on a de Prudence sont plus remplies de zéle de religion, que des ornemens de l'art. On y trouve beaucoup de fautes de quantité. D'ailleurs l'Orthodoxie n'y est pas toujours gardée. Il faut pourtant avouer qu'on trouve en plusieurs endroits de ses Ouvrages beaucoup de goût & de délicatesse. Je n'en veux pour preûves que ses Hymnes sur les Innocens: j'en raporterai quelques strophes.

Salvete flores Martyrum,
Quos lucis ipso in limine,
Christi insecutor sustulit,
Ceu turbo nascentes rosas
Vos prima Christi victima,
Grex immolatorum tener,
Aram sub ipsam simplices
Palma & coronis luditis....
Audit tyrannus anxius
Adesse regum principem,
Qui nomen Israel regat,
Teneatque David regiam.
Exclamat amens nuntio:

Succeſſor inſtat, pellimur.
Satelles i, ferrum rape,
Perfunde cunas ſanguine.
Transfigit ergo carnifex
Mucrone diſtricto furens
Effuſa nuper corpora,
Animaſque rimatur novas.

Le ſiécle d'Auguſte n'a rien de plus vif ni de plus délicat que ces ſtrophes.

CLAUDIEN.

CLAUDIEN, (*Claudius*) Poéte Latin & payen, natif de Canope en Egypte, a vécu ſous Arcade & Honorius, qui lui firent dreſſer une ſtatue. Il mourut peu après Arcade.

Il mérite le premier rang entre tous les Poétes Héroïques, qui ont paru depuis l'heureux ſiécle d'Auguſte. De tous ceux qui ont tâché de ſuivre& d'imiter Virgile, il eſt celui qui approche le plus de la majeſté de ce Poéte, & qui tient le moins de la corruption de ſon ſiécle. On ſent bien qu'il avoit beaucoup de génie, & qu'il étoit né pour la poéſie. Il étoit plein de ce feu qui produit l'enthouſiaſme. Son ſtile eſt châtié, doux, élégant, & en

même tems noble & élevé. Il a trop de saillies de jeunesse, & est trop enflé. Il a de l'esprit & de l'imagination, mais il est bien éloigné de cette délicatesse de nombre, & de ce tour naturel de vers que les connoisseurs admirent dans Virgile. Il retombe sans cesse dans la même cadence, ce qui fait qu'on a peine à le lire sans se lasser.

Entre les diverses piéces de Claudien, ses invectives contre Rufin & contre Eutrope, ont été fort estimées.

AUSONE.

Ausone (*Decius* ou plutôt *Decimus Magnus Ausonius*) naquit à Bordeaux.

A l'âge de trente ans il fut choisi pour y enseigner la Grammaire, puis la Rhétorique. Il s'acquit une si grande réputation dans ce dernier emploi, qu'on l'attira à la Cour Impériale pour le faire précepteur de Gratien fils de l'Empereur Valentinien I. Il accompagna son Eléve dans le voiage que fit ce jeune Prince en Allemagne avec son pere. An. 368.

Cet emploi lui acquit les premiéres dignités de l'Empire. Il fut fait Quef-

teur par Valentinien. Après la mort de ce Prince, Gratien le fit Préfet du Prétoire : & il eut deux fois cette charge, premiérement pour l'Italie & l'Afrique, & ensuite pour les Gaules.
An. 379. Enfin il le déclara Consul. On vit pour lors vérifiée de nouveau la maxime de Juvénal, que quand il plait à la fortune, on passe de la fonction de Rhéteur à la charge de Consul.

Si fortuna volet, fies de Rhetore Consul.

L'Empereur, en lui conférant cette dignité, n'oublia rien de ce qu'il put imaginer de plus obligeant & de plus honnête. Ce doit être la science des Princes, de savoir ainsi assaisonner leurs présens & leurs bienfaits. Il dépécha promtement un courier à Ausone, pour lui donner avis de sa nomination au Consulat, & lui écrivit en ces termes. » Comme je songeois il » y a quelque tems à créer des Con- » suls pour cette année, j'invoquai » l'assistance de Dieu, comme vous » savez que j'ai accoutumé de faire en » tout ce que j'entreprends, & com- » me je sai que vous desirez que je fas- » se. J'ai cru que je devois vous nom- » mer premier Consul, & que Dieu

Auson. in Grat. act.

» demandoit de moi cette reconnoiſ-
» ſance, pour les bonnes inſtructions
» que j'ai reçues de vous. Je vous rends
» donc ce que je vous dois; & ſachant
» qu'on ne peut jamais s'acquitter ni
» envers ſes peres ni envers ſes maî-
» tres, je confeſſe que je vous dois en-
» core ce que j'ai tâché de vous rendre.

Afin que rien ne manquât à la grace qu'il lui avoit faite, il accompagna cette Lettre d'un préſent, & lui envoia une robe fort riche, où étoit en broderie d'or la figure de l'Empereur Conſtantius ſon beau-pere. Auſone, de ſon côté, emploia toute la force & toute la délicateſſe de ſon eſprit, pour faire en vers & en proſe l'éloge de ſon auguſte bienfaiteur. Nous avons encore le remerciement qu'il fit à l'Empereur: c'eſt une piéce qui a été fort eſtimée. On y trouve beaucoup d'eſprit, & peut-être trop; des penſées belles & ſolides; des tours vifs, mais ſouvent trop recherchés. La Latinité en eſt dure, & ſe reſſent du ſiécle où a vécu l'Auteur. Je raporterai ici le commencement du diſcours qu'il prononça devant l'Empereur en action de graces, afin qu'on ait quelque idée de ſon ſtile.

Ago tibi gratias, Imperator Auguste! si possem, etiam referrem. Sed nec tua fortuna desiderat remunerandi vices, nec nostra suggerit restituendi facultatem. Privatorum ista copia est, inter se esse munificos. Tua beneficia, ut majestate pracellunt, ita mutuum non reposcunt. Quod solum igitur nostræ opis est, gratias ago, verum ita, ut apud Deum fieri solet, sentiendo copiosiùs, quàm loquendo; atque non in sacrario modò Imperialis oraculi, qui locus horrore tranquillo & pavore venerabili raro eundem animum præstat & vultum: sed usquequaque gratias ago, tum tacens, tum loquens; tum in cœtu hominum, tum ipse mecum; & cùm voce potui, & cum meditatione secessi; omni loco; actu habitu, & tempore. Nec mirum, si ego terminum non statuo tam grata profitendi, cùm tu finem facere nescias honorandi. Qui enim locus est, aut dies, qui non me hujus aut similis gratulationis admoneat! Admoneat autem! O inertiam significationis ignavæ!

Quis, inquam, locus est, qui non beneficiis tuis agitet, inflammet?

Il y a une extrême inégalité entre les Ouvrages d'Ausone. Son stile est dur, comme je l'ai déja remarqué: mais la dureté est le moindre vice de

ſes poéſies. Les obſcénités dont il les a remplies en interdiſent la Lecture à quiconque n'a pas renoncé à toute pudeur.

ST. PAULIN.

ST. PAULIN, Evêque de Nole, étoit de Bordeaux. Il naquit vers l'an 353. Il eut pour maître dans les Lettres profanes le célébre Auſone, dont je viens de parler. St. Paulin déclare plus d'une fois qu'il devoit tout à Auſone, qu'il appelle ſon patron, ſon maître, ſon pere, & à qui il ſe reconnoit redevable de ſa bonne éducation, de la connoiſſance qu'il avoit des Lettres, & de ſon élévation dans les charges & les dignités.

Tibi diſciplinas, dignitatem, Litteras, *Carm. 10.*
Linguæ, & togæ, & famæ decus,
Provectus, altus, inſtitutus debeo
Patrone, præceptor, parens.

Il fit un grand progrès ſous un tel Maître. Auſone l'en félicite dans pluſieurs de ſes poéſies, & il avoue, ce qui n'eſt pas peu pour un Poéte, que ſon Diſciple a emporté la palme ſur lui pour les vers.

Cedimus ingenio, quantum præcedimus ævo. *Auſon. Epiſt. 20.*

Assurgit Musæ nostra Camœna tuæ.

Id. Ep & 25. 24. La retraite de St. Paulin qui étoit allé se cacher dans la solitude en Espagne, lui attira de violens reproches de la part d'Ausone. Cet homme mondain lui écrivit plusieurs Lettres pour se plaindre de son injurieux oubli, dans lesquelles il s'emporte contre sa Tanaquil, c'est le nom odieux qu'il donnoit à Thérasie sa femme, à qui il imputoit ce changement. Il accusoit son Disciple d'avoir perdu sa douceur ancienne. & d'être devenu sauvage & misanthrope. Il lui attribuoit assez clairement un esprit renversé par une noire mélancolie, qui lui faisoit fuir la compagnie & la conversation des hommes. C'est le reproche ordinaire que font les gens du monde à ceux qui le quittent,

La divine Providence empécha qu'il ne reçût aucune de ces Lettres avant qu'il fût assez fort pour résister aux piéges que le démon lui tendoit par la main d'un Maître anciennement estimé, & tendrement aimé. Au bout de quatre ans, il en reçut trois à la fois, auxquelles il répondit de son côté par plusieurs lettres.

Après avoir rendu raison de son long silence, il s'excuse de se remettre à la poésie profane, qui ne convenoit point à une personne comme lui, qui ne vouloit plus songer qu'à Dieu.

Quid abdicatas, in meam curam, pater,
Redire Musas præcipis ?
Negant Camœnis, nec patent Apollini
Dicata Christo pectora.

Il dit qu'il est bien éloigné maintenant d'invoquer ni Apollon ni les Muses, divinités sourdes & imbécilles; qu'un Dieu plus puissant s'est saisi de son esprit, & demande de lui d'autres sentimens, & un autre langage.

Nunc alia mentem vis agit, Major Deus;
Aliosque mores postulat.

Il décrit ensuite le changement merveilleux que la grace opére dans le cœur de l'homme, lorsqu'elle s'en est saisie par droit de conquête, & qu'elle se l'est entiérement assujetti, en lui faisant perdre par un chaste plaisir le goût des anciennes voluptés; en étouffant toutes les peines & toutes les inquiétudes de la vie présente par une vive foi & une vive espérance des biens futurs; & en ne lui laissant d'au-

tre soin que de s'occuper de son Dieu; dont il repasse les merveilles, dont il étudie les saintes volontés, s'efforçant de lui rendre un hommage digne de lui par un amour sans partage & sans borne.

Hic ergo nostris ut suum præcordiis
 Vibraverit cœlo jubar,
Abstergit ægrum corporis pigri situm,
 Habitumque mentis innovat.
Exhaurit omne quod juvabat antea,
 Castæ voluptatis vice.
Totoque nostra jure domini vindicat
 Et corda, & ora, & tempora.
Se cogitari, intelligi, credi, legi,
 Se vult timeri & diligi.
Æstus inanes, quos movet vitæ labor
 Præsentis ævi tramite,
Abolet futuræ cum Deo vitæ fides. &c.

Il ajoute à tout cela une forte protestation de ne manquer jamais à ce que les obligations qu'il avoit à Ausone demandoient de lui.

Les louanges qu'Ausone, en plusieurs endroits, donne à St. Paulin, semblent regarder plutôt les poésies qu'il avoit faites avant son renonce-

ment aux Muſes profanes, que celles qu'il a compoſées depuis. Car, après une abdication ſi rare & ſi généreuſe, il s'eſt étudié à éteindre la plus grande partie de ſon feu, & aiant étoufé en lui tout deſir de la réputation humaine, il a rabaiſſé ſon eſprit & ſon ſtile, & s'eſt renfermé dans les bornes d'une ſimplicité ennemie de tout orgueil, telle que la modeſtie chrétienne l'exige. Il a même porté le détachement juſqu'au point de ne ſe pas ſoucier de garder l'exactitude de la proſodie. Mais dans tout cet air négligé, qui paroit autant dans ſa verſification que dans le fond même du ſtile de ſa poéſie, on trouve toujours de certains agrémens naturels, qui font aimer l'Auteur & ſes Ouvrages.

St. PROSPER.

St. PROSPER étoit d'Aquitaine. C'étoit un homme laïc & marié. Il fut Sécretaire des Brefs ſous le Pape S. Léon.

Nous avons de St. Proſper, outre quelques autres petites piéces qui ſont douteuſes, un Poéme très-conſidérable contre les ingrats, c'eſt-à-dire contre les ennemis de la Grace de Je-

ſus-Chriſt, dans lequel il explique, en Théologien profond, la doctrine Catholique contre les Pélagiens & les Sémipélagiens.

Mr. Godeau juge, après plusieurs autres Auteurs, que cet Ouvrage eſt l'abrégé de tous les livres de St. Auguſtin ſur cette matiére, & particuliérement de ceux qui ont été écrits contre Julien. Il ajoute que les expreſſions en ſont merveilleuſes, & qu'il y a ſujet, en beaucoup d'endroits, de s'étonner comment ce Saint a pu accorder la beauté de la verſification avec les épines de ſon ſujet. Ce qu'il y a encore de ſurprenant dans ce Poéme, c'eſt de voir que l'exactitude pour les dogmes de la foi y ſoit ſi réguliérement obſervée malgré la contrainte des vers, & la liberté de l'eſprit poétique, & que les vérités de la religion n'y ſoient ni altérées ni affoiblies par les ornemens de la poéſie. Nous avons ce Poéme traduit en vers François. Je donnerai ici la Préface, qui fera connoitre & le ſujet de cet excellent Ouvrage, & le ſtile de l'Auteur.

PRÆFATIO.

Unde voluntatis ſanctæ ſubſiſtat origo,

Unde animis pietas insit, & unde fides:
Adversùm ingratos, falsa & virtute superbos,
Centenis decies versibus excolui.
Quos si tranquilla studeas cognoscere cura,
Tutus ab adverso turbine, Lector, eris,
Nec libertate arbitrii rapiere rebellis,
Ulla nec audebis dona negare Dei.
Sed bona quæ tibi sunt, operante fatebere Christo,
Non esse ex merito sumpta, sed ad meritum.

TRADUCTION.

Ma plume en mille Vers combattant pour la Grace,
A pour Dieu combattu,
Attaquant ces ingrats pleins de la vaine audace
D'une fausse vertu.
J'ai fait voir d'où nos cœurs conçoivent la racine
D'un céleste dessein,
D'où la foi naît dans nous, d'où la vertu divine
Germe dans notre sein.
Si donc ton esprit calme, en lisant cet ouvrage,
N'y cherche que du fruit,
Ces Vers te sauveront du funeste naufrage
Où l'erreur nous conduit.

Tu n'éleveras point contre ton Roi suprême
Ta fiere liberté,
Et tu ne croiras point mériter par toi-même
Les dons de sa bonté.
Mais tu reconnoitras que tu dois toute chose
Au Dieu qui t'est si doux;
Et que notre mérite est l'effet, non la cause
De sa Grace dans nous.

SIDOINE APOLLINAIRE.

SIDOINE Apollinaire (*C. Sollius Apollinaris Sidonius*) naquit à Lyon d'un Préfet du Prétoire, gendre de l'Empereur Avite.

Nous avons ses poésies en vingt-quatre piéces, imprimées ordinairement avec les neuf livres de ses Epitres. Le siécle où il vivoit fait excuser le stile dur, l'obscurité, & les fautes de prosodie de ses vers.

Il renonça à la Poésie en renonçant au siécle, & il ne fit plus de vers depuis qu'on l'eut fait Evêque de Clermont en Auvergne, ce qui arriva en l'an 472.

AVIENUS.

RUFUS FESTUS AVIENUS vivoit sous Théodose l'ancien. Cet Auteur a mis

en vers Latins les *Phénoménes* d'Aratus, & la *Périégése* de Denys, c'est-à-dire la description qu'il avoit faite de la terre. Il avoit mis aussi tout Tite-Live en vers Iambes : travail assez inutile, & dont la perte ne doit pas être fort regrettée. Il nous reste de lui des Fables qu'il a prises d'Esope pour les mettre en vers Elégiaques, & qu'il a dédiées à Théodose, qui n'est autre que Macrobe : elles sont infiniment éloignées de la pureté, de la beauté, & de la grace de celles de Phédre.

BOECE.

BOECE (*Anicius Manlius Severinus Boëticus*) fut Consul seul l'an 510.
Ce que ce grand homme a fait de vers est inséré dans ses cinq livres de *la Consolation*, qu'il composa dans la prison où Théodoric Roi des Goths l'avoit fait mettre : il étoit son principal Ministre d'Etat. Sa prose n'étant pas fort excellente, semble avoir contribué par ses ombres à relever l'éclat de sa poésie, qui est remplie de graves sentences & de belles pensées.

FORTUNAT.

FORTUNAT étoit né dans la Marche

Trévisane. Il fut fait Evêque de Poitiers, & mourut vers le commencement du VIIe siécle.

C'est un des plus importans d'entre les Poétes de l'antiquité Chrétienne. Nous avons onze livres de ses poésies diverses, tant en vers Lyriques, qu'en vers Elégiaques; & quatre de la vie de S^t. Martin en vers Héxamétres. Il faut juger du mérite de ses vers par le siécle où il vivoit.

CHAPITRE SECOND.

DES HISTORIENS.

C'EST avec raison que l'Histoire a été appellée le témoin des tems, le flambeau de la vérité, l'école de la vertu, la dépositaire des événemens, &, s'il étoit permis de parler ainsi, la fidéle messagére de l'antiquité. En effet, elle nous ouvre la vaste carriére de tous les siécles passés, les raproche en quelque sorte de nous, & nous les rend comme présens. Elle fait comparoitre devant nous les Conquérans, les Héros, les Princes, & tous les grands hommes, mais dépouillés de l'appareil fastueux qui les accompa-

gnoit pendant leur vie, & réduits à eux seuls, pour venir rendre compte de leurs actions au Tribunal de la postérité, & pour y subir un jugement, où la flaterie n'a plus de part, parce qu'ils n'ont plus de pouvoir.

L'Histoire a le privilége aussi d'approcher du trône des Princes régnans, & est presque la seule qui puisse ou qui ose leur faire connoitre la vérité, & leur montrer même leurs défauts s'ils en ont, mais sous des noms étrangers pour ménager leur délicatesse, & pour leur rendre ses avis utiles en évitant de leur déplaire. Elle n'est pas moins appliquée à instruire les particuliers. Elle leur marque à tous généralement, de quelque âge & de quelque condition qu'ils soient, & les modéles de vertu qu'ils doivent suivre, & les exemples vicieux qu'ils doivent éviter.

On comprend assez que l'Histoire, encore brute & grossiére dans ses commencemens, n'étoit pas en état de rendre au genre humain de si importans services. Elle se contenta d'abord de conserver la mémoire des événemens, en les gravant sur la pierre & l'airain, en les fixant par des descriptions, en les insérant dans les regîtres publics,

en les consacrant en quelque sorte par des hymnes & des cantiques. Elle s'est élevée peu à peu, & est parvenue par degrés à ce point de perfection, où les Grecs & les Latins l'ont conduite.

Je ne touche point à l'Histoire du Peuple de Dieu, composée par Moyse, la plus ancienne & la plus respectable de toutes. Je ne parle point non plus de plusieurs Historiens dont nous n'avons conservé que les noms, & tout au plus quelques légers fragmens. Je me borne ici aux Historiens Grecs & Latins dont les Ouvrages sont parvenus jusqu'à nous en tout ou en partie. Comme j'ai eu soin de les citer exactement dans mon Histoire Ancienne, & qu'ils me servent de garands pour les faits que j'y avance, il paroît nécessaire que ceux de mes Lecteurs qui ne les ont pas lus, en aient quelque connoissance légére, & sachent au moins le tems où ils ont vécu, les principales circonstances de leur vie, les Ouvrages qu'ils ont composés, & le jugement qu'en ont porté les Savans.

ARTICLE PREMIER.

DES HISTORIENS GRECS.

§. I. HERODOTE.

HERODOTE étoit d'Halicarnaſſe, ville de Carie. Il naquit l'année même que mourut Artémiſe, reine de Carie, & quatre ans avant la deſcente de Xerxès dans la Gréce. Voiant ſa patrie opprimée ſous la tyrannie de Lygdamis petit-fils d'Artémiſe, il la quitta pour ſe retirer dans l'île de Samos, où il apprit à fond le dialecte Ionique. An.M. 3520. Av.J.C. 484. Suidas.

C'eſt dans ce dialecte qu'il a composé ſon Hiſtoire renfermée en neuf livres. Il la commence à Cyrus, ſelon lui premier Roi des Perſes, & la conduit juſqu'à la bataille de Mycale qui ſe donna la huitiéme année de Xerxès; ce qui comprend l'eſpace de ſix vingts ans ſous quatre Rois de Perſe, Cyrus, Cambyſe, Darius, Xerxès; depuis l'année du monde 3405 juſqu'à 3524. Outre l'hiſtoire des Grecs & des Perſes, qui eſt ſon principal objet, il en traite pluſieurs autres par digreſſion, comme celle des Egyptiens, qui occu-

Lib. 1. cap. 184. pe le second Livre. Il cite dans l'Ouvrage que nous avons ses histoires des Assyriens & des Arabes, qu'il avoit écrites : mais il ne nous en reste rien, & l'on doute même s'il les avoit achevées, parce qu'aucun Auteur n'en fait mention. On ne croit pas que la vie d'Homére, attribuée à Hérodote, soit de lui.

Suidas. Hérodote, pour se faire connoitre en même tems à toute la Gréce, choisit le tems qu'elle étoit assemblée aux Jeux Olympiques, & il y fit la lecture de son Histoire, qui fut reçue avec des applaudissemens extraordinaires. On croioit entendre parler les Muses, tant le stile dans lequel elle est écrite parut doux & coulant ; & c'est ce qui fit qu'on donna pour lors aux neuf livres qui la composent les noms des neufs Muses.

Il paroit qu'il accorda une lecture particuliére de son Ouvrage à la ville d'Athénes, qui méritoit bien cette distinction : ce fut à la célébre Fête des Panathénées. Il est facile de juger combien une Histoire composée avec tant d'art & d'éloquence dut plaire à des oreilles aussi fines & aussi délicates que celles des Athéniens, & à des es-

prits aussi curieux & d'un aussi bon goût.

On peut croire que ce fut dans cette assemblée, plutôt qu'à celle des Jeux Olympiques, que Thucydide, encore tout jeune, & âgé peutêtre de quinze ans, fut tellement frapé de la beauté de cette histoire, qu'il entra dans une espéce de transport & d'enthousiasme, & versa des larmes de joie avec abondance. Hérodote s'en aperçut, & en fit ses complimens au pere du jeune homme nommé Olore, & l'exhorta fortement à prendre un soin particulier de ce fils, qui montroit déja un goût si marqué pour les Belles Lettres, & qui pourroit un jour faire honneur à la Gréce. Les grands hommes ne peuvent être trop attentifs à encourager par quelques louanges de jeunes gens, en qui ils aperçoivent des talens & de la bonne volonté. C'est peutêtre à ce petit mot d'Hérodote que nous devons l'admirable Histoire de Thucydide.

Maracellin de vita Thucyd.
Suidas.

J'ai supposé que Thucydide pouvoit avoir quinze ans, lorsqu'il assista à la lecture qu'Hérodote fit de son Histoire à Athénes. Suidas dit qu'il étoit encore enfant, ou plutôt encore jeune;

ἔτι παῖς. Or comme il n'étoit dé que treize ans après Hérodote, Hérodote lui-même n'en avoit donc alors que vingt-huit, ce qui ajoute beaucoup au mérite de cet Auteur, d'avoir à cet âge composé un Ouvrage si estimable.

Hérodote, comblé de gloire, songea à retourner dans sa patrie : c'est où le cœur nous rappelle toujours. Quand il fut arrivé, il exhorta ses compatriotes à chasser le Tyran qui les opprimoit, & à se remettre en possession de la liberté, plus chére aux Grecs que la vie même. Ses exhortations eurent tout le succès qu'il en pouvoit attendre, mais ne furent païées à son égard que d'ingratitude, par l'envie qu'une si glorieuse & si heureuse entreprise lui attira. Obligé de quitter une patrie ingrate, il crut devoir profiter d'une conjoncture favorable qui se présenta fort à propos. C'étoit une Colonie que les Athéniens envoioient à Thurium dans la partie de l'Italie appellée la Grande Gréce, pour repeupler & rétablir cette ville. Il se joignit à la Colonie, alla s'établir avec elle à Thurium, & y finit ses jours. Thurium étoit l'ancienne Sybaris : ou du moins cette ville fut bâtie dans le voisinage de

de Sybaris, & on y ramassa les restes de cette ancienne ville, ruinée par les Crotoniates.

Je différe à parler de ce qui regarde le jugement qu'on doit porter d'Hérodote, après que j'aurai traité l'article de Thucydide, afin de pouvoir les comparer ensemble.

§. II. *THUCYDIDE.*

On place la naissance de Thucydide au commencement de la 77e Olympiade, treize ans après celle d'Hérodote. An.M. 3535. Av. J.C. 471. *Marcellin. de vit. Thucyd. Suidas.*

Il eut pour pere Olore (appellé ainsi du nom d'un Roi de Thrace,) & pour mere Hégésipyle. Il comptoit parmi ses ancêtres l'ancien Miltiade, fils de Cypsele, fondateur du Roiaume de la Quersonnése, qui, du consentement de Pisistrate, s'étoit retiré en Thrace, & y avoit épousé Hégésipyle fille d'Olore Roi de Thrace, dont la fille apparemment, qui portoit le même nom, fut mere de notre Historien.

Celui-ci étudia la Rhétorique sous Antiphon, & la Philosophie sous Anaxagore. Il parle du premier dans son VIIIe livre, & dit qu'il fut d'avis d'abolir à Athénes le gouvernement po- *Thucyd. lib. 8. pag. 592.*

pulaire, & d'établir les Quatre-cens.

AN.M. 3548. AV.J.C. 556. Nous avons déja dit qu'à l'âge de quinze ans il avoit entendu avec un extrême plaisir la lecture de l'Histoire d'Hérodote, soit à Olympie, soit à Athénes.

Porté à l'étude par une inclination violente, il ne songea point à s'engager dans l'administration des affaires publiques : il eut soin seulement de se former dans les exercices militaires qui convenoient à un jeune homme de sa naissance. Il eut de l'emploi dans les troupes, & fit quelques campagnes.

AN.M. 3560. AV.J.C. 444. A l'âge de vingt-sept ans, il fut chargé en partie de conduire & d'établir à Thurium une nouvelle Colonie d'Athéniens. Cet emploi l'occupa pendant trois ou quatre ans, après quoi il retourna à Athénes.

Pour lors il épousa une fille de Thrace fort riche, & qui y possédoit un grand nombre de mines. Ce mariage le mit fort à son aise, & lui fournit de quoi faire une dépense assez considérable. Nous verrons bientôt l'utile emploi qu'il en fit.

AN.M. 3573. AV.J.C. 431. Cependant la guerre du Péloponnése s'alluma dans la Gréce, & y excita de grands mouvemens & de grands troubles. Thucydide, qui prévoioit

Thucyd. lib. 6. pag. 561.

qu'elle seroit de longue durée, & qu'elle auroit d'importantes suites, forma dès lors le dessein d'en écrire l'histoire. L'important étoit d'avoir des mémoires bien fidéles & bien sûrs, & de se faire instruire de part & d'autre dans le dernier détail de toutes les circonstances de chaque expédition & de chaque campagne. C'est ce qu'il fit d'une maniére admirable, & qui a peu d'exemples.

Comme il servoit dans les troupes d'Athénes, il fut lui-même témoin oculaire d'une bonne partie de ce qui se passa dans l'armée des Athéniens jusqu'à la huitiéme année de cette guerre, c'est-à-dire, jusqu'au tems de son exil, dont voici quelle fut l'occasion. Il avoit été commandé pour aller au secours d'Amphipolis sur les frontiéres de la Thrace, place d'une grande importance pour les deux partis. Brasidas, Général des Lacédémoniens, le prévint, & prit la ville. Thucydide de son côté prit Eione, située sur le Strymon. Cet avantage, qui étoit assez peu considérable en comparaison de la perte qu'avoit fait Athénes par la prise d'Amphipolis, fut compté pour rien. On lui fit un crime à Athénes d'avoit

AN. M. 3580. AV. J.C. 424.

Thucyd. lib. 4. pag. 321.

manqué par sa lenteur à secourir Amphipolis, & le Peuple, animé par les cris tumultueux de Cléon, le punit de sa prétendue faute, & le condanna à l'exil.

Thucydide mit sa disgrace à profit, & la fit servir à la préparation & à l'exécution du grand dessein qu'il avoit formé de composer l'histoire de cette guerre. Il emploïa tout le tems de son exil, qui dura vingt ans, à ramasser avec plus de soin que jamais des mémoires. Le séjour qu'il fit depuis ce tems-là, tantôt dans le pays de Sparte, tantôt dans celui d'Athénes, lui facilita extrêmement les recherches qu'il avoit à faire. Il n'épargna point la dépense pour y réussir, & fit de grandes largesses à des Officiers des deux partis pour être instruit par leur moien de tout ce qui se passoit dans les deux armées. Il avoit déja emploié la même voie pendant qu'il étoit dans le service.

AN.M. 3601. AV.J.C. 403. Les Athéniens, après que Thrasibule eut chassé d'Athénes les XXX Tyrans, permirent à tous les Exilés de revenir, excepté aux Pisistratides. La Tyrannie étoit tellement détestée à Athénes, que près de cent ans après l'expulsion des Pisistratides, leur famille & leur nom y étoient encore en hor-

teur. Thucydide profita de ce décret, & revint à Athénes après un exil de vingt ans: il en avoit pour lors soixante & huit. Ce ne fut que dans ce tems, selon Mr Dodwel, que Thucydide travailla réellement à la composition de son Histoire, dont il avoit ramassé jusques-là & disposé les matériaux avec un soin incroiable. Elle avoit pour objet, comme je l'ai déja dit, la fameuse guerre du Péloponnése qui dura vingt-sept ans. Il ne la conduisit que jusqu'à la vingt & uniéme année inclusivement. Les six années qui restoient furent suppléées par Théopompe & Xénophon. Il emploia dans son Histoire le dialecte attique, comme le plus pur, le plus élégant, & en même tems le plus fort & le plus énergique: d'ailleurs c'étoit le langage d'Athénes sa patrie. Il nous avertit lui-même qu'en la composant, il chercha, non à plaire à ses Lecteurs, mais à les instruire. C'est pourquoi il appelle son Histoire, non un Ouvrage fait pour l'ostentation, *ἀγώνισμα*; mais un monument qui dévoit toujours durer, *κτῆμα ἐς ἀεί*. Il la distribue réguliérement par années & par campagnes. Nous avons une traduction de cet excellent Historien

Thucyd. lib. 1. pag. 15. & 16.

par Mr. d'Ablancourt.

On croit que Thucydide survécut l'espace de treize ans à son retour de l'exil, & à la fin de la guerre du Pélo-
An.M. 3613. Av. J.C. 391. ponnése. Il mourut âgé de plus de quatre-vingts ans, selon quelques-uns à Athénes, selon d'autres dans la Thrace, d'où l'on raporta ses os à Athénes.
In vit. Cim. pag. 480. Plutarque dit que, de son tems, on montroit encore le tombeau de Thucydide dans le monument même de la famille de Cimon.

Comparaison d'Hérodote & de Thucydide.

DENYS D'HALICARNASSE, excellent Historien & Critique, dans une Lettre adressée au grand Pompée, compare ensemble Hérodote & Thucydide, les deux Historiens Grecs les plus estimés, & marque le jugement qu'il en porte, tant pour le fond de l'histoire même, que pour le stile qui y est emploié. Je raporterai ici les principaux traits de cette petite dissertation. Il faut se souvenir que notre Critique étoit d'Halicarnasse aussi bien qu'Hérodote, ce qui pourroit le faire soupçonner peutêtre de quelque partialité en faveur de son compatriote.

1. Examen du fond de l'Hiſtoire.

1. Le premier devoir d'un Ecrivain qui ſonge à compoſer une Hiſtoire, & à tranſmettre à la poſtérité la connoiſſance & le ſouvenir des actions paſſées, eſt, ce ſemble, de choiſir une matiére grande, noble, intéreſſante; qui puiſſe, par la variété & l'importance des faits, rendre le Lecteur attentif, & le tenir toujours comme en ſuſpens & en haleine; enfin qui l'attache & lui cauſe un agréable plaiſir par la nature même des événemens, & par l'heureux ſuccès qui les termine.

On peut dire qu'Hérodote, en ce point, l'emporte de beaucoup ſans contredit ſur Thucydide. Le choix du ſujet, dans le premier, ne pouvoit être plus favorable, ni plus intéreſſant. C'eſt la Gréce entiére, jalouſe de la liberté au point qu'on le ſait, attaquée par la puiſſance de l'Univers la plus formidable, qui avec des armées de terre & de mer ſans nombre entreprend de l'abbattre, & de la réduire en ſervitude. Ce ſont victoires ſur victoires, tant par terre que par mer, remportées ſur les Perſes par les Grecs, qui, ſans parler des vertus morales portées au plus

haut degré de perfection, font paroître toute la bravoure, toute la prudence, toute l'habileté dans la science militaire qu'on peut attendre des plus grands Généraux. Enfin cette guerre, si longue & si terrible, où l'Asie débordée entiérement & comme sortie hors d'elle même, sembloit devoir inonder totalement le petit pays de la Gréce, se termine par la fuite honteuse de Xerxès le plus puissant Roi de la terre, réduit à se sauver dans une chaloupe, & par un succès qui ôta pour toujours aux Perses la pensée & l'envie de venir attaquer la Gréce à main armée.

On ne voit rien de tel dans le choix de Thucydide. Il se borne à une guerre unique, qui n'est ni honnête dans ses principes, ni fort variée dans ses événemens, ni glorieuse pour les Athéniens dans le succès. C'est la Gréce, qui, devenue comme furieuse, & possédée de l'esprit de discorde, déchire elle-même ses entrailles, en armant Grecs contre Grecs, Alliés contre Alliés. Thucydide lui-même, dès le commencement de son Histoire, annonce & montre en perspective tous les maux qui doivent accompagner cette malheureuse guerre, meurtres d'hommes,

ravages de villes, tremblemens de terre, sécheresses, famines, maladies, pestes & contagions, en un mot les calamités les plus affreuses. Quel debut, quel spectacle! Est-il rien plus capable de rebuter & de révolter l'esprit du Lecteur?

Telle est la premiére réflexion de Denys d'Halicarnasse, qui, ce me semble, ne touche point au mérite de l'Ecrivain. Le choix du sujet & le succès glorieux d'une guerre ne dépendent point d'un Historien contemporain, qui n'est pas maître des événemens, & qui ne peut & ne doit écrire que ce qu'il voit. Il est malheureux de n'être le témoin que de faits affligeans, mais il n'en est pas moins habile. C'est, tout au plus, un reproche à faire à un Poéte Tragique ou Epique, qui dispose de sa matiére. Quant à un auteur qui écrit l'histoire de son tems, ce qu'on a droit d'exiger de lui, c'est qu'il soit bien instruit, judicieux, impartial. L'Histoire n'est-elle destinée qu'à réjouir le Lecteur? Ne doit-elle pas plutôt l'instruire? & les grandes calamités, qui sont l'effet & la suite des passions injustes, ne sont-elles pas très utiles pour apprendre à les éviter?

En 2nd lieu, il est fort important à un Ecrivain de bien prendre son point de vûe, pour savoir où il doit commencer son Histoire, & jusqu'où il la doit conduire. C'est en quoi Hérodote réussit merveilleusement. Il expose d'abord la cause de la guerre que les Perses déclarent à la Gréce, qui est le desir de se venger d'une injure * reçue il y avoit plus de deux cens ans; & il en termine le récit par la punition exemplaire des Barbares. La prise de Troie pouvoit être tout au plus le prétexte de cette guerre : encore quel prétexte! La cause étoit sans doute l'ambition des Rois de Perse, & le désir de se venger sur les Grecs des secours donnés aux Ioniens. Pour Thucydide, il commence son Histoire par la description du triste & fâcheux état où étoient alors les affaires de la Gréce, premier coup d'œil peu agréable & peu intéressant. Il impute ouvertement la cause de cette guerre à la ville d'Athénes, pouvant la rejetter sur l'envie de Sparte sa rivale depuis les exploits éclatans par lesquels les Athéniens s'étoient si fort distingués dans la guerre contre les Perses.

* *La prise & la ruine de Troie par les Grecs. Cette ville étoit alliée des Perses.*

Cette seconde réflexion de notre Cri-

tique paroit encore moins bien fondée que la premiére. Thucydide auroit pu apporter ce prétexte, mais je ne sai si ç'auroit été avec justice & vérité : ou plutôt on doit affirmer positivement qu'il ne le pouvoit en aucune sorte. Il est constant par Plutarque, que la cause de la guerre doit être imputée à l'ambition démesurée des Athéniens, qui affectoient une domination universelle. Il est beau à Thucydide d'avoir sacrifié la gloire de sa patrie à l'amour de la vérité : qualité qui est le mérite le plus essentiel & qui fait l'éloge le plus parfait d'un Historien.

3[ment] Hérodote comprenant qu'un long récit d'une même matiére, quelque agréable qu'elle puisse être, peut devenir ennuieux au Lecteur, a varié son Ouvrage, à la maniére d'Homére, par des épisodes & des digressions qui y jettent beaucoup d'agrément. Thucydide au contraire, toujours uniforme & sur le même ton, pousse son sujet sans se laisser le tems de respirer, entassant combats sur combats, préparatifs sur préparatifs, harangues sur harangues, & morcelant pour ainsi dire, par campagnes des actions qui

pouvoient être montrées dans leur tout avec plus de grace & de clarté.

Il semble que Denys d'Halicarnasse n'a pas fait assez d'attention à la sévérité des loix de l'Histoire, & qu'il a presque cru pouvoir juger d'un Historien comme d'un Poéte. Bien des gens reprochent à Hérodote ses longues & fréquentes digressions, comme un défaut considérable en fait d'histoire. Je suis bien éloigné de penser ainsi. Elles devoient être fort agréables aux Grecs dans un tems, où l'histoire des peuples dont il y est parlé leur étoit absolument inconnue. Mais je suis encore plus éloigné de blâmer la conduite & le plan de Thucydide, qui ne perd presque jamais de vûe son sujet: car c'est une des principales régles de l'Histoire, & à laquelle on ne doit jamais donner d'atteinte sans une raison bien pressante.

4ment Thucydide, attaché religieusement à la vérité, qui doit être le fondement de l'Histoire, & qui est certainement la premiére & la plus essentielle qualité d'un Historien, n'insére rien de fabuleux dans son Histoire, ne songe point à l'embellir ni à l'égaier par des récits de faits & d'événemens

qui tiennent du merveilleux, & n'y fait point intervenir, à toute occaſion, le miniſtére des dieux & des déeſſes par les ſonges, les oracles, & les prodiges. En quoi il l'emporte inconteſtablement ſur Hérodote, peu délicat & peu précautionné ſur pluſieurs faits qu'il avance, & crédule pour l'ordinaire juſqu'à la foibleſſe & juſqu'à la ſuperſtition.

5[ment] Si l'on en croit Denys d'Halicarnaſſe, on reconnoit dans les écrits de Thucydide un caractére de triſteſſe & de dureté naturelle, que ſon exil avoit encore aigri & irrité. Il eſt exact à faire ſentir toutes les fautes des Généraux, & toutes leurs fauſſes démarches; & s'il montre quelquefois leurs bonnes qualités & leurs heureux ſuccès, car ſouvent il les paſſe ſous ſilence, il ſemble que c'eſt à regret & comme malgré lui.

Je ne ſai ſi ce reproche eſt fondé: mais la lecture que j'ai faite de Thucydide ne m'en a point laiſſé cette idée. J'ai bien ſenti que la matiére étoit triſte, mais non l'Hiſtorien. Denys d'Halicarnaſſe trouve dans Hérodote une diſpoſition toute oppoſée, c'eſt-à-dire un caractére de bonté &

de douceur toujours égal, & une extrême ſenſibilité aux biens & aux maux de ſa patrie.

2. *Examen de l'élocution.*

ON PEUT conſidérer pluſieurs choſes dans ce qui regarde l'élocution.

La pureté, la propriété, l'élégance du langage. Ces qualités ſont communes à nos deux Hiſtoriens, qui y ont également excellé, en ſe tenant toujours dans la noble ſimplicité de la nature. Il[a] eſt remarquable, dit Cicéron, que ces deux Auteurs, contemporains dès Sophiſtes qui avoient introduit un ſtile fleuri, peigné, ajuſté, & que Socrate pour cette raiſon appelloit λογοδαιδάλους n'aient jamais donné dans ces petits ou plutôt frivoles ornemens.

L'étendue ou la briéveté du ſtile. C'eſt ici ce qui les diſtingue & les caractériſe particuliérement. Le ſtile d'Hérodote eſt doux, coulant, étendu; celui de Thucydide, vif, concis, véhément. » L'un, pour me ſervir des ter-

a Sophiſtas λογοδαιδάλους appellat in Phædro Socrates... quorum ſatis arguta multa, ſed minuta quædam... nimiumque depicta. Quo magis ſunt Herodotus Thucydideſque mirabiles: quorum ætas cùm in eorum tempora, quos nominamus, incidiſſet, longiſſimè tamen ipſi à talibus deliciis, vel potiùs ineptiis abſuerunt. *Cic. in Orat. n. 39.*

» mes de Cicéron, est semblable à un » fleuve tranquille qui roule ses eaux » avec majesté; l'autre à un torrent im- » pétueux, & pour parler de guerre il » semble entonner la trompette. *Alter sine ullis salebris quasi sedatus amnis fluit : alter incitatior fertur, & de bellicis rebus canit etiam quodammodo bellicum.* Orat. n. 39.

» Thucydide est si plein de choses, que » chez lui le nombre des pensées égale » presque celui des mots; & en même » tems il est si juste & si serré pour l'é- » locution, qu'on ne sait si ce sont les » mots qui ornent les pensées, ou les » pensées qui ornent les mots. *Qui (Thucydides) ita creber est rerum frequentia, ut verborum propè numerum sententiarum numero consequatur : ita porro verbis aptus & pressus, ut nescias utrum res oratione, an verba sententiis illustrentur.* L. 2. de Orat. n. 56. Ce stile brusque, pour ainsi dire, est merveilleusement propre pour donner de la force & de l'énergie au discours, mais il y jette ordinairement beaucoup d'obscurité. Et c'est ce qui est arrivé à Thucydide, sur tout dans les harangues, qui sont en beaucoup d'endroits presque inintelligibles. *Ipsæ illæ conciones ita multas habent obscuras abditasque sententias, vix ut intelligan-* Orat. n. 30.

tur : de ſorte que la lecture de cet Auteur demande une attention ſuivie, & devient une étude ſérieuſe. Au reſte il n'eſt pas étonnant que Thucydide, faiſant alluſion dans ſes harangues à pluſieurs circonſtances notoires dans le tems, & devenues inconnues dans la ſuite, laiſſe des obſcurités dans l'eſprit des Lecteurs, éloignés par tant de ſiécles de ces événemens. Mais ce n'en eſt pas là la principale cauſe.

Ce qui vient d'être dit, montre ce qu'il faut penſer de nos deux Hiſtoriens par raport aux paſſions, qui dominent, comme on le ſait, dans l'éloquence, & en font le principal mérite. Hérodote réuſſit dans celles qui demandent de la douceur & de l'inſinuation, Thucydide dans les paſſions fortes & véhémentes.

On trouve des harangues dans l'un & dans l'autre, mais elles ſont plus rares & plus courtes dans le premier. Denys d'Halicarnaſſe trouve un défaut dans celles de Thucydide, c'eſt qu'elles ſont uniformes & toujours ſur le même ton, & que les caractéres y ſont mal obſervés, au lieu qu'Hérodote garde mieux les bienſéances. Il eſt des perſonnes qui blâment en gé-

néral dans l'Histoire les harangues, sur tout celles qui sont directes. J'ai répondu ailleurs à cette objection. Tome XII

Je terminerai cet article, qui est devenu plus long que je ne pensois, par l'élégant & judicieux caractére que trace Quintilien de nos deux Auteurs, dans lequel il réunit une partie de ce qui a été dit jusqu'ici. *Historiam multi scripsere, sed nemo dubitat duos longè ceteris præferendos, quorum diversa virtus laudem penè est parem consecuta. Densus, & brevis, & semper instans sibi Thucydides: dulcis, & candidus, & fusus Herodotus. Ille concitatis, hic remissis affectibus melior: ille concionibus, hic sermonibus: ille vi, hic voluptate.* Quintil. lib. 10. cap. 1. » La Gréce a eu plusieurs Historiens célébres; mais on convient » qu'il y en a deux qui sont fort au » dessus des autres, & qui, par des » qualités différentes, ont acquis une » gloire presque égale. L'un concis, » serré, toujours pressé * d'arriver à » son but, c'est Thucydide: l'autre » doux, clair, étendu, c'est Hérodo» te. L'un est plus propre pour les pas-

* Instans sibi *est difficile à rendre: c'est à-dire, qu'il est toujours pressé, qu'il se hâte d'aller à son but, qu'il y tend continuellement, sans le perdre de vûe, sans se détourner, sans s'amuser.*

„ sions véhementes, l'autre pour cel-
„ les qui demandent de l'insinuation.
„ L'un réussit dans les harangues, l'au-
„ tre dans les discours ordinaires. Le
„ premier entraîne par la force, le se-
„ cond attire par le plaisir. « Ce qui ajoute, ce me semble, beaucoup au mérite d'Hérodote & de Thucydide, c'est qu'aiant peu de modéles qu'ils pussent suivre, ils ont néanmoins tous deux porté l'Histoire à sa perfection par une route différente.

L'estime générale des Anciens pour ces deux Auteurs, est pour eux un préjugé bien favorable. Il est difficile que tant de grands hommes se soient trompés dans le jugement qu'ils en portent.

§. III. *XENOPHON.*

J'AI EXPOSÉ ailleurs assez au long tout ce qui regarde les actions & les ouvrages de Xénophon. Je n'en dirai ici qu'un mot, pour en rappeller le souvenir & les dates dans l'esprit du Lecteur.

AN.M. 3554. AV.J.C. 450. Xénophon, fils de Gryllus, naquit à Athénes la 3e année de l'Olympiade 82. il étoit plus jeune que Thucydide d'un peu plus de vingt ans. Il fut grand Philosophe, grand Historien, grand Général.

AN.M. 3603. AV.J.C. 401. Il s'engagea dans les troupes du

jeune Cyrus, qui marchoit contre son frere Artaxerxe Mnémon roi de Perse, pour le détrôner. C'est ce qui fut la cause de son exil, parce que les Athéniens étoient alors amis d'Artaxerxe. La retraite des dix mille sous la conduite de Xénophon est connue de tout le monde, & a rendu son nom célébre à jamais.

Depuis son retour, il fut toujours emploié dans les troupes Lacédémoniennes, d'abord dans la Thrace, puis dans l'Asie, jusqu'au rappel d'Agésilas qu'il accompagna jusqu'en Béotie. Alors il se retira à Scyllonte, où les Lacédémoniens lui avoient donné en propre une terre, située assez près de la ville d'Elide.

Sa retraite ne fut pas oisive. Il profita du repos qu'elle lui laissoit pour composer ses Histoires. Il commença par la Cyropédie qui est l'histoire du grand Cyrus renfermée en huit livres. Elle fut suivie de celle du jeune Cyrus, qui est la fameuse expédition des dix mille, en sept livres; puis il écrivit l'Histoire Grecque en sept livres aussi, qu'il commença où Thucydide avoit fini la sienne. Elle contient l'espace à peu près de quarante-huit ans, depuis le

retour d'Alcibiade dans l'Attique jusqu'à la bataille de Mantinée. Il a fait aussi plusieurs Traités particuliers sur des sujets historiques.

Son stile, sous un air de simplicité & de douceur naturelle, cache des graces inimitables, que les personnes d'un goût peu délicat sentent & admirent moins, mais qui n'ont pas échapé à Cicéron, & qui lui ont fait dire, „ Que „ les Muses paroissoient avoir parlé par
Orat. n. 62. „ la bouche de Xénophon : *Xenophontis voce Musas quasi locutas ferunt.*

Lib. 10. cap. 1. Quintilien, dans l'éloge qu'il nous en a laissé, ne fait presque qu'étendre cette pensée. *Quid ego commemorem Xenophontis jucunditatem illam inaffectatam, sed quam nulla possit affectatio consequi ? ut ipsæ finxisse sermonem Gratiæ videantur : &, quod de Pericle veteris Comediæ testimonium est, in hunc transferri justissimè possit, in labris ejus sedisse quandam persuadendi deam.* „ Quelles „ louanges ne mérite point cette dou„ ceur charmante de Xénophon, si sim„ ple, si éloignée de toute affectation, „ mais que nulle affectation ne saura „ jamais atteindre ? Vous diriez que les „ Graces elles mêmes ont composé son „ langage ; & l'on pourroit lui appli-

» quer justement ce que l'ancienne Co-
» médie disoit de Periclès, que la déesse
» de la persuasion résidoit sur ses lévres.

§. IV. *CTESIAS.*

Ctesias de Cnide, étoit contemporain de Xénophon. Il fut fait prisonnier après la bataille que le jeune Cyrus livra contre son frere Artaxerxe. Aiant guéri le Roi de la blessure qu'il y avoit reçue, il exerça la Médecine dans la Cour de Perse avec beaucoup de réputation, & demeura auprès du Prince pendant dix-sept ans.

Il écrivit l'Histoire des Assyriens & des Perses en vingt-trois livres. Un des fragmens que Photius avoit conservés, (car il ne nous reste de Ctésias que des fragmens,) nous apprend que dans les six premiers livres il traitoit de l'Histoire d'Assyrie, & de tout ce qui y étoit arrivé avant l'Empire des Perses: & que depuis le septiéme jusqu'au treiziéme inclusivement il raportoit tout ce qui regarde les régnes de Cyrus, de Cambyse, du Mage, de Darius & de Xerxès. Il avoit conduit l'Histoire des Perses jusqu'à la 3e année de la 95e Olympiade, où Denys l'ancien, Tyran de Syracuse, faisoit de grands

Photius.

Diod. lib. 14. pag. 271.

préparatifs de guerre contre les Carthaginois.

Phot. Il contredit presque en tout Hérodote, & s'attache particuliérement à le décrier. Mais le décri est tombé sur lui-même, & il est regardé par tous les Savans comme un Ecrivain rempli de mensonge, & indigne d'être cru, ainsi que l'appelle Aristote. *Οὐκ ἀξιόπιστος.* Il s'est aussi écarté fort souvent des récits de Xénophon. On s'étonne que Diodore de Sicile, Trogus Pompeius, & quelques autres, aient suivi Ctésias préférablement à Hérodote, & même à Xénophon. Ce qui les a trompés sans doute, est l'assurance avec laquelle il affirme qu'il n'avance rien dans ses Ecrits dont il n'ait été témoin oculaire, ou qu'il n'ait appris des Perses mêmes, & puisé dans leurs archives.

§. V. *POLYBE.*

J'AI DEJA parlé de ce célébre Ecrivain en quelques endroits de mon Histoire que je me contenterai d'indiquer, ajoutant ici seulement ce qui me paroitra le plus nécessaire pour savoir quelque idée du caractére, des actions, & des ouvrages de ce grand homme. On en trouve la vie assez

étendue & fort bien écrite à la tête de la nouvelle Traduction de Polybe: j'en ferai bon usage, mais, en l'abrégeant beaucoup.

Polybe étoit de Mégalopolis, ville du Péloponnése dans l'Arcadie. Il vint au monde environ l'an cinq cens quarante-huit de la fondation de Rome. Son pere se nommoit Lycortas, illustre par la fermeté avec laquelle il soutint les intérêts de la République des Achéens, pendant qu'il la gouvernoit. An.M. 3800. Av.J.C. 204.

Il fut élevé, comme tous les enfans de sa nation, dans un grand respect pour la Divinité; pieux sentiment, où les Arcadiens mettoient leur principale gloire, & dans lequel il persévéra si constamment pendant toute sa vie, qu'il est peu d'Auteurs profanes qui aient pensé de la Divinité plus religieusement, & qui en aient parlé avec plus de dignité.

Il eut pour Maître, dans la politique, Lycortas son pere, grand homme d'Etat; & pour la guerre Philopémen, un des plus habiles & des plus intrépides Capitaines de l'antiquité. Il fit usage des excellentes leçons qu'il en avoit reçues dans les diverses négociations & les différentes affaires où il fut emploié soit avec son pere, soit seul,

sur tout pendant la guerre des Romains contre Persée dernier Roi de Macédoine, comme je l'ai marqué en son lieu.

AN.M. 3837. AV.J.C. 167. Les Romains, après la défaite de Persée, songérent à humilier & à punir ceux des Achéens qui avoient été les plus fermes à soutenir la liberté de la Ligue Achéenne, & qui avoient paru contraires à leurs vûes & à leurs intérêts. On en enleva mille, qui furent emmenés à Rome: de ce nombre fut Polybe.

Pendant le séjour qu'il y fit, soit que sa réputation l'y eût prévenu, soit que sa naissance ou son mérite le fît rechercher des plus grands de Rome, il gagna l'amitié de Q. Fabius, & du jeune Scipion, tous deux fils de Paul Emile, & adoptés l'un par Q. Fabius, l'autre par P. Cornelius Scipion, fils de Scipion l'Africain. Il leur prétoit ou empruntoit des Livres, & s'entretenoit avec eux sur les matiéres qui y étoient traitées. Charmés tous deux de ses grandes qualités, ils obtinrent du Préteur qu'il ne sortiroit pas de Rome avec les autres Achéens. Ce qui se passa pour lors entre le jeune Scipion âgé seulement de dix-huit ans & Polybe, & qui donna lieu à la liaison intime qui se forma depuis entr'eux, est, ce me

semble,

semble, un morceau d'Histoire des plus intéressans, & qui peut être d'une grande instruction pour la jeune Noblesse. J'ai raporté ce trait à la fin de l'histoire des Carthaginois.

Ce fut apparemment à Rome que Polybe composa la plus grande partie de son Histoire, ou du moins qu'il assembla des Mémoires pour la composer. Où pouvoit-il mieux s'instruire des événemens qui s'étoient passés, ou pendant tout le cours de la seconde guerre Punique, que dans la maison des Scipions; ou pendant les campagnes contre Persée, que dans celle de Paul Emile? Il en est de même de toutes les affaires étrangéres qui se passérent du tems qu'il étoit à Rome, ou qu'il accompagnoit Scipion. Toujours à portée de voir par lui-même ou de recevoir les nouvelles de la premiére main, il ne pouvoit manquer d'être informé exactement de tout ce qui arrivoit de plus mémorable.

Les Achéens, après bien des requêtes inutilement présentées au Sénat, obtinrent enfin le retour de leurs Exilés: ils n'étoient plus qu'au nombre de trois cens. Polybe n'usa pas de cette permission pour revoir Mégalopolis, AN. M. 3854. AV. J.C. 150.

ou, s'il s'en servit, il ne tarda pas à rejoindre Scipion, puisque trois ans après il étoit avec lui au siége de Carthage. Après cette expédition, il fit quelques voiages par raport à l'Histoi-
An. M. 3858. re qu'il avoit toujours en vûe. Mais
Av. J. C. 146. quelle fut sa douleur, lorsqu'en revenant dans le Péloponnése il vit la destruction & l'incendie de Corinthe, sa patrie réduite en Province de l'Empire Romain, & obligée de subir les loix d'un Magistrat étranger qui devoit y être envoié de Rome tous les ans. Si quelque chose fut capable de le consoler dans une conjoncture si funeste, ce fut la facilité que lui donna son crédit auprès des Romains pour obtenir quelques adoucissemens au malheur de ses concitoiens, & l'occasion qu'il eut de défendre la mémoire de Philopémen, son Maître dans la science de la guerre, dont on vouloit abbattre les sta-
Tome IX. pag. 170. tues. J'ai raconté ce fait.

Après avoir rendu plusieurs services à sa patrie, il retourna joindre Scipion à Rome, d'où il le suivit à Numance, au siége de laquelle il étoit présent. Scipion mort il prit la route de son
An. M. 3877. pays: (car quelle sûreté y avoit-il à
Av. J. C. 127. Rome pour Polybe, après que Scipion

avoit été mis à mort par la faction des Gracques ?) & aiant joui, dans le sein de sa patrie, pendant six ans, de l'estime, de la reconnoissance, & de l'amitié de ses chers Citoiens, il mourut, à l'âge de quatre-vingts-deux ans, d'une blessure qu'il s'étoit faite en tombant de cheval.

Lucian. in Macrob. pag. 642.

AN. M. 3883. AV. J.C. 121.

Les principaux Ouvrages qu'il a composés, sont : la vie de Philopémen, un Livre sur la Tactique, ou l'Art de ranger les armées en bataille; l'Histoire de la Guerre de Numance, dont Cicéron parle dans sa lettre à Lucceius; & son Histoire universelle. Il ne nous reste de tous ces Ouvrages que le dernier, & encore bien imparfait. Polybe l'appelle lui-même *Histoire universelle*, non par raport aux tems, mais par raport aux lieux, parce qu'elle contenoit non seulement les guerres des Romains, mais tout ce qui s'étoit passé dans le monde connu pendant l'espace de cinquante trois ans, c'est-à-dire depuis le commencement de la seconde guerre Punique jusqu'à la réduction du Roiaume de Macédoine en Province de l'Empire Romain.

Nulle histoire ne présente, dans un aussi court espace de tems que celui

dont il s'agit ici, un si grand nombre d'événemens, tous décisifs & de la derniére importance: La 2[nde] guerre Punique entre les deux peuples de la terre les plus puissans & les plus belliqueux, laquelle mit Rome d'abord à deux doigts de sa perte; puis, par un retour surprenant, abbattit Carthage, & fraia le chemin à sa ruine totale: ensuite la guerre contre Philippe, que l'ancienne gloire des Rois de Macédoine, & le nom d'Alexandre le Grand encore redouté en un certain sens, rendoient formidable: la guerre contre Antiochus, le plus opulent Roi de l'Asie, qui traînoit après lui par terre & par mer des armées très nombreuses, & celle contre les Etoliens, peuple féroce, & qui prétendoit ne le céder à aucune nation en courage & bravoure: enfin, la derniére guerre de Macédoine contre Persée, laquelle porta le coup mortel à cet Empire autrefois si terrible, & pour qui le monde entier étoit trop étroit. Ce furent tous ces événemens, renfermés dans l'espace d'un peu plus de cinquante ans, qui firent sentir à l'Univers étonné ce que c'étoit que la grandeur Romaine, & comment Rome étoit desti-

née pour commander à tous les peuples de la terre. Or Polybe pouvoit-il souhaiter un sujet d'histoire plus grand, plus magnifique, plus intéressant ?

Tous les faits arrivés pendant cet espace de tems, remplissoient trente-huit Livres, au devant desquels il en avoit mis deux, pour servir comme d'introduction aux autres, & de continuation à l'Histoire de Timée. Il y avoit donc en tout quarante Livres, dont nous n'avons que les cinq premiers qui soient tels que Polybe les avoit laissés, des fragmens quelquefois assez considérables des douze Livres suivans, avec *les Ambassades* & *les Exemples de vertus & de vices* que l'Empereur Constantin Porphyrogénéte, au douziéme siécle, avoit fait extraire de l'Histoire de Polybe, pour les insérer dans ses *Pandectes politiques ;* grande compilation, où l'on voioit rangé sous certains titres tout ce que les anciens Historiens avoient écrit sur certaines matiéres, & où l'on pouvoit s'instruire de ce qui s'étoit fait dans les différens cas où l'on se trouvoit soi-même, sans avoir la peine de lire ces Historiens.

Voilà le véritable usage & la grande utilité de l'Histoire, qui est, à propre-

ment parler, la ſcience des Rois, des Généraux d'armée, des Miniſtres, & de tous ceux qui ſont emploiés au gouvernement. Car les hommes ſont toujours les mêmes, ils ſe conduiſent dans tous les tems par les mêmes principes, & ce ſont preſque toujours les mêmes reſſorts qui font mouvoir les Etats, & qui y cauſent les diverſes révolutions qui y arrivent. Ce Prince étoit donc bien ſage, de ſonger à établir dans ſon Empire une eſpéce de Conſeil ſtable & perpétuel, compoſé de ce qu'il y avoit eu dans toute l'Antiquité & en tout genre de perſonnes plus éclairées, plus prudentes, plus expérimentées. Cependant ce deſſein, ſi louable en lui-même, eſt devenu funeſte à tous les ſiécles ſuivans. Dès qu'on eut pris l'habitude (& notre pareſſe nous y conduit bientôt) de ne conſulter que ces abrégés, on regarda les Originaux comme inutiles, & l'on ne ſe donna plus la peine de les copier. C'eſt à quoi l'on attribue la perte de pluſieurs ouvrages importans : quoique ſans doute d'autres cauſes y aient encore contribué. Ces abrégés même dont je parle en ſont un exemple. De cinquante titres qu'ils

renfermoient, il ne nous en reste que deux. S'ils nous avoient été conservés en entier, ils auroient pu en quelque façon nous consoler de la perte des originaux. Mais tout a subi le sort commun des choses humaines, & ne laisse que matiére à nos regrets.

Quel dommage qu'une Histoire, comme celle de Polybe, soit perdue! Qui apporta jamais plus d'attention & d'exactitude à s'assurer des faits que lui? Pour ne se pas tromper dans la description des lieux, chose très importante dans le récit militaire d'une attaque, d'un siége, d'une bataille, ou d'une marche, il s'y étoit transporté lui-même, & avoit fait dans cette seule vûe une infinité de voiages. La vérité étoit son unique étude. C'est de lui que l'on tient cette maxime célébre, que la vérité est à l'Histoire, ce que les yeux sont aux animaux: que comme ceux-ci ne sont d'aucun usage dès qu'on leur a crevé les yeux, de même l'Histoire sans la vérité n'est qu'une narration amusante & infructueuse. *Polyb. lib. 1. pag. 13.*

Mais on peut dire qu'ici, ce qu'il y a de moins à regretter, ce sont les faits. Quelle perte irréparable que les excellentes régles de politique & les solides

réflexions d'un homme, qui naturellement porté au bien public, en avoit fait toute son étude, qui pendant tant d'années, s'étoit trouvé dans les plus grandes affaires, qui avoit gouverné lui-même, & du gouvernement duquel on avoit été si satisfait! Voila ce qui fait le principal mérite de Polybe, & ce qu'un Lecteur de bon goût doit principalement y chercher. Car, il en faut convenir, les réflexions (j'entends celles d'un homme sensé comme Polybe) sont l'ame de l'Histoire.

On lui reproche ses digressions. Elles sont longues & fréquentes, je l'avoue; mais remplies de tant de faits curieux & d'instructions utiles, qu'on doit, non seulement lui pardonner ce défaut si c'en est un, mais même lui en savoir gré. D'ailleurs il faut se souvenir que Polybe avoit entrepris l'Histoire universelle de son tems, comme il en a donné le titre à son Ouvrage; ce qui doit suffire pour justifier ses digressions.

Denys d'Halicarnasse, Critique fort célébre dans l'antiquité, porte de notre Historien un jugement qui doit le rendre bien suspect lui-même en matiére de critique. Il dit nettement & sans circonlocution, qu'il n'y a point

de patience à l'épreuve de la lectur e de Polybe ; & la raison qu'il en appo rte, c'est que cet Auteur n'entend rien à l'arrangement des mots : c'est-à-dire qu'il auroit voulu trouver dans son Histoire des périodes arrondies, nombreuses, cadencées, telles qu'il les emploie lui-même dans la sienne, ce qui est un défaut essentiel en matiére d'histoire. Un stile militaire, simple, négligé se pardonne à un Ecrivain tel que le nôtre, plus attentif aux choses mêmes qu'aux tours & à la diction. Je n'hésite donc point à préférer au jugement de ce Rhéteur celui de Brutus, qui, loin de trouver la lecture de Polybe ennuieuse, s'en occupoit continuellement, & en faisoit des extraits dans ses heures de loisir. On le trouva appliqué à cette lecture la veille du jour où se donna la fameuse bataille de Pharsale. *Plut. in Brut. pag. 985.*

§. VI.

DIODORE DE SICILE.

DIODORE étoit d'Agyrium ville de Sicile, ce qui l'a fait appeller *Diodore de Sicile*; pour le distinguer de plusieurs autres Ecrivains de ce nom. Il a vécu sous Jule César & sous Auguste.

Son Ouvrage a pour titre, *Bibliothéque Historique*. Il comprend en effet l'Histoire de presque tous les peuples de la terre, qu'il faisoit passer comme en revûe devant son Lecteur: Egyptiens, Assyriens, Médes, Perses, Grecs, Romains, Carthaginois, & d'autres encore. Il comprenoit quarante Livres, dont il nous trace lui-même l'idée & la suite dans sa Préface. Les six premiers, dit-il, contiennent ce qui s'est passé avant la guerre de Troie, c'est-à-dire tous les tems fabuleux: dont les trois premiers sont les antiquités barbares, dans les trois autres les antiquités Grecques. Les onze suivans comprennent l'Histoire de tous les peuples, depuis la guerre de Troie jusqu'à la mort d'Alexandre le Grand inclusivement. Dans les vingt-trois autres cette histoire générale est continuée jusqu'au commencement de la guerre contre les Gaulois, où Jule César, après avoir subjugué plusieurs nations Gauloises très belliqueuses, porta les limites de l'Empire Romain jusqu'aux Iles Britanniques.

De ces quarante Livres, il ne nous en reste que quinze, avec quelques Fragmens qui nous ont été conservés

principalement par Photius, & par les extraits de Constantin Porphyrogénéte. On a les cinq premiers de suite.

Dans le premier, Diodore traite de l'origine du monde, & de ce qui regarde l'Egypte.

Dans le second, des premiers Rois d'Asie, depuis Ninus jusqu'à Sardanapale : des Médes, des Indiens, des Scythes, des Arabes.

Dans le troisiéme, des Ethiopiens & des Libyens.

Dans le quatriéme, de l'Histoire fabuleuse des Grecs.

Dans le cinquiéme, de l'Histoire fabuleuse de la Sicile, & des autres Iles.

Les Livres 6.7.8.9.& 10. sont perdus.

Les sept qui suivent, depuis l'onziéme jusqu'au dix-septiéme inclusivement, renferment l'histoire de quatre-vingts-dix ans, depuis l'expédition de Xerxès dans la Gréce jusqu'à la mort d'Alexandre le Grand.

Les trois suivans, savoir les 18. 19. & 20, traitent des différens & des guerres entre les successeurs d'Alexandre jusqu'aux dispositions pour la bataille d'Ipsus. Et là finit ce qui nous reste de l'Histoire de Diodore de Sicile, dans l'endroit le plus intéressant, &

dans le moment même où va se donner un combat qui décidera du sort des successeurs d'Alexandre.

Dans ces dix derniers Livres, qui renferment proprement l'Histoire suivie des Perses, des Grecs, & des Macédoniens, Diodore y joint aussi l'Histoire des autres peuples, & en particulier celle des Romains, selon que les événemens en concourent avec son principal sujet.

Diodore nous marque lui-même dans sa Préface qu'il emploia trente années à la composition de son Histoire. Le long séjour qu'il fit à Rome, lui fut pour cela d'un grand secours. Il parcourut aussi, non sans courir beaucoup de risques, plusieurs provinces de l'Europe & de l'Asie, pour s'assurer par lui-même de la situation des villes & des autres lieux dont il devoit parler, ce qui n'est pas indifférent pour la perfection de l'Histoire.

Son stile n'est point élégant ni orné, mais simple, clair, intelligible; & cette simplicité n'a rien de bas, ni de rampant.

Diod. lib. 20. pag. 746. Il n'approuve pas qu'on interrompe le fil de l'histoire par de fréquentes & de longues harangues : il n'en rejette

pourtant pas entiérement l'ufage, & croit qu'on les peut emploier fort à propos, quand l'importance de la matiére femble le demander. Après la défaite de Nicias on délibéra dans l'affemblée de Syracufe quel traitement on devoit faire aux prifonniers Athéniens. Diodore raporte les harangues de deux Orateurs, qui font longues, & fort belles, fur tout la premiére. *Diod. lib. 13. pag. 149.-161.*

On ne doit pas compter abfolument fur les dattes de Chronologie, ni fur les noms foit des Archontes d'Athénes, foit des Tribuns des foldats & Confuls de Rome, où il s'eft gliffé plufieurs fautes.

Cette Hiftoire préfente de tems en tems des réflexions fort fenfées & fort judicieufes. Diodore fur tout a grand foin de raporter le fuccès des guerres & des autres entreprifes, non au hazard ou à une fortune aveugle, comme le font plufieurs Hiftoriens, mais à une fageffe & à une Providence qui préfide à tous les événemens.

Tout bien pefé & bien examiné, on doit faire un grand cas des Ouvrages de Diodore qui font parvenus jufqu'à nous, & regretter beaucoup la perte des autres qui auroient jetté une gran-

de lumiére sur toute l'Histoire ancienne.

DENYS D'HALICARNASSE.

L'Historien dont nous parlons, nous apprend lui-même dans la Préface de son Ouvrage le peu que l'on sait touchant sa personne & son Histoire. Il étoit d'Halicarnasse ville de Carie dans l'Asie Mineure, patrie du grand Hérodote. Il eut pour pere Alexandre, qui n'est point connu d'ailleurs.

An. M. 3973. Av. J. C. 31. Il aborda en Italie vers le milieu de la cent quatre-vingt-septiéme Olympiade, dans le tems que César Auguste mit fin à la guerre civile qu'il soutint contre Antoine. Il demeura vingt-deux ans à Rome, & il emploia ce tems à y apprendre dans une grande exactitude la langue Latine, à s'instruire de la litérature & des écrits des Romains, & sur tout à s'informer avec soin de ce qui avoit raport à l'Ouvrage qu'il méditoit: car il paroit que c'étoit là le motif de son voiage.

Pour se mettre en état d'y mieux réussir, il fit une étroite liaison avec ce qu'il y avoit de plus savans hommes à

Rome, & eut avec eux de fréquens entretiens. A ces converſations de vive voix qui étoient pour lui d'un grand ſecours, il joignit une étude profonde des Hiſtoriens Romains les plus eſtimés, tels que Caton, Fabius Pictor, Valerius Antias, Licinius Macer, que Tite-Live cite fort ſouvent.

Quand il ſe crut ſuffiſamment inſtruit de tout ce qu'il jugeoit néceſſaire à l'exécution de ſon deſſein, il ſe mit à travailler. Le titre de ſon Ouvrage eſt *Les Antiquités Romaines*; & il l'appella ainſi, parce qu'en écrivant l'Hiſtoire de Rome, il remonte juſqu'à ſa plus ancienne origine. Il avoit conduit ſon Hiſtoire juſqu'au commencement de la premiére guerre Punique, & il s'étoit arrêté à ce terme, parce que ſon plan étoit d'éclaircir la partie de l'Hiſtoire Romaine la moins connue. Or, depuis les guerres Puniques, cette hiſtoire a été écrite par des Auteurs contemporains qui étoient entre les mains de tout le monde.

Des vingt Livres qui compoſoient les Antiquités Romaines, nous n'avons que les onze premiers, qui ne ménent qu'à l'an 312 de la fondation

de Rome. Les neuf derniers qui renfermoient tout ce qui se passa jusques à l'an 488 selon Caton, 490 selon Varron, sont péris par l'injure du tems. A chacun des Auteurs anciens dont nous parlons, nous sommes presque toujours obligés de regretter la perte d'une partie de leurs Ouvrages, sur tout quand ces Auteurs sont excellens, comme l'est celui dont il s'agit ici.

On a encore de lui quelques Fragmens au sujet des Ambassades, qui sont des morceaux détachés, & fort imparfaits. Les deux Titres qui nous restent de Constantin Porphyrogénéte nous en ont conservé aussi plusieurs fragmens.

Photius, dans sa Bibliothéque, parle des vingt Livres des Antiquités, comme d'un Ouvrage entier qu'il avoit lû. Il cite de plus un Abrégé que Denys d'Halicarnasse avoit fait de son Histoire en cinq Livres. Il en loue la justesse, l'élégance, & la précision; & il ne fait point de difficulté de dire que cet Historien, dans son Epitome, s'étoit surpassé lui-même.

Nous avons deux Traductions assez récentes de l'Histoire de Denys d'Halicarnasse, qui ont chacune leur méri-

te particulier, mais dans un genre différent. Il ne m'appartient point d'en faire la comparaison, ni de mettre l'une au dessus de l'autre : je laisse ce soin au Public, qui est en droit de porter son jugement sur les Ouvrages qui lui sont abandonnés. Je me propose seulement d'en faire grand usage dans la composition de l'Histoire Romaine.

Le Pere le Jay Jésuite, dans la Préface qu'il a mise à la tête de sa traduction de Denys d'Halicarnasse, trace de cet Auteur un portrait & un caractére, auquel il seroit difficile de rien ajouter. Je ne ferai presque que le copier, mais en l'abrégeant dans quelques endroits.

Tous les Ecrivains anciens & modernes, qui ont parlé avec quelque connoissance de son Histoire, reconnoissent dans lui un génie facile, une érudition profonde, un discernement exact, & une critique judicieuse. Il étoit versé dans tous les beaux arts, bon Philosophe, sage Politique, excellent Rhéteur. Il s'est peint dans son Ouvrage sans y penser. On l'y voit ami de la vérité, éloigné de toute prévention, tempérant, plein de zêle pour sa reli-

gion, déclaré contre les impies qui nioient une Providence.

Il ne se contente pas de raconter les guerres du dehors : il décrit avec le même soin les exercices de la paix, qui contribuent au bon ordre du dedans, & qui servent à entretenir l'union & la tranquillité parmi les citoiens. Il ne fatigue point par des narrations ennuieuses. S'il s'écarte en des digressions, c'est toujours pour apprendre quelque chose de nouveau, & capable de faire plaisir à ses Lecteurs. Il mêle dans ses récits des réflexions morales & politiques qui sont l'ame de l'Histoire, & le principal fruit qu'on en doive tirer. Il traite les matiéres avec beaucoup plus d'abondance & d'étendue que Tite-Live ; & ce que celui-ci renferme dans ses trois premiers Livres, l'Auteur Grec en fait la matiére d'onze Livres.

Il est constant que, sans ce qui nous reste de Denys d'Halicarnasse, nous ignorerions plusieurs choses, dont Tite-Live & les autres Historiens Latins ont négligé de nous instruire, & dont ils ne parlent que très superficiellement. Il est le seul qui nous ait fait connoitre à fond les Romains : qui ait

laissé à la postérité un détail circonstancié de leurs Cérémonies, du Culte de leurs dieux, de leurs Sacrifices, de leurs Mœurs, de leurs Coutumes, de leur Discipline, de leurs Triomphes, de leurs Comices ou Assemblées, du dénombrement & de la distribution du peuple en Classes & en Tribus. Nous lui sommes redevables des Loix de Romulus, de celles de Numa & de Servius, & de beaucoup d'autres choses pareilles. Comme il n'écrivoit son Histoire que pour instruire les Grecs ses compatriotes des faits & des mœurs des Romains qui leur étoient inconnus, il s'est cru obligé à une plus grande attention sur ce point que les autres Historiens Latins qui n'étoient pas dans le même cas que lui.

A l'égard du stile que l'Historien Grec & l'Historien Latin ont emploié dans la composition de leur Ouvrage, le Pere le Jay se contente du jugement qu'en a porté Henry Estienne ; » Que » l'Histoire Romaine ne pouvoit être » mieux écrite que l'a fait en Grec » Denys d'Halicarnasse, & Tite-Live » en Latin.

Pour moi je suis bien éloigné de souscrire à ce jugement, qui met une

ſorte d'égalité entre Denys d'Halicarnaſſe & Tite-Live, & qui ſemble les ranger tous deux ſur une même ligne par raport au ſtile. Je trouve entr'eux ſur ce point une différence infinie. Chez l'Auteur Latin, les deſcriptions, les images, les harangues, tout eſt plein de beauté, de nobleſſe, de grandeur, de force, de vivacité : chez le Grec, en comparaiſon de l'autre, tout eſt foible, prolixe, languiſſant. Je voudrois que les bornes de mon Ouvrage me permiſſent d'inſérer ici l'un des plus beaux faits de l'Hiſtoire ancienne de Rome, c'eſt le combat des Horaces & des Curiaces, & de comparer enſemble les deux récits. Dans Tite-Live, le Lecteur croit aſſiſter réellement au combat. Au premier aſpect des épées nues, au bruit & au cliquetis des armes, à la vûe du ſang qui coule des bleſſures des combattans, il ſe ſent pénétré d'horreur. Il partage avec les Romains & les Albains les divers ſentimens de crainte, d'eſpérance, de douleur, de joie, qui ſe ſuccédent alternativement de part & d'autre. Il eſt continuellement en ſuſpens dans l'attente inquiéte du ſuccès qui va décider du ſort des deux peuples. Le récit d'Ha-

licarnasse qui est beaucoup plus long, ne cause dans le Lecteur presque aucun de ces mouvemens. On le parcourt de sang froid, sans sortir de sa situation tranquille & naturelle, & l'on n'est point comme enlevé hors de soi-même par les violentes secousses que l'on sent dans Tite-Live à chaque changement qui arrive dans le sort des combattans. Denys d'Halicarnasse peut avoir par d'autres côtés plusieurs avantages sur Tite-Live : mais, pour le stile, il me semble qu'il ne peut point lui être comparé.

PHILON. APION.

PHILON étoit un Juif d'Alexandrie, de la race Sacerdotale, & des plus illustres familles de toute la ville. Il avoit étudié avec un grand soin les Livres sacrés qui faisoient la science des Juifs. Il se rendit aussi très célébre dans les Lettres humaines, & dans la Philosophie, sur tout dans celle de Platon. Il fut député par les Juifs d'Alexandrie vers l'Empereur Caïus Caligula, pour maintenir le droit de bourgeoisie qu'ils prétendoient avoir dans cette ville.

Euseb. lib. 2. cap. 5. Outre beaucoup d'autres Ouvrages, il écrivit en cinq Livres, selon Eusébe, les maux que les Juifs souffrirent sous Caïus. Nous n'en avons conservé que les deux premiers, dont l'un a *Ibid. cap. 18.* pour titre *Légation à Caïus*. Les trois autres ont été perdus. On dit que Philon aiant lu sous Claude en plein Sénat les écrits qu'il avoit faits contre l'impiété de Caïus, ils y furent si estimés, qu'on les fit mettre dans la Bibliothéque publique.

APION, ou Appion, étoit Egyptien, né à Oasis à l'extrémité de l'Egypte. Mais aiant obtenu le droit de bourgeoisie à Alexandrie, il se fit passer pour Alexandrin. Il étoit Grammairien de profession, comme on appelloit alors ceux qui étoient habiles dans les Lettres humaines, & dans la science de l'antiquité. Il fut mis à la tête des Députés que ceux d'Alexandrie envoiérent à Rome vers Caïus contre les Juifs de la même ville.

Suid. *Aul. Gell. lib. 5. cap. 14.* Il avoit été élevé par Didyme célébre Grammairien d'Alexandrie. C'étoit un homme de grande Litérature, & qui possédoit parfaitement l'Histoire Grecque, mais fort plein de lui-même, & entêté de son mérite.

Ce qu'on cite de lui, c'est son Histoire d'Egypte, où il renfermoit presque tout ce qu'il y avoit de plus mémorable dans ce pays si fameux. Il y parloit fort mal contre les Juifs, & encore plus dans un autre Ouvrage, où il avoit ramassé contr'eux toutes sortes de calomnies.

L'histoire d'un esclave nommé Androcle, qui fut nourri trois ans par un lion qu'il avoit guéri d'une plaie, & reconnu ensuite par le même lion à la vûe de toute la ville de Rome, lorsqu'il étoit exposé aux bêtes, doit être arrivée vers le tems dont nous parlons, puisqu'Apion, de qui Aulu-Gelle la cite, assuroit qu'il l'avoit vûe de ses yeux. L'esclave en eut la vie & la liberté pour récompense avec le lion même. Cette histoire est décrite fort au long dans Aulu-Gelle, & mérite d'être lue. *Aul. Gell. ibid.*

JOSEPHE.

Josephe étoit de Jérusalem, & de la race Sacerdotale. Il naquit en la première année de Caïus. Il fut si bien instruit, qu'à l'âge de quatorze ans les Pontifes mêmes le consultoient sur ce qui regardoit la Loi. Après avoir exa- *An. J. C. 37. Joseph. in vita sua.*

miné avec soin les trois sectes qui partageoient alors les Juifs, il choisit celle des Phariſiens.

AN. J. C. 56. A l'âge de dix-neuf ans il commença à prendre part aux affaires publiques.

AN. J. C. 67. Il soutint avec un courage incroiable le siége de Jotapat, qui dura près de sept semaines. La ville fut prise en la treizième année de Néron. Cette prise couta bien cher aux Romains, & Vespasien y fut blessé. On y compta quarante mille Juifs de tués. Joséphe, qui s'étoit caché dans une caverne, fut enfin contraint de se rendre à Vespasien.

Je ne raporte point tout ce qui se passa depuis ce tems-là jusqu'au fameux siége & à la prise de Jérusalem : il en fait lui-même le récit fort au long, & l'on peut le consulter. Je remarque seulement que pendant toute cette guerre, & lors même qu'il étoit encore captif, Vespasien & Tite voulurent toujours l'avoir auprès d'eux : de sorte qu'il ne s'y passoit rien du tout dont il n'eût une entiére connoissance. Car il voioit lui-même tout ce qui se faisoit du côté des Romains, & l'écrivoit exactement ; & il apprenoit des transfuges qui s'adressoient tous à lui, ce qui se passoit dans la ville, qu'il ne manquoit

manquoit pas sans doute aussi d'écrire aussitôt.

Ce fut apparemment après la prise de Jotapat, & lorsqu'il se vit engagé à vivre avec les Romains, qu'il apprit la langue Grecque. Il avoue qu'il ne put jamais la bien prononcer, parce qu'il ne l'avoit pas apprise de jeunesse, les Juifs estimant peu l'étude des Langues. Photius juge que sa phrase est pure.

Antiq. lib. 20. cap. 6.

Phot. cap. 47.

Après que la guerre fut finie, Tite s'en allant à Rome l'y amena avec lui. Vespasien le fit loger dans la maison qu'il avoit avant que d'etre Empereur, le fit citoien Romain, lui assigna une pension, lui donna des terres dans la Judée, & lui témoigna beaucoup d'affection tant qu'il vécut. Ce fut sans doute Vespasien, qui, en le faisant citoien, lui donna le nom de Flavius, qui étoit celui de sa famille.

AN. J.C. 71.

Dans le loisir que Joséphe avoit à Rome, il s'occupa à écrire l'Histoire de la guerre des Juifs sur les mémoires qu'il en avoit dressés. Il la composa d'abord en sa langue propre, qui étoit à peu près la même que la Syriaque. Il la traduisit ensuite en Grec pour les peuples de l'Empire, en remontant

jusqu'au tems d'Antiochus Epiphane & des Maccabées.

Joséphe fait profession d'y raporter avec une entiére sincérité tout ce qui s'est fait de part & d'autre, ne se réservant de l'affection qu'il avoit pour sa nation que le droit de plaindre quelquefois ses malheurs, & de détester les crimes des séditieux qui en avoient causé la ruine totale.

Dès que son Histoire Grecque fut achevée, il la présenta à Vespasien & à Tite, qui en furent extrêmement satisfaits. Celui-ci, dans la suite, ne se contenta pas d'ordonner qu'elle fût rendue publique, & mise dans une Bibliothéque ouverte à tout le monde; mais il signa de sa main l'exemplaire qui y devoit être mis, pour montrer qu'il vouloit que ce fût d'elle seule que tout le monde apprît ce qui s'étoit passé pendant le siége & à la prise de Jérusalem.

Outre la sincérité & l'importance de cette Histoire, où l'on trouve l'accomplissement entier & litéral des prédictions de JESUS-CHRIST contre Jérusalem, & la vengeance terrible que Dieu tira de cette malheureuse nation pour la mort qu'elle avoit fait souffrir

à son fils, l'Ouvrage en lui-même est fort estimé pour sa beauté. Le jugement que porte Photius de cette Histoire, c'est qu'elle est agréable, pleine d'élévation & de majesté, mais sans excès & sans enflure; qu'elle est vive & animée; pleine de cette éloquence qui excite ou appaise à son gré les mouvemens de l'ame; remplie d'excellentes maximes de morale: que les harangues en sont belles & persuasives, & que quand il faut soutenir les deux partis opposés, elle est féconde en raisons adroites & plausibles pour l'un & pour l'autre. S. Jérome loue Joséphe encore plus avantageusement en un seul mot, qui le caractérise parfaitement, en l'appellant le Tite-Live des Grecs.

Phot. cap. 47.

Hieron. Epist. 22.

Après que Joséphe eut écrit l'Histoire de la ruine des Juifs, il entreprit de faire l'Histoire générale de cette nation, en la commençant dès l'origine du monde, pour faire connoître à toute la terre les grandes merveilles de Dieu qui s'y rencontrent. C'est ce qu'il exécuta en vingt Livres, auxquels il donne lui-même le titre d'antiquités, quoiqu'il les continue jusqu'à la douziéme année de Néron, en la-

quelle les Juifs se révoltérent. Il paroit qu'il adressa cet Ouvrage à Epaphrodite, homme curieux & savant. On croit que c'est ce célébre Affranchi de Néron, que Domitien fit mourir en l'an 95. Joséphe acheva cet Ouvrage
AN. J. C. 93. en la 56e année de son âge, qui étoit la 13e du régne de Domitien.

In Præfat. Il y fait profession de ne rien ajouter à ce qui est dans les Livres Saints, dont il a tiré ce qu'il dit jusqu'après le retour de la captivité de Babylone, & de n'en rien retrancher. Mais il ne s'est pas acquitté de cette promesse aussi religieusement qu'il auroit été à souhaiter. Il ajoute quelques faits qui ne sont point de l'Ecriture, il en retranche un plus grand nombre, & en déguise quelques autres d'une maniére qui les rend tout humains, & leur fait perdre cette grandeur divine, & cette majesté que leur donne la simplicité de l'Ecriture. On ne peut pas aussi l'excuser de ce que souvent, après avoir raporté les plus grands miracles de Dieu, il en affoiblit l'autorité en laissant à chacun la liberté d'en croire ce qu'il voudra.

Joséphe voulut joindre à ses Antiquités l'Histoire de sa vie, durant qu'il y avoit encore plusieurs personnes qui

pouvoient le dementir s'il s'éloignoit de la vérité. Il paroit en effet qu'il la fit aussitôt après ; & on l'a considérée comme une partie du vingtiéme Livre de ses Antiquités. Il l'emploie presque toute à décrire ce qu'il fit étant Gouverneur de Galilée avant la venue de Vespasien. An. J. C. 96.

Comme diverses personnes témoignoient douter de ce qu'il disoit des Juifs dans ses Antiquités, & objectoient que si cette nation eût été aussi ancienne qu'il la faisoit, les autres Historiens en auroient parlé : il entreprit sur cela un Ouvrage, non seulement pour montrer que plusieurs Historiens avoient parlé des Juifs, mais aussi pour réfuter toutes les calomnies qui avoient été répandues contr'eux par divers Auteurs, & particuliérement par Apion dont nous avons parlé ; ce qui fait que tout l'Ouvrage est ordinairement intitulé *contre Apion*.

Il n'y a point eu de Livres plus généralement estimés & goûtés que ceux de Joséphe. La traduction en notre Langue en parut dans un tems, où, faute de meilleures lectures, les Romans étoient entre les mains de tout le monde. Elle contribua beaucoup à faire

tomber ce mauvais goût. En effet, on comprend aiſément qu'il n'y a que des eſprits faux, légers, ſuperficiels, qui puiſſent s'attacher à de pareils Ouvrages, qui ne ſont que l'effet des réveries creuſes d'un Ecrivain ſans poids & ſans autorité, & les préférer à des hiſtoires auſſi belles & auſſi ſolides que celles de Joſéphe. La vérité ſeule eſt la nourriture naturelle de l'eſprit, & il faut qu'il ſoit malade pour lui préférer, ou même pour lui comparer des fictions & des fables.

§. VII. *PLUTARQUE*.

AN. J. C. 48. PLUTARQUE naquit à Chéronée, ville de Béotie, cinq ou ſix ans avant la mort de l'Empereur Claude, autant qu'on le peut conjecturer. La Béotie [a] étoit décriée chez les Anciens comme un pays qui ne portoit point d'hommes d'eſprit ni de mérite. Plutarque, ſans parler de Pindare & d'Epaminondas, eſt une bonne réfutation de cet injuſte préjugé, & une preuve évidente, qu'il n'y a point de terroir, comme il le dit lui-même, où l'eſprit & la vertu ne puiſſent naître.

Il deſcendoit d'une des plus honnêtes

a Bœotum in craſſo jurares aëre natum. *Horat.*

& des plus considérables familles de Chéronée. On ignore le nom de son pere : il en parle comme d'un homme d'un grand mérite & d'une grande érudition. Son aïeul s'appelloit Lamprias, à qui il rend ce témoignage, qu'il étoit très éloquent, qu'il avoit une imagination fertile, & qu'il se surpassoit lui-même lorsqu'il étoit à table avec ses amis. Car alors son esprit s'animoit d'un nouveau feu, & son imagination toujours heureuse, devenoit plus vive & plus féconde ; & Plutarque nous a conservé ce bon mot que Lamprias disoit de lui-même : *Que la chaleur du vin faisoit sur son esprit le même effet que le feu produit sur l'encens, dont il fait évaporer ce qu'il a de plus fin & de plus exquis.*

Plutarque nous apprend qu'il recevoit des leçons de Philosophie & de Mathématiques sous le Philosophe Ammonius à Delphes, pendant le voiage que Néron fit en Gréce : il pouvoit alors avoir 17 ou 18 ans.

Il paroit que les talens de Plutarque éclatérent de bonne heure dans son pays. Car, encore jeune, on le députa avec un autre citoien vers le Proconsul pour quelque affaire importante. *Plut. in Moral. pag. 816.*

Son Collégue étant demeuré en chemin, il acheva seul le voiage, & fit ce que portoit leur commission. A son retour, comme il se disposoit à en rendre compte au public, son pere le prenant en particulier, lui parla de la sorte. „ Mon fils, dans le raport que „ vous allez faire, gardez-vous bien „ de dire, *Je suis allé, j'ai parlé, j'ai* „ *fait* : mais dites toujours, *Nous sommes allés, nous avons parlé, nous avons* „ *fait*, en associant votre Collégue à „ toutes vos actions, afin que la moitié du succès soit attribuée à celui „ que la patrie a honoré de la moitié „ de la commission, & que par ce „ moien vous écartiez de vous l'envie „ qui suit presque toujours la gloire „ d'avoir réussi. « C'est ici une leçon bien sage, & rarement pratiquée par ceux qui ont des Collégues, ou dans le commandement des armées, ou dans l'administration des affaires, ou dans quelque commission que ce soit; à qui il arrive souvent, par un amour propre mal entendu, & par une bassesse d'ame odieuse & méprisable, de vouloir s'attribuer à eux seuls l'honneur d'un succès qui leur est commun avec leurs Collégues. Ils ne font pas

réflexion, que la gloire ſuit ordinairement ceux qui la fuient, & qu'elle leur rend avec uſure ce qu'ils en ont bien voulu communiquer aux autres. Il fit pluſieurs voiages en Italie : on en ignore le ſujet. On peut ſeulement conjecturer avec beaucoup de fondement que le deſſein d'achever & de perfectionner ſon Ouvrage des Vies des hommes illuſtres, l'obligea à faire un plus grand ſéjour à Rome, qu'il n'auroit fait ſans cela. Ce qu'il dit dans la vie de Démoſthéne, appuie cette conjecture. » Selon lui, un homme qui » a entrepris de raſſembler des faits, » & d'écrire une Hiſtoire compoſée » d'événemens qui ne ſont ni ſous ſa » main, ni arrivés dans ſon pays, mais » étrangers, divers, & épars çà & là » dans pluſieurs différens Ecrits, a be- » ſoin d'être dans une grande ville » bien peuplée, & où régne le goût » des belles choſes. Un tel ſéjour le » met en état d'avoir quantité de Li- » vres en ſa diſpoſition, & de s'inſtrui- » re, par la converſation, de toutes » les particularités qui ont échapé aux » Ecrivains, & qui, s'étant conſervées » dans la mémoire des hommes, n'en » ont acquis que plus d'autorité par

In vit. Demoſth. pag. 849.

„ cette espéce de tradition. C'est le
„ moien de ne pas faire un Ouvrage
„ imparfait, & qui manque de ses prin-
„ cipales parties.

Il est impossible de dire précisément en quel tems il fit ses voiages. On peut seulement assurer qu'il n'alla à Rome pour la premiére fois qu'à la fin du régne de Vespasien, & qu'il n'y alla plus après celui de Domitien. Car il paroit qu'il fut fixé dans sa patrie peu de tems après la mort du dernier, & qu'il s'y retira à l'âge de quarante-quatre ou quarante-cinq ans.

Le motif qui le porta à y fixer sa retraite pour toujours, est digne de remarque. *Je suis né*, disoit-il, *dans une ville fort petite ; & pour l'empêcher de devenir encore plus petite, j'aime à m'y tenir.* En effet quelle gloire ne lui a-t-il pas procurée ! Caton d'Utique, aiant persuadé, non sans peine, au Philosophe Athénodore de venir avec lui d'Asie à Rome, fut si flaté & si content de cette conquête, qu'il la regarda comme un exploit plus grand, plus éclatant, & plus utile, que ceux de Luculle & de Pompée, qui avoient triomphé des Nations & des Roiaumes de l'Orient. Si un Etranger, célé-

bre par sa sagesse, fait tant d'honneur à une ville où il n'est point né, quel relief ne donne point un grand Philosophe, un grand Ecrivain à la ville qui l'a porté, & où il a choisi de finir ses jours, quoiqu'il pût trouver ailleurs de plus grands avantages. Mr. Dacier a raison de dire que rien ne doit faire plus d'honneur à Plutarque que ce sentiment d'amour & de tendresse qu'il témoigna à Chéronée. On voit tous les jours des gens quitter leur patrie pour faire fortune, & pour s'aggrandir : mais on n'en voit point qui renoncent à leur ambition, pour faire, s'il est permis de parler ainsi, la fortune de leur patrie.

Plutarque a bien illustré la sienne. Qu'on nomme Chéronée, personne presque ne se souvient que ce fut là que Philippe remporta sur les Athéniens & sur les Béotiens cette grande victoire, qui le rendit maître de la Gréce; mais une infinité de gens disent : C'est là que Plutarque est né, c'est où il a fini ses jours, & où il a écrit la plupart de ces beaux Traités qui seront éternellement utiles au genre humain.

Pendant le séjour qu'il fit à Rome, sa

maison étoit toujours remplie d'amateurs des belles connoissances, parmi lesquels on comptoit les plus illustres personnages de la ville, qui alloient entendre ses discours sur les différentes matiéres de Philosophie. Car, dans ce tems-là, les premiéres personnes de l'Etat, & les Empereurs même, se faisoient un honneur & un plaisir d'assister aux leçons des grands Philosophes & des Rhéteurs de réputation. On peut juger de l'empressement avec lequel ces discours publics de Plutarque étoient écoutés, & de l'attention qu'on lui donnoit, par ce qu'il raconte lui-même dans son Traité de la Curiosité. » Autrefois à Rome, dit-il, un jour » que je parlois en public, Arulenus » Rusticus, celui que Domitien fit » mourir ensuite à cause de l'envie » qu'il portoit à sa gloire, étoit du » nombre de mes auditeurs. Comme » j'étois au milieu de mon discours, un » Officier entra, & lui rendit une Let» tre de César, (apparemment de » Vespasien.) D'abord un grand silen» ce régna dans l'assemblée, & je m'ar» rêtai pour lui donner le tems de lire » sa Lettre : mais il ne le voulut point, » & n'ouvrit sa Lettre qu'après que

Pag. 522.

» j'eus achevé, & que l'assemblée fut » congédiée. « C'étoit peutêtre pousser un peu trop loin la considération pour l'Orateur. Défaut peu commun, & qui part d'un principe bien louable !

Plutarque ne faisoit ses dissertations qu'en Grec. Car, quoique la langue Latine fût en usage dans tout l'Empire, il ne la connoissoit pas assez pour la parler. Il nous dit lui-même, dans la vie de Démosthéne, que pendant son séjour à Rome & dans les autres villes d'Italie, il n'avoit pas eu le tems de l'apprendre à cause des affaires publiques dont il étoit chargé, & du grand nombre de personnes qui alloient tous les jours chez lui pour s'entretenir de la Philosophie ; qu'il ne commença que fort tard à lire les Ecrits des Romains ; & que les termes de cette langue n'avoient pas tant servi à lui faire entendre les faits, que la connoissance qu'il avoit déja des faits l'avoit conduit à entendre les termes. Mais la langue Grecque étoit fort connue à Rome, & elle étoit même, à proprement parler, la langue des sciences, témoin les Ouvrages de l'Empereur Marc Auréle, qui écrivit en Grec ses admirables Réfléxions. Ce défaut de connoissance de

Pag. 846

la langue Latine a fait commettre à Plutarque quelques fautes que l'on remarque dans ses Ecrits.

Il eut dans sa patrie les charges les plus considérables : car il fut Archonte, c'est-à-dire premier Magistrat. Mais il avoit exercé auparavant des emplois inférieurs, & les avoit exercés avec le même soin, la même application, & la même satisfaction, qu'il exerça ensuite les plus importans. Il étoit persuadé, & il enseignoit par son exemple, que dans les emplois dont la patrie nous charge, quelque bas qu'ils paroissent, il n'y a rien qui nous rabaisse, & qu'il dépend d'un homme de bien & d'un homme sage de les annoblir par la maniére dont il s'en acquitte, ce qu'il prouve par l'exemple d'Epaminondas.

In Moral. pag. 811.

Comme Plutarque remplit exactement tous les devoirs de la vie civile, & qu'il fut en même tems bon fils, bon frere, bon pere, bon mari, bon maître, bon citoien : il eut la joie aussi de trouver dans son domestique & dans l'intérieur de sa famille toute la paix & la satisfaction qu'il pouvoit desirer : bonheur qui n'est pas commun, & qui est le fruit d'un esprit sage, mo-

déré, & complaisant. Il parle fort avantageusement de ses freres, de ses sœurs, & de sa femme. Elle étoit des meilleures familles de Chéronée, & on la regardoit comme un modéle de sagesse, de modestie, & de vertu : elle s'appelloit Timoxéne. Il en eut quatre garçons de suite, & une fille. Il perdit deux de ces fils, & cette fille mourut à l'âge de deux ans, après deux de ses freres. Nous avons la lettre de consolation qu'il écrivit à sa femme sur la mort de cette enfant. *Consol. ad uxor. pag. 608. &c.*

Il eut un neveu, appellé Sextus, Philosophe d'un si grand savoir & d'une si grande réputation, qu'il fut appellé auprès de l'Empereur Marc Auréle, pour lui enseigner les Lettres Grecques. Cet Empereur lui rend un témoignage bien glorieux dans le premier livre de ses réflexions. *Sextus*, dit-il, *m'a enseigné par son exemple à être doux, à gouverner ma maison en bon pere de famille, à avoir une gravité simple sans affectation, à tâcher de deviner & de prévenir les souhaits & les besoins de mes amis, à souffrir les ignorans & les présomptueux qui parlent sans penser à ce qu'ils disent, & à m'accommoder à la portée de tout le monde*, &c.

Voilà beaucoup d'excellentes qualités; sur tout celle qui le portoit *à deviner & à prévoir les souhaits & les besoins de ses amis*, parce qu'elle marque que Marc Auréle connoissoit le devoir essentiel d'un Prince, qui est d'être intimement persuadé, que, par sa qualité de Prince, il est né pour les autres, & non les autres pour lui. Il en faut dire autant de tous ceux qui sont en place.

Il est tems de venir aux Ouvrages de Plutarque. On les partage en deux classes; les Vies des hommes illustres, & les Traités de Morale.

Il y a dans ceux-ci un grand nombre de faits curieux qu'on ne trouve point ailleurs, de leçons très utiles pour la conduite de la vie particuliére & pour l'administration des affaires publiques, de principes même admirables sur la Divinité, sur la Providence, sur l'immortalité de l'ame; mais le tout avec un mélange d'opinions absurdes & ridicules, tel qu'il se trouve dans presque tous les payens. L'ignorance de la bonne Physique rend aussi la lecture de plusieurs de ses Traités fort ennuieuse & rebutante.

La partie des Ouvrages de Plutar-

que la plus estimée, est celle qui comprend les Vies des hommes illustres Grecs & Latins, qu'il apparie & compare ensemble. Nous n'avons pas toutes celles qu'il a composées : on en a perdu au moins seize. Celles, dont la perte doit être le plus regrettée, sont les vies d'Epaminondas & des deux Scipions Africains. Il nous manque aussi les comparaisons de Thémistocle & de Camille, de Pyrrhus & de Marius, de Phocion & de Caton, de César & d'Alexandre.

Il ne faut pas s'étonner qu'un homme de bon goût & de bon jugement, interrogé lequel de tous les Livres de l'antiquité profane il voudroit conserver, s'il n'en pouvoit sauver qu'un seul à son choix d'un incendie commun, se soit déterminé pour les Vies de Plutarque.

C'est l'ouvrage le plus accompli que nous ayions, & le plus propre à former les hommes soit pour la vie publique & les fonctions du dehors, soit pour la vie privée & domestique. Plutarque ne se laisse point éblouir, comme la plupart des Historiens, par les actions d'éclat, qui font beaucoup de bruit, & qui attirent l'admiration du

vulgaire & du plus grand nombre des hommes. Il juge des choſes ordinairement par ce qui en fait le véritable prix. Les ſages réflexions qu'il mêle dans ſes écrits, accoutument ſes Lecteurs à en juger de la même ſorte, & leur apprennent en quoi conſiſte la véritable grandeur & la ſolide gloire. Il refuſe infléxiblement ces titres honorables à tout ce qui ne porte point le caractére de juſtice, de vérité, de bonté, d'humanité, d'amour du bien public, & qui n'en a que les apparences. Il ne s'arréte point aux actions extérieures & brillantes, où les Princes, les Conquérans, & tous les Grands de la terre, attentifs à ſe faire un nom, jouent chacun leur rôle ſur la ſcéne du monde, y repréſentent pour ainſi dire un perſonnage paſſager, & réuſſiſſent à ſe contrefaire pour un tems. Il les démaſque, il les dépouille de tout l'appareil étranger qui les environne, il les montre tels qu'ils ſont en eux-mêmes; & pour les mettre hors d'état de ſe dérober à ſa vûe perçante, il les ſuit avec ſon Lecteur juſques dans l'intérieur de leurs maiſons, les examine, s'il étoit permis de s'exprimer ainſi, dans leur deshabillé, préte l'oreille à

leurs converſations les plus familiéres, les conſidére à table où l'on ne ſait ce que c'eſt que de ſe contraindre, & dans le jeu où l'on ſe gêne encore moins. Voilà ce qu'il y a de merveilleux dans Plutarque, & ce qui eſt, ce me ſemble, trop négligé par nos Hiſtoriens, qui évitent comme bas & rampant un certain détail d'actions communes, qui font pourtant mieux connoitre les hommes que les plus éclatantes. Ces détails, loin de défigurer les Vies de Plutarque, ſont préciſément ce qui en rend la lecture & plus agréable, & plus utile.

Qu'il me ſoit permis d'apporter ici un exemple de ces ſortes d'actions. Je l'ai déja cité dans le Traité des Etudes, à l'endroit où j'examine en quoi conſiſte la véritable Grandeur.

Mr. de Turenne ne partoit jamais pour ſes campagnes, qu'il n'eût fait avertir auparavant tous les Ouvriers qui avoient fait quelque fourniture pour ſa maiſon, de remettre leurs Mémoires entre les mains de ſon Intendant. La raiſon qu'il en apportoit, c'eſt qu'il ne ſavoit pas s'il reviendroit de la campagne. Cette circonſtance peut paroître petite & baſſe à de cer-

taines personnes, peu dignes d'entrer dans l'Histoire d'un aussi grand homme que Mr. de Turenne. Plutarque n'en auroit pas pensé ainsi; & je suis persuadé que l'Auteur de la nouvelle vie de ce Prince, qui est un homme sensé & judicieux, ne l'auroit pas omise s'il en eût été informé. Elle marque en effet un fond de bonté, d'équité, d'humanité, & même de religion, qui ne se trouve pas toujours dans les grands Seigneurs, insensibles quelquefois aux plaintes du pauvre & de l'artisan, dont le paiement néanmoins, selon l'Ecriture, differé seulement de quelques jours, crie vengeance au ciel, & ne manque pas de l'obtenir.

Pour ce qui regarde le stile de Plutarque, sa diction n'est pas pure, ni élégante : mais en récompense elle a une force & une énergie merveilleusement propre à peindre en peu de mots de vives images, à lancer des traits perçans, & à exprimer des pensées nobles & sublimes. Il emploie assez fréquemment des comparaisons, qui jettent beaucoup de grace & de lumiére dans ses réflexions & dans ses récits. Il a des harangues d'une beauté inimitable, presque toujours dans le stile fort & véhément.

Il faut que les beautés de cet Auteur soient bien solides, & bien frapées au coin du bon goût, pour se faire encore sentir, comme elles font, dans le vieux Gaulois d'Amiot. Mais j'ai tort. Ce vieux Gaulois a un air de fraicheur qui le fait rajeunir, ce semble, de jour en jour. Aussi de très habiles gens aiment mieux emploier la traduction d'Amiot, que de traduire eux-mêmes les passages de Plutarque qu'ils citent, *ne croiant pas* (c'est Mr. Racine qui parle ainsi) *pouvoir en égaler les graces.* Je ne le lis jamais, sans regretter la perte d'une infinité de bons mots de ce vieux langage, presque aussi énergiques que ceux de Plutarque. Nous laissons notre langue s'appauvrir tous les jours, au lieu de songer, à l'exemple des Anglois nos voisins, à découvrir des moïens de l'enrichir. On dit que nos Dames, par trop de délicatesse, sont cause en partie de cette disette où notre langue court risque d'être réduite. Elles auroient grand tort, & devroient bien plutôt favoriser par leurs suffrages, qui en entraînent beaucoup d'autres, la sage hardiesse d'Ecrivains d'un certain rang & d'un certain mérite : comme ceux-ci de leur côté, devroient

Dans la préface de Mithridate.

aussi devenir plus hardis, & hazarder plus de nouveaux mots qu'ils ne font, mais toujours avec une retenue & une discrétion judicieuse.

On a pourtant obligation à Mr. Dacier d'avoir substitué une nouvelle traduction des Vies de Plutarque à celle d'Amiot, & d'avoir mis par là beaucoup plus de personnes en état de les lire. Elle pouvoit être plus élégante & plus travaillée. Mais un Ouvrage d'une si vaste étendue, pour être conduit à la derniére perfection, demanderoit la vie d'un homme entiére.

ARRIEN.

ARRIEN étoit de Nicomédie. Sa science & son éloquence, qui lui firent donner le titre de nouveau Xénophon, l'élevérent dans Rome à toutes les dignités, jusqu'au Consulat même. On peut croire que c'est le même qui gouverna la Cappadoce dans les derniéres années d'Adrien, & qui repoussa les Alains. Il vécut à Rome sous Adrien, Antonin, & Marc Auréle.

Il étoit disciple d'Epictéte, le plus célébre Philosophe de ce tems-là. Il avoit fait en huit livres un Ouvrage sur *les Entretiens d'Epictéte* : nous n'en

avons que les quatre premiers. Il avoit composé encore beaucoup d'autres Ouvrages.

On a les ſept Livres qu'il a écrits ſur les expéditions d'Alexandre : Hiſtoire d'autant plus eſtimable, qu'elle part de la main d'un Ecrivain qui étoit en même tems homme de guerre, & bon politique. Auſſi Photius lui donne-t-il la gloire d'avoir écrit mieux que perſonne la vie de ce Conquérant. Ce Critique nous a donné un abrégé de celles des Succeſſeurs d'Alexandre, qu'Arrien avoit auſſi écrites en dix autres Livres. Il ajoute que le même Auteur avoit fait un Livre ſur les Indes : & on l'a encore, mais on en fait un huitiéme Livre de l'Hiſtoire d'Alexandre.

Il a fait auſſi la deſcription des côtes du Pont-Euxin. On lui en attribue une autre de celles de la mer Rouge, c'eſt-à-dire des côtes Orientales de l'Afrique, & de celles de l'Aſie juſqu'aux Indes. Mais il ſemble qu'elle ſoit d'un Auteur plus ancien, contemporain de Pline le Naturaliſte.

E L I E N. (*Claudius Ælianus.*)

ELIEN étoit de Préneſte, mais avoit

passé la plus grande partie de sa vie à Rome : c'est pourquoi il se dit lui-même Romain. Il a fait un petit Ouvrage en quatorze Livres, qui a pour titre *Historiæ variæ*, c'est-à-dire *Mélange d'histoires*; & un autre en dix-sept Livres sur l'histoire des animaux. Nous avons un Ecrit en Grec & en Latin sur l'ordre observé par les Grecs dans l'arrangement des armées, adressé à Adrien, & fait par un Elien. Tous ces Ouvrages peuvent être du même Auteur, qu'on croit être celui
Lib. 12. Epigr. 24. dont Martial loue l'éloquence dans une épigramme.

APPIEN.

APPIEN étoit d'Alexandrie. Il vivoit du tems de Trajan, d'Adrien, & d'Antonin. Il plaida quelque tems à Rome : puis il eut l'Intendance du domaine des Empereurs.

Il écrivit l'Histoire Romaine, non tout de suite comme Tite-Live, mais faisant un Ouvrage à part de chacune des nations subjuguées par les Romains, où il mettoit selon l'ordre des tems tout ce qui regardoit la même nation. Ainsi son dessein étoit de faire une Histoire exacte des Romains, & de

de toutes les provinces de leur Empire, jusqu'à Auguste : & il alloit aussi quelquefois jusqu'à Trajan. Photius en compte vingt-quatre Livres, & il n'avoit pas néanmoins encore vû tous ceux dont Appien parle dans sa préface.

Nous en avons aujourd'hui l'Histoire des guerres d'Afrique, de Syrie, des Parthes, de Mithridate, d'Ibérie ou d'Espagne, d'Annibal; des fragmens de celles d'Illyrie; cinq Livres des guerres civiles au lieu des huit que marque Photius, & quelques fragmens de plusieurs autres, que Mr. Valois a tirés des recueils de Constantin Porphyrogénéte, avec des Extraits semblables de Polybe, & de divers autres Historiens.

Photius remarque que cet Auteur aime extrémement la vérité de l'Histoire, & qu'il apprend autant qu'aucun autre l'art de la guerre : que son stile est simple & sans superfluité, mais vif & animé. Dans ses harangues il donne d'excellens modéles de la maniére dont il faut s'y prendre, soit pour redonner du courage à des soldats abbatus, soit pour les adoucir quand ils s'emportent avec trop de violence. Il prend beaucoup de choses de Po-

lybe, & copie souvent Plutarque.

DIOGENE LAERCE.

DIOGENE LAERCE, ou *de Laërte*, a vécu sous Antonin, ou peu après lui. D'autres ne le mettent que sous Sévére & ses Successeurs. Il a écrit en dix Livres les vies des Philosophes, dont il raporte avec soin les sentimens & les Apophthégmes. Cet Ouvrage est fort utile pour connoitre les différentes sectes des anciens Philosophes.

Le surnom *de Laërte* qu'on a accoutumé de lui donner, marque apparemment son pays, qui pouvoit être le château ou la ville de Laërte dans la Cilicie.

On tire de ses écrits qu'après avoir bien étudié l'histoire & les dogmes des Philosophes, il avoit embrassé la secte des Epicuriens, les plus éloignés de la vérité, & les plus opposés à la vertu.

DION CASSIUS. (*Cocceius*, ou *Cocceianus.*)

DION étoit de Nicée en Bithynie. Il a vécu sous les Empereurs Commode, Pertinax, Sévére, Caracalla, Macrin, Héliogabale, Alexandre, qui eurent toujours pour lui une grande considération, & lui confiérent les Gouvernemens & les postes de l'Em-

pire les plus importans. Alexandre le nomma pour être une seconde fois Consul. Après ce Consulat, il obtint la permission d'aller passer le reste de sa vie en son pays à cause de ses infirmités. An. J.C. 229.

Il a écrit en huit Decades, c'est-à-dire en quatre-vingts Livres, toute l'Histoire Romaine, depuis la venue d'Enée en Italie jusqu'à l'Empereur Alexandre. Il nous apprend lui-même qu'il emploia dix ans à ramasser des Mémoires de tout ce qui s'étoit passé depuis la fondation de Rome jusqu'à la mort de Sévére, & douze autres années à en composer l'histoire jusqu'à celle de Commode. Il y joignit ensuite celle des autres Empereurs avec le plus d'exactitude qu'il put jusqu'à la mort d'Héliogabale, & un simple abrégé des huit premiéres années d'Alexandre, parce qu'aiant été peu en Italie pendant ce tems-là, il n'avoit pas pu si bien savoir comment les choses s'étoient passées.

Suid. *Phot.* *Dio. lib. 72. pag. 829.* *Id. lib. 80. pag. 917.*

Photius remarque que son stile est élevé & proportionné à la grandeur de son sujet : que ses termes sont magnifiques, que sa phrase & son tour sentent l'antiquité : qu'il a pris Thucy-

dide pour son modéle, qu'il l'imite excellemment dans sa maniére de narrer & dans ses harangues, & qu'il l'a suivi presque en tout, sinon qu'il est plus clair. Cet éloge est bien favorable à Dion, mais je ne sai s'il ne passe pas un peu les bornes du vrai.

Vossius dit, & Lipse avoit pensé de même avant lui, qu'on ne peut pardonner à cet Historien de n'avoir pas sû estimer la vertu selon son prix, & d'avoir décrié les plus grands hommes de l'antiquité, comme Cicéron, Brutus, Cassius, Sénéque, soit par une malignité d'esprit, soit par une corruption de mœurs & de jugement. Le fait est constant; & quoiqu'il en soit du motif, la chose en soi ne peut jamais lui faire d'honneur.

Il avoit fait, comme nous avons dit, quatre-vingts Livres de l'Histoire Romaine : mais il ne nous reste qu'une bien petite partie de ce grand Ouvrage. Car les trente-quatre premiers Livres sont perdus, avec la plus grande partie du trente-cinquiéme, hors quelques fragmens. Les vingt suivans, depuis la fin du trente-cinquiéme jusqu'au cinquante-quatriéme, est ce qu'on en a de plus entier. Vossius

croit que les six suivans, qui vont jusqu'à la mort de Claude, le sont aussi. Mais Buchérius soutient qu'ils sont fort tronqués : & cela paroit fort vraisemblable. Nous n'avons des vingt derniers que quelques fragmens.

Ce qui supplée un peu à ce défaut, c'est un abrégé de Dion, depuis le trente-cinquiéme Livre & le tems de Pompée jusqu'à la fin, composé par Jean Xiphilin Patriarche de Constantinople dans l'onziéme siécle. On trouve que cet abrégé est assez juste, Xiphilin n'aiant rien ajouté à Dion qu'en très peu d'endroits où cela étoit nécessaire, & s'étant d'ordinaire servi de ses propres termes. L'Histoire de Zonare se peut dire encore un abrégé de Dion : car il le suit fidélement, & nous apprend quelquefois des choses que Xiphilin avoit omises.

HERODIEN.

ON NE SAIT de la vie d'Hérodien autre chose, sinon qu'il étoit d'Alexandrie, fils d'un Rhéteur nommé Apollonius le *Discole* ou le Difficile, & qu'il suivit la profession de son pere. Il est fort connu par les huit Livres qu'il nous a donnés de l'His-

ſtoire des Empereurs, depuis la mort de M. Auréle juſqu'à celle de Maxime & de Balbin. Il nous aſſure lui-même que l'Hiſtoire de ces ſoixante années eſt celle de ſon tems, & de ce qu'il avoit vû. Il avoit été emploié en divers miniſtéres de la Cour & de la Police, ce qui lui avoit donné moien de prendre part à pluſieurs des événemens qu'il raporte.

Pour ſon Hiſtoire, Photius en fait un jugement fort avantageux. Car il dit que ſon ſtile eſt clair, élevé, agréable; que ſa diction eſt ſage & tempérée, tenant le milieu entre l'élégance affectée de ceux qui dédaignent les beautés ſimples & naturelles, & le diſcours bas & ſans vigueur de ceux qui ſe font honneur d'ignorer ou de mépriſer toutes les délicateſſes de l'art; qu'il ne recherche point un faux agrément par des diſcours inutiles, & qu'il n'omet rien de néceſſaire; qu'en un mot il céde à peu d'Auteurs dans toutes les beautés de l'Hiſtoire. La traduction qu'Ange Politien a faite de l'ouvrage d'Hérodien, ſoutient dignement & égale preſque l'élégance de l'original. La Verſion Françoiſe que nous en a donné Mr. l'Abbé Mongaut enchérit beaucoup ſur la Latine.

EUNAPE.

EUNAPE étoit de Sardes en Lydie. Il vint à Athénes à l'âge de 16 ans. Il étudia l'éloquence sous Proérése Sophiste Chrétien, & la magie sous Chrysante, qui avoit épousé sa cousine. Nous avons une histoire des vies des Sophistes du IVe siécle par Eunape. On y trouve beaucoup de particularités pour l'histoire de ce tems-là. Il commence par Plotin, qui parut au milieu du IIIe siécle, d'où il passe à Porphyre, à Jamblique & à ses Disciples, sur lesquels il s'étend particuliérement. Il avoit aussi écrit une Histoire des Empereurs en quatorze livres, qui commençoient en l'an 268 au régne de Claude successeur de Gallien, & se terminoient à la mort d'Eudoxie femme d'Arcade en l'an 404. Il nous reste quelques fragmens de cette Histoire dans les extraits de Constantin Porphyrogénéte sur les Ambassades, & dans Suidas. On y voit qu'il étoit extrémement envenimé contre les Empereurs Chrétiens, sur-tout contre Constantin. On remarque la même aigreur dans ses vies des Sophistes, principalement contre les AN. J.C. 363.

Moines. Il ne faut pas s'étonner qu'un Magicien fût ennemi de la religion Chrétienne.

ZOSIME.

An. J.C. 415. ZOSIME, Comte & Avocat du Fisc, vivoit du tems de Théodose le Jeune. Il a écrit l'Histoire des Empereurs Romains en six Livres. Le premier, qui comprend la suite de ces Princes depuis Auguste jusqu'à Probus, (car on a perdu ce qui regardoit Dioclétien) est extrémement abrégé. Les cinq autres sont plus étendus, surtout au tems de Théodose le Grand & de ses enfans. Il ne passe pas le second siége qu'Alaric mit devant la ville de Rome. La fin du sixiéme Livre nous manque. Photius loue son stile. Il dit que Zosime n'a presque fait que copier & abréger l'Histoire d'Eunape; & c'est peutêtre ce qui l'a fait perdre. Il n'est pas moins animé que lui contre les Empereurs Chrétiens.

PHOTIUS.

PHOTIUS, Patriarche de Constantinople, a vécu dans le IXe siécle. Il étoit d'une érudition immense, & d'une ambition encore plus vaste, qui le porta à d'horribles excès, & causa

des troubles infinis dans l'Eglise. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit ici.

Je le place parmi les Historiens Grecs, & je finis par lui ce qui les regarde, non qu'il ait composé une Histoire en forme, mais parce que, dans l'un de ses Ouvrages, il nous a donné des extraits d'un grand nombre d'Historiens, dont plusieurs, sans lui, nous seroient presque absolument inconnus. Cet Ouvrage est intitulé *Bibliothéque*, Μυριόβιβλον & en effet il mérite ce nom. Photius y examine près de trois cens Auteurs, & en marque le nom, le pays, le tems où ils ont vécu, les Ouvrages qu'ils ont composés, le jugement qu'il en faut porter pour le stile & le caractére, & quelquefois même en extrait d'assez longs morceaux, ou en fait des abrégés, qui ne se trouvent que dans cet Ouvrage. On voit par là combien il nous est précieux.

ARTICLE SECOND.

DES HISTORIENS LATINS.

Je ne m'arreterai pas lontems à décrire les foibles commencemens, &, pour ainsi dire, l'enfance de l'Histoire Romaine. On sait que

d'abord [a] elle ne consistoit que dans de simples Mémoires dressés par le grand Pontife, où il inséroit régulièrement chaque année tout ce qui se passoit de plus considérable dans l'Etat, soit en paix soit en guerre; & cette coutume, établie dans les commencemens de Rome, dura jusqu'au tems de P. Mucius grand Pontife, c'est-à-dire jusqu'à l'année de Rome 629 ou 631. On donnoit à ces Mémoires le nom de *grandes Annales*.

On juge bien que ces Mémoires, dans des tems si reculés, étoient écrits d'un stile fort simple & même fort grossier. Les [b] Pontifes se contentoient d'y marquer les principaux événemens de chaque année, le tems & le lieu où ils étoient arrivés, le nom & les qualités des personnes qui y avoient eu le plus de part, ne songeant qu'à narrer les faits, non à les orner.

a Erat historia nihil aliud nisi Annalium confectio : cujus rei, memoriæque publicæ retinendæ causa, ab initio rerum Romanarum usque ad P. Mucium Pontificem maximum res omnes singulorum annorum mandabat literis Pontifex maximus... qui etiam nunc *Annales maximi* nominantur. *Cic. lib.* 2. *de Orat. n.* 52.

b Sine ullis ornamentis monumenta solùm temporum, hominum, locorum, gestarumque rerum reliquerunt... Non exornatores rerum, sed tantummodo narratores fuerunt. *Ibid. n.* 54.

Quelque brutes & imparfaites que fussent ces Annales, elles étoient d'une grande importance, parce qu'on n'avoit point d'autres monumens qui pussent conserver la mémoire de tout ce qui se passoit à Rome; & [a] ce fut une grande perte, lorsque l'incendie de la ville par les Gaulois en fit périr la plus grande partie.

Quelques années après l'Histoire commença à quitter cette grossiéreté antique, & à se produire en public avec plus de décence. Ce furent les Poétes, qui les premiers songérent à l'embellir & à l'orner. NEVIUS fit un Poéme sur la première guerre Punique, & ENNIUS écrivit en vers Héroïques les Annales de Rome.

Enfin l'Histoire prit une forme réguliére, & fut écrite en prose. Q. FABIUS PICTOR est le plus ancien des Historiens Latins: il vivoit du tems de la seconde guerre Punique. L. CINCIUS Alimentus étoit du même tems. Tite-Live les cite souvent tous deux avec éloge. On croit qu'ils avoient écrit leur Histoire d'a-

Liv. lib. 21.

[a] Si quæ in commentariis Pontificum, aliisque publicis privatisque erant monumentis, incensa urbe pleraque interierunt. *Liv. lib. 6. n. 1.*

bord en grec, puis en latin. Cincius avoit fait certainement dans cette derniére langue l'Histoire de Gorgias célébre Rhéteur.

CATON le Censeur (*M. Porcius Cato*) mérite à plus juste titre qu'eux la qualité d'Historien Latin : car il est certain que c'est dans cette langue qu'il avoit écrit son Histoire.
Cornel. Nep. in fragm. Elle étoit composée de sept livres, & avoit pour titre *Origines*, parce que dans les second & troisiéme Livres il expliquoit l'origine de toutes les villes d'Italie. Il paroit que Cicéron faisoit
In Brut. n. 66. un grand cas de cette Histoire. *Jam verò Origines ejus (Catonis) quem florem, aut quod lumen eloquentiæ non habent?* Mais sur ce que Brutus trouvoit cette louange outrée, il y met une restriction, & ajoute, Qu'il ne manquoit aux Ecrits de Caton & aux traits de son pinceau que certaine vivacité & certaines couleurs qui n'étoient pas
Ibid. n. 298. encore en usage de son tems : *Intelliges nihil illius lineamentis nisi eorum pigmentorum, quæ inventa nondum erant, florem & colorem defuisse.*

On cite aussi parmi ces anciens Historiens L. PISO FRUGI, surnommé Calpurnius. Il fut Tribun du Peuple

ſous le Conſulat de Cenſorinus & de Manlius, l'an de Rome 605. Il fut auſſi pluſieurs fois Conſul. Il étoit Juriſconſulte, Orateur, & Hiſtorien. Il avoit compoſé des Harangues qui ne ſe trouvoient plus du tems de Cicéron, & des Annales d'un ſtile aſſez bas, au ſentiment de cet Orateur. Pline en parle plus avantageuſement.

Le [a] véritable caractére de tous ces Ecrivains étoit une grande ſimplicité. Ils ne connoiſſoient point encore ce que c'étoit que délicateſſe, beauté, & ornement du diſcours. Contens de ſe faire entendre, ils ſe bornoient à un ſtile court & ſuccinct.

Je paſſe maintenant aux Hiſtoriens qui ſont plus connus, & dont nous avons les Ecrits.

SALLUSTE.

CE N'EST POINT ſans raiſon que Salluſte a été appellé le premier des Hiſtoriens Romains :

Criſpus Romana primus in Hiſtoria. *Martial.*

a Qualis apud Græcos Pherecydes, Hellanicus, Acuſilaus fuit : tales noſter Cato, & Pictor, & Piſo : qui neque tenent quibus rebus ornetur oratio ; (modò enim huc iſta ſunt importata) & dum intelligatur quid dicant, unam dicendi laudem putant eſſe brevitatem. *Lib. 2. de Orat. n.* 53.

& qu'on a cru pouvoir l'égaler à Thucydide, si généralement estimé entre les Historiens Grecs : *Nec opponere Thucydidi Sallustium verear*. Mais, sans vouloir régler ici les rangs, ce qui ne nous convient point, il suffit de le regarder comme un des plus excellens Historiens de l'antiquité. On trouve de très solides réflexions sur le caractére de Salluste dans la Préface qui est à la tête de la traduction de cet Historien.

Quintil.

La qualité dominante de ses Ecrits, & qui caractérise Salluste d'une maniére plus propre & plus singuliére, est la briéveté du stile, que Quintilien appelle *immortalem Sallustii velocitatem*. Scaliger est le seul qui lui dispute cette louange : mais il est presque toujours bisarre dans ses jugemens, comme je l'ai déja observé.

Cette briéveté, dans Salluste, vient de la force & de la vivacité de son génie. Il pense fortement & noblement, & il écrit comme il pense. On peut comparer son stile à ces fleuves, qui aiant leur lit plus serré que les autres, ont aussi leurs eaux plus profondes, & portent des fardeaux plus pesans.

La langue dans laquelle il écrivoit, lui étoit extrémement commode pour serrer sa diction, & pour suivre en cela

le penchant de ſon génie. Elle a cet avantage, auſſi bien que la Grecque, d'être également ſuſceptible des deux extrémités oppoſées. Dans Cicéron, elle nous préſente un ſtile nombreux, arrondi, périodique : dans Sallufte, un ſtile bruſque, rompu, précipité. Celui-ci ſupprime aſſez ſouvent des mots, laiſſant au Lecteur le ſoin de les ſuppléer. Il met enſemble pluſieurs termes ou pluſieurs phraſes, ſans les lier par aucune conjonction, ce qui donne une ſorte d'impétuoſité au diſcours. Il ne fait point difficulté d'emploier dans ſon Hiſtoire de vieux termes, quand ils ſont plus courts, ou plus énergiques que les termes uſités : liberté qu'on [a] lui a reprochée, & qu'une ancienne Epigramme marque en ces termes :

Et verba antiqui multùm furate Catonis
Criſpe, Jugurthinæ conditor hiſtoriæ.

Mais, ſur-tout, il fait un grand uſage des métaphores, & il ne prend pas les plus modeſtes & les plus meſurées, comme les Maîtres de l'Art enſeignent qu'on le doit faire, mais les plus conciſes & les plus for-

a Salluſtii novandi ſtudium multa cum invidia fuit. *Aul. Gell. lib.* 4. *cap.* 15.

tes: les plus vives & les plus hardies.

Par tous ces moiens, & d'autres encore que j'omets, Salluste est venu à bout de se faire un stile tout particulier, & qui ne convient qu'à lui seul. Il marche hors de la route commune, mais sans s'égarer, & par des sentiers qui abrégent seulement le chemin. Il paroit ne penser pas comme les autres hommes, & néanmoins il puise toutes ses pensées dans le bon sens. Ses idées sont naturelles & raisonnables : mais toutes naturelles & toutes raisonnables qu'elles sont, elles ont encore l'avantage d'être nouvelles.

On ne sait ce qu'on doit admirer davantage dans cet excellent Auteur, ou les Descriptions, ou les Portraits, ou les Harangues : car il réussit également dans toutes ces parties; & l'on ne voit pas sur quoi fondé Sénéque le pere, ou plutôt Cassius Severus dont il raporte le sentiment, a pu dire que les Harangues de Salluste n'étoient supportées qu'en faveur de ses Histoires : *in honorem Historiarum leguntur.* Elles sont d'une force, d'une vivacité, d'une éloquence, auxquelles on ne peut rien ajouter. Il y a beaucoup d'apparence que dans l'endroit en question,

il ne s'agit pas des harangues insérées par Sallufte dans fon Hiftoire, mais de celles qu'il prononça dans le Sénat, ou de quelques plaidoiers. Quand on lit, dans l'Hiftoire de la guerre de Jugurtha, le récit de ce fort furpris par un Ligurien de l'armée de Marius, il femble qu'on voie monter & defcendre ce Soldat le long des rochers efcarpés : il femble même qu'on y monte & qu'on en defcende avec lui, tant la defcription en eft vive & animée.

On trouve dans Sallufte cinq ou fix portraits, qui font autant de chef-d'œuvres, & je ne fai fi dans toute l'étendue des Lettres il y a rien dont la beauté approche plus de l'idée de la perfection. J'en raporterai feulement ici deux, qui ne font pas des moins beaux.

Portrait de CATILINA.

L. Catilina, nobili genere natus, fuit magna vi & animi & corporis, fed ingenio malo pravoque. Huic ab adolefcentia bella inteftina, cædes, rapinæ, difcordia civilis grata fuere, ibique juventutem fuam exercuit. Corpus patiens inediæ, algoris, vigiliæ, fupra quam cuiquam credibile eft. Animus audax, fubdolus, varius, cujuflibet rei fimulator ac

dissimulator : alieni appetens, sui profusus, ardens in cupiditatibus. Satis eloquentiæ, sapientiæ parum. Vastus animus immoderata, incredibilia, nimis alta semper cupiebat.

» L. Catilina joignoit à la noblesse » du sang une ame courageuse, & un » corps robuste, mais un esprit per» vers & corrompu. Il aima, dès les » premiéres années de sa vie, les guer» res intestines, les meurtres, le pil» lage, la discorde civile; & il en fit » les plus ordinaires exercices de sa » jeunesse. Il supportoit les fatigues, » la faim, le froid, les veilles, avec » une patience au dessus de tout ce » qu'on peut imaginer. Il étoit hardi, » rusé, fourbe, capable de tout feindre » & de tout dissimuler. Avide du bien » d'autrui, prodigue du sien, vif & » emporté dans ses passions. Il avoit » assez de facilité à parler, mais peu » de discernement. Un vaste génie & » une ambition sans bornes, pour qui » il n'y avoit rien de trop élevé, lui » proposoit sans cesse de chimériques » desseins & de folles espérances.

Portrait de SEMPRONIA.

In his erat Sempronia, quæ multa sæpe virilis audaciæ facinora commiserat,

Hæc mulier genere atque forma, præterea viro atque liberis satis fortunata fuit: Literis Græcis & Latinis docta: psallere, saltare elegantiùs, quàm necesse est probæ: multa alia, quæ instrumenta luxuriæ sunt, sed ei cariora semper omnia, quàm decus atque pudicitia fuit. Pecuniæ an famæ minùs parceret, haud facilè discerneres... Ingenium ejus haud absurdum: posse versus facere, jocum movere, sermone uti vel modesto, vel molli, vel procaci. Prorsus multæ facetiæ, multusque lepos inerat.

» Du nombre de ces femmes étoit » Sempronia, qui avoit prouvé par bien » des actions qu'elle ne le cédoit point » en audace aux hommes les plus au- » dacieux. Elle étoit belle, de bonne » naissance, avantageusement mariée, » & avoit des enfans qui lui faisoient » honneur. Elle possédoit parfaite- » ment les langues Grecque & Latine; » savoit mieux danser & mieux chan- » ter qu'il ne convient à une honnête » femme; & avoit tous ces talens dan- » gereux qui rendent le vice aimable, » & dont elle fit toujours plus de cas » que de la vertu & des bienséances de » son sexe. Il n'étoit pas aisé de dire le- » quel des deux elle ménageoit le » moins, de son argent ou de sa répu-

» tation. Elle avoit de l'agrément dans
» l'esprit, de la facilité à faire des vers,
» du talent pour la plaisanterie. Sérieu-
» se, tendre, libre dans la conversa-
» tion, elle donnoit à ses paroles le
» tour qu'elle vouloit : mais dans tout
» ce qu'elle disoit il y avoit toujours
» beaucoup de sel & de grace.

Il y a un grand nombre d'admirables endroits dans Salluste, sur tout lorsqu'il compare les mœurs anciennes de la République avec celles de son tems. Quand on l'entend parler fortement, comme il lui est assez ordinaire de le faire, contre le luxe, les débauches, & les autres vices de son siécle, on le prendroit pour le plus honnête homme du monde. Mais il ne faut pas s'en laisser éblouir. Sa conduite fut si dérangée, qu'il se fit chasser du Sénat par les Censeurs.

Outre les guerres de Catilina & de Jugurtha, Salluste avoit fait une Histoire générale des événemens d'un certain nombre d'années, dont il nous reste entre autres fragmens plusieurs discours parfaitement beaux.

CORNELIUS NEPOS.

ON A PENDANT quelque tems

attribué mal à propos ses Ouvrages à Emilius Probus. Vossius croit que c'étoit le nom du Libraire qui offrit à Théodose *les Vies des Grands Capitaines*, écrites partie de sa main, partie de celle de son pere & de sa mere. Cornélius Népos a vécu du tems de César & d'Auguste, & est mort sous le dernier. Il étoit né dans la Gaule Cisalpine à Hostilie, petit Bourg qui dépendoit de Vérone.

De différens Ouvrages qu'il avoit composés, il ne nous reste que les Vies abrégées des Grands Capitaines, un abrégé de celle de Caton, & la Vie de Pomponius Atticus qui est assez étendue. Il y a vingt-deux Vies des grands Capitaines, tous Grecs, excepté les deux derniers, qui sont Carthaginois, savoir Amilcar, & Annibal. Entre Timoléon & Amilcar, Népos donne une espéce de liste de Rois tant de Perse que de la Gréce, dans le chapitre XXI qui est fort court.

Il avoit écrit les vies abrégées des Capitaines Romains sur le même plan que celles des Grecs : afin, dit-il lui-même, qu'on en pût faire la comparaison, & juger plus facilement du mérite des uns & des autres. *In vit. Annib. cap. 13.*

Il paroit qu'il avoit fait aussi la vie des Auteurs Grecs & Latins. Il parle de celle de Philistus dans la vie de Dion. Aulu-Gelle cite un premier livre de la vie de Cicéron. Dans l'abrégé de la vie de Caton qui est parvenu jusqu'à nous, Népos en cite une plus étendue, qu'il avoit faite à la priére d'Atticus, & à laquelle il renvoie ses Lecteurs. Enfin nous avons la vie de Pomponius Atticus, qui est un morceau précieux, & qui suffit seul pour nous donner une juste idée du mérite de cet Historien.

Cap. 3. XV. 28. Cap. 3.

Son stile est pur, net, élégant. La simplicité, qui en fait un des principaux caractéres, est mélée d'une grande délicatesse, & relevée de tems en tems par des pensées nobles & solides. Mais ce qui me paroit de plus estimable dans cet Auteur, est un goût marqué pour les grands principes d'honneur, de probité, de vertu, de désintéressement, d'amour du bien public, qu'il semble avoir dessein d'insinuer dans tous ses écrits. L'intime union qu'il avoit avec Atticus, & par son moien sans doute avec Hortensius, Cicéron, & d'autres grands hommes de son tems, marque assez l'estime qu'ils faisoient autant de son bon cœur,

que de son excellent esprit. Quelques extraits que je tirerai de la vie d'Atticus, serviront à le faire connoitre par l'un & l'autre endroit.

Erat in puero, (Pomponio Attico) præter docilitatem ingenii, summa suavitas oris ac vocis, ut non solùm celeriter arriperet quæ tradebantur, sed etiam excellenter pronuntiaret. Qua ex re, in pueritia, nobilis inter æquales ferebatur, clariusque explendescebat, quàm generosi condiscipuli animo æquo ferre possent. Cap. 1.

» La grande facilité à apprendre que » fit paroitre Pomponius Atticus dès » ses premiéres années, étoit accom-» pagnée d'un son de voix plein de » douceur & d'agrément. Aussi non » seulement il saisissoit avec promti-» tude tout ce qu'on lui enseignoit ; » mais il excelloit encore dans la pro-» nonciation. Ces qualités le distin-» guoient singuliérement de tous ses » compagnons d'étude : mais comme » ils étoient pleins d'ardeur pour la » gloire, ils ne voioient point sans » peine l'éclat brillant de ses progrès » & de sa réputation.

Primum illud munus fortunæ, quod in ea potissimum urbe natus est, in qua domicilium orbis terrarum esset imperii, ut

*tandem & patriam haberet, & * dominam: hoc specimen prudentiæ, quòd, cùm in eam civitatem se contulisset, quæ antiquitate, humanitate, doctrina præstaret omnes, unus ante alios fuerit carissimus.* Cap. 3.

„ Ce fut pour lui un avantage dont „ il fut redevable à la Fortune, d'être „ né dans une ville qui étoit le siége „ de l'Empire du Monde : de sorte „ qu'il n'étoit * soumis aux loix que „ de la même ville qu'il avoit pour „ patrie. Mais ce qu'il ne dut qu'à sa „ prudence, ce fut, qu'aiant choisi „ pour son séjour Athénes, la ville de „ l'Univers la plus célébre par l'an„ cienneté de son origine, par ses „ mœurs douces & polies, par son „ goût pour les Arts & les Sciences, „ il fut s'y faire plus aimer & estimer „ que les citoiens mêmes.

Habebat avunculum Q. Cæcilium ... divitem, difficillima natura: cujus sic asperitatem veritus est, ut, quem nemo ferre

* *Cette expression,* & dominam, *est difficile à entendre, & encore plus à rendre. Athénes étant pour lors soumise aux Romains, on ne pouvoit pas dire d'un Athénien qu'il avoit cette ville en même tems pour patrie, & pour maitresse : (qu'on me pardonne cette expression :) au lieu qu'on le pouvoit dire d'un Romain par raport à Rome. Je croi que c'est à quoi Népos fait ici allusion.*

posset

posset, hujus sine offensione ad summam senectutem retinuerit benevolentiam. Cap. 5.

» Il avoit pour oncle Q. Cécilius, » homme riche, mais d'un caractére » extrémement dur & difficile. Cependant il sut le ménager avec tant d'adresse & de patience, que malgré ses » mauvaises humeurs qui le rendoient » insupportable à tous les autres, » il s'en fit aimer jusqu'à son extrême » vieillesse, sans lui avoir jamais déplu.

Cum quo (M. Cicerone) à condiscipulatu vivebat conjunctissimè, multo etiam familiariùs quàm cum Quinto: ut judicari possit plus in amicitia valere similitudinem morum, quàm affinitatem. Utebatur autem intimè Q. Hortensio, qui iis temporibus principatum eloquentiæ tenebat, ut intelligi non posset uter eum plus diligeret, Cicero an Hortensius: & id, quod erat difficillimum, efficiebat, ut inter quos tantæ laudis esset æmulatio, nulla intercederet obtrectatio, essetque talium virorum copula Cap. 5.

» Atticus, qui avoit été lié avec Marcus Cicéron dès son enfance par des » études communes, conserva toujours » depuis avec lui une parfaite union. » Il vivoit avec lui dans une bien plus

» grande familiarité qu'avec Quintus » Cicéron son * beaufrere : ce qui fait » voir que la conformité de mœurs & » de caractére contribue beaucoup plus » à former une intime amitié, que la » simple affinité. Atticus étoit aussi ami » particulier d'Hortensius, qui pour lors » tenoit sans contredit le premier rang » parmi les Orateurs. On ne pouvoit » discerner qui d'Hortensius ou de » Cicéron aimoit le plus Atticus. Il » étoit le nœud de l'amitié de ces deux » grands hommes, & faisoit que, tout » rivaux qu'ils étoient, & animés de » part & d'autre d'un désir également » vif de se distinguer, il n'y avoit en- » tr'eux, chose bien rare & bien dif- » ficile, aucune ** jalousie.

* *Il avoit épousé Pomponia, sœur d'Atticus.*

** *Il est bon d'entendre Cicéron lui-même s'expliquer sur ce sujet « J'étois » bien éloigné*, dit-il, *en parlant d'Hortensius, de le » regarder comme un ennemi ou un rival dangereux. Je l'aimois & l'estimois comme le témoin & » le compagnon de ma gloire Je sentois quel avantage c'étoit pour moi d'avoir en tête un tel adversaire, & quel bonheur de pouvoir quelquefois lui disputer la victoire. Jamais l'un ne » trouva l'autre à sa rencontre, ni opposé à ses » intérêts, Nous nous faisions un plaisir de nous » entr'aider, en nous communiquant nos lumiéres, » en nous donnant des avis » & en nous soutenant l'un » l'autre par une estime » mutuelle, qui faisoit que » chacun mettoit son ami » au-dessus de lui-même.»* Dolebam quòd non, ut plerique putabant, adversarium aut obtrectatorem laudum mearum, sed socium potiùs & consortem gloriosi laboris amiseram... Quo enim animo ejus mortem ferre debui, cum quo certare erat gloriosius, quàm omnino adversarium non habere?

Cujus (Antonii) gratiâ cùm augere posset possessiones suas, tantùm abfuit à cupiditate pecuniæ, ut nulla in re usus sit ea, nisi in deprecandis amicorum aut periculis, aut incommodis. Cap. 12.

» Pouvant, par le moyen d'Antoine, » (tout puissant alors dans la République) augmenter considérablement » son bien, il songea si peu à s'enrichir, qu'il n'usa jamais de son crédit auprès du Triumvir, que pour » protéger ses amis dans leurs périls, ou » pour les soulager dans leurs besoins.

Neque verò minùs ille vir, bonus pater familias habitus est, quàm civis Nam cùm esset pecuniosus, nemo illo fuit minùs emax, minùs ædificator. Neque tamen non in primis bene habitavit, omnibusque optimis rebus usus est. Cap. 13.

» Il n'étoit pas moins bon pere de » famille, que bon citoien. Quoiqu'as» sez riche, il fut toujours infiniment » éloigné de la manie d'acheter & de » bâtir. Il étoit pourtant logé décem-

Cùm præsertim non modò nunquam sit, aut illius à me cursus impeditus, aut ab illo meus, sed contra semper alter ab altero adjutus & communicando, & monendo, & favendo. *Brut. n.* 2. 3.

Sic duodecim post meum consulatum annos in maximis causis, cùm ego mihi illum, sibi me ille anteferret, conjunctissimè versati sumus. *Ibid. n.* 323.

„ ment & avec dignité, & il se piquoit „ d'avoir en tout genre ce qu'il y avoit „ de meilleur.

Elegans, non magnificus: splendidus, non sumptuosus: omni diligentia munditiem non affluentem affectabat. Supellex modica, non multa, ut in neutram partem conspici posset. Cap. 13.

„ Il étoit délicat sans magnificence, „ & noble sans somptuosité. Il étoit „ extrémement curieux d'une propreté qui n'eût rien de superflu. Son „ ameublement étoit modeste, & renfermé dans les bornes d'une sage „ médiocrité. Il croioit devoir s'éloigner également des deux excès, c'est-„ à-dire du trop & du trop peu.

Nunquam sine aliqua lectione apud eum cœnatum est, ut non minùs animo, quàm ventre, conviva delectarentur. Namque eos vocabat, quorum mores à suis non abhorrerent. Cap. 14.

„ Les repas, chez lui, étoient tou-„ jours assaisonnés de quelque lecture, „ afin que l'esprit ne fût pas moins „ nourri que le corps. Cette coutume „ faisoit grand plaisir à ses convives, „ parce qu'il avoit soin de n'en choisir „ point d'autres, que ceux qui étoient „ de même goût que lui.

Cùm tanta pecuniæ facta esset accessio, nihil de quotidiano cultu mutavit, nihil de vita consuetudine: tantaque usus est moderatione, ut neque in sestertio vicies, quod à patre acceperat, parum se splendidè gesserit; neque in sestertio centies affluentiùs vixerit quàm instituerat, parique fastigio steterit in utraque fortuna. Ibid.

» Ses revenus considérablement au-» gmentés, ne lui firent rien changer » dans son ancienne maniére de vivre. » Toujours modéré, toujours égal à » lui-même, quand il n'avoit que deux » millions * de sesterces que son pere » lui avoit laissés, il vivoit fort honora-» blement: & quand son bien fut mon-» té à dix millions * de sesterces, il ne fit » pas plus de dépense qu'auparavant.

* *Deux cent cinquante mille livres.*

* *Un million deux cent cinquante mille livres.*

Mendacium neque dicebat, neque pati poterat. Itaque ejus comitas non sine severitate erat, neque gravitas sine facilitate: ut difficile esset intellectu, utrum eum amici magis vererentur, quàm amarent. C. 15.

» Il ne lui échapoit jamais de men-» songe * à lui-même, & il ne pouvoit » le souffrir dans les autres. Son air affa-

* *Cornélius Népos dit quelque chose de pareil en parlant d'Epaminondas. » Il » avoit un tel respect pour » la vérité, que jamais il ne » mentoit, même en riant.»* Adeo veritatis diligens, ut ne joco quidem mentiretur. *Cap.* 3.

» ble & prévenant, étoit accompagné
» d'une ſorte de ſévérité ; & ſa gra-
» vité, tempérée par un air de bonté &
» de douceur. En ſorte qu'on ne pou-
» voit dire ſi ſes amis le reſpectoient
» plus qu'ils ne l'aimoient.

Je ne ſai ſi je me trompe, mais il me ſemble qu'un Hiſtorien toujours attentif à relever les actions vertueuſes, & à mettre dans tout leur jour les qualités du cœur préférablement à toutes les autres, ſonge moins à louer ceux dont il parle, qu'à inſtruire ceux pour qui il écrit. Et c'eſt par cet endroit, encore plus que par la pureté de ſon ſtile, que Cornélius Népos me paroit eſtimable.

TITE-LIVE.

LA PREFACE Latine, qui eſt à la tête de la nouvelle Edition de Tite-Live, que M. Crévier Profeſſeur de Rhétorique au Collége de Beauvais a donné depuis peu, me fournira le peu que j'ai deſſein de dire ici au ſujet de cet excellent Hiſtorien. Si je n'étois autant ami que je le ſuis de M. Crévier, qui veut abſolument que je le déclare mon diſciple, ce que je tiens à grand honneur, je m'étendrois ſur l'utilité & le mérite

de son Ouvrage. Il ne faut que lire sa Préface, pour juger par soi-même du cas qu'on en doit faire.

Plus on a d'empressement de connoitre un Auteur célébre par ses Ecrits, plus on a de regret de n'en savoir presque que le nom. Tite-Live est du nombre de ces Ecrivains qui ont rendu leur nom immortel, mais dont la vie & les actions sont peu connues. Il naquit à Padoue, sous le Consulat de Pison & de Gabinius, cinquante-huit ans avant l'Ere chrétienne. Il eut un fils, auquel il écrivit une Lettre sur l'éducation & les études de la Jeunesse, dont Quintilien fait mention en plus d'un endroit, & dont la perte doit être bien regrettée. C'est dans cette Lettre, ou plutôt dans ce petit Traité, qu'au sujet des Auteurs dont on doit conseiller la lecture aux jeunes gens, il dit qu'ils doivent lire Démosthéne & Cicéron; puis ceux qui ressembleront davantage à ces deux excellens Orateurs: *Legendos Demosthenem atque Ciceronem, tum ita ut quisque esset Demostheni & Ciceroni simillimus.* Il parle, dans la même Lettre, d'un [a] Maître de Rhéto- *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

[a] Apud Titum Livium invenio fuisse præceptorem aliquem, qui discipulos obscurare quæ dicerent juberet, Græco verbo utens, σκότισον. Un-

rique qui étoit mécontent des compositions de ses Disciples lorsqu'elles étoient fort claires & fort intelligibles, & les leur faisoit retoucher pour y jetter de l'obscurité. Et quand ils les raportoient en cet état : *Voila qui est bien mieux maintenant*, disoit-il ; *je n'y entends rien moi même*. Croiroit-on un
Senec. Epist. 100. pareil travers d'esprit possible ? Tite-Live avoit aussi composé quelques Ouvrages Philosophiques & des Dialogues mélés de Philosophie.

Mais son grand Ouvrage étoit l'Histoire Romaine, contenue en cent quarante ou cent quarante-deux Livres, depuis la fondation de Rome jusqu'à la mort & à la sépulture de Drusus, qui tombe en l'an de Rome 743, & qui renfermoit par conséquent ce nombre d'années. On trouve, par quelques époques de son Histoire, qu'il emploia à la composer tout le tems qui s'écoula depuis la bataille d'Actium jusqu'à la mort de Drusus, c'est-à-dire environ vingt & un ans. Mais il en produisoit en public de tems en tems quelque partie ; & c'est ce qui lui fit une si grande réputation à Rome,

de illa scilicet egregia laudatio : *Tanto melior ; ne ego quidem intellexi*. Quintil. lib. 8. cap. 2.

& qui lui attira du fond de l'Espagne l'honorable visite d'un Etranger, qui entreprit un si long voiage uniquement pour le voir. La Capitale du monde avoit de quoi occuper & satisfaire les yeux d'un curieux par la magnificence de ses édifices, & par la multitude de ses tableaux, de ses statues, & de ses anciens monumens. Celui-ci ne trouva rien de plus rare ni de plus précieux dans Rome que Tite-Live. Après avoir joui à son aise de sa conversation, & s'être agréablement nourri de la lecture de son Histoire, il retourna joieux & content dans son pays. C'est connoitre ce que valent les hommes.

Plin. Epist. 3. lib. 2.

On ne sait rien de plus de ce qui regarde personnellement Tite-Live. Il passa une grande partie de sa vie à Rome, estimé & honoré des Grands & des Savans comme il le méritoit. Il mourut dans sa patrie à l'âge de soixante & seize ans, la quatriéme année de l'Empire de Tibére. Les Padouans ont honoré sa mémoire dans tous les tems, & ils prétendent conserver encore actuellement chez eux quelques restes de son corps, & avoir fait présent à Alphonse V. Roi d'Arragon de l'un de ses bras l'an 1451. du moins l'Inscription le porte ainsi.

Il seroit bien plus à souhaiter qu'on eût pu conserver son Histoire. Il ne nous en reste que trente-cinq Livres, dont quelques-uns même ne sont pas entiers : ce n'est pas la quatriéme partie de l'Ouvrage. Quelle perte ! Les Savans se sont flatés de tems en tems de quelques lueurs d'espérance de recouvrer le reste, fondés uniquement, à ce qui paroit, sur le grand desir qu'on en avoit.

Jean *Freinshemius* a tâché de consoler le Public de cette perte par ses *Supplémens* ; & il y a réussi autant que la chose étoit possible. Freinshémius, né à *Ulm* dans la Suabe en 1608. avoit fait ses études à Strasbourg avec un grand succès. En 1642 il fut appellé en Suéde, & y remplit plusieurs places de litérature considérables. De retour dans sa patrie, il fut fait Professeur Honoraire dans l'Université que l'Electeur Palatin rétablissoit à Heidelberg, où il mourut en 1660. La République Litéraire lui a une obligation infinie d'avoir rendu à Tite-Live le même service qu'à Quinte Curce, en remplissant par 105 livres de supplémens tout ce que nous avons perdu de ce grand Historien de Rome.

M. Doujat avoit aussi suppléé les lacunes ou vuides qui se trouvent dans les derniers Livres qui nous restent de Tite-Live, mais avec un succès bien différent. M. Crévier a revû & retouché en quelques endroits les supplémens de Freinshémius, & travaillé tout de nouveau ceux de Doujat. Nous avons par ce moien un corps suivi & complet de l'Histoire Romaine; j'entends celle de la République.

On doute si Tite-Live avoit lui-même partagé son Histoire de dix en dix Livres, c'est-à-dire en Décades. Quoiqu'il en soit, cette division paroit assez commode.

A l'égard des Sommaires qui sont à la tête de chaque Livre, les Savans ne croient pas qu'on puisse les attribuer ni à Tite-Live, ni à Florus. Quel qu'en soit l'Auteur, ils ont leur utilité, puisqu'ils servent à faire connoitre de quoi il étoit parlé dans les Livres qui nous manquent.

Examinons maintenant l'Ouvrage en lui-même. Il y régne, dans toutes les parties, une éloquence parfaite, & parfaite en tout genre. Soit récits, soit descriptions, soit harangues, le stile, quoique varié à l'infini, se soutient

toujours également : simple sans bassesse, élégant & orné sans affectation, grand & sublime sans enflure; étendu ou serré, plein de douceur ou de force, selon l'exigence des matiéres; mais toujours clair & intelligible, ce qui n'est pas une petite louange dans une Histoire.

Pollion, [a] d'un goût rafiné & difficile, prétendoit découvrir dans le stile de Tite-Live de la *Patavinité* : c'est-à-dire apparemment quelques termes ou quelques tours qui sentoient la province. Il se peut faire qu'un homme né & élevé à Padoue, eût conservé, s'il est permis de parler ainsi, un goût de terroir, & qu'il n'eût pas toute cette finesse, cette délicatesse de l'*urbanité* Romaine, qui ne se communiquoit pas à des étrangers aussi facilement que le droit de bourgeoisie. Mais c'est ce que nous ne pouvons pas appercevoir ni sentir.

Ce reproche de Patavinité n'a pas empêché Quintilien d'égaler [b] Tite-

a In Tito Livio miræ facundiæ viro putat inesse Pollio Asinius quamdam Patavinitatem. Quare, si fieri potest, & verba omnia, & vox, hujus alumnum urbis oleant. ut oratio Romana plane videatur, non civitate donata. *Quintil. lib.* 8. *cap.* 1.

b Nec indignetur sibi Herodotus æquari Titum Livium, cùm in narrando miræ jucunditatis clarissimique candoris, tum in concionibus, supra quàm dici potest eloquen-

Live à Hérodote, ce qui est un grand éloge. Il fait remarquer le stile doux & coulant de ses narrations, & la souveraine éloquence de ses harangues, où le caractére des personnes qu'on y fait parler est gardé avec toute la justesse possible, & où les passions, sur tout celles qui sont douces & tendres, sont traitées avec un art merveilleux. Cependant tout ce qu'a pu faire Tite-Live, a été d'atteindre, par des qualités toutes différentes, à l'immortelle réputation que Salluste s'est acquise par sa briéveté inimitable : car on a dit avec raison que ces deux Historiens sont plutôt égaux que semblables : *pares magis quàm similes.*

Ce n'est pas seulement par son éloquence, ou par la beauté & les agrémens de sa narration, que Tite-Live a mérité la réputation dont il jouit depuis tant de siécles. Il ne s'est pas rendu moins recommandable par sa fidélité, vertu si nécessaire & si désirée dans un Historien. Ni la crainte de déplaire aux Puissances de son tems, ni l'envie de

tem : ita dicuntur omnia cum rebus tum personis accommodata Sed affectus quidem, præcipuæ eos qui sunt dulciores, ut parcissimè dicam, nemo historicorum commendavit magis. Ideoque immortalem illam Sallustii velocitatem diversis virtutibus consecutus est. *Quinti. lib. 10. cap. 1.*

leur faire la cour, ne l'ont empéché de dire la vérité. Il parloit, dans son Histoire, avec éloge des plus grands ennemis de la maison des Césars, comme de Pompée, de Brutus, de Cassius, & d'autres, sans qu'Auguste s'en soit trouvé offensé: de sorte qu'on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, ou la rare modération du Prince, ou la généreuse liberté de l'Historien. Dans les trente-cinq Livres qui nous restent de Tite-Live, il ne parle d'Auguste qu'en deux endroits seulement, & il en parle avec une retenue & une sobriété de louange, qui fait honte à ces Ecrivains flateurs & intéressés, qui prodiguent sans discernement & sans mesure aux places & aux dignités un encens qui n'est dû qu'au mérite & à la vertu.

Tacit. Annal. lib. 4. cap. 34.

Lib. 1. n. 19. & lib. 4. n. 20.

Si l'on peut reprocher quelque défaut à Tite-Live, c'est le trop grand amour de sa patrie: écueil dont il n'a pas eu toujours assez de soin de se garantir. Perpétuel admirateur de la grandeur des Romains, non seulement il exagére leurs exploits, leurs succès, & leurs vertus; mais il dissimule ou il diminue leurs vices, & les fautes où ils sont tombés.

Lib. 4. Controv. 4.

Sénéque le pere impute à Tite-Live

d'avoir fait paroitre une basse jalousie contre Salluste, en l'accusant d'avoir dérobé à Thucydide une sentence, & de l'avoir défigurée en la traduisant mal. Quelle apparence que Tite-Live, qui copioit des Livres entiers de Polybe, fît un crime à Salluste d'avoir copié une Sentence, c'est-à-dire une ligne? D'ailleurs, elle est parfaitement bien rendue. Δειναὶ γὰρ αἱ εὐπραξίαι συγκρύψαι καὶ συσκιάσαι τὰ ἑκάστων ἁμαρτήματα. *Res secundæ mirè sunt vitiis obtentui.* Comment accommoder cette accusation avec ce que dit le même Séneque dans un autre endroit : Que Tite-Live jugeoit avec équité & candeur des Ouvrages des beaux esprits? *Ut est natura candidissimus omnium magnorum ingeniorum æstimator T. Livius.* Je croi qu'on s'en peut tenir à ce dernier témoignage.

Id. suasor. 6.

Il y a un autre grief contre lui bien plus grave & plus important. On le taxe d'ingratitude & de mauvaise foi, pour n'avoir pas nommé Polybe, ou pour l'avoir fait avec trop d'indifférence, dans des endroits où il le copioit presque de mot à mot. Je serois fâché qu'on pût lui faire ce reproche avec fondement : car il touche aux

qualités du cœur, dont l'honnête-homme doit être fort jaloux. Mais ne pourroit-on pas croire qu'en d'autres endroits de son Histoire qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous, il a parlé de Polybe avec éloge, qu'il lui a rendu toute la justice qui lui étoit dûe, qu'il a averti par avance qu'il se faisoit une gloire & un devoir de le copier mot à mot en plusieurs endroits, & qu'il le feroit même souvent sans le citer, pour ne point toujours répéter la même chose? Je parle ici un peu pour mon intérêt: car j'ai besoin, sur cet article, qu'on use d'indulgence à mon égard.

Ces espéces de taches qu'on remarque dans Tite-Live, n'ont cependant point fait de tort à sa gloire. La postérité n'en a pas moins admiré son Ouvrage, non seulement comme un chef-d'œuvre d'éloquence, mais comme une Histoire où tout inspire l'amour de la justice & de la vertu; où l'on trouve avec le récit des faits, les plus saines maximes pour la conduite de la vie; où brille par tout un attachement & un respect singulier pour la religion établie à Rome lorsqu'il écrivoit; (malheureusement pour lui elle étoit fausse, mais il n'en connoissoit point

d'autre.) enfin où l'on voit une généreuse hardiesse & un pieux zéle à condanner avec force les sentimens impies des incrédules de son siécle. *Nondum hac*, dit-il en un endroit, *quæ nunc tenet seculum, negligentia deum venerat: nec interpretando sibi quisque jusjurandum & leges apt s faciebat, sed suos potiùs mores ad ea accommodabat.* Lib. 3. n. 20.
» Ce mépris des dieux, si commun
» dans le siécle où nous vivons, n'étoit
» point encore connu. Le serment &
» la loi étoient des régles inflexibles
» auxquelles on conformoit sa condui-
» te; & l'on ignoroit l'art de les accom-
» moder à ses inclinations par des in-
» terprétations frauduleuses.

C'est par tout ce que je viens de dire, qu'on est en droit de justifier Tite-Live sur la prétendue superstition avec laquelle il affecte de raconter dans son Histoire tant de miracles & de prodiges aussi ridicules qu'incroiables. La bonne foi demandoit qu'il ne supprimât pas des choses qu'on disoit être arrivées avant lui, qu'il trouvoit dans ses Mémoires & dans les Annales, & qui faisoient partie de la religion reçue alors communément, quoique peut-

être il ne les crût pas. Et [a] il s'en explique lui-même assez souvent & assez clairement, attribuant la plupart des prétendus prodiges qu'on faisoit tant valoir, à une ignorante & crédule superstition.

CESAR.

C. JULIUS CESAR se distingua autant par l'esprit que par le courage. Il s'appliqua d'abord au Barreau, & y brilla. Il [b] n'y eut que l'envie d'occuper le premier rang dans la République par la puissance, qui l'empêcha de disputer aussi le premier rang dans le Barreau par l'éloquence. Son caractére particulier étoit la force, la véhémence. On sentoit dans ses discours le même feu qu'il fit paroitre dans les combats. A cette vivacité de stile il joignoit une grande pureté de langage,

a Romæ, aut circa urbem, multa eâ hieme prodigia facta, aut (quod evenire solet motis semel in religionem animis) multa nunciata & temerè credita sunt. *Lib.* 21, *n.* 63.

Cumis (adeo minimis etiam rebus prava religio inserit deos) mures in æde Jovis aurum rosisse nunciatum est. *Lib.* 27. *n.* 23.

b C. verò Cæsar, si foro tantùm vacasset, non alius ex nostris contra Ciceronem nominaretur. Tanta in eo vis est, id acumen, ea concitatio, ut illum eodem animo dixisse, quo bellavit, appareat. Exornat tamen hæc omnia mira sermonis, cujus propriè studiosus fuit, elegantia. *Quintil. lib.* 10. *cap.* 1.

dont il avoit fait une étude particuliére, & dont il se piquoit plus qu'aucun autre Romain.

Il composa plusieurs Ouvrages, entr'autres deux Livres sur l'analogie de la langue latine. Qui croiroit qu'un aussi grand homme de guerre que César s'occuperoit sérieusement à composer des Traités sur la Grammaire? Combien nos mœurs & nos inclinations sont différentes de celles de ces tems-là! C'est dans un de ces Livres de l'Analogie qu'il recommandoit particuliérement d'éviter, comme un écueil, les expressions nouvelles & insolites: *tanquam scopulum, sic fugias insolens verbum.* *Aul. Gell. lib. 1. cap. 10.*

On avoit aussi de lui plusieurs plaidoiers. Outre[a] la pureté & la délicatesse de la langue Latine, qui convient, dit Atticus, ou plutôt Cicéron, non seulement à tout Orateur, mais à tout Citoien Romain, on y admire tous les ornemens de l'Art Oratoire, mais principalement un talent merveilleux à peindre les objets, & à mettre dans

[a] Cùm, inquit Atticus, ad hanc elegantiam verborum Latinorum (quæ etiamsi Orator non sis, & sis ingenuus civis Romanus, tamen necessaria est) adjungit illa oratoria ornamenta dicendi: tum videtur tanquam tabulas bene pictas collocare in bono lumine. *Cic. in Brut. n. 252.*

tout leur jour les choſes dont il parle.

Il ne nous reſte de Céſar que deux Ouvrages, qui ſont les ſept Livres de de la guerre des Gaules, & les trois de la guerre Civile. Ce ne ſont, à proprement parler, que des Mémoires, & il ne les avoit donnés que ſur ce pié-là : *Commentarii.* Il [a] les compoſoit à la hâte, ſans étude, & dans le tems même de ſes expéditions, uniquement dans la vûe de laiſſer des matériaux aux Ecrivains, pour en compoſer une Hiſtoire. Il y a mis ſans doute cette netteté de ſtile & cette élégance, qui lui étoient naturelles : mais il a négligé tous les ornemens brillans qu'un génie auſſi heureux que le ſien pouvoit répandre dans un Ouvrage de cette nature. Cependant [b] tout ſimple & négligé qu'il pouvoit paroitre, on convenoit généralement, dit Hirtius, qu'aucun autre Ecrit, quelque travaillé & quelque limé qu'il fût, n'approchoit de la beauté des Commentaires de Céſar. Son deſſein n'avoit été que de fournir des matériaux à ceux qui vou-

a Ceteri quàm bene atque emendate, nos etiam quàm facilè atque celeriter eos confecerit, ſcimus. *Hirt. Præf. lib. 8. de bell. Gall.*

b Conſtat inter omnes nihil tam operoſè ab aliis eſſe perfectum, quod non horum elegantia Commentariorum ſuperetur. *Hirt. Ibid.*

droient en composer une histoire en forme. » En quoi, dit Cicéron, il peut » avoir fait plaisir à de petits esprits, » qui ne craindront point d'en défigu- » rer les graces naturelles par le fard » & l'ajustement qu'ils voudront y » ajouter : mais tout homme sensé se » donnera bien de garde d'y toucher » en aucune sorte, ni d'y faire aucun » changement. Car rien ne fait tant de » plaisir dans l'Histoire, qu'une brié- » veté de stile si claire & si élégante. *Dum voluit alios habere parata unde sumerent, qui vellent scribere historiam, ineptis fortasse gratum fecit, qui volent illa calamistris inurere; sanos quidem homines à scribendo deterruit. Nihil enim est in Historia, purâ & illustri brevitate dulcius.* Hirtius emploie aussi la même pensée à l'égard des Ecrivains qui songeroient à composer une histoire sur les Mémoires de César. » Certainement, dit-il, il leur en fournit le » moien : mais, s'ils sont sages, il doit » leur en ôter l'envie pour toujours. *Adeo probantur omnium judicio, ut prærepta non præbita facultas scriptoribus videatur.* La traduction des Commentaires de César par Mr. d'Ablancourt est fort estimée. Elle pourroit de-

venir encore meilleure, ſi d'habiles mains la retouchoient en quelques endroits.

Céſar avoit par lui-même un bel eſprit, & un heureux naturel, on ne peut pas en douter : mais [a] il avoit pris ſoin auſſi de le cultiver par une étude aſſidue, & de l'enrichir de tout ce que la Littérature avoit de plus rare & de plus exquis; & c'étoit par ce moien qu'il étoit venu à bout de l'emporter pour la pureté du langage & pour la délicateſſe du ſtile ſur preſque tout ce qu'il y avoit de plus éloquens Orateurs à Rome. J'en fais exprès la remarque après Cicéron, pour animer notre jeune Nobleſſe à ſuivre un ſi bel exemple, en joignant à la louange du courage celle des talens de l'eſprit & des belles connoiſſances. J'ai vû de jeunes Seigneurs Anglois, qui m'ont fait l'honneur de me rendre viſite, très inſtruits dans les Belles-Lettres tant Grecques que Latines, & fort verſés dans l'étude de l'Hiſtoire. Ici la jalouſie, ou, pour par-

a Audio (inquit Atticus) Cæſarem omnium ferè oratorum latinè loqui elegantiſſimè. . . . Et ut eſſet perfecta illa bene loquendi laus, multis literis, & iis quidem reconditis & exquiſitis, ſummoque ſtudio & diligentia eſt conſecutus. *Cic. in Brut. n. 252. & 253.*

ler plus juste, l'émulation est louable entre nation & nation. Nos jeunes François ne le cédent à aucune nation pour la vivacité & la solidité de l'esprit. Ils doivent se piquer, ce me semble, de ne céder en rien aux Etrangers, & de ne point leur abandonner la gloire de l'érudition & du bon goût.

C'est à quoi César semble les exhorter. Ses Commentaires doivent être continuellement entre leurs mains. C'est le Livre des gens de guerre. Dans tous les tems les grands Généraux l'ont regardé comme leur Maître. La lecture de ce Livre a toujours fait leur occupation & leurs délices. Ils y voient la pratique des régles de l'art militaire, soit pour les siéges, soit pour les batailles. Ils peuvent y apprendre aussi la maniére de faire des Mémoires, ce qui n'est pas un talent médiocre. Il seroit à souhaiter que tous nos Généraux missent par écrit réguliérement toutes les opérations des campagnes où ils ont commandé. Quel secours ne seroit-ce point pour une Histoire! Quelle lumiére pour la postérité! Y a-t-il rien de plus estimable que les Mémoires de Mr. de Turenne imprimés dans

le second Tome de sa Vie, & que ceux de Jacques II. Roi d'Angleterre, alors Duc d'York?

Hirtius acheva ce que César n'avoit pu faire. Le huitiéme Livre de la guerre des Gaules est de lui, aussi bien que ceux de la guerre d'Alexandrie & de celle d'Afrique. On doute qu'il soit l'Auteur du Livre qui traite de la guerre d'Espagne.

PATERCULUS.

Cai. ou Pub. ou Marc. VELLEIUS PATERCULUS fleurissoit sous l'empire de Tibére. Il y a beaucoup d'apparence qu'il naquit l'an de Rome 735. Ses ancêtres furent illustres par leur mérite & par leurs charges. Il étoit Tribun des soldats, lorsque Caius César, petit-fils d'Auguste, s'aboucha avec le Roi des Parthes dans une île de l'Euphrate. Il commanda dans la Cavalerie en Allemagne sous Tibére, & il accompagna ce Prince pendant neuf années consécutives dans toutes ses expéditions. Il en reçut des récompenses honorables. Il fut élevé à la Préture l'année même qu'Auguste mourut. On

An. J. C. 15.

Vell. Paterc. lib. 2. cap. 101.

Ib. cap. 104.

Ibid. c. 124.

On ne sait point précisément le tems où il commença à travailler à son Histoire, ni ce qu'elle contenoit. Le commencement en est perdu. Ce que nous en avons comprend un fragment de l'ancienne Histoire Grecque, avec l'Histoire Romaine depuis la défaite de Persée jusqu'à la seiziéme année de Tibére. Il adresse son Histoire à M. Vinicius qui étoit alors Consul. Il en promettoit une plus étendue. Les voiages qu'il avoit faits en diverses contrées, auroient pu lui fournir des faits très agréables & très curieux.

Son stile est très digne du siécle où il vivoit, qui étoit encore celui du bon goût & du beau langage. Il excelle sur tout dans les portraits & les caractéres. Je pourrai en citer quelques-uns à la fin de cet Article.

On juge que sa narration est fidéle & sincére jusqu'au tems des Césars, ou dans les faits qui ne les intéressent point. Car, depuis ce tems-là, le desir de flater Tibére lui fait omettre, ou déguiser, ou même altérer la vérité en diverses choses. Il accuse Germanicus de lâcheté, ou plutôt d'une molle complaisance pour les séditieux, pendant qu'il donne à beaucoup d'au-

Lib. 2. cap. 125. tres des louanges excessives. *Quo quidem tempore .... pleraque ignavè * Germanicus.*

On lui reproche avec justice d'avoir fait des éloges excessifs de Tibére. Les ménagemens injustes pour les passions de cet Empereur se font sentir, comme je l'ai déja marqué, par le soin qu'il a de passer légérement sur les actions éclatantes de Germanicus, d'en supprimer la plupart, & de donner des atteintes à la gloire d'Agrippine & des autres personnes que Tibére n'aimoit pas.

Ce qu'on lui pardonne encore moins, c'est d'avoir accablé de louanges Séjan, qui causa tant de maux à l'Empire, & de l'avoir représenté, malgré tous ses vices & tous ses crimes, comme un des plus vertueux personnages qu'ait jamais eu la République Romaine. *Lib. 2. cap. 116.* *Sejanus, vir antiquissimi moris, & priscam gravitatem semper humanitate temperans.*

Cela n'est encore rien, en comparaison du panégyrique qu'il en fait dans *Ib. cap. 127. & 128.* la suite. „ Il établit d'abord par plusieurs exemples la nécessité où sont „ les Princes de se faire aider dans le

* *Un savant Interpréte* [Boëclerus] *croit que ce passage est corrompu, & qu'il faut lire* gnavè. *Corriger ainsi le texte contre la foi des Manuscrits, c'est deviner.*

» gouvernement, & de s'associer des » coopérateurs qui partagent avec eux » le poids des affaires. *Rarò eminentes viri non magnis adjutoribus ad gubernandam fortunam suam usi sunt. . . Etenim magna negotia magnis adjutoribus egent.* Qui en doute ? Il s'agit de faire un bon choix. Il passe ensuite à Séjan, & après avoir relevé l'éclat de sa naissance, il le représente » comme un homme qui sait » tempérer l'austérité du commande- » ment par un air de douceur & de sé- » rénité ; qui traite les affaires les plus » épineuses, sans presque paroitre s'en » occuper ; qui ne s'arroge rien, & » par là atteint à tout ; qui se met tou- » jours dans son esprit au dessous de » l'estime qu'on a de lui dans le pu- » blic ; dont le visage & les dehors pa- » roissent tranquilles, pendant qu'au » fond les soins de l'Etat ne lui lais- » sent aucun repos. C'est le jugement » uniforme que portent de ce sage » Ministre & la Cour & la Ville, » & le Prince & les Citoiens. *Virum severitatis lætissimæ, hilaritatis priscæ; actu otiosis simillimum; nihil sibi vindicantem, eoque assequentem omnia; semper infra aliorum æstimationes se metientem; vultu vitâque tranquillum, animo exsom-*

nem. In hujus virtutum æstimationem jampridem judicia civitatis cum judiciis principis certant. Quel amour du bien public, si l'on en croit cet Historien! Quelle application au travail! Quel zéle pour les intérêts du Prince & de l'Etat! Quel caractére aimable au milieu des soins les plus accablans! Quel desintéressement! Quelle modestie! En un mot, quel assemblage des plus grandes vertus, attesté généralement par des suffrages unanimes!

Pour voir ce qu'il en faut penser, considérons un second portrait du même Séjan, de la main d'un autre Peintre, qui n'étoit point à ses gages, & qui ne fut jamais soupçonné de flaterie. C'est Tacite, dont nous parlerons bientôt. *Sejanus Tiberium variis artibus devinxit adeo, ut obscurum adversùs alios, sibi uni incautum intectumque efficeret: non tam solertia, (quippe iisdem artibus victus est) quàm deûm irâ in rem Romanam; cujus pari exitio viguit, cecíditque. Corpus illi laborum tolerans; animus audax, sui obtegens; in alios criminator: juxtà adulatio & superbia; palam compositus pudor, intus summa apiscendi libido, ejusque causa modò largitio & luxus, sæpe industria ac vigilantia*

Tacit. Annal. lib. 4. cap. 1.

haud minùs noxia quotiens parando regno finguntur. » Séjan gagna si bien l'esprit » de Tibére par divers artifices, que ce » Prince, couvert & impénétrable » pour tous les autres, n'avoit rien » de caché ni de secret pour lui : ce » qui ne doit pas être principalement » attribué aux ruses & aux artifices de » ce Ministre, puisqu'il tomba dans les » mêmes piéges & périt par la voie de » la fraude & de l'artifice ; mais plutôt » à la colére des dieux contre l'Empire » Romain, à qui sa faveur & sa dis- » grace furent également funestes. Il » avoit une force de corps capable de » supporter les plus grandes fatigues. » Le caractére de son esprit étoit l'au- » dace, l'adresse à se cacher, & une » noire malignité envers les autres. Il » étoit en même tems flateur jusqu'à » la bassesse, & fier jusqu'à l'insolence : » plein de modestie & de retenue en » apparence, mais au dedans dévoré » d'ambition. Les moiens pour parve- » nir à son but étoient, tantôt le luxe » & la dépense, tantôt la vigilance & » l'application aux affaires, vertus auf- » si dangereuses que les vices mêmes, » quand on en prend les dehors pour » usurper une puissance illégitime.

Pour réunir tout en un mot, Séjan, si fort vanté dans Paterculus, étoit un fléau de la colére des dieux contre l'Empire Romain : *deûm irâ in rem Romanam*. Ceux qui sont en place, qui sont maîtres des graces, & dispensateurs des bienfaits, peuvent juger par là du cas qu'ils doivent faire des louanges qu'on leur prodigue avec si peu de mesure, & souvent avec si peu de pudeur.

J'ai dit que Paterculus excelloit sur-tout dans les portraits & les caractéres. Il y en a de courts, qui ne sont pas les moins beaux ; & plusieurs qui sont plus étendus. J'en raporterai de l'une & de l'autre sorte.

MARIUS.

Lib. 2. cap. 9. *Hirtus atque horridus, vitaque sanctus ; quantum bello optimus, tantum pace pessimus, immodicus gloriæ, insatiabilis, impotens, semperque inquietus.* » Marius » avoit quelque chose de dur & de sauvage dans le caractére : ses mœurs » étoient austéres, mais irrépréhensibles : excellent dans la guerre, détestable dans la paix ; avide, ou plutôt insatiable de gloire ; violent dans » ses projets ; toujours inquiet & incapable de souffrir le repos.

SYLLA.

Adeo Sylla dissimilis fuit bellator ac victor, ut dum vincit, justissimo lenior; post victoriam, audito fuerit crudelior. Lib. 2. cap. 25.
» Rien ne fut plus différent que Sylla » faisant la guerre, & le même Sylla » devenu vainqueur. Pendant la guerre » il fut doux jusqu'à l'excès; après la » victoire, cruel jusqu'à la barbarie.

MITHRIDATE.

Mithridates, Ponticus rex: vir neque silendus, neque dicendus, sine cura. Bello acerrimus, virtute eximius, aliquando fortuna, semper animo maximus: consiliis dux, miles manu, odio in Romanos Annibal. Lib. 2. cap. 18.
» Mithridate, Roi de Pont, dont » il est difficile & de se taire, & de par- » ler; d'une valeur extrême: grand » par une brillante fortune dans cer- » tains tems de sa vie, toujours par le » courage & l'élévation des sentimens: » Général pour le conseil & les réso- » lutions, soldat pour les coups de » main, un second Annibal par sa hai- » ne contre les Romains.

MECENE.

C. Mecenas, equestri sed splendido Lib. 2. cap. 88.

genere natus: vir, ubi res vigiliam exigeret, sanè exsomnis, providens, atque agendi sciens: simul verò aliquid ex negotio remitti posset, otio ac mollitiis penè ultra feminam fluens. » Mécéne descen» doit d'une famille de simples Chevaliers, mais illustre & ancienne. S'il » étoit besoin de vigilance, on le voioit » actif, toujours en mouvement, pen» sant à tout, se refusant même le » sommeil. Dès que les affaires lui » donnoient du relâche, plus mou » presque qu'une femme, il se livroit » tout entier au plaisir & aux charmes » de l'oisiveté.

SCIPION EMILIEN.

Lib. 1. cap. 12. *P. Scipio Æmilianus, vir avitis P. Africani paternisque L. Pauli virtutibus simillimus, omnibus belli ac togæ dotibus, ingeniique ac studiorum eminentissimus seculi sui: qui nihil in vita nisi laudandum aut fecit, aut dixit, ac sensit...*

Ib. cap. 13. *Tam elegans liberalium studiorum omnisque doctrinæ auctor & admirator fuit, ut Polybium Panætiumque, præcellentes ingenio viros, domi militiæque secum habuerit. Neque enim quisquam hoc Scipione elegantiùs intervalla negotiorum otio dispunxit: semperque aut belli*

aut pacis serviit artibus ; semper inter arma ac studia versatus, aut corpus periculis, aut animum disciplinis exercuit. » Scipion Emilien, également recommandable par toutes les qualités qui peuvent illustrer la robe & l'épée, faisoit revivre en sa personne les vertus de Scipion l'Africain son aieul, & de Paul Emile son pére. Il étoit le premier homme de son siécle pour l'esprit & le goût des sciences. Actions, discours, sentimens, on ne vit rien que de louable en lui pendant tout le cours de sa vie... Plein d'estime & d'admiration pour les Belles-Lettres & pour les Sciences, où il excelloit lui-même, il avoit toujours avec lui tant en paix qu'en guerre Panétius & Polybe deux illustres Savans. Personne ne savoit mieux que lui entremêler le repos & l'action, ni mettre à profit avec plus de délicatesse & de goût les vuides que lui laissoient les affaires. Partagé entre les armes & les livres, entre les travaux militaires du camp & les occupations paisibles du cabinet, ou il exerçoit son corps par les fatigues de la guerre, ou il cultivoit son esprit par l'étude des sciences.

CATON D'UTIQUE.

Lib. 2. cap 35. *M. Cato, genitus proavo M. Catone, principe illo familiæ Porciæ: homo virtuti simillimus, & per omnia ingenio diis quàm hominibus propior: qui nunquam rectè fecit, ut facere videretur, sed quia aliter facere non poterat; cuique id solum visum est rationem habere, quod haberet justitiam, omnibus humanis vitiis immunis, semper fortunam in sua potestate habuit.* »Caton d'Utique eut pour bisaieul » Caton le Censeur, ce Chef illustre » de la famille Porcienne. Plus sembla- » ble par son caractére aux dieux qu'aux » hommes, on pouvoit le regarder » comme le portrait vivant de la Ver- » tu. Il ne fit jamais rien de vertueux » pour le paroitre, mais parce qu'il ne » pouvoit pas faire autrement. Il ne » trouvoit rien de raisonnable, que ce » qui étoit juste. Exemt de tous les dé- » fauts humains, il demeura toujours » maître de la fortune, sans jamais lui » céder.

POMPÉE.

Lib. 2. cap. 29. *Innocentiâ eximius, sanctitate præcipuus, eloquentiâ medius: potentiæ, quæ honoris causâ ad eum deferretur, non ut*

ab eo occuparetur, cupidissimus. Dux bello peritissimus; civis in toga (nisi ubi vereretur ne quem haberet parem) modestissimus. Amicitiarum tenax, in offensis exorabilis, in reconcilianda gratia fidelissimus, in accipienda satisfactione facillimus. Potentiâ suâ nunquam, aut rarè, ad impotentiam usus: penè omnium vitiorum expers, nisi numeraretur inter maxima, in civitate libera dominaque gentium indignari, cum omnes cives jure haberet pares, quemquam æqualem dignitate conspicere. » Pompée étoit de » mœurs très pures, d'une probité irré» prochable, d'une éloquence médio» cre. Très avide de distinctions & d'em» plois, pourvû qu'on les lui déférât » volontairement & par honneur, mais » non jusqu'à les envahir par force. » Général très habile dans la guerre, » Citoien très modéré pendant la paix, » sinon lorsqu'il craignoit que quel» qu'un ne devînt son égal. Ami cons» tant, facile à pardonner les injures, » de bonne foi lorsqu'il se réconci» lioit, & n'exigeant point les satisfac» tions à la rigueur. Il n'usa jamais ou » rarement de son pouvoir pour com» mettre des injustices & des violences. » On auroit pu dire qu'il étoit exemt

„ de tous les vices, si ce n'en étoit un
„ très grand dans une ville libre, maî-
„ tresse de toutes les nations, où de
„ droit tous les citoiens sont égaux, de
„ ne pouvoir souffrir qu'aucun l'égalât
„ en crédit & en autorité.

CESAR.

Lib. 2. cap. 41. *Cæsar forma omnium civium excellentissimus, vigore animi acerrimus, munificentiæ effusissimus, animo super humanam & naturam & fidem evectus: magnitudine consiliorum, celeritate bellandi, patientiâ periculorum, magno illi Alexandro, sed sobrio neque iracundo simillimus: qui denique semper & somno & cibo in vitam non in voluptatem uteretur.* „ César, le mieux fait d'ailleurs
„ de tous les Romains, l'emportoit sur
„ eux par la force & l'étendue d'un gé-
„ nie supérieur, par une générosité &
„ une magnificence portée jusqu'à la
„ profusion: enfin il paroissoit élevé au
„ dessus de l'homme par un esprit & un
„ courage qui passent toute croiance.
„ La grandeur de ses projets, sa rapidi-
„ té dans la maniére de faire la guerre,
„ sa hardiesse intrépide à affronter les
„ dangers, l'ont rendu tout-à-fait sem-
„ blable à Alexandre le Grand, mais à

„ Alexandre encore ſobre & maître de „ ſa colére. Il uſoit de la nourriture & „ du ſommeil, non pour le plaiſir, mais „ uniquement pour ſatisfaire aux be- „ ſoins de la nature.

TACITE.

TACITE (*C. Cornelius Tacitus*) étoit plus âgé que Pline le jeune, qui étoit né en l'an de J. C. 61.

Veſpaſien commença à l'élever aux dignités : Tite continua, & Domitien y en ajouta de plus grandes. Il fut Préteur ſous ce dernier, & Conſul ſous Nerva, ſubrogé à Verginius Rufus, dont il fit le panégyrique. *Plin. Ep. 1. l. 2.*

Il épouſa la fille de Cn. Julius Agricola, célébre par la conquête de l'Angleterre. Il étoit hors de Rome depuis quatre ans avec ſa femme, lorſqu'Agricola mourut. Lipſe croit que Tacite laiſſa des enfans, parce que l'Empereur Tacite ſe diſoit deſcendu de lui, ou de la même famille. AN. de J. C. 77. ou 78. AN. 93. *Vopiſc. in vit. Tacit.*

Les Lettres ont rendu Tacite plus illuſtre que ſes dignités. Il plaida, même après avoir été conſul, avec une grande réputation d'éloquence, dont le caractére particulier étoit la gravité & la majeſté. Il avoit été fort eſtimé dès ſes premiéres années. *Plin. Ep. 11 & 11. lib. 2.*

Plin. Ep. 1. l. 7. Pline le Jeune fut un de ses premiers admirateurs, & ils s'unirent ensemble *Id. Ep. 7. l. 8.* par une amitié très étroite. Ils se corrigeoient mutuellement leurs ouvrages: grand secours pour un Auteur! Je l'éprouve tous les jours avec une vive reconnoissance, & je sens bien que je dois le succès de mon travail à un pareil secours que me rendent des amis également éclairés & affectionnés.

Id. Ep. 10. l. 9. Il paroit que Tacite avoit donné au public quelques harangues, ou plaidoiers. Il avoit fait aussi quelques vers. Il nous est resté de lui une Lettre parmi celles de Pline.

Mais on ne le connoit aujourd'hui que parce qu'il a écrit sur l'histoire, *Sidon. Ep. 22 lib. 4.* à laquelle S. Sidoine dit qu'il ne s'appliqua qu'après avoir tâché inutilement de porter Pline à l'entreprendre.

De Germ. cap. 37. Il composa la *Description de l'Allemagne* durant le second Consulat de Trajan: du moins il y a lieu de le conjecturer ainsi.

La vie d'Agricola son beau-pere paroit aussi, par la Préface, être un de ses premiers Ouvrages, & faite au commencement de Trajan. Il emploie une partie de cette Préface à décrire les tems orageux d'un régne cruel &

ennemi de toute vertu : *Sæva & infesta virtutibus tempora.* C'étoit celui de Domitien. Il la conclud, en marquant » qu'il consacre cet Ecrit à la gloire » d'Agricola son beau-pere ; & il ajou» te qu'il espére que le sentiment de » respect & de reconnoissance qui l'a » porté à entreprendre cet ouvrage, le » sera paroitre louable, ou du moins » excusable. *Hic interim liber honori Agricolæ soceri mei destinatus, professione pietatis aut laudatus erit, aut excusatus.*

Il entre ensuite en matiére, & expose les principales circonstances & les principales actions de la vie de son beau-pere. Cet Ecrit est un des plus beaux & des plus précieux morceaux de l'Antiquité. Les gens de guerre, les Courtisans, les Magistrats, y peuvent trouver d'excellentes instructions.

Le grand Ouvrage de Tacite est celui dans lequel il avoit écrit l'Histoire des Empereurs, en commençant à la mort de Galba, & finissant à celle de Domitien : c'est ce que nous appellons ses *Histoires.* Mais des vingt-huit ans que cette Histoire contenoit depuis l'an 69 jusqu'en 96, il ne nous reste que l'année 69, & une partie de 70. Pour composer cet Ouvrage, il demandoit

Tacit. Hist. lib. 1. cap. 1.

des Mémoires aux particuliers, comme il en demanda à Pline le Jeune sur la mort de son Oncle. Et ceux qui étoient bien aises que la postérité les connût, lui en envoioient d'eux-mêmes; ce que nous voions par le même Pline, qui espéra de s'immortaliser par ce moien. Les Lettres qu'il lui en écrivit semblent être de l'an 102 ou 103; & l'on peut juger par là du tems auquel Tacite travailloit à cet Ouvrage.

Plin. Ep. 16. lib. 6.

Id. Ep. 16. & 20. lib. 6.

Il avoit dessein, après l'avoir achevé, si Dieu lui conservoit la vie, de faire aussi l'Histoire de Nerva & de Trajan: tems heureux, dit-il, où l'on pouvoit penser ce qu'on vouloit, & dire ce qu'on pensoit. *Rara temporum felicitate, ubi sentire quæ velis, & quæ sentias dicere licet.* Mais il ne paroit pas qu'il ait exécuté ce projet.

Tacit. Hist. lib. 1. cap. 1.

Au lieu de cela il reprit l'Histoire Romaine depuis la mort d'Auguste jusqu'à Galba; & c'est ce qu'il appelle lui-même ses *Annales*, parce qu'il tâchoit d'y marquer tous les événemens sur leur année, ce qu'il n'observe pas néanmoins toujours quand il raporte quelque guerre.

Dans un endroit de ces Annales, il renvoie à l'Histoire de Domitien qu'il

Annal. lib. 11. cap. 11.

avoit écrite auparavant : ce qui marque que les *Histoires* sont antérieures aux *Annales*, quoique celles-ci soient placées les premiéres. Aussi l'on remarque que le stile de ses Histoires est plus fleuri & plus étendu, & celui de ses Annales plus grave & plus resserré, sans doute parce que, porté naturellement à la concision, il se fortifioit de plus en plus dans cette habitude à mesure qu'il écrivoit davantage. Des quatre Empereurs dont Tacite avoit écrit l'histoire dans ses Annales, savoir Tibére, Caligula, Claude, Néron, il n'y a que le premier & le dernier dont nous ayions l'histoire à peu près entiére : encore nous manque-t-il trois années de Tibére, & les derniéres de Néron. Caligula est perdu tout entier, & nous n'avons que la fin de Claude.

Il avoit dessein d'écrire aussi l'Histoire d'Auguste : mais S. Jérome paroît n'avoir connu de lui que ce qu'il avoit fait depuis la mort de ce Prince jusqu'à celle de Domitien : ce qui, dit-il, faisoit trente livres. *Hieron. Zachar.*

Si ce que Quintilien dit d'un Historien célébre de son tems qu'il ne nomme point, doit s'entendre de Tacite, comme quelques Auteurs l'ont cru, il

paroitroit qu'il auroit été obligé de retrancher des endroits trop libres & trop hardis. Voici le passage de Quintilien. »Il est [a] un Historien qui vit »encore pour la gloire de notre siécle, »& qui mérite de vivre éternellement »dans la mémoire des siécles à venir. »On le nommera un jour : maintenant »on voit bien de qui je veux parler. »Ce grand homme a des admirateurs, »& peu d'imitateurs; l'amour de la »vérité lui aiant nui, quoiqu'il ait »supprimé une partie de ce qu'il avoit »écrit. Dans ce qui est resté, on ne laisse »se pas de sentir parfaitement un génie »élevé, & une façon de penser »hardie & généreuse.

Il est fâcheux qu'on ne soit pas plus instruit des circonstances de la vie d'un Ecrivain si célébre. On ne sait rien non plus de sa mort. L'Empereur Tacite, qui tenoit à honneur de descendre de la famille de notre Historien, ordonna qu'on mît ses Ouvrages dans toutes les Bibliothéques, & qu'on en fit tous

Vopisc. in vit. Tacit. Imper.

a Superest adhuc, & exornat ætatis nostræ gloriam, vir seculorum memoriâ dignus, qui olim nominabitur, nunc intelligitur. Habet amatores, nec imitatores, ut libertas, quanquam circumcisis quæ dixisset, ei nocuerit; sed elatum abundè spiritum & audaces sententias deprehendas etiam in iis quæ manent. *Quintil. lib.* 10. *cap.* 1.

les ans dix copies aux dépens du Public, afin qu'elles fussent plus correctes. C'étoit une sage & louable précaution, qui auroit dû, ce semble, nous conserver en entier un Ouvrage si digne dans toutes ses parties de passer à la postérité.

Tacite se vante d'avoir écrit sans haine & sans prévention, *sine ira & studio*; & d'avoir suivi en tout l'exacte vérité, ce qui est le principal devoir d'un Historien. Pour remplir ce devoir, Tacite auroit eu besoin, non seulement d'un grand amour pour le vrai, mais d'un discernement très fin, & de beaucoup de précaution. » Car il remarque lui-même, en parlant des » Histoires de Tibére, de Caïus, de » Claude, de Néron, que soit qu'elles » fussent écrites de leur vivant, ou peu » après leur mort, la fausseté y régnoit » également, parce que la crainte avoit » dicté les unes, & la haine les autres : *Florentibus ipsis, ob metum falsæ; postquam occiderunt, recentibus odiis compositæ sunt.* » Il y a, dit-il ailleurs, deux » grands défauts qui donnent atteinte » à la vérité : la fureur de louer outré» ment les puissances pour leur plai» re, le plaisir secret d'en dire du mal

Annal. lib. 1. cap. 1.

» pour se venger. Il ne faut pas s'attendre que de tels Historiens, qui sont ou flateurs ou ennemis déclarés, ménagent fort l'estime de la postérité. *Veritas pluribus modis infracta ... libidine assentandi, aut rursus odio adversùs dominantes. Ita neutris cura posteritatis, inter infensos vel obnoxios.* » On est choqué d'une basse flaterie, parce qu'elle sent la servitude : mais on ouvre volontiers ses oreilles à la médisance, dont la malignité se couvre d'un air de liberté. *Sed ambitionem scriptoris facilè adverseris, obtrectatio & livor pronis auribus accipiuntur : quippe adulationi fœdum crimen servitutis, malignitati falsa species libertatis inest.* Tacite promet de s'écarter de ces deux excès, & proteste d'une fidélité à l'épreuve de toute séduction. *Incorruptam fidem professis, nec amore quisquam & sine odio dicendus est.*

Histor. lib. 1. cap. 1.

Le morceau du régne de Tibére passe pour le chef-d'œuvre de Tacite par raport à la Politique. Le reste de son Histoire, dit-on, pouvoit être composé par un autre que par lui ; & Rome ne manquoit pas de déclamateurs, pour dépeindre les vices de Caligula, la stupidité de Claude, & les cruautés de

Néron. Mais, pour écrire la vie d'un Prince comme Tibére, il faloit un Historien comme Tacite, qui pût démêler toutes les intrigues du cabinet, assigner les causes véritables des événemens, & discerner le prétexte & l'apparence d'avec la vérité.

Il est utile & important, je l'avoue, de démasquer les fausses vertus, de pénétrer dans les ténébres où l'ambition & les autres passions se cachent, & de mettre les vices & les crimes dans tout leur jour pour en inspirer de l'horreur. Mais n'est-il point à craindre qu'un Historien, qui affecte presque par tout de fouiller dans le cœur humain, & d'en sonder les replis les plus cachés, ne donne ses idées & ses conjectures pour des réalités, & ne préte souvent aux hommes des intentions qu'ils n'ont point eues, & des desseins auxquels ils n'ont jamais pensé? Salluste ne manque pas de jetter dans son Histoire des réflexions de Politique, mais il le fait avec plus d'art & de réserve, & par là se rend moins suspect. Il semble que Tacite, dans l'Histoire des Empereurs, est plus attentif à faire apercevoir le mal, qu'à montrer le bien : ce qui vient peutêtre de ce que ceux dont

nous avons les vies, font presque tous de mauvais Princes.

Pour ce qui regarde le stile de Tacite, on ne peut pas nier qu'il ne soit fort obscur : il est même quelquefois dur, & n'a pas toute la pureté des bons Auteurs de la Langue Latine. Mais il excelle à renfermer de grands sens en peu de mots, ce qui donne à son discours une force, une énergie, une vivacité toute particuliére. Il excelle encore à peindre les objets, tantôt d'une maniére plus courte, tantôt avec plus d'étendue, mais toujours avec de vives couleurs, qui rendent sensible ce qu'il decrit, & (ce qui est son caractére propre) qui font beaucoup plus penser qu'il ne dit. Quelques exemples en convaincront mieux que mes paroles. Je les tirerai seulement de la vie d'Agricola.

Endroits de Tacite pleins de vivacité.

1. Tacite parle des peuples de la Grande Bretagne qui fournissoient volontiers les levées, paioient les tributs, & satisfaisoient à toutes les autres charges, quand les Gouverneurs envoiés de Rome les conduisoient avec douceur, » mais qui souffroient avec pei- » ne les traitemens durs & violens,

» assez domtés pour obéir, non pour » être traités en esclaves. *Has (injurias) ægrè tolerant, jam domiti ut pareant, nondum ut serviant.* Cap. 13.

2. » Agricola s'étant appliqué dès la » premiére année à arréter ces désor» dres, remit la paix en honneur chez » ces peuples, laquelle auparavant, » soit par sa négligence, soit par la » connivence des Gouverneurs, étoit » autant appréhendée que la guerre. *Hæc primo statim anno comprimendo, egregiam famam paci circumdedit, quæ, vel incuriâ vel tolerantiâ priorum, haud minùs quàm bellum timebatur.* Cap. 20.

3. La réception d'Agricola par Domitien au retour de ses glorieuses campagnes, est un des beaux endroits de Tacite, mais dont on ne peut rendre la vivacité dans une traduction. *Exceptus brevi osculo, & nullo sermone, turbæ servientium immixtus est.* » Après » une embrassade froide, sans que l'Em» pereur lui dît un mot, il se confondit » dans la foule des Courtisans. Cap. 40.

4. Il en faut dire autant de ce qui suit immédiatement. Agricola, qui connoissoit parfaitement le génie de la Cour, & qui savoit combien la réputation d'un homme de guerre qui a

réussi est à charge à ces Courtisans oisifs & sans mérite, pour en tempérer l'éclat, & pour amortir l'envie, se réduisit à une vie tranquille & retirée. *Ceterùm, ut militare nomen, grave inter otiosos, aliis virtutibus temperaret, tranquillitatem atque otium penitùs auxit.* » Il avoit un équipage médiocre,
» se rendoit affable à tout le monde,
» & marchoit accompagné seulement
» d'un ou de deux amis: de sorte que
» le grand nombre, qui a coutume de
» juger du mérite des hommes par l'é-
» clat & la magnificence de leur train,
» après avoir vû & considéré Agricola,
» se demandoient si c'étoit donc là cet
» homme si célébre, & peu le recon-
» noissoient sous cet extérieur. *Cultu modicus, sermone facilis, uno aut altero amicorum comitatus: adeo ut plerique, quibus magnos viros per ambitionem æstimare mos est, quærerent famam, pauci interpretarentur.* Quel moien de rendre ces deux derniéres phrases, *quærerent famam, pauci interpretarentur*, qui ont un sens profond, & qu'il faut presque deviner. L'Historien y a préparé, en disant qu'on ne juge ordinairement des grands hommes que par l'éclat extérieur qui les environne: *plerisque magnos*

nos viros per ambitionem æstimare mos est. Il distingue deux sortes de spectateurs. Les uns, qui faisoient le grand nombre, en voiant la modestie de l'extérieur d'Agricola, cherchoient sur quoi pouvoit être fondée sa réputation, n'en apercevant pas les marques ordinaires : *ut plerique quærerent famam.* D'autres, & ils étoient en très petit nombre, s'élevant au dessus des préjugés populaires, comprenoient qu'un grand mérite pouvoit être caché sous des dehors simples & modestes, & que l'un n'étoit pas incompatible avec l'autre : *pauci interpretarentur.*

5. Tacite mêle quelquefois aux faits qu'il expose des réflexions bien sensées. C'est ce qu'il fait d'une manière merveilleuse en relevant la sagesse & la modération avec laquelle Agricola ménageoit & adoucissoit l'humeur violente de Domitien, quoiqu'il en eût reçu beaucoup de mauvais traitemens. *Proprium humani ingenii est, odisse quem læseris. Domitiani verò natura præceps in iram, & quo obscurior, eo irrevocabilior, moderatione tamen prudentiaque Agricolæ leniebatur : quia non contumacia, neque inani jactatione libertatis, famam fatumque provocabat. Sciant*

quibus moris illicita mirari, posse etiam sub malis principibus magnos viros esse, obsequiumque ac modestiam, si industria ac vigor adsint, eò laudis excedere, quò plerique per abrupta, sed in nullum reip. usum, ambitiosa morte inclaruerunt. Cap. 42. » Quoique ce soit le propre » de l'homme de haïr celui qu'on a of- » fensé, & que Domitien fût d'un na- » turel violent, & d'autant plus irré- » conciliable que sa haine & sa colé- » re étoient plus cachées; Agricola sa- » voit l'adoucir par sa modération & » sa prudence, parce qu'il ne provo- » quoit point le couroux du Prince, & » n'alloit point au trépas & à la répu- » tation par une vaine & fiére affecta- » tion de liberté qui tient de la révolte. » Que ceux qui n'admirent qu'une gé- » nérosité téméraire, apprennent par » son exemple qu'il peut y avoir de » grands hommes sous de mauvais » Princes, & que la soumission & la » modestie, si elles sont soutenues » d'une vigueur & d'une activité pro- » pres aux grandes affaires, peuvent » arriver au même point de gloire, où » tendent la plupart des hommes par » des procédés hardis & violens, sans » aucun avantage pour le bien public,

» & ſans autre fruit pour eux-mêmes
» que de ſe ſignaler par une chute écla-
» tante.

QUINTE-CURCE.

(Quintus Curtius Rufus.)

J'AI DÉJA remarqué ailleurs qu'on ne ſait point préciſément dans quel tems Quinte-Curce a vécu. C'eſt le ſujet d'une grande diſpute parmi les Savans; les uns le plaçant ſous Auguſte ou Tibére, d'autres ſous Veſpaſien, quelques-uns ſous Trajan. *Tome VI. de l'Hiſt. anc.*

Il a écrit l'Hiſtoire d'Alexandre le Grand en dix livres, dont les deux premiers ne ſont pas venus juſqu'à nous : ils ont été ſuppléés par Freinshémius. Son ſtile eſt fleuri, agréable, rempli de réflexions ſenſées, & de harangues fort belles, mais pour l'ordinaire trop longues, & qui ſentent quelquefois le Déclamateur. Ses penſées ingénieuſes, & ſouvent très ſolides, ont néanmoins un éclat & un brillant affecté, qui ne paroit pas marqué tout-à-fait au coin du ſiécle d'Auguſte. Il ſeroit aſſez étonnant que Quintilien, dans le dénombrement qu'il fait des Auteurs Latins, n'eût fait aucune mention d'un Hiſtorien auſſi recommandable que Quinte-Curce, s'il avoit vécu avant lui.

On lui reproche plusieurs défauts d'ignorance par raport à l'Astronomie, à la Géographie, aux dates des événemens, & même aux effets de la nature les plus connus, comme d'avoir pensé que la Lune s'éclipse indifféremment quand elle est nouvelle, & quand elle est pleine. *Lunam deficere, cùm aut terram subiret, aut sole premeretur.*

Lib. 4. cap. 10.

Nous avons une excellente traduction de Quinte-Curce par Mr. de Vaugelas.

SUETONE. (Caius Suetonius Tranquillus.)

Sueton. in Othone, cap. 10.

SUETONE étoit fils de Suétonius Lenis, Tribun de la XIIIe Légion, qui se trouva à la journée de Bédriac, où les troupes de Vitellius vainquirent celles d'Othon. Il a fleuri sous l'Empire de Trajan, & sous celui d'Adrien.

Plin. lib. 10. Epist. 100.

Pline le Jeune l'aimoit beaucoup, & vouloit l'avoir toujours auprès de lui. Il dit que plus il le connoissoit plus il l'aimoit, à cause de sa probité, de son honnêteté, de sa bonne conduite, de son application aux Lettres, de son érudition; & il lui rendit plusieurs services.

Suétone composa un fort grand nombre de Livres, qui sont presque tous

perdus. Il ne nous reſte que ſon Hiſtoire des douze premiers Empereurs, & une partie de ſon traité des illuſtres Grammairiens & Rhéteurs.

Cette hiſtoire eſt fort eſtimée par les Savans. Elle s'attache beaucoup moins aux affaires de l'Empire, qu'à la perſonne des Empereurs, dont elle fait connoitre les actions particuliéres, la conduite domeſtique, & toutes les inclinations tant bonnes que mauvaiſes. Suétone n'obſerve point l'ordre des tems, & jamais Hiſtoire ne fut plus différente des Annales que celle-ci. Il réduit tout à certains chefs généraux, & met enſemble ce qui ſe raporte à chaque chef. Son ſtile eſt fort ſimple, & l'on voit bien qu'il a plus recherché la vérité que l'éloquence. On lui reproche avec raiſon d'avoir donné trop de licence à ſa plume, & d'avoir été auſſi libre & auſſi peu meſuré dans ſes récits, que les Empereurs dont il fait l'hiſtoire l'avoient été dans leur vie.

FLORUS.

ON CROIT que Florus pouvoit être Eſpagnol, de la famille des Sénéques, & avoit eu les noms de *L. Annæus Seneca*, par la naiſſance, & de *L. Julius* *Voſſ.*

Florus par adoption. Nous avons de lui un abrégé de l'Hiſtoire Romaine en quatre Livres depuis le régne de Romulus juſqu'au tems d'Auguſte, qui paroit écrit ſous Trajan. Il n'a point le défaut ordinaire des abrégés, d'être ſec, décharné, & ennuieux. Le ſtile en eſt élégant, agréable, & tient quelque choſe de la vivacité poétique : mais on y trouve en quelques endroits trop d'emphaſes & de pompe, & quelquefois même de l'enflure. Ce n'eſt point un abrégé de Tite-Live, avec qui ſouvent il ne s'accorde pas. Nous avons déja dit qu'on doute avec fondement que les Epitomes ou Sommaires qui ſont à la tête des Livres de Tite-Live, ſoient de Florus.

JUSTIN.

ON CROIT que c'eſt à Tite Antonin que Juſtin a adreſſé ſon abrégé de l'Hiſtoire de Trogus Pompeius : mais on n'en peut rien aſſurer, y aiant pluſieurs Empereurs du nom d'Antonin. Trogus Pompeius eſt mis entre les illuſtres Ecrivains du tems d'Auguſte. On le place entre les Hiſtoriens du premier mérite, avec Tite-Live, Sallulte, & Tacite. Son Ouvrage étoit d'une éten-

due immense, & comprenoit en quarante-quatre livres toute l'Histoire Grecque & Romaine jusqu'au tems d'Auguste. Justin en a fait l'abrégé en autant de Livres; en quoi il nous a rendu un mauvais service, s'il est vrai que cet abrégé soit la cause de la perte de l'original. On peut juger combien le stile de Trogue étoit pur & élégant, par la harangue de Mithridate à ses troupes, que Justin a inséré toute entiére dans son trente-huitiéme Livre. Elle est fort longue, mais indirecte. Car Justin nous fait remarquer que Trogue n'approuvoit pas que Tite-Live & Salluste eussent fait entrer dans leurs Histoires des harangues directes. C'est à la fin de cette harangue que Mithridate, après avoir représenté à ses soldats qu'il les conduit, non plus dans les solitudes affreuses de la Scythie, mais dans le pays de l'univers le plus fertile & le plus opulent, ajoute : » Que l'Asie les » attend avec impatience, & semble » les appeller à haute voix & leur ten- » dre les bras; tant la rapacité des Pro- » consuls, les violences des gens d'af- » faires, les mauvaises chicanes qu'on » leur suscite dans les Tribunaux, leur » ont inspiré de haine & d'aversion pour

» les Romains. *Tantumque se avida ex-pectat Asia, ut etiam vocibus vocet : adeo illis odium Romanorum incussit rapacitas Proconsulum, sectio publicanorum, calumnia litium.* Le stile de Justin est net, intelligible, agréable : on y rencontre de tems en tems de belles pensées, de solides réflexions, & des descriptions fort vives. A l'exception d'un petit nombre de mots ou de locutions, la Latinité y est assez pure ; & il y a beaucoup d'apparence qu'il a emploié ordinairement les propres termes & les phrases même de Trogus.

AUTEURS DE L'HISTOIRE Auguste.

ON APPELLE *Histoire Auguste* celle de six Auteurs Latins qui ont écrit les vies des Empereurs Romains depuis Adrien jusqu'à Carin. Ces Auteurs sont Spartien, Lampride, Vulcace, Capitolin, Pollion, & Vopisque. Ils ont tous vécu sous Dioclétien, quoique quelques-uns aient encore écrit sous ses Successeurs. Je n'entrerai point dans le détail de leurs Ouvrages, qui n'ont point de raport à mon Histoire.

AURELE VICTOR.

AURELE VICTOR a vécu sous le ré-

gne de Constance, & lontems encore après. On croit qu'il étoit Africain. Il étoit né à la campagne d'un pere fort pauvre & sans Lettres. Il paroit qu'il étoit encore payen quand il écrivit. Son Histoire des Empereurs commence à Augûste, & va jusqu'à la 23e année de Constance.

Nous avons encore du même Auteur un abrégé des vies des hommes illustres presque tous Romains, depuis Procas jusqu'à Jule César. D'autres attribuent ce petit Ouvrage à Cornélius Népos, à Æmilius Probus, &c. mais Vossius soutient qu'il est d'Auréle Victor. Ces abrégés ne contiennent presque que des noms propres & des dattes, & par cette raison conviennent peu à des enfans, qui ne peuvent pas y prendre beaucoup de latinité.

AMMIEN MARCELLIN.

Ammien Marcellin étoit Grec de nation, d'une famille considérable dans la ville d'Antioche. Il servit lontems dans les armées Romaines du tems de Constance. Il quitta ensuite la milice, & se retira à Rome, où il écrivit son Histoire, qu'il divisa en trente & un Livres. Elle s'étendoit de-

puis Nerva où finit Suétone, jusqu'à la mort de Valens. Nous n'en avons aujourdhui que les dix-huit derniers Livres, qui commencent à la fin de l'année 353, immédiatement après la mort de Magnence. Quoiqu'il fût Grec, il l'écrivit en Latin, mais en un Latin qui sent beaucoup son Grec & son Soldat. Ce défaut est récompensé, dit Vossius, par les autres qualités de l'Auteur, qui est grave, sérieux, prudent, très sincére, & très amateur de la vérité. On voit bien qu'il est zélé pour les Idoles, & pour ceux qui les adoroient, particuliérement pour Julien l'Apostat dont il fait son héros, & au contraire il paroit fort ennemi de Constance. Cependant il ne laisse pas de montrer de l'équité à l'égard de l'un & de l'autre.

EUTROPE.

EUTROPE a écrit son abrégé de l'Histoire Romaine sous Valentinien & Valens, mais par ordre du dernier, à qui il l'adresse. A en juger par son stile, on pourroit croire qu'il étoit plutôt Grec que Romain.

CHAPITRE TROISIEME.

DES ORATEURS.

AVANT-PROPOS.

IL ME RESTE à traiter ici de la partie des Belles-Lettres qui a le plus de beauté, de solidité, de grandeur, d'éclat, & qui est d'un usage plus étendu : je veux dire le talent de la parole. Talent, qui éléve l'Orateur au dessus du commun des hommes, & presque au dessus de l'humanité même : qui le rend en quelque sorte le maître & l'arbitre des délibérations les plus importantes : qui lui donne un empire sur les esprits d'autant plus admirable, qu'il est tout volontaire, & fondé uniquement sur la force de la raison placée dans tout son jour : en un mot, qui le met en état de tourner les cœurs à son gré, de vaincre leur résistance la plus opiniâtre, & de leur inspirer tels sentimens qu'il lui plait, de tristesse ou de joie, de haine ou d'amour, de crainte ou d'espérance, de colére ou de compassion. Qu'on se représente ces nombreuses assemblées à Athénes ou à Rome, dans lesquelles il s'agis-

ſoit des plus grands intérêts de l'Etat ; & où l'Orateur, du haut de la Tribune aux Harangues, dominoit par ſon éloquence ſur un peuple immenſe, qui l'écoutoit avec un profond ſilence, ou ne l'interrompoit que par des applaudiſſemens & des acclamations. Dans tout ce que le monde a de plus magnifique en apparence, & de plus capable d'eblouir, y a-t-il rien de ſi grand, rien de ſi flateur pour l'amour propre ?.

Lib. 1. de Orat. n. 6-16 Ce qui reléve encore infiniment le prix de l'éloquence, ſelon la judicieuſe réflexion de Cicéron, c'eſt la rareté étonnante des bons Orateurs dans tous les ſiécles. Qu'on parcoure toutes les autres profeſſions, toutes les ſciences, tous les arts, on trouvera un grand nombre de perſonnes qui s'y ſont diſtinguées, Généraux d'armées, Politiques, Magiſtrats, Philoſophes, Mathématiciens, Médecins, en un mot hommes excellens en tout genre. On ne peut pas en dire tout-à fait autant des Poétes, je parle de ceux qui ont atteint la perfection de leur art : le nombre en a toujours été fort rare, mais beaucoup plus grand néanmoins que celui des bons Orateurs.

Ce que je dis ici doit paroitre d'autant plus étonnant, que pour ce qui regarde les autres arts & les autres ſciences, il faut aller pour l'ordinaire les puiſer dans des ſources écartées, inconnues, & hors de l'uſage commun : au lieu que le talent de la parole eſt une choſe toute naturelle, à la portée ce ſemble de tous, qui n'a rien d'obſcur, ni d'abſtrait, dont une des principales régles & une vertu eſſentielle eſt de s'exprimer clairement ſans jamais s'écarter de la nature.

On ne peut pas dire que chez les Anciens le ſuccès des autres arts venoit de ce que l'attrait de la récompenſe engageoit un plus grand nombre de perſonnes à s'y appliquer. Soit à Athénes, ſoit à Rome, qui ſont les deux grands théatres où les talens de l'eſprit ont brillé avec tant d'éclat, jamais aucune étude n'a été cultivée, ni plus généralement, ni avec plus d'activité & d'ardeur, que celle de l'éloquence. Et il ne faut pas s'en étonner. Dans des Républiques comme celles-là, où l'on examinoit en commun toutes les affaires de l'Etat; où l'on traitoit de la guerre, de la paix, des Alliances, des Loix devant le Peuple ou devant

le *Sénat*; où tout se concluoit à la pluralité des suffrages, le talent de la parole devoit nécessairement dominer. Quiconque dans ces assemblées parloit avec le plus d'éloquence, devenoit à coup-sûr le plus puissant. Ainsi la Jeunesse, pour peu qu'elle eût d'ambition, ne manquoit pas de s'appliquer de toutes ses forces à une étude, qui seule ouvroit la porte aux richesses, au crédit, aux dignités.

Pourquoi donc, malgré le travail & les efforts d'un si grand nombre d'esprits excellens, malgré tant d'avantages du côté de la fortune, malgré les attraits d'une réputation si flateuse, s'est-il toujours trouvé un si petit nombre d'excellens Orateurs? La raison en est évidente, & l'on doit conclure; qu'il faut nécessairement que parmi tous les arts qui occupent l'esprit humain, l'éloquence soit le plus grand, le plus difficile, & celui qui demande un plus grand nombre de talens, & de talens tout différens, & en apparence même tout opposés.

On sait qu'il y a trois genres de discours: le grand ou le sublime, le commun ou le simple, le tempéré ou l'orné, qui tient le milieu entre les deux autres.

Dans [a] le genre sublime, l'Orateur fait usage de tout ce qu'il y a de plus noble dans les pensées, de plus majestueux dans les expressions, de plus hardi dans les figures; de plus touchant & de plus fort dans les passions. Son discours alors est comme un torrent impétueux, incapable d'être arrêté ni retenu, qui entraîne par sa violence ceux qui l'écoutent, & les force malgré eux de le suivre par tout où il les emporte. Il est de plus d'une sorte de sublime: Mais ce n'est pas ici le lieu de traiter cette matiére, qui seule prouveroit l'étendue des talens que demande l'Eloquence.

Le [b] stile simple est tout différent. Il est clair, net, intelligible, & rien de plus. Il ne songe point à s'élever, & ne cherche qu'à se faire entendre. Il se pi-

a Grandiloqui [quidam] ut ita dicam fuerunt, cum ampla & sententiarum gravitate, & majestate verborum, vehementes, varii, copiosi, graves, ad permovendos & convertendos animos instructi & parati. *Cic. in Orat. n* 20.

At ille qui saxa devolvat, & pontem indignetur, & ripas sibi faciat, multùs & torrens Judicem vel nitentem contra feret, cogetque ire quà rapit. *Quintil. lib.* 12. *cap.* 10.

b Contrà [sunt quidam] tenues, acuti, omnia docentes, & dilucidiora non ampliora facientes, subtili quadam & pressa oratione lima... ti... Alii in eadem jejunitate concinniores, id est faceti, florentes etiam, & leviter ornati. *Orat. n.* 20.

que seulement d'une pureté de langage particuliére, d'une grande élégance, d'une fine délicatesse. Si quelquefois il hazarde quelque ornement, c'est une parure toute simple & toute naturelle. Je ne puis mieux exprimer ce stile que par ce mot d'Horace, *simplex munditiis;* ni en donner de plus parfaits modéles, que Phédre & Térence.

Un [a] troisiéme genre d'éloquence tient comme le milieu entre les deux autres, c'est pourquoi on l'appelle le genre tempéré. Il n'a ni la délicatesse du dernier, ni la force foudroiante du premier. Il les avoisine tous deux, mais sans y atteindre, & sans leur ressembler. Il participe de l'un & de l'autre, ou, pour parler plus juste, il n'est ni l'un ni l'autre. L'Orateur, dans ce genre, emploie volontiers le brillant des métaphores, l'éclat des figures, l'agrément des digressions, l'harmonie de

a Est autem quidam interjectus medius, & quasi temperatus, nec acumine posteriorum, nec fulmine utens superiorum: vicinus amborum, in neutro excellens: utriusque particeps, vel utriusque (si verum quærimus) potiùs expers. *Ibid. n.* 21. Medius hic modus, & translationibus crebrior, & figuris erit jucundior; egressionibus amœnus, compositione aptus, sententiis dulcis: lenior tamen, ut amnis lucidus quidam, & virentibus utrinque sylvis inumbratus. *Quintil. lib.* 12. *cap.* 10.

l'arrangement, la beauté des pensées ingénieuses, mais conservant en tout cela le caractére d'une douceur tempérée qui lui est propre : de sorte qu'on peut alors le comparer à une riviére d'une eau claire & coulante, dont les bords sont ombragés par des arbres verdoians.

Chacun de ces trois genres est fort estimable en soi-même, & acquiert une grande réputation à tout Ecrivain qui y réussit. Mais [a] le sublime l'emporte infiniment sur les deux autres. C'est cette sorte d'éloquence qui excite l'admiration, qui arrache les applaudissemens, qui met en œuvre toutes les passions; & qui tantôt en tonnant & foudroiant, porte le trouble dans le fond des cœurs; tantôt s'insinue dans les esprits avec douceur, & d'une maniére tendre & touchante.

C'est la réunion de toutes ces parties

a Tertius est ille amplus, copiosus, gravis, ornatus, in quo profectò vis maxima est. Hic est enim, cujus ornatum dicendi & copiam admiratæ gentes, eloquentiam in civitatibus plurimum valere passæ sunt; sed hanc eloquentiam, quæ cursu magno sonituque ferretur, quam suspicerent omnes, quam admirarentur, quam se assequi posse diffiderent. Hujus eloquentiæ est tractare animos, hujus omni modo permovere. Hæc modò perfringit, modò irrepit in sensus: inserit novas opiniones, evellit insitas. *Orat. n. 97.*

qui fait l'Orateur parfait; & l'on ſent aiſément combien il eſt difficile & rare qu'un même homme réuniſſe en lui ſeul tant de qualités différentes. Le dénombrement que nous ferons bientôt des anciens Orateurs tant Grecs que Latins nous en montrera quelques-uns qui ſe ſont attachés avec ſuccès aux deux derniers genres, très peu qui aient pu atteindre juſqu'au ſublime, & encore moins qui aient réuſſi dans tous les trois enſemble.

Ce qui rend ici le ſuccès ſi difficile & ſi rare, c'eſt que les qualités excellentes qui forment les trois ſortes de ſtile dont nous parlons, ont chacune tout près d'elles un défaut qui ſe pare de leur nom, qui leur reſſemble en effet juſqu'à un certain point, mais qui les altére & les corrompt en voulant les pouſſer trop loin, & qui fait dégénérer la ſimplicité en baſſeſſe, l'ornement en vaine parure, le grand & le ſublime en une enflure faſtueuſe. Car il en eſt du ſtile, comme de la vertu. Il y a dans l'un & dans l'autre certaines meſures & certains tempéramens à garder, ſans quoi l'on donne dans un excès vicieux:

Horat. Eſt modus in rebus, ſunt certi denique fines,
Quos ultra citraque nequit conſiſtere rectum.

Excès d'autant plus à craindre, qu'il semble naître de la vertu même, & se confondre avec elle.

Les Grecs [a] appellent cet excès *κακόζηλον, mauvaise affectation*. Elle peut se trouver dans les trois genres de stile, lorsqu'on va au delà du bon & du vrai, que l'esprit n'est point guidé par le jugement, & qu'on se laisse éblouir par la fausse apparence du bon : ce qui est, en matiére d'éloquence, le plus grand & le plus dangereux de tous les défauts; parce qu'au lieu qu'on évite les autres, celui-ci est recherché.

Il est [b] aussi une vertu commune à tous les genres de stile, & je finirai par cette réflexion. Il y a parmi les Orateurs, & l'on en doit dire autant des Historiens, des Poétes, & de tous les Ecrivains, une variété infinie de stiles, de génies, de caractéres, qui met entr'eux une très grande différence, sans qu'on puisse en trouver un seul qui ressemble parfaitement à un autre. Ce-

a Κακόζηλον, id est mala affectatio, per omne dicendi genus peccat... Ita vocatur, quicquid est ultra virtutem, quoties ingenium judicio caret, & specie boni fallitur : omnium in eloquentia vitiorum pessimum : nam, cetera cùm vitentur, hoc petitur. *Quintil. lib. 8. cap. 3.*

b Habet omnis eloquentia aliquid commune. *Quintil. lib. 10. cap. 2.*

pendant il y a auſſi entr'eux une ſorte de reſſemblance ſecrette,& comme un lien commun, qui les raproche & les réunit. J'entends par là un certain goût exquis & délicat, une ſorte de teinture du vrai & du beau, une maniére de penſer & de s'exprimer puiſée dans la nature même, enfin je ne ſai quoi, que l'on ſent mieux qu'on ne peut l'expliquer; qui fait diſcerner à un Lecteur judicieux & ſenſé les Ouvrages tant anciens que modernes qui ſont marqués au coin de la bonne antiquité.

Voila à quoi les jeunes gens qui ſongent à s'avancer dans les Belles-Lettres, doivent principalement donner leurs ſoins & leur application : je veux dire à étudier dans les Ouvrages ces beautés naturelles qui ſont de tous les ſiécles & de toutes les langues, & à ſe les rendre familiéres par une lecture ſérieuſe & réitérée des Auteurs où elles ſe trouvent, pour en venir à ce point de les diſcerner au premier coup d'œil, & , ſi j'oſois m'exprimer ainſi, de les ſentir preſque à l'odorat.

ARTICLE PREMIER.

DES ORATEURS GRECS.

§. I.

Siécle où l'éloquence a le plus fleuri à Athénes.

LA [a] GRECE, si fertile en beaux génies pour tous les autres arts, a été lontems stérile par raport à l'Eloquence, & l'on peut dire qu'avant Périclès elle ne faisoit encore en quelque sorte que balbutier, & que jusques-là elle avoit eu peu d'idée & fait peu de cas du talent de la parole. Ce fut à Athénes que l'Eloquence commença à jetter de l'éclat. Et il ne faut pas s'étonner qu'il se fût déja passé plusieurs siécles, sans qu'elle y eût été mise en honneur. Ce n'est pas parmi les soins de l'établissement d'un Etat, ni dans le trouble des guerres, qu'elle a coutume d'être cul-

a Græcia ... omnes artes vetustiores habet, & multo antè non inventas solùm, sed etiam perfectas, quàm est à Græcis elaborata vis dicendi atque copia. In quam cùm intueor, maximè mihi occurrunt, Attice, & quasi lucent Athenæ tuæ, qua in urbe primùm se Orator extulit ... Non in constituentibus Remp. nec in bella gerentibus ... nasci cupiditas dicendi solet. Pacis est comes, otiique socia, & jam bene constitutæ civitatis quasi alumna quædam eloquentia. *Cic. in Brut. n.* 26. & 45.

tivée. Amie de la paix & de la tranquillité, il lui faut, si j'ose ainsi m'exprimer, pour berceau une République déja bien affermie & bien policée.

Mais[a] ce qui doit paroitre étonnant, c'est que l'Eloquence, presque encore naissante & dès ses premiers commencemens, (car c'est au tems de Périclès que Cicéron en fixe l'époque.) soit tout d'un coup parvenue à une si haute perfection. Avant [b] Périclès on n'avoit aucun discours, aucun ouvrage, où il parût quelque lueur de beauté & d'ornement, ni qui ressentît l'Orateur : & ses discours brilloient déja de ce qu'il y a de plus beau, de plus fort, & de plus sublime dans l'éloquence.

Périclès aiant en vûe de se rendre puissant dans la République, & de dominer dans les assemblées du Peuple, regarda l'éloquence comme l'instrument le plus nécessaire pour parvenir à ses fins, & il y donna toute son application. La beauté naturelle de son génie lui fournissoit toutes les ressour-

a Hæc ætas prima Athenis oratorem prope perfectum tulit. *Ib. n.* 45.

b Ante Periclem ... litera nulla est, quæ quidem ornatum aliquem habeat, & oratoris esse videatur. *Ib. n.* 27.

ces néceſſaires, & [a] l'étude profonde qu'il avoit faite de la Philoſophie ſous Anaxagore lui avoit appris par quels reſſorts on remue & on tourne à ſon gré le cœur des hommes. Il emploioit avec un art merveilleux tantôt la douceur de l'inſinuation pour perſuader, tantôt la force des grands mouvemens pour abbattre & renverſer. Athénes [b] qui voioit luire dans ſon ſein une nouvelle lumiére, charmée des graces & de la ſublimité de ſes diſcours, admiroit ſon éloquence, & la craignoit. On [c] a remarqué que dans le tems même qu'il s'oppoſoit aux volontés du Peuple avec une ſorte de roideur infléxible, il ſavoit lui plaire, & avoit l'adreſſe de le ramener inſenſiblement

a In Phædro Platonis [*pag.* 270.] hôc Periclem præſtitiſſe ceteris dicit oratoribus Socrates, quòd is Anaxagoræ Phyſici fuerit auditor; à quo cenſet eum, cùm alia præclara quædam & magnifica didiciſſet, uberem & fœcundum fuiſſe, gnarumque (quod eſt eloquentiæ maximum) quibus orationis modis quæque animorum partes pellerentur. *Cic. in Orat. n.* 15.

b Hujus ſuavitate maximè exhilaratæ ſunt Athenæ; hujus ubertatem & copiam admiratæ; ejuſdem vim dicendi terroremque timuerunt. *In Brut. n.* 44.

c Quid Pericles? de cujus dicendi copia ſic accepimus, ut cùm contra voluntatem Athenienſium loqueretur pro ſalute patriæ, ſeverius tamen id ipſum, quod ille contra populares homines diceret, populare omnibus & jucundum videretur. Cujus in labris veteres Comici, etiam cùm

à son avis. Aussi les Poétes Comiques dans leurs Satyres contre lui (car alors les plus puissans de la République n'y étoient point épargnés) disoient à sa louange, d'un côté, que la déesse de la persuasion avec toutes les graces résidoit sur ses lévres; de l'autre, qu'il [a] tonnoit & foudroioit, tant ses discours avoient de véhémence, & qu'il laissoit toujours une sorte d'éguillon dans l'ame de ses Auditeurs.

Par ce [b] rare talent de la parole, Périclès vint à bout de se conserver pendant quarante ans de suite, tant en paix qu'en guerre, une entiére autorité sur le peuple du monde le plus inconstant & le plus capricieux, & en même tems le plus jaloux de sa liberté; dont il faloit tantôt relever le découragement dans les disgraces qui lui arrivoient, tantôt rabbattre la fierté & arréter les fougues dans les heureux succès.

illi maledicerent (quod tum Athenis fieri liceret) leporem habitasse dixerunt; tantamque in eo vim fuisse, ut in eorum mentibus qui audissent quasi aculeos quosdam relinqueret. *De Orat. lib. 3. n. 138.*

a Ab Aristophane poëta fulgurare, tonare, permiscere Græciam dictus est. *Orat. n. 29.*

H'στραπτ' ἐβρόντα, ξυνεκύκα τὴν Ἑλλάδα.

b Itaque hic doctrina, consilio, eloquentia excellens, quadraginta annos præfuit Athenis, & urbanis eodem tempore & bellicis rebus. *Ibid.*

fuccès. On voit par là ce que peut l'éloquence, & quel cas on en doit faire.

Quoique Périclès n'ait laiffé après lui aucune piéce d'Eloquence, il mérite bien cependant d'être mis à la tête des Orateurs Grecs ; d'autant plus que, felon a Cicéron, c'eft lui qui fit naître à Athénes le goût de la faine & parfaite éloquence, qui la mit en honneur, qui en montra le véritable ufage & la véritable deftination, & qui en fit fentir les falutaires effets par le fuccès qu'eurent fes harangues.

Je parlerai maintenant des dix Orateurs Athéniens dont Plutarque nous a donné la vie en abrégé, & je ne m'arréterai que fur ceux qui font le plus connus.

Des dix Orateurs Grecs.

ANTIPHON.

ANTIPHON profita beaucoup des entretiens qu'il eut avec Socrate. Il donnoit des leçons de Rhétorique. Il compofoit auffi des plaidoiers pour ceux qui en avoient befoin ; & l'on croit qu'il fut le premier qui introduifit cette coutume. Il étoit vif & riche pour

Plut. de vita decem Rhet.

a Pericles primus adhibuit doctrinam, &c. In Brut. n. 44.

l'invention, exact, pour le ſtile, fort pour les preuves, habile pour répondre aux objections imprévûes : il réuſſiſſoit à émouvoir les paſſions, & à donner à chaque perſonnage qu'il faiſoit parler ſon caractére propre & particulier. Il fut condanné à mort pour avoir favoriſé l'établiſſement des Quatre-cens à Athénes.

ANDOCIDE.

Plut. ANDOCIDE étoit auſſi contemporain de Socrate. Il commença à fleurir vingt ans avant Lyſias. Il fut appellé en jugement, comme aiant eu part au renverſement des ſtatues de Mercure, qui furent toutes abbattues ou mutilées en une ſeule nuit au commencement de la guerre du Péloponnéſe. Il ne ſe tira de ce danger qu'en promettant d'indiquer les coupables, du nombre deſquels il mit ſon propre pere, à qui pourtant il ſauva la vie. Son ſtile étoit ſimple & preſque entiérement deſtitué de figures & d'ornemens.

LYSIAS.

Dionyſ. Halic. in Lyſ. LYSIAS étoit originaire de Syracuſe, mais né à Athénes. A l'âge de quinze ans il paſſa à Thurium en Italie avec

deux de ses freres dans la nouvelle Colonie qui alloit s'y établir. Il y demeura jusqu'à la déroute des Athéniens devant Syracuse ; & il retourna pour lors à Athénes âgé de quarante-huit ans.

Il s'y distingua par un mérite particulier, & il a toujours été regardé comme un des plus excellens Orateurs Grecs, mais dans le genre d'éloquence simple & tranquille. La clarté, la pureté, la douceur, la délicatesse du stile, faisoit son caractére propre. C'étoit, dit [a] Cicéron, un Ecrivain d'une précision & d'une élégance extrême, & déja Athénes pouvoit presque se vanter d'avoir un Orateur parfait. Quintilien en donne la même idée. Lysias, [b] dit-il, a le stile élégant & léger. S'il suffit à l'Orateur d'instruire, il n'en est point qu'on puisse mettre au dessus de lui. On ne voit rien d'inutile, rien d'affecté dans son discours. Son stile est néanmoins plus semblable à un ruisseau clair & pur, qu'à un grand fleuve.

Si Lysias se renferma pour l'ordi-

a Fuit Lysias... egregiè subtilis atque elegans, quem jam prope audeas oratorem perfectum dicere *Cic. in Brut. n. 35.*

b Lysias subtilis atque elegans, & quo nihil, si oratori satis sit docere, quæras perfectius. Nihil enim est inane, nihil accersitum : puro tamen fonti, quàm magno flumini, propior. *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

naire dans cette ſimplicité, &, comme [a] Cicéron l'appelle, cette maigreur de ſtile, ce n'eſt pas qu'il fût abſolument incapable de force & de grandeur : car, ſelon le même Cicéron, on trouve dans ſes harangues des endroits très forts & très nerveux. Il [b] en uſoit ainſi par choix & par jugement. Il ne plaidoit point lui-même de cauſes dans le barreau, mais il compoſoit des plaidoiers pour les autres ; & pour entrer dans leur caractére, il étoit ſouvent obligé d'emploier un ſtile ſimple & peu relevé ; ſans quoi il eût perdu cette grace de la naïveté qui eſt admirable en lui, & il eût trahi lui-même ſon ſecret. Il faloit donc que ſes diſcours, qu'il ne prononçoit pas lui-même, euſſent un air négligé, ce qui eſt un grand art, & un des grands ſecrets de la compoſition. On éludoit ainſi la Loi qui ordonnoit aux accuſés de plaider eux-mêmes leur cauſe, ſans emploier le miniſtére des Avocats.

a In Lyſia ſunt ſæpe etiam lacerti, ſic ut nihil fieri poſſit valentius : verùm eſt certè genere toto ſtrigoſior. *Brut. n. 64.*

b Illud in Lyſia dicendi textum tenue atque rarum lætioribus numeris corrumpendum non erat. Perdidiſſet enim gratiam, quæ in eo maxima eſt, ſimplicis atque inaffectati coloris : perdidiſſet fidem quoque. Nam ſcribebat aliis, non ipſe dicebat ; ut oportuerit eſſe illa rudibus & incompoſitis ſimilia, quod ipſum compoſitio eſt. *Quintil. lib. 9. cap. 4.*

Quand Socrate fut appellé devant les Juges pour rendre compte de ses sentimens sur la religion, Lysias lui apporta un plaidoier qu'il avoit composé avec beaucoup de soin, & où sans doute il avoit fait entrer tout ce qui étoit capable de toucher les Juges. Socrate, après l'avoir lu, dit [a] qu'il le trouvoit fort beau, fort oratoire, mais peu convenable au caractére de force & de courage qu'un Philosophe devoit montrer. *Lib. 1. de Orat. n. 231.*

Denys d'Halicarnasse peint fort au long, & avec beaucoup de goût & de jugement, le caractére du stile de Lysias, & en marque en détail tous les traits, mais toujours dans le genre d'éloquence simple & naturelle dont j'ai parlé. Il raporte même quelques morceaux d'une de ses harangues, pour mieux faire connoître son stile.

ISOCRATE.

ISOCRATE étoit fils de Théodore Athénien, qui s'étant enrichi à faire des instrumens de Musique, amassa assez de bien pour être en état de faire élever avec soin ses enfans : car il avoit encore deux fils, & une fille. Isocrate vint

a Illam orationem disertam sibi & oratoriam videri, fortem & virilem non videri.

AN.M. 3568. au monde vers la 86e Olympíade;
AV.J.C. 436. vingt-deux ans après Lyſias, & ſept avant Platon.

Il reçut une excellente éducation, & eut pour Maîtres Prodicus, Gorgias, Tiſias, & ſelon quelques-uns Théraméne, c'eſt-à-dire tout ce qu'il y avoit alors de plus fameux Rhéteurs.

Son inclination l'auroit aſſez porté à ſuivre la route ordinaire des jeunes Athéniens, & à entrer dans le maniement des affaires: mais la foibleſſe de ſa voix, & une timidité preſque inſurmontable, ne lui permettant pas de ſe hazarder à paroitre en public, il tourna ſes vûes d'un autre côté. Il ne renonça pas néanmoins entiérement ni à la gloire de l'éloquence, ni au deſir de ſe rendre utile au public, qui étoient ſes deux grandes paſſions; & ce que l'empêchement naturel de ſa voix lui refuſoit, il ſongea à le regagner par le miniſtére de la main & de la plume. Il s'appliqua donc avec ſoin à la compoſition, & ne prit point pour objet de ſon travail, comme la plupart des Sophiſtes, des queſtions vagues & inutiles, ou des ſujets de pure curioſité, mais des matiéres ſolides & importantes de gouvernement & de politi-

que, qui puſſent être utiles aux Républiques & aux Princes même, auſſi bien qu'aux particuliers, & qui puſſent auſſi lui faire honneur par les graces qu'il tâcheroit de répandre dans ſes Ecrits. C'eſt Iſocrate lui-même qui nous apprend dans l'Exode de l'un de ſes diſcours, que telles avoient été ſes vûes. *In Panathen.*

Il s'exerça auſſi à compoſer des plaidoiers pour ceux qui en avoient beſoin, ſelon l'uſage aſſez ordinaire en ces tems-là, quoique contraire à la diſpoſition des Loix, qui ordonnoient, comme je l'ai déja marqué, que les parties ſe défendiſſent elles-mêmes ſans emploier de ſecours étrangers. Mais comme ces plaidoiers lui attiroient à lui-même des affaires à cauſe du violement de la loi, & l'obligeoient de comparoitre ſouvent devant les Juges, il y renonça entiérement, & ouvrit une Ecole d'Eloquence pour inſtruire la Jeuneſſe.

Par ce [a] nouvel établiſſement, la

[a] Extitit igitur Iſocrates... (cujus domus cunctæ Græciæ quaſi ludus quidam patuit atque officina dicendi) magnus orator & perfectus magiſter, quanquam forenſi luce caruit, intraque parietes aluit eam gloriam, quam nemo quidem, meo judicio, eſt poſtea conſecutus. *Cic. in Brut. n.* 32.

Ex Iſocratis ludo, tanquam ex equo Trojano, innumeri principes extiterunt. *Lib.* 2. *de Orat. n.* 94.

Clariſſimus ille præcep-

maiſon d'Iſocrate devint pour toute la Gréce une pépiniére féconde de grands hommes, & il n'en ſortit, dit Cicéron, comme du cheval de Troie, que d'illuſtres perſonnages. Quoiqu'il ne parût point en public au barreau, & qu'il demeurât renfermé dans l'enceinte particuliére de ſon Ecole ou de ſon cabinet, il ſe fit une réputation à laquelle perſonne après lui ne put atteindre, également eſtimé & pour le talent de bien compoſer, & pour l'art de bien enſeigner, comme ſes Ecrits & ſes Diſciples en firent foi.

Il avoit un diſcernement merveilleux pour connoitre la force, le génie, le caractére de ſes Ecoliers; pour voir comment il faloit manier leur eſprit, & de quel côté il faloit les tourner : talent [a] rare, & abſolument néceſſai-

tor Iſocrates, quem non magis libri bene dixiſſe, quàm diſcipuli bene docuiſſe teſtantur. *Quintil. lib. 2. c. 9.*

[a] Diligentiſſimè hoc eſt eis, qui inſtituunt aliquos atque erudiunt, videndum, quò ſua quemque natura maximè ferre videatur... Dicebat Iſocrates, doctor ſingularis, ſe calcaribus in Ephoro, contrà autem in Theopompo frenis uti ſolere. Alterum enim exultantem verborum audacia reprimebat, alterum cunctantem & quaſi verecundantem incitabat. Neque eos ſimiles effecit inter ſe, ſed tantum alteri affinxit, de altero limavit, ut id conformaret in utroque, quod utriuſque natura pateretur. *Lib. 3. de Orat. n. 36.*

te pour réussir dans l'important emploi d'enseigner. Isocrate avoit coutume de dire, en parlant de deux de ses plus illustres disciples, qu'il usoit d'éperon à l'égard d'Ephore, & de bride à l'égard de Théopompe, pour exciter la lenteur de l'un, & retenir la trop grande vivacité de l'autre. Celui-ci, en composant, s'abandonnoit à son feu & à son imagination, & se répandoit en expressions hardies & brillantes; il le réprimoit. L'autre, au contraire, timide & réservé, ne songeoit qu'à la justesse, & n'osoit rien hazarder; il lui faisoit prendre l'essor. Son dessein n'étoit pas de les rendre semblables : mais, en retranchant à l'un, & ajoutant à l'autre, il vouloit les amener au point de perfection dont leur naturel étoit susceptible.

L'Ecole d'Isocrate fut fort utile au public, & en même tems fort lucrative pour lui-même. Il y amassa plus d'argent que n'avoit fait encore aucun des Sophistes. Il avoit pour l'ordinaire plus de cent Ecoliers, & il tiroit de chacun d'eux mille dragmes, c'est-à-dire cinq cens livres, apparemment pour tout le tems qu'ils étudioient sous lui. Je serois fâché, pour l'honneur

Plut. de decem Orat. Gr. in Isocr.

d'un si habile Maître, que ce qu'on dit de lui par raport à Démosthéne fût vrai, qu'il ne voulut pas lui laisser prendre ses leçons, parce qu'il n'étoit pas en état de lui paier entiérement la rétribution ordinaire. Je m'en tiens à ce que le même Plutarque dit dans le même endroit, qu'Isocrate ne prenoit rien des citoiens d'Athénes, mais seulement des étrangers. Cette conduite généreuse & désintéressée convient beaucoup mieux à son caractére, & aux excellens principes de morale répandus dans tous ses Ouvrages.

Outre le revenu de son Ecole, il recevoit de grands présens de personnes considérables. Nicoclès roi de Cypre, fils d'Evagore, lui donna vingt talens (vingt mille écus) pour le discours qui porte son nom.

Plut. ibid. On raporte d'Isocrate une parole fort sensée. Il étoit à la table de Nicocréon roi de Cypre, & on le pressoit de parler & de fournir à la conversation. Il s'en excusa toujours, & apporta cette raison de son refus : *Ce que je sai, n'est point ici de saison ; & ce qui seroit ici de saison, je ne le sai point.* Cette pensée ressemble fort à celle de Séné-

que. *Je [a] n'ai jamais voulu plaire au peuple : car il n'approuve point ce que je sai, & je ne sai point ce qu'il approuve.*

Isocrate aiant appris la défaite des Athéniens par Philippe à la bataille de Chéronée, ne put pas survivre au malheur de sa patrie, & mourut de douleur, étant demeuré quatre jours sans manger. Il avoit vécu quatre-vingts-dix-huit ou cent ans. *Ibid.*

Il est difficile de mieux peindre le caractére du stile d'Isocrate que ne l'ont fait Cicéron & Quintilien : je citerai leurs propres paroles.

Cicéron, après avoir raporté l'idée avantageuse que Socrate s'étoit formée d'Isocrate encore tout jeune ; & l'éloge magnifique que Platon, l'ennemi déclaré ce semble des Rhéteurs, avoit fait du même Isocrate fort âgé, continue ainsi en décrivant son stile. *Dulce igitur orationis genus, & solutum, & effluens, sententiis argutum, verbis sonans, est in illo epidictico genere, quod diximus proprium Sophistarum, pompæ quàm pugnæ aptius, gymnasiis & palæstræ dicatum, spretum & pulsum foro.* *In Orat. n. 41. & 42.*

a Nunquam volui populo placere : nam, quæ ego scio, non probat ; quæ probat populus, ego nescio. *Senec. Epist.* 29.

» Ce genre d'éloquence est doux ;
» agréable, coulant, plein de pensées
» fines & d'expressions harmonieuses :
» mais il a été exclu du Barreau, &
» renvoié aux Académies, comme
» plus propre aux exercices de pur ap-
» pareil, qu'aux vrais combats.

Lib. 10. cap. 1. Voici le portrait qu'en fait Quintilien, qui paroit tiré d'après le premier. *Isocrates in diverso genere dicendi* (il venoit de parler de Lysias.) *nitidus & comptus, & palæstræ quàm pugnæ magis accommodatus, omnes dicendi veneres secutus est. Nec immeritò, auditoriis enim se, non judiciis compararat: in inventione facilis, honesti studiosus, in compositione adeo diligens, ut cura ejus reprehendatur.*

Il y avoit une grande ressemblance sur plusieurs chefs entre Lysias & Isocrate, comme le montre fort au long Denys d'Halicarnasse: mais le dernier avoit un stile plus doux, plus coulant, plus élégant, plus fleuri, plus orné; des pensées plus vives & plus délicates; un arrangement de paroles étudié avec un soin extrême, & poussé peutêtre jusqu'à l'excès. En un mot toutes les beautés, toutes les graces de l'éloquence, telles que les comporte le

Genre Démonstratif propre aux Sophistes, sont étalées dans ses discours, destinés non pour l'action & le barreau, mais pour la pompe & l'ostentation.

Cicéron, en plusieurs endroits de ses Livres de Rhétorique, insiste beaucoup sur ce qu'Isocrate est le premier, à proprement parler, qui a introduit dans la langue Grecque, le nombre, la cadence, l'harmonie, qui étoient avant lui peu connues, & presque généralement négligées.

Il me reste à exposer une derniére qualité d'Isocrate, qui est son vif amour du bien & de la vertu, que Quintilien exprime par ce mot, *honesti studiosus*, & qui, selon Denys d'Halicarnasse, l'éléve infiniment au dessus de tous les autres Orateurs. En parcourant les principaux de ses discours, il montre qu'ils ne tendent tous qu'à inspirer aux villes, aux Princes, aux particuliers même, des sentimens de probité, d'honneur, de bonne foi, de modération, de justice, d'amour du bien public, de zéle pour la conservation de la liberté, de respect pour la sainteté du serment & des Traités, & pour tout ce qui a raport à la religion. Il conseille à tous ceux qui sont

chargés du ſoin de gouverner les Etats & d'adminiſtrer les affaires publiques, de lire & d'étudier avec une attention ſinguliére ces Livres admirables, qui renferment tous les principes de la ſaine & véritable Politique.

ISÉE.

Plut. in Iſ. ISE'E étoit de Chalcis en Eubée. Etant venu à Athénes, il prit les leçons de Lyſias, dont il imita ſi bien le ſtile, qu'en liſant leurs diſcours on avoit de la peine à diſtinguer duquel des deux ils étoient. Il commença à paroitre avec éclat après la guerre du Péloponnéſe, & continua juſqu'au tems de Philippe. Il fut maître de Démoſthéne, qui s'attacha à lui préférablement à Iſocrate, parce que l'éloquence d'Iſée étoit plus forte & plus véhémente, & par cette raiſon plus conforme au génie vif de Démoſthéne.

Iſæo torrentior. Juven.

LYCURGUE.

LYCURGUE fut fort eſtimé à Athénes pour ſon éloquence, & encore plus pour ſa probité. Il fut chargé de pluſieurs commiſſions importantes, & s'en acquitta toujours avec ſuccès. On lui confia le ſoin de la police dans

Athénes, & il fit une rude guerre aux malfaiteurs, qu'il obligea de ſortir tous de la ville. Il paſſoit pour un Juge ſévére & inexorable. C'eſt à quoi Cicéron fait alluſion, en écrivant à ſon ami Atticus : *Noſmetipſi, qui Lycurgei à principio fuiſſemus, quotidie demitigamur.* *Ad Attic. Epiſt. 13. lib. 1.*

Lycurgue fut nommé Queſteur, c'eſt-à-dire Receveur Général des revenus de la République, à trois différentes repriſes, & exerça cette charge pendant quinze ans. Pendant ce tems-là il lui paſſa par les mains quatorze mille talens, (quarante-deux millions) dont il rendit un fidéle compte. Avant lui le revenu de la ville n'étoit que de ſoixante * talens : (ſoixante mille écus) il le fit monter juſqu'à douze cens talens. (douze cens mille écus.) C'eſt ce Queſteur, qui, voiant qu'un Fermier faiſoit mener en priſon le Philoſophe Xénocrate, parce qu'il avoit manqué à paier dans le tems un certain tribut comme étranger, le tira d'entre les mains des archers, & y fit conduire à ſa place le Fermier, pour avoir eu l'inſolence & la dureté de trai-

* *Ce revenu ſeroit bien médiocre pour une ville comme Athénes, & l'augmentation bien conſidérable. Je ne ſai ſi on ne pourroit pas lire ἑξακόσια, ſix cens, au lieu de ἑξήκοντα ſoixante.*

ter ainſi un homme de Lettres. Cette action fut applaudie généralement. Lycurgue étoit du nombre des Orateurs qu'Alexandre demanda qui lui fuſſent livrés, à quoi les Athéniens ne purent conſentir.

ESCHINE. DEMOSTHENE.

Traité des Etudes, Tome 2.
Hiſt. anc. Tom. 6.

J'AI EXPOSÉ ailleurs fort au long l'hiſtoire de ces deux célébres Orateurs, qui furent toujours émules & rivaux, & dont les diſputes ne ceſſérent que par l'exil d'Eſchine. J'ai traité auſſi ce qui regarde leur ſtile & leur éloquence. Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dit ſur ces deux articles. Je me contente de remettre ici ſous les yeux du Lecteur les deux portraits qu'en trace Quintilien.

L. 10. c. 1.

Sequitur Oratorum ingens manus, cùm decem ſimul Athenis ætas una tulerit; quorum longè princeps Demoſthenes, ac penè lex orandi fuit: tanta vis in eo, tam denſa omnia, ita quibuſdam nervis * *intenta ſunt, tam nihil otioſum, is dicendi modus, ut nec quid deſit in eo, nec quid redundet, invenias. Plenior Æſchi-*

** La métaphore n'eſt point ici tirée des nerfs du corps, comme l'ont ſuppoſé les Traducteurs, mais des cordes d'un arc, qui étant extrêmement tendues, pouſſent les traits avec une force & une impétuoſité extraordinaire.*

nes, & magis fusus, & grandiori similis, quo minùs strictus est; carnis tamen plus habet, lacertorum minus. » Suit » maintenant une foule d'Orateurs, car » il y en a eu à Athénes jusqu'à dix à la » fois : à la tête desquels marche Dé- » mosthéne, qui les a tous passés de bien » loin, & qui a mérité d'être proposé » presque comme la régle de l'éloquen- » ce. Son stile a tant de force, il est si » serré, si tendu; tout s'y trouve dans » une telle justesse & dans une préci- » sion si exacte, qu'on ne trouve rien » à y ajouter, ni à en retrancher. Es- » chine est plus abondant, plus diffus. » Il paroit plus grand, parce qu'il est » moins ramassé. Il a plus d'embon- » point, & moins de nerfs.

HYPERIDE.

HYPERIDE avoit été d'abord auditeur & disciple de Platon. Il se tourna ensuite du côté du Barreau, & il y fit admirer son éloquence. Son [a] stile avoit beaucoup de douceur & de délicatesse : mais il n'étoit propre que pour les petites causes. Il se trouva uni

Plut. in Hyper.

a Dulcis imprimis & acutus Hyperides : sed minoribus causis, ut non dixerim utilior, magis par. *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

avec Lycurgue pour le maniement des affaires publiques dans le tems qu'Alexandre attaqua les Grecs, & il se déclara toujours ouvertement contre ce Prince. Après la perte de la bataille près de Cranon, les Athéniens étant près de le livrer à Antipater, il s'enfuit à Egine, & étant parti de là, il se sauva dans un temple de Neptune, d'où il fut arraché & conduit à Corinthe vers Antipater, qui le fit appliquer à une cruelle question pour tirer de lui quelques secrets & quelques éclaircissemens dont il avoit besoin. Mais, dans la crainte d'être forcé par la violence de la douleur à trahir sa patrie & ses amis, il se coupa la langue avec les dents, & expira dans les tourmens.

DINARQUE.

Plut. in Din. Dinarque, natif de Corinthe selon quelques-uns, vint s'établir à Athénes dans le tems qu'Alexandre poussoit ses conquêtes dans l'Asie. Il fut disciple de Théophraste qui avoit pris la place & l'Ecole d'Aristote, & fit aussi une liaison particuliére avec Démétrius de Phalére. Il ne plaidoit pas par lui-même, mais composoit des plaidoiers pour ceux qui avoient des procès. Il se

proposa pour modéle Hypéride, ou plutôt ſelon d'autres Démoſthéne, dont le ſtile vif & véhément convenoit mieux à ſon caractére.

Changement arrivé chez les Grecs dans l'Eloquence.

L'espace qui s'eſt écoulé depuis Péticlès juſqu'à Démétrius de Phalére dont nous allons parler, a été le beau tems de l'Eloquence chez les Grecs: cet eſpace eſt à peu près de cent trente ans. Avant Péricles la Gréce avoit eu beaucoup de grands hommes pour le gouvernement, pour la politique, pour la guerre, & l'on y avoit vû une foule d'excellens Philoſophes: mais l'éloquence y étoit peu connue. Ce fut lui, comme je l'ai déja obſervé, qui le premier la mit en honneur, qui en montra la force & le pouvoir, & qui en fit naître le goût. Ce goût ne fut pas commun à toute la Gréce. Parle-t-on dans ces tems-là de quelque Orateur Argien, Corinthien, ou Thébain? Il ſe renferma dans Athénes, qui porta dans les cinquante derniéres années de l'eſpace dont je parle ce grand nombre d'illuſtres Orateurs, dont le mérite lui a fait tant d'honneur, & a rendu

sa réputation immortelle. Tout ce tems-là fut comme le régne de la saine & de la vraie Eloquence, qui ne connoit & n'admet d'autre parure qu'une
Brut. n. 36. beauté naturelle & sans fard. *Hæc ætas effudit hanc copiam; &, ut opinio mea fert, succus ille & sanguis incorruptus usque ad hanc ætatem oratorum fuit, in quo naturalis inesset non fucatus nitor.*

Tandis que l'on se proposa ces grands Orateurs pour modéles, & que l'on fut fidéle à les imiter, le goût de la bonne Eloquence, c'est-à-dire d'une Eloquence mâle & solide, se conserva dans toute sa pureté. Mais quand, après leur mort, on eut commencé à les perdre insensiblement de vûe, & à suivre d'autres routes, une Eloquence d'un nouveau genre, plus parée & plus embellie, succéda à l'ancienne, & la fit bientôt disparoitre. Ce fut Démétrius de Phalére qui causa ce changement; & c'est de lui qu'il me reste à parler.

DEMETRIUS DE PHALERE.

DEMETRIUS, dont il s'agit, fut surnommé le *Phalérien* du nom de Phalére sa patrie, qui étoit un des ports d'Athénes. Il eut pour maître le célébre Théophraste.

Je ne raporterai point ici son hi-
stoire, qui est traitée avec assez d'éten-
due dans le VIIe Volume. On y voit Livre XVI.
comment Cassandre, s'étant rendu §. v.
maître d'Athénes quelque tems après
la mort d'Alexandre le Grand, en con-
fia le gouvernement à Démétrius, qui
le conserva pendant dix ans, & s'y
conduisit avec tant de sagesse, que le
Peuple lui dressa trois cens soixante
statues : comment ensuite elles furent §. VII.
renversées, & lui obligé de se retirer
en Egypte, où Ptolémée Soter le re-
çut fort bien : enfin comment, sous Livre XVII.
Ptolémée Philadelphe fils de Soter, il §. v.
fut mis en prison, où il mourut d'une
morsure d'aspic.

Je ne considére maintenant Démétrius de Phalére que comme Orateur, & je dois exposer comment il contribua à la décadence & au dépérissement de l'Eloquence à Athénes.

J'ai déja marqué qu'il avoit été disciple de Théophraste, appellé de ce nom à cause de sa *manière de parler* excellente & *divine*. Il avoit pris sous lui un stile orné, fleuri, & élégant. Il s'étoit exercé dans le genre d'éloquence qu'on appelle le genre *tempéré*, qui tient le milieu entre le sublime & le

ſimple; qui admet toute la parure & tous les ornemens de l'art; qui emploie les graces brillantes de l'élocution, & la beauté éclatante des penſées : en un mot, qui eſt rempli de douceur & d'agrément, mais dénué de force & de vigueur, & qui avec tout ſon brillant & tout ſon éclat ne s'éléve pourtant point au deſſus du médiocre. Démétrius excelloit dans ce genre d'écrire, fort capable de plaire & d'exciter l'admiration par lui-même, ſi on ne le comparoit au genre ſublime & magnifique, dont la beauté ſolide & majeſtueuſe fait diſparoitre l'éclat de ces graces légéres & ſuperficielles. Il [a] étoit aiſé de reconnoitre à ſon ſtile coulant, doux, agréable, qu'il avoit été diſciple de Théophraſte. Ses expreſſions éclatantes, ſes métaphores heureuſes, étoient, dit Cicéron, comme autant d'aſtres brillans, qui donnoient du luſtre à ſon diſcours, & le rendoient lumineux.

On ſe laiſſe, pour l'ordinaire, aſſez facilement éblouir par cette ſorte d'é-

a Orator parum vehemens, dulcis tamen, ut Theophraſti diſcipulum agnoſceres. *Offic. l.1.n.3.* Cujus oratio cùm ſedatè placidèque loquitur, tum illuſtrant eam quaſi ſtellæ quædam tralata verba atque immutata. *Orat. n. 92.*

loquence, qui fait illusion à l'esprit, en flatant l'imagination. C'est ce qui arriva pour lors à Athénes, & Démétrius fut [a] le premier qui donna atteinte à l'ancien & solide goût, & qui commença à corrompre l'éloquence. Son unique but, en parlant au Peuple, étoit de lui plaire. Il vouloit montrer qu'il avoit de la douceur, & c'étoit en effet son caractére : mais cette douceur chatouilloit les oreilles sans aller plus loin, & laissoit seulement l'agréable souvenir d'un arrangement de pensées & de mots étudiés, & d'une douce harmonie. Ce n'étoit point comme dans Périclès une éloquence victorieuse, qui, pleine de charmes, mais armée en même tems d'éclairs & de foudres, laissoit dans l'esprit des auditeurs, avec le sentiment d'un agréable plaisir, une vive impression & une sorte d'éguillon perçant qui pénétroit jusqu'au cœur.

Cette éloquence d'appareil peut

[a] Hic primus inflexit orationem, & eam mollem teneramque reddidit : & suavis, sicut fuit, videri maluit quàm gravis : sed suavitate ea, qua perfunderet animos, non qua perfringeret : & tantùm ut memoriam concinnitatis suæ, non (quemadmodum de Pericle scripsit Eupolis) cum delectatione aculeos etiam relinqueret in animis eorum, à quibus esset auditus. *Brut. n.* 38.

rété : car il avoit d'excellentes parties, & étoit louable en beaucoup de choſes. Elocution, penſées, figures, tout fut outré comme c'eſt l'ordinaire, tout fut porté à l'excès. Ce mauvais goût paſſa rapidement dans les provinces, & s'y corrompit encore beaucoup plus. Dès [a] que l'Eloquence, ſortie du Pirée en cet état, ſe fut répandue dans les Iles & dans l'Aſie, perdant, pour ainſi dire, cet air de ſanté & d'embonpoint qu'elle avoit conſervé ſi lontems dans ſon terroir naturel, elle prit bientôt les maniéres étrangéres, & deſapprit preſque à parler : tant fut grande & promte ſa décadence. C'eſt Cicéron qui en fait cette peinture.

La perte de la liberté à Athénes entraîna en partie celle de l'éloquence. On n'y vit plus paroitre de ces grands hommes, qui par le talent de la parole lui avoient fait tant d'honneur. Quelques Rhéteurs ſeulement & quelques Sophiſtes, répandus en différens endroits de la Gréce & de l'Aſie, ſoutin-

a Ut ſemel è Piræo eloquentia evecta eſt, omnes peragravit inſulas, atque ita peregrinata tota Aſia eſt, ut ſe externis oblineret moribus, omnemque illam ſalubritatem Atticæ dictionis quaſi ſanitatem perderet, ac loqui penè dediſceret. *Brut. n.* 51.

rent un peu l'ancienne réputation: j'en ai parlé ailleurs.

Mais, ce qui eſt étonnant, pluſieurs ſiécles après, l'Eloquence reprit de nouvelles forces, & reparut avec preſque autant d'éclat qu'elle avoit fait autrefois à Athénes. On voit bien que je veux parler de cet heureux tems, où les Peres Grecs firent un ſi louable & ſi ſaint uſage du talent de la parole. Car je ne crains point de mettre en parallele avec les plus célébres Orateurs d'Athénes S^t^. Baſile, S^t^. Grégoire de Nazianze, S^t^. Jean Chryſoſtome, & quelques autres. J'en ai raporté pluſieurs extraits dans le ſecond Volume du Traité des Etudes, ſur tout de S^t^. Jean Chryſoſtome, qui ne le cédent point, ce me ſemble, aux harangues de Démoſthéne, ni pour la beauté du ſtile, ni pour la ſolidité du raiſonnement, ni pour la grandeur des choſes mêmes, ni pour la force & la véhémence des paſſions. On peut conſulter ces endroits, qui me diſpenſent d'apporter ici de nouvelles preuves de ce que j'avance; & je croi que l'on conviendra avec moi qu'on ne trouve rien de plus beau ni de plus éloquent dans toute l'antiquité Grecque.

Nous verrons bientôt que l'Éloquence Latine n'a pas eu le même avantage. Depuis, qu'après avoir jetté un éclat extraordinaire pendant quelques années, elle eut commencé à déchoir, elle s'affoiblit toujours de plus en plus par des déclins assez promts, & tomba enfin dans une corruption dont elle ne s'est jamais relevée. C'est ce que je dois montrer dans l'Article suivant.

ARTICLE SECOND.

DES ORATEURS LATINS.

ROME, occupée d'abord à s'affermir dans son premier établissement, puis à s'étendre de jour en jour dans les contrées voisines, & enfin à porter au loin ses conquêtes, donna pendant plusieurs siécles tous ses soins & toute son application aux exercices militaires, & demeura pendant tout ce temslà sans goût pour les arts & pour les sciences en général, & en particulier pour l'éloquence, dont elle n'avoit encore presque aucune idée. Ce [a] ne

[a] Postea quàm imperio omnium gentium constituto, diuturnitas pacis otium confirmavit, nemo ferè laudis cupidus adolescens non sibi ad dicendum studio omni enitendum putavit. *Lib. 1. de Orat. n.* 14.

fut qu'après avoir domté les peuples les plus puissans, & s'être affermie dans un tranquille repos, que le commerce qu'elle eut avec les Grecs commença à la tirer de cette grossiéreté & de cette espéce de barbarie par raport aux exercices de l'esprit; & que la Jeunesse Romaine, sortie comme d'un profond sommeil, & devenue sensible à une nouvelle espéce de gloire inconnue à ses ancêtres, commença à ouvrir les yeux, & à prendre du goût pour l'éloquence,

Pour donner quelque idée des premiers commencemens de l'éloquence dans Rome, de ses progrès, de sa perfection, & de sa décadence, je partagerai en quatre âges les Orateurs Romains: mais je ne m'arrêterai qu'à ceux qui sont les plus connus ou par leur réputation, ou par leurs Ouvrages,

§. I.

Premier âge des Orateurs Romains.

LES ROMAINS à l'abri de la paix, amie des sciences, & mere du loisir, firent d'abord par eux-mêmes quelques efforts pour acquerir le talent

de la parole. Mais, [a] comme ils ignoroient absolument la route qu'il faloit tenir pour y arriver, & qu'ils n'avoient d'autre guide que leur propre esprit & leurs propres réflexions, ils n'avançoient pas beaucoup. Il falut que la Gréce vaincue vînt au secours de ses vainqueurs. Quand on eut entendu parler à Rome les Rhéteurs Grecs, qu'on eut pris leurs leçons, & qu'on se fut formé dans la lecture de leurs Livres, la Jeunesse Romaine conçut une ardeur incroiable pour l'Eloquence. Nous avons vû ailleurs quelles difficultés elle trouva à sa premiére entrée à Rome, & quelles traverses il lui falut essuier pour s'y établir. Mais c'est le propre de l'Eloquence de vaincre les obstacles & de forcer les barriéres qu'on lui oppose. Elle prit le dessus à Rome malgré les efforts de Caton, qui, grand Orateur lui-même, ne vouloit pas néanmoins qu'on se livrât trop aux Arts des Grecs; & elle y devint en

Hist. Anc. Tome x1. part. 2.

Lib. 2. de Orat. n. 155.

a Ac primò quidem totius rationis ignari, qui neque exercitationis ullam viam, neque aliquod præceptum artis esse arbitrarentur, tantum, quantum ingenio & cogitatione poterant, consequebantur. Pòst autem, auditis oratoribus Græcis, cognitisque eorum literis, adhibitisque Doctoribus, incredibili quodam nostri homines dicendi studio flagraverunt. *Lib. 1. de Orat. n. 14.*

peu de tems l'étude dominante. Les plus grands hommes dans la ſuite, comme Scipion & Lélius, avoient toujours auprès d'eux d'habiles Grecs, dont ils ſe faiſoient gloire de prendre les leçons.

Pour venir aux Orateurs du premier âge, les plus connus ſont Caton le Cenſeur, les Gracques, Scipion l'Emilien, Lélius. Ils avoient un excellent naturel, un merveilleux fond d'eſprit, beaucoup d'ordre dans leurs diſcours, de force dans les preuves, de ſolidité dans les penſées, d'énergie dans les expreſſions : mais nul art, nulle délicateſſe, nulle grace, nul ſoin de l'arrangement des mots, nulle connoiſſance du nombre & de l'harmonie du diſcours.

Cic. in Brut. n. 65. CATON avoit compoſé un nombre infini de Harangues. On en comptoit du tems de Cicéron plus de cent cinquante : mais elles n'étoient point lues. Il [a] prétend néanmoins qu'il ne manquoit aux traits de ſon éloquence qu'une certaine fleur de ſtile, & une vivacité de couleurs, qui n'étoient point encore alors en uſage.

[a] Intelliges nihil illius lineamentis, niſi eorum pigmentorum, quæ inventa nondum erant, florem & colorem defuiſſe. *Brut. n.* 298.

LES GRACQUES se distinguoient aussi par une éloquence mâle & robuste, mais dénuée d'ornemens. Cicéron nous a conservé quelques lignes d'un discours que tint le jeune Gracchus après la mort de son frere, qui sont très vives & très touchantes, & que lui-même a imitées dans la peroraison de son plaidoier pour Muréna. *Quò me miser conferam ? quò vertam ? In Capitolium-ne ? at fratris sanguine redundat. An domum ? matrem-ne ut miseram lamentantemque videam, & abjectam ?* » Où irai-je ? de quel côté me » tournerai-je, malheureux que je suis ? » Sera-ce vers le Capitole ? mais il est » encore teint du sang de mon frere. » Retournerai-je dans ma maison ? » Quoi ! pour y voir une mere affligée, » dans la derniére désolation, & bai» gnée dans ses pleurs ? « Si le reste du discours ressembloit à ce peu de lignes, il ne le céderoit en rien à ceux de Cicéron. En [a] les prononçant, tout parloit en lui, les yeux, la voix, le geste, de sorte que ses ennemis mêmes ne purent retenir leurs larmes. Aulu-

Lib. 3. de Orat. n. 215.

Lib. 10. cap. 3.

a Quæ sic ab illo acta esse constabat, oculis, voce, gestu, inimici ut lacrymas tenere non possent. *Ibid.*

Gelle nous a conſervé deux fragmens de diſcours de C. Gracchus, qui ne ſont point du goût de celui que cite Cicéron. Ils ſont élégans, mais froids, quoique dans une matiére grave & touchante. C'eſt le même Gracchus, qui avoit toujours derriére lui un domeſtique, qui, avec ſa flute, l'avertiſſoit quand il devoit hauſſer ou baiſſer le ton de ſa voix.

Quintilien oppoſe ſouvent le ſtile du ſiécle dont nous parlons, à celui du tems où lui-même vivoit; & il donne à cette occaſion un excellent précepte. » Les [a] jeunes gens, dit-il, ont deux » grands défauts à éviter. Le pre» mier ſeroit, ſi quelque admirateur » outré des Anciens leur donnoit pour » lecture & pour modéles les Haran» gues de Caton, des Gracques, &

a Duo genera maximè cavenda pueris puto. Unum, ne quis eos antiquitatis nimius admirator in Gracchorum Catoniſque & aliorum ſimilium lectione durescere velit: fient enim horridi atque jejuni... Alterum, quod huic diverſum eſt, ne recentis hujus laſciviæ floſculis capti, voluptate quadam prava deliniantur, ut prædulce illud genus, & puerilibus ingeniis hoc gratius, quo propius eſt, adament. Firmis autem judiciis, jamque extra periculum poſitis, ſuaſerim & antiquos legere, ex quibus ſi aſſumatur ſolida ac virilis ingenii vis, deterſo rudis ſeculi ſqualore, tum noſter hic cultus clariùs eniteſcet; & novos, quibus & ipſis multa virtus adeſt. *Quintil, lib. 2. cap. 6.*

» d'autres pareils Auteurs : car ce se-
» roit le moien de leur faire prendre
» un stile sec, dur, âpre, hérissé. Un
» autre défaut tout contraire seroit,
» qu'éblouis par la parure brillante du
» stile mou & efféminé qui est devenu
» à la mode, ils se laissassent gâter le
» goût par cette éloquence doucereuse
» & fleurie, d'autant plus dangereuse
» pour eux, qu'elle a plus de raport
» à leur caractére & à leur âge. Quand
» ils auront le jugement formé & sûr,
» je les exhorterai, dit Quintilien, à li-
» re les Anciens, dont l'éloquence mâle
» & vigoureuse, lorsqu'on en aura sé-
» paré la rudesse du siécle grossier où ils
» vivoient, servira à soutenir, & même
» à relever les beautés & les ornemens
» de la nôtre. Je leur conseillerai aussi
» de lire beaucoup les Modernes, qui
» ont d'excellentes parties, & qui peu-
» vent leur être d'une grande utilité.

J'ai cru que ce morceau de Quintilien étoit fort propre à faire connoitre le stile du tems dont il s'agit ici : outre qu'il renferme un avis bien sensé, & dont nos jeunes gens aussi pourront profiter.

Je ne m'arréterai point sur le caractére de l'éloquence de Scipion & de

Lélius. Je suis persuadé, que, quoiqu'elle se ressentît du siécle où ils vivoient, elle étoit beaucoup éloignée de la dureté de celle de Caton & des Gracques. Je raporterai seulement ici un fait bien honorable pour Lélius, & qui montre jusqu'où il portoit la candeur & la bonne foi. Il avoit été chargé d'une cause très importante. Il la plaida avec beaucoup d'éloquence. Les Juges cependant ne crurent point que la cause fût en état d'être jugée, & la renvoiérent à une autre audience. Il la travailla de nouveau, & la plaida une seconde fois. Elle eut le même sort qu'auparavant. Alors Lélius n'hésita point, & força ses parties à remettre leur cause entre les mains de Galba, célébre Orateur de ce temslà, qui avoit plus de véhémence & de pathétique que lui. Il eut beaucoup de peine à s'en charger, & au premier plaidoier, il la gagna tout d'une voix. „On savoit pour lors, dit Cicéron, „rendre justice au mérite d'autrui, „même à son propre préjudice. *Erat omnino tum mos, ut in reliquis rebus melior, sic in hoc ipso humanior: ut faciles essen: in suum cuique tribuendo.*

Brut. n. 85 88.

§. II.

Second âge des Orateurs Romains.

JE PLACERAI dans ce second âge quatre Orateurs : Antoine & Crassus, qui étoient plus âgés ; Cotta & Sulpitius, qui étoient plus jeunes. On ne les connoit guéres que par ce que Cicéron nous en apprend dans ses Livres de Rhétorique. Il [a] remarque que ce fut sous les deux premiers que l'Eloquence Latine, parvenue à une sorte de maturité, commença à pouvoir entrer en lice avec celle des Grecs.

ANTOINE, dans le voiage qu'il fit pour aller en Cilicie en qualité de Proconsul, s'arréta quelque tems à Athénes & dans l'Ile de Rhodes sous différens prétextes, mais en effet pour avoir occasion de converser avec les plus habiles Maîtres de Rhétorique, & pour se perfectionner dans l'éloquence par leurs avis. Il affecta pourtant toujours dans la suite de paroitre ignorer ce que les Grecs enseignoient sur l'Art de parler, espérant par ce

Lib. 1. de Orat. n. 82. *Lib. 2. de Orat. n. 3.*

Ibid. n. 151.

a Quod idcirco posui, ut dicendi Latinè prima maturitas in qua ætate extitisset, posset animadverti. *Cic. in Brut. n. 161.* Ego sic existimo... in his primùm cum Græcorum gloria Latinè dicendi copiam æquatam. *Ib. n. 138.*

moien rendre son éloquence moins suspecte. En [a] effet il passoit communément dans l'esprit de ses auditeurs pour venir au Barreau plaider ses causes presque sans préparation. Mais, dans la vérité, il étoit tellement préparé, que souvent les Juges ne l'étoient pas assez pour se défier de lui. Rien de ce qui pouvoit servir à sa cause ne lui échapoit. Il savoit placer chaque preuve dans l'endroit où elle faisoit plus d'impression. Il étoit moins attentif à la délicatesse & à l'élégance des mots, qu'à leur force & à leur énergie. Il ne paroissoit occupé que des choses mêmes & du raisonnement. Il avoit toutes les grandes parties d'un Orateur, & il les soutenoit merveilleusement par la force & la dignité de sa prononciation.

Lib. 2. de Orat. n. 197-203.

Il trace lui-même, dans le second Livre de l'Orateur, le plan d'une harangue qu'il prononça en faveur de Norbanus, poursuivi, & à juste titre, comme auteur de sédition : cause, comme on le sent bien, très difficile

a Erat memoria summa, nulla meditationis suspicio. Imparatus semper aggredi ad dicendum videbatur : sed ita erat paratus, ut Judices, illo dicente, nonnunquam viderentur non satis parati ad cavendum fuisse. *Brut. n. 139.*

& très délicate. Il la traita avec un art, une force, une éloquence, qui arrachérent le coupable à la févérité des Juges; & il avoue lui même qu'il gagna fa caufe, moins par l'évidence des raifons, que par la force des paffions qu'il fut emploier à propos. *Ita magis affectis animis Judicum, quàm doctis, tua, Sulpiti, eft à nobis tum accufatio victa.* Et cependant Sulpitius, Avocat de l'autre partie, avoit laiffé les Juges parfaitement convaincus de la juftice de fa caufe, & enflammés de colere contre Norbanus: *Cùm tibi ego, non judicium, fed incendium tradidiffem.* Rien n'eft plus propre à former de jeunes Avocats, que le plan de cette harangue: mais ils ne doivent pas imiter l'ufage qu'Antoine fit pour lors de fes talens, pour arracher un coupable à la peine qui lui étoit dûe.

CRASSUS étoit le feul qu'on pût mettre en parallèle avec Antoine, & quelques-uns même le lui préféroient. Il n'avoit que trois ans moins que lui. Son [a] caractére propre étoit un air de *Brut. n. 143.*

[a] Erat fumma gravitas: erat cum gravitate junctus facetiarum & urbanitatis oratorius non fcurrilis lepos. Latinè loquendi accurata & fine moleftiâ diligens elegantia. *Ibid.*

gravité & de dignité, qu'il sçavoit tempérer par une douceur insinuante, par une grande délicatesse, & même par une fine raillerie, mais sans jamais sortir de la décence qui convient à un Orateur. Il avoit une expression pure, exacte, élégante, mais sans affectation. Il s'expliquoit avec une merveilleuse netteté, & relevoit la beauté de son discours par la force des preuves, & par l'agrément des similitudes.

Lorsque Crassus avoit affaire à des personnes de mérite & de réputation, il avoit grand soin de les ménager, & les railleries qu'il emploioit à leur égard n'avoient rien de piquant, ni d'injurieux : *in quo genere nulli aculei contumeliarum inerant*. Modération [a] rare dans ceux qui se piquent de plaisanterie, & qui ont bien de la peine à retenir un bon mot qui leur vient sur le champ, & qui, selon eux, leur feroit honneur. Mais il en usoit autrement à l'égard de ceux qui donnoient prise sur eux par leur mauvaise conduite. Un Brutus, dont je vais parler, étoit de ce genre. Il faisoit le métier d'accusateur

a Quod est hominibus facetis & dicacibus difficillimum, habere hominum rationem & temporum, & ea, quæ occurrant, cùm salsissimè dici possunt, tenere. 2. *de Orat. n.* 221.

pour profiter des récompenſes qu'accordoient les loix à ceux qui faiſoient condanner un criminel : métier, qui étoit regardé à Rome comme peu digne d'un homme de condition & de probité, quoique l'on y approuvât fort qu'un jeune homme ſe fit connoitre en accuſant quelque perſonnage important. Ce même Brutus étoit décrié généralement comme un diſſipateur qui avoit perdu tout ſon bien en débauches. Plaidant un jour contre Craſſus, il fit lire deux plaidoiers de cet Orateur, dans leſquels il ſe contrediſoit manifeſtement. Craſſus piqué ſut bien lui rendre la pareille. Il fit lire à ſon tour trois Dialogues du pere de Brutus, dans chaçun deſquels, ſelon une coutume aſſez ordinaire, il étoit fait mention au commencement de la Maiſon de Campagne où l'on ſuppoſoit que la converſation s'étoit tenue ; & après avoir bien conſtaté par cette lecture le nom & la réalité des trois Terres que ſon pere lui avoit laiſſées, il lui demanda, avec d'amers reproches, ce qu'elles étoient devenues.

Une [a] occaſion fortuite donna lieu

a Quis eſt qui non fateatur, hoc lepôre atque iis facetiis non minùs refutatum eſſe Brutum, quàm illis tragœdiis quas egit idem, cùm caſu in eadem

à Crassus de le traiter encore dans la même cause avec toute une autre force & toute une autre vivacité, & de joindre l'invective amére à la plaisanterie. Pendant qu'ils plaidoient, passa dans la place publique, où l'on sait que se plaidoient les grandes causes, le convoi d'une Dame Romaine, à la tête duquel, selon la cérémonie des funérailles usitée à Rome, on portoit les Images de ses ancêtres: elle étoit de la famille des Junius dont les Brutus étoient une branche. A ce spectacle inopiné, Crassus transporté comme par un subit enthousiasme, jettant de vifs regards sur Brutus, avec un geste & un ton de voix animé: „ Que faites vous ici, lui dit-il? Quelle nou„velle voulez-vous que cette Dame „porte à votre pere, à ces grands „hommes dont vous voiez qu'on por„te ici les Images, à tous vos autres „ancêtres, & en particulier à Junius

causa cum funere efferretur anus Junia? Proh dii immortales! Quæ fuit illa, quanta vis, quàm inexpectata, quàm repentina! cùm, conjectis oculis, gestu omni imminente, summa gravitate & celeritate verborum: *Brute, quid sedes? Quid illam anum patri nunciare vis tuo? Quid illis omnibus, quorum imagines duci vides? Quid Lucio Bruto, qui hunc populum dominatu regio liberavit? Quid te facere? Cui rei, cui gloria, cui virtuti studere? Patrimonio-ne augendo? At id non est nobilitatis.*

» Brutus, qui a délivré ce peuple de » la domination des Rois ? De quelle » action, de quelle ſorte de gloire, de » quel genre de mérite leur dira-t-elle » que vous vous piquez ? Eſt-ce du » ſoin d'augmenter votre patrimoine ? » Cela conviendroit peu à votre naiſ- » ſance ; mais ſuppoſons que cela n'y » dérogeât point : vos débauches l'ont » entiérement abſorbé. Eſt-ce de l'é- » tude du Droit Civil ? Le nom de vo- » tre pere devroit vous y porter : mais » vous en ignorez juſqu'aux principes » les plus communs. Eſt-ce de la ſcien- » ce militaire, vous qui n'avez jamais » vû ni camp, ni armée ? Enfin eſt-ce » de l'éloquence, dont vous n'avez » aucun trait ? & ce qu'on peut remar- » quer en vous de volubilité de langue » & de force de poumons, vous ne » l'emploiez ici qu'à exercer par vos » calomnies un honteux & ſordide » commerce d'avarice. Quoi ! vous

Sed fac eſſe. Nihil ſupereſt: libidines totum diſſipaverunt. An juri civili? Eſt paternum. Sed &c.. An rei militari, qui nunquam caſtra videris? An eloquentia, quæ nulla eſt in te, & quidquid eſt vocis ac linguæ, omne id iſtum turpiſſimum calumniæ quæſtum contuliſti? Tu lucem aſpicere audes? Tu hos intueri? Tu in foro, tu in urbe, tu in civium eſſe conſpectu? Tu illam mortuam, tu imagines ipſas non perhorreſcis: quibus non modo imitandis, ſed ne collocandis quidem tibi ullum locum reliquiſti? Lib. 2. de Orat. n. 223-226.

„ osez encore soutenir la lumiére du „ jour, envisager ces Juges, & paroi- „ tre, soit dans le Barreau, soit dans „ la Ville, en présence de vos Conci- „ toiens? Quoi! vous n'êtes pas cou- „ vert de honte & saisi de tremblement „ à la vûe du convoi de cette illustre „ Dame, & de tant de respectables „ Images, dont vous deshonorez la „ gloire par votre indigne conduite? Un seul morceau comme celui-ci doit faire connoitre ce qu'il faut juger de la qualité & du mérite de l'éloquence de Crassus.

Il joignoit à ce rare talent une grande connoissance du Droit: en quoi pourtant Scévola l'emportoit de beaucoup sur lui. C'étoit le plus habile Jurisconsulte de son siécle, & en même tems un des plus célébres Orateurs. Ils [a] étoient tous deux à peu près de même âge, avoient passé par les mêmes dignités, étoient appliqués aux mêmes fonctions & aux mêmes études. Cette ressemblance mutuelle, & cet-

a Illud gaudeo, quòd & æqualitas vestra, & pares honorum gradus, & artium studiorumque quasi finitima vicinitas, tantum abest ab obtrectatione invidiæ, quæ solet lacerare plerosque, uti ea non modò non exulcerare vestram gratiam, sed etiam conciliare videatur. *Brut. n.* 156.

te sorte d'égalité, loin d'exciter entr'eux le moindre sentiment, le moindre nuage de jalousie, comme il arrive souvent, & d'altérer le moins du monde leur amitié, ne servoit qu'à en serrer les nœuds de plus près, & à la rendre plus parfaite.

Je ne dirai qu'un mot de deux jeunes Orateurs qui brilloient déja beaucoup dans le Barreau, Cotta & Sulpitius. Le caractére de leur éloquence étoit tout différent.

COTTA,[a] du côté de l'invention, avoit de la pénétration & de la justesse d'esprit : son élocution étoit pure & coulante. Comme la foiblesse de sa poitrine l'obligeoit d'éviter toute contention de voix, il avoit soin aussi de régler sur ce peu de force son stile & sa maniére de composer. Tout étoit juste, exact, & de bon goût dans son discours. Mais ce qui étoit le plus admirable en lui, c'est que ne pouvant

a Inveniebat igitur acutè Cotta, dicebat purè ac solutè : & ut ad infirmitatem laterum perscienter contentionem omnem remiserat, sic ad virium imbecillitatem dicendi accommodabat genus. Nihil erat in ejus oratione nisi sincerum, nihil nisi siccum, atque sanum : illudque maximum, quòd, cùm contentione orationis flectere animos Judicum vix posset, nec omnino eo genere diceret, tractando tamen impellebat, ut idem facerent à se commoti, quod à Sulpitio concitati. *Brut. n.* 202.

presque faire usage du stile véhément & impétueux, & se trouvant hors d'état par conséquent d'entraîner les Juges par la force de son discours; il savoit pourtant les manier avec tant d'adresse & d'habileté, qu'il produisit sur leur esprit le même effet par son éloquence douce & tranquille, que Sulpitius par les traits vifs & enflammés de la sienne.

SULPITIUS, [a] au contraire, avoit le stile grand, véhément, & pour ainsi dire tragique; la voix douce, forte, éclatante; le geste & le mouvement du corps extrêmement agréable & gracieux, mais d'un agrément & d'une grace qui convenoit au Barreau, non au Théatre. Son discours étoit abondant & rapide, mais sans passer les justes bornes, & sans se répandre en superfluités. Sulpitius prenoit pour modéle Crassus, Antoine plaisoit davantage à Cotta. Mais ni ce

a Fuit enim Sulpitius vel maximè omnium, quos quidem ego audiverim, grandis, &, ut ita dicam, tragicus orator. Vox cùm magna, tum suavis & splendida: gestus & motus corporis ita venustus, ut tamen ad forum non ad scenam institutus videretur. Incitata & volubilis, nec ea redundans tamen, nec circumfluens oratio. Crassum hic volebat imitari, Cotta malebat Antonium. Sed ab hoc vis aberat Antonii, Crassi ab illo lepos. *Ibid. n.* 203.

dernier n'avoit la force d'Antoine, ni l'autre l'agrément de Crassus.

L'exemple de Sulpitius & de Cotta montre que deux Orateurs peuvent être excellens sans se ressembler; & que l'important est de bien discerner à quoi la nature nous porte, & de la prendre pour guide. Ceux-ci eurent le bonheur de trouver dans Antoine & dans Crassus deux Maîtres habiles, & deux guides pleins d'amitié, qui leur donnérent tous leurs soins, & se firent un plaisir de les former à l'éloquence.

Il y eut une différence remarquable entre le sort de Cotta & celui de Sulpitius. Celui-ci périt jeune, au lieu que Cotta vécut jusqu'à un âge avancé, devint Consul, & plaida avec Hortensius, qui étoit néanmoins beaucoup plus jeune que lui.

§. III.

Troisiéme âge des Orateurs Romains.

C'EST ICI le beau siécle de l'Eloquence, qui fut de peu de durée, mais qui jetta un grand éclat, & qui égala presque Rome à Athénes. Il porta un grand nombre de bons Orateurs, Hortensius, César qui auroit été un Ora-

teur du premier ordre, s'il se fût attaché au Barreau; Brutus, Messala, & plusieurs autres, qui tous se sont fait un grand nom chez les Romains, quoique leurs discours ne soient point arrivés jusqu'à nous. Mais Cicéron efface la gloire de tous les autres, & peut être proposé parmi les Romains comme le modéle le plus parfait d'éloquence qui ait encore paru. Qu'il me soit permis de renvoier mes Lecteurs à l'endroit du Traité des Etudes, où je me suis fort étendu sur ce qui regarde Cicéron, & le caractére de son éloquence, dont, par cette raison, il me reste peu de chose à dire.

Tom. II.

Lib. 1. de Orat. n. 2.

Il apporta en naissant un génie heureux, que son pere prit soin de cultiver d'une maniére particuliére, sous la direction de Crassus, qui présidoit à ses études, & qui en régloit le plan. Il prit les leçons des plus habiles Maîtres qui fussent alors à Rome, & ensuite passa dans la Gréce & dans l'Asie Mineure, pour y puiser dans les sources mêmes les préceptes de l'Art Oratoire.

Son [a] frere Quintus croioit que la

[a] Soles nonnunquam hac de re à me in disputationibus nostris dissentire, quòd ego eruditissimorum hominum artibus eloquentiam contineri

nature seule, aidée & soutenue par un fréquent exercice, suffisoit pour former l'Orateur. Cicéron pensoit bien autrement, & étoit persuadé que le talent de la parole ne pouvoit s'acquerir que par une vaste étendue de connoissances. Aussi, persuadé que sans une étude opiniâtre, & sans une ardeur qui allât presque jusqu'à la passion, on ne pouvoit rien faire de grand, il se donna tout entier au travail. On en vit bientôt les fruits, & dès qu'il parut au Barreau, il s'attira un applaudissement général.

Il avoit un esprit fécond, vif, brillant; une imagination riche, & pleine de vivacité; un stile orné, abondant, étendu; ce qui n'est pas un défaut dans un jeune Avocat. On sait que Cicéron, devenu maître de l'art, & en donnant des régles, veut qu'il paroisse dans les jeunes gens de la fécondité & de l'abondance : *Volo se efferat in adolescente fœcunditas.* Quintilien [a] recommande *Lib. 2. de Orat. n. 88.*

ri statuam; tu autem illam ab elegantia doctrinæ segregandam putes, & in quodam ingenii atque exercitationis genere ponendam. *Lib. 1. de Orat. n. 5.*

[a] In pueris oratio perfecta nec exigi nec sperari potest : melior autem est indoles læta generosique conatus, & vel plura concipiens interim spiritus... Facile remedium est ubertatis; sterilia nullo labore vincuntur. *Quintil. lib. 2. cap. 4.*

ſouvent & fortement aux Maîtres de ne point attendre ni exiger de leurs Diſciples un diſcours déja formé & parfait. Il aime mieux un travail hardi, qui s'égaie & faſſe des efforts, & qui paſſe les bornes d'une exacte juſteſſe. On corrige facilement l'abondance, mais il n'y a point de reméde contre la ſtérilité.

In Orat. n. 107. 108. Cicéron lui-même cite un exemple de ce ſtile trop abondant & trop fleuri, tiré de ſon Plaidoier pour Roſcius d'Amérie, accuſé d'avoir fait mourir ſon pere. Dans un grand lieu commun ſur le parricide, après avoir décrit le ſupplice établi par les loix Romaines contre ceux qui en étoient convaincus, lequel conſiſtoit à les mettre dans un ſac bien fermé & bien couſu, & à les jetter dans la mer, il ajoute la réflexion ſuivante, pour faire ſentir l'énormité du crime par la ſingularité du ſupplice, dont le choix ſemble avoir eu pour but d'ôter l'uſage de toute la nature à un ingrat, qui a été aſſez dénaturé pour ôter la vie à ſon pere. *Quid eſt tam commune quàm ſpiritus vivis, terra mortuis, mare fluctuantibus, littus ejectis? Ita vivunt, dum poſſunt, ut ducere animam de cœlo non queant; ita moriuntur,*

Pro Roſc. Amer. n. 72.

tur, ut eorum ossa terra non tangat: ita jactantur fluctibus, ut nunquam abluantur: ita postremò ejiciuntur, ut ne ad saxa quidem mortui conquiescant, &c.
» Qu'y a-t-il d'un usage si commun
» que la respiration aux vivans, la ter-
» re aux morts, l'eau à ceux qui sont
» portés sur la mer, le rivage à ceux
» qui sont poussés par les flots? Par
» l'invention de ce supplice ces mal-
» heureux, pendant le peu de tems
» qu'ils peuvent conserver la vie, vi-
» vent sans pouvoir respirer l'air; ils
» meurent, sans que leurs os puissent
» toucher à la terre: ils sont portés sur
» les eaux, sans pouvoir en être lavés:
» enfin ils sont poussés sur les rivages &
» sur les rochers, sans pouvoir y trou-
» ver de repos, même après leur mort.

Tout [a] l'endroit du supplice des parricides, & sur tout celui que je viens de citer, fut reçu avec des applaudissemens extraordinaires. Mais Cicéron, quelque tems après, commença à sentir que ce lieu commun sentoit trop le jeune homme, (il avoit

a Quantis illa clamoribus adolescentuli diximus de supplicio parricidarum! quæ nequaquam satis deferbuisse post aliquanto sentire cœpimus. Sunt enim omnia sicut adolescentis, non tam re & maturitate, quàm spe & expectatione laudati.

pour lors vingt-ſept ans) & que s'il avoit été applaudi, c'étoit moins par la beauté réelle de cet endroit, que par l'eſpérance & l'attente qu'il montroit pour l'avenir. En effet ce morceau n'a qu'un brillant peu ſolide, qui peut éblouir dans le premier moment, mais qui ne peut ſoutenir un examen un peu ſérieux. Les penſées y ſont peu naturelles & outrées, & l'on y voit une recherche affectée d'antithéſes & d'oppoſitions.

In Brut. 316. Cicéron changea bien de goût, & après le voiage qu'il fit à Athénes & dans l'Aſie Mineure, où tout célébre Avocat qu'il étoit, il ſe rendit le diſciple des ſavans Rhéteurs qui y enſeignoient, il revint à Rome preſque tout changé & tout autre. Molon [a] le Rhodien ſur tout lui rendit de grands ſervices, en lui apprenant à retrancher de cette ſuperfluité & de cette abondance, qui étoit l'effet de l'ardeur & de la vivacité de l'âge, & en l'accoutumant à ſerrer davantage ſon

a Molo dedit operam, ſi modò id conſequi potuit, ut nimis redundantes nos & ſuperfluentes juvenili quadam dicendi impunitate reprimeret, & quaſi extra ripas diffluentes coerceret. Ita recepi me, biennio poſt, non modò exercitatior, ſed propè mutatus.

ſtile, à le retenir dans de juſtes bornes, & à lui donner plus de poids & de maturité.

L'émulation qu'excitérent en lui les grands ſuccès d'Hortenſius ſon ami, mais ſon rival, lui ſervit infiniment. J'en ai parlé ailleurs avec beaucoup d'étendue. Il ſemble que depuis ce tems-là il forma le deſſein d'enlever à la Gréce, ou du moins de lui diſputer la gloire de l'éloquence. Il en embraſſa courageuſement toutes les parties, & n'en négligea aucune. Le ſtile ſimple, le ſtile orné, le ſtile ſublime, lui devinrent également familiers ; & l'on trouve des modéles achevés de ces trois genres dans ſes harangues. Il [a] en déſigne lui-même pluſieurs endroits dans ſon Traité *de l'Orateur*, où il avoit emploié ces divers genres d'écrire, & il avoue ingénuement qu'il croit, ſinon en avoir atteint la perfection, du moins avoir eſſaié d'y réuſſir, & en avoir approché. Perſonne n'a mieux connu que lui le cœur de l'homme, ni mieux réuſſi à en mou-

Traité des Etudes, Tome II.

a Nulla eſt ulla in genere laus oratoris, cujus in noſtris orationibus non ſit aliqua, ſi non perfectio, at conatus tamen atque adumbratio. Non aſſequimur, ac, quid deceat, videmus. *Orat. n.* 103.

voir les resſorts, ſoit [a] par les paſſions douces & tendres, dont l'inſinuation eſt le propre effet ; ſoit par celles qui emploient les grandes figures, les grands mouvemens, & qui mettent en œuvre tout ce que l'éloquence a de plus fort & de plus touchant. On n'a qu'à lire ſes Peroraiſons. Quand on [b] partageoit les plaidoiers, on lui laiſſoit toujours cette derniére partie, & il y réuſſiſſoit particuliérement ; non, dit-il, qu'il eût plus d'eſprit que les autres, mais parce qu'il étoit plus touché & plus attendri, ſans quoi ſon diſcours n'auroit point été capable de toucher & d'attendrir les Juges.

Ce [c] fut ce rare mélange & cet heureux aſſortiment de toutes les dif-

a Hujus eloquentiæ eſt tractare animos, hujus omni modo permovere. Hæc modò perfringit, modò irrepit in ſenſus: inſerit novas opiniones, evellit inſitas. *Orat. n. 97.*

b Si plures dicebamus, perorationem mihi tamen omnes relinquebant: in quo ut viderer excellere, non ingenio ſed dolore aſſequebar... nec unquam is qui audiret incenderetur, niſi ardens ad eum perveniret oratio. *Orat. n. 130. & 132.*

c Jejunas hujus multiplicis & æquabiliter in omnia genera fuſæ orationis aures civitatis accepimus, eaſque nos primi, quicumque eramus & quantulumcumque dicebamus, ad hujus generis dicendi, audiendi, incredibilia ſtudia convertimus. *Orat. n. 106.*

Propter exquiſitius & minimè vulgare orationis genus, animos hominum ad me dicendi novitate converteram. *Brut. n. 321.*

férentes qualités de l'Orateur qui fut a cause du rapide succès qu'eurent les plaidoiers de Cicéron. Il ne craint pas de dire lui-même qu'on n'avoit encore rien vû ni entendu de pareil à Rome, & que ce nouveau genre d'éloquence charma les esprits, & enleva tous les suffrages. Celle des Anciens, comme je l'ai déja remarqué, avoit beaucoup de solidité, mais étoit dénuée de tout agrément. Rome, [a] qui étoit encore sans goût & sans délicatesse d'oreilles, les toléroit, & alloit même jusqu'à les admirer. Hortensius avoit commencé à jetter des graces dans le discours. Mais, outre que content & sûr, à ce qu'il croioit, de sa réputation, il se négligea fort dans les derniers tems, les ornemens qu'il emploioit consistoient plus dans les mots & dans les tours que dans les pensées, & avoient plus d'élégance que de véritable beauté.

Cicéron s'appliqua à donner à l'éloquence toutes les graces dont elle étoit susceptible, mais sans rien diminuer de la solidité & de la gravité du discours. En cela il s'écarta un peu de

a Erant, nondum tritis hominum auribus & eru-dita civitate, tolerabiles. *Brut. n.* 124.

la route qu'avoit tenu Démosthéne ; lequel, uniquement attentif aux choses mêmes, & nullement à sa propre réputation, va droit au but, & néglige tout ce qui ne seroit que pour l'ornement. Notre[a] Orateur crut devoir accorder quelque chose au goût de son tems, & à la délicatesse des Romains, qui demandoient un discours plus agréable & plus orné. Il ne perdoit jamais de vûe l'utilité de sa partie, mais il songeoit aussi à plaire à ses Juges ; & il disoit qu'en cela même il servoit utilement sa partie, ce qui étoit vrai : car dès là que son discours étoit agréable, il étoit aussi plus persuasif. Cet[b] agrément de stile répandu dans les harangues de Cicéron, faisoit que ce qu'il arrachoit par force, il sembloit l'obtenir par douceur ; & que les Juges, qu'il entraînoit par une véhémense impérieuse, croioient le suivre simplement & de leur plein gré.

a Ne illis quidem nimiùm repugno, qui dandum putant non nihil esse temporibus atque auribus, nitidius aliquid atque affectatius postulantibus... Atque id fecisse M. Tullium video, ut cùm omnia utilitati, tum partem quandam delectationi daret ; cùm & ipsam se rem agere diceret (agebat autem maximè) litigatoris. Nam hoc ipso proderat, quòd placebat. *Quintil. lib.* 12. *cap.* 10.

b Cui tanta unquam jucunditas affuit ? Ut ipsa illa qua extorquet, impetrare eum credas ; &, cùm transversum vi sua Judicem ferat, tamen ille non rapi videatur, sed sequi. *Quintil. lib.* 10. *cap.* 1.

Il enrichit encore l'éloquence Latine d'un autre avantage, qui en releva extrêmement le mérite : j'entends l'arrangement des mots, qui contribue infiniment à la beauté du discours. Car [a] les pensées les plus agréables & les plus solides, si les termes dans lesquels elles sont exprimées manquent de structure & de nombre ; blessent les oreilles, dont le sentiment est d'une extrême délicatesse. Il [b] y avoit près de quatre cens ans que les Grecs étoient en possession de ce genre de beauté par les Ouvrages merveilleux de leurs Ecrivains, qui avoient porté la douceur & l'harmonie de l'arrangement à sa derniére perfection. J'ai marqué au commencement de ce Volume comment Cicéron avoit procuré cet avantage à sa langue.

Il en faut dire autant de toutes les parties de l'éloquence, dont [c] il a

a Quamvis graves suaveſque ſententiæ, tamen ſi inconditis verbis efferuntur, offendunt aures, quarum eſt judicium ſuperbiſſimum, *Orat.n.* 150.

b Et apud Græcos quidem jam anni prope quadringenti, cùm hoc (numerus) probatur : nos nuper agnovimus. *Orat. n.* 171.

c Cæſar Tullium, non ſolùm principem atque inventorem copiæ (dixit), quæ erat magna laus ; ſed etiam bene meritum de populi Romani nomine & dignitate. Quo enim uno vincebamur à victa Græcia, id aut ereptum illis eſt, aut certè nobis cum illis communicatum. *Brut. n.* 254.

donné le premier la connoiſſance aux Romains, ou qu'il a du moins entiérement perfectionnées. En quoi César avoit raiſon de dire que Cicéron avoit rendu un grand ſervice à ſa patrie. Car, par ſon moien, Rome, qui ne le cédoit à la Gréce que pour cette ſorte de gloire, la lui a enlevée, ou, ſi l'on veut, eſt venue à bout de la partager avec elle.

On peut donc dire avec vérité que Cicéron étoit à Rome, ce que Démoſthéne avoit été à Athénes : c'eſt-à-dire que l'un & l'autre, chacun de leur côté, ont porté l'Eloquence au plus haut dégré où elle ſoit jamais parvenue.

§. IV.

Quatriéme âge des Orateurs Romains.

C'EST le ſort ordinaire des choſes humaines, quand elles ſont parvenues à leur plus grande perfection, d'en déchoir bientôt, & d'aller toujours après en dégénérant. L'Eloquence éprouva à Rome cette triſte fatalité, auſſi bien que la Poéſie & l'Hiſtoire. Peu d'années après la mort d'Auguſte, cette région, ſi fertile en beaux Ou-

vrages & en riches productions, ne [a] porta plus de ces fruits excellens qui l'avoient tant mise en honneur; & comme si elle eût été frapée d'un vent brulant, cette fleur d'urbanité Romaine, c'est-à-dire cette extrême délicatesse de goût qui régnoit dans tous les Ecrits, sécha presque tout-à-coup, & disparut.

Un homme, estimable d'ailleurs par son bel esprit, par ses rares talens, par ses savans Ouvrages, causa ce changement dans l'Eloquence: on sent bien que je veux parler de Sénéque. Une trop grande estime de lui-même, une sorte de jalousie contre les grands hommes qui avoient paru avant lui, un desir violent de se distinguer, &, pour ainsi dire, de faire secte, & de marcher à la tête des autres pour leur donner le ton, lui firent quitter le chemin ordinaire, & le jettérent dans des routes nouvelles & inconnues aux Anciens.

On abuse des meilleures choses, & l'on change les vertus mêmes en vices en les outrant, & voulant les pousser trop loin. Les graces dont Cicéron

a Omnis fœtus repressus, exustusque flos siti veteris ubertatis exaruit. *Brut. n. 16.*

avoit embelli & enrichi l'Eloquence Romaine, étoient dispensées sobrement & avec justesse : Sénéque les prodigua sans discernement & sans mesure. Dans les Ecrits du premier c'étoient des ornemens graves, mâles, majestueux, & propres à relever la dignité d'une Reine : dans ceux du second, on pourroit presque dire que c'étoit une parure de Courtisanne, qui bien loin d'ajouter un nouvel éclat à la beauté naturelle de l'Eloquence, l'étoufoit à force de perles & de diamans, & la faisoit disparoitre. Car le fond de Sénéque est admirable. Nul Auteur ancien n'a tant de pensées que lui, ni si belles, ni si solides. Mais il les gâte par le tour qu'il leur donne, par les antithéses & les jeux de mots dont elles sont ordinairement accompagnées, par une affectation outrée de finir presque chaque période par une pointe, ou par une sorte de pensée brillante qui en approche. C'est ce qui a fait dire à Quintilien qu'il auroit été à souhaiter que Sénéque, en composant, eût suivi son propre génie, mais qu'il eût fait usage du jugement d'autrui. *Velles eum suo ingenio dixisse, alieno judicio.* Ce que j'en ai remarqué ail-

Lib. 1. cap. 1.

Traité des Etudes, Tome II.

leurs avec beaucoup d'étendue, me dispense d'en dire ici davantage.

PLINE LE JEUNE.

L'AUTEUR dont je commence à parler, est un des hommes de l'antiquité qui mérite le plus d'être connu. Je tracerai d'abord un plan de sa vie, que je tirerai de ses lettres mêmes, où l'on trouvera toutes les qualités d'un homme de probité & d'honneur, avec un caractére de bonté & de générosité le plus aimable qu'il soit possible d'imaginer. Puis je donnerai quelque idée de son stile par des extraits tirés de son Panégyrique de Trajan, qui est la seule piéce d'éloquence de lui qui soit parvenue jusqu'à nous.

Abrégé de la vie de Pline le jeune.

PLINE le Jeune naquit à Côme ville d'Italie, d'une sœur de Pline le Naturaliste, qui l'adopta ensuite pour son fils. An. J.C. 61.

Aiant perdu son pere de fort bonne heure, il eut pour Tuteur Virginius Rufus, l'un des plus grands hommes de son siécle, qui le regarda toujours comme son propre fils, & en prit un soin particulier. Virginius, devenu suspect, & même odieux par ses vertus aux Epist. 1. lib. 2.

Empereurs, eut néanmoins le bonheur de se sauver de leur jalousie & de leur haine. Il vécut quatre-vingts trois ans, toujours heureux, toujours admiré. L'Empereur Trajan lui fit faire des obséques magnifiques, & Corneille Tacite Consul prononça l'Oraison funébre.

Pline ne fut pas moins heureux en Maîtres, qu'il l'avoit été en Tuteur. Nous avons vû ailleurs qu'il étudia la Rhétorique sous Quintilien, & qu'il fut de tous ses disciples celui qui lui fit le plus d'honneur, & qui lui marqua aussi le plus de reconnoissance. Toute la suite de sa vie sera une preuve du goût qu'il avoit pris dans l'École de ce célébre Rhéteur pour les Belles-Lettres en tout genre. Dès l'âge de quatorze ans, il composa une Tragédie Grecque. Il s'exerça depuis presque en toutes sortes de poésie. C'étoient là ses amusemens.

Epist. 4. lib. 7.

Il crut devoir entendre aussi Nicéte de Smyrne, célébre Rhéteur Grec, qui étoit alors à Rome.

Epist. 6. l. 6.

Je mets au nombre de ses Maîtres Rusticus Arulenus, qui avoit été Tribun du Peuple en 69, & qui faisoit profession de la philosophie Stoïcienne. Son mérite & sa vertu devinrent

Ep. 14. lib. 1.

pour lui un crime sous un Empereur Domitien
qui s'en étoit déclaré l'ennemi, & lui firent perdre la vie. Il avoit pris un soin particulier de former Pline à la vertu ; & celui-ci en avoit conservé une vive reconnoissance.

Pline fut envoié en Syrie, où il servit pendant quelques années à la tête d'une Légion. Là, tout le tems que son devoir lui laissoit libre, il le donnoit aux leçons & aux entretiens d'Euphrate, célébre Philosophe, qui crut dès-lors voir dans Pline tout ce qu'il fut dans la suite. Il fait un beau portrait de ce Philosophe. Son air [a], dit il, est sérieux, sans être chagrin. Son abord inspire le respect, sans imprimer la crainte. Son extrême politesse égale la pureté de ses mœurs. Il fait la guerre aux vices, & non pas aux hommes. Il ramène ceux qui s'égarent, & ne leur insulte point. — Ep. 10. lib. 1.

De retour à Rome, il s'attacha plus que jamais à Pline le Naturaliste qui l'avoit adopté, en qui il eut le bonheur de trouver un pere, un maître,

a Nullus horror in vultu, nulla tristitia, multum severitatis. Reverearis occursum, non reformides. Vitæ sanctitas summa, comitas par. Insectatur vitia, non homines : nec castigat errantes, sed emendat.

un modéle, un guide parfait. Il recueilloit ses moindres discours, il étudioit toutes ses actions.

Son Oncle, alors âgé de cinquante-six ans, fut obligé d'aller du côté de Naples, pour y commander la flote que les Romains avoient à Miséne. Pline le jeune l'y suivit, & l'y perdit par le funeste accident dont j'ai parlé ailleurs.

Destitué d'un tel appui, il n'en chercha que dans son propre mérite, & se tourna tout entier du côté des affaires publiques. Il plaida sa première cause à dix-neuf ans. Encore tout jeune, il parla devant les Centumvirs dans une affaire où il faloit combattre contre tout ce qu'il y avoit de plus accrédité dans Rome, sans excepter ceux que le Prince honoroit de sa faveur. C'est[a] cette action qui la premiére le fit connoitre, & lui ouvrit une porte à la réputation qu'il s'acquit dans la suite. Il continua depuis avec une approbation aussi universelle que rare dans une ville, où l'on ne manquoit ni de concurrens, ni d'envieux. Il eut plus d'une fois la satisfaction de se voir l'en-

Ep. 8. l. 5. Ep. 18. l. 1. Ep. 16. l. 4.

a Illa actio mihi aures hominum, illa januam famæ patefecit.

trée du Barreau fermée par la foule des Auditeurs qui l'attendoient quand il devoit plaider. Il faloit qu'il passât au travers du Tribunal des Juges pour arriver à sa place. Il lui est arrivé de parler quelquefois sept heures, & d'en être seul fatigué.

Il ne plaida jamais que pour l'intérêt public, pour ses amis, ou pour ceux à qui leur mauvaise fortune n'en avoit point laissé. La plupart des autres Avocats vendoient leur ministére, & à la gloire, autrefois le seul prix d'un si noble emploi, ils avoient substitué un sordide intérêt. L'Empereur Trajan, pour arréter ce désordre, donna un * Décret qui fit beaucoup de plaisir & en même tems beaucoup d'honneur à Pline. Ep. 14. l. 5.
» Que je suis content, disoit-il, de ne
» m'être pas seulement abstenu de faire
» aucun traité pour les causes dont je
» me suis chargé, mais d'avoir tou-
» jours refusé toutes sortes de présens,
» & jusqu'à des étrennes! Il [a] est vrai

* *Par ce Décret il étoit ordonné à tous ceux qui avoient un procès, de faire serment qu'ils n'avoient rien donné, rien promis, rien fait promettre à celui qui s'étoit chargé de leur cause. On permettoit, après le procès terminé, de donner jusqu'à la concurrence de dix mille sesterces. (douze cens cinquante livres)* Ep. 21. l. 5.

a Oportet quidem quæ sunt inhonesta, non quasi illicita, sed quasi pudenda vitare. Jucundum tamen, si prohiberi publicè videas, quod nunquam tibi ipse permiseris.

» que tout ce qui n'a pas l'air honnête » se doit éviter, non comme défendu, » mais comme honteux. Il y a pour- » tant je ne sai quelle satisfaction à » voir publiquement défendre ce qu'on » ne s'est jamais permis.

Ep. 23. l. 6. Il se faisoit un plaisir, & même un devoir, d'aider de ses avis, & de produire dans le Barreau de jeunes gens de famille, & de bonne espérance. Il ne se chargeoit de certaines causes, qu'à condition qu'on lui donneroit Ep. 12. l. 6. pour adjoint un jeune Avocat. Le [a] comble de sa joie étoit d'en voir, qui, en suivant ses conseils & ses traces, commençoient à se distinguer dans la plaidoierie. De quel bon cœur, de quel fonds d'amour du bien public, partoient de tels sentimens!

Ce fut par ces degrés que bientôt Pline monta jusqu'aux premiéres charges de l'Etat. Il y porta par tout les vertus qui l'y avoient élevé. Dès le tems de Domitien il fut fait Prèteur. Ce Prince farouche, qui regardoit comme une censure de sa conduite

a O diem lætum, notandumque mihi candidissimo calculo! Quid enim aut publicè lætius, quàm clarissimos juvenes nomen & famam ex studiis petere; aut mihi optatius, quàm me ad recta tendentibus quasi exemplar esse propositum?

l'innocence des mœurs, chassa de Rome & de l'Italie tous les Philosophes. Artémidore, ami de Pline, étoit de ce nombre. Il s'étoit retiré dans une maison qu'il avoit aux portes de la Ville. „ J'allai l'y trouver, dit Pline, „ dans une conjoncture, où ma visite „ étoit plus remarquable & plus dangereuse. J'étois Préteur. Il ne pouvoit qu'avec une grosse somme acquitter les dettes qu'il avoit contractées pour de très-nobles usages. Quelques-uns de ses amis les plus puissans „ & les plus riches ne voulurent pas „ s'appercevoir de son embarras. Moi, „ j'empruntai la somme, & je lui en „ fis don. J'avois pourtant alors sujet „ de trembler pour moi-même. On venoit de faire mourir ou d'envoier en „ exil sept de mes amis. Les morts „ étoient Sénécion, Rusticus, Helvidius : les exilés, Mauricus, Gratilla, „ Arria, Fannia. La [a] foudre tombée „ autour de moi tant de fois, & encore „ fumante, sembloit me présager évidemment un semblable sort. Mais il „ s'en faut bien que je croie avoir pour

Epist. 11. lib. 3.

[a] Tot circa me jactis fulminibus quasi ambustus, mihi quoque impendere idem exitium certis quibusdam notis augurarer.

„ cela mérité toute la gloire que me
„ donne Artémidore. Je n'ai fait qu'é-
„ viter l'infamie. « Où trouve-t'on de pareils amis, & de pareils sentimens ?

J'admire le bonheur de Pline, d'avoir échapé, homme de bien comme il l'étoit, à la cruauté de Domitien. Je souhaiterois bien qu'il eût cette obligation à Quintilien son maître & son ami, qui sans doute avoit beaucoup de crédit auprès de l'Empereur, depuis sur tout qu'il l'avoit chargé de l'éducation des petits-fils de sa sœur. L'Histoire ne nous dit rien sur ce sujet : elle nous apprend seulement qu'on trouva une accusation toute prête contre Pline parmi les papiers de Domitien.

Ep. 5. l. 1. *An. J. C. 96.* La mort sanglante de cet Empereur, qui eut pour successeur Nerva, rendit la tranquillité aux gens de bien, & fit trembler à leur tour les méchans. Un célébre délateur, nommé Régulus, non content d'avoir fomenté la persécution faite à Rusticus Arulenus, avoit encore triomphé de sa mort en insultant à sa mémoire par des Ecrits injurieux, & pleins d'une insolente raillerie. Jamais on ne vit un homme plus lâche & plus rampant depuis la mort de Domitien. C'est l'ordinaire de ces

ames vendues à l'iniquité, & ſans honneur. Il craignit le reſſentiment de Pline, l'ami déclaré de Ruſticus dans tous les tems. D'ailleurs il l'avoit attaqué perſonnellement du vivant de Domitien, & dans une plaidoierie publique au Barreau, il lui avoit dreſſé un piége meurtrier par une interrogation inſidieuſe au ſujet d'un homme de bien que l'Empereur avoit exilé : laquelle expoſoit Pline à un péril certain s'il eût rendu hautement témoignage à la vérité; ou l'auroit deshonoré pour toujours, s'il l'eût trahie. Ce lâche mit tout en mouvement pour prévenir la juſte vengeance de Pline, emploia auprès de lui la recommandation de ſes meilleurs amis, & vint enfin lui-même le trouver en perſonne, pour le prier, avec les derniéres baſſeſſes, de vouloir oublier tout le paſſé. Pline ne jugea pas à propos de s'expliquer, voulant, pour prendre ſon parti, attendre le retour de Mauricus, frere de Ruſticus, qui n'étoit pas encore revenu de ſon exil. On ne ſait pas ce que devint cette affaire.

Une autre, du même genre, lui fit beaucoup d'honneur. Auſſitôt que Domitien eut été tué, Pline jugea, après Ep. 13 lib. 9.

y avoir sérieusement pensé, que l'occasion étoit grande & belle de poursuivre les scélérats, de venger les innocens opprimés, & d'acquérir beaucoup de gloire. Il avoit été lié d'une amitié particuliére avec Helvidius Priscus, l'homme le plus vertueux & le plus respecté de son tems, aussibien qu'avec Arria & Fannia, dont la premiére étoit femme de Pœtus Thrasea, & mere de Fannia; & celle-ci femme de Priscus. Publicius Certus Sénateur, homme fort puissant & fort accrédité, qui étoit désigné Consul pour l'année suivante, avoit, sous le régne précédent, poursuivi dans le Sénat même la mort d'Helvidius, Sénateur comme lui, & homme Consulaire. Pline entreprit de venger son illustre ami. Arria & Fannia, qui étoient revenues d'exil, se joignirent à lui dans une si généreuse entreprise. Il n'avoit jamais rien fait sans prendre l'avis de Corellius, qu'il regardoit comme le plus sage & le plus habile homme du siécle. Mais dans cette occasion, le connoissant d'une prudence timide & trop circonspecte, & [a] sachant que sur ce qu'on a bien résolu de

Ep. 17. l. 4.

a Expertus usu, de eo se consulendos, quibus quod destinaveris non esse consultis obsequi debeas.

faire il ne faut point consulter les personnes dont les conseils deviennent pour nous des ordres, il ne lui fit point part de son dessein, & se contenta de le lui communiquer le jour même de l'exécution, mais sans lui demander son avis.

Le Sénat s'étant assemblé, Pline s'y rendit, & demanda permission de parler. Il commença avec beaucoup d'applaudissement: mais, dès qu'il eut tracé le premier plan de l'accusation, qu'il eut laissé entrevoir le coupable sans pourtant le nommer encore, on s'éleva contre lui de tous côtés. Il ne fut ni ému ni troublé par tous ces cris. Un Consulaire de ses amis l'avertit tout bas, mais en termes fort pressans, qu'il s'étoit exposé avec trop de courage & trop peu de prudence; & le pressa vivement de se désister de cette accusation. Il ajouta même qu'il se rendroit par là redoutable aux Empereurs à venir. *Tant mieux*, répondit Pline, *pourvû que ce soit aux méchans Empereurs.*

Enfin on commença à opiner. Les premiers qui parlérent, & c'étoient les plus considérables, firent l'apologie de Certus, comme si Pline l'avoit nommé, quoiqu'il n'eût point encore prononcé

son nom. Presque tous les autres se déclarérent en faveur du coupable.

Le tour de Pline étant venu, il traita la matiére à fond, & répondit à tout ce qu'on avoit avancé. Il n'est pas concevable avec quelle attention, avec quels applaudissemens, ceux mêmes qui peu auparavant s'élevoient contre lui, reçurent tout ce qu'il dit, tant fut subit le changement que produisit ou l'importance de la cause, ou la force du discours, ou le courage de l'accusateur.

L'Empereur ne jugea pas à propos d'ordonner qu'on achevât l'instruction du procès. Pline obtint cependant ce qu'il s'étoit proposé. Le Collégue de Certus parvint au Consulat, auquel il avoit été destiné : mais un autre fut nommé à la place de Certus.

Quel honneur pour Pline ! Un seul homme, par l'idée qu'on a de son zéle pour le bien public, raméne à lui tous les suffrages, soutient l'honneur de son Corps, & rend le courage à une Compagnie aussi auguste qu'étoit le Sénat de Rome, mais que la terreur du régne précédent rendoit encore tremblante & presque muette.

Je raporterai encore deux occasions importantes, où il fit paroitre, non

comme Sénateur, mais comme Avocat, & la force de son éloquence, & sa juste indignation contre les oppresseurs du peuple dans les provinces. Elles sont toutes deux du même tems : je n'en sai pas précisément l'année.

Dans la premiére, » on vit un événe- *Ep. 11. L. ii*
» ment fameux par le rang de la person-
» ne, salutaire par la sévérité de l'exem-
» ple, mémorable à jamais par son im-
» portance. » J'emploie les propres paroles de Pline, mais en abrégeant beaucoup son récit.

» Marius Priscus, Proconsul d'Afri-
» que, accusé par les Africains, sans
» proposer aucune défense, se retran-
» che à demander des Juges ordinaires.
» Corneille Tacite & moi, (c'est Pline
» qui parle) chargés par ordre du Sé-
» nat de la cause de ces peuples, nous
» crumes qu'il étoit de notre devoir de
» remontrer que les crimes dont il s'a-
» gissoit étoient d'une énormité qui ne
» permettoit pas de civiliser l'affaire.
» On n'accusoit pas Priscus de moins,
» que d'avoir vendu la condannation,
» & même la vie des innocens... Vitel-
» lius Honoratus, & Flavius Martia-
» nus, complices assignés, parurent.
» Le premier étoit accusé d'avoir ache-

» té trois * cens mille sesterces le bannissement d'un Chevalier Romain, » & la mort de sept de ses amis. Le second en avoit donné sept * cens mille, pour faire souffrir divers tourmens à un autre Chevalier Romain. » Ce Chevalier avoit été d'abord condanné au fouet, de là envoié aux mines, & à la fin étranglé en prison. » Mais une mort favorable déroba Honoratus à la Justice du Sénat. On » amena donc Martianus sans Priscus. » Sur quelques contestations qui arrivérent à ce sujet, l'affaire fut envoiée » à la premiére assemblée du Sénat.

* Trente sept mille cinq cens livres.

* Quatre-vingts sept mille cinq cens livres.

» Cette assemblée fut des plus augustes. Le Prince y présidoit : il étoit » Consul. Nous entrions dans le mois » de Janvier, qui est celui où le Sénat » est ordinairement le plus nombreux. » D'ailleurs l'importance de la cause, » le bruit qu'elle avoit fait, la curiosité naturelle à tous les hommes de » voir de près les grands & rares événemens, avoient attiré de toute part » une foule d'auditeurs. Imaginez-vous quels sujets d'inquiétude & de » crainte pour nous, qui devions porter la parole en une telle assemblée, » & en présence de l'Empereur. J'ai

Trajan.

» plus

» plus d'une fois parlé dans le Sénat. » J'ose dire même que je ne suis nulle » part aussi favorablement écouté. Cependant tout m'étonnoit, comme si » tout eût été nouveau pour moi.

» La difficulté de la cause ne m'embarrassoit guéres moins que le reste. » Je regardois dans la personne de » Priscus, un homme, qui, peu auparavant, tenoit le rang de Consulaire, étoit orné d'un important sacerdoce, & qui alors étoit dépouillé » de ces deux grands titres. J'avois un » véritable chagrin, d'accuser un malheureux déja condanné. Si l'énormité » de son crime parloit contre lui, la » pitié, qui suit ordinairement une » premiére condannation, parloit en » sa faveur. Enfin je me rassurai. Je » commençai mon discours, & je reçus » autant d'applaudissemens que j'avois » eu de crainte. Je parlai près de cinq » heures : car [a] on me donna près » d'une heure & demie au dela des trois » & demie qui m'avoient été d'abord » accordées. Tout ce qui me paroissoit » contraire & fâcheux quand j'avois à » le dire, me devint favorable quand

a Nam decem clepsydris, quas spatiosissimas acceperam, sunt additæ quatuor.

„je le dis. Les bontés, les soins de „l'Empereur pour moi, je n'oserois „dire ses inquiétudes, allérent si loin, „qu'il me fit avertir plusieurs fois par „un affranchi que j'avois derriére moi, „de ménager mes forces, & de ne pas „oublier la foiblesse de ma comple„xion.

„Claudius Marcellinus défendit „Martien. Le Sénat se sépara pour se „rassembler le lendemain : car il n'y „avoit pas assez de tems pour achever „un nouveau plaidoier avant la nuit.

„Le jour d'après Salvius Liberalis „parla pour Marius. Cet [a] Orateur a „l'esprit délié, arrange son sujet avec „ordre, a beaucoup de véhémence, „& est véritablement disert. Ce jour„là il déploia tous ses talens. Corneil„le [b] Tacite répondit avec beaucoup „d'éloquence, & fit éclater ce grand, „ce sublime, qui régne dans ses dis„cours. Catius Fronto fit une très bel„le replique pour Marius, & comme „il parloit le dernier, & qu'il restoit „peu de tems, il tâcha plus à fléchir „les Juges, qu'à justifier l'accusé. La

a Vir subtilis, dispositus, acer, disertus.

b Respondit Cornelius Tacitus eloquentissimè, &, quod eximium orationi ejus inest, σεμνῶς.

» nuit survint, & l'affaire fut encore
» remise au lendemain.

» Alors il fut question d'examiner
» les preuves, & d'opiner. C'étoit cer-
» tainement quelque chose de fort
» beau, de fort digne de l'ancienne
» Rome, que de voir le Sénat trois jours
» de suite assemblé, trois jours de sui-
» te occupé, ne se séparer qu'à la nuit.
» Cornutus Tertullus Consul désigné,
» homme d'un rare mérite, & très zélé
» pour la justice, opina le premier.
» Il fut d'avis de condanner Marius à
» porter au Trésor public les sept cens
» mille sesterces qu'il avoit reçus, &
» de le bannir de Rome & d'Italie. Il
» alla plus loin contre Martien, & fut
» d'avis de le bannir même d'Afrique.
» Il conclut par proposer au Sénat de
» déclarer que nous avions Tacite [a] &
» moi fidélement & dignement rempli
» & son attente, & notre ministére.
» Les Consuls désignés, & tous les
» Consulaires, qui parlérent ensuite,
» se rangérent à cet avis. Il y eut après
» cela quelque partage : mais enfin
» tout le monde revint au sentiment
» de Cornutus.

a Ego & Tacitus. *Le latin est plus simple, & moins cérémonieux.* Moi & Tacite.

Pline termine sa lettre par un petit trait de gaieté. » Vous voila, dit-il à » son ami, bien informé de ce qui se » passe ici. Informez-moi à votre tour » de ce que vous faites à votre campa- » gne. Rendez-moi un compte exact » de vos arbres, de vos vignes, de vos » blés, de vos troupeaux ; & songez » que, si je ne reçois de vous une très » longue lettre ; vous n'en aurez plus » de moi que de très courtes. Adieu.

Epist. 4. & 9. lib. 3. Il paroit que Pline étoit comme le refuge & l'asyle des provinces opprimées. Les Députés de la * Bétique vinrent supplier le Sénat de vouloir bien ordonner à Pline d'être leur Avocat dans l'action qu'ils venoient intenter contre Cécilius Classicus, qui sortoit du Gouvernement de cette province. Quelque occupé d'ailleurs qu'il fût, il ne put refuser son ministére à ces peuples, pour qui il avoit déja plaidé dans une pareille occasion. Car, dit [a] Pline, vous détruisez vos premiers bienfaits, si vous ne prenez

* *L'Andalousie, répond en grande partie à ce que les Anciens appelloient la Bétique.*

a Est ita natura comparatum, ut antiquiora beneficia subvertas, nisi illa posterioribus cumules. Nam, quamlibet sæpe obligati, si quid unum neges, hoc solum meminerunt quod negatum est.

soin de les soutenir par des seconds. Obligez cent fois, refusez une, le refus seul restera dans l'esprit. Il se chargea donc de leur cause.

Une mort, ou volontaire ou naturelle, déroba Classicus aux suites de ce procès. La Bétique ne laissa pas de demander que tout mort qu'il étoit, son procès fût instruit. Les loix le vouloient ainsi. Elle accusa en même tems les ministres, les complices de son crime, & demanda justice contr'eux. La premiére chose que Pline crut devoir établir, c'est que Classicus étoit coupable; ce qu'il ne fut pas difficile de prouver. Il avoit laissé parmi ses papiers un mémoire écrit de sa main, où l'on trouvoit au juste ce que lui avoit valu chacune de ses concussions. Probus & Hispanus, deux de ses complices, embarrassérent davantage. Avant que d'entrer dans la preuve de leurs crimes, Pline crut qu'il étoit nécessaire de faire voir, que l'exécution de l'ordre d'un Gouverneur en une chose manifestement injuste, étoit un crime: autrement c'eût été perdre son tems, que de prouver qu'ils avoient été les exécuteurs des ordres de Classicus. Car ils ne nioient pas les faits dont ils étoient

chargés, mais ils s'excusoient sur l'obéissance qui les y avoit forcés, & qui faisoit, selon eux, leur justification. Ils prétendoient qu'on ne pouvoit pas leur en faire un crime, vû qu'ils étoient des gens de province, accoutumés à trembler au moindre commandement du Gouverneur. Leur Avocat, qui étoit fort habile, avoua dans la suite, qu'il ne fut jamais plus troublé, jamais plus déconcerté, que lorsqu'il se vit arracher les seules armes où il avoit mis toute sa confiance.

Voici quel fut l'événement. Le Sénat ordonna, que les biens dont Classicus jouissoit avant qu'il prît possession de son Gouvernement, seroient séparés de ceux qu'il avoit acquis depuis. Les premiers furent adjugés à sa fille, les autres furent abandonnés aux peuples de la Bétique. On exila pour cinq ans Hispanus & Probus; tant, ce qui d'abord paroissoit à peine criminel, parut atroce après que Pline eut parlé. Les autres complices furent poursuivis de même.

Quelle fermeté, quel courage dans Pline! Quelle haine contre l'injustice & la violence! Mais quel bonheur pour des provinces éloignées, comme l'é-

toit l'Andalousie, où les Gouverneurs, comme autant de petits Tyrans, se croiant tout permis, pilloient & vexoient impunément les peuples; quel bonheur de trouver un défenseur zélé & intrépide, que ni le crédit ni les menaces ne soient pas capables d'ébranler ! Car ces voleurs publics trouvent de la protection, & il est rare qu'on en fasse des exemples, qui seuls pourroient arrêter une si pernicieuse licence.

Le zêle de Pline fut bientôt récompensé d'une maniére éclatante. Il exerçoit actuellement avec Cornutus Tertullus la charge de Préfet du Trésor public, c'est-à-dire d'Intendant des Finances, qui duroit deux ans, lorsqu'ils furent nommés tous deux Consuls pour être subrogés l'année suivante aux ordinaires. Trajan parla dans le Sénat pour leur faire donner cet honneur, présida à l'assemblée du peuple où se fit leur nomination, & lui-même les proclama Consuls. Il en fit un grand éloge, les représentant comme des hommes qui égaloient les anciens Consuls de Rome par l'amour de la justice & du bien public. » Alors [a] je

An. J. C. 99. *In Panegyr. Traj.*

Ep. 13. lib. 5.

a Tunc ego qui vir & quantus esses, altissimè inspexi; quem sequerer ut magistrum, ut paren-

» connus à fond, dit Pline en parlant
» de son Collégue, quel homme, & de
» quel prix il étoit. Je l'écoutois com-
» me un maître, je le respectois com-
» me un pere, moins pour son âge dé-
» ja avancé, que pour sa profonde sa-
» gesse.

AN. J.C. 100. Pline étant Consul, prononça, en son nom & au nom de son Collégue, un discours pour remercier Trajan de leur avoir donné cette dignité, & pour faire son panégyrique selon l'ordre qu'il en avoit reçu du Sénat, & au nom de tout l'Empire. J'aurai lieu dans la suite de parler de ce Panégyrique.

AN. J.C. 103. Sur la fin de l'an 103 Pline fut envoié pour gouverner le Pont & la Bithynie en qualité de Proconsul. On le vit uniquement occupé à établir dans son Gouvernement le bon ordre, à y faire régner la justice, à y procurer le soulagement des peuples. Il ne songea point à s'en attirer le respect par le faste de ses équipages, par la difficulté à se laisser approcher, par son dédain à écouter, par sa dureté à répondre.

Une simplicité majestueuse, un accès toujours libre & toujours ouvert, une affabilité qui consoloit des refus

tem vererer : quod non tam ætatis maturitate, quàm vita, merebatur.

néceſſaires, une modération qui ne ſe démentit jamais, lui conciliérent tous les cœurs.

Trajan, le Prince d'ailleurs le plus humain & le plus juſte, avoit excité contre les Chrétiens une violente perſécution. Pline, par la néceſſité de ſa charge, & par une ſuite de ſon aveuglement, y préta ſon miniſtére. Mais la douceur de ſon naturel ſe révoltoit, au moins juſqu'à un certain point, contre ces ſupplices exercés ſur des hommes qu'il ne trouvoit coupables d'aucun crime. Se trouvant donc embarraſſé dans l'exécution des ordres de l'Empereur, il lui écrivit une lettre ſur ce ſujet, & en reçut une réponſe; qui ſont, entre les monumens du Paganiſme, ce qui fait peutêtre le plus d'honneur à la religion Chrétienne. Je les inſérerai ici toutes deux dans leur entier.

Lettre de Pline à l'Empereur Trajan.

» JE ME FAIS une religion, Seigneur, de vous expoſer tous mes ſcrupules. Car qui peut mieux, ou me déterminer, ou m'inſtruire? Je n'ai jamais aſſiſté à l'inſtruction & au ju- *Epiſt. 97. l. 10.*

» gement du procès d'aucun Chrétien.
» Ainsi je ne sai sur quoi tombe l'in-
» formation que l'on fait contr'eux,
» ni jusqu'où l'on doit porter leur pu-
» nition. J'hésite beaucoup sur la dif-
» férence des âges. Faut-il les assujettir
» tous à la peine, sans distinguer les
» plus jeunes des plus âgés ? Doit-on
» pardonner à celui qui se repent ? ou
» est-il inutile de renoncer au Chris-
» tianisme, quand une fois on l'a em-
» brassé ? Est-ce le nom seul que l'on
» punit en eux, ou sont-ce les crimes
» attachés à ce nom ? Cependant voi-
» ci la régle que j'ai suivie dans les ac-
» cusations intentées devant moi con-
» tre les Chrétiens. Ceux qui l'ont
» avoué, je les ai interrogés une se-
» conde & une troisiéme fois, & les
» ai menacés du supplice. Quand ils
» ont persisté, je les y ai envoiés. Car
» de quelque nature que fût ce qu'ils
» confessoient, j'ai cru que l'on ne pou-
» voit manquer à punir en eux leur
» désobéissance, & leur invincible opi-
» niâtreté. Il y en a eu d'autres entêtés
» de la même folie, que j'ai réservés
» pour les envoier à Rome, parce qu'ils
» sont citoiens Romains. Ensuite, les
» accusations de ce genre devenant plus

» fréquentes par l'instruction même, » comme il arrive d'ordinaire, il s'en » présente de plusieurs espéces. On m'a » remis entre les mains un Mémoire » sans nom d'auteur, où l'on accuse » différentes personnes d'être Chré- » tiennes, qui nient de l'être, & de » l'avoir jamais été. Ils ont en ma pré- » sence, & dans les termes que je leur » prescrivois, invoqué les dieux, & » offert de l'encens & du vin à votre » Image, que j'avois fait apporter ex- » près avec les statues de nos divinités. » Ils se sont même emportés en impré- » cations contre Christ. C'est à quoi, » dit-on, l'on ne peut jamais forcer » ceux qui sont véritablement Chré- » tiens. J'ai donc cru qu'il les faloit » absoudre. D'autres déférés par un » Dénonciateur, ont d'abord reconnu » qu'ils étoient Chrétiens; & aussitôt » après ils l'ont nié, déclarant que vé- » ritablement ils l'avoient été, mais » qu'ils ont cessé de l'être, les uns il y » avoit plus de trois ans, les autres de- » puis un plus grand nombre d'an- » nées, quelques-uns depuis plus de » vingt. Tous ces gens-là ont adoré » votre Image, & les statues des dieux. » Tous ont chargé Christ de malédic-

» tions. Ils [a] assuroient que toute leur » erreur & leur faute avoit été renfer- » mée dans ces points : Qu'à un jour » marqué ils s'assembloient avant le le- » ver du soleil, & chantoient tour à » tour des Hymnes à la louange de » Christ, comme s'il eût été Dieu; qu'ils » s'engageoient par serment, non à » quelque crime, mais à ne point com- » mettre de vol ni d'adultére, à ne point » manquer à leur promesse, à ne point » nier un dépôt : Qu'après cela ils » avoient coutume de se séparer, & en- » suite de se rassembler, pour manger » en commun des mets innocens : » Qu'ils avoient cessé de le faire depuis » mon Edit, par lequel, selon vos ordres, » j'avois défendu toutes sortes d'assem- » blées. Ces dépositions m'ont persuadé » de plus en plus qu'il étoit nécessaire » d'arracher la vérité par la force des » tourmens à deux filles esclaves, » qu'ils disoient être dans le ministére

a Affirmabant autem hanc fuisse summam vel culpæ suæ, vel erroris, quod essent soliti stato die ante lucem convenire, carmenque Christo, quasi Deo, dicere secum in vicem : seque sacramento non in scelus aliquod obstringere, sed ne furta, ne latrocinia, ne adulteria committerent, ne fidem fallerent, ne depositum appellati abnegarent : quibus peractis, morem sibi discedendi fuisse, rursusque coeundi ad capiendum cibum, promiscuum tamen & innoxium.

» de leur culte : mais je n'y ai découvert » qu'une mauvaise superstition, portée » à l'excès; &, par cette raison, j'ai » tout suspendu pour vous demander » vos ordres. L'affaire m'a paru digne » de vos réflexions, par la multitude » de ceux qui sont envelopés dans ce » péril. Car un très grand nombre de » personnes de tout âge, de tout ordre, » de tout sexe, sont & seront tous les » jours impliqués dans cette accusa- » tion. Ce mal contagieux n'a pas seu- » lement infecté les villes : il a gagné » les villages & les campagnes. Je croi » pourtant que l'on y peut remédier, & » qu'il peut être arreté. Ce qu'il y a de » certain, c'est que les temples qui » étoient presque déserts, sont fréquen- » tés, & que les sacrifices, lontems né- » gligés, recommencent. On vend par » tout des victimes, qui trouvoient au- » paravant peu d'acheteurs. De là on » peut juger quelle quantité de gens » peuvent être ramenés, si l'on fait » grace au repentir.

Réponse de l'Empereur Trajan à Pline.

» VOUS AVEZ, mon très cher Pline, » suivi la voie que vous deviez dans » l'instruction du procès des Chrétiens *Epist. 98.*

» qui vous ont été déférés : car il n'eſt » pas poſſible d'établir une forme certaine & générale dans cette ſorte » d'affaires. Il ne faut pas en faire perquiſition : mais s'ils ſont accuſés & » convaincus, il faut les punir. Si pourtant l'accuſé nie qu'il ſoit Chrétien, » & qu'il le prouve par ſa conduite, je » veux dire en invoquant les dieux, il » faut pardonner à ſon repentir, de » quelque ſoupçon qu'il ait auparavant été chargé. AU [a] RESTE, DANS » NUL GENRE DE CRIME L'ON NE DOIT » RECEVOIR DES DÉNONCIATIONS » QUI NE SOIENT SOUSCRITES DE PER» SONNE : CAR CELA EST D'UN PERNI» CIEUX EXEMPLE, ET NE CONVIENT » POINT A NOTRE RÉGNE, NI AU » TEMS OU NOUS VIVONS.

Je laiſſe aux Lecteurs le ſoin de faire les réflexions que fourniſſent naturellement ces deux Lettres, ſur l'éloge magnifique qu'on y trouve de la pureté des mœurs des premiers Chrétiens ; ſur le progrès étonnant qu'avoit déja fait en ſi peu d'années le Chriſtianiſme, juſqu'à faire déſerter les tem-

a Sine auctore vero propoſiti libelli, nullo crimine locum habere debent. Nam & peſſimi exempli, nec noſtri ſeculi eſt.

ples ; sur le nombre incroiable de Fidéles de tout âge, de tout sexe, & de toute condition ; sur le témoignage authentique que rend un Payen à la croiance de la Divinité de Jesus-Christ établie généralement parmi ces Fidéles ; sur la contradiction frapante de l'avis de Trajan, puisque si les Chrétiens étoient coupables, il étoit juste de les rechercher avec soin, & s'ils ne l'étoient pas, injuste de les punir quoiqu'ils fussent accusés ; enfin sur la maxime puisée dans le droit naturel, par laquelle l'Empereur termine sa Lettre, en déclarant qu'il trouveroit son siécle deshonoré, si, pour quelque crime que ce fût (l'expression est générale) on avoit égard à des libelles sans nom d'Auteur.

Pline, revenu à Rome, reprit les affaires & ses emplois. Sa premiére femme étoit morte sans enfans. Il en épousa une seconde, nommée Calphurnia. Comme elle étoit fort jeune, & qu'elle avoit beaucoup d'esprit, il n'eut pas de peine à lui inspirer le goût des Belles-Lettres. Elle en fit toute sa passion : mais elle la concilia toujours si bien avec l'attachement qu'elle avoit pour son mari, que l'on ne pouvoit di-

re, si elle aimoit Pline pour les Belles-Lettres, ou les Belles-Lettres pour Pline.
Epist. 19. l. 4. S'il plaidoit quelque cause importante, elle chargeoit toujours plusieurs personnes de venir lui apprendre les premiéres nouvelles du succès; & l'agitation où la mettoit cette attente ne cessoit que par leur retour. S'il lisoit quelque harangue ou quelque autre piéce dans une assemblée d'amis, elle ne manquoit jamais de se ménager quelque place, d'où elle pût, derriére un rideau, recueillir elle-même les applaudissemens qu'il s'attiroit. Elle tenoit continuellement en ses mains les ouvrages de son mari; & [a] sans le secours d'autre maître que de son amour, elle composoit sur sa Lyre des airs pour les vers qu'il avoit faits.

Les Lettres qu'il lui écrivoit font voir jusqu'où alloit sa tendresse pour une épouse si digne d'être aimée &
Epist. 7. lib. 6. estimée. » Vous me mandez que mon » absence vous cause beaucoup d'en» nui, que vous ne trouvez de soulage» ment qu'à lire mes ouvrages, & sou» vent à les mettre à ma place auprès

a Versus quidem meos cantat formatque cithara, non artifice aliquo docente, sed amore, qui magister est optimus.

» de vous. Je suis ravi que vous me desiriez si ardemment, & que ces sortes de consolation aient quelque pouvoir sur votre esprit. Pour moi, je lis, je relis vos Lettres, & les reprens de tems en tems comme si c'en étoit de nouvelles. Mais elles ne servent qu'à rendre plus vif le chagrin que j'ai de ne vous point voir. Car quelle douceur ne doit-on point trouver dans la conversation d'une personne dont les Lettres ont tant de charmes. Ne laissez pas pourtant de m'écrire souvent, quoique cela me fasse une sorte de plaisir qui me tourmente. « Dans une autre Lettre : » Je vous conjure avec la derniére instance, de prévenir mon inquiétude par une, & même par deux Lettres chaque jour. Je me rassurerai du moins tánt que je lirai : mais je retomberai dans mes premiéres allarmes dès que j'aurai lu. « Dans une troisiéme : » Il n'est pas croiable à quel point je sens votre absence. Je passe une grande partie des nuits à penser à vous. Pendant le jour, & aux heures où j'avois coutume de vous voir, mes piés, comme on dit, me portent d'eux-mêmes à votre appartement,

Ep. 4. lib. 6.

Ep. 7. lib. 7.

„& ne vous y trouvant point, je m'en „retourne aussi triste & aussi honteux, „que si l'on m'avoit refusé la porte.

Ep. 10. lib. 8. Après s'être blessée dans une premiére grossesse, elle guérit à la vérité, & vécut assez lontems, mais elle ne lui laissa point de postérité.

On ne connoit ni le tems, ni les particularités de la mort de Pline.

Je n'ai pas prétendu jusqu'ici faire un récit exact & suivi des actions de Pline, mais seulement donner quelque idée de son caractére par des événemens plus marqués que les autres, & plus capables de le faire connoitre. J'y joindrai encore, dans la même vûe, quelques faits, sans m'attacher à l'ordre des tems. Je les réduirai à quatre ou cinq chefs.

I. *Application de Pline à l'étude.*

Il étoit difficile que Pline, élevé sous les yeux & par les soins de Pline le Naturaliste son Oncle, n'eût pas beaucoup de goût pour les sciences, & ne s'y donnât pas tout entier. On peut croire qu'il suivit dans ses premiéres études le plan qu'il prescrit à un jeune homme qui l'avoit consulté sur ce sujet. J'insérerai ici une partie de cette

Lettre : elle peut être utile aux jeunes gens.

„ Vous me demandez comment je „ vous conseillerois d'étudier. L'une „ des meilleures maniéres, selon l'avis „ de beaucoup de gens, c'est de tra- „ duire du grec en latin, ou du latin „ en grec. Par là vous acquerez la ju- „ stesse & la beauté de l'expression, la „ richesse des figures, la facilité de „ vous expliquer ; & dans cette imita- „ tion des Auteurs les plus excellens, „ vous prenez insensiblement des tours „ & des pensées semblables aux leurs. „ Mille choses qui échapent à un hom- „ me qui lit, n'échapent point à un „ homme qui traduit. La traduction „ ouvre l'esprit, & forme le goût. Epist. 9. lib. 7.

„ Vous pouvez encore, après avoir „ lu quelque chose seulement pour en „ prendre le sujet, le traiter vous- „ même, résolu de ne pas céder à vo- „ tre Auteur ; ensuite conférer vos „ écrits avec les siens, & soigneuse- „ ment examiner ce qu'il a dit mieux „ que vous, ce que vous avez dit „ mieux que lui. Quelle joie, si l'on „ s'aperçoit que l'on prend quelque- „ fois le dessus ! Quel redoublement „ d'émulation, si l'on voit que l'on „ demeure toujours au dessous !

„Je ſai que votre étude préſente eſt „l'éloquence du Barreau : mais pour „cela je ne vous conſeillerois pas de „vous en tenir uniquement à ce ſtile „contentieux, qui ne reſpire que la „guerre & les combats. Comme les „champs ſe plaiſent à changer de dif„férentes ſemences, nos eſprits auſſi „veulent être exercés par différentes „études. Je voudrois, tantôt qu'un „beau morceau d'hiſtoire vous occu„pât, tantôt que vous priſſiez ſoin d'é„crire une Lettre, quelquefois que „vous fiſſiez des vers... C'eſt ainſi que „les plus grands Orateurs, & même „que les plus grands hommes s'exer„çoient ou ſe délaſſoient : ou plutôt „c'eſt ainſi qu'ils ſe délaſſoient & s'e„xerçoient tout enſemble. Il eſt ſur„prenant combien ces petits ouvra„ges éveillent l'eſprit, & le réjouiſ„ſent...

„Je n'ai point dit ce qu'il faloit „lire, quoique ce ſoit l'avoir aſſez dit „que d'avoir marqué ce qu'il faloit „écrire. Souvenez-vous ſeulement de „bien choiſir les meilleurs livres dans „chaque genre ; car [a] on a fort bien „dit qu'il faloit beaucoup lire, mais „non beaucoup de choſes.

a Aiunt multùm legendum eſſe, non multa.

Nous avons vû que Pline, à l'âge de quatorze ans, avoit fait une Tragédie grecque, & qu'ensuite il s'exerça dans différens genres de poésies. La lecture de Tite-Live faisoit ses délices. Il [a] admiroit ces Anciens, mais il n'étoit pas de ceux qui méprisent les Modernes. Je ne puis croire, disoit-il, que la nature épuisée & devenue stérile, ne produise plus rien de bon. *Ep. 21. l. 6.*

Il expose à un ami comment il s'occupoit pendant les divertissemens publics. J'ai passé tous ces derniers » jours à composer, à lire dans la plus » grande tranquillité du monde. Vous » demandez comment cela se peut au » milieu de Rome? C'étoit le tems des » spectacles du Cirque, qui ne me tou- » chent pas, même légérement. Je n'y » trouve rien de nouveau, rien de varié, » rien qu'il ne suffise d'avoir vû une » fois. C'est ce qui redouble l'étonne- » ment où je suis, que tant de milliers » d'hommes... & même de fort hon- » nêtes gens... aient la puérile pas- » sion de revoir si souvent des che- » vaux qui courent, & des hommes *Epist. 6. lib. 9.*

a Sum ex iis qui mirer antiquos, non tamen, ut quidam, temporum nostrorum ingenia despicio. Neque enim quasi lassa & effœta natura, ut nihil jam laudabile pariat.

» qui conduisent des chariots. Quand » [a] je songe qu'ils ne se lassent point » de revoir avec tant de goût & d'assiduité des choses si vaines & si froides, & qui reviennent si souvent; je » sens un plaisir secret de n'en point » trouver à ces bagatelles, & j'emploie » volontiers aux Belles-Lettres un loisir que les autres perdent dans de » si frivoles amusemens.

Epist. 19. lib. 8.

On voit que l'étude faisoit toute sa joie & toute sa consolation. » Les » Belles-Lettres, disoit-il, me divertissent & me consolent; & je ne sai » rien de si agréable qui le soit plus » qu'elles, rien de si fâcheux qu'elles » n'adoucissent. Dans le trouble que » me cause l'indisposition de ma femme, la maladie de mes gens, la mort » même de quelques-uns, je [b] ne trouve d'autre remède que l'étude. Véritablement elle me fait mieux comprendre toute la grandeur du mal,

a Quos ego (quosdam graves homines) cùm recordor in re inani, frigida, assidua, tam insatiabiliter desidere, capio aliquam voluptatem, quòd hac voluptate non capiar. Ac per hos dies libentissimè otium meum in literis colloco, quos alii otiosissimis occupationibus perdunt.

b Ad unicum doloris levamentum studia confugio, quæ præstant ut adversa magis intelligam, sed patientiùs feram.

» mais elle me le rend aussi plus supportable.

II. *Estime & attachement de Pline pour les personnes vertueuses, & pour les gens de Lettres.*

PLINE eut pour amis tout ce que son siécle a produit de grands hommes, tous ceux que leurs rares vertus distinguoient le plus : Virginius Rufus, qui refusa l'Empire ; Corellius, que l'on regardoit comme un modéle parfait de sagesse & de probité ; Helvidius, l'admiration de son tems ; Rusticus Arulenus & Sénécion, que Domitien fit mourir ; Cornutus Tertullus, que Pline eut plusieurs fois pour Collégue.

Il se faisoit honneur aussi d'être lié d'une amitié particuliére avec ce qu'il y avoit de personnes plus distinguées de son tems dans les Belles-Lettres, Tacite, Suétone, Martial, Silius Italicus.

» J'ai lu votre Livre, dit-il à Tacite, & j'ai marqué avec le plus d'exactitude qu'il m'a été possible ce que » je croi y devoir être changé, & en » devoir être retranché : [a] car je n'aime

Epist. 20. lib. 7.

a Nam & ego verum dicere assuevi, & tu libenter audire. Neque enim ulli patientiùs reprehenduntur, quàm qui maximè laudari merentur.

„ pas moins à dire la vérité, que vous „ à l'entendre ; & d'ailleurs l'on ne „ trouve point de gèns plus dociles à „ la censure, que ceux qui méritent le „ plus de louanges. Je m'attens qu'à „ votre tour vous me renvoierez mon „ Livre avec vos remarques. O [a] l'a- „ gréable, ô le charmant échange ! „ Que j'ai de plaisir à penser, que si „ jamais la postérité fait quelque cas „ de nous, elle ne cessera de publier „ avec quelle union, quelle franchise, „ quelle amitié nous avons vécu en- „ semble ! Il sera rare & remarquable, „ que deux hommes à peu près de mê- „ me âge, de même rang, de quelque „ nom dans l'Empire des Lettres, (car „ il faut bien que je parle modestement „ de vous, puisque je parle en même „ tems de moi) se soient si fidélement „ aidés dans leurs études. Pour moi, „ dès ma plus tendre jeunesse, la ré- „ putation, la gloire que vous aviez „ acquise, me faisoient déja desirer de

[a] O jucundas, ô pulcras vices ! Quàm me delectat, quòd, si qua posteris cura nostri, usquequaque narrabitur, qua concordia, fide, simplicitate vixerimus ! Erit rarum & insigne, duos homines ætate, dignitate propemodum æquales, nonnullius in literis nominis, (cogor enim de te quoque parciùs dicere, quia de me simul dico) alterum alterius studia fovisse.

„ vous

» vous ſuivre, de marcher & de paroitre marcher ſur vos traces, non pas de près, mais de plus près qu'un autre. Ce n'eſt pas qu'alors nous n'euſſions à Rome beaucoup d'eſprits du premier ordre : mais entre tous les autres le raport de nos inclinations vous montroit à moi comme le plus propre à être imité, comme le plus digne de l'être. C'eſt ce qui redouble ma joie, quand j'entens dire que ſi la converſation tombe ſur les Belles-Lettres, on nous nomme enſemble.

On peut connoitre combien Pline cherchoit à obliger Suétone l'Hiſtorien, par ce qu'il en écrit à un ami. Cette Lettre, quoique courte, eſt, parmi celles qui ſont venues juſqu'à nous, une des plus élégantes.

» Suétone, qui [a] loge avec moi, » a deſſein d'acheter une petite terre, *Epiſt. 24. lib. 1.*

a Tranquillus, contubernalis meus, vult emere agellum, quem venditare amicus tuus dicitur. Rogo cures, quanti æquum eſt, emat : ita enim delectabit emiſſe. Nam mala emptio ſemper ingrata eſt, eo maximè quòd exprobrare ſtultitiam domino videtur. In hoc autem agello [ſi modo arriſerit pretium] Tranquilli mei ſtomachum multa ſollicitant : vicinitas urbis, opportunitas viæ, mediocritas villæ, modus ruris, qui avocet magis quàm diſtringat. Scholaſticis porro ſtudioſis, ut hic eſt, ſufficit abundè tantum ſoli, ut

» qu'un de vos amis veut vendre. Faites
» en sorte, je vous prie, qu'elle ne soit
» vendue que ce qu'elle vaut : c'est à
» ce prix qu'elle lui plaira. Un mau-
» vais marché ne peut être que désa-
» gréable, mais principalement par le
» reproche continuel qu'il semble nous
» faire de notre imprudence. Cette ac-
» quisition, si d'ailleurs elle n'est pas
» trop chere, tente mon ami par plus
» d'un endroit : son peu de distance de
» Rome, la commodité des chemins,
» la médiocrité des bâtimens, les dé-
» pendances plus capables d'amuser
» que d'occuper. En effet, il ne faut à
» ces Messieurs les savans, absorbés
» comme lui dans l'étude, que le ter-
» rain nécessaire pour délasser leur es-
» prit, & réjouir leurs yeux. Il ne leur
» faut qu'une allée pour se promener,
» qu'une vigne dont ils puissent con-
» noitre tous les seps, que des arbres

relevare caput, reficere oculos, reptare per limitem, unamque semitam terere, omnesque viriculas suas nosse, & numerare arbusculas possint. Hæc tibi exposui, quo magis scires, quantum ille esset mihi, quantum ego tibi debiturus, si prædiolum istud, quod commendatur his dotibus tam salubriter emerit, ut pœnitentiæ locum non relinquat. Vale. *La Langue Françoise ne peut point rendre la délicatesse & l'élégance des diminutifs & des fréquentatifs répandus en abondance dans cette petite Lettre.* Agellum. Vendirare. Reptare per limitem. Viriculas. Arbusculas. Prædiolum.

» dont ils sachent le nombre. Je vous » mande tout ce détail, pour vous ap» prendre quelle obligation il m'au» ra, & toutes celles que lui & moi » vous aurons, s'il achete à des condi» tions dont il n'ait jamais lieu de se re» pentir, une petite maison telle que » je viens de la dépeindre.

Martial, si connu par ses Epigrammes, étoit aussi des amis de Pline, & la mort de ce Poéte lui causa de vifs regrets. » J'apprends, dit-il, que Martial » est mort, & j'en ai beaucoup de cha» grin. C'étoit [a] un esprit agréable, dé» lié, piquant, & qui savoit parfaite» ment mêler le sel & l'amertume dans » ses écrits, & en même tems rendre ju» stice au mérite. A son départ de Ro» me, je lui donnai de quoi l'aider à » faire son voiage. Je devois ce petit » secours à notre amitié, je le devois » aux vers qu'il a faits pour moi. C'é» toit [b] un ancien usage, d'accorder » des récompenses utiles ou honora- *Epist. 21. lib. 3.*

a Erat homo ingeniosus, acutus, acer, & qui plurimum in scribendo & salis haberet & fellis, nec candoris minus.

b Fuit moris antiqui, eos qui vel singulorum laudes, vel urbium scripserant, aut honoribus aut pecunia ornare: nostris verò temporibus, ut alia speciosa & egregia, ita hoc inprimis exolevit. Nam postquam desiimus facere laudanda, laudari quoque ineptum putamus.

» bles à ceux qui avoient écrit à la gloi» re des villes, ou de quelques particu» liers. Aujourd'hui la mode en est pas» sée, avec tant d'autres, qui n'avoient » guéres moins de grandeur & de no» blesse. Depuis que nous cessons de » faire des actions louables, nous mé» prisons la louange. « Pline raporte l'endroit de ces vers où le Poéte adresse la parole à sa Muse, & lui recommande d'aller trouver Pline à sa maison des Esquilies, & de l'aborder avec respect.

Sed ne tempore non tuo disertam
Pulses ebria januam, videto.
Totos dat tetricæ dies Minervæ,
Dum centum studet auribus virorum
Hoc quod secula posterique possint
Arpinis quoque comparare chartis.
Seras tutior ibis ad lucernas:
Hæc hora est tua, cùm furit Lyæus,
Cùm regnat rosa, cùm madent capilli.
Tunc me vel rigidi legant Catones.

Mr. de Sacy a traduit ainsi ces vers.

Prends garde, petite ivrognesse,
De n'aller pas, à contretems,
Troubler les emplois importans
Où du soir au matin l'occupe sa sagesse.
Respecte les momens qu'il donne à des discours

Qui font le charme de nos jours,
Et que tout l'avenir admirant notre Pline,
Osera comparer aux Oracles d'Arpine.
Prends l'heure que les doux propos,
Enfans des verres & des pots,
Ouvrent tout l'esprit à la joie;
Qu'il se détend, qu'il se déploie,
Qu'on traite les sages de sots;
Et qu'alors, en humeur de rire,
Les plus Catons te puissent lire.

» Ne croyez-vous pas, dit Pline en » finissant sa Lettre, que celui qui a » écrit de moi dans ces termes, a bien » mérité de recevoir des marques de » mon affection à son départ, & de » ma douleur à sa mort?

Il pleura aussi beaucoup celle de Silius Italicus, de la poésie duquel il porte un jugement tout-à-fait sensé. *Il* [a] *faisoit des vers*, dit-il, *où il y avoit plus d'art que de génie.* Un abcès incurable qui lui étoit survenu l'aiant dégouté de la vie, il finit ses jours par une abstinence volontaire. *Ep. 7. l. 3.*

III. *Libéralités de Pline.*

PLINE, en comparaison de certains

[a] Scribebat carmina majore cura quàm ingenio.

riches de Rome, avoit un bien médiocre, mais une ame véritablement grande, & des sentimens bien nobles. Ses libéralités presque sans nombre en sont une bonne preuve. Je n'en raporterai qu'une partie.

Epist. 30. lib. 9. Il s'étoit fait des principes sur cette matiére, qui sont bien dignes d'attention. » Je [a] veux, dit-il, qu'un homme vraiment libéral donne à sa patrie, à ses proches, à ses alliés, à ses amis, mais à des amis qui sont dans le besoin. « Voila l'ordre que l'équité prescrit, & qu'il suivoit exactement.

Nous avons vû qu'il fit un présent fort honnête à Quintilien son Maître, pour servir à la dot de sa fille qu'il marioit, & qu'il aida Martial lorsqu'il se retira de Rome. De ces deux amis, le dernier étoit dans le besoin, & l'autre n'étoit pas riche.

Epist. 3. lib. 6. Il avoit donné à sa nourrice une petite terre, qui valoit, lorsqu'il lui en fit don, cent mille sesterces, c'est-à-dire douze mille cinq cens livres. Où sont les grands Seigneurs maintenant

a Volo eum, qui sit verè liberalis, tribuere patriæ, propinquis, affinibus, amicis, sed amicis pauperibus.

qui en usent de la sorte ? Pline appelle néanmoins cette somme un petit présent : *Munusculum*. Et après le don qu'il avoit fait de cette terre, il s'intéressoit encore au revenu qu'en tireroit sa nourrice. Il écrit à celui qui s'étoit chargé de la faire valoir, & lui en recommande le soin. „Car, ajoute-t-il, celle qui a „reçu ce petit fonds, n'a pas plus d'in„térêt qu'il produise beaucoup, que „moi qui l'ai donné.

Voiant Calvine, qu'il avoit en partie dotée de son bien, sur le point de renoncer à la succession de Calvinus son pere, dans la crainte que les biens qu'il laissoit ne fussent pas suffisans pour paier les sommes dûes à Pline ; il lui écrivit de ne pas faire cet affront à la mémoire de son pere, & pour la déterminer lui envoia une quittance générale. *Epist. 4. l. 2.*

Dans une autre occasion, il donna trois cens mille sesterces (trente sept mille cinq cens livres) à Romanus, afin de lui procurer un revenu nécessaire pour entrer dans l'ordre des Chevaliers Romains. *Epist. 19. lib. 1.*

Corellia, sœur de Corellius Rufus, pour qui Pline avoit eu un respect infini pendant sa vie, acheta de lui des *Epist. 14. lib. 7.*

terres sur le pié de sept cens mille sesterces. Mieux informée du prix de ces terres, elle apprit qu'elles en valoient neuf cens mille, & le pressa vivement de recevoir le surplus, sans pouvoir obtenir de lui cette grace. Beau combat de droiture & de générosité! Quelle délicatesse dans la personne qui acquiert, quel noble désintéressement dans le vendeur! Où trouve-t-on de pareils procédés?

Ep. 2. l. 8. Des Marchands avoient acheté ses vendanges à un prix fort raisonnable, dans l'espérance du gain qu'ils se promettoient d'y faire. Leur attente fut trompée. Il leur fit à tous des remises. La raison qu'il en apporte est encore plus admirable que la chose même. „ Je [a] ne trouve pas moins glorieux „ de rendre justice dans la maison, „ que dans les tribunaux; dans les „ petites affaires, que dans les grandes; dans les siennes, que dans celles „ d'autrui.

Epist. 13. lib. 4. Ce qu'il fit pour sa patrie, passe encore tout ce que j'ai dit jusqu'ici. Les habitans de Come, n'aiant point de

a Mihi egregium inprimis videtur, ut foris ita domi, ut in magnis ita in parvis, ut in alienis ita in suis, agitare justitiam.

Maîtres chez eux pour instruire leurs enfans, étoient obligés de les envoier dans d'autres villes. Pline, qui avoit pour sa patrie un cœur de fils & de pere, fit sentir aux habitans quel avantage ce seroit pour la jeunesse d'être élevée dans Come même. » Où, [a] dit-» il aux parens, leur trouver un séjour » plus agréable que la patrie ? Où for-» mer leurs mœurs plus surement que » sous les yeux de pere & de mere ? Où » les entretenir à moins de frais que » chez vous ? N'est-il pas plus conve-» nable que vos enfans reçoivent l'édu-» cation dans le même lieu, où ils ont » reçu la naissance, & qu'ils s'accou-» tument dès l'enfance à se plaire, à se » fixer dans leur pays natal ? « Il offrit de contribuer du tiers à fonder les appointemens des Maîtres, & crut devoir laisser les parens chargés du reste, pour les rendre plus attentifs à choisir de bons maîtres par la nécessité de la contribution, & par l'intérêt de placer utilement leur dépense.

a Ubi aut jucundiùs morarentur, quàm in patria; aut pudicitiùs continerentur, quàm sub oculis parentum; aut minore sumptu, quàm domi?... Edoceantur hîc, qui hîc nascuntur, statimque ab infantia natale solum amare, frequentare consuescant.

Ep. 8. lib. 1. Il ne borna pas là son bienfait. Car, [a] comme il le dit ailleurs, la libéralité ne sait point s'arrêter, & plus on en fait usage, plus on en sent la beauté. Il y fonda une Bibliothéque, avec des pensions annuelles pour un certain nombre de jeunes gens de famille, à qui leur mauvaise fortune avoit refusé les secours nécessaires pour étudier. Il avoit accompagné la dédicace de cette Bibliothéque d'un discours qu'il prononça en présence seulement des principaux de la ville. Il délibéra dans la suite s'il le rendroit public. Il [b] est » difficile, dit-il, de vanter le bien » qu'on a fait, sans donner lieu de ju- » ger que l'on ne s'en vante pas parce » qu'on l'a fait, mais qu'on l'a fait pour » s'en vanter. Pour moi je n'ai pas ou- » blié qu'une grande ame est plus tou- » chée du témoignage secret de la cons- » cience, que des témoignages écla- » tans de la renommée. Ce n'est pas à

a Nescit enim semel incitata liberalitas stare, cujus pulcritudinem usus ipse commendat. *Epist.* 12. *lib.* 5.

b Meminimus quanto majore animo honestatis fructus in conscientia, quàm in fama reponatur. Sequi enim gloria, non appeti debet: nec, si casu aliquo non sequatur, idcirco quod gloriam non meruit, minus pulcrum est. Ii verò qui benefacta sua verbis adornant, non ideo prædicare quia fecerint, sed ut prædicarent fecisse creduntur.

» nos actions à courir après la gloire,
» c'est à la gloire à les suivre. Et s'il
» arrive que, par un sort bizarre, elle
» nous échape, il ne faut pas croire
» que ce qui l'a méritée, perde rien
» de son prix.

On a de la peine à comprendre comment un particulier a pu fournir à tant de largesses. Il nous l'explique lui-même en écrivant à une Dame, à qui il avoit fait une remise considérable. » N'appréhendez point, » lui dit-il, qu'une telle donation » me soit à charge : qu'elle ne vous » fasse point de peine. Il est vrai, » j'ai un bien médiocre. Mon rang » exige de la dépense, & mon revenu, » par la nature de mes terres, est aussi » casuel que modique. Ce qui me manque de ce côté-là, je le retrouve dans » la frugalité, la source la plus assurée » de mes libéralités. *Quod cessat ex reditu, frugalitate suppletur : ex qua, velut è fonte, liberalitas nostra decurrit.* Quelle leçon, quel reproche pour ces grands Seigneurs, qui, avec des revenus immenses, ne font du bien à personne, & souvent meurent endettés ! Ils sont prodigues pour le luxe & pour leurs plaisirs, durs & fermés pour

Ep. 4. lib. 2.

leurs amis & pour leurs domestiques.
Epist. 6. lib. 2. „ N'oubliez [a] jamais, disoit Pline à un „ jeune Seigneur, que l'on ne peut „ avoir trop d'horreur de ce monstrueux „ mélange d'avarice & de prodigalité „ qu'on a introduit de nos jours; & „ que si un seul de ces vices suffit pour „ ternir la réputation de quelqu'un, „ celui qui les rassemble se deshonore „ infiniment davantage.

IV. *Innocens plaisirs de Pline.*

PLINE n'étoit point d'un caractére dur & austére. Il avoit, au contraire, beaucoup d'enjouement dans l'esprit, & prenoit plaisir à s'égaier avec ses Ep. 3. lib. 5. amis. *Aliquando rideo, jocor, ludo: utque omnia innoxia remissionis genera complectar, homo sum.*

Il voioit volontiers ses amis à table, & donnoit assez souvent des repas ou en recevoit, mais dont la frugalité, la conversation, ou la lecture, faisoient le principal assaisonnement. Epist. 12 lib. 3. „ J'irai [b] souper chez vous, dit-il à

a Memento nihil magis esse vitandum, quàm istam luxuriæ & sordium novam societatem: quæ cùm sint turpissima discreta ac separata, turpiùs junguntur.

b Veniam ad cœnam: sed jam nunc paciscor, sit expedita, sit parca, Socraticis tantùm sermonibus abundet: in his quoque teneat modum.

» un ami, mais je veux faire mon
» marché. Je prétends que le repas
» soit sans appareil & frugal, seule-
» ment beaucoup d'entretiens à la ma-
» niére de Socrate ; & de cela même,
» point d'excès.

Il reproche à un autre de ne lui avoir pas tenu parole. » Vraiment, » vous l'entendez. Vous me mettez en » dépense pour vous donner à souper » & vous me manquez. Il y a bonne » justice à Rome. Vous me le paierez » jusqu'à la derniére obole, & cela va » plus loin que vous ne pensez. J'a- » vois préparé à chacun sa laitue, » trois escargots, deux œufs, un gâ- » teau, du vin miellé, & de la neige. » Nous avions des olives d'Espagne, » des courges, des échalottes, & » mille autres mets aussi délicats... » Mais vous avez mieux aimé, chez » je ne sai qui, des huitres, des ven- » tres de truies farcis, des poissons » rares. Je saurai vous en punir. *Epist. 15. lib. 1.*

Il nous décrit lui-même avec tout l'esprit & tout l'agrément possible une de ses parties de chasse. » Vous allez » rire, & je vous le permets ; riez-en » tant qu'il vous plaira. Ce Pline que » vous connoissez, a pris trois sangliers, *Ep. 6. lib. 1.*

» mais très-grands. Quoi lui-même, » dites-vous? Lui-même. N'allez pourtant pas croire qu'il en ait couté beaucoup à ma paresse. J'étois assis près » des toiles : je n'avois à côté de moi » ni épieu, ni dard, mais des tablettes » & une plume : je révois, j'écrivois, » & je [a] me préparois la consolation de » remporter mes feuilles pleines, si je » m'en retournois les mains vuides.

On voit par-là que l'étude étoit sa passion dominante. Ce goût le suivoit par tout, à la table, à la chasse, à la promenade. Il y emploioit tout ce qui lui restoit de tems, après que les devoirs publics étoient remplis : car [b] il s'étoit fait une loi de donner toujours la préférence aux affaires sur les plaisirs, au solide sur l'agréable.

Ep. 8. lib. 2. C'est ce qui le faisoit soupirer avec tant d'ardeur après la retraite & le repos. » Ne [c] m'arrivera-t-il donc jamais, s'écrioit-il dans des momens d'accable-

a Ut si manus vacuas, plenas tamen ceras reportarem.

b Hunc ordinem secutus sum, ut necessitates voluptatibus, seria jucundis anteferrem. *Epist.* 21. *lib.* 8.

c Nunquam-ne hos arctissimos laqueos, si solvere negatur, abrumpam? Nunquam puto. Nam veteribus negotiis nova accrescunt, nec tamen priora peraguntur: tot nexibus, tot quasi catenis majus in dies occupationum agmen extenditur.

ment, » de rompre les nœuds qui m'at-
» tachent, puisque je ne puis les dé-
» lier ? Non, je n'ose m'en flater. Cha-
» que jour nouveaux embarras vien-
» nent se joindre aux anciens. Une af-
» faire n'est pas encore finie, qu'une
» autre commence. La chaîne que
» forment mes occupations, ne fait
» que s'allonger & s'appesantir.

En écrivant à un ami, qui, dans un séjour délicieux, usoit de son loisir en homme sage, il ne peut s'empécher de lui porter envie. » C'est ainsi, » lui dit-il, que doit passer sa vieillesse » un homme, non moins distingué dans » les fonctions de la Magistrature, que » dans le commandement des armées, » & qui s'est tout dévoué au service de » la République tant que l'honneur l'a » voulu. Nous [a] devons à la patrie » notre premier & notre second âge ; » mais nous nous devons le dernier à » nous-mêmes. Les Loix semblent » nous le conseiller, lorsqu'à soixante » ans elles nous rendent au repos. » Quand aurai-je la liberté d'en jouir ? » Quand l'âge me permettra-t-il d'imi- Ep. 23. lib. 4.

a Nam & prima vitæ tempora & media patriæ, extrema nobis impertiri debemus, ut ipsæ leges monent, quæ majorem annis sexaginta otio reddunt.

» ter une retraite si glorieuse ? Quand
» la mienne ne pourra-t-elle plus être
» appellée paresse, mais un honorable
» loisir ?

Il comptoit ne vivre & ne respirer, que quand il pouvoit se dérober de la ville pour aller à quelqu'une de ses maisons de campagne, car il en avoit plusieurs. L'agréable description qu'il en fait, marque assez combien il s'y plaisoit. Il y parle de ses vergers, de ses potagers, de ses jardins, de ses bâtimens, & sur tout des endroits qui étoient comme l'ouvrage de ses mains, avec cette joie & cette complaisance, que sent tout homme qui a bâti ou planté à la campagne. Il appelle ces endroits, ses délices, ses
Ep. 17. l. 2. amours, ses véritables amours : *amores mei, re vera amores : ipse posui.* Et ail-
Ep. 6. l. 5. leurs : *praterea indulsi amori meo ; amo enim qua maxima ex parte ipse inchoavi, aut inchoata percolui.* » Ai-je tort,
» dit-il à un de ses amis, de tant chérir
» cette retraite, d'en faire mes délices,
» d'y demeurer si lontems ? « Et dans une autre lettre : » On ne trouve
» point ici de fâcheux, ni d'importuns.
» Tout y est calme, tout y est paisible :
» & comme la bonté du climat y rend

» le ciel plus serein, & l'air plus pur, » je m'y trouve aussi le corps plus sain, » & l'esprit plus libre. J'exerce l'un par » la chasse, & l'autre par l'étude.

V. *Ardeur de Pline pour la gloire & pour la réputation.*

ON NE PEUT douter que la gloire ne fût l'ame des vertus de Pline. Veilles, repos, divertissemens, étude, il y raportoit tout. Il avoit pour maxime, que la [a] seule ambition convenable à un honnête homme, c'étoit ou de faire des choses dignes d'être écrites, ou d'écrire des choses dignes d'être lues. Il ne dissimuloit pas que l'amour de la gloire étoit sa passion. » Chacun [b] juge différemment » du bonheur des hommes. Pour moi » je n'en estime point de plus heu- » reux, que celui qui jouit d'une » grande & solide réputation; & » qui, sûr des suffrages de la posté- » rité, goûte par avance toute la gloi-

[a] Equidem beatos puto, quibus deorum munere datum est aut facere scribenda, aut scribere legenda. *Epist. 16. lib. 6.*

[b] Alius alium, ego beatissimum existimo, qui bonæ mansuræque famæ præsumptione perfruitur, certusque posteritatis cum futura gloria vivit.

» re qu'elle lui destine. Rien [a] ne me » touche si fort, dit-il, que le desir » de vivre lontems dans l'esprit des » autres : disposition véritablement » digne d'un homme, surtout de ce- » lui qui n'aiant rien à se reprocher, » ne craint point les jugemens de la » postérité. « Le célébre Thrasea avoit coutume de dire qu'on devoit se char- ger de trois sortes de causes : de celles de ses amis, de celles qui manquent de protection, & enfin de celles qui doivent tirer à conséquence pour l'e- xemple. . . . J'ajouterai [b] à ces trois » genres (dit encore Pline, & peut- être en homme qui a de l'ambition) » les causes grandes & fameuses. Car il » est juste de plaider quelquefois pour » sa réputation & pour sa gloire, c'est- » à-dire de plaider sa propre cause. «

Ep. 33. lib. 7. Il desiroit avec passion que Tacite écrivît son histoire : mais, moins vain que Cicéron, il ne lui demandoit point de l'embellir par des menson-

a Me nihil æquè ac diuturnitatis amor & cupido solicitat : res homine dignissima, præsertim qui nullius sibi conscius culpæ, posteritatis memoriam non reformidet.

b Ad hæc ego genera causarum, ambitiosè fortasse, addam tamen claras & illustres. Æquum enim est agere nonnunquam gloriæ & famæ, id est suam causam.

ges : *mendaciunculis aspergere.* Mes [a]
» actions, lui dit-il, deviendront en-
» tre vos mains plus brillantes, plus
» célébres, plus grandes. Je n'exige
» pourtant pas que vous exagériez. Je
» sai que l'Histoire ne doit jamais s'é-
» carter de la vérité, & que la vérité
» honore assez les bonnes actions. «
Je ne sai si j'ai eu raison de dire que Pline étoit moins vain que Cicéron, & si au contraire Cicéron ne doit pas nous paroitre plus modeste, parce qu'il étoit plus sincére. Il sentoit ce qui lui manquoit, & il y demandoit un supplément officieux. Mais Pline ne croit pas avoir besoin de grace, ni de secours. Il est plus content de sa vertu. Elle est assez belle, assez solide, assez grande, pour se soutenir par elle-même aux yeux de la postérité. Elle n'a besoin que d'une trompette éclatante, qui enseigne la simple vérité aux siécles à venir, sans y rien ajouter d'étranger.

Pline assembloit souvent une troupe d'amis choisis pour leur faire lectu-

a Hæc, utcumque se habent, notiora, clariora, majora tu facies: quanquam non exigo ut excedas actæ rei modum. Nam nec historia debet egredi veritatem, & honestè factis veritas sufficit.

re de ses compositions, soit en vers, soit en prose. Il déclare dans plusieurs Lettres que c'étoit dans la vûe de profiter des avis qu'on lui donneroit, & cela pouvoit être : mais le desir d'être loué & admiré y avoit grande part, car il y étoit infiniment sensible. „ Je „ [a] me représente déja cette foule d'au„ diteurs, (il parle à un ami qu'il ex„ hortoit à faire lecture de ses ouvra„ ges) ces transports d'admiration, ces „ applaudissemens, ce silence même „ qui, lorsque je parle en public ou que „ je lis mes piéces, n'a guéres moins de „ charme pour moi que les applaudis„ semens, quand il est causé par la seu„ le attention, & par l'impatience „ d'entendre la suite.

Epist. 10. lib. 2.

Ep. 17. l. 6. Il entroit véritablement en colére, lorsqu'il s'agissoit de ses amis, contre des auditeurs muets & dédaigneux. „ On lisoit, dans une assem„ blée, où j'étois invité, un ouvra„ ge excellent. Deux ou trois hom„ mes qui se croioient bien plus

a Imaginor qui concursus, quæ admiratio te, qui clamor, quod etiam silentium maneat, quo ego, cùm dico vel recito, non minus quàm clamore delector, sit modò silentium acre, & intentum, & cupidum ulteriora audiendi.

» habiles que tous les autres, écou-
» toient comme s'ils étoient sourds &
» muets. Ils ne remuérent pas les le-
» vres, ils ne firent pas le moindre geste,
» ils ne se levérent pas même du moins
» par lassitude d'être assis. Quel [a] tra-
» vers, & (pour dire encore mieux)
» quelle folie, de passer tout un jour à
» offenser un homme, chez qui vous
» n'êtes venu que pour lui témoigner
» votre estime & votre amitié !

Il faisoit de belles actions, mais il étoit bien aise qu'elles fussent connues & qu'on l'en louât. » Je [b] veux bien l'a-
» vouer, dit-il, ma sagesse ne va point
» jusqu'à ne compter pour rien cette
» espéce de récompense, que la vertu
» trouve dans l'approbation de ceux
» qui l'estiment. *Ep. 1. lib. 5.*

On reproche à Pline de parler souvent de lui-même, mais on ne peut au moins lui reprocher de ne parler que de lui. Jamais personne ne prit plus de plaisir à vanter le mérite des autres, jusques-là qu'il fut accusé de le faire avec

a Quæ sinisteritas ac potius amentia, in hoc totum diem impendere, ut offendas, ut inimicum relinquas, ad quem tanquam amicissimus veneris.

b Neque enim sum tam sapiens, ut nihil mea intersit, an iis quæ honestè fecisse me credo, testificatio quædam & quasi præmium accedat.

excès, défaut dont il étoit bien éloigné de se défendre, ni de vouloir s'en corriger. » Vous dites que quelques gens » me reprochent de louer en toute occasion avec excès mes amis. J'avoue » mon crime, & j'en fais gloire. Car » qu'y a-t-il de plus honnête que de pécher par indulgence? Quelles sont » pourtant ces personnes, qui croient » connoitre mes amis mieux que je ne » les connois? Mais soit : je veux qu'elles les connoissent mieux. Pourquoi » m'envier une erreur si flateuse? Car » supposons que mes amis ne soient pas » tels que je le dis, je suis toujours heureux de le croire. Je conseille donc à » ces Censeurs de porter leur maligne » délicatesse à d'autres qui croient qu'il » y a de l'esprit & du jugement à critiquer ses amis : pour moi, l'on ne me » persuadera jamais que j'aime trop » les miens.

Epist. 28. lib. 7.

Ne me suis-je point trop étendu sur les actions particuliéres de Pline, & les extraits que j'ai donnés de ses Lettres ne paroitront-ils point au Lecteur trop longs, & trop peu mesurés; j'avoue mon foible. Ces sortes de caracteres de droiture, de probité, de générosité, d'amour du bien public, devenus si ra-

tes pour le malheur de notre siécle, m'enlevent à moi-même & me ravissent d'admiration, & je ne puis me résoudre à en abréger le portrait. En effet, je le répéte encore, est-il un caractére plus doux, plus liant, plus sociable, plus aimable en tout genre, que celui dont j'ai tâché jusqu'ici de donner quelque idée? Combien le commerce de la vie devient-il agréable, quand on se trouve lié avec de tels amis? Quel bonheur pour le Public, quand des personnes bienfaisantes comme Pline, sans humeur & sans passion, occupent les premiéres places d'un Etat, & s'étudient à soulager la peine de ceux qui ont affaire à elles!

J'ai eu tort de dire que Pline étoit sans passion. Exemt de celles, qui, selon le jugement du monde même, deshonorent les hommes, il en avoit une plus délicate & moins grossiére, mais non moins vive ni moins vicieuse aux yeux du souverain Juge, quelque effort que fasse la corruption générale du cœur humain pour l'annoblir, en lui donnant presque le nom de vertu. Je parle de cet amour excessif de la gloire, qui étoit l'ame de toutes ses actions & de tou-

tes ses entreprises. Pline n'étoit occupé, non plus que tous ces illustres Ecrivains du Paganisme, que du desir & du soin de vivre dans la mémoire de la postérité, & de transmettre leur nom aux siécles futurs par des Ecrits, qu'ils espéroient devoir durer autant que le monde, & leur procurer une sorte d'immortalité dont ils étoient assez aveugles pour se contenter. Y avoit-il rien de plus casuel, de plus incertain, de plus frivole que cette espérance? A quoi a-t-il tenu que la postérité ne connût que leur nom, & pas même leur nom? Le tems, qui a aboli la plus grande partie des Ouvrages de ces hommes vains, ne pouvoit-il pas encore abolir le peu qui nous en reste? A qui doivent-ils les petits débris qui ont échapé au naufrage général? Le peu qui est parvenu jusqu'à nous empêche-t-il que tout ce qui leur appartient, jusqu'à leur nom même, ne soit absolument péri dans toute l'Afrique, dans toute l'Asie, dans une grande partie de l'Europe? Sans les études que l'Eglise Chrétienne a maintenues, la barbarie n'auroit-elle pas anéanti leurs ouvrages & leurs noms dans tout le reste de l'Univers? Quelle est donc

la

la futilité de la béatitude sur laquelle ils comptoient, & à laquelle ils se raportoient tout entiers ? Ceux qui ont fait l'admiration de leur siécle, ne tombent-ils pas dans le gouffre de l'oubli & de la mort, aussi bien que les plus stupides & les plus ignorans ? Nous sommes bien insensés & bien aveugles, nous que la religion a mieux instruits, si, destinés par la grace du Sauveur à une bienheureuse immortalité, nous nous laissons éblouir par une grandeur imaginaire, & par le phantôme d'une éternité en idée.

Les extraits que j'ai tirés de ses Lettres, sont plus que suffisans pour faire connoitre le caractére de son esprit & de ses mœurs, il me reste à donner une idée de son stile par quelques extraits du Panégyrique de Trajan, qui est une piéce d'éloquence extrêmement travaillée, & qu'on a toujours regardée comme son chef-d'œuvre.

PANEGYRIQUE DE TRAJAN.

J'AI DE'JA marqué que Pline, après qu'il eut été nommé Consul par Trajan conjointement avec Cornutus Tertullus son ami intime, reçut ordre du Sénat de faire le Panégyrique de ce Prin-

ce au nom de tout l'Empire. Il lui adresſe toujours la parole, comme s'il étoit préſent. S'il le fut en effet, car on en doute, il en couta beaucoup à la modeſtie de l'Empereur : mais quelque répugnance qu'il eût à s'entendre louer en face, ce qui eſt toujours fort déſagréable, il ne crut pas devoir s'oppoſer au Décret d'une Compagnie ſi reſpectable. On juge aiſément que Pline, dans cette occaſion, fit uſage de tout ſon eſprit, auquel la vive reconnoiſſance dont ſon cœur étoit pénétré ajoutoit une nouvelle force. Quelques extraits que je vais faire de cette piéce montreront en même tems, & l'éloquence du Panégyriſte, & les qualités admirables du Prince qui y eſt loué.

LOUANGE UNIVERSELLE de Trajan.

SÆPE *ego mecum, Patres Conſcripti, tacitus agitavi qualem quantumque eſſe oporteret cujus ditione nutuque maria, terra, pax, bella regerentur : cùm interea fingenti formantique mihi principem, quem æquata diis immortalibus poteſtas deceret, nunquam voto ſaltem concipere ſuccurrit ſimilem huic quem videmus. Eminuit aliquis in bello, ſed obſolevit in*

pace. Alium toga, sed non & arma honestarunt. Reverentiam ille terrore, alius amorem humanitate captavit. Ille quæsitam domi gloriam, in publico; hic in publico partam, domi perdidit. Postremò, adhuc nemo extitit, cujus virtutes nullo vitiorum confinio læderentur. At principi nostro quanta concordia quantusque concentus omnium laudum omnisque gloriæ contigit; ut nihil severitati ejus hilaritate, nihil gravitati simplicitate, nihil majestati humanitate detrahatur! Jam firmitas, jam proceritas corporis, jam honor capitis, & dignitas oris, ad hoc ætatis indeflexa maturitas, nec sine quodam munere deûm festinatis senectutis insignibus ad augendam majestatem ornata cæsaries, nonne longè latéque principem ostentant?

» Je me suis souvent appliqué, » MESSIEURS, à me former l'idée » d'un Prince digne de l'Empire du » monde, également propre à com» mander sur la terre & sur la mer, » dans la paix & dans la guerre; & j'a» voue qu'en l'imaginant au gré de mes » desirs, tel qu'il pût soutenir avec » honneur une puissance comparable à » celle des dieux, mes vœux n'ont point » été jusqu'à en souhaiter un qui res-

„ semblât à notre Empereur. L'un s'est
„ illustré dans la guerre, mais il s'est
„ avili dans la paix. L'autre s'est acquis
„ dans l'exercice de la * magistrature
„ une gloire, qu'il a perdue dans les ar-
„ mées. Celui-là s'est attiré le respect
„ par la crainte, celui-ci l'amour par la
„ douceur. Tel a su se concilier dans
„ l'intérieur de sa maison une estime,
„ qu'il n'a pu conserver en public. Tel
„ autre s'est acquis une réputation en
„ public, qu'il a mal soutenue dans sa
„ maison. Enfin, jusqu'à ce jour nous
„ n'en avions point vû dont les vertus
„ n'eussent reçu nulle atteinte, & n'eus-
„ sent approché de quelque vice. Mais
„ quelle alliance de toutes les rares
„ qualités, quel accord de tous les gen-
„ res de gloire n'admirons nous point
„ dans notre Prince! Sa gaieté prend-
„ elle rien sur la gravité de ses mœurs?
„ Son affabilité sur la majesté de son
„ air? Sa taille, sa démarche, ses traits,
„ cette fleur de santé qui brille encore
„ dans un âge mûr, ses cheveux que
„ les dieux semblent n'avoir fait blan-
„ chir avant le tems que pour le rendre
„ plus respectable: tout cela n'annonce-
„ t-il pas un Souverain à tout l'univers?

* *A Rome, les Princes étoient Magistrats & Guerriers, & en faisoient également les fonctions.*

CONDUITE DE TRAJAN *dans l'armée.*

Quid cùm solatium fessis militibus, ægris opem ferres? Non tibi moris tua inire tentoria, nisi commilitonum antè lustrasses; nec requiem corpori, nisi post omnes, dare. Hac mihi admiratione dignus Imperator non videretur, si inter Fabricios, & Scipiones, & Camillos talis esset. Tunc enim illum imitationis ardor, semperque melior aliquis accenderet. Postquam verò studium armorum à manibus ad oculos, ad voluptatem à labore translatum est, quàm magnum est unum ex omnibus patrio more, patria virtute lætari, & sine æmulo ac sine exemplo secum certare, secum contendere: ac, sicut imperat solus, solum ita esse qui debeat imperare!

„ Qui apporta jamais plus d'atten-
„ tion à consoler les soldats fatigués
„ par de longues marches, à secourir
„ les malades? Et qui jamais plus re-
„ ligieusement que vous observa la
„ coutume de ne se retirer dans son
„ quartier qu'après avoir visité tous
„ les autres, & de ne prendre de repos
„ qu'après l'avoir assuré à toute l'ar-
„ mée? Qu'il se trouvât un tel Général
„ au milieu des Fabrices, des Scipions,

„ & des Camilles, je m'en étonnerois
„ moins. Les grands exemples alors ré-
„ veilleroient son ardeur, & quelque
„ autre plus vertueux que lui ne cesse-
„ roit point d'allumer dans son ame
„ une noble émulation. Mais aujour-
„ d'hui que nous n'aimons plus les
„ combats que dans les spectacles; &
„ que ce qui étoit un travail & une fati-
„ gue chez nos ancêtres, nous ne le con-
„ noissons plus que comme plaisir &
„ délassement : qu'il est glorieux d'a-
„ voir seul conservé les mœurs & les
„ vertus de nos peres; de n'avoir d'au-
„ tre modéle à se proposer, d'autre ri-
„ val à combattre que soi-même; &,
„ quand seul on occupe la premiére
„ place, d'avoir seul tout ce qui la mé-
„ rite!

Veniet tempus quo posteri visere, visendum tradere minoribus suis gestient; quis sudores tuos hauserit campus, quæ refectiones tuas arbores, quæ somnum saxa prætexerint, quod denique tectum magnus hospes impleveris, ut tunc ipsi tibi ingentium ducum sacra vestigia iisdem in locis monstrabantur.

„ Un tems viendra où nos neveux
„ s'empresseront d'aller voir, & de faire
„ voir à leurs enfans les plaines où vous
„ avez soutenu de si nobles travaux,

» (à la lettre, les plaines qui ont été
» arrosées de vos sueurs,) les arbres
» qui ont prêté leur ombre à vos repas
» militaires, les antres où vous preniez
» votre repos, les maisons qui ont été
» honorées de la présence d'un si grand
» hôte. Enfin on montrera dans ces
» mêmes lieux vos traces avec autant
» de soin, que vous en avez eu d'y exa-
» miner vous-même celles des fameux
» Capitaines que vous vous plaisiez
» tant à suivre.

Itaque perinde summis atque infimis carus, sic Imperatorem commilitonemque miscueras, ut studium omnium laboremque & tanquam exactor intenderes, & tanquam particeps sociusque relevares. Felices illos, quorum fides & industria, non per nuncios & interpretes, sed ab ipso te, nec auribus tuis sed oculis probantur. Consecuti sunt, ut absens quoque de absentibus nemini magis, quàm tibi, crederes.

» Egalement chéri des grands & des
» petits, vous avez tellement confon-
» du le Soldat avec le Général, qu'en
» même tems qu'auguste surveillant
» vous animiez le travail de vos soldats,
» vous soulagiez aussi leurs fatigues en
» les partageant avec eux. Heureux
» ceux qui vous servent! Vous n'en

» connoiſſez point le zéle & la capacité
» ſur la foi d'autrui, mais par vous-mê-
» me, & par ce que vous leur avez vû
» faire. Ils ont le bonheur, que, lorſ-
» qu'ils ſont abſens, vous ne vous en
» rapportez à perſonne tant qu'à vous
» ſur ce qui les regarde.

RETOUR ET ENTRE'E DE Trajan dans la ville, depuis qu'il eut été nommé Empereur.

Ac primùm qui dies ille, quo expectatus deſideratuſque urbem tuam ingreſſus es!.. Non ætas quemquam, non valetudo, non ſexus retardavit quominus oculos inſolito ſpectaculo expleret. Te parvuli noſcere, oſtentare juvenes, mirari ſenes, ægri quoque neglecto medentium imperio ad conſpectum tuî, tanquam ad ſalutem ſanitatemque, prorepere. Inde alii ſe ſatis vixiſſe te viſo, te recepto: alii nunc magis vivendum eſſe prædicabant. Feminas etiam tunc fecunditatis ſuæ maxima voluptas ſubiit, cùm cernerent cui principi cives, cui imperatori milites peperiſſent. Videres referta tecta ac laborantia, ac ne eum quidem vacantem locum, qui non niſi ſuſpenſum & inſtabile veſtigium caperet: Oppletas undique vias, anguſtumque tramitem relictum tibi: alacrem hinc atque inde

populum: ubique par gaudium, paremque clamorem.

» Que dirai-je de ce jour, où Rome, » après vous avoir si lontems desiré & » attendu, eut enfin le plaisir de vous » recevoir? ... Il n'y eut personne que » son âge, son sexe, ou sa santé pût em- » pêcher de courir à un spectacle si » nouveau. Les enfans s'empressoient » de vous connoître, les jeunes gens de » vous montrer, les vieillards de vous » admirer; les malades mêmes, sans » égard pour les ordres de leurs Méde- » cins, se traînoient sur votre passage: » on eût dit qu'ils alloient à la guéri- » son & à la santé. Les uns s'écrioient » qu'ils avoient assez vécu, puisqu'ils » vous avoient vû. Les autres disoient » que c'étoit maintenant qu'il étoit » doux de vivre. Les femmes se réjouis- » soient d'avoir mis au monde des en- » fans, voiant à quel Prince elles » avoient donné des citoiens, à quel » Général elles avoient donné des sol- » dats. On voioit les toits plier sous le » poids des Spectateurs qui s'y étoient » portés. Les places mêmes où l'on ne » pouvoit se tenir qu'à demi suspendu, » étoient occupées. La foule dont les » rues étoient pleines, vous laissoit à

» peine un sentier étroit pour passer à
» travers le peuple rangé en haie : &
» par tout vous trouviez pareilles joies,
» pareilles acclamations.

COMBIEN L'EXEMPLE du Prince est puissant !

Non censuram adhuc, non præfecturam morum recepisti ; quia tibi beneficiis potius quàm remediis ingenia nostra experiri placet. Et alioqui nescio an plus moribus conferat princeps, qui bonos esse patitur, quàm qui cogit. Flexibiles quamcumque in partem ducimur à principe ; atque, ut ita dicam, sequaces sumus... Vita principis censura est, eaque perpetua: ad hanc dirigimur, ad hanc convertimur : nec tam imperio nobis opus est, quàm exemplo. Quippe infidelis recti magister est metus. Meliùs homines exemplis docentur, quæ inprimis hoc in se boni habent, quod approbant, quæ præcipiunt, fieri posse.

» Vous n'avez point encore voulu
» exercer la censure, ni vous charger
» de l'inspection des mœurs. Vous ai-
» mez mieux nous porter à la vertu par
» vos bienfaits, que par des remédes
» toujours amers. Aussi je ne sai si le
» Prince qui souffre & honore la pureté
» des mœurs, n'y contribue pas davan-

» tage, que celui qui la commande...
» La vie du Prince eſt une cenſure con-
» tinuelle : nous nous réglons ſur elle,
» nous la prenons pour modéle : nous
» avons bien moins beſoin de loix
» que d'exemples. La crainte enſeigne
» mal à bien vivre. Des exemples ont
» beaucoup plus d'autorité. Ils ne por-
» tent pas ſeulement à la vertu, ils
» prouvent qu'il n'eſt pas impoſſible de
» la pratiquer.

LA VERTU, NON LES Statues, fait honneur aux Princes.

Ibit in ſecula fuiſſe principem, cui florenti & incolumi nunquam niſi modici honores, ſæpius nulli decernerentur.... Ac mihi intuenti in ſapientiam tuam, minùs mirum videtur, quòd mortales, iſtos caducoſque titulos aut depreceris, aut temperes. Scis enim ubi vera principis, ubi ſempiterna ſit gloria; ubi ſint honores, in quos nihil flammis, nihil ſenectuti, nihil ſucceſſoribus liceat. Arcus enim, & ſtatuas, aras etiam templaque demolitur & obſcurat oblivio, negligit carpitque poſteritas: contra, contemptor ambitionis & infinitæ poteſtatis domitor ac frenator animus ipſa vetuſtate floreſcit, nec ab ullis magis laudatur;

quam quibus minimè necesse est. Præterea, ut quisquis factus est princeps, extemplo fama ejus, incertum bona an mala, ceterùm æterna est. Non ergo perpetua principi fama, quæ invitum manet, sed bona concupiscenda est. Ea porro non imaginibus & statuis, sed virtute ac meritis propagatur.

» On dira dans tous les siécles, qu'il » y a eu un Prince comblé de vertus, » à qui les hommes de son tems ne dé» cernérent que des honneurs médio» cres, & à qui souvent ils n'en décer» nérent aucuns. ... Une sagesse si pro» fonde, quand je la considére, me » fait comprendre que nous ne devons » pas tant nous étonner si vous rejettez » ou si vous temperez ces honneurs » communs & périssables. Vous savez » en quoi consiste la vraie gloire, la » gloire immortelle d'un Prince; vous » savez où résident les honneurs qui ne » craignent ni le feu, ni le tems, ni » l'envie des successeurs. Il n'est point » d'arcs de triomphe, de statues, d'au» tels, de temples même, qui ne péris» sent, & qui enfin ne soient oubliés. » Si le tems les épargne, la postérité » souvent les néglige ou les critique. » Mais celui qui a le courage de mé-

» priser l'ambition, & de mettre un » frein à une puissance accoutumée à » n'en point avoir, s'attire une vénération que la révolution des siécles ne » fait qu'accroitre & rajeunir : il n'est » jamais tant loué, que de ceux qui ont » le plus de liberté de s'en dispenser. » Le Prince ne doit donc pas desirer » que la renommée parle éternellement » de lui ; malgré lui elle en parlera : » mais il doit souhaiter qu'elle ne cesse » jamais d'en parler bien. C'est ce que » le mérite & la vertu donnent seuls, » & ce qu'on ne peut se promettre des » images & des statues.

LE BONHEUR DU PRINCE LIÉ avec celui des peuples.

Fuit tempus, ac nimium diu fuit, quo alia adversa, alia secunda principi & nobis. Nunc communia tibi nobiscum tam læta, quàm tristia; nec magis sine te nos esse felices, quàm tu sine nobis potes. An, si posses, in fine votorum adjecisses, UT ITA PRECIBUS TUIS DII ANNUERENT, SI JUDICIUM NOSTRUM MERERI PERSEVERASSES?

» Un tems a été, & il n'a duré que » trop, où notre bonheur & notre

„ malheur ne se régloient point sur „ ceux du Prince. Maintenant tristesse & joie, tout nous est commun; „ & il n'est pas plus possible que nous „ soions heureux sans vous, qu'il l'est „ que vous le soiez sans nous. S'il en „ étoit autrement, auriez-vous ajouté à la fin de votre priére publique ; „ *Que vous ne demandiez aux dieux* „ *leur protection, qu'aussi lontems que* „ *vous continuerez à mériter notre amour?*

Il est remarquable que c'est par l'ordre de Trajan même qu'on avoit apposé une condition aux vœux publics que l'on faisoit pour lui : SI BENE REMPUBLICAM ET EX UTILITATE OMNIUM REXERIS. C'est-à-dire, *si vous gouvernez avec justice, & uniquement pour l'avantage de la République.* „ O vœux, s'écrie Pline, dignes d'être éternellement formés, „ éternellement exaucés ! La République a, par votre entremise, contracté „ avec les dieux. Ils sont engagés à „ veiller à votre conservation, tant que „ vous veillerez à la conservation de „ la patrie ; & si vous faites rien de contraire, ils sont obligés de détourner „ leurs regards & leur protection de „ dessus vous. *Digna vota, quæ semper*

suscipiantur, semperque solvantur. Egit cum diis, ipso te auctore, Respublica, ut te sospitem incolumemque præstarent, si tu ceteros præstitisses: si contrà, illi quoque à custodia tui corporis oculos dimoverent.

UNION ADMIRABLE ENTRE *la femme & la sœur de Trajan.*

Nihil est tam pronum ad simultates quàm æmulatio, in feminis præsertim. Ea porro maximè noscitur ex conjunctione, alitur æqualitate, exardescit invidia, cujus finis est odium. Quo quidem admirabilius existimandum est, quòd mulieribus duabus in una domo parique fortuna nullum certamen, nulla contentio est. Suspiciunt invicem, invicem cedunt: cùmque te utraque effusissimè diligat, nihil suâ putant interesse utram tu magis ames. Idem utrique propositum, idem tenor vitæ, nihilque ex quo sentias duas esse.

„ Rien n'est plus propre à faire „ naître des dissensions, que la ja„ lousie, ordinaire entre les femmes. „ Elle prend sa naissance dans les liai„ sons mêmes qui devroient l'éloigner, „ elle se nourrit dans l'égalité, elle „ s'irrite par l'envie, & dégénere enfin „ en haine implacable. C'est ce qui

» doit nous faire regarder comme un
» prodige de vertu, qu'entre deux illu-
» stres Dames qui habitent un même
» Palais, dont la fortune est égale, on
» ne voie jamais la moindre dispute. El-
» les se respectent, elles se cédent tour à
» tour ; & quoique toutes deux vous ai-
» ment très tendrement, elles ne croient
» point qu'il leur importe laquelle des
» deux vous aimiez le plus. Elles ne se
» proposent toutes deux qu'une même
» fin : elles n'ont qu'un même genre de
» vie : enfin rien ne vous fait apperce-
» voir que ce sont deux personnes.

TRAJAN ETOIT SENSIBLE aux douceurs de l'amitié.

Jam etiam & in privatorum animis exoleverat priscum mortalium bonum amicitia, cujus in locum migraverant assentationes, blanditiæ, & pejor odio amoris simulatio. Etenim in principum domo nomen tantum amicitiæ, inane scilicet irrisumque, manebat. Nam quæ poterat esse inter eos amicitia, quorum sibi alii domini, alii servi videbantur? Tu hanc pulsam & errantem reduxisti. Habes amicos, quia amicus ipse es. Neque enim, ut alia subjectis, ita amor imperatur: neque est ullus affectus tam erectus, & liber, &

dominationis impatiens, nec qui magis vices exigat.

„ L'amitié, ce bien précieux, qui „ faisoit autrefois la félicité des mor- „ tels, étoit bannie même du com- „ merce des hommes privés, & à sa „ place avoient succédé la flaterie, les „ paroles officieuses, & un phantô- „ me d'amitié plus dangereux que la „ haine. Si le nom d'amitié étoit en- „ core connu dans la maison des Prin- „ ces, il n'y étoit qu'un objet de mé- „ pris & de raillerie. Quelle amitié „ pouvoit régner entre ceux qui se re- „ gardoient réciproquement comme „ maîtres & esclaves? Vous l'avez „ rappellée d'un long exil. Vous avez „ des amis, parce que vous savez l'ê- „ tre. Car un Prince ne commande „ point l'amitié, comme il peut com- „ mander le reste. Ce sentiment veut „ être libre : il a quelque chose de „ grand, est ennemi de la contrainte, „ & exige rigoureusement autant qu'il „ donne.

POUVOIR SOUVERAIN des Affranchis sous les mauvais Empereurs.

Plerique principes, cùm essent civium

domini, libertorum erant servi. Horum consiliis, horum nutu regebantur: per hos audiebant, per hos loquebantur: per hos Praturæ etiam, & Sacerdotia, & Consulatus, imò & ab his, petebantur. Tu libertis tuis summum quidem honorem, sed tanquam libertis, habes; abundeque his sufficere credis, si probi & frugi existimentur. Scis enim, præcipuum esse indicium non magni principis, magnos libertos.

» La plupart de nos Empereurs » étoient maîtres des Citoiens, & esclaves de leurs Affranchis. Ils ne se gouvernoient que par le conseil de ces sortes de gens: ils n'avoient de volonté que la leur: ils n'entendoient, ils ne parloient que par eux. Par eux on obtenoit la Préture, le Sacerdoce, & le Consulat: ou plutôt, c'étoit à eux qu'il faloit les demander. Pour vous, vous considérez beaucoup vos affranchis, mais vous ne les considérez que comme des affranchis, & vous croiez qu'ils sont assez honorés, s'ils passent pour gens de bien. Car vous savez qu'il n'y a pas de marque plus infaillible de la petitesse du Prince, que la grandeur de ses affranchis.

LE PRINCE NE PEUT s'élever qu'en s'abaissant.

Cui nihil ad augendum fastigium superest, hic uno modo crescere potest, si se ipse submittat, securus magnitudinis suæ. Neque enim ab ullo periculo fortuna principum longiùs abest, quàm ab humilitate.

„ Il ne reste à celui qui est parvenu „ jusqu'au comble des honneurs, qu'un „ seul moien pour s'élever, c'est que, „ sûr de sa propre grandeur, il sache en „ descendre. De tous les périls que les „ Princes peuvent courir, celui qu'ils „ doivent craindre le moins, c'est de „ s'avilir en s'abaissant.

EN QUOI CONSISTE LA grandeur des Princes.

Ut felicitatis est quantum velis posse; sic magnitudinis velle quantum possis.

„ Si c'est le Souverain bonheur, que „ de pouvoir faire tout le bien qu'on „ veut; c'est le comble de la grandeur, „ que de vouloir faire tout le bien „ qu'on peut.

Du stile de Pline.

LE PANEGYRIQUE de Pline a toujours passé pour son chef-d'œuvre mê-

me de son tems, où l'on avoit de lui plusieurs piéces d'éloquence qui lui avoient acquis une grande réputation dans le Barreau. Il n'est pas étonnant qu'aiant à louer, en qualité de Consul & par ordre du Sénat, un Prince aussi accompli que l'étoit Trajan, qui d'ailleurs l'avoit comblé de bienfaits, il ait fait un effort de génie pour lui marquer sa reconnoissance particuliére, & en même tems la joie universelle de tout l'Empire. L'esprit brille partout dans ce discours, mais le cœur de Pline s'y fait encore plus sentir; & l'on sait que c'est du cœur que part la véritable éloquence.

Pectus est quod disertos facit. Quintil.

Ep. 18. lib. 3.

En prononçant ce Panégyrique, il ne lui donna pas autant d'étendue qu'il en a maintenant. Ce ne fut qu'après coup, après l'action, qu'en habile Peintre, il ajouta de nouveaux traits au portrait de son Héros, mais tous d'après nature, & qui, bien loin d'en altérer la ressemblance & la vérité, ne servoient qu'à la rendre encore plus sensible. Il nous [a] apprend lui-même ce qui l'avoit porté à en user de la sorte. „ Ma pre-

a Officium consulatûs injunxit mihi ut Reip nomine Principi gratias agerem. Quod ego in Senatu cùm ad rationem & loci & temporis ex more fecissem, bono civi convenientissimum credidi,

» miére vûe, dit-il, a été de faire aimer » encore davantage à l'Empereur ses » vertus, par les charmes d'une louan- » ge naïve. J'ai voulu en même tems » tracer à ses successeurs, par son exem- » ple mieux que par aucun précepte, » la route de la solide gloire. S'il y a » beaucoup d'honneur a former les » Princes par de nobles leçons, il y a » bien autant d'embarras dans cette en- » treprise, & peutêtre encore plus de » présomption. Mais, laisser à la posté- » rité l'eloge d'un Prince accompli, » montrer comme d'un phare aux Em- » pereurs qui viendront après lui une » lumiére qui les guide, c'est tout à la » fois être aussi utile, & plus modeste. » Il étoit difficile de leur proposer un modéle plus parfait. On peut dire que Trajan réunissoit toutes les qualités d'un grand Prince en une seule, qui étoit d'être intimement convaincu qu'il étoit

eadem illa spatiosiùs & uberiùs volumine amplectì. Primùm, ut Imperatori nostro virtutes suæ veris laudibus commendarentur: deinde ut futuri Principes, non quasi à magistro, sed tamen sub exemplo præmonerentur, qua potissimum via possent ad eamdem gloriam niti Nam præcipere qualis esse debeat Princeps, pulcrum quidem, sed onerosum ac propè superbum est. Laudare verò optimum Principem, ac per hoc posteris, velut è specula lumen quod sequantur ostendere, idem utilitatis habet, arrogantiæ nihil.

Empereur non pour lui, mais pour les peuples. Mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit ici.

Le ſtile de ce diſcours eſt élégant, fleuri, lumineux, tel que le doit être celui d'un Panégyrique, où il eſt permis d'étaler avec pompe tout ce que l'éloquence a de plus brillant. Les penſées y ſont belles, ſolides, en grand nombre, & ſouvent paroiſſent toutes neuves. Les expreſſions, quoiqu'aſſez ſimples pour l'ordinaire, n'ont rien de bas, rien qui ne convienne au ſujet, & qui n'en ſoutienne la dignité. Les deſcriptions ſont vives, naturelles, circonſtanciées, pleines d'images naïves, qui mettent l'objet ſous les yeux, & le rendent ſenſible. Tout le diſcours eſt rempli de maximes & de ſentimens véritablement dignes du Prince qu'on y loue.

Cependant il me ſemble que ce diſcours, quelque beau & quelque éloquent qu'il ſoit, ne peut point être mis dans le genre ſublime. On n'y voit point, comme dans les harangues de Cicéron, j'entends même celles du Genre Démonſtratif, de ces expreſſions vives & énergiques, de ces penſées nobles & ſublimes, de ces tours hardis & frapans, de ces figures pleines de feu & de vivacité, qui

étonnent, qui ſurprennent, & qui raviſſent l'ame hors d'elle-même. Son éloquence ne reſſemble point à ces grands fleuves, qui roulent leurs eaux avec bruit & majeſté, mais plutôt à une claire & agréable fontaine, qui coule lentement à l'ombre des arbres dont ſes bords ſont embellis. Pline laiſſe ſon Lecteur tranquille, & ne le tire point de ſon aſſiette naturelle. Il plait, mais par endroits & par parties. Une ſorte de monotonie qui régne dans tout le Panégyrique, fait qu'on a peine à en ſoutenir une lecture entiére & ſuivie; au lieu que la harangue de Cicéron la plus longue eſt celle qui paroit la plus belle, & qui fait le plus de plaiſir. Il faut ajouter que le ſtile de Pline ſe ſent un peu du goût d'antithéſes, de penſées coupées, de tours recherchés qui dominoit de ſon tems. Il ne s'y livroit pas, mais il étoit obligé de s'y préter. Le même goût régne dans ſes lettres; mais il y eſt moins choquant, parce que ce ſont toutes piéces détachées, où cette ſorte de ſtile ne déplait pas: je croi pourtant qu'elles doivent être miſes auſſi beaucoup au deſſous de celles de Cicéron. Mais tout bien pe-

sé, tout bien examiné, & les Lettres de Pline & son Panégyrique méritent l'estime & l'approbation que tous les siécles leur ont accordée. J'ajouterai que son Traducteur doit la partager avec lui.

ANCIENS PANEGYRIQUES.

NOUS AVONS un recueil de Harangues Latines intitulé *Panegyrici veteres*, qui renferment le Panégyrique de plusieurs Empereurs Romains. Celui de Pline est à la tête. Il est suivi d'onze autres piéces du même genre. Ce recueil, outre qu'il contient beaucoup de faits qui ne se trouvent point ailleurs, peut être fort utile pour ceux qui sont chargés de faire des Panégyriques. La bonne antiquité ne nous fournit point de modéles de ces sortes de discours, excepté la Harangue de Cicéron pour la Loi Manilia, & quelques endroits de ses autres Harangues, qui sont des chef-d'œuvres achevés dans le Genre Démonstratif. Il ne faut pas s'attendre à trouver la même beauté ni la même délicatesse dans les panégyriques dont je parle. L'éloignement du siécle d'Auguste avoit fait déchoir beaucoup l'Eloquence, qui n'avoit plus cette ancien-

ne pureté de langage, cette finesse d'expression, cette sobriété d'ornemens, cet air simple & naïf, relevé, quand il le faloit, par une grandeur & une noblesse de stile admirable. Mais on trouve dans ces discours beaucoup d'esprit, de fort belles pensées, des tours heureux, de vives descriptions, & des louanges très solides.

Pour en donner quelque idée, je me contenterai d'en transcrire ici deux endroits en Latin seulement. Ils sont tirés du Panégyrique prononcé par Nazaire en l'honneur du grand Constantin le jour de la naissance des deux Césars ses fils. S. Jérome parle de ce Nazaire comme d'un célébre Orateur; & il dit qu'il avoit une fille aussi estimée que lui pour l'éloquence. AN. J.C. 321.

PREMIER ENDROIT.

NAZAIRE parle ici des deux Césars. *Nobilissimorum Cæsarum laudes exequi velle, studium quidem dulce, sed non & cura mediocris est; quorum in annis pubescentibus non eruptura virtutis tumens germen, non flos præcursor indolis bonæ lætior quàm uberior apparet; sed jam facta grandifera, & contra rationem ætatis maximorumque fructuum matura perceptio.*

Quorum alter jam obterendis hostibus gravis terrorem paternum, quo semper barbaria omnis intremuit, derivare ad nomen suum cœpit: alter jam Consulatum, jam venerationem suî, jam patrem sentiens, si quid intactum aut parens aut frater reservet, declarat mox victorem futurum, qui animo jam vincit ætatem. Rapitur quippe ad similitudinem suorum excellens quæque natura, nec sensim ac lentè indicium promit boni, cùm involucra infantiæ vividum rumpit ingenium.

SECOND ENDROIT.

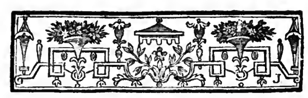
NAZAIRE loue dans Constantin une vertu bien rare dans les Princes, mais bien estimable : c'est la Continence. Il y ajoute aussi quelques autres louanges.

Jam illa vix audeo de tanto Principe commemorare, quòd nullam matronarum cui forma emendatior fuerit sui boni piguit; cùm sub abstinentissimo Imperatore species luculenta, non incitatrix licentiæ esset, sed pudoris ornatrix. Quæ sine dubio magna, seu potius divina laudatio, sæpe & in ipsis etiam Philosophis, non tam re exhibita, quàm disputatione jactata. Sed remittamus hoc Principi nostro, qui ita temperantiam ingenerare

omnibus cupit, ut eam non ad virtutum ſuarum decus adſcribendam, ſed ad naturæ ipſius honeſtatem referendam arbitretur. Quid, faciles aditus? quid, aures patientiſſimas? quid, benigna reſponſa? quid, vultum ipſum auguſti decoris gravitate, hilaritate permixta, venerandum quiddam & amabile renidentem, quis dignè exequi poſſit?

Peut-on rien de plus ſolide que cette penſée? *Nulle Dame, quelque belle qu'elle ait été, n'a eu lieu de s'en repentir : parce que ſous un Prince auſſi ſage que Conſtantin, la beauté n'eſt point un attrait à la licence, mais un ornement à la pudeur.* Et pouvoit-elle être mieux exprimée? *cùm ſub abſtinentiſſimo Imperatore ſpecies luculenta, non incitatrix licentiæ eſſet, ſed pudoris ornatrix.*





LIVRE VINGT-SIXIEME.

DES SCIENCES SUPÉRIEURES.



Nous voici arrivés à ce qu'il y a de plus grand & de plus élevé dans l'ordre des connoissances naturelles, j'entends la Philosophie, & les Mathématiques qui en sont une branche, qui ont sous elles un grand nombre d'Arts & de Sciences qui en dépendent, ou qui y ont raport, & dont l'étude demande, pour y réussir, de la force & de l'étendue d'esprit, & perfectionne à son tour ces qualités naturelles. On conçoit bien que des matiéres si variées, si étendues, si importantes, ne peuvent être traitées ici que très superficiellement. Je ne prétends pas même les embrasser toutes, ni en faire un détail exact. J'en cueillerai la fleur pour ainsi dire, & je m'ar-

téterai à ce qui me paroitra le plus propre à satisfaire ou plutôt à exciter la curiosité des Lecteurs peu éclairés sur ces matiéres, & à leur donner une légére idée de l'histoire des grands hommes qui se sont distingués dans ces sciences, & des progrès qu'elles ont pu faire en passant des Anciens aux Modernes. Car il n'en est pas ici comme des Belles-Lettres, où certainement, pour ne rien dire de plus, les siécles postérieurs n'ont rien ajouté aux productions d'Athénes & de Rome.

Toutes les Sciences dont je dois ici parler, peuvent se diviser en deux parties, qui sont la Philosophie & les Mathématiques. La Philosophie fera la matiére de ce vingt-sixiéme Livre ; & les Mathématiques celles du suivant, qui sera le dernier.



DE LA
PHILOSOPHIE.

LA PHILOSOPHIE est l'étude de la Nature & de la Morale fondée sur le raisonnement. Cette science fut d'abord appellée *Sagesse*, σοφία & ceux qui en faisoient profession, *Sages*, σοφοί Ces noms parurent trop fastueux à Pythagore, & il leur en substitua de plus modestes, appellant cette science *Philosophie*, c'est-à-dire amour de la sagesse; & ceux qui l'enseignoient ou qui s'y appliquoient, *Philosophes*, c'est-à-dire amateurs de la sagesse.

Presque dans tous les tems, & dans toutes les nations policées, il y a eu des hommes studieux & d'un esprit élevé, qui ont cultivé cette science avec un grand soin : les Prêtres en Egypte, les Mages dans la Perse, les Caldéens à Babylone, les Brachmanes ou Gymnosophistes chez les Indiens, les Druides chez les Gaulois. Quoique la Philosophie doive son origine à plusieurs de ceux que je viens de nommer, je ne la considérerai ici qu'autant qu'elle a

paru dans la Gréce ; qui lui a donné un nouvel éclat, & qui en est devenue comme l'école générale. Ce ne sont pas seulement quelques particuliers, épars çà & là en différentes régions, qui fassent de tems en tems d'heureux efforts, & qui jettent par leurs Ecrits & par leur réputation une lumiére brillante, mais courte & passagére. La Gréce, par un privilége singulier, a nourri & formé dans son sein pendant une longue suite de siécles non interrompue, une foule, ou, pour mieux dire, un peuple de Philosophes, uniquement occupés à chercher la vérité, dont plusieurs dans cette vûe renonçoient à leurs biens, quittoient leur patrie, entreprenoient de longs & pénibles voiages, & passoient toute leur vie dans l'étude jusqu'à une extrême vieillesse.

Peut-on croire que ce concours d'hommes savans & studieux si persévérant & d'une si longue durée dans un seul & même pays, n'ait été l'effet que du hazard, & non d'une Providence particuliére, qui a suscité cette nombreuse suite de Philosophes pour maintenir & perpétuer l'ancienne tradition sur certaines vérités essentiel-

les & capitales? Combien leurs préceptes sur la morale, sur les vertus, sur les devoirs, ont-ils été utiles pour empécher le débordement des vices! Quel affreux désordre par exemple, auroit-on vû, si la secte Epicurienne eût été seule & dominante! Combien leurs disputes ont-elles servi pour conserver les dogmes importans de la distinction de la matiére & de l'esprit, de l'immortalité de l'ame, de l'existence d'un Etre souverain! Il [a] n'est pas douteux que Dieu leur avoit découvert sur tous ces points d'admirables principes préférablement à tant d'autres peuples, que la barbarie tenoit dans une profonde ignorance.

Il est vrai que, parmi ces Philosophes, plusieurs ont avancé d'étranges absurdités. Tous même, selon
Rom. 1. 19. & 21. Saint Paul, *ont retenu la vérité de Dieu dans l'injustice ... ne l'aiant point glorifié comme Dieu, & ne lui aiant point rendu graces.* Aucune Ecole n'a jamais osé soutenir ni prouver l'unité d'un Dieu, quoique les plus habiles Philosophes fussent tous pleinement convaincus de cette vérité. Dieu

a Quod notum est Dei manifestum est in illis: Deus enim illis manifestavit.

a voulu nous apprendre par leur exemple, ce qu'eſt & ce que peut l'homme abandonné à lui ſeul. Pendant quatre cens ans & plus, tous ces beaux eſprits ſi ſubtils, ſi pénétrans, ſi profonds, n'ont ceſſé de diſputer, d'examiner, de dogmatiſer, ſans pouvoir convenir de rien entr'eux, & ſans rien finir. Ce n'étoit pas eux que Dieu avoit deſtinés pour être la lumiére du monde. *Non hos elegit Dominus.* *Baruc.*

La Philoſophie, chez les Grecs, s'eſt diviſée en deux grandes Sectes : l'une appellée l'*Ionique*, fondée par Thalès qui étoit d'Ionie ; l'autre nommée l'*Italique*, parce que c'eſt dans cette partie de l'Italie, appellée la Grande Gréce, qu'elle a été établie par Pythagore. L'une & l'autre ſe partagent en pluſieurs autres branches, comme on le verra bientôt.

Voila en gros la matiére de la Diſſertation que j'entreprends de donner ſur la Philoſophie ancienne. Elle deviendroit immenſe, ſi je ſongeois à la traiter à fond, ce qui ne convient point au plan que je me propoſe. Je me contenterai donc, en expoſant l'hiſtoire & les ſentimens de ceux qui ſe ſont le plus diſtingués parmi ces

Philosophes, de raporter ce qui me paroitra le plus important, le plus instructif, le plus propre à satisfaire la juste curiosité d'un Lecteur, qui regarde les actions & les opinions de ces Philosophes comme une partie essentielle de l'Histoire, mais dont il lui suffit d'avoir une connoissance superficielle, & une idée générale. Mes guides seront, parmi les anciens, Cicéron dans ses Œuvres philosophiques, & Diogéne Laërce dans son traité des Philosophes; & parmi les modernes, le savant Stanley Anglois, qui a fait un excellent ouvrage sur cette matiére.

Je diviserai ma Dissertation en deux parties. Dans la premiére je raporterai l'Histoire des Philosophes, sans m'étendre beaucoup sur leurs sentimens: dans la seconde je traiterai l'histoire de la Philosophie même, en exposant les principaux dogmes des différentes sectes.



PREMIERE PARTIE.

HISTOIRE DES PHILOSOPHES.

JE PARCOURRAI toutes les ſectes de la Philoſophie ancienne, & je donnerai une hiſtoire abrégée des Philoſophes qui s'y ſont le plus diſtingués.

CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE DES PHILOSOPHES

De la Secte Ionique,

Juſqu'au partage qui s'en fit en pluſieurs branches.

LA SECTE Ionique, à compter depuis Thalès qui en eſt regardé comme le fondateur, juſqu'à Philon & Antiochus que Cicéron entendit, a duré plus de cinq cens ans.

THALÈS.

THALÈS étoit de Milet, ville célébre de l'Ionie. Il vint au monde la premiére année de l'Olympiade XXXV. *Diog. Laërt.* AN. M. 3364. AV. J.C. 640.

Pour profiter des lumiéres de ce qu'il y avoit alors de plus habiles gens,

il fit plusieurs voiages, selon la coutume des Anciens : d'abord dans l'ile de Créte, puis dans la Phénicie, & enfin dans l'Egypte, où il consulta les Prêtres de Memphis, qui cultivoient avec un soin extrême les sciences supérieures. Il apprit sous ces grands Maîtres la Géométrie, l'Astronomie, & la Philosophie. Un disciple de cette espéce ne l'est pas lontems. Aussi Thalès passa-t-il bien vîte des leçons aux découvertes. Ses Maîtres de Memphis apprirent de lui le moien de mesurer exactement les immenses Pyramides qui subsistent encore.

L'Egypte étoit gouvernée pour lors par Amasis, Prince qui aimoit les Lettres, parce qu'il étoit lui-même fort lettré. Il fit tout le cas qu'il devoit du mérite de Thalès, & lui donna des marques publiques de son estime. Mais ce Philosophe Grec, amateur de la liberté & de l'indépendance, n'avoit pas ce qu'il faloit pour se maintenir à la Cour. Il étoit grand Astronome, grand Géométre, excellent Philosophe, mais mauvais Courtisan. La maniére trop libre dont il déclamoit contre la Tyrannie, déplut à Amasis, & lui fit prendre contre lui des

impreſſions de défiance & de crainte, qu'il ne ſe mit pas trop en peine d'effacer, & qui furent ſuivies peu de tems après de ſa diſgrace entiére. La Gréce en profita. Thalès quitta la Cour, & revint à Milet répandre dans le ſein de ſa patrie les tréſors de l'Egypte.

Le grand progrès qu'il avoit fait dans les ſciences, le fit mettre au nombre des ſept Sages de la Gréce ſi vantés dans l'antiquité. De ces ſept Sages, il n'y eut que Thalès qui fonda une ſecte de Philoſophes, parce qu'il s'appliqua à la contemplation de la nature, forma une école & un corps de doctrine, eut des diſciples & des ſucceſſeurs. Les autres ne ſe firent remarquer que par un genre de vie plus réglé, & par quelques préceptes moraux qu'ils donnérent dans les occaſions.

J'ai parlé ailleurs avec quelque étendue de ces Sages, auſſi bien que de pluſieurs circonſtances de la vie de Thalès : de ſon ſéjour à la Cour de Créſus roi de Lydie, & de ſon entretien avec Solon. J'ai raporté le mot plaiſant & ſenſé d'une femme qui le vit tomber dans une foſſe lorſqu'il contemploit les aſtres : *Comment*, lui dit-

Tome 1. de l'Hiſt. ancien. vers la fin.

elle, *pourriez-vous connoitre ce qui se passe dans le Ciel, puisque vous ne voiez pas ce qui est proche de vos piés?* & le tour ingénieux dont il se servit pour éluder les poursuites de sa mere qui le pressoit de se marier, en lui répondant lorsqu'il étoit jeune, *Il n'est pas encore tems;* & lorsqu'il fut sur le retour, *Il n'est plus tems.*

Les raisons qui avoient empéché Thalès de se donner des chaînes en s'engageant dans le mariage, lui firent préférer une vie douce & tranquille aux emplois les plus brillans. Animé d'un désir vif de connoitre la nature, il l'étudia assiduement dans un heureux loisir que lui donnoit une retraite exacte, impénétrable au tumulte, mais ouverte à tous ceux que l'amour de la vérité, ou le besoin de ses conseils lui amenoit. Il n'en sortoit que très rarement: c'étoit pour aller prendre un repas frugal chez Thrasybule son ami, qui devint par ses talens roi de Milet dans le tems du Traité que les Miléfiens firent avec Alyatte II roi de Lydie.

Cicer. de Nat. deor. lib. 1. n. 25.

Cicéron dit que Thalès est le premier des Grecs qui ait traité des matiéres de Physique.

On lui donne la gloire d'avoir fait plusieurs belles découvertes dans l'Astronomie : dont l'une, qui regarde la grandeur du diamétre du soleil comparé au cercle de son mouvement annuel, lui faisoit grand plaisir. Aussi un homme riche à qui il en fit part, offrant à ce Philosophe pour récompense tout ce qu'il voudroit, Thalès ne lui en demanda point d'autre, sinon qu'il fît honneur de cette découverte à celui qui en étoit l'auteur. On reconnoit ici le vrai caractére des Savans, infiniment plus sensibles à l'honneur d'une nouvelle découverte, qu'aux plus grandes récompenses ; & la vérité de ce que disoit [a] Tacite en parlant d'Helvidius Priscus, *Que la derniére chose dont les gens même les plus sages se dépouillent, c'est le desir de la gloire.* Il se distingua fort par son habileté à prédire dans une grande exactitude les éclipses du soleil & de la lune, ce qui étoit regardé pour lors comme une chose bien merveilleuse. *Apul. Florid.*

Saint Clément d'Alexandrie raporte, d'après Diogéne Laërce, deux bel-

a Erant quibus appetentior famæ videbatur, quando etiam sapientibus cupido gloriæ novissima exuitur. *Tacit. Hist. lib. 4. cap. 6.*

les paroles de Thalès. Interrogé [a] un jour ce qu'étoit Dieu : *C'est*, dit-il, *ce qui n'a ni commencement, ni fin*. Un autre lui demandant si l'homme pouvoit dérober à Dieu la connoissance de ses actions : *Comment pourroit-il le faire*, répondit-il, *puisqu'il n'est pas en son pouvoir de lui cacher même ses pensées ?* Valére [b] Maxime ajoute que Thalès parloit ainsi, afin que l'idée de la présence de Dieu aux pensées les plus secrettes de l'ame, obligeât les hommes à tenir leur cœur, non moins que leurs mains, dans une grande pureté. Cicéron fait précisément la même remarque, quoiqu'en termes un peu différens. Thalès, [c] dit-il, qui tenoit le premier rang parmi les sept sages de la Gréce, croioit qu'il étoit de la derniére importance que les hommes fussent bien convaincus que

a Rogatus Thales quid sit Deus ? Id, inquit, quod neque habet principium, nec finem. Cùm autem rogasset alius, an Deum lateat homo aliquid agens : Et quomodo, inquit, qui ne cogitans quidem ?

b Mirificè Thales. Nam interrogatus an facta hominum deos fallerent ; Nec cogitata, inquit. Ut non solùm manus, sed etiam mentes puras habere vellemus ; cùm secretis cogitationibus nostris cœleste numen adesse crederemus. *Val. Max. lib. 7. cap. 2.*

c Thales, qui sapientissimus inter septem fuit, dicebat, Homines existimare oportere deos omnia cernere, deorum omnia esse plena : fore enim omnes castiores. *Cic. de leg. lib. 2. n. 26.*

la Divinité remplissoit tout, & voioit tout; & que c'étoit là le moien de les rendre plus sages & plus religieux.

Il mourut la premiére année de l'Olympiade LVIII, âgé de quatre-vingts-douze ans, dans le tems même qu'il assistoit à la célébration des Jeux Olympiques. AN.M.3456. AV.J.C.548.

ANAXIMANDRE.

THALÈS eut pour successeur Anaximandre, son disciple & son compatriote. L'Histoire ne nous a rien conservé du détail de ses actions. Il s'écarta en plusieurs points de la doctrine de son Maître. On prétend qu'il avertit les Lacédémoniens du terrible tremblement de terre qui renversa leur ville. ANAXIMENE prit sa place. *Cic. de divin. lib. 1. n. 112.*

ANAXAGORE.

ANAXAGORE, l'un des plus illustres Philosophes de l'antiquité, naquit à Clazoméne dans l'Ionie, environ la LXXe Olympiade, & fut disciple d'Anaximéne. La noblesse de son extraction, ses richesses, & la générosité qui le porta à abandonner son patrimoine, le rendirent fort considé- AN.M.3504. AV.J.C.500.

rable. Regardant [a] les soins d'une famille & d'un héritage comme des obstacles au goût qu'il se sentoit pour la contemplation, il y renonça absolument, afin de donner tout son tems & toute son application à l'étude de la sagesse, & à la recherche de la vérité, qui faisoient son unique plaisir. Quand [b] de retour dans sa patrie après un long voiage, il eut vû toutes ses terres abandonnées & incultes, loin d'en regretter la perte : *J'étois perdu*, s'écria-t-il, *si tout cela n'avoit péri.* Socrate, emploiant à son ordinaire l'ironie, montre que les Sophistes de son tems avoient plus de sagesse qu'Anaxagore, puisqu'au lieu d'abandonner comme lui leur patrimoine, ils travailloient ardemment à s'enrichir, désabusés qu'ils étoient de la sotise du vieux tems, & persuadés que LE SAGE DOIT ETRE SAGE POUR LUI-MEME, c'est-à-dire qu'il doit appliquer

Plato in Hipp. maj. p. 283.

a Quid aut Homero ad delectationem animi ac voluptatem, aut cuiquam docto defuisse unquam arbitramur ? An, ni ita se res haberet, Anaxagoras, aut hic ipse Democritus, agros & patrimonia sua reliquissent, huic discendi quærendique divinæ delectationi toto se animo dedissent ? *Cicer. Tusc. Quæst. lib. 5, n. 114. & 115.*

b Cùm è diutina peregrinatione patriam repetisset, possessionesque desertas vidisset : NON ESSEM, inquit, EGO SALVUS, NISI ISTÆ PERIISSENT. *Val. Max. lib. 8. cap. 7.*

ses soins & son industrie à amasser le plus d'argent qu'il lui sera possible.

Anaxagore, pour se donner tout entier à l'étude, renonça aux honneurs, & aux soins du gouvernement. Personne cependant n'étoit plus en état d'y réussir que lui. On peut juger de son habileté en ce genre par les progrès merveilleux qu'il fit faire dans la politique à Périclès son éléve. Il lui inspira ces maniéres graves & majestueuses qui le rendirent si capable de gouverner la République. Il le prépara à cette éloquence sublime & victorieuse qui le rendit si puissant. Il lui apprit à craindre les dieux sans superstition. En un mot il étoit son conseil, & l'aidoit de ses avis dans les affaires les plus importantes, comme Périclès lui-même lui en rend témoignage. J'ai marqué ailleurs le peu de soin que celui-ci prit de son Maître, jusques-là qu'Anaxagore manquant du nécessaire, résolut de se laisser mourir de faim. Sur cette nouvelle Périclès étant accouru à son logis, & le pressant vivement de renoncer à cette funeste résolution : *Quand on veut faire usage d'une lampe*, reprit le Philosophe, *on a soin d'y verser de l'huile, & de l'entretenir.*

Plut. in Pericl. p. 154.

Ibid. p. 162.

Absorbé dans l'étude des secrets de la nature, qui étoit sa passion, il avoit renoncé également & aux richesses, & aux affaires publiques. Un jour qu'on lui demanda s'il ne se soucioit donc point en aucune sorte de son pays: *Oui*, dit-il en levant la main vers les cieux, *j'ai un soin extrême de ma patrie*. Une autre fois on lui demanda pour quoi il étoit né : il répondit, *Pour contempler le soleil, la lune, & le ciel.* Est-ce donc là la destination de l'homme?

Diog. Laërt.

Diog. Laërt. Il étoit venu à Athénes à l'âge de vingt ans vers la première année de l'Olympiade LXXV, à peu près dans le tems de l'expédition de Xerxès contre la Gréce. Il y a des Auteurs qui disent qu'il y transporta l'Ecole philosophique qui avoit fleuri dans l'Ionie depuis son fondateur Thalès. Il demeura à Athénes & y enseigna pendant trente ans.

AN. M. 3524.
AV. J.C. 480.

On raporte diversement les circonstances & l'issue du procès d'impiété qui lui fut suscité dans Athénes. Le sentiment de ceux qui croient que Péricles ne trouva point de moien plus sûr de sauver ce Philosophe, que de le faire sortir d'Athénes, paroit le plus vraisemblable. Le sujet ou plutôt le

prétexte d'une accuſation ſi grave, fut ce qu'il enſeignoit ſur la nature du ſoleil, qu'il définiſſoit *une maſſe de matière enflammée ;* comme ſi par là il eût dégradé le ſoleil, & l'eût retranché du nombre des dieux. On a de la peine à comprendre que dans une ville auſſi ſavante qu'Athénes, un Philoſophe n'ait pu expliquer par des raiſons de phyſique les propriétés des aſtres ſans courir riſque de la vie. Mais toute cette affaire étoit une intrigue & une cabale de gens ennemis de Périclès, qui vouloient le perdre, & qui tentérent de le rendre lui-même ſuſpect d'impiété à cauſe de la grande liaiſon qu'il avoit avec ce Philoſophe.

Anaxagore fut condanné par contumace, & condanné à mort. Quand il en apprit la nouvelle, il dit, ſans faire paroitre d'émotion : *Il y a lontems que la nature a prononcé contre mes Juges, auſſi bien que contre moi, un arrêt de mort.* Il paſſa le reſte de ſa vie à Lampſaque. Dans une maladie, qui fut pour lui la derniére, ſes amis lui demandant s'il vouloit qu'après ſa mort on le fît porter à Clazoméne ſa patrie : *Cela* [a]

[a] Nihil neceſſe eſt, inquit : undique enim ad inferos tantumdem viæ eſt. *Cic. 1. Tuſc. n. 104.*

n'est pas nécessaire, leur dit-il. *Le chemin aux * enfers n'est pas plus long d'un lieu que d'un autre.* Les principaux de la ville l'étant allés visiter pour recevoir ses derniers ordres, & pour savoir ce qu'il désiroit d'eux après sa mort; il répondit qu'il ne souhaitoit autre chose, sinon que le jour anniversaire de sa mort fût un congé pour les jeunes gens. Cela fut exécuté, & la coutume en duroit encore au tems de Diogéne Laërce. On dit qu'il vécut soixante & deux ans. On lui rendit de grands honneurs, jusqu'à lui ériger un autel.

ARCHELAUS.

ARCHELAUS, d'Athénes selon quelques-uns, de Milet selon d'autres, fut disciple & successeur d'Anaxagore, dans la doctrine duquel il fit peu de changemens. Quelques-uns ont dit que ce fut lui qui transporta la philosophie d'Ionie à Athénes. Il s'attacha principalement à la Physique, comme ses prédécesseurs : mais il se méla aussi de la Morale un peu plus qu'ils n'avoient fait. Il forma un disciple qui la mit

* *Les Anciens entendoient par ce mot le lieu où les ames de tous les hommes se rendoient après leur mort.*

bien en honneur, & en fit son étude capitale.

SOCRATE.

CE DISCIPLE d'Archélaüs, c'est le fameux Socrate, qui l'avoit été aussi d'Anaxagore. Il naquit la 4e année de la LXXVIIe Olympiade, & mourut la 1ere de la XCV. après avoir vécu soixante-dix ans. An. M. 3534. An. M. 3604.

Cicéron, en plus d'un endroit, a remarqué que Socrate, considérant que toutes les vaines spéculations sur les choses de la nature ne menoient à rien d'utile, & ne contribuoient point à rendre l'homme plus vertueux, s'attacha uniquement à étudier les mœurs. *Il*[a] *fut le premier*, dit-il, *qui tira la philosophie du ciel*, où jusques-là elle s'étoit occupée à contempler le cours des astres; *qui l'établit dans les villes; qui l'introduisit dans les maisons particuliéres; & qui l'obligea à tourner ses recherches sur ce qui regarde les mœurs, les devoirs de la vie, les vertus & les vices.* C'est donc avec raison que Socrate *Academ. Quæst. lib. 1. n. 15.*

a Socrates primus philosophiam devocavit è cœlo, & in urbibus collocavit, & in domos etiam introduxit, & coegit de vita & moribus, rebusque bonis & malis quærere. *Cic. Tusc. Quæst. lib. 5. n. 10.*

eſt regardé comme le fondateut de la philoſophie morale chez les Grecs.

Ce n'eſt pas qu'il n'eût étudié à fond les autres parties de la Philoſophie : il les poſſédoit toutes parfaitement, & s'y étoit rendu très habile. Mais comme il les jugeoit peu utiles pour la conduite de la vie, il en fit peu d'uſage : &, ſi l'on en croit Xénophon, jamais, dans ſes diſputes, on ne l'entendit parler ni d'aſtronomie, ni de géométrie, ni de ces autres ſciences ſublimes, qui juſqu'à lui faiſoient l'unique occupation des Philoſophes; en quoi il paroit vouloir contredire & réfuter Platon, qui met ſouvent dans la bouche de Socrate ces ſortes de matiéres.

Epiſt. ad Æſchin.

Je ne dirai rien ici, ni des circonſtances de la vie & de la mort de Socrate, ni de ſes ſentimens : je l'ai fait ailleurs avec aſſez d'étendue. Il ne me reſte à parler que de ſes diſciples, qui ſe faiſant tous honneur de connoitre Socrate pour leur Chef, ſe partagérent néanmoins en différens ſentimens.

Tome 4. de l'Hiſt. Anc.

XENOPHON.

XENOPHON fut certainement un des plus illuſtres diſciples de Socrate, mais il ne forma point de Secte ; & c'eſt

c'est pour cette raison que je le sépare des autres. Il étoit aussi grand guerrier que Philosophe. On sait quelle part il eut à la fameuse retraite des dix mille: j'en ai fait le récit dans toute son étendue.

Son attachement au parti du jeune Cyrus, qui s'étoit déclaré ouvertement contre les Athéniens, lui attira la haine de ceux-ci, & fut cause de son exil. Après son retour de l'expédition contre les Perses, il s'attacha à Agésilas Roi de Lacédémone, qui commandoit pour lors en Asie. Comme Agésilas se connoissoit parfaitement en mérite, il eut toujours pour Xénophon une considération particuliére. Rappellé par l'ordre des Ephores au secours de sa patrie, il y mena le Général Athénien avec lui. Xénophon, après divers événemens, se retira à Corinthe avec ses deux fils, où il passa le reste de sa vie. La guerre étant survenue entre les Thébains & les Lacédémoniens, & ceux d'Athénes aiant résolu de secourir les derniers, il envoia à Athénes ses deux fils. Gryllus se distingua d'une maniére particuliére dans la bataille de Mantinée, & l'on prétend que ce fut lui qui blessa dans le combat Epaminondas. Il ne survé- *Diog. Laërt.*

cut pas lontems à une ſi glorieuſe action, & fut tué lui-même. La nouvelle en fut portée à ſon pere dans le tems qu'il offroit un ſacrifice. Il ôta de deſſus ſa tête la couronne : mais aiant appris du courier que ſon fils étoit mort glorieuſement les armes à la main, il l'y remit bientôt, continua ſon ſacrifice ſans verſer une ſeule larme, & dit froidement: *Je ſavois bien que ce fils que j'avois mis au monde étoit mortel.* Voila, dirai-je une conſtance, ou une dureté, bien Spartaine.

Xénophon mourut, âgé de plus de quatre-vingts-dix ans, la 1ere année de la CVe Olympiade.

An. M. 3644. Av. J.C. 360.

Je parlerai ailleurs de ſes ouvrages. Il fut le premier qui mit par écrit & publia les diſcours de Socrate, mais tels qu'ils étoient ſortis de ſa bouche, & ſans y rien ajouter du ſien, comme le fit Platon.

Aul. Gell. lib. 14. cap. 3.

On a prétendu qu'il y avoit eu entre ces deux Philoſophes une jalouſie ſecrette, peu digne du nom qu'ils portoient, & de la profeſſion de ſageſſe dont ils ſe piquoient l'un & l'autre. On apporte quelques preuves de cette jalouſie. Jamais Platon, dans aucun de ſes Livres qui ſont en grand nom-

bre, n'a parlé de Xénophon, ni celui-ci * de l'autre, quoique tous deux aient ſouvent fait mention des diſciples de Socrate. Il y a plus. Tout le monde ſait que la Cyropédie de Xénophon eſt un Livre, où en raportant l'hiſtoire de Cyrus dont il vante l'éducation, il donne le modéle d'un Prince accompli, & l'idée d'un gouvernement parfait. On prétend qu'il ne l'avoit composé que pour contrequarrer les Livres de Platon ſur la République qui commençoient à paroître ; & que Platon en fut ſi vivement piqué, que pour décrier cet ouvrage il parla de Cyrus [1], dans un livre qu'il écrivit peu après, comme d'un Prince à la vérité plein de courage & d'amour pour ſa patrie, mais [a] qui avoit eu une fort mauvaiſe éducation. Aulu-Gelle, qui raporte ce que je viens de dire, ne peut s'imaginer que des Philoſophes de la réputation de ceux dont il s'agit ici, aient été capables d'une ſi baſſe jalouſie : (elle n'eſt pourtant que trop ordinaire parmi les gens de Lettres),

De leg. lib. 3. pag. 694.

* *Voſſius a remarqué que Xénophon a parlé une fois de Platon, & il le nomme ſimplement.* Memorab. l. 3. pag. 772.

a Παιδείας δὲ ὀρθῆς οὐχ ἧφθαι τὸ παράπαν.

& il aime mieux l'attribuer à leurs admirateurs & à leurs partisans. Il arrive souvent en effet que les disciples, par un zêle trop partial, sont plus délicats sur la réputation de leurs maîtres, & poussent leurs intérêts avec plus de vivacité, que les maîtres mêmes.

CHAPITRE SECOND.

PARTAGE DE LA PHILOSOPHIE IONIQUE *en différentes sectes.*

JUSQU'A Socrate il n'y avoit point eu encore parmi les Philosophes des sectes différentes, quoique les sentimens ne fussent pas toujours les mêmes : mais depuis ce tems-là il s'en éleva plusieurs, dont les unes ont eu plus de vogue & de durée, & les autres moins. Je commencerai par les derniéres, qui sont la Cyrénaïque, la Mégarique, l'Eliaque, & l'Erétrique. Elles tirent leurs noms des lieux où elles ont eu cours.

Article Premier.

De la secte Cyrénaïque.

Aristippe.

Aristippe fut le chef de la secte Cyrénaïque. Il étoit originaire de Cyréne dans la Libye. La grande réputation de Socrate lui fit quitter son pays, pour aller s'établir à Athénes, afin d'avoir le plaisir de l'entendre. Il fut un des principaux disciples de ce Philosophe : mais il mena une vie fort opposée aux préceptes qu'on enseignoit dans cette excellente école, &, de retour dans sa patrie, il ouvrit à ses disciples une route bien différente. Le fonds de sa doctrine est, que le souverain bonheur de l'homme pendant cette vie consiste dans la volupté. Sa conduite ne démentit point ses sentimens, & il emploioit les ressources d'un esprit présent & agréable à éluder, par des plaisanteries, les justes reproches qu'on lui faisoit de ses excès. Il étoit livré sans cesse à la bonne chére & aux femmes. Comme [a] on le railloit sur le commerce *Laërt.*

a Ne Aristippus quidem ille Socraticus erubuit, cùm esset objectum habere cum Laïda : *Habeo*, inquit, *Laïda*, *non habeor a Laïde*. Cic. Epist. 26, lib. 9. ad famil.

qu'il avoit avec la courtisanne Laïs : *Il est vrai*, dit-il ; *je posséde Laïs, mais Laïs ne me posséde pas.* Quand on lui reprochoit qu'il vivoit trop splendidement, il disoit : *Si la bonne chére étoit blâmable, on ne feroit pas de si grands festins dans toutes les fêtes des dieux.*

La réputation de Denys le Tyran, dont la Cour étoit le centre des plaisirs, dont la bourse, disoit-on, étoit ouverte aux Savans, & la table toujours magnifiquement servie, l'attira à Syracuse. Comme il avoit l'esprit souple, adroit, insinuant ; qu'il ne manquoit aucune occasion de flater le Prince, & qu'il supportoit ses railleries & ses mauvaises humeurs avec une patience qui alloit jusqu'à la servilité, il eut beaucoup de crédit dans cette Cour. Un jour Denys lui demandant pourquoi on voioit perpétuellement des Philosophes chez les grands Seigneurs, & qu'on ne voioit jamais ceux-ci chez les philosophes : *C'est*, répondit Aristippe, *que les philosophes connoissent leurs besoins, & que les grands Seigneurs ne connoissent pas les leurs.*

Si Aristippe pouvoit se contenter de légumes, disoit contre lui Diogéne le Cynique, *il ne s'abaisseroit pas à faire*

la cour aux Princes, Si celui qui me condanne, répliquoit Ariſtippe, *ſavoit faire la cour aux Princes, il ne ſe contenteroit pas de légumes.*

Si pranderet olus patienter, Regibus uti
Nollet Ariſtippus. Si ſciret Regibus uti,
Faſtidiret olus qui me notat. *Horat. Epiſt. 17. lib. 1.*

L'un cherchoit à faire bonne chére, l'autre à ſe faire admirer du peuple.

Scurror ego ipſe mihi, populo tu.

Lequel vaut le mieux? Horace n'héſite point : il donne la préférence à Ariſtippe, dont il fait l'éloge en plus d'un endroit. Il lui reſſembloit trop, pour ne le pas louer. Cependant il n'oſe ſe livrer aux principes d'Ariſtippe: il y retombe par une pente ſecrette.

Nunc in Ariſtippi furtim præcepta relabor. *Id. Epiſt. 1. lib. 1.*

Tant l'amour de la volupté a de baſſeſſe, que ſe diſſimulent le mieux qu'ils peuvent, mais que ne peuvent ſe cacher entiérement, ceux-même qui s'y abandonnent!

Ariſtippe fut le premier des diſciples de Socrate qui commença d'exiger certaine rétribution de ceux qu'il enſeignoit; de quoi ſon Maître lui ſut bien mauvais gré. Aiant demandé à un homme cinquante dragmes pour *Vingt-cinq livres.*

instruire son fils : „ Comment, cin-
„ quante dragmes, s'écria le pere de
„ l'enfant ! Et il n'en faudroit pas da-
„ vantage pour acheter un esclave. Hé
„ bien, repartit Aristippe, achette-le,
„ & tu en auras deux.

Aristippe mourut en retournant de Syracuse à Cyréne. Il avoit une fille, nommée Aréta, qu'il eut grand soin d'élever dans ses principes; & elle y devint très habile. Elle instruisit elle-même son fils Aristippe, surnommé Métrodidacte.

THEODORE.

Laërt. THEODORE, disciple d'Aristippe, outre les autres principes des Cyrénaïques, enseigna publiquement qu'il n'y avoit point de dieux. Les Cyrénéens l'exilérent. Il se réfugia à Athénes; où il auroit été conduit devant l'Aréopage, & condanné, si Démétrius de Phalére n'eût trouvé le moien de le sauver. Ptolémée fils de Lagus le reçut chez lui, & l'envoia un jour en qualité d'Ambassadeur vers Lysimaque. Le Philosophe lui parla avec tant d'effronterie, que l'Intendant de ce Prince qui se trouva présent, lui dit : *Je croi, Théodore, que tu t'imagines qu'il*

n'y a pas de Rois, non plus que de dieux.

On croit que ce Philosophe fut à la fin condanné à mort, & qu'on l'obligea de prendre du poison.

Nous voions ici combien cette doctrine impie de l'Athéisme, contraire à la créance commune & immémoriale des hommes, scandalise & révolte généralement tous les peuples, jusqu'à être jugée digne de mort. Elle doit sa naissance à des maîtres plongés dans la débauche de la bonne chére & des femmes, & qui se proposent la volupté des sens pour leur derniére fin.

ARTICLE SECOND.

De la secte Mégarique.

ELLE fut établie par EUCLIDE, qui étoit de Mégare, ville d'Achaïe, près de l'Isthme de Corinthe. Il étudioit actuellement sous Socrate à Athénes, lorsque survint le célébre Décret, qui donna lieu en partie à la guerre du Péloponnése, & qui défendoit aux citoiens de Mégare sous peine de mort, de mettre le pié dans Athénes. Un danger si présent ne put refroidir son zêle pour l'étude de la sagesse. Déguisé en femme il entroit le

soir dans la ville, passoit la nuit chez Socrate, & sortoit avant le jour, faisant ainsi réguliérement tous les jours presque dix lieues tant pour aller que pour revenir. Il est peu d'exemples d'une ardeur si vive & si constante.

Amplius viginti millia.

Il changea peu de choses dans les sentimens de son Maître. Après la mort de Socrate, Platon & les autres Philosophes qui craignoient les suites de cette mort, se retirérent chez lui à Mégare, & ils y furent fort bien reçus. Son frere, un jour, dans un mouvement de colére, & pour quelque mécontentement particulier, lui aiant dit: *Que je périsse, si je ne me venge de vous. Et moi*, reprit Euclide, *que je périsse, si par ma douceur je ne viens point à bout de vous corriger de ces violens emportemens, & de vous rendre autant mon ami que vous l'étiez par le passé.*

L'Euclide dont nous parlons, est différent d'Euclide le Mathématicien, qui étoit aussi de Mégare, mais qui fleurit plus de quatre-vingts-dix ans après, sous le premier des Ptolémées.

Il eut pour successeur EUBULIDE, qui avoit été son disciple. Diodore succéda à celui-ci. Nous verrons dans la suite que ces trois Philosophes contri-

buérent beaucoup à jetter dans les disputes de Dialectique un mauvais goût de raisonnemens subtils, & uniquement fondés sur des sophismes.

Je passe presque sous silence ce qui regarde les deux sectes Eliaque & Erétrique, qui renferment peu de choses importantes.

ARTICLE TROISIÉME.

Des sectes Eliaque & Erétrique.

Je confonds ensemble & tranche en peu de mots ces deux sectes, qui ne renferment rien d'important.

La secte *Eliaque* fut fondée par Phædon, l'un des plus chers disciples de Socrate. Il étoit d'Elée dans le Péloponnése.

L'*Erétrique* fut ainsi nommée d'Erétrie ville d'Eubée, patrie de Ménédéme son fondateur.

ARTICLE QUATRIÉME.

Des trois sectes Académiciennes.

Parmi toutes les sectes qui sortirent de l'école de Socrate, la plus célébre fut l'Academicienne, ainsi appellée du lieu où se tenoient ses as-

ſemblées, qui étoit la maiſon d'un ancien Héros d'Athénes, nommé ACADEMUS, ſituée dans un fauxbourg de cette Ville, où Platon enſeigna. Nous avons vû dans l'hiſtoire de Cimon, que ce Général Athénien, qui cherchoit à ſe diſtinguer autant par l'amour des ſciences & des ſavans, que par les exploits guerriers, orna & embellit l'*Académie* de fontaines & d'allées d'arbres pour la commodité des Philoſophes qui s'y aſſembloient. Depuis ce tems, tous les lieux où ſe ſont aſſemblés les gens de Lettres, ont été appellés Académies.

On compte trois *Académies*, ou trois ſectes Académiciennes. Platon fut le chef de l'*ancienne*, ou de la premiére. Arcéſilas, l'un de ſes ſucceſſeurs, apporta quelques changemens dans ſa Philoſophie, & fonda, par cette réforme, ce qu'on appelle la *moienne* ou la ſeconde Académie. On attribue à Carnéade l'établiſſement de la *nouvelle* ou troiſiéme Académie. Nous verrons bientôt ce qui en faiſoit la différence.

§. I.

De l'ancienne Académie.

Ceux qui la firent fleurir en se succédant les uns aux autres, furent Platon, Speusippe, Xénocrate, Polémon, & Crantor.

PLATON.

Platon naquit la premiére année de la LXXXVIIIe Olympiade. An. M. 3576. Av. J.C. 428. Il fut d'abord appellé Aristocle du nom de son grand pere : son maître de Palestre l'appella Platon, à cause de ses épaules larges & quarrées ; & ce fut le nom qui lui resta. Pendant qu'il étoit encore en maillot, un jour qu'il dormoit sous un myrte, on dit qu'un essain d'abeilles se posa sur ses lévres, d'où l'on augura que cet enfant deviendroit un homme éloquent, dont le stile seroit d'une grande douceur. La chose arriva, quoiqu'il faille penser de l'augure ; d'où lui est resté le surnom *d'Apis Attica*, Abeille Athénienne.

Il étudia sous les plus habiles maîtres de grammaire, de musique, de peinture. Il s'appliqua aussi à la poésie, & fit méme des Tragédies qu'il brûla à l'âge de vingt ans, après avoir

entendu Socrate. Il s'attacha uniquement à ce Philosophe; & comme il avoit beaucoup de dispositions pour la vertu, il profita si bien des leçons de son Maître, qu'à vingt-cinq ans il donna des marques d'une sagesse extraordinaire.

An.M. 3600. Av. J.C. 404. Le sort d'Athénes, pour lors, étoit bien triste. Lysandre Général des Lacédémoniens y avoit établi les trente Tyrans. Le mérite de Platon qui étoit déja fort connu, les porta à faire tous leurs efforts pour l'attirer dans leur parti, & pour l'obliger à se méler du gouvernement. Il y consentit d'abord dans l'espérance de s'opposer à la Tyrannie, ou du moins de l'adoucir: mais il s'aperçut bientôt que le mal étoit sans reméde, & que pour prendre part aux affaires, il faloit se rendre le complice de leurs crimes, ou la victime de leur passion. Il attendit donc un tems plus favorable.

An.M. 3602. Av. J.C. 402. Ce tems parut bientôt après être venu. Les Tyrans furent chassés, & la forme du gouvernement toute changée. Mais les affaires n'en allérent pas mieux, & l'Etat recevoit tous les jours de nouvelles plaies. Socrate même fut immolé à la haine de ses ennemis,

Platon se retira pour lors chez Euclide à Mégare, d'où il passa à Cyréne pour se perfectionner dans les mathématiques sous Théodore, qui étoit le plus grand Mathématicien de son tems. Il visita ensuite l'Egypte, & conversa lontems avec les Prêtres Egyptiens, qui lui enseignérent une grande partie de leurs traditions. On croit même qu'ils lui firent connoître les livres de Moyse, & ceux des Prophétes. Non content de toutes ces connoissances, il alla dans cette partie de l'Italie que l'on appelloit la grande Gréce, pour y entendre les trois plus fameux Pythagoriciens de ce tems-là, Philolaüs, Architas de Tarente, & Eurytus. De là il passa en Sicile pour voir les merveilles de cette île, & sur tout les embrasemens du mont Etna. Ce voiage, qui n'étoit qu'un pur effet de sa curiosité, jetta les premiers fondemens de la liberté de Syracuse, comme je l'ai exposé fort au long dans l'histoire des deux Denys Tyrans de Syracuse, & dans celle de Dion. Il avoit dessein d'aller jusqu'en Perse, & de consulter les Mages : mais il en fut empéché par les guerres qui troubloient alors l'Asie.

De retour dans son pays après toutes ses courses, où il avoit amassé une infinité de rares connoissances, il établit sa demeure dans un quartier d'un fauxbourg d'Athénes, appellé l'Académie, (il en a déja été parlé;) & c'est là qu'il donna ses leçons, & qu'il forma tant d'illustres disciples.

Platon se fit un systême de doctrine composé des opinions de trois Philosophes. Il suivoit Héraclite dans les choses naturelles & sensibles : c'est-à-dire, qu'il croioit, comme Héraclite, qu'il n'y avoit qu'un monde; que toutes choses se produisoient de leurs contraires; que le mouvement, qu'il appelle la guerre, fait la production des êtres, & le repos leur dissolution.

Il suivoit Pythagore dans les vérités intellectuelles, qui est ce que nous appellons Métaphysique : c'est-à-dire qu'il enseignoit, comme ce Philosophe, qu'il y a un seul Dieu, auteur de toutes choses; que l'ame est immortelle; que les hommes ne doivent travailler qu'à se purger de leurs passions & de leurs vices pour être unis à Dieu: qu'après cette vie il y a une récompense pour les bons, & une punition pour les méchans; qu'en-

tre Dieu & les hommes il y a différens ordres d'Esprits qui sont les Ministres du premier Etre. Il avoit pris aussi de Pythagore la Métempsycose, mais qu'il tourna à sa maniére.

Enfin il imitoit Socrate dans les choses de la Morale & de la Politique, c'est-à-dire qu'il ramenoit tout aux mœurs, & qu'il ne travailloit qu'à porter tous les hommes à remplir les devoirs attachés à l'état où ils étoient engagés par la Providence.

Il perfectionna aussi beaucoup la Dialectique, ou, ce qui est la même chose, l'art de raisonner avec ordre & justesse.

Tous les ouvrages de Platon, hors ses lettres qui ne nous restent qu'au nombre de douze, sont en forme de dialogues. Il a choisi exprès cette maniére d'écrire, comme plus agréable, plus familiére, plus variée, & plus propre à instruire & à persuader que toute autre. Par elle il réussit merveilleusement à mettre les vérités dans tout leur jour. Il donne à chacun de ses Interlocuteurs son caractére propre, & [a] par un enchaînement ingé-

[a] In dialogis Socraticorum, maximeque Platonis, adeo scitæ sunt interrogationes, ut, cùm

nieux de propositions qui suivent né-cessairement les unes des aurres, il les conduit à avouer, ou plutôt à dire eux-mêmes tout ce qu'il veut leur prouver.

Pour le stile, on ne peut rien imaginer de plus grand, de plus noble, de plus majestueux; [a] de sorte, dit Quintilien, qu'il patoit parler le langage, non des hommes, mais des dieux. Le nombre & la cadence y forment une harmonie, qui ne le céde presque point à celle des poésies d'Homére; & l'Atticisme, qui étoit parmi les Grecs, en matiére de stile, ce qu'il y avoit de plus fin, de plus délicat, de plus parfait en tout genre, y régne généralement, & s'y fait sentir d'une maniére toute particuliére.

Mais, ni la beauté du stile, ni l'élégance & le choix des expressions, ni l'harmonie du nombre, ne sont pas les grands avantages des écrits de Platon. Ce qu'on y doit le plus admirer, c'est la solidité & la grandeur des sentimens, des maximes, des principes

plerisque bene respondeatur, res tandem ad id quod volunt efficere, perveniat. *Quintil. lib.* 5. *cap.* 7.

a Ut mihi, non hominis ingenio, sed quodam Delphico videatur oraculo instinctus. *Quintil. lib.* 10. *cap.* 1.

qui y sont répandus, soit pour la conduite de la vie, soit pour la politique & le gouvernement, soit pour la religion. J'en citerai quelques endroits dans la suite.

Platon mourut la 1ere année de la CVIIIe Olympiade, qui étoit la 13e du régne de Philippe, âgé de 81 ans, & à pareil jour qu'il étoit né. An.M. 3656. Av.J.C. 348.

Il eut plusieurs disciples, dont les plus distingués furent Speusippe son neveu du côté maternel, Xénocrate Calcédonien, & le célébre Aristote. On prétend que Théophraste fut encore du nombre de ses auditeurs, & que Démosthéne aussi le regarda toujours comme son maître: son stile en est une bonne preuve. Dion, beau-frere de Denys le Tyran, lui a fait aussi beaucoup d'honneur par son caractére excellent, par son attachement inviolable à sa personne, par son goût extraordinaire pour la Philosophie, par ses rares qualités de l'esprit & du cœur, & par les grandes & héroïques actions qu'il fit pour rendre la liberté à sa patrie.

Après la mort de Platon, ses disciples se partagérent en deux sectes. Les premiers continuérent à enseigner dans Cic. Acad. Quaest. lib. 1. n. 17. 18.

l'Académie dont ils retinrent le nom. Les autres placérent leur école dans le Lycée, endroit d'Athénes orné de portiques & de jardins. Ils furent appellés Péripatéticiens, & eurent pour chef Aristote. Ces deux sectes ne différoient que de nom, & convenoient pour les sentimens. Elles avoient toutes deux renoncé à la coutume & à la maxime de Socrate, qui étoit de ne rien affirmer, & de ne s'expliquer dans les disputes qu'en doutant & en hésitant. Je parlerai des Péripatéticiens dans la suite, lorsque j'aurai exposé en peu de mots l'histoire des Philosophes qui fixérent leur demeure dans l'Académie.

SPEUSIPPE.

Laert. J'AI déja dit qu'il étoit neveu de Platon. Il fut d'une conduite fort déréglée dans sa jeunesse, de sorte que son pere & sa mere le chassérent de leur maison. Celle de son Oncle devint pour lui un asyle. Platon vivoit avec lui comme s'il n'avoit jamais oui parler de ses débauches. Ses amis, étonnés & choqués d'une douceur placée si mal à propos, & d'une conduite si

pleine d'indolence, le blâmoient de ne pas travailler à corriger son neveu, & à le retirer de cet abyme. Il leur répondoit sans s'émouvoir, qu'il y travailloit plus efficacement qu'ils ne pensoient, en lui faisant connoitre par sa maniére de vivre la différence infinie qu'il y a entre le vice & la vertu, entre les choses honnêtes & deshonnêtes. En effet cette méthode lui réussit si bien, qu'il inspira à Speusippe un très grand respect pour lui, & un violent desir de l'imiter, & de s'adonner à la philosophie dans l'étude de laquelle il fit ensuite de fort grands progrès. Il faut bien de la dextérité pour manier l'esprit d'un jeune homme déréglé, & pour le rappeller à son devoir. Il est rare que cette fougue de l'âge céde à la violence, qui souvent ne sert qu'à l'irriter, & à la précipiter dans le desespoir.

Platon avoit lié Speusippe d'une maniére particuliére avec Dion, dans la vûe d'adoucir l'humeur austére de ce dernier, par l'enjouement & les graces de son Neveu.

Il succéda à l'école de son Oncle après sa mort, mais il ne la tint que huit ans; après quoi ses infirmités l'obligérent de la remettre à Xénocrate,

Speusippe ne s'écarta point de sa doctrine, mais il ne se piqua pas de l'imiter dans tout le reste. Il étoit colére, aimoit le plaisir, & parut intéressé, aiant exigé une récompense de ses disciples, contre la coutume & les principes de Platon.

XENOCRATE.

XENOCRATE étoit de Calcédoine. Il se mit de très bonne heure sous la discipline de Platon.

Il étudia sous ce grand Maître en même tems qu'Aristote, mais non avec les mêmes talens. Il * avoit besoin d'éperon, & l'autre, de frein : c'est le jugement qu'en portoit Platon, & il ajoutoit qu'en les commettant ensemble, il apparioit un cheval avec un âne. On le loue de ce que cette lenteur, qui lui rendoit l'étude beaucoup plus pénible qu'aux autres, ne lui fit pas perdre courage. Plutarque emploie cet exemple, & celui de Cléanthe, pour encourager ceux qui se sentent moins de pénétration & de vivacité, & il les exhorte à imiter ces deux grands Philosophes, & à se mettre, comme eux, au dessus des railleries de leurs compagnons. Si Xénocrate, par la pe-

Plut. de audit. pag. 47.

* *Isocrate disoit la même chose de Théopompe & d'Ephore.*

ſanteur de ſon eſprit, ſe trouva très inférieur à Ariſtote, il le ſurpaſſa de beaucoup dans ce qui regarde la Philoſophie pratique, & la pureté des mœurs.

Il étoit naturellement mélancolique, & avoit quelque choſe de dur & d'auſtére dans l'humeur : c'eſt pourquoi Platon l'exhortoit ſouvent *à ſacrifier aux Graces*, lui faiſant entendre aſſez clairement par ces mots qu'il avoit beſoin d'adoucir ſon humeur. Il lui reprochoit quelquefois ce défaut avec plus de force & moins de ménagement, dans la crainte que ce manque de politeſſe & de douceur ne devînt un obſtacle à tout le bien qu'il pouvoit faire par ſes inſtructions & par ſes exemples. Xénocrate n'étoit point inſenſible à ces reproches : mais jamais ils ne diminuérent en lui le profond reſpect qu'il avoit toujours eu pour ſon maître. Et comme on cherchoit à l'indiſpoſer contre Platon, & qu'on le portoit à ſe défendre avec quelque vivacité, il impoſa ſilence à ces amis indiſcrets, en leur diſant : *Il me traite ainſi pour mon bien.* Il prit la place de Platon la ſeconde année de la CXe Olympiade.

Diog. Laërt.

Ælian. lib. 14. cap. 9.

AN. M. 3666.

Diogéne Laërce dit qu'il n'aima ni les plaiſirs, ni les richeſſes, ni les louan-

Diog. Laërt.

ges. Il fit paroitre en plusieurs occasions un noble & généreux désintéressement. La Cour de Macédoine avoit la réputation d'entretenir beaucoup de pensionnaires & d'espions dans toutes les Républiques voisines, & de corrompre à force d'argent toutes les personnes qu'on lui envoioit pour traiter d'affaires. Xénocrate fut député avec quelques autres Athéniens vers Philippe. Ce Prince, habile dans l'art de s'insinuer dans les esprits, s'appliqua particuliérement à gagner Xénocrate, dont il connoissoit le mérite & la réputation. L'aïant trouvé inaccessible aux présens & à l'intérêt, il tâcha de le renverser par un mépris affecté, & par de mauvais traitemens, ne l'admettant point aux conférences qu'il avoit avec les autres Ambassadeurs de la République d'Athénes, qu'il avoit corrompus par ses caresses, ses festins, & ses libéralités. Notre Philosophe, ferme & invariable dans ses principes, conserva toute sa roideur & toute son intégrité, & exclus de tout, demeura dans une tranquillité parfaite, & ne parut point aux audiences ni aux festins comme ses collégues. A leur retour à Athénes, ses

ses Collégues travaillérent de concert à le décrier dans l'esprit du peuple, & se plaignirent de ce qu'il ne leur avoit servi de rien dans cette ambassade, & l'on étoit tout prêt à le condanner à une amende. Xénocrate, forcé par l'injustice de ses accusateurs à rompre le silence, exposa tout ce qui s'étoit passé à la Cour de Philippe, fit entendre au peuple de quelle importance il étoit qu'on veillât sur la conduite de Députés qui s'étoient vendus à l'ennemi de la République, couvrit de honte ses Collégues, & s'acquit une gloire immortelle.

Son desintéressement fut mis aussi à l'épreuve par Alexandre le Grand. Les Ambassadeurs de ce Prince, qui étoient sans doute venus à Athénes pour quelque négociation publique, (on n'en marque ni le tems ni le sujet) offrirent à Xénocrate, de la part de leur Maître, cinquante talens, c'est-à-dire cinquante mille écus. Xénocrate les invita à souper. Le repas étoit simple, frugal, sans appareil, & vraiment philosophique. Le[a] lendemain les Dépu-

Cic. Tuscul. Quæst. lib. 5. n. 91. Valer. Max. lib. 4. cap. 3.

a Cùm postridie rogarent eum cui numerari juberet: *Quid! Vos hesternâ*, inquit *cœnulâ non intellexistis, me pecuniâ non egere?* Quos cùm tris-

tés lui demandérent entre les mains de qui il vouloit qu'ils remîssent l'argent qu'ils étoient chargés de lui donner. *Quoi !* leur dit-il : *le festin d'hier ne vous a pas fait comprendre que je n'ai pas besoin d'argent ?* Il ajouta qu'Alexandre en avoit plus besoin que lui, parce qu'il avoit plus de monde à nourrir. Voiant que sa réponse les attristoit, il accepta trente mines, (quinze cens livres) pour ne pas blesser le Roi par un refus dédaigneux, qui marqueroit de la fierté ou du mépris. Ainsi, [a] dit un Historien en terminant ce récit, le Roi voulut acheter l'amitié du Philosophe, & le Philosophe refusa de vendre son amitié au Roi.

Il faloit que son desintéressement l'eût réduit à une grande pauvreté, puisqu'il n'avoit pas de quoi paier un certain tribut que les étrangers étoient tenus de paier chaque année au trésor de la ville d'Athénes. Plutarque raconte qu'un jour, comme on le traînoit en prison faute d'avoir satisfait à ce paiement, l'Orateur Lycurgue

Plut. in Flamin. pag. 375.

tiores vidisset, triginta minas accepit, ne aspernari regis liberalitatem videretur, *Cic.*

a Ita rex philosophi amicitiam emere voluit, Philosophus regi suam vendere noluit. *Valer. Max.*

acquitta sa dette, & le tira par ce moien des mains des Fermiers, qui souvent ne sont pas fort sensibles au mérite Litéraire. Quelques jours après Xénocrate aiant rencontré le fils de son Libérateur, leur dit : *Je paie avec usure à votre pere le plaisir qu'il m'a fait, car je suis cause qu'il est loué de tout le monde.* Diogéne Laerce raporte à son sujet un fait tout pareil, qui pourroit bien être le même, déguisé par quelques différences. Il dit que les Athéniens le vendirent, parce qu'il ne pouvoit pas paier la capitation imposée sur les étrangers : mais que Démétrius de Phalére l'acheta, & le remit aussitôt en liberté. Il n'y a guéres d'apparence que les Athéniens aient fait un si dur traitement à un Philosophe de la réputation de Xénocrate.

Diog. Laert. in Xenocr.

On avoit à Athénes une grande idée de sa probité. Un jour qu'il comparut devant les Juges pour rendre témoignage sur quelque affaire, comme il s'approchoit de l'autel pour jurer que ce qu'il avoit affirmé étoit vrai, tous les Juges se levérent, ne voulant point souffrir qu'il jurât, & declarant que sa simple parole leur tenoit lieu de serment.

Cic. orat. pro Corn. Balb. n. 14. Val Max. lib. 6. cap. 9.

S'étant trouvé dans une compagnie où l'on débitoit force médisances, il n'y prit aucune part, & demeura toujours muet. Quelqu'un lui demandant raison de ce profond silence, il répondit : *C'est que je me suis souvent repenti d'avoir parlé, & jamais de mettre tu.*

Plut. de audit. pag. 38. Il avoit une fort bonne maxime sur l'éducation des jeunes gens, & qu'il seroit à souhaiter que les peres & les meres fissent observer exactement dans leur maison. Il [a] vouloit que, dès leur plus tendre enfance, de sages & vertueux discours, répétés souvent en leur présence mais sans affectation, s'emparassent, pour ainsi dire, de leurs oreilles comme d'une place encore vacante, à travers laquelle le vice & la vertu peuvent également pénétrer jusqu'au fond du cœur; & que ces sages & vertueux discours, comme de fidéles gardiens, en tinssent l'entrée sévérement fermée à toutes les paroles capables d'altérer le moins du monde la pureté des mœurs, jusqu'à ce que, par une longue habitude, ils eussent

[a] Τῶν λόγων τοὺς φαύλους φυλάττεσθαι παραινῶν, πρὶν ἑτέρους χρηστοὺς, ὥσπερ φύλακας, ἐντραφέντας ὑπὸ φιλοσοφίας, τῷ ἔθει τὴν μάλιστα κινουμένην αὐτοῦ καὶ ἀναπειθομένην χώραν κατασχεῖν.

fortifié les jeunes gens, & mis leurs * oreilles en sureté contre le soufle empesté des mauvaises conversations.

Selon Xénocrate, il n'y a de véritables Philosophes que ceux qui font de bon gré & de leur propre mouvement, ce que les autres ne font que par la crainte des loix & de la punition. *Plut. de virt. moral. pag. 446.*

Il composa plusieurs ouvrages, l'un entr'autres sur la maniére de bien régner : du moins Alexandre le lui avoit demandé. *Diog. Laërt.*

Il ne perdoit guéres de tems en visites. Il aimoit beaucoup la retraite du cabinet, & méditoit beaucoup. On le voioit très rarement dans les rues : mais quand il y paroissoit, la jeunesse débauchée n'osoit y rester, & s'écartoit pour éviter sa rencontre.

Un jeune Athénien, plus vicieux que tous les autres, & absolument décrié pour ses déréglemens dont il faisoit gloire, (il s'appelloit Polémon) *Diog. Laërt. Val. Max. lib. 6. cap. 9.*

* *Il emploie une comparaison tirée des Athlétes qui se battoient à coups de poings, & qui couvroient leur tête & leurs oreilles d'une espéce de calote, pour amortir la violence des coups. Il dit que cette précaution est bien plus nécessaire aux jeunes gens. Car tout le risque que courent les Athlétes, c'est d'avoir les oreilles déchirées : au lieu que les autres courent risque de perdre leur innocence, & de se perdre eux-mêmes.*

n'eut pas la même retenue. Au sortir d'une partie de débauche, passant devant l'Ecole de Xénocrate, & y aiant trouvé la porte ouverte, il y entra, plein de vin, tout parfumé d'essence, & portant une couronne sur la tête, & prit séance parmi les auditeurs, moins pour écouter que pour insulter. Toute l'assemblée fut étrangement surprise & indignée. Xénocrate, sans se démonter, & sans changer de visage, changea seulement de discours, & se mit à parler sur la tempérance & la sobriété, dont il fit valoir tous les avantages, en leur opposant la honte & la turpitude des vices opposés à ces vertus. Le jeune libertin, qui écoutoit avec attention, ouvrant les yeux sur la difformité de son état, eut honte de lui-même. La [a] couronne lui tombe de dessus la tête, il baisse les yeux, s'enferme sous son manteau, & au lieu de cet air enjoué & pétulant qu'il avoit montré en entrant

[a] Facias-ne quod olim
Mutatus Polemon? Ponas insignia morbi,
Fasciolas, cubital, focalia? potus ut ille
Dicitur ex collo furtim carpsisse coronas,
Postquam est impransi correptus voce magistri.
Horat. satyr. 3. lib. 2.

dans l'école, il paroit sérieux & réveur. Enfin il se fit un entier changement en lui, & guéri absolument de ses passions par un seul discours, d'infâme débauché qu'il étoit, il devint un excellent Philosophe, & répara heureusement les desordres de sa jeunesse par une vie sage & réglée, qui ne se démentit jamais.

Xénocrate mourut âgé de 82 ans, la 1ere année de la CXVIe Olympiade. An.M. 3688. Av.J.C. 316.

POLEMON. CRATÈS. CRANTOR.

JE JOINS ces trois Philosophes sous un même titre, parce qu'on connoit peu de choses de leur vie.

POLEMON remplit dignement la chaire de Xénocrate son Maître, & ne s'écarta jamais de ses sentimens, ni des exemples de sagesse & de sobriété qu'il lui avoit donnés. Il renonça tellement au vin depuis l'âge de trente ans, qui fut l'époque du changement célébre qui arriva dans sa conduite, qu'il ne but plus que de l'eau tout le reste de sa vie. *Athen. lib. 2. pag. 44.*

CRATES qui lui succéda, est peu connu, & doit être distingué d'un Philosophe Cynique qui porta le même nom, & dont il sera parlé dans la suite.

CRANTOR fut plus célébre. Il étoit de Soli en Cilicie. Il quitta son pays natal pour se rendre à Athénes, où il fut disciple de Xénocrate avec Polémon. Il[a] passe pour l'un des piliers de la secte Platonique. Ce qu'en dit Horace, en faisant l'éloge d'Homére, marque le cas qu'on faisoit de ce Philosophe, & combien ses principes de morale étoient estimés:

Horat. Epist. 2. lib. 1.

Qui, quid sit pulcrum, quid turpe, quid utile, quid non,
Pleniùs ac meliùs Chrysippo & Crantore dicit.

On n'en peut pas dire autant de ses principes sur la nature de l'ame, comme nous le verrons dans son lieu.

Plut. de Consol. pag. 104.

Il avoit fait un Livre *de Consolation* qui s'est perdu: il étoit adressé à Hippoclès, à qui une mort promte avoit enlevé tous ses enfans. On[b] en parloit comme d'un Livre tout d'or, & qui méritoit d'être appris par cœur mot pour mot. Cicéron en avoit fait grand usage dans un Traité qui portoit le mê-

a Crantor ille, qui in nostra Academia vel in primis fuit nobilis. *Cic. Tusc. Quæst. lib. 3. n. 12.*

b Legimus omnes Crantoris, veteris Academici, de luctu: est enim non magnus, verùm aureolus, &, ut Tuberoni Panætius præcipit, ad verbum ediscendus libellus. *Acad. Quæst. lib. 4. n. 135.*

me titre. Il eut pour disciple Arcésilas, auteur de la moienne Académie.

§ II.

De la moienne Académie.

ELLE est ainsi appellée, parce qu'elle se trouve entre l'ancienne établie par Platon, & la nouvelle qui le sera bientôt par Carnéade.

ARCESILAS.

ARCESILAS naquit à Pitane dans l'Eolie. Etant venu à Athénes, il se rendit disciple des plus habiles Philosophes. On met au nombre de ses Maîtres Polémon, Théophraste, Crantor, Diodore, Pyrrhon. Ce fut sans doute de ce dernier qu'il apprit à douter de tout. Il n'avoit que le nom d'Académicien; & il ne garda ce nom que par respect pour Crantor, dont il se faisoit honneur d'être le Disciple.

Diog. Laërt. in Arcesil.

Num. apud Eusib. Pr. par. Evang. lib. 14. cap. 5.

Il succéda à Cratès, ou selon d'autres, à Polémon, dans la régence de l'Ecole Platonique; & il s'y rendit novateur. Car il fonda une secte, qu'on nomma la Moienne ou Seconde Académie, pour la distinguer de celle de Platon. Il étoit fort opposé aux Dog-

Diog. Laërt.

matiques, c'eſt-à-dire aux Philoſophes qui affirmoient & décidoient. Il paroiſſoit douter de tout: il ſoutenoit également le pour & le contre, & ſuſpendoit en toutes choſes ſon jugement. Il attira à ſon auditoire un grand nombre de diſciples. L'entrepriſe de combattre toutes les ſciences, & de rejetter non ſeulement le témoignage des ſens, mais auſſi le témoignage de la raiſon, eſt la plus hardie qu'on puiſſe former dans la République des Lettres. Pour s'y promettre quelque ſuccès, il faloit avoir tout le mérite d'Arcéſilas. Il [a] étoit naturellement d'un génie heureux, promt, vif: ſa perſonne étoit remplie d'agrémens: il parloit avec grace & enjouement. Les charmes de ſon viſage ſecondoient admirablement ceux de ſa voix. Auſſi Luculle, qui réfute ſavamment & ſolidement l'opinion des Académiciens, dit [b] que jamais perſonne n'eût ſuivi le ſentiment d'Arcéſilas, ſi l'éloquence & l'habileté du Docteur n'euſſent couvert & fait diſparoitre l'abſurdité manifeſte qui s'y trouvoit.

a Arceſilas floruit, tum acumine ingenii, tum admirabili quodam lepore dicendi. *Academ. Quæſt. lib. 4. n. 16.*

b Quis iſta, tam apertè perſpicuéque & perverſa & falſa, ſecutus eſſet, niſi tanta in Arceſila.... & copia rerum, & dicendi vis fuiſſet? *Ibid. n. 6.*

On raconte de ſa libéralité des choſes qui lui font beaucoup d'honneur. Il [a] aimoit à faire du bien, & ne vouloit pas qu'on le ſût. Aiant [b] fait une viſite à un ami * qui étoit malade, & qui manquoit du néceſſaire, mais qui avoit honte de l'avouer, il lui gliſſa adroitement ſous l'oreiller une bourſe pleine d'argent, voulant épargner ſa pudeur & ménager ſa délicateſſe, & faire enſorte qu'il parût avoir trouvé cet argent, & non l'avoir reçu.

On ne rend pas un témoignage ſi favorable à la pureté de ſes mœurs, & on l'accuſe des crimes les plus honteux. Et cela ne doit pas paroitre étonnant dans un Philoſophe, qui doutant de tout, doutoit par conſéquent s'il y avoit des vertus & des vices, & ne pouvoit reconnoitre véritablement aucune régle pour les devoirs de la vie civile. *Diog. Laërt.*

a Εὐεργετῆσαι πρόχειρος ἦν, καὶ λαθεῖν τὴν χάριν ἀτυφότατος. *Diog. Laert.*

b Arceſilaus ut aiunt, amico pauperi, & paupertatem ſuam diſſimulanti, ægro autem, & ne hoc quidem confitenti deeſſe ſibi in ſumptum ad neceſſarios uſus, cùm clam ſuccurrendum judicaſſet, pulvino ejus ignorantis ſacculum ſubjecit, ut homo inutiliter verecundus, quod deſiderabat, inveniret potiùs quàm acciperet. *Senec. de Benef. lib. 2. cap. 10.*

* *Sénéque l'appelle Ctéſibius : il eſt nommé autrement dans Plutarque.* De diſcrim. amic. & adulat. pag 63.

Idem. Il n'aimoit point à se mêler des affaires publiques. Néanmoins aiant été choisi pour aller négocier à Démétriade auprès du roi Antigone une affaire qui regardoit sa patrie, il accepta la députation : mais il en revint sans succès.

Tourmenté par [a] les douleurs de la goute, il affectoit une patience & une insensibilité de Stoïcien. *Rien n'est passé de là ici*, dit-il en montrant ses piés & sa * poitrine à Carnéade l'Epicurien, qui s'affligeoit de le voir ainsi souffrir. *Diog. Laërt.* Il vouloit lui faire croire que son ame étoit inaccessible à la douleur. Langage fastueux, mais qui n'a rien de réel que l'orgueil !

Academ. Quæst. lib. 4. n. 16. Arcésilas fleurissoit vers la CXX[e] Olympiade, c'est-à-dire vers l'an du Monde 3704. Il mourut d'avoir trop bu, & en délire, à l'âge de 75 ans.

Il eut pour successeurs, Lacyde, Evandre, Egésime, qui fut maître de Carnéade.

a Is cùm arderet podagræ doloribus, visitasset que hominem Carneades Epicuri perfamiliaris, & tristis exiret : Mane, quæso, inquit, Carneade noster. Nihil illinc huc pervenit, ostendens pedes & pectus. *De Finib. lib.* 5. *n.* 94.

* *La poitrine étoit regardée par les Anciens comme le siége de l'ame & du courage.*

§. III.

De la nouvelle Académie.

CARNÉADE.

Carneade, qui étoit de Cyréne, établit la troisiéme ou nouvelle Académie, qui à proprement parler, ne différoit point de la seconde. Car, à quelques adoucissemens près, Carnéade étoit un aussi vif & aussi zélé défenseur de l'incertitude qu'Arcésilas. La différence [a] qui se trouve entr'eux, & l'innovation qu'on attribue à celui dont nous parlons actuellement, consiste en ce qu'il ne nioit pas, comme Arcésilas, qu'il y eût des vérités; mais il soutenoit qu'elles étoient mêlées de tant d'obscurités, ou plutôt de tant de faussetés, qu'il n'étoit pas en notre pouvoir de discerner avec certitude le vrai du faux. Il se rabbattoit donc à admettre des choses probables, & il

a Non sumus ii quibus nihil verum esse videatur, sed ii qui omnibus veris falsa quædam adjuncta esse dicamus, tanta similitudine, ut in iis nulla insit certa judicandi & assentiendi nota. Ex quo existit & illud, multa esse probabilia; quæ quanquam non perciperentur, tamen, quia visum haberent quendam insignem & illustrem, his sapientis vita regeretur. *De nat. deor. lib.* 1. *n.* 12.

consentoit que la vraisemblance nous déterminât à agir, pourvû qu'on ne prononçât sur rien absolument. Ainsi il paroit qu'il retenoit tout le fond du dogme d'Arcésilas, mais que par politique, & pour ôter à ses adversaires les prétextes les plus spécieux de déclamer contre lui, & de le tourner en ridicule, il leur accorda des degrés de vraisemblance qui doivent déterminer l'homme sage à prendre un tel ou un tel parti dans la conduite de la vie civile. Il vit bien que sans cela il ne répondroit jamais aux objections les plus frapantes, & qu'il ne prouveroit jamais que son principe ne réduisoit point l'homme à l'inaction.

Carnéade fut l'antagoniste déclaré des Stoïciens, & il s'attacha avec une ardeur extrême à réfuter les ouvrages de Chrysippe, qui avoit été depuis peu la colonne du Portique. Il souhaita si ardemment de le vaincre, qu'en se préparant à le combattre il s'armoit d'une prise d'ellébore, pour avoir l'esprit plus libre, & pour exciter avec plus de force contre lui le feu de son imagination.

Val. Max. lib. 8. cap. 7.

On raporte de lui une maxime de morale, qui est bien admirable dans

un payen. » Si l'on ſavoit en ſecret, » dit-il, qu'un ennemi, ou une autre » perſonne à la mort de laquelle on » auroit intérêt, viendroit s'aſſeoir ſur » de l'herbe ſous laquelle il y auroit » un aſpic caché, on agiroit en mal-» honnête homme ſi on ne l'en aver-» tiſſoit pas, quand même notre ſilen-» ce pourroit demeurer impuni, per-» ſonne n'étant en état de nous en fai-» re un crime. *Cic. de finib. lib. 2. n. 59.*

Mais la conduite de ces payens ſe démentoit toujours par quelque endroit. Ce grave Philoſophe ne rougiſſoit pas d'avoir chez lui une concubine.

Plutarque nous a conſervé un aſſez bon mot de Carnéade : c'eſt dans le traité où il marque la différence qu'il y a entre un flateur & un ami. Il avoit raporté l'exemple d'un homme, qui, diſputant le prix de la courſe contre Alexandre, s'étoit laiſſé vaincre exprès, dont le Prince lui avoit ſû très mauvais gré ; il ajoute : » Le manége » eſt la ſeule choſe où les jeunes Prin-» ces n'ont rien à craindre de la fla-» terie. Leurs autres maîtres aſſez ſou-» vent leur attribuent de bonnes qua-» lités qu'ils n'ont point. Ceux qui lu-» tent avec eux ſe laiſſent tomber, *Pag. 58.*

» Mais un cheval renverse par terre ; » sans distinction de pauvre ou de ri- » che, de sujet ou de Souverain, tous » les maladroits qui le montent.

L'ambassade de Carnéade à Rome est fort célébre : j'en ai parlé ailleurs.

Pour achever ce qui regarde Carnéade, j'observerai qu'il n'avoit pas négligé entiérement la Physique, mais la morale avoit fait sa principale application. Il étoit extrêmement laborieux, & si avare de son tems, qu'il ne songeoit ni à tailler ses ongles, ni à faire couper ses cheveux. Uniquement occupé de son étude, non seulement il évitoit les festins, mais il oublioit même à manger à sa propre table, & il faloit que sa servante, qui étoit aussi sa concubine, lui mît les morceaux à la main, & presque à la bouche.

Diog. Laërt. Val. Max. lib. 8. cap. 7.

Il appréhendoit extrêmement de mourir. Cependant, aiant appris qu'Antipater son antagoniste, Philosophe de la secte Stoïcienne, s'étoit empoisonné, il lui prit une saillie de courage contre la mort, & il s'écria : *Donnez-moi donc aussi...* *Et quoi*, lui demanda-t-on. *Du vin miellé*, répondit-il, s'étant bientôt ravisé. Diogéne Laërce le raille de cet-

Diog. Laërt.

te pusillanimité, & lui reproche d'avoir mieux aimé souffrir les langueurs d'une phtisie, que de se donner la mort : car c'étoit une gloire chez les payens, quoique les plus sages parmi eux pensassent autrement. Il mourut la 4ᵉ année de l'Olympiade CLXII, âgé de quatre-vingts cinq ans. An.M.3871. Av.J.C.133.

CLITOMAQUE.

CLITOMAQUE, disciple de Carnéade, lui succéda. Il étoit Carthaginois, & se nommoit Asdrubal dans la langue Punique. Il composa plusieurs livres qui étoient fort estimés, dont l'un avoit pour titre, *Consolation*. Il l'adressa à ses concitoiens après la prise & la ruine de Carthage, pour les consoler de l'état de captivité où ils se trouvoient. *Plut. de fort. Alex. pag.* 328. *Cic. lib.* 3. *Tuscul. Quaest. n.* 54.

PHILON. ANTIOCHUS.

PHILON succéda à Clitomaque son maître. Il enseignoit, dans un tems la Philosophie, & dans un autre la Rhétorique. Cicéron fréquenta son Ecole, & profita de ses doubles leçons. *Tuscul. Quaest. lib.* 2. *n.* 9.

Il reçut aussi celles d'Antiochus disciple & successeur de Philon. Antiochus étoit d'Ascalon : c'est le dernier

des Philosophes Académiciens dont l'histoire soit connue. Cicéron, dans le voiage qu'il fit à Athénes, fut enchanté de sa maniére de parler, qui étoit douce, coulante, & pleine de grace : mais il n'approuvoit pas le changement qu'il avoit introduit dans la méthode de Carnéade. Car Antiochus, après avoir soutenu lontems avec force les dogmes de la nouvelle Académie, qui rejettoit tout raport des sens & même de la raison, & qui enseignoit qu'il n'y avoit rien de certain, avoit embrassé tout d'un coup les sentimens de la vieille Académie, soit qu'il eût été desabusé par l'évidence des choses & par le raport des sens ; soit, comme quelques-uns le pensoient, que la jalousie & l'envie contre les disciples de Clitomaque & de Philon l'eussent porté à prendre ce parti.

Plut. in Ciccr. pag. 862.

Luculle, ce fameux Romain, autant connu par son goût merveilleux pour les sciences, que par son habileté dans le métier de la guerre, s'étoit déclaré ouvertement pour la secte des Académiciens, non de la nouvelle Académie, quoiqu'elle fût alors très florissante par les écrits de Carnéade que Philon expliquoit, mais pour celle

Plut. in Lucull. pag. 519. & 520.

de la vieille Académie, dont l'Ecole étoit tenue alors par Antiochus. Il avoit recherché l'amitié de ce Philosophe avec un empressement extrême: il le logeoit chez lui, & il s'en servoit pour l'opposer aux disciples de Philon, parmi lesquels Cicéron tenoit le premier rang.

ARTICLE CINQUIÉME.

Des Péripatéticiens.

ARISTOTE.

J'AI DEJA remarqué qu'après la mort de Platon, ses disciples se partagérent en deux sectes: dont l'une demeura dans l'école même où Platon avoit enseigné, qui étoit l'Académie, & l'autre passa dans le Lycée, lieu agréable situé dans un fauxbourg d'Athénes. La derniére eut pour chef & fondateur Aristote.

Il étoit de Stagire, ville de Macédoine. Il naquit la 1ere année de l'Olympiade XCIX, quarante ans environ après Platon. Son pere, appellé Nicomaque, étoit médecin, & fleurissoit sous Amyntas roi de Macédoine, pere de Philippe. *Diog. Laërt.* AN.M. 3620.

Agé de dix-sept ans il vint à Athé-

nes, entra dans l'Ecole de Platon, & y reçut ses leçons pendant vingt ans. Il en faisoit tout l'honneur, & Platon l'appelloit l'ame de son Ecole. Il avoit une si grande passion pour l'étude, qu'afin de résister à l'accablement du sommeil, il mettoit un bassin d'airain à côté de son lit, & quand il étoit couché, il étendoit hors du lit une de ses mains où il tenoit une boule de fer, afin que le bruit de cette boule qui tomboit dans le bassin lorsqu'il vouloit s'endormir, le réveillât sur le champ.

An.M. 3656. Après la mort de Platon, qui arriva la 1ere année de l'Olympiade CVIII, il se retira chez Hermias Tyran d'Atarne dans la Mysie, son condisciple, qui le reçut chez lui avec plaisir, & le combla d'honneurs. Hermias aiant été condanné & mis à mort par le Roi des Perses, Aristote épousa sa sœur Pithaïde, qui étoit demeurée sans biens & sans protection.

C'est dans ce tems-là que Philippe le choisit pour prendre soin de l'éducation d'Alexandre son fils, qui pouvoit alors avoir quatorze ou quinze ans. Il y avoit lontems qu'il l'avoit destiné pour cet important & glorieux emploi. Dès que son fils fut venu au

Aul. Gell. lib. 9. cap. 3.

monde, il lui en apprit la nouvelle par une lettre qui ne fait pas moins d'honneur à Philippe qu'à Ariſtote. Je ne crains point de la raporter encore ici. *Je vous apprends*, lui dit-il, *que j'ai un fils. Je rends graces aux dieux, non pas tant de me l'avoir donné, que de me l'avoir donné du tems d'Ariſtote. J'ai lieu de me prometttre que vous en ferez un ſucceſſeur digne de nous, & un Roi digne de la Macédoine.* Quintilien a dit expreſſément qu'Ariſtote enſeigna à Alexandre les premiers élémens des Lettres. Mais comme ce ſentiment ſouffre quelque difficulté, je ne m'y arréte pas entiérement. Quand le tems de prendre ſoin de l'éducation du Prince fut arrivé, Ariſtote ſe tranſporta en Macédoine. On a vû ailleurs le cas que Philippe & Alexandre faiſoient de ſon rare mérite.

Après un ſéjour de quelques années dans cette Cour, il obtint la permiſſion de ſe retirer. Calliſthéne, qui l'y avoit accompagné, prit ſa place, & fut deſtiné pour ſuivre Alexandre dans

a An Philippus Macedonum rex Alexandro filio ſuo prima literarum elementa tradi ab Ariſtotele, ſummo ejus ætatis Philoſopho voluiſſet, aut ille ſuſcepiſſet hoc officium, ſi non ſtudiorum initia à perfectiſſimo quoque tractari, pertinere ad ſummam credidiſſet? *Quintil. lib. 1, cap. 1.*

ſes campagnes. Ariſtote, a qui avoit joint à beaucoup de jugement un grand uſage du monde, prêt à faire voiles pour Athénes, avertit Calliſthéne de ſe rappeller ſouvent une maxime de Xénophane, qu'il jugeoit abſolument néceſſaire aux perſonnes qui vivent à la Cour. » Parlez rarement devant le » Prince, lui dit-il; ou parlez-lui d'une » maniére qui lui plaiſe : afin que votre » ſilence vous mette en ſureté, ou que » vos diſcours vous rendent agréable. Calliſthéne, qui avoit de la dureté & de l'aigreur dans l'eſprit, profita mal de ce conſeil, qui dans le fond ſe ſent plus du Courtiſan que du Philoſophe.

Ariſtote n'aiant donc pas jugé à propos de ſuivre ſon Eléve à la guerre, pour laquelle ſon attachement à l'étude lui donnoit beaucoup d'éloignement, après le départ d'Alexandre, retourna à Athénes. Il y fut reçu avec toutes les marques de diſtinction dûes à un Philoſophe célébre par tant d'endroits. Xénocrate tenoit alors l'Ecole de Platon dans l'Académie : Ariſtote ouvrit la

a Ariſtoteles, Calliſthenem auditorem ſuum ad Alexandrum dimittens, monuit ut cum eo aut rariſſimè, aut quàm jucundiſſimè loqueretur : quo ſcilicet apud regias aures vel ſilentio tutior, vel ſermone eſſet acceptior. *Val. Max. lib.* 7. *cap.* 2.

sienne dans le Lycée. Le concours des auditeurs y fut extraordinaire. Le matin ses leçons étoient sur la Philosophie, l'après midi sur la Rhétorique : il les donnoit ordinairement en se promenant, ce qui fit appeller ses disciples Péripatéticiens.

Il n'enseignoit d'abord que la Philosophie : mais la grande réputation d'Isocrate, âgé pour lors de quatre-vingts-dix ans, qui s'étoit donné tout entier à la Rhétorique, & qui y avoit un succès incroiable, le piqua de jalousie, & le porta à en donner aussi des leçons. C'est peutêtre à cette noble émulation, permise entre Savans quand elle se borne à imiter, ou même à surpasser ce que les autres font de bien, que nous devons la Rhétorique d'Aristote, Ouvrage le plus complet & le plus estimé que nous ait laissé l'antiquité sur cette matiére : à moins qu'on n'aime mieux croire qu'il l'avoit composé pour Alexandre.

Cic. lib. 3. de Orat. n. 141. Quintil. lib. 3. cap. 1.

Un mérite aussi éclatant que celui d'Aristote, ne manqua pas d'exciter contre lui l'envie, qui rarement épargne les grands hommes. Tant que vécut Alexandre, le nom de ce Conquérant en suspendit l'effet, & arréta la

mauvaise volonté de ses ennemis. Mais à peine fut-il mort, qu'ils s'élevérent contre lui de concert, & jurérent sa perte. Eurymédon, prêtre de Cérès, leur préta son ministére, & servit leur haine avec un zéle d'autant plus à craindre, qu'il étoit couvert du prétexte de la religion. Il cita Aristote devant les Juges, & l'accusa d'impiété, prétendant qu'il enseignoit des dogmes contraires au culte des dieux reçu à Athénes. Il apportoit en preuve l'hymne composée en l'honneur d'Hermias, & l'inscription gravée sur la statue du même Hermias au temple de Delphes. On a encore cette inscription dans Athénée & dans Diogéne Laërce. Elle consiste en quatre vers, qui n'ont nul raport aux choses sacrées : mais seulement à la perfidie du Roi de Perse envers ce malheureux ami d'Aristote : & l'hymne n'est pas plus criminelle. Peutêtre Aristote avoit-il offensé personnellement par quelque trait de raillerie le prêtre de Cérès Eurymédon, crime plus impardonnable que s'il n'eût attaqué que les dieux. Quoiqu'il en soit, ne croiant pas qu'il fût sûr pour lui d'attendre le succès du jugement, il sortit d'Athénes, après y avoir enseigné pendant treize ans.

ans. Il se retira à Chalcis dans l'île d'Eubée, & plaida sa cause de loin par écrit. Athénée raporte quelques paroles de cette apologie, mais il ne garantit pas qu'elle soit effectivement d'Aristote. Quelqu'un lui demandant la cause de sa retraite, il répondit que *c'étoit pour empécher les Athéniens de commettre une seconde injustice contre la Philosophie* : il faisoit allusion à la mort de Socrate.

Athen. lib. 1. pag. 696. & 697.

Ælian. lib. 3. cap. 36.

On a prétendu qu'il étoit mort de chagrin, pour n'avoir pu comprendre le flux & le reflux de l'Euripe, & que même il s'étoit précipité dans cette mer, en disant, *Que l'Euripe m'engloutisse, puisque je ne puis le comprendre.* Il y avoit bien d'autres choses dans la nature qui passoient son intelligence, & il avoit trop bon esprit pour s'en chagriner. D'autres assurent, avec plus de vraisemblance, qu'il mourut d'une colique, en sa 63e année de son âge, deux ans après la mort d'Alexandre. Il fut extrêmement honoré dans Stagire sa patrie. Elle avoit été ruinée par Philippe Roi de Macédoine : mais Alexandre la fit rebâtir à la priére d'Aristote. Les habitans, pour reconnoitre ce bienfait, consacrérent un jour de fête à

Laërt.

An. M 3683.

Ammon. in vit. Aristot.

l'honneur de ce Philosophe ; & lorsqu'il fut mort à Chalcis dans l'île d'Eubée, ils transportérent ses os chez eux, dressérent un autel sur son monument, donnérent à ce lieu le nom d'Aristote, & y tinrent dans la suite leurs assemblées. Il laissa un fils nommé Nicomaque, & une fille qui fut mariée à un petit fils de Démarate Roi de Sparte.

Tome X. J'ai exposé ailleurs quel fut le sort de ses Ouvrages, pendant combien d'années ils demeurérent ensevelis dans les ténébres & inconnus, & comment enfin ils virent le jour, & devinrent publics.

Lib. 10. cap. 1. Quintilien dit qu'il ne sait ce qu'on doit le plus admirer dans Aristote, ou de sa vaste & profonde érudition, ou de la prodigieuse multitude d'écrits qu'il a laissés, ou de l'agrément de son stile, ou de la pénétration de son esprit, ou de la variété infinie de ses Ouvrages. On croiroit, dit-il dans un autre endroit, qu'il a dû emploier plusieurs siécles à l'étude, pour comprendre dans l'étendue de son savoir tout ce qui regarde, non seulement les Philosophes & les Orateurs, mais même les animaux & les plantes, dont il a recherché la nature & les propriétés avec

Lib. 1. chap. ...

un soin infini. Alexandre, pour seconder le zéle de son maître dans ce savant travail, & pour satisfaire sa propre curiosité, donna ordre que dans toute l'étendue de la Gréce & de l'Asie on fit d'exactes recherches sur tout ce qui regardoit les oiseaux, les poissons, & les animaux de toute espéce : dépense qui monta à plus de huit cens talens, c'est-à-dire à plus de huit cens mille écus. Aristote composa sur cette matiére cinquante volumes, dont il n'en reste que dix. *Plin. lib. 8. cap. 16.* *Athen. lib. 9. pag. 398.*

On a pensé bien diversement, dans l'Université de Paris, des écrits d'Aristote selon la différence des tems. Dans le Concile de Sens tenu à Paris en 1209 on ordonna de bruler tous ses livres, avec défense de les lire, de les écrire, ou de les garder. On apporta ensuite quelque modération & quelque tempérament à la rigueur de cette défense. Enfin, par un Décret de deux Cardinaux que le Pape Urbain V. envoia à Paris l'an 1366 pour réformer l'Université, tous les Livres d'Aristote y furent permis : Décret qui fut renouvellé & confirmé en 1452 par le Cardinal d'Etouteville. Depuis ce tems-là, la doctrine d'Aristote a toujours prévalu

dans l'Université de Paris, jusqu'à ce que les heureuses découvertes du dernier siécle aient ouvert les yeux aux Savans, & leur aient fait embrasser un Systême de Philosophie bien différent des anciennes opinions de l'Ecole. Mais comme autrefois on a admiré Aristote au delà des justes bornes, aussi peut-être le méprise-t-on aujourd'hui plus qu'il ne le mérite.

Successeurs d'Aristote.

Laërt. THEOPHRASTE étoit de l'île de Lesbos. Aristote, avant que de se retirer à Chalcis, le désigna pour son successeur. Il remplit donc la place de son Maître avec un tel succès & une telle réputation, que le nombre de ses auditeurs alla jusqu'à deux mille. Démétrius de Phalére fut un de ses disciples, & de ses intimes amis. La beauté & la délicatesse de son éloquence lui fit donner le nom de Théophraste, qui signifie *divin parleur*.

C'est [a] de lui que Cicéron raconte

a Ut ego jam non mirer illud Theophrasto accidisse quod dicitur, cùm percontaretur ex anicula quadam quanti aliquid venderet? & respondisset illa, atque addidisset: *Hospes, non pote minoris:* tulisse eum molestè, se non effugere hospitis spe-

une chose assez particuliére. Il disputoit avec une marchande sur le prix de quelque chose qu'il vouloit acheter. La bonne vieille lui répondit : *Non, Monsieur l'étranger, vous ne l'aurez pas à moins.* Il fut extrêmement surpris, & même fâché, qu'après avoir passé une partie de sa vie à Athénes, dont il se piquoit de parler le langage en perfection, on reconnût pourtant encore qu'il étoit étranger. Mais ce fut son attention même à la pureté du langage Attique, qui allant jusqu'à l'excès le fit reconnoitre pour étranger, comme l'observe Quintilien. Quel goût il y avoit à Athénes, jusques dans le petit peuple !

Il ne croioit pas, non plus qu'Aristote, que sans les biens & les commodités de la vie, on pût jouir ici d'une vraie béatitude : en quoi, dit [a] Cicéron, il dégrada la vertu, & la dépouilla de sa plus grande gloire, la réduisant à l'impuis-

ciem, cùm ætatem ageret Athenis, optiméque loqueretur *In Brut. n.* 172.

Quomodo & illa Attica anus Theophrastum, hominem alioqui disertissimum, annotata unius affectatione verbi, hospitem dixit : nec alio se id reprehendisse interrogata respondit, quàm quòd nimium Atticè loqueretur. *Quintil. lib.* 8. *cap.* 1

a Spoliavit virtutem suo decore, imbecillemque reddidit, quód negavit in ea sola positum esse beatè vivere. *Academ. Quæst. lib.* 1. *n.* 33.

ſance de rendre par elle-même l'homme heureux. Il attribue la ſuprême Divinité, dans un endroit, à l'Intelligence; dans un autre, au ciel en général; & après cela, aux aſtres en particulier.

Lib. 1. de nat. deor. n. 35.

Il mourut à l'âge de 85 ans, épuiſé de travaux & de veilles. On dit qu'en mourant il murmura fort contre la nature, de ce qu'elle accordoit une longue vie aux cerfs & aux corneilles, qui n'en tirent aucune utilité; pendant qu'elle abrégeoit le cours de celle des hommes, qu'une plus longue vie mettroit en état de parvenir à une connoiſſance parfaite des ſciences: murmure également inutile & injuſte, & que la raiſon ſeule a appris à pluſieurs des Anciens à condanner comme une eſpéce de révolte contre la volonté divine. *Quid enim eſt aliud gigantum more bellare cum diis, niſi naturæ repugnare?*

Tuſc. Quæſt lib. 3. n. 69.

Cic. de Senect. n. 5.

Laërt. STRATON étoit de Lampſaque. Il s'appliqua beaucoup à la Phyſique, & peu à la morale, ce qui lui fit donner le nom de *Phyſicien.* Il commença à tenir ſon école la 3ᵉ année de la CXXIIIᵉ Olympiade, & il y enſeigna pendant 18 ans. Il fut maître de Ptolémée Philadelphe.

An.M.3718.

LYCON, de la Troade. Il gouverna ſon école pendant 40 ans.

ARISTON. CRITOLAUS. Ce dernier étoit un des trois Ambassadeurs que les Athéniens envoiérent à Rome la 2e année de la CXLe Olympiade, & la 534 de Rome. An.M. 3731.

DIODORE. Ce fut un des derniers qui se distinguérent dans la secte des Philosophes Péripatéticiens.

ARTICLE SIXIEME.

De la secte des Cyniques.

ANTISTHENE.

Les Philosophes Cyniques doivent leur origine & leur établissement à Antisthéne, disciple de Socrate. Cette secte tira son nom du lieu où son fondateur enseignoit, appellé * *Cynosarge*, qui étoit dans un fauxbourg d'Athénes. Si cette origine est la vraie, au moins ne peut-on douter que leur impudence ne leur ait bien confirmé un nom que le lieu leur avoit donné. Antisthéne menoit une vie fort dure, & n'avoit pour tout habit qu'un méchant manteau. Il avoit une longue barbe, un bâton à la main, une besace sur le dos. Il comptoit pour rien la noblesse & les Laërt.

* *Ce mot signifie un chien blanc, ou promt & vite.*

prend, dit-il, *que je conserve encore du superflu*, & il cassa son écuelle. Il marchoit toujours les piés nuds, sans porter jamais de sandales, non pas même lorsque la terre étoit couverte de neige. Un tonneau lui servoit de logis : il le promenoit par tout devant lui ; & il n'eut point d'autre maison. On sait ce qu'il dit à Alexandre, qui l'alla visiter à Corinthe ; & la célébre parole de ce Prince, *Je voudrois être Diogéne, si je n'étois pas Alexandre.* Juvenal, [a] en effet, trouve l'habitant du tonneau plus grand & plus heureux que le conquérant de l'Univers. L'un ne souhaitoit rien, & le monde entier ne suffisoit pas à l'autre. Sénéque [b] ne se trompe donc pas, quand il dit qu'Alexandre, le plus fier des hommes, & qui croioit que tout devoit trembler devant lui, le céda ce jour-là à Diogéne, aiant trouvé en lui un homme à qui il ne pouvoit ni rien donner, ni rien ôter.

Au reste il ne faut pas croire qu'avec

a Sensit Alexander, testa cùm vidit in illa
Magnum habitatorem, quanto felicior hic, qui
Nil cuperet, quàm qui totum sibi posceret orbem.

b Quidni victus sit illo die, quo homo, supra mensuram humanæ superbiæ tumens, vidit aliquem cui nec dare quidquam posset nec eripere? *Senec. de Benef. lib. 5. cap. 6.*

son manteau plein de piéces, sa besace, & son tonneau, il en fût plus humble. Il tiroit autant de vanité de toutes ces choses, qu'Alexandre en pouvoit tirer de la conquête de toute la terre. Etant entré un jour chez Platon, qui étoit meublé assez magnifiquement, il se mit à deux piés sur un beau tapis, & dit ; *je foule aux piés le faste de Platon. Oui*, répliqua celui-ci, *mais par une autre sorte de faste.*

Ælian. lib. 9. cap. 29.

Diog. Laërt.

Il avoit un souverain mépris pour tout le genre humain. Se promenant en plein midi une lanterne allumée à la main, on lui demanda ce qu'il cherchoit: *Je cherche un homme,* répondit-il.

Il vit un jour un homme qui se faisoit chausser par un esclave. *Tu ne seras pas content*, dit-il, *jusqu'à ce qu'il te mouche. De quoi te servent tes mains ?*

Une autre fois en passant il vit des Juges qui menoient au supplice un homme qui avoit volé une petite fiole dans le Trésor public. *Voila de grands voleurs*, disoit-il, *qui en conduisent un petit.*

Des parens, qui lui présentoient un jeune homme pour être son disciple, lui en disoient tous les biens imaginables: qu'il étoit sage, de bonnes mœurs, & qu'il savoit beaucoup. Diogéne

écouta tout fort tranquillement. *Puisqu'il est si accompli*, dit-il, *il n'a aucun besoin de moi.*

On l'a accusé de parler & de penser mal de la divinité. Il disoit que le bonheur constant d'Harpalus, qui passoit généralement pour un voleur & un brigand, portoit témoignage contre les dieux. *De nat. deor. lib. 3. n. 83.*

Parmi d'excellentes maximes de morale, il en avoit aussi de très pernicieuses. Il regardoit la pudeur comme une foiblesse, & ne craignoit point de braver avec effronterie tous les sentimens de retenue & de honte naturelle. En général, le caractére des Cyniques étoit d'outrer tout en matiére de morale, & de rendre la vertu même, s'il étoit possible, haïssable par les excès & les travers auxquels ils la portoient.

Insani sapiens nomen ferat, æquus iniqui,
Ultra, quàm satis est, virtutem si petat ipsam. *Horat. Epist. 6. lib. 1.*

Son Historien lui donne une éloquence fort persuasive, & en raporte des effets merveilleux. Onésicrite avoit envoié à Athénes un de ses fils. Ce jeune homme aiant entendu quelques leçons de Diogéne, se fixa dans cette ville. Son frere aîné, bientôt après, en fit au- *Diog. Laërt.*

tant. Onésicrite lui-même, aiant eu la curiosité d'entendre ce Philosophe, devint son disciple, tant l'éloquence de Diogéne avoit d'attraits. Cet Onésicrite étoit un homme important. Il fut fort considéré d'Alexandre, il le suivit dans ses guerres, il y eut des emplois de distinction, & il composa une Histoire qui renfermoit les commencemens de la vie d'Alexandre. Phocion, encore plus illustre que lui, fut disciple de Diogéne, aussi bien que Stilpon de Mégare.

Plut. in Alex. pag. 701.

Diogéne, en passant à l'île d'Egine, fut pris par des Pirates, qui l'amenérent en Créte, & l'exposérent en vente. Il répondit au Crieur qui lui demandoit : *Que savez-vous faire?* qu'il savoit commander aux hommes, & le pressa de dire, *Qui est-ce qui veut acheter son maître?* Un Corinthien, appellé Xéniade, l'acheta, & l'aiant mené avec lui à Corinthe, le donna pour précepteur à ses fils. Il lui confia aussi toute l'intendance de sa maison. Diogéne s'acquitta si bien de tous ces emplois, que Xéniade ne pouvoit se lasser de dire par tout, *Un bon génie est entré chez moi.* Les amis de Diogéne voulurent le racheter. *Vous n'êtes pas sages*, leur dit-il. *Les lions ne sont pas esclaves de ceux qui les nourrissent, mais ceux-ci sont les va-*

Diog. Laërt.

lets des lions. Il éleva très bien les enfans de Xéniade, & s'en fit fort aimer. Il vieillit dans cette maison, & quelques-uns disent qu'il y mourut.

Il ordonna en mourant qu'on laissât son corps sur la terre sans l'inhumer. » Quoi ! lui dirent ses amis, vous demeurerez exposé aux bêtes farouches » & aux oiseaux ? Non, répondit-il, » vous mettrez auprès de moi un bâton, » afin que je les chasse. Et comment le » pourrez-vous, dirent-ils, puisque » vous n'aurez plus de sentiment ? Que » m'importe donc, répliqua le Cynique, d'être mangé par les bêtes, puisque je n'en sentirai rien ? *Tusc. Quæst. lib. 1. n. 104.*

On n'eut point d'égard à cette grande indifférence de Diogéne pour la sépulture. Il fut enterré magnifiquement près de la porte qui étoit vers l'Isthme. On érigea à côté de son tombeau une colonne, sur laquelle on plaça un chien de marbre de Paros.

Il mourut âgé de près de quatre-vingts-dix ans, selon quelques-uns le jour même de la mort d'Alexandre : mais d'autres le font survivre de quelques années à ce Prince.

CRATÈS.

Cratès le Cynique fut un des prin- *Diog. Laërt.*

cipaux disciples de Diogéne. Il étoit Thébain, d'une famille très considérable, & qui possédoit de grands biens. Il vendit tout son patrimoine, dont il tira plus de deux cens talens, qu'il mit entre les mains d'un banquier, & le pria de les rendre à ses enfans en cas qu'ils se trouvassent avoir peu d'esprit : mais s'ils avoient assez d'élévation pour être Philosophes, il lui permit de distribuer cet argent aux citoiens de Thébes, parce que les Philosophes n'avoient besoin de rien. Toujours de l'excès & du travers jusques dans les actions louables par elles-mêmes.

Deux cens mille écus.

Hypparchia, sœur de Métrocle l'Orateur, charmée des maniéres libres de Cratès, voulut absolument l'épouser malgré l'opposition de tous ses parens. Cratès, à qui ils s'étoient adressés, fit de son côté tout ce qu'il put pour la détourner de ce mariage. S'étant dépouillé devant elle pour lui faire voir sa bosse & son corps tout de travers, & aiant jetté par terre son manteau, sa besace, & son bâton : *Voila toutes mes richesses*, dit-il, *& ma femme n'en doit prétendre d'autres pour elle-même.* Elle persista dans son dessein, épousa ce bossu, s'habilla en Cynique, & devint encore plus effrontée que son mari.

L'effronterie étoit le caractére dominant de ces Philosophes. Ils reprochoient aux autres leurs défauts sans garder aucun ménagement, ajoutant même à leurs reproches un air de mépris & d'insulte. C'est ce qui, selon quelques uns, leur fit donner le nom de Cyniques, parce qu'ils étoient mordans, & qu'ils aboioient après tout le monde comme des chiens; & aussi parce qu'ils n'avoient honte de rien, & qu'ils tenoient qu'il étoit permis de tout faire en public sans pudeur & sans retenue.

Cratès fleurissoit à Thébes vers la CXIIIe Olympiade, & effaçoit tous les autres Cyniques de ce tems. C'est lui qui a été le maître de Zénon, chef de la secte des Stoïciens si renommée. AN.M. 3672.

ARTICLE SEPTIEME.

Des Stoïciens.

ZENON.

ZENON étoit de la ville de Cittie dans l'île de Cypre. Comme il revenoit d'acheter de la pourpre de Phénicie, car il s'étoit d'abord appliqué au commerce, il fit naufrage au port de Pyrée. Cette perte le rendit fort triste. Il se retira à Athénes, entra chez un Libraire, se mit à lire un livre de Xénophon, dont *Diog. Laert.*

la lecture lui causa un plaisir infini, & lui fit oublier son chagrin. Il demanda au Libraire où demeuroient ces sortes de gens dont parloit Xénophon. Cratès le Cynique passa par hazard dans ce moment. Le Libraire le montra du bout du doit à Zénon, & l'exhorta à le suivre.

An. M. 3671. Il commença en effet dès ce jour-là à être son disciple : il étoit pour lors âgé de trente ans. Il sentit bientôt tout le prix & toute l'utilité de la Philosophie. Il se félicitoit lui-même sur le malheur qui lui étoit arrivé, & disoit souvent que jamais navigation n'avoit été aussi heureuse pour lui, que celle où il avoit fait naufrage. La morale des Cyniques lui plut fort, mais il ne put goûter leur impudence & leur effronterie.

Après avoir étudié dix ans sous Cratès, & passé dix autres années chez Stilpon de Mégare, Xénocrate, & Polémon, il établit à Athénes une

An. M. 3691. nouvelle secte. Sa réputation ne tarda guéres à se répandre dans toute la Gréce. Il devint en peu de tems le plus distingué des Philosophes du pays. Comme il enseignoit ordinairement dans une galerie, ses sectateurs furent appellés *Stoïciens*, du mot grec στοὰ qui signifie galerie, portique.

Aiant rencontré un jeune homme, qui, plein d'estime pour lui-même, & se croiant fort habile, prenoit toujours la parole dans les assemblées : *Souvenez-vous*, lui dit-il, *que la nature nous a donné deux oreilles & une seule bouche, pour nous apprendre qu'il faut plus écouter que parler.*

Zénon vécut jusqu'à l'âge de 98 ans, sans avoir jamais eu aucune incommodité. Il y avoit quarante-huit ans qu'il enseignoit sans interruption, & soixante-huit qu'il avoit commencé de s'appliquer à la Philosophie sous Cratès le Cynique. Eusébe met sa mort à la CXXIXe Olympiade. Il fut fort regretté. Quand Antigone Roi de Macédoine en apprit la nouvelle, il en fut sensiblement touché. Les Athéniens lui firent ériger un tombeau dans le bourg de Céramique, & par un Décret public, où ils faisoient son éloge comme d'un Philosophe qui avoit perpétuellement excité à la vertu les jeunes gens qui étoient sous sa discipline, & qui avoit toujours mené une vie conforme aux préceptes qu'il enseignoit; ils lui décernérent une couronne d'or, & lui firent rendre des honneurs extraordinaires : » Afin, dit le

Laërt.

AN.M. 3740.

„ Décret, que tout le monde sache
„ que les Athéniens ont soin d'hono-
„ rer les gens d'un mérite distingué &
„ pendant leur vie, & après leur mort.
Rien ne fait plus d'honneur à une nation que des sentimens si nobles & si généreux, qui partent d'un grand fonds d'estime pour la science & pour la vertu.

J'ai déja remarqué ailleurs qu'une nation voisine, je parle de l'Angleterre, se distingue par cette estime qu'elle fait des grands hommes en ce genre, & par la reconnoissance qu'elle marque à ceux qui ont relevé la gloire de leur patrie.

CLEANTHE.

Laërt. CLEANTHE étoit d'Assos dans la Troade. Il n'avoit que quatre dragmes, c'est-à-dire quarante sols, quand il entra à Athénes. Il se rendit fort recommandable par la patience courageuse avec laquelle il soutenoit les plus durs & les plus pénibles travaux. Il passoit la nuit presque entiére à puiser de l'eau pour un jardinier, afin d'avoir de quoi vivre, & de pouvoir s'appliquer à l'étude de la Philosophie pendant le jour. Cité devant les Ju-

ges de l'Aréopage, pour rendre compte, selon que l'ordonnoit une loi de Solon, de quoi il vivoit, il produisit en temoignage le Jardinier, & sans doute ses propres mains endurcies par le travail, & pleines de callosités. Les Juges, ravis en admiration, ordonnérent qu'on lui fournît du Trésor public dix mines, c'est-à-dire six cens livres. Zénon lui défendit de les accepter: tant la pauvreté étoit en honneur parmi ces Philosophes? Il remplit la chaire du Portique avec beaucoup de réputation.

Il avoit naturellement l'esprit pesant & tardif; mais il surmonta ce défaut par une application opiniâtre au travail. L'éloquence n'étoit pas son talent. Il[a] s'avisa pourtant de composer une Rhétorique, aussi bien que Chrysippe dont il sera bientôt parlé: mais l'un & l'autre avec si peu de succès, que si l'on en croit Cicéron bon juge certainement en cette matiére, ces ouvrages n'étoient propres qu'à rendre un homme muet.

a Scripsit artem Rhetoricam Cleanthes, Chrysippus etiam, sed sic, ut, si quis obtumescere concupierit, nihil aliud legere debeat. *De finibus, lib. 4. n. 7.*

CHRYSIPPE.

Laërt. CHRYSIPPE étoit de Soli ville de Cilicie. Il avoit l'esprit fort subtil & propre aux disputes de la dialectique où il s'étoit fort exercé, & sur laquelle il avoit fait plusieurs traités. Diogéne Laërce les fait monter à plus de trois cens. On prétend que ce qui l'engagea à écrire beaucoup, fut l'envie qu'il portoit à Epicure, qui avoit fait plus de Livres qu'aucun autre Philosophe : mais il n'égala jamais ce concurrent. Ses ouvrages étoient peu travaillés, & par une suite nécessaire peu corrects, pleins de répétitions ennuieuses, & souvent même de contradictions. C'étoit le défaut ordinaire des Stoïciens, de mêler beaucoup de subtilité & de sécheresse dans leurs disputes soit de vive voix, soit par écrit. Ils évitoient ce semble avec autant de soin tout agrément dans le stile comme tout relâchement dans les mœurs. Cicéron[a] ne les blâ-

[a] Videmus iisdem de rebus jejunè quosdam & exiliter, ut eum, quem acutissimum ferunt, Chrysippum, disputavisse, neque ob eam rem Philosophiæ non satisfecisse, quòd non habuerunt hanc dicendi ex arte alienam facultatem. *De Orat. lib.* 1. *n.* 49.

moit pas beaucoup de manquer d'un talent entiérement étranger à leur profession, & qui n'y etoit pas absolument nécessaire. *Si*[a] *un Philosophe*, dit-il, *a de l'éloquence, je lui en sai bon gré : s'il n'en a point, je ne lui en fais pas un crime.* Il[b] se contentoit qu'ils fussent clairs & intelligibles ; & c'est par où il estimoit Epicure.

Quintilien cite souvent avec éloge un ouvrage que Chrysippe avoit fait sur l'éducation des enfans.

Il s'associa pendant quelque tems aux Académiciens, soutenant à leur maniére sur un même sujet le pour & le contre. Les Stoiciens se plaignirent de ce que Chrysippe avoit ramassé tant & de si forts argumens pour le systême des Académiciens, qu'il ne put ensuite les réfuter, ce qui avoit fourni des armes à Carnéade leur antagoniste. *Academ. lib. 4. n. 7.*

Sa doctrine, sur plusieurs points, ne faisoit pas d'honneur à sa Secte, & n'étoit capable que de la décrier. Il croioit les dieux périssables, & soute- *Plut. contra Stoic. pag. 1074. 1075. Laert.*

a A Philosopho, si afferat eloquentiam, non aspernor : si non habeat, non admodum flagitem. *De Finib. lib. 1. n. 15.*

b Oratio me istius Philosophi non offendit. Nam & complectitur verbis quod vult, & dicit planè quod intelligam. *Ibid.*

noit qu'ils périroient en effet dans l'incendie du monde. Il permettoit les inceſtes les plus crians & les plus abominables : & admettoit la communauté des femmes parmi les Sages. Il avoit compoſé pluſieurs écrits remplis d'obſcénités qui faiſoient horreur. Voilà ce qu'étoit le Philoſophe [a] qui paſſoit pour le plus ferme appui du Portique, c'eſt-à-dire de la ſecte la plus ſévére du paganiſme.

Il doit paroitre étonnant après cela que [b] Séneque faſſe de ce Philoſophe, en le joignant à Zénon, un éloge ſi magnifique, juſqu'à dire de l'un & de l'autre, qu'ils ont fait de plus grandes choſes par les travaux de leur cabinet, que s'ils avoient commandé des armées, rempli les premiéres places d'un Etat, établi de ſages loix ; & qu'il les conſidére comme des Légiſlateurs, non d'une ſeule ville, mais du genre humain entier.

AN. M. 3793. Chryſippe mourut dans l'Olympiade CXLIII. On lui dreſſa un tom-

a Fulcire putatur porticum Stoicorum. *Academ. 4. n. 75.*

b Nos certè ſumus, qui dicimus, & Zenonem & Chryſippum majora egiſſe, quàm ſi duxiſſent exercitus, geſſiſſent honores, leges tuliſſent, quas, non uni civitati, ſed toti humano generi tulerunt. *Senec. de Ot. ſap. cap. 32.*

beau parmi ceux des plus illustres Athéniens. Sa statue se voioit dans le Céramique.

DIOGÉNE LE BABYLONIEN.

Diogene le Babylonien étoit ainsi appellé, parce que Séleucie sa patrie étoit voisine de Babylone. Il étoit un des trois Philosophes qu'Athénes députa vers les Romains.

Il fit paroitre une grande modération & une grande tranquillité d'ame dans une conjoncture, capable d'émouvoir l'homme le plus doux & le plus patient. Il [a] faisoit une dissertation sur la colére. Un jeune homme, pétulant & effronté à l'excès, lui cracha au visage, apparemment pour voir s'il mettroit en pratique les leçons qu'il donnoit aux autres. Le Philosophe, sans paroitre ému, & sans hausser le ton, dit froidement : *je ne me fâche point : mais je doute néanmoins si je devrois me fâcher*. Ce doute convenoit-il à un Stoicien ?

a Ei de ira cùm maximè differenti adolescens protervus inspuit. Tulit hoc ille leniter ac sapienter. Non quidem, inquit, irascor : sed dubito tamen an irasci oporteat. *Senec. de Ira, lib. 3. cap. 38.*

ANTIPATER.

Antipater étoit de Sidon. Il est souvent parlé de lui dans le IVe Livre des Questions Académiques comme de l'un des Stoïciens les plus habiles & les plus estimés. Il avoit été disciple de Diogéne le Babylonien, & Posidonius fut le sien.

PANETIUS.

Strab. l. 14. pag. 655. Panetius a été, sans contredit, un des plus célébres Philosophes de la Secte Stoïcienne. Il étoit Rhodien, & ses ancêtres avoient commandé les armées de la République. On peut placer sa naissance vers le milieu de la
An. M. 3814. CXLVIII e Olympiade.

Il répondit parfaitement aux soins particuliers qu'on avoit pris de son éducation, & se livra tout entier à l'étude de la Philosophie. L'inclination, peutêtre les préjugés, le déterminérent en faveur de la Secte des Stoïciens, alors très accréditée. Antipater de Tarse fut son Maître. Il l'écouta en homme qui connoissoit les droits de la raison; & malgré la déférence aveugle avec laquelle les Stoïciens recevoient les décisions des fondateurs

* De Divin. lib. 1. n. 6.

dateurs du Portique, Panétius abandonna sans scrupule celles qui ne lui parurent pas suffisamment établies.

Pour satisfaire son désir d'apprendre, qui étoit sa passion dominante, il quitta Rhodes, peu touché des avantages auxquels sembloit le destiner la grandeur de sa naissance. Les personnes les plus distinguées en tout genre de Litérature se rassembloient ordinairement à Athénes, & les Stoïciens y avoient une Ecole fameuse. Panétius la fréquenta avec assiduité, & en soutint dans la suite la réputation avec éclat. Les Athéniens, résolus de se l'attacher, lui offrirent le droit de bourgeoisie : il les en remercia. » Un homme modeste, leur dit-il au raport de Proclus, » doit se con- » tenter d'une seule patrie.« En quoi il imitoit Zénon, qui, dans la crainte de blesser ses citoiens, ne voulut point accepter la même grace.

Procl. in Hesiod. pag. 151.

Plut. de Stoïc. repugn. pag. 1034.

Le nom de Panétius ne tarda guéres à passer les mers. Les sciences, depuis quelque tems, avoient fait à Rome des progrès considérables. Les Grands les cultivoient à l'envi, & ceux que leur naissance ou leur capacité avoient mis à la tête des affaires, se fai-

soient un honneur de les protéger efficacement. Voilà les circonstances dans lesquelles Panétius vint à Rome. Il y étoit ardemment souhaité. La jeune Noblesse courut à ses leçons, & il compta parmi ses disciples les Lélius & les Scipions. Une amitié tendre les unit depuis ; & Panétius, comme le témoignent plusieurs Ecrivains, accompagna Scipion dans ses diverses expéditions. En revanche, cet illustre Romain lui donna dans une occasion éclatante, des marques de la confiance la plus flateuse. Panétius a fut le seul sur lequel il jetta les yeux, lorsque le Sénat le nomma son Ambassadeur auprès des peuples & des Rois de l'Orient alliés de la république. Les liaisons de Panétius avec Scipion ne furent pas inutiles aux Rhodiens, qui emploiérent souvent avec succès le crédit de leur compatriote.

Plut. in Moral. pag. 814.

On ne sait point précisément l'année de sa mort. Cicéron nous apprend que Panétius a vécu trente ans après avoir publié le Traité des devoirs de l'homme, que Cicéron a fondu dans le sien : mais on ne sait pas en quel

a P. Africani historiæ loquuntur, in legatione illa nobili quam obiit, Panætium unum omnino comitem fuisse. *Acad. Quæst. lib. 4. n. 5.*

tems ce Traité a paru. On peut juger qu'il le publia à la fleur de son âge. Le cas & l'usage que Cicéron en a fait en traitant la même matiére, sont de bons garands de l'excellence de cet Ouvrage, dont la perte doit être regrettée. Il en avoit composé beaucoup d'autres, dont on peut voir le dénombrement dans le Mémoire de M. l'Abbé Sevin sur la vie & sur les ouvrages de Panétius, que je n'ai fait qu'extraire dans ce que j'en ai raporté ici.

Tome X. des Mém. de l'Acad. des Belles Lettres.

Il faut avouer à la louange des Stoïciens, que moins occupés que les autres Philosophes de spéculations frivoles & souvent dangereuses, ils consacroient leurs veilles à l'éclaircissement de ces grands principes de la Morale, qui sont le plus ferme appui de la société : a mais la sécheresse & la dureté, qui régnoient dans leurs écrits aussi bien que dans leurs mœurs, rebutoient la plupart des Lecteurs, & diminuoient beaucoup l'utilité qu'on en auroit pu tirer. L'exemple des fon-

a Stoïci horridiores evadunt, asperiores, duriores & oratione & moribus. Quam illorum tristitiam atque asperitatem fugiens Panætius, nec acerbitatem sententiarum, nec disserendi spinas probavit : fuitque in altero genere mitior, in altero illustrior. *De finib. lib. 4. n. 78. 79.*

dateurs du Portique, Cléanthe & Chrysippe, ne séduisit point Panétius. Attentif aux intérêts du public, & persuadé que l'utile ne passe d'ordinaire qu'à la faveur de l'agréable, à la solidité du raisonnement il joignit la beauté & l'élégance du stile, & répandit dans ses Ouvrages les graces & les ornemens dont ils étoient susceptibles.

POSIDONIUS.

POSIDONIUS étoit d'Apamée en Syrie, mais il passa la plus grande partie de sa vie à Rhodes, où il enseigna la Philosophie avec grande réputation, & fut emploié au gouvernement avec un pareil succès.

Pompée au retour de son expédition contre Mithridate, passa par Rhodes pour le voir. Il le trouva malade. Nous verrons dans la suite comment se passa cette visite.

EPICTETE.

JE FEROIS injure à la secte des Stoïciens, si dans le dénombrement de ceux qui s'y sont attachés, j'omettois Epictéte, celui peutêtre de tous ces philosophes qui lui a fait le plus d'honneur, par la sublimité de ses sen-

timens, & par la régularité de sa conduite.

Epictéte étoit né à Hiérapolis, ville de Phrygie, vis-à-vis de Laodicée. La bassesse de son origine nous a dérobé la connoissance de ses parens. Il fut esclave d'un Epaphrodite, nommé par Suidas *un des Gardes de Néron* ; & c'est d'où lui fut donné le nom d'Epictéte, qui signifie *serviteur acheté*, *esclave*. On ne sait ni par quel accident il fut mené à Rome, ni comment il fut vendu ou donné à Epaphrodite : on sait seulement qu'il fut son esclave. Epictéte fut apparemment mis en liberté. Il fut toujours attaché à la philosophie des Stoïciens, qui étoit alors la secte la plus parfaite & la plus sévére.

Il vécut à Rome jusqu'à l'Edit de Domitien, qui en chassa tous les Philosophes. Si [a] l'on en croit Quintilien, plusieurs d'entr'eux cachoient de grands vices sous un si beau nom ; & ils s'étoient fait la réputation de Philosophes, non par leur vertu & leur science, mais par un visage triste & sévére, An. J.C. 94.

a Nostris temporibus sub hoc nomine maxima in plerisque vitia latuerunt. Non enim virtute ac studiis, ut haberentur philosophi, laborabant ; sed vultum, & tristitiam & dissentientem à ceteris habitum pessimis moribus prætendebant. *Quintil. lib. 1. in Proœm.*

& par une singularité d'habit & de maniéres, qui servoit de masque à des mœurs très corrompues. Peutêtre Quintilien charge-t-il un peu ce portrait, pour faire plaisir à l'Empereur : ce qui est certain, c'est qu'on ne peut en aucune sorte l'appliquer à Epictéte.

Au sortir de Rome, il alla s'établir à Nicopolis, ville considérable d'Epire, où il passa plusieurs années, toujours dans une grande pauvreté, mais toujours fort honoré & fort respecté. Il revint ensuite à Rome, sous le régne d'Adrien, de qui il fut fort considéré. On ne marque ni le tems, ni le lieu, ni aucune circonstance de sa mort : il mourut dans une assez grande vieillesse.

Il réduisoit toute sa philosophie à souffrir les maux patiemment, & à se modérer dans les plaisirs, ce qu'il exprimoit par ces deux mots Grecs. *ἀνέχου καὶ ἀπέχου* : *sustine & abstine*.

Orig. in Cels, lib. 7. Celse, qui a écrit contre les Chrétiens, dit que son Maître lui serrant la jambe avec beaucoup de violence, il lui dit sans s'émouvoir, & comme en riant : *Mais vous m'allez casser la jambe.* Et comme cela fut arrivé, il lui dit du même ton : *Ne vous l'avois-je pas bien dit que vous me la casseriez ?*

Lucien se moque d'un homme qui avoit acheté très * cher la lampe d'Epictéte, quoiqu'elle ne fût que de terre; comme s'il se fût imaginé qu'en s'en servant, il deviendroit aussi habile que cet admirable & vénérable vieillard.

Lucian. adverf. indoct. pag. 548.

* Trois mille dragmes, c'est-à-dire quinze cens livres.

Epictéte avoit composé plusieurs Ecrits, dont il ne nous reste que son *Enchiridion* ou *Manuel*. Mais Arrien, son disciple, a fait un grand Ouvrage, qu'il prétend n'être composé que des choses qu'il lui avoit oui dire, & qu'il avoit recueillies, autant qu'il avoit pu, dans les mêmes termes. Des huit Livres qui formoient cet Ouvrage, nous n'en avons que quatre.

Stobée nous a conservé quelques sentences de ce Philosophe, qui étoient échapées à la diligence de son disciple. J'en citerai deux ou trois.

» Il ne dépend pas de toi d'être riche, mais il dépend de toi d'être heureux. Les richesses même ne sont pas toujours un bien, & certainement elles sont toujours de peu de durée; mais le bonheur qui vient de la sagesse, dure toujours.

» Quand tu vois une vipére ou un serpent dans une boéte d'or, l'en

» estimes-tu davantage ? & n'as-tu
» pas toujours pour elle la même hor-
» reur à cause de sa nature mal-faisan-
» ce & venimeuse ? Fais de même à
» l'égard du méchant, quand tu le
» vois environné d'éclat & de richesses.

» Le soleil n'attend point qu'on le
» prie pour faire part de sa lumiére &
» de sa chaleur. A son exemple, fais
» tout le bien qui dépend de toi, sans
» attendre qu'on te le demande.

Voici la priére qu'Epictéte souhaitoit de faire en mourant : elle est tirée d'Arrien. » Seigneur, ai-je violé
» vos commandemens ? Ai-je abusé des
» présens que vous m'avez faits ? Ne
» vous ai-je pas soumis mes sens, mes
» vœux, mes opinions ? Me suis-je
» jamais plaint de vous ? Ai-je accu-
» sé votre Providence ? J'ai été mala-
» de, parce que vous l'avez voulu ;
» & je l'ai voulu de même. J'ai été pau-
» vre, parce que vous l'avez voulu ;
» & j'ai été content de ma pauvreté.
» J'ai été dans la bassesse, parce que
» vous l'avez voulu ; & je n'ai jamais
» desiré d'en sortir. M'avez-vous ja-
» mais vû triste de mon état ? M'avez-
» vous surpris dans l'abbattement &
» dans le murmure ? Je suis encore tout
» prêt à subir tout ce qu'il vous plaira

» ordonner de moi. Le moindre signal
» de votre part est pour moi un ordre
» inviolable. Vous voulez que je sorte
» de ce spectacle magnifique: j'en sors,
» & je vous rends mille très-humbles
» graces de ce que vous avez daigné
» m'y admettre pour me faire voir
» tous vos ouvrages, & pour étaler à
» mes yeux l'ordre admirable avec le-
» quel vous gouvernez cet Univers «.
Quoiqu'il soit aisé de remarquer ici des traits empruntés du Christianisme qui alors commençoit à jetter une grande lumiére, on sent néanmoins un homme bien content de lui-même, & qui, par ses fréquentes interrogations, semble défier la Divinité même, de trouver en lui aucun défaut. Sentiment & priére véritablement dignes d'un Stoïcien, tout fier de sa prétendue vertu! S. Paul, si rempli de bonnes œuvres, ne parloit pas ainsi. ***Je n'ose pas me juger moi-même***, disoit-il. ***Car, encore que ma conscience ne me reproche rien, je ne suis pas justifié pour cela : mais celui qui me juge, c'est le Seigneur.*** Au reste cette priére, toute imparfaite qu'elle est, sera la condannation de beaucoup de Chrétiens. Car elle nous montre qu'une parfaite obéissance, un entier

1. Cor. cap. 4. v. 3. & 4.

dévouement, une pleine résignation à toutes les volontés de Dieu, étoient regardées par le Paganisme même comme des devoirs indispensables de la créature à l'égard de celui de qui elle tient l'être. Ce Philosophe a connu le terme des devoirs & des vertus: il a eu le malheur d'en ignorer le principe.

Epictéte étoit à Rome dans le tems que S. Paul y faisoit tant de conversions, & que le Christianisme naissant brilloit avec tant d'éclat par la constance inouie des fidéles. Mais loin de profiter d'une si vive lumiére, il blasphémoit contre la foi des premiers Chrétiens, & contre le courage héroïque des Martyrs. Dans le IV[e] chapitre du VII[e] Livre d'Arrien, Epictéte, après avoir montré qu'un homme qui sent sa liberté, & qui est persuadé que rien ne lui peut nuire parce qu'il a Dieu pour Libérateur, ne craint ni les satellites ni les épées des Tyrans, ajoute: La folie et la coutume *ont pu porter quelques-uns à les mépriser, comme elles y portent les Galiléens; & la raison & la démonstration ne pourront le faire?* Il n'y avoit rien de plus opposé à la doctrine Evangélique, que l'orgueil Stoïcien.

C'est ainsi que les Chrétiens étoient appellés.

CHAPITRE TROISIEME.

HISTOIRE DES PHILOSOPHES.

De la Secte Italique.

J'Ai déja dit que la ſecte Italique fut ainſi appellée, parce que c'eſt dans cette partie de l'Italie appellée la grande Grèce qu'elle a été établie par Pythagore.

Je partagerai ce Chapitre en deux Articles. Dans le premier j'expoſerai la vie de Pythagore, & celle d'Empédocle le plus célébre de ſes diſciples. Dans le ſecond je raporterai le partage de la ſecte Italique en quatre autres ſectes.

ARTICLE PREMIER.

PYTHAGORE.

La plus commune opinion eſt que Pythagore étoit de Samos, & fils de Mnéſarque Sculpteur. Il fut d'abord diſciple de Phérécide, que l'on met au nombre des ſept Sages. Après la mort de ſon Maître, comme il avoit un deſir extraordinaire de s'inſtruire, & de connoitre les mœurs des étrangers, il abandonna ſa patrie & tout ce qu'il avoit, pour voiager. *Diog. Laërt.*

Il demeura un tems assez considérable en Egypte, pour y converser avec les Prêtres, & pour apprendre d'eux ce qu'il y avoit de plus caché dans les mystéres de leur religion & de leur sagesse. Polycrate écrivit en sa faveur à Amasis Roi d'Egypte, afin qu'il le traitât avec distinction. Pythagore passa ensuite dans le pays des Caldéens, pour connoitre la Science des Mages. On prétend qu'il a pu voir à Babylone Ezéchiel & Daniel, & profiter de leurs lumiéres. Après avoir voiagé dans divers endroits de l'Orient, il alla en Créte, où il fit une liaison très-étroite avec le sage Epiménide. Enfin, après s'être ainsi enrichi de différentes connoissances dans les divers pays qu'il parcourut, il revint à Samos, chargé de précieuses dépouilles qui avoient été le but, & qui étoient le fruit de ses voiages.

An.M. 3440. Av. J.C. 564.

Le chagrin qu'il eut de voir sa patrie opprimée par la tyrannie de Polycrate, lui fit prendre la résolution de s'exiler volontairement. Il passa dans cette partie de l'Italie qui a été appellée la grande Gréce, & s'établit à Crotone dans la maison de Milon le fameux Athléte, où il enseigna la Philosophie. C'est de là que la secte dont il a été l'auteur, s'est appellée Italique.

Avant lui, comme je l'ai déja observé, ceux qui excelloient dans la connoissance de la nature, & qui se rendoient recommandables par une vie réglée & vertueuse, étoient appellés Sages, σοφοί. Ce titre lui paroissant trop fastueux, il en prit un autre, qui faisoit voir qu'il ne s'attribuoit pas la possession de la sagesse, mais seulement le désir de la posséder. Il s'appella donc *Philosophe*, c'est-à-dire Amateur de la sagesse. *Tusc. Quæst. lib. 5. n. 9.*

La réputation de Pythagore se répandit bientôt dans toute l'Italie, & lui attira un grand nombre de disciples. Quelques-uns ont mis de ce nombre Numa, qui fut élu roi de Rome: mais ils se trompent. Pythagore fleurissoit au tems de Tarquin dernier Roi des Romains, c'est-à-dire l'an de Rome 220, ou, selon Tite-Live, sous Servius Tullius. L'erreur * de ceux qui l'ont fait contemporain du Roi Numa, est glorieuse à l'un & à l'autre. Car on ne tomba dans cette pensée que parce qu'on crut que Numa n'auroit pu faire paroitre tant d'habileté & de sagesse dans le gouvernement, s'il *Tusc. Quæst. lib. 1. n. 38.* *AN. M. 3472.* *Tusc. Quæst. lib. 4. n. 2.*

* Ovide a suivi cette fausse tradition au XVe. Livre des Métamorphoses.

n'avoit été disciple de Pythagore. Ce qui est certain, c'est que dans la suite sa réputation étoit fort grande à Rome. Il faloit que l'on y eût conçu une grande idée de ce Philosophe, puisqu'un Oracle, pendant la guerre contre les Samnites, aiant ordonné aux Romains d'ériger deux statues, l'une au plus brave & l'autre au plus sage des Grecs, ils les firent dresser en l'honneur d'Alcibiade & de Pythagore. Pline trouve ce double choix fort étonnant.

Plut. in Num. pag 65. *Plin. lib. 34. cap. 6.*

Il faisoit subir à ses écoliers un rude noviciat de silence, qui duroit pour le moins deux ans : a & il le faisoit durer jusqu'à cinq années pour ceux en qui il reconnoissoit une plus grande démangeaison de parler.

Clem. Alex. Strom. lib. 5.

Ses disciples étoient partagés en deux classes. Les uns étoient simples auditeurs, écoutant & recevant ce qu'on leur enseignoit, sans en demander les raisons, dont on supposoit que leurs esprits n'étoient pas encore capables. Les autres, comme plus formés & plus intelligens, étoient admis à proposer leurs difficultés, à pénétrer plus avant

ἀκουστικοί. *μαθηματικοί.*

a Loquaciores enim vero ferme in quinquennium, velut in exilium vocis, mittebantur. *Apul. in Florid.*

dans les principes de la Philoſophie, & à apprendre les raiſons de tout ce qui leur étoit enſeigné.

Pythagore regardoit la Géométrie, & l'Arithmétique, comme abſolument néceſſaires pour ouvrir l'eſprit des jeunes gens, & pour les diſpoſer à l'étude des grandes vérités. Il faiſoit auſſi grand cas & grand uſage de la Muſique, à laquelle il raportoit tout [a], prétendant que le monde avoit été formé par une ſorte d'harmonie que la lyre a depuis imitée ; & il donnoit des ſons particuliers au mouvement des Sphéres céleſtes qui roulent ſur nos têtes. On [b] dit que les Pythagoriciens avoient coutume en ſe levant, d'éveiller leur eſprit au ſon de la lyre, pour ſe rendre plus propres à agir : & qu'avant de ſe coucher, ils reprenoient leur lyre, dont ils tiroient ſans doute des

a Pythagoras, atque eum ſecuti, acceptam ſine dubio antiquitus opinionem vulgaverunt, mundum ipſum ea ratione eſſe compoſitum, quam poſtea ſit lyra imitata Nec illa modò contenti diſſimilium concordia, quam vocant ἁρμονίαν, ſonum quoque his motibus dederunt. *Quintil. lib. 1. cap. 10.*

b. Pythagoreis certè moris fuit, & cum evigilaſſent, animos ad lyram excitare, quo eſſent ad agendum erectiores ; & cùm ſomnum peterent, ad eandem priùs lenire mentem ; ut, ſi quid fuiſſet turbidiorum cogitationum, componerent. *Quintil. lib. 9, cap. 4.*

sons plus doux, pour se disposer au sommeil, en calmant ce qui pouvoit leur rester des pensées tumultueuses de la journée.

Pythagore avoit une grande autorité sur l'esprit de ses disciples. Il suffisoit qu'il eût avancé quelque chose; sans autre preuve, ils en étoient pleinement convaincus: d'où vint parmi eux cette célébre parole, *le Maître l'a dit*. αὐτος ἔφα. Une réprimande qu'il fit un jour à un de ses écoliers en présence de tous les autres, fut si sensible au jeune homme, qu'il ne put y survivre, & se donna la mort. Depuis ce tems, Pythagore, instruit & infiniment affligé par un si triste exemple, ne censura plus personne qu'en particulier.

Plut. de adul. & amic. discr. pag. 70.

Justin. lib. 20. cap. 4.

Ses leçons, & encore plus ses exemples, produisirent un merveilleux changement dans l'Italie, & sur tout dans Crotone, qui étoit le principal lieu de sa résidence. Justin décrit fort au long la réforme qu'il introduisit dans cette ville. » Il vint, dit-il, à Crotone, & » en aiant trouvé les habitans livrés » généralement au luxe & à la débau-» che, il vint à bout de les rappeller » par son autorité aux régles d'une sa-

» ge frugalité. Il louoit tous les jours
» la vertu, & en faisoit sentir la beau-
» té & les avantages. Il représentoit
» vivement la honte de l'intempéran-
» ce, & faisoit le dénombrement des
» Etats dont ces excès vicieux avoient
» causé la ruine. Ses discours firent une
» telle impression sur les esprits, &
» causérent un changement si général
» dans la ville, qu'on ne la reconnoiss-
» soit plus, & qu'il n'y resta aucunes
» traces de l'ancienne Crotone. Il par-
» loit aux femmes séparément des
» hommes, & aux enfans séparément
» de leurs peres & meres. Il recom-
» mandoit aux femmes les vertus de
» leur sexe, la chasteté & la soumis-
» sion envers leurs maris; aux jeunes
» gens, un profond respect pour leurs
» peres & meres, & du goût pour l'é-
» tude & pour les sciences. Il insistoit
» [a] principalement sur la frugalité me-
» re de toutes les vertus; & il obtint
» des Dames, qu'elles renonçassent

[a] Inter hæc, velut genitricem virtutum frugalitatem omnibus ingerebat, consecutusque disputationum assiduitate erat, ut matronæ auratas vestes, ceteraque dignitatis suæ ornamenta, velut instrumenta luxuriæ, deponerent, eaque omnia delata in Junonis ædem ipsi deæ consecrarent; præ se ferentes, vera ornamenta matronarum pudicitiam, non vestes, esse. *Justin. lib. 20. cap. 4.*

» aux étoffes précieuses & aux riches
» parures, qu'elles faisoient passer
» pour des ornemens nécessaires à leur
» rang, mais qu'il regardoit comme
» l'aliment du luxe & de la corruption;
» & qu'elles en fissent le sacrifice à la
» principale divinité du lieu qui étoit
» Junon; montrant par ce généreux
» dépouillement la pleine conviction
» où elles étoient, que le véritable or-
» nement des Dames étoit une vertu
» sans tache, & non la magnificence
» des habits. On peut juger, ajoute
» l'Historien, de la réforme que pro-
» duisirent parmi les jeunes gens les vi-
» ves exhortations de Pythagore, par
» le succès qu'elles eurent chez les Da-
» mes, attachées pour l'ordinaire à
» leurs parures & à leurs bijoux avec
» une passion presque invincible. *In*
» *juventute quoque quantum profligatum*
» *sit, victi feminarum contumaces ani-*
» *mi manifestant.*

Cette derniére réflexion, qui peint assez au naturel le caractére des Dames, n'est pas particuliére à Justin. S. Jérome remarque aussi, que [a] *le se-*

a Φιλόκοσμον genus fœmineum est: multasque etiam insignis pudicitiæ quamvis nulli virorum, tamen sibi scimus libenter ornari. *Hieron. Epist. ad Gaudent.*

ne aime naturellement la parure. Nous » connoiſſons, dit-il, des Dames d'u- » ne chaſteté reconnue, qui aiment à » ſe parer, non pour plaire aux yeux » d'aucun homme, mais pour ſe plai- » re à elles-mêmes. « Et il ajoute ailleurs, que dans quelques-unes ce goût va juſqu'à un excès que rien ne peut arrêter : *Ad quæ ardent & inſaniunt ſtudia matronarum.* *Hieron. Epiſt. ad Demetr.*

Le zéle de Pythagore ne ſe renferma pas dans ſon Ecole, & ne ſe borna pas à l'inſtruction des particuliers ; mais pénétra juſques dans le palais des Grands. Ce Philoſophe comprit que c'étoit travailler au bonheur & à la réforme de peuples entiers, que d'inſpirer aux Princes & aux premiers Magiſtrats des principes d'honneur, de probité, de juſtice, & d'amour du bien public. Il [a] eut la gloire de former des diſciples, qui furent d'excellens Légiſlateurs : un Zaleucus, un Charondas, & pluſieurs autres, dont les ſages loix furent ſi utiles à la Sicile & à cette partie de l'Italie appellée la Gran-

[a] Zaleuci leges Charondæque laudantur. Hi, non in foro, nec in conſultorum atrio, ſed in Pythagoræ tacito illo ſanctoque ſeceſſu didicerunt jura, quæ florenti tunc Siciliæ & per Italiam Græciæ ponerent. *Senec. Epiſt.* 90.

de Gréce, & qui méritent les plus grandes louanges à plus juste titre que ces fameux Conquérans, qui ne se font connoître dans le monde que par des ravages & des incendies.

Il s'appliquoit fortement à pacifier les guerres dans l'Italie, & les factions intestines qui troubloient les villes. Il ne faut faire la guerre, disoit-il souvent, qu'à ces cinq choses, aux maladies du corps, à l'ignorance de l'esprit, aux passions du cœur, aux séditions des villes, & à la discorde des familles. Voilà cinq ennemis qu'il vouloit qu'on combattît à toute outrance & sans ménagement.

Val. Max. lib. 8. cap. 15. Les habitans de Crotone voulurent que leur Sénat, qui étoit composé de mille personnes, se conduisît en tout par les conseils d'un si grand homme, & ne décidât rien que de concert avec lui, tant il s'étoit acquis de crédit par sa prudence & par son zèle pour le bien public.

Crotone ne fut pas la seule ville qui profita de ses avis: plusieurs [a] autres se ressentirent du bon effet des études de ce Philosophe. Il passoit de l'une à

a Plurimis & opulentissimis urbibus effectus suorum studiorum approbavit. *Val. lib. 8. cap. 7.*

l'autre pour répandre avec plus de fruit & d'abondance ses instructions, & il laissoit dans tous les lieux où il s'arrétoit des traces précieuses de son séjour, par le bon ordre, la discipline, & les sages réglemens qu'il y établissoit.

Il avoit des maximes admirables sur la morale, & vouloit que l'étude de la philosophie tendît uniquement à rendre les hommes semblables à Dieu. C'est l'éloge que donne Hiéroclès à une piéce de poésie, intitulée *Carmen aureum*, (Vers d'or) qui contient les dogmes de ce Philosophe.

Hierocl. in præf. ad. carm. aurea.

Mais il étoit peu éclairé sur la nature même de Dieu. Il [a] croioit que Dieu est une ame répandue dans tous les êtres de la nature, & dont les ames humaines sont tirées : sentiment que Virgile [b] a exprimé en parfaitement beaux vers dans le 4e Livre des Géor-

a Pythagoras censuit Deum animum esse per naturam rerum omnem intentum & commeantem, ex quo animi nostri caperentur. 1. *de Nat. deor. n. 37.*

b Esse apibus partem divinæ mentis & haustus
Æthereos dixere. Deum namque ire per omnes
Terrasque tractusque maris, cœlumque profundum:
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas.

giques. Velléius, dans Cicéron, réfute ce sentiment d'une maniére agréable, mais solide. „ Si cela étoit ainsi, „ dit-il, Dieu seroit déchiré & mis en „ piéces, quand ces ames s'en déta- „ chent. Il souffriroit, & un Dieu n'est „ point capable de souffrir, il souffri- „ roit dans une partie de lui-même, „ quand elles souffrent, comme il leur „ arrive à la plupart. Pourquoi, d'ail- „ leurs, l'esprit de l'homme ignore- „ roit-il quelque chose, s'il étoit Dieu ?

Laërt. La Métempsycose étoit le principal dogme de la philosophie de Pythagore. Il l'avoit emprunté ou des Egyptiens, ou des Brachmanes les anciens sages des Indes. Cette opinion dure encore parmi les idolâtres de l'Inde & de la Chine, & fait le principal fondement de leur religion. Pythagore croioit donc qu'à la mort des hommes leurs ames passoient dans d'autres corps, & que si elles avoient été vicieuses, elles étoient renfermées dans des corps de bêtes immondes ou malheureuses, pour y expier les fautes de la vie passée ; & qu'après une certaine révolution d'années ou de siécles, elles venoient animer d'autres hommes.

Ce Philosophe se glorifioit, sur cette

matiére, d'un privilége tout particulier : car [a] il se vantoit de se souvenir dans quels corps il avoit été avant que d'être Pythagore. Mais il ne remontoit que jusqu'au siége de Troie. Il avoit été premiérement Æthalide, fils putatif de Mercure ; & ayant eu permission de demander à ce dieu tout ce qu'il voudroit, excepté l'immortalité, il lui demanda la grace de se souvenir de toutes choses même après sa mort. Quelque tems après il fut Euphorbe, & reçut de Ménélas une blessure au siége de Troie, dont il mourut. Ensuite son ame passa dans Hermotime ; & pour lors il entra dans le temple d'Apollon au pays des Branchides, & fit voir son bouclier tout pourri, que Ménélas en revenant de Troie avoit consacré à ce dieu pour marque de sa victoire. Depuis il fut un pêcheur de Délos nommé Pyrrhus, & enfin Pythagore.

a Habentque
Tartara Panthoïden iterum Orco
Demissum ; quamvis clypeo Trojana refixo
Tempora testatus, nihil ultra
Nervos atque cutem morti concesserat atræ,
Judice te non sordidus auctor
Naturæ. *Horat. Od. 28. lib. 1.*

Il assuroit que dans un voiage qu'il avoit fait aux enfers, il avoit remarqué l'ame du poéte Hésiode attachée avec des chaînes à une colonne d'airain, où elle se tourmentoit fort. Que pour celle d'Homére, il l'avoit vû pendue à un arbre, où elle étoit environnée de serpens à cause de toutes les faussetés qu'il avoit inventées & attribuées aux dieux; & que les ames des maris qui avoient mal vécu avec leurs femmes, étoient rudement tourmentées dans ce pays-là.

Pour donner plus de poids & de crédit à ses fictions fabuleuses, il avoit usé d'industrie & d'artifice. Dès qu'il fut arrivé en Italie il s'enferma dans un logis souterrain, après avoir prié sa mere de tenir un regître exact de tout ce qui se passeroit. Quand il se fut tenu là autant de tems qu'il le jugea à propos, sa mere, comme ils en étoient convenus, lui fit tenir ses tablettes, où il vit les dattes & les autres circonstances des événemens. Il sortit de ce lieu-là avec un visage pâle & tout défait. Il assembla le peuple, & assura qu'il revenoit des enfers; & afin qu'on ajoutât foi à ce qu'il vouloit faire croire, il commença par

raconter

raconter tout ce qui étoit arrivé pendant ſon abſence. Ce récit toucha & ſurprit tous les auditeurs. On ne douta pas qu'il n'y eût quelque choſe de divin dans Pythagore. Chacun ſe mit à pleurer, & à jetter de grands cris. Les Crotoniates conçurent pour lui une eſtime extraordinaire, reçurent ſes leçons avec avidité, & le priérent de vouloir bien auſſi inſtruire leurs femmes.

Il faloit qu'il y eût dans le peuple une crédulité bien aveugle, ou plutôt une groſſiére ſtupidité, pour ajouter foi à de pareilles réveries, qui ſouvent même ſe contrediſoient. Car il ne paroit pas trop facile de concilier la tranſmigration des ames en différens corps, avec les peines que Pythagore ſuppoſoit que les ames des méchans ſouffroient dans les enfers; & encore moins avec ce qu'il enſeigne ſur la nature des ames. Car, comme le remarque le ſavant Traducteur des Livres de Cicéron ſur la nature des dieux, l'ame des hommes & l'ame des bêtes, ſelon Pythagore, eſt la même ſubſtance, c'eſt-à-dire une particule de cette ame univerſelle, qui eſt Dieu lui-même. Quand donc on dit que

Divinæ particulam auræ. *Horat.*

l'ame de Sardanapale, en punition de ses débauches, passe dans le corps d'un cochon, c'est précisément la même chose que si l'on disoit : Dieu se modifie en cochon, pour se punir lui-même de n'avoir pas été sage & modéré, tandis qu'il étoit modifié en Sardanapale.

Lactance [a] a raison de traiter Pythagore de vieux radoteur, & de dire qu'il faloit qu'il crût parler à des enfans & non à des hommes faits, pour leur débiter d'un air grave & sérieux des fables si absurdes, & des contes de bonnes femmes.

Empédocle son disciple enchérissoit sur les réveries de son Maître, & faisoit une généalogie de son ame encore plus extravagante & plus variée, puisqu'il publioit, au raport d'Athénée, qu'il avoit été fille, garçon, arbrisseau, oiseau, poisson, avant que d'être Empédocle.

Athen. lib. 8. pag. 365.

Mais comment un aussi grand Philosophe que Pythagore, & si estima-

a Videlicet senex vanus (sicut otiosæ aniculæ solent) fabulas tanquam infantibus credulis finxit. Quod si bene sensisset de iis quibus hæc locutus est, si homines eos existimasset, nunquam sibi tam petulanter mentiendi licentiam vindicasset. Sed deridenda hominis levissimi vanitas. *Lactant. divin. Institut. lib. 3. cap. 18.*

ble par beaucoup d'excellentes qualités, a-t-il été conduit à un pareil syſtême? Comment a-t-il pu s'attirer une ſi grande foule de Sectateurs, en leur débitant des opinions capables de revolter tout homme de bon ſens? Comment des peuples entiers, qui d'ailleurs ſont inſtruits & policés, ont-ils conſervé ce dogme juſqu'à nos jours?

Il eſt conſtant que Pythagore, & tous les anciens Philoſophes, quand ils commencérent à philoſopher, trouvérent *le Dogme de l'immortalité de l'ame généralement établi dans les peuples;* & c'eſt ſur ce principe que Pythagore, comme les autres, commença à publier ſa doctrine. Mais quand il s'agiſſoit de fixer ce que cette ame devenoit après la courte fonction qu'elle avoit faite d'animer un corps humain, Pythagore, & tous les Philoſophes avec lui, demeuroient embarraſſés & confondus, ſans pouvoir rien répondre qui fût capable de ſatisfaire un eſprit raiſonnable. Ils ne pouvoient s'accommoder des champs Elyſées pour les vertueux, ni du Styx pour les méchans, pures fictions des Poétes. Ces amuſemens des ames bienheureuſes leur paroiſſoient bien inſipi-

des ; & devoient-ils durer ſans fin, & pendant toute une éternité ? Mais les ames de ceux qui n'avoient fait ni bien ni mal, comme celles des enfans, qu'en faiſoit-on ? Quel étoit leur ſort & leur état ? Que devoient-elles faire pendant toute l'éternité ?

Pour ſe tirer de cette objection fort embarraſſante, quelques Philoſophes deſtinoient les ames des ſages & des gens d'eſprit à contempler le cours des aſtres, l'harmonie des cieux, la naiſſance des vents & des orages, & autres météores, comme l'enſeigne Sénéque, & quelques autres Philoſophes. Mais le commun du monde ne pouvoit avoir part aux joies ſavantes & ſpéculatives de ce paradis Philoſophique. A quoi étoit-il donc occupé dans la ſuite de tous les ſiécles futurs ? On ſentoit bien qu'il ne ſeroit pas d'un Etre auſſi ſage que Dieu, de créer tous les jours des Etres purement ſpirituels pour animer des corps pendant quelques jours, & pour n'avoir plus de fonction le reſte de leur durée. Pourquoi créer tant d'ames d'enfans qui meurent en naiſſant & dans le ſein de leurs meres, ſans avoir pu faire le moindre exercice de leur raiſon ? Eſt-il de la ſa-

gesse de Dieu de produire chaque jour des milliers d'ames nouvelles, & de continuer d'en créer chaque jour d'autres pendant toute l'éternité, lesquelles ne serviront à rien ? Que faire de ces millions infinis d'ames inutiles & oisives ? Quel pouvoit être le but de ces amas d'esprits qui s'accumuloient incessamment, sans destination & sans fin ?

Ces difficultés étoient accablantes pour toutes les sectes des Philosophes. Dans l'impossibilité d'y satisfaire, quelques-uns sont venus à douter de l'immortalité de l'ame, & même à la nier. Les autres qui n'ont pu se résoudre à renoncer à un dogme, que Dieu a gravé trop profondément dans le cœur des hommes pour pouvoir se le dissimuler, se sont vû contraints à les faire passer d'un corps dans un autre : & comme ils ne pouvoient concevoir les peines éternelles, ils ont cru punir suffisamment les méchans en les renfermant dans les corps des bêtes. Et de là ils sont tombés dans les absurdités qu'on leur reproche avec justice. Mais les autres Sectes ne se défendoient guéres mieux des absurdités qui naissoient de leurs différens systêmes.

Je reviens à Pythagore. Par une suite nécessaire de la Métempsycose, il concluoit, & c'étoit un des points capitaux de sa morale, que l'homme commettoit un grand crime, quand il tuoit ou qu'il mangeoit des animaux; parce que tous les animaux, de quelque espéce qu'ils soient, étant animés de la même ame, il y avoit une horrible cruauté à égorger un autre soi-même. C'est ce qu'Ovide, dans l'endroit où il feint que Pythagore débite ses maximes au Roi Numa, décrit ingénieusement à sa maniére dans ces trois vers :

Metamorph. lib. 15.

Heu! quantum scelus est in viscera viscera condi,
Congestoque avidum pinguescere corpore corpus,
Alteriusque animantem animantis vivere letho.

Mais, remarque encore très-spirituellement le Traducteur déja cité, qu'auroit répondu Pythagore à un homme qui lui auroit demandé conformément à ses principes : » Quel mal » fais-je à un poulet en le tuant ? Je ne » fais que lui faire changer de forme, » & il risque bien plus de gagner que de » perdre à ce troc. Peutêtre que son

» ame, tout en sortant de chez lui, » ira animer quelque embrion, qui un » jour sera un grand Monarque, un » grand Philosophe : & au lieu de se » voir captive dans un poulet, à qui » des hommes peu charitables laissent » souffrir dans une basse-cour les in- » jures de l'air, & cent autres incom- » modités, elle se verra logée dans un » assemblage de corpuscules, qui for- » mant le corps, tantôt d'un Epicure, » tantôt d'un César, regorgera de plai- » sirs & d'honneurs.

Le même Philosophe défendoit à ses disciples de manger des féves : d'où vient qu'Horace les appelle parentes ou alliées de Pythagore ; *faba Pythagoræ cognata.* On apporte différentes raisons de cette défense ; entr'autres ; [a] que les féves, par l'enflure qu'elles causent, excitent des vapeurs fort contraires à la tranquillité de l'ame nécessaire à ceux qui s'appliquent à la recherche de la vérité. *Satyr. 6. lib. 2.*

Je ne finirois point, si j'entreprenois de raporter en détail toutes les

a Ex quo etiam Pythagoricis interdictum putatur, ne faba vescerentur ; quòd habet inflationem magnam is cibus, tranquillitati mentis quærentis vera contrariam. *Cic. lib. 1. de Divinat. n. 62.*

merveilles attribuées à Pythagore. Si l'on en croit Porphyre, cet ennemi déclaré du Christianisme, & Iamblique son disciple, (car ce sont là les dignes garants qu'on cite de tous ces miracles) Pythagore se faisoit entendre & obéir des bêtes mêmes. Il ordonna à une ourse qui faisoit de grands ravages dans la Daunie de se retirer, & elle disparut. Il défendit à un bœuf, après lui avoir dit un mot à l'oreille, de manger des féves : oncque depuis il n'y toucha. On affirme qu'en un même jour on l'avoit vû & entendu disputer dans une assemblée publique en deux villes fort éloignées l'une de l'autre, & situées l'une en Italie, l'autre en Sicile. Il prédisoit les tremblemens de terre, appaisoit les tempêtes, chassoit la peste, & guérissoit des maladies. Sa cuisse d'or ne doit pas être omise. Il la montra à son disciple Abaris, prêtre d'Apollon l'Hyperboréen, pour lui prouver qu'il étoit lui-même cet Apollon ; & il l'avoit aussi montrée, dit-on, dans une assemblée publique à Crotone. Quelles merveilles le même Iamblique ne raporte-t-il point de cet Abaris ! Porté sur une fléche au travers de l'air comme

ſur un Pégaſe, il faiſoit bien du chemin en peu de tems, ſans que ni les riviéres, ni les mers, ni les lieux inacceſſibles aux autres hommes, puſſent ou arréter ou retarder ſes courſes. Croiroit-on qu'on pût ſérieuſement, ſur le témoignage de tels Auteurs, citer comme réels & véritables des miracles & des guériſons opérés par Pythagore? *Credat Judæus apella.* Les gens ſenſés, même parmi les payens, s'en moquoient ouvertement.

Il eſt tems de finir ſon hiſtoire. On raporte en bien des maniéres différentes les circonſtances de ſa mort. Je n'entrerai point dans ce détail. Juſtin marque qu'il mourut à Métaponte où il s'étoit retiré après avoir demeuré vingt ans à Crotone, & que l'admiration qu'on eut pour lui alla ſi loin, que ſa maiſon fut convertie en un temple, & qu'on l'honora comme un dieu. Il vécut juſqu'à un âge fort avancé.

Juſtin. lib. 20. cap. 4.

EMPEDOCLE.

EMPEDOCLE, Philoſophe Pythagoricien, étoit d'Agrigente ville de Sicile. Il fleuriſſoit dans la LXXXIV[e] Olympiade. Il fit pluſieurs voyages,

AN. M. 3560.

comme c'étoit alors la coutume, pour enrichir son esprit des plus rares connoissances. De retour dans sa patrie, il fréquenta les Ecoles des Pythagoriciens. Quelques-uns le font disciple de Pythagore : mais on croit qu'il lui étoit postérieur de plusieurs années.

Diog. Laërt. Il s'appliquoit non-seulement à composer des Ouvrages, mais encore à réformer les mœurs de ses concitoiens, & il ne tint pas à Empédocle qu'il ne fît à Agrigente ce que Pythagore avoit fait à Crotone. La ville d'Agrigente étoit plongée dans le luxe & la débauche. On y comptoit, selon Diogéne Laërce, huit cens mille habitans : ce qu'il ne faut pas entendre de la ville seule, mais encore de son territoire. J'en ai marqué ailleurs les richesses & l'opulence. Empédocle avoit coutume de dire que les Agrigentins se livroient à la bonne chére & au plaisir, comme s'ils comptoient mourir le lendemain ; & qu'ils s'appliquoient à construire des édifices, comme s'ils comptoient ne devoir jamais mourir.

Diod. lib. 13. p. 205. Rien ne fait mieux connoitre le luxe & la mollesse des Agrigentins, que l'ordre qui fut prescrit à ceux qui étoient commandés la nuit pour dé-

fendre la ville contre les attaques des Carthaginois. Cet ordre portoit que chaque homme n'auroit pour se coucher qu'une peau de chameau, un pavillon, une couverture de laine, & deux oreillers. Les Agrigentins trouvérent cette discipline très dure, & eurent bien de la peine à s'y soumettre. Parmi ces citoiens livrés au luxe, il y avoit néanmoins d'honnêtes gens qui faisoient un très bon usage de leurs richesses, comme je l'ai exposé ailleurs.

L'autorité qu'Empédocle s'étoit acquise à Agrigente, ne lui servit qu'à y faire régner, autant qu'il put, la paix & le bon ordre. On lui offrit l'autorité suprême, qu'il refusa constamment. Son principal soin fut de faire cesser les divisions qui régnoient parmi les Agrigentins; & de leur persuader de se regarder tous comme égaux, & comme ne formant tous ensemble qu'une même famille. Il porta ensuite son attention à réprimer l'insolence des principaux de la ville, & à empécher qu'on ne dissipât le trésor public. Pour lui, il emploioit ses revenus à marier les filles qui n'avoient point de dot.

Diog. Laërt.

Plut. adverf. Col. pag. 1126.

Ce fut pour établir, autant qu'il lui

Diog. Laërt.

étoit possible, l'égalité entre les habitans d'Agrigente, qu'il fit casser le Conseil composé de mille citoiens choisis entre les plus riches. Il le rendit triennal, de perpétuel qu'il étoit, & fit ensorte qu'on en accorda l'entrée à ceux du peuple, ou au moins à ceux qui étoient dans la disposition de favoriser le gouvernement Démocratique.

Diog. Laërt. Lorsqu'Empédocle alloit aux Jeux Olympiques, on ne parloit que de lui. Ses louanges faisoient le sujet ordinaire des conversations. C'étoit un usage ancien de chanter en public les vers des grands Poétes, comme ceux d'Homére, d'Hésiode, d'Archiloque, de Mimnerme, de Phocylide, & d'autres. On fit cet honneur à ceux d'Empédocle. Le chantre Cléoméne chantoit aux Jeux Olympiques ses *Purifications*, Poéme moral de trois mille vers Hexamétres, composé par notre Philosophe sur les devoirs de la vie civile, le culte des dieux, & les préceptes de morale. On appelloit ainsi ce Poéme, parce qu'il contenoit des maximes qui enseignoient le moien de purifier l'ame & de la perfectionner. On croit que les *Vers dorés* faisoient partie de ce Poéme.

Athen. lib. 14. pag. 620.

Καθαρμοί.

Carmen aureum.

Idem. Empédocle étoit en même tems

Philoſophe, Poéte, Hiſtorien, Médecin, & même ſelon quelques-uns, Magicien. Il y a bien de l'apparence que ſa magie n'étoit autre choſe que la connoiſſance profonde qu'il avoit acquiſe de tout ce qu'il y a de plus ſecret dans la nature. On attribuoit à magie le ſervice important qu'il avoit rendu aux Agrigentins, en faiſant ceſſer certains vents réglés, qui par leur ſouffle violent cauſoient un grand dommage aux fruits de la terre; & ceux de Sélinonte, en les guériſſant de la peſte cauſée par la puanteur des eaux d'un fleuve qui paſſoit dans leur ville. Sa magie étoit, pour le premier fait, d'avoir bouché une ouverture de montagne, d'où ſortoient des exhalaiſons infectées qu'un vent du midi pouſſoit vers le territoire d'Agrigente; & pour le ſecond fait, d'avoir fait entrer à ſes frais dans le fleuve de Sélinonte deux petites riviéres qui en adoucirent les eaux, & qui leur ôtérent leur mauvaiſe qualité.

Le plus merveilleux effet de la magie d'Empédocle, & qui le fit regarder comme un dieu, eſt la réſurrection prétendue d'une femme d'Agrigente, nommée Panthia. Pline en parle, auſſi

Laërt.

Lib. 6. cap. 52.

Lib. 2. cont. Cels. bien qu'Origéne. Hermippus qui se contente de dire que cette femme aiant été abandonnée des Médecins, & apparemment tenue pour morte, fut guérie par Empédocle, réduit ce miracle à sa juste valeur; & Galien paroit entrer dans ce sentiment. De locis affect. lib. 6.

Diog. Laërt. On dit qu'Empédocle,[a] afin de confirmer les peuples dans l'opinion où ils étoient de sa divinité en disparoissant tout d'un coup, alla se précipiter dans les gouffres du mont Etna. Mais cette extravagance a bien l'air d'être de l'invention de ceux qui se sont fait un plaisir, soit de jetter du merveilleux dans la vie de ces Philosophes, soit au contraire de les rendre ridicules. Des Auteurs plus sensés nous apprennent qu'il se retira dans le Péloponnése, où il mourut, à l'âge de 60 ans, comme le dit Aristote vers le commencement de la LXXXVIII[e] Olympiade. An. M. 3576.

ARTICLE SECOND.

DIVISION DE LA SECTE ITALIQUE *en quatre Sectes.*

LA SECTE Italique de Pythagore

a Deus immortalis haberi
Dum cupit Empedocles, ardentem frigidus Ætnam
Insiluit. *Horat. de Art. poët.*

se divise en quatre autres : celle d'Héraclite, qui porta son nom ; l'Eleatique, qui eut pour chef Démocrite ; la Sceptique, dont Pyrrhon fut le fondateur, & l'Epicurienne, qu'Epicure établit.

§. I.

Secte d'HERACLITE.

ON SAIT peu de choses de ce Philosophe. Il étoit d'Ephése, & vivoit vers la LIXe Olympiade. On dit qu'il n'eut point de maîtres, & qu'il devint savant par ses continuelles méditations. *An. M. 3460. Laërt.*

Entre plusieurs traités qu'il composa, celui de la nature, qui étoit un recueil de toute sa philosophie, fut le plus estimé. Darius roi de Perse, fils d'Hystaspe, ayant vû cet ouvrage, écrivit une lettre fort obligeante à Héraclite, pour le prier de venir à sa Cour, où sa vertu & sa science seroient plus considérées que dans la Gréce. Le Philosophe, peu sensible à des avances si gracieuses & si pleines de bonté, répondit grossiérement, Qu'il ne voioit parmi les hommes qu'injustice, que fourberie, qu'avarice, qu'ambition ; & que se contentant de peu, comme il faisoit, la Cour de Perse lui conve-

noit mal. Il n'avoit pas tort dans le fond. Il n'eſt pas étonnant qu'un Grec né libre, ennemi de la hauteur des Rois barbares, des ſervitudes & des vices des Courtiſans, faſſe un grand cas de la pauvreté jointe à l'indépendance, & l'eſtime infiniment plus que la grande fortune qu'il pouvoit attendre d'un Monarque vivant au milieu de la pompe, du faſte, de la molleſſe, & des délices, dans une nation la plus décriée pour le luxe. Il auroit pu ſeulement accompagner ſon refus de maniéres plus honnêtes.

C'étoit un vrai miſanthrope. Il n'étoit content de rien, tout lui déplaiſoit. Le [a] genre humain lui faiſoit pitié. Voiant tout le monde ſe livrer à une joie dont il ſentoit le faux, il ne paroiſſoit jamais en public ſans verſer des larmes, ce qui lui fit donner le ſurnom de *Pleureur*. Démocrite au contraire, qui ne voioit rien de ſérieux

a Heraclitus, quoties prodierat, & tantum circa ſe malè viventium, imò malè pereuntium viderat, flebat, miſerabatur omnium, qui ſibi læti felicesque occurrebant. Democritum contrà aiunt nunquam ſine riſu in publico fuiſſe : adeo nihil illi videbatur ſerium eorum quæ ſeriò agebantur. *Senec. de ira, lib. 2. cap. 10.*

Huic omnia, quæ agimus, miſeriæ ; illi ineptiæ videbantur. *Id. de Tranq. anim. cap. 15.*

dans ce qui occupe le plus sérieusement les hommes, ne pouvoit s'empêcher de rire. L'un ne trouvoit dans la vie que miséres, l'autre que niaiseries & bagatelles. Ils avoient tous deux raison dans un certain sens.

Héraclite, ennuié & fatigué de tout, prit enfin les hommes en une si grande aversion, qu'il se retira sur une montagne, pour y vivre d'herbes dans la compagnie des bêtes sauvages. Une hydropisie, que ce genre de vie lui causa, l'aiant obligé de descendre à la ville, il y mourut peu de tems après.

§. II.

Secte de DEMOCRITE.

DEMOCRITE, Auteur de cette secte, l'un des plus grands Philosophes de l'antiquité, étoit d'Abdére dans la Thrace. Xerxès, roi de Perse, aiant logé chez le pere de Démocrite, lui laissa quelques Mages, qui furent les précepteurs de son fils, & qui lui enseignérent leur prétendue Théologie & l'Astronomie. Il reçut ensuite les leçons de Leucippe, & apprit de lui le systême des Atomes & du Vuide. *Laërt.*

L'inclination extraordinaire qu'il eut

Ce qui paroit plus certain, c'eſt qu'il dépenſa pour ſes voiages tout ſon patrimoine, qui montoit à plus de cent talens. (cent mille écus.) A ſon retour il fut cité en juſtice, pour avoir ainſi diſſipé ſon bien. Les loix du pays portoient que ceux qui auroient dépenſé leur patrimoine, ne ſeroient point enterrés dans le tombeau de leur famille. Il plaida lui-même ſa cauſe, & produiſit pour témoin du légitime emploi qu'il avoit fait de ſes biens le plus parfait de ſes Ouvrages, dont il fit lecture aux Juges. Ils en furent ſi charmés, que non ſeulement ils le renvoiérent abſous, mais lui firent rendre, ſans doute du tréſor commun de la ville, autant de bien qu'il en avoit dépenſé dans ſes voiages, lui érigérent des ſtatues, & ordonnérent qu'après ſa mort le public prendroit ſoin de ſes funérailles : ce qui fut exécuté. Il voiagea en grand homme, pour s'inſtruire, & non pour s'enrichir. Il alla chercher juſqu'au fond des Indes les richeſſes de l'érudition, & ne ſe ſoucia guéres des tréſors qu'il trouvoit preſque à ſa porte dans un pays abondant en mines d'or & d'argent. *Laërt. Athen. lib. 4. pag. 168.*

Il [a] passa quelque tems à Athénes; le centre de toutes les sciences, & le domicile des beaux esprits. Mais, loin de chercher à y faire briller son mérite, & à y faire parade de ses rares connoissances, il affecta d'y demeurer inconnu : circonstance remarquable dans un savant, & dans un philosophe !

On raporte un fait assez singulier, mais fondé uniquement sur des lettres d'Hippocrate, que les savans croient être supposées. Les Abdérites voiant Démocrite leur compatriote ne se soucier de rien, rire & se moquer de tout, dire que l'air étoit rempli d'images, chercher ce que disent les oiseaux dans leur chant, habiter presque toujours dans des tombeaux, craignirent que la tête ne lui tournât, & qu'il ne devînt entiérement fou, ce qu'ils regardoient comme le plus grand malheur qui pût arriver à leur ville. Ils écrivirent donc à Hippocrate, pour le prier de venir voir Démocrite. Le grand intérêt qu'ils prenoient à la santé d'un concitoien si célébre leur fait honneur. L'illustre Médecin

a Veni Athenas, inquit Democritus, neque me quisquam ibi agnovit. Constantem hominem & gravem, qui glorietur à gloria se abfuisse ! *Tusc. Quæst. lib. 5. n. 104.*

qu'ils avoient fait venir, aiant eu quelques conversations avec le prétendu malade, en jugea bien différemment d'eux, & dissipa toutes leurs craintes, en déclarant qu'il n'avoit point connu d'homme plus sage ni plus sensé que ce Philosophe. Diogéne Laërce fait aussi mention de ce voiage d'Hippocrate à Abdére.

On ne trouve rien de certain ni sur le tems de sa naissance, ni sur le tems de sa mort. Diodore de Sicile le fait mourir âgé de 90 ans, la 1ere année de la XCe Olympiade. AN.M. 3584.

Démocrite étoit un beau génie, un esprit vaste, étendu, pénétrant, & qui s'appliqua à toutes les plus rares connoissances. La Physique, la Morale, les Mathématiques, les Belles-Lettres, les beaux Arts se trouvérent dans la sphére de son activité. *Laërt.*

On dit qu'aiant prévû qu'une certaine année seroit mauvaise pour les oliviers, il acheta à vil prix une grande quantité d'huile, & y fit un gain immense. On [a] s'étonnoit, avec raison, qu'un homme qui n'avoit jamais paru se soucier que de l'étude, & qui avoit

a Mirantibus qui paupertatem & quietem doctrinarum ei sciebant imprimis cordi esse. Atque,

toujours fait tant de cas de la pauvreté, se fût jetté tout d'un coup dans le commerce, & eût songé à amasser de si grands biens. Il expliqua bientôt lui-même ce mystére, en restituant à tous les marchands dont il avoit acheté l'huile, & qui étoient au désespoir du mauvais marché qu'ils avoient fait, tout ce qu'il avoit gagné dessus, & se contentant de faire connoitre qu'il ne tenoit qu'à lui de devenir riche. On raconte une histoire pareille de Thalès.

Epicure est redevable à Démocrite de presque tout son systême ; & pour [a] rendre l'élégante expression Latine, c'est des sources de ce dernier que coulent les eaux dont Epicure arrose ses jardins. Celui-ci se fit tort en n'avouant pas les obligations qu'il avoit à Démocrite, & en le traitant de réveur. Nous exposerons dans la suite ses sentimens sur le souverain bien de l'homme, sur le monde, sur la nature des dieux.

Laërt. C'est aussi Démocrite qui a fourni

ut apparuit causa & ingens divitiarum cursus, restituisse mercedem (*ou plutôt* mercem) anxiæ & avidæ dominorum pœnitentiæ, contentum ita probasse, opes sibi in facili, cùm vellet, fore. *Plin. lib.* 18. *cap.* 28.

a Democritus vir magnus in primis, cujus fontibus Epicurus hortulos suos irrigavit. *De nat. deor. lib.* 1. *n.* 121.

aux Pyrrhoniens tout ce qu'ils ont dit contre le témoignage des ſens. Car, outre qu'il avoit accoutumé de dire que la vérité étoit cachée au fond d'un puits, il ſoutenoit qu'il n'y avoit rien de réel que les atomes & le vuide, & que tout le reſte ne conſiſtoit qu'en opinion & en apparences.

On prétend que Platon étoit ennemi déclaré de Démocrite. Il avoit ramaſſé avec ſoin tous ſes livres, & alloit les jetter au feu, lorſque deux Philoſophes Pythagoriciens lui repréſentérent que cela ne ſerviroit de rien, parce que pluſieurs perſonnes s'en étoient déja pourvûes. La haine de Platon envers Démocrite a paru, en ce qu'aiant fait mention de preſque tous les anciens Philoſophes, il ne l'a jamais cité, non pas même dans les endroits où il s'agiſſoit de le réfuter. *Laërt.*

§. III.

Secte appellée Sceptique ou Pyrrhonienne.

PYRRHON, natif d'Elide au Péloponnéſe, fut diſciple d'Anaxarque, & l'accompagna juſques aux Indes. Ce fut ſans doute à la ſuite d'Alexandre le Grand, d'où l'on peut connoitre en

quel tems il a fleuri. Il avoit exercé le métier de Peintre avant que de s'attacher à la Philosophie.

Ses sentimens ne différoient guéres des opinions d'Arcésilas, & se terminoient à l'incompréhensibilité de toutes choses. Il trouvoit par tout, & des raisons d'affirmer, & des raisons de nier: & c'est pour cela qu'il retenoit son consentement après avoir bien examiné le pour & le contre, sans conclure autre chose, sinon qu'il ne voioit encore rien de clair & de certain, *non liquet*, & que la matiére dont il étoit question, avoit besoin d'être encore approfondie. Il paroissoit donc toute sa vie chercher la vérité, mais il se ménageoit toujours des ressources pour ne pas tomber d'accord qu'elle se fût montrée à lui. C'est-à-dire qu'en effet il ne vouloit pas la trouver, & qu'il cachoit cette affreuse disposition sous le précieux dehors de la recherche & de l'examen.

Quoiqu'il ne soit pas l'inventeur de cette méthode de philosopher, elle ne laisse pas de porter son nom: l'art de disputer sur toutes choses, sans prendre jamais d'autre parti que de suspendre son jugement, s'appelle *Pyrrhonisme*

me. Les Disciples de Pyrrhon s'appelloient aussi *Sceptiques*, d'un mot grec qui signifie *considérer*, *examiner*, parce que c'étoit là où se terminoit tout leur travail. σκέπτομαι.

L'indifférence de Pyrrhon est étonnante ; &, si tout ce que Diogéne de Laërce en raporte est vrai, elle alloit jusqu'à la folie. Cet Historien dit qu'il ne préféroit rien à rien, qu'un chariot & un précipice ne l'obligeoient point à faire un pas en arriére ou à côté, & que ses amis qui le suivoient lui sauvérent fort souvent la vie. Cependant un jour il prit la fuite pour se garantir d'un chien qui le poursuivoit. Et comme on le railloit sur cette crainte contraire à ses principes, & indigne d'un Philosophe: *Il est difficile*, répondit-il, *de dépouiller entiérement l'homme.* *Laërt.* *Aristocles apud Euseb. Præp. Evang. lib. 14. cap. 18.*

Anaxarque son maître étant tombé dans un fossé, il passa outre sans daigner lui tendre la main. Loin qu'Anaxarque lui en sût mauvais gré, il blâma ceux qui réprochoient à Pyrrhon une dureté si inhumaine, & loua son disciple de cet esprit indifférent & qui n'aimoit rien. Que deviendroit la société & le commerce de la vie avec de tels Philosophes? *Laërt.*

Stobæus, serm. 118. Pyrrhon soutenoit qu'il n'importe pas plus de vivre que de mourir, ou de mourir que de vivre. *Pourquoi donc ne mourez-vous pas?* lui demanda-t-on. *C'est à cause de cela même*, répondit-il: *parce que la vie & la mort sont également indifférentes.*

Laërt. Il enseignoit ce dogme abominable, & qui ouvre la porte à tous les crimes: Que l'honneur & l'infamie des actions, leur justice & leur injustice, dépendoient uniquement des loix humaines & de la coutume: en un mot, qu'il n'y avoit rien en soi-même d'honnête & de honteux, de juste & d'injuste.

Laërt. Sa patrie le considéra extrêmement, lui conféra la dignité de Pontife, &, en sa faveur, accorda une exemtion de tributs à tous les Philosophes: conduite bien singuliére à l'égard d'un homme que l'on combloit d'honneurs, pendant qu'il ne lui étoit dû qu'un profond mépris.

§. IV.

Secte Epicurienne.

Laërt. EPICURE, l'un des plus grands Philosophes de son siécle, naquit à Gargettium dans l'Attique, la troisié-

me année de la CIXe Olympiade. Son pere Néoclès, & sa mere Cherestrata, furent du nombre des habitans de l'Attique que les Athéniens envoiérent dans l'île de Samos. C'est ce qui fit qu'Epicure passa dans cette Ile les années de son enfance. An. M.3661.

Il ne revint à Athénes qu'à l'âge de dix-huit ans. Ce ne fut pas pour s'y fixer : car quelques années après il alla trouver son pere qui demeuroit à Colophon ; & depuis il séjourna en différens endroits. Ce ne fut qu'environ à l'âge de trente-six ans qu'il s'établit pour toujours à Athénes. Laërt. An. M.3699.

Il y érigea une Ecole dans un beau jardin qu'il avoit acheté. Une foule incroiable d'auditeurs vint bientôt de toutes les villes de la Gréce, de l'Asie & de l'Egypte même, pour recevoir ses leçons. Si l'on en croit le Torquatus de Cicéron, ardent défenseur de la secte Epicurienne, les disciples d'Epicure vivoient en commun avec leur Maître dans une union parfaite. Et au lieu que, dans toute l'antiquité, à peine comptoit-on pendant plusieurs siécles trois couples de vrais amis, Epicure [a] avoit su en réunir des troupes De Finib. lib. 1. n. 65.

[a] Epicurus una in domo, & ea quidem angusta

nombreuses dans une assez petite maison. Le philosophe Numénius, qui vivoit dans le second siécle, remarque qu'à travers les discordes & les divisions qui régnoient dans chacune des autres sectes, l'union des disciples d'Epicure s'étoit conservée jusqu'à son tems. Son Ecole ne se divisa jamais: on y suivit toujours sa doctrine comme un oracle. Son jour natal étoit encore solennisé du tems de Pline le Naturaliste, c'est-à-dire plus de quatre cens ans après sa mort: on fêtoit même le mois entier de sa naissance. Son portrait se trouvoit par tout.

Euseb. Præp. Evangel. lib. 14 cap. 5.

Plin. lib. 34. cap. 2.

Epicure composa un grand nombre de livres, on les fait monter à plus de trois cens; & il se piquoit de n'y rien citer, & de tirer tout de son propre fond. Quoiqu'il ne nous en reste aucun, il n'y a point d'ancien Philosophe dont les sentimens soient plus connus que les siens. On en est sur tout redevable, sans parler de Cicéron dans ses œuvres Philosophiques, au poéte Lucréce, & à Diogéne Laërce. Le savant Gassendi a ramassé avec beaucoup

ta; quàm magnos, quantaque amoris conspiratione consentientes tenuit amicorum greges! *Cic.*

d'exactitude tout ce qui se trouve sur la doctrine & sur la personne d'Epicure dans les anciens livres.

Il mit dans une extrême réputation le systême des Atomes. Nous verrons qu'il n'en étoit pas l'inventeur, mais qu'il y changea seulement quelques choses. Son dogme sur le souverain bonheur de l'homme qu'il met dans le plaisir, contribua beaucoup à décrier sa secte, & à la faire valoir : il en sera aussi parlé dans la suite, comme de ses sentimens sur la nature des dieux, sur la Providence, & sur le destin.

L'éloge que fait d'Epicure Lucréce son fidéle Interpréte, nous marque ce qu'on doit penser du systême de ce Philosophe. Il le représente comme le premier des humains qui ait eu le courage de s'élever contre les préjugés qui aveugloient l'univers, & de secouer le joug de la Religion, qui jusqu'à lui avoit tenu tous les hommes asservis sous son empire ; & cela sans être arrêté ni par le respect pour les dieux, ni par la crainte du tonnerre, ni par aucun autre motif.

Humana ante oculos fœdè cùm vita jaceret
In terris oppressa gravi sub relligione...

Primùm Graius homo mortales tollere contrà
Est oculos ausus, primusque obsistere contrà:
Quem nec fama deûm, nec fulmina, nec minitanti
Murmure compressit coelum.

Laërt. On loue Epicure de n'avoir jamais varié dans le zêle pour le bien de sa patrie. *Plut. in Demetr. pag. 905.* Il n'en sortit point dans le tems que Démétrius Poliorcéte assiégeoit Athénes, & voulut avoir sa part des maux qu'elle souffroit. Il se nourrit de féves, & en nourrit ses disciples. Il souhaitoit de bons souverains, & se soumettoit à ceux qui gouvernoient mal. Maxime importante, & qui est le fondement de la tranquillité des Etats. *Tacit. Hist. lib. 4. cap. 8.* Tacite l'exprime en ces termes: *Bonos Imperatores voto expetere, qualescumque tolerare.* » Faire des vœux pour » avoir de bons Empereurs, les tolérer » quels qu'ils soient.

Epicure mourut dans les douleurs d'une rétention d'urine, qu'il supporta avec une patience & une constance extraordinaire, la seconde année de la *An. M. 3733.* CXXVII[e] Olympiade. Il commen-

çoit d'entrer dans sa soixante-douziéme année.

RÉFLEXION GÉNÉRALE

Sur les Sectes des Philosophes.

J'AI TACHÉ d'exposer le plus clairement qu'il m'a été possible l'histoire des différentes Sectes des Philosophes payens. Avant que de quitter cette matiére, & d'exposer les divers sentimens de ces sectes, je croi devoir avertir par avance le Lecteur qu'il seroit trompé, s'il s'attendoit à voir un grand changement, une grande réforme dans les mœurs des hommes par les différentes instructions de tous ces Philosophes. La sagesse dont se vantoient les plus éclairés parmi tant de sectes qui partageoient l'univers, n'a pu finir aucune question, & a multiplié les erreurs. Toute la Philosophie humaine n'a prétendu instruire les hommes qu'à marcher d'une maniére digne de l'homme ; parce qu'elle n'a reconnu dans les hommes que des qualités humaines, & qu'elle ne les a destinés qu'à la jouissance des biens humains. Et ses instructions ne sont pas inutiles en ce point, qu'elles détour-

nent au moins les hommes de la vie brutale qui deshonore l'excellence de la nature humaine, & qui leur fait chercher leur bonheur dans la plus vile portion de leur être, c'est-à-dire dans le corps. Mais toute cette réforme se réduit à bien peu de chose. Quel progrès ont fait les sectes des Philosophes, quoique revêtues de tant d'éloquence, & soutenues de tant de subtilité? Elles ont laissé les hommes dans l'état où elles les ont trouvés, dans les mêmes perplexités, les mêmes préventions, le même aveuglement.

Et comment auroient-elles pu travailler à la réforme du cœur humain, ne sachant ni en quoi il étoit déréglé, ni quelle étoit la source de son déréglement. Sans la révélation du péché d'Adam, que connoissoit-on de l'homme, & de son véritable état? Depuis sa chute il est plein de contrariétés étonnantes. Il retient de sa premiére origine des sentimens de grandeur & d'élévation, que sa dégradation & sa bassesse n'ont pu étoufer. Il veut tout, il aspire à tout. Son desir pour la gloire, pour l'immortalité, pour un bonheur qui renferme tous les biens, est infini. Et, d'un autre côté, il s'amu-

Mr. Du Guet. J. C. crucifié, Tom. 1. chap. 3. d'après Mr. Pascal.

se à tout. Un néant l'occupe, un néant l'afflige ou le console. Il est un enfant en mille occasions; foible, découragé, abbattu : sans parler de ses vices & de ses passions, qui le deshonorent & l'avilissent, & qui le rendent quelquefois inférieur aux bêtes, dont il est plus voisin que de l'homme par ses indignes inclinations.

L'ignorance de ces deux états a jetté les Philosophes dans deux excès également absurdes. Les Stoïciens, qui s'étoient fait une idole de leur sagesse chimérique, inspiroient à l'homme des sentimens d'une grandeur pure : ce n'est pas là son état. Les Epicuriens, qui l'avoient dégradé en le réduisant à la matiére, lui inspiroient des sentimens de bassesse pure : & c'est aussi peu son état. La Philosophie n'étoit point capable de discerner des choses si voisines, & en même tems si éloignées : si voisines, puisque l'état de l'homme les réunit; & si éloignées, puisqu'elles appartiennent par leur nature à des états totalement differens. Un tel discernement n'a point été fait avant JESUS-CHRIST, ou indépendamment de JESUS-CHRIST. L'homme ne s'est point connu, & n'a pu se con-

Principes de la Foi, Tom. 1. ch. 9.

noitre avant lui. Il s'est ou trop élevé, ou trop abaissé. Ses maîtres l'ont toujours trompé, ou en flatant un orgueil qu'il faloit abbattre, ou en ajoutant à une bassesse qu'il faloit relever. Je comprens par là combien la révélation m'étoit nécessaire, & combien le don de la Foi me doit paroitre précieux.

Il est vrai que la maniére dont le péché d'Adam a passé jusqu'à moi, est couverte d'obscurités. Mais de ce seul point que cachent les ténébres, vient la lumiére qui éclaircit tout, & dissipe toutes mes difficultés. Je n'ai donc garde de refuser de croire une seule chose, dont la foi est récompensée par l'intelligence de tant d'autres : & j'aime mieux soumettre ma raison à un seul article qu'elle ne comprend pas, mais qui est révélé ; que de la révolter sur une infinité d'autres qu'elle comprend aussi peu, & dont la révélation divine ne lui interdit pas l'examen, & n'applanit pas les difficultés.



SECONDE PARTIE.

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE.

AVANT-PROPOS.

J'ENTENDS par Hiſtoire de la Philoſophie l'hiſtoire des Dogmes qu'enſeignoit chaque Secte des anciens Philoſophes.

La Philoſophie, chez les Anciens, contenoit trois parties. la Dialectique ou Logique, qui dirige les opérations de l'eſprit, & s'applique à former le raiſonnement; la Phyſique, (ſous laquelle étoit auſſi renfermée la Métaphyſique) qui conſidére la formation du Monde, les effets de la nature, l'exiſtence & les attributs de la Divinité, la nature de l'ame; enfin la Morale, qui régle les mœurs, & traite des devoirs de la vie.

Voila une ample matiére. On n'attend pas de moi que je la traite à fond. J'ai déja déclaré plus d'une fois que je n'écrivois point pour les Savans. On entend tous les jours parler, & pluſieurs Livres font ſouvent mention,

de Stoïciens, de Péripatéticiens, d'Epicuriens. J'ai cru qu'il étoit à propos de mettre le commun des hommes au fait des principales questions agitées parmi ces Philosophes, mais sans entrer dans un détail exact de leurs disputes, qui souvent sont très épineuses & très désagréables.

Avant que d'entrer en matiére, je ne puis m'empécher de faire observer le merveilleux goût qui régnoit dans l'antiquité parmi les personnes les plus considérables par raport à toutes les Sciences, & en particulier par raport à l'étude de la Philosophie. Je ne parle pas seulement des Grecs. Nous avons vû dans quelle estime étoient à la Cour de Crésus ces fameux Sages de la Gréce, le cas & l'usage que Périclès faisoit des leçons d'Anaxagore; avec quel empressement les plus illustres citoiens d'Athénes recherchoient les conversations de Socrate; quel dévouement Dion, malgré les attraits d'une Cour livrée au plaisir, fit paroitre pour Platon, quel goût inspira Aristote à Alexandre le Grand son éleve pour les connoissances même les plus abstraites; enfin combien Pythagore & ses disciples furent considérés par

les Princes de cette partie de l'Italie qui fut appellée la Gréce.

Les Romains, à cet égard, ne le cédérent point aux Grecs, depuis qu'une fois la connoissance & le goût des beaux Arts se furent introduits parmi eux. Paul Emile, après la conquête de la Macédoine, regarda comme un des plus doux fruits de sa victoire de faire venir de la Gréce à Rome un Philosophe, pour instruire ses enfans qui étoient déja dans le service, & pour l'entretenir lui-même dans ses heures de loisir. Scipion l'Africain, qui [a] détruisit Carthage & Numance, ces deux redoutables rivales de Rome, fut, [b] au milieu des plus importantes occupations tant en guerre qu'en paix, se procurer des momens de repos & de retraite, pour jouir de la conversation de Polybe & du Philosophe Pané-

a Africanus duos terrores imperii Romani, Carthaginem Numantiamque deleverat. *Pro Mur. n.* 58.

b Ille, requiescens à reip. pulcherrimis muneribus, otium sibi sumebat aliquando, & à cœtu hominum frequentiaque interdum, tanquam in portum se in solitudinem recipiebat. *De offic. lib.* 3. *n.* 2.

Scipio tam elegans liberalium studiorum omnisque doctrinæ & auctor & admirator fuit, ut Polybium Panætiumque, præcellentes ingenio viros, domi militiæque semper secum habuerit. *Vell. Paterc. lib.* 1. *cap.* 13.

tius qu'il avoit toujours avec lui. Lélius, ce modéle de vertu, plus respectable par sa douce sagesse que par ses dignités, l'ami intime de Scipion, partageoit avec lui le plaisir de ces savans & agréables entretiens. L'amitié [a] de ces deux grands hommes pour Panétius alloit jusqu'à la familiarité ; & Cicéron dit que ce Philosophe en étoit bien digne. Quels honneurs Pompée ne rendit-il point à Posidonius, étant allé exprès à Rhodes, au retour de ses glorieuses campagnes contre Mithridate, pour voir & entendre ce Philosophe ! Luculle, [b] dans le tems même de ses campagnes, où un Général peut à peine respirer, trouvoit pourtant des momens de loisir pour satisfaire le goût qu'il avoit pour les Belles-Lettres, & en particulier pour la Philosophie, & pour entendre le philosophe Antiochus qui étoit le compagnon de tous ses voiages.

a Homo inprimis ingenuus & gravis, dignus illa familiaritate Scipionis & Lælii, Panætius. *De Finib. lib.* 4. *n.* 23.

b Majore studio Lucullus cùm omni literarum generi, tùm philosophiæ deditus fuit, quàm qui illum ignorabant, arbitrabantur. Nec verò ineunte ætate solùm, sed & quæstor aliquot annos.. & in ipso bello, in quo ita magna rei militaris esse occupatio solet, ut non multum imperatori sub ipsis pellibus otii relinquatur... Antiochum secum habuit *Academ. Quæst. lib.* 4. *n.* 4.

Mr l'Abbé Gédoyn fait remarquer, au sujet d'une Lettre de Denys d'Halicarnasse à Pompée, l'usage que les grands hommes de la République Romaine savoient faire de leur loisir. L'excellente éducation, dit-il, que recevoient les Romains, les rendoit savans presque dès l'enfance. On les instruisoit à fond dans leur langue, & dans la langue Grecque : ces deux langues, qui étoient vivantes, leur coutoient peu à apprendre. On leur inspiroit de bonne heure du goût pour les excellens Ecrivains. Ce goût, versé, s'il faut ainsi dire, dans des ames tendres, se fortifioit avec l'âge, & les portoit à rechercher la société des Savans, dont la conversation pût suppléer aux lectures que les affaires leur déroboient. De là il arrivoit que les Romains aiant tous l'esprit cultivé par les Lettres, vivoient entr'eux dans un commerce continuel d'érudition. Et quelle devoit être la conversation d'un grand nombre de Romains, lorsqu'ils venoient à se trouver ensemble! Hortensius, Cicéron, Cotta, César, Pompée, Caton, Brutus, Atticus, Catulus, Lucullus, Varron, & plusieurs autres!

Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres, Tom. V. p. 126.

Mais jamais personne n'a porté plus loin le goût & l'ardeur sur tout pour la Philosophie, que Cicéron. On a peine à comprendre comment un homme autant occupé qu'il l'étoit & par les soins de la plaidoirie & par les affaires de l'Etat, a pu trouver du tems pour approfondir, comme il avoit fait, toutes les questions agitées pour lors parmi les Philosophes. C'est que, comme il le dit lui-même par raport aux Belles-Lettres, le tems que les autres donnoient à la promenade, au plaisir, aux spectacles, au jeu, il l'emploioit ou dans le cabinet, ou dans des entretiens familiers avec des amis de même goût que lui. Il[a] étoit convaincu qu'une telle étude & une telle récréation convenoient parfaitement à des Sénateurs & à des hommes d'Etat, pourvû qu'elles ne leur fissent rien retrancher de ce qu'ils doivent au public.

Pro Arch. poët. n. 13.

a Si quodam in libro verè est à nobis philosophia laudata, profectò ejus tractatio optimo atque amplissimo quoque dignissima est: nec quidquam aliud videndum est nobis, quos populus Romanus hoc in gradu collocavit, nisi ne quid privatis studiis de operâ publicâ detrahamus. . . Quasi verò clarorum virorum aut tacitos congressus esse oporteat, aut ludicros sermones, aut rerum colloquia leviorum. *Acad. Quæst. lib. 4. n. 6.*

Aimeroit-on mieux, dit-il, que leurs entrevûes fussent muettes en quelque sorte, ou qu'elles ne roulassent que sur des bagatelles, & sur des affaires de néant.

Les Livres Philosophiques qu'il nous a laissés, qui ne sont pas la partie de ses Ouvrages la moins estimable, marquent jusqu'où, dans ce genre, il avoit porté son application. Sans parler de tout le reste, il y donne d'excellentes régles pour ceux qui écrivent sur des matiéres contestées, & qui entreprennent de réfuter leurs adversaires. Il [a] veut qu'on ne s'engage dans les disputes que par un pur amour de la vérité, sans prévention, & sans desir de montrer de l'esprit, ou de faire prévaloir ses sentimens. Il en écarte toute passion, toute colére, tout emportement, toute médi-

[a] Ego, si ostentatione aliqua inductus, aut studio certandi, ad hanc potissimùm philosophiam me applicavi, non modò stultitiam meam, sed etiam mores & naturam contemnendam puto. *Acad. Quæst. lib. 4. n. 65.*

Differentium inter se reprehensiones non sunt vituperandæ. Maledicta, contumeliæ, tum iracundiæ, contentiones, concertationesque in disputando pertinaces, indignæ mihi philosophia videri solent. *De Finib. lib. 1. n. 27.*

fance, & toute injure. *Nous* [a] *sommes*, dit-il en parlant de lui-même, *préparés à réfuter nos adversaires sans opiniâtreté, & à souffrir sans ressentiment qu'on nous réfute.*

Que ce caractére est aimable ! Qu'il est beau de chercher dans les disputes, non à vaincre ses adversaires, mais seulement à faire triompher la vérité ! Quel avantage l'amour propre même, s'il étoit permis de l'écouter, ne trouveroit-il point dans une telle conduite, à laquelle il n'est pas possible de refuser son estime, qui ajoute une nouvelle force aux raisons, qui en gagnant les cœurs prépare les esprits à la conviction ; & qui, par des maniéres douces & modestes, ôte à l'aveu mortifiant de s'être trompé cette peine secrette qu'une mauvaise honte y attache presque toujours. Quand est-ce que ce goût pour l'étude, & cette sage modération dans les disputes, revivront parmi nous ?

Il faut pourtant l'avouer à l'honneur de notre siécle : nous avons des personnes d'un rare mérite qui se distinguent particuliérement par ces deux

a Nos & refellere sine pertinacia, & refelli sine iracundia parati sumus. *Tusc. Quæst. lib. 2. n. 5.*

qualités. Je ne parlerai ici que de M. le Président Bouhier. Ses savantes Remarques sur le texte de plusieurs Livres de Cicéron, suffiroient seules pour montrer jusqu'où cet illustre Magistrat a porté l'étendue de ses connoissances. » Peutêtre, dit fort à propos Mr l'Abbé d'Olivet dans une Préface qui est à la tête de la nouvelle édition des Tusculanes, traduites, partie par Mr. le Président Bouhier, partie par Mr. l'Abbé d'Olivet, avec un succès qui fait également honneur à l'un & à l'autre: » Peutêtre que l'exemple » d'un homme de son rang & de son » mérite, réveillera en France le goût » de la Critique; goût autrefois si » commun, que le célébre Lambin, » lorsqu'il travailla sur Cicéron, trou- » va du secours dans les plus grands » personnages de son tems. Car, pour » dire ceci en passant, la liste qu'il » nous en a laissée, & qu'on peut voir » à la suite de sa Préface, prouve que » ce même Cicéron, qui de nos jours » est relégué dans les Colléges, faisoit » il y a deux cens ans les délices de » tout ce qu'il y avoit de plus considé- » rable & dans la Robe, & dans le » Clergé.

Mais j'admire encore plus le caractére de modestie & de sagesse qui régne dans les Ecrits de Mr le P. Bouhier, que sa vaste érudition. Mr Davies avoit fait en Angleterre des observations sur le même texte de Cicéron que lui. *La carriére*, dit le Magistrat, *que nous courons l'un & l'autre dans cette espéce d'amusement Litéraire, ne ressemble point à celles, où les rivaux ne doivent aspirer qu'à l'honneur de vaincre. La vraie gloire des Critiques consiste à chercher la vérité, & à rendre justice à qui l'a trouvée. J'ai donc été charmé de la rendre au savant Anglois.* Il le remercie même des lumiéres qu'il lui a données sur quelques méprises. Quelle comparaison entre un caractére si modéré & si raisonnable, & la vivacité de ces Auteurs, jaloux de leur réputation jusqu'à ne point souffrir la plus légére critique.

Je reviens à mon sujet. La division de la Philosophie en trois parties, la Dialectique, la Morale, & la Physique, me fournit celle que je dois suivre dans ce petit Traité.

CHAPITRE PREMIER.

SENTIMENS DES ANCIENS PHILOSOPHES SUR LA DIALECTIQUE.

La Dialectique, ou la Logique, est la science qui donne des régles pour diriger les opérations de notre esprit dans la recherche du vrai, & pour [a] nous apprendre à le discerner du faux. J'ai marqué assez au long dans le IV[e] Tome du Traité des Etudes, de quelle utilité étoit cette partie de la Philosophie, & l'usage qu'il en faloit faire.

Aristote est, parmi les Anciens, le plus excellent auteur pour la Dialectique. Outre plusieurs autres Ouvrages, nous avons de lui quatre Livres de *l'Analyse*, où il établit tous les principes du raisonnement. » Ce » génie, dit le P. Rapin dans la comparaison qu'il fait d'Aristote & de Platon, » ce génie si plein de raison & » d'intelligence approfondit tellement

a Dialecticâ veri & falsi quasi disceptatrix & judex. *Acad. Quæst. lib. 4. n. 91.*

» l'abyme de l'esprit humain, qu'il
» en pénétra tous les ressorts par la
» distinction exacte qu'il fit de ses opé-
» rations. On n'avoit point encore
» sondé ce vaste fond des pensées de
» l'homme, pour en connoître la pro-
» fondeur. Aristote fut le premier qui
» découvrit cette nouvelle voie pour
» parvenir à la science par l'évidence
» de la démonstration, & pour aller
» géométriquement à la démonstra-
» tion par l'infaillibilité du syllogis-
» me, l'ouvrage le plus accompli, &
» l'effort le plus grand de l'esprit hu-
» main. «

Cet éloge est grand, & ne laisse rien à desirer : mais on ne peut disputer à Aristote la gloire d'avoir porté fort loin la force du raisonnement, & d'en avoir démêlé avec beaucoup de subtilité & de discernement les régles & les principes.

In Zenone. Cicéron [a] paroit reconnoître ce Philosophe pour l'auteur & l'inventeur de la Dialectique : lui-même en fait honneur à Zénon d'Elée au rapport de Diogéne Laërce. On croit donc que Zénon fut le premier qui

a. Aristoteles utriusque partis Dialecticæ princips. *Topic. n.* 6.

trouva cette ſuite naturelle de principes & de conſéquences, dont il forma un Art, qui juſques-là n'avoit eu rien de fixe ni de réglé. Mais Ariſtote, ſans doute, enchérit beaucoup ſur lui.

Cette [a] étude faiſoit la principale occupation des Stoïciens, qui reconnoiſſoient pour Chef un autre Zénon. Ils ſe piquoient d'exceller dans cette partie de la Philoſophie. En effet leur maniére de raiſonner étoit vive, preſſante, ſerrée, propre à éblouir & à embarraſſer leurs adverſaires ; mais obſcure, ſéche, dénuée de tout ornement, & ſouvent elle dégenéroit en minuties, en ſophiſmes, en [b] argumens captieux & entortillés, pour me ſervir du terme de Cicéron.

Quoique la queſtion, s'il y a quelque choſe de certain dans nos connoiſſances, ne dût être regardée que comme une queſtion préliminaire à la Dialectique, elle en faiſoit pourtant le principal objet, & c'eſt ſur quoi les Philoſophes diſputoient avec

a Stoïcorum in dialecticis omnis cura conſumitur. *Brut. n.* 118.

b Contortulis quibuſdam ac minutis concluſiunculis..... effici volunt non eſſe malum dolorem. *Tuſcul. lib.* 2. *n.* 42.

le plus de vivacité. La différence de sentimens sur ce sujet consistoit en ce que les uns croioient qu'on pouvoit avoir des connoissances sûres, & porter des jugemens certains; & que les autres au contraire prétendoient qu'on ne pouvoit rien connoitre certainement, ni par conséquent rien affirmer de positif.

Academ. Quæst. lib. 1. n. 15. La maniére de disputer dont avoit usé Socrate, pouvoit bien avoir donné lieu à cette derniére méthode de philosopher. On sait qu'il ne disoit jamais son sentiment, qu'il se contentoit de réfuter celui des autres sans rien affirmer positivement, & qu'il déclaroit ne savoir autre chose sinon qu'il ne savoit rien, & c'étoit même pour cela qu'il croioit mériter l'éloge qu'Apollon lui avoit donné d'être le plus sage des hommes. Plusieurs croient que Platon suivit la même méthode, mais on n'en convient pas.

Ibid. n. 17. Ce qui n'est point douteux, c'est que les deux plus célébres disciples de Platon, Speusippe son neveu & Aristote, qui formérent deux fameuses Ecoles, le premier celle des Académiciens, l'autre celle des Péripatéticiens, abandonnérent la coutume qu'avoit

qu'avoit Socrate de ne parler jamais qu'en doutant, & de ne rien affirmer, & que réduisant la maniére de traiter les questions à de certaines régles & à une certaine méthode, ils en firent un art, une science, connue sous le nom de Dialectique, qui fait une des trois parties de la Philosophie. Ces deux Ecoles portoient un nom différent, mais dans le fond avoient les mêmes principes à peu de choses près. Nous les confondrons pour l'ordinaire sous le nom d'ancienne Académie.

Le sentiment de l'ancienne Académie étoit, que, quoique nos connoissances prissent leur origine dans les sens, ce n'étoient pas les sens qui jugeoient de la vérité, mais l'esprit, qui seul méritoit d'être cru, parce qu'il est le seul qui voie les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes, c'est-à-dire qui voie ce que Platon appelle les idées, lesquelles subsistent toujours dans le même état, & ne souffrent aucun changement.

Zénon, le chef des Stoïciens, qui étoit de *Citium* petite ville de Cypre, accordoit quelque chose de plus au

Academ. Quaest. lib. 1, n. 30.

témoignage des ſens, qu'il [a] prétendoit être certain & évident, mais en ſuppoſant certaines conditions, ſavoir qu'ils fuſſent ſains & en bon état, & qu'il n'y eût aucun obſtacle qui en pût empêcher l'effet.

Epicure alloit encore plus loin. Il donnoit une telle certitude au raport des ſens, qu'il [b] les regardoit comme une régle infaillible de vérité : enſorte qu'il enſeignoit que les objets étoient préciſément tels qu'ils nous paroiſſent : que le ſoleil, par exemple, & les étoiles fixes n'avoient pas réellement plus de grandeur qu'ils ne paroiſſent en avoir à nos yeux. Il admettoit un autre moien de diſcerner la vérité, c'eſt l'idée que nous avons des choſes, ſans laquelle nous ne pouvons former aucune queſtion, ni porter aucun jugement. *Antecepta animo quædam informatio, ſine qua nec intelligi quicquam, nec quæri, nec diſputari poteſt.*

Lib. 1. de nat. deor. n. 43.

Zénon emploioit le même principe, & inſiſtoit particuliérement ſur

a Ita tamen maxima eſt in ſenſibus veritas, ſi & ſani ſunt & valentes, & omnia removentur quæ obſtant & impediunt. *Lib. 4. n. 19.*

b Epicurus omnes ſenſus veri nuncios dixit eſſe. *L. de nat. deor. n. 70.*

les idées claires, évidentes, & certaines que nous avons naturellement de certains principes par raport aux mœurs & à la conduite de la vie. » L'homme[a] de bien, dit-il, est déterminé à tout souffrir, & à se laisser déchirer par les plus cruels tourmens, plutôt que de manquer à son devoir, & que de trahir la fidélité qu'il doit à sa patrie. Je demande pourquoi il s'impose à lui-même une loi si dure & si contraire en apparence à ses intérêts, & s'il est possible qu'il prenne une telle résolution, s'il n'a dans l'esprit une idée claire & distincte de la justice & de la fidélité, qui lui montre évidemment qu'il doit s'exposer à tous les supplices, plutôt que de rien faire qui soit contraire à la justice & à la fidélité? «

Ce raisonnement que Zénon fonde

[a] Quæro etiam, ille vir bonus, qui statuit omnem cruciatum perferre, intolerabili dolore lacerari potiùs, quàm aut officium prodat aut fidem, cur has sibi tam graves leges imposuerit, cùm, quamobrem ita oporteret, nihil haberet comprehensi, percepti, cogniti, constituti? Nullo igitur modo fieri potest, ut quisquam tanti æstimet æquitatem & fidem, ut ejus conservandæ causa nullum supplicium recuset, nisi iis rebus assensus sit, quæ falsæ esse non possunt. *Academ. Quæst. lib. 4. n. 23.*

sur la certitude des idées claires & évidentes, montre la fausseté du principe reçu communément dans l'école des Péripatéticiens, *Que toutes nos idées viennent de nos sens.* Car, comme le remarque la Logique de Port-Roial, il n'y a rien que nous concevions plus distinctement que notre pensée même, ni de proposition qui nous puisse être plus claire que celle-là, *Je pense, donc je suis.* Or nous ne pourrions avoir aucune certitude de cette proposition, si nous ne concevions distinctement ce que c'est qu'*être*, & ce que c'est que *penser.* Et il ne faut point demander que nous expliquions ces termes; parce qu'ils sont du nombre de ceux qui sont si bien entendus par tout le monde, qu'on les obscurciroit en voulant les expliquer. Si on ne peut nier que nous n'ayons en nous les idées de l'être & de la pensée, qu'on nous dise par quels sens elles sont entrées dans notre esprit. Il faut donc convenir qu'elles ne tirent en aucune sorte leur origine des sens.

Nihil est in intellectu, quod non prius fuerit in sensu.

Zénon [a] montroit encore le faux, & même le ridicule du sentiment des

a Si, quid officii sui sit, non occurrit animo, nihil unquam omnino aget, ad nullam rem

Académiciens par une autre réflexion. Dans la conduite commune de la vie, il est impossible, disoit-il, de prendre un parti fixe, & de se déterminer à rien, si l'on n'a dans l'esprit un principe fixe & assuré, qui nous détermine à prendre un parti plutôt qu'un autre. Ainsi l'on demeurera toujours dans l'incertitude & dans l'inaction.

Les Sectateurs de l'ancienne Académie & du Portique convenoient donc ensemble, en ce que les uns & les autres soutenoient, quoique sur différens principes, qu'il y avoit des moiens sûrs de connoitre la vérité, & par conséquent des connoissances évidentes & certaines.

Arcésilas s'éleva avec beaucoup de vivacité contre ce sentiment, s'attachant en particulier à combattre Zénon, & il forma une secte, qui fut appellée la moienne Académie, laquelle subsista jusqu'à Carnéade, quatriéme successeur d'Arcésilas, qui fonda la Secte appellée la nouvelle Académie. Comme elle n'avoit fait que

Academ. Quæst. lib. 1.

unquam impelletur, nunquam movebitur. Quòd si aliquid aliquando acturus est, necesse est id ei verum, quod occurrit, videri. *Ibid.*

de légers changemens dans la moienne, on les confond ensemble, & on les désigne toutes deux par le nom d'*Académie nouvelle*. Cette Secte eut beaucoup de crédit. Cicéron l'embrassa ouvertement, & s'en déclara le défenseur.

Ibid. n. 44. Si on l'en croit, ce ne fut point par opiniâtreté, ni par un frivole désir de vaincre, qu'Arcésilas attaqua Zénon, mais par l'obscurité qui se trouvoit dans toutes les connoissances, laquelle avoit obligé Socrate, aussi bien que Démocrite, Anaxagore, Empédocle, & presque tous les anciens Philosophes, d'avouer leur ignorance, & de convenir qu'on ne pouvoit rien savoir, rien connoitre avec certitude, pas même ce que Socrate s'étoit réservé, en disant : *Je ne sai qu'une chose, qui est que je ne sai rien.*

Le fort de la dispute entre Zénon & Arcésilas rouloit sur le témoignage des sens. Zénon prétendoit qu'on pouvoit par leur ministére connoitre certainement la vérité : Arcésilas le nioit. Ibid. n. 66. &c. La principale raison de ce dernier étoit, qu'il n'y a aucune marque certaine qui distingue, & fasse discerner les objets faux & trompeurs, de

ceux qui ne sont pas tels. Il y en a qui sont, ou qui paroissent si parfaitement semblables entr'eux, qu'il n'est pas possible d'en faire le discernement. On est donc exposé, en jugeant & en affirmant quelque chose, à se tromper, & à prendre le vrai pour le faux, & le faux pour le vrai, ce qui est tout-à-fait indigne du Sage. Et [a] par conséquent, s'il veut se conduire avec prudence, il doit suspendre son jugement, & ne décider de rien. C'est aussi ce que faisoit Arcésilas; il passoit les jours entiers à disputer contre les autres, & à réfuter leurs sentimens, sans jamais dire le sien.

Les Académiciens, à son exemple, en usérent toujours depuis de la même sorte. Nous avons vû que Carnéade, quand il alla à Rome avec deux autres Députés, parla un jour pour la justice, & le lendemain contre, avec la même force & la même éloquence. Ils [b] prétendoient que le but de ces

a Ex his illa necessariò nata est ἐποχὴ, id est assensionis retentio. *Academ. Quæst. lib. 4. n.* 59.

b Neque nostræ disputationes quidquam aliud agunt, nisi ut, in utramque partem dicendo & audiendo, eliciant & tanquam exprimant aliquid, quod aut verum sit, aut ad id quàm proximè accedat. *Lib. 4. n.* 7. 8.

discours où ils soutenoient le pour & le contre sur un même sujet, étoit de découvrir par ces recherches quelque chose qui fût vrai, ou du moins qui approchât de la vérité. La seule différence, disoient-ils, qu'il y a entre nous, & ceux qui croient savoir quelque chose, c'est que ces autres Philosophes donnent hardiment pour vrai & pour incontestable le parti qu'ils soutiennent, & que nous avons la modestie de donner le nôtre seulement pour probable & vraisemblable. Ils ajoutoient que c'étoit sans fondement qu'on accusoit leur doctrine de réduire les hommes à l'inaction, & de troubler les devoirs de la vie : puisque la probabilité & la vraisemblance suffisoient pour les déterminer à prendre un parti plutôt qu'un autre. Nous avons un excellent Traité de Cicéron, intitulé *Lucullus*, & que l'on compte pour le quatriéme Livre des Questions Académiques; dans lequel Cicéron fait soutenir par Luculle l'opinion de la vieille Académie, qu'il y a des choses que l'homme peut savoir & comprendre; & pour lui, il soutient l'opinion contraire, qui est celle de la nouvelle Académie, Que

Ibid. n. 108. &c.

Acad. Quaest. lib. 4. n. 61. 62.

l'homme ne peut aller au-delà des apparences, & qu'il ne peut avoir que des opinions probables. Luculle, en finissant sa dissertation, qui est assez longue & très éloquente, apostrophe ainsi Cicéron. » Est-il possible, lui » dit-il, après l'éloge magnifique que » vous avez fait de la Philosophie, » que vous puissiez embrasser une Se» cte, qui confond le vrai avec le faux, » qui nous ôte tout usage de la raison » & du jugement, qui nous défend de » rien approuver, & qui nous dépouil» le de tous les sens? Encore ces peu» ples Cimmériens, qu'on dit ne voir » jamais le soleil, ont-ils quelques » feux, quelque crépuscule qui les » éclaire. Mais ces Philosophes, pour » lesquels vous vous déclarez, au mi» lieu de ces profondes ténébres dont » ils nous environnent, ne nous lais» sent aucune étincelle dont la lueur » puisse nous éclairer. Ils nous tien» nent comme garotés par des liens, » qui ne nous permettent pas de fai» re aucun mouvement. Car enfin, » nous défendre, comme ils font, de » donner notre consentement à quoi » que ce puisse être, c'est réellement » nous ôter tout usage de l'esprit, &

„ nous interdire en même tems toute „ action. “ Il est difficile de mieux réfuter les dogmes de la nouvelle Académie, qui en effet semble dégrader l'homme, en le confinant dans une ignorance absolue, & ne lui laissant pour se conduire que le doute & l'incertitude.

Le P. Mallebranche dans sa Recherche de la vérité, établit fort au long un excellent principe sur les sens. C'est que les sens nous ont été donnés de Dieu, non pour nous faire connoitre la nature des objets, mais leur raport avec nous; non ce qu'ils sont en eux-mêmes, mais s'ils sont avantageux ou nuisibles à notre corps. Ce principe est très lumineux, & détruit toutes les petites chicanes des anciens Philosophes. Pour ce qui est des objets en eux-mêmes, c'est par les idées que nous les connoissons.

* Log. de P. R. IV. Partie, ch. 1.

* J'ai dit que les nouveaux Académiciens se contentoient de nier la certitude, en admettant la vraisemblance. Les Pyrrhoniens, qui sont une branche & une suite de la Secte Académicienne, ont même nié cette vraisemblance, & ont prétendu que toutes choses étoient également obscures & incertaines.

Mais la vérité eſt que toutes ces opinions qui ont fait tant de bruit dans le monde, n'ont jamais ſubſiſté que dans des diſcours, des diſputes, ou des écrits, & que perſonne n'en a jamais été ſérieuſement perſuadé. C'étoient des jeux & des amuſemens de perſonnes oiſives & ingénieuſes: mais ce ne furent jamais des ſentimens dont ils fuſſent intérieurement pénétrés, & par leſquels ils vouluſſent ſe conduire. Ils prétendoient qu'on ne peut diſtinguer le ſommeil de la veille, ni la folie du bon ſens: malgré toutes leurs raiſons, pouvoient-ils douter qu'ils ne dormoient point, & qu'ils avoient l'eſprit ſain? Mais s'il ſe trouvoit quelqu'un capable de former ce doute, au moins perſonne ne ſauroit douter, comme dit S. Auguſtin, s'il eſt, s'il penſe, s'il vit. Car, ſoit qu'il dorme ou qu'il veille, ſoit qu'il ait l'eſprit ſain ou malade, ſoit qu'il ſe trompe ou qu'il ne ſe trompe pas, il eſt certain au moins, puiſqu'il penſe, qu'il eſt & qu'il vit; étant impoſſible de ſéparer l'être & la vie de la penſée, & de croire que ce qui penſe n'eſt pas & ne vit pas.

CHAPITRE SECOND.

SENTIMENS DES ANCIENS PHILOSOPHES

Sur la Morale.

La Morale, qui se propose pour objet de régler les mœurs, est, à proprement parler, la Science de l'homme. Toutes les autres connoissances sont en quelque sorte hors de lui, ou du moins on peut dire qu'elles ne vont point jusqu'à ce qu'il y a en lui de plus intime & de plus personnel; je veux dire jusqu'au cœur : car c'est là que l'homme est tout ce qu'il est. Elles peuvent le rendre plus savant, plus éloquent, plus juste dans ses raisonnemens, plus habile dans les mystéres de la nature, plus propre à commander des armées, & à gouverner des Etats : mais elles ne le rendent pas meilleur, ni plus sage. C'est pourtant l'unique chose qui le touche de près, qui l'intéresse personnellement, & sans laquelle tout le reste doit lui paroitre assez indifférent.

C'eſt pour cela que Socrate crut devoir préférer le réglement des mœurs à tout le reſte. Avant lui les Philoſophes ne s'occupoient preſque qu'à ſonder les ſecrets de la nature, à meſurer l'étendue des terres & des mers, à étudier le cours des aſtres. Il [a] fut le premier * qui mit la Morale en honneur, & qui, pour me ſervir des termes de Cicéron, fit [b] deſcendre la Philoſophie du ciel dans les villes, l'introduiſit même dans les maiſons, & la familiariſa avec les particuliers, en l'obligeant de leur donner des préceptes ſur les mœurs & ſur la conduite de la vie.

Elle ne ſe borna pas au ſoin des particuliers. Le gouvernement des Etats a toujours fait le principal objet des réflexions des plus célébres Philoſophes. Ariſtote & Platon nous ont laiſſé ſur cette matiére pluſieurs

a A Socrate omnis, quæ eſt de vita & moribus, philoſophia manavit. *Tuſcul. Quæſt. lib. 3. n. 8.*

* *Les Philoſophes plus anciens, & ſur tout Pythagore, avoient donné à leurs diſciples de bons préceptes de Morale : mais ils n'en faiſoient pas leur capital comme Socrate.*

b Socrates primus philoſophiam devocavit è cœlo, & in urbibus collocavit, & in domos etiam introduxit, & coegit de vita & moribus, rebuſque bonis & malis quærere. *Ibid. lib. 5. n. 10.*

Traités d'une grande étendue, qui ont toujours été fort estimés, & qui renferment d'excellens principes. Cette partie de la Morale s'appelle Politique.

Je ne la traiterai point ici séparément: je me contenterai dans la suite, en parlant des Devoirs, de raporter quelques extraits de Platon & de Cicéron, qui feront connoitre quelles nobles idées ils avoient sur la maniére de gouverner les peuples.

La Morale doit instruire les hommes principalement sur deux matiéres. Elle doit, en premier lieu, leur enseigner en quoi consiste le souverain bonheur, auquel ils aspirent tous; puis leur montrer les vertus & les devoirs qui peuvent les y conduire. Il ne faut pas s'attendre que le Paganisme nous donne sur des matiéres si importantes des maximes bien pures. Nous y trouverons un mélange de lumiére & de ténébres qui nous étonnera, mais qui pourra beaucoup nous instruire.

Je joindrai à la Morale un petit Traité sur la Jurisprudence.

ARTICLE PREMIER.

Sentimens des anciens Philosophes sur le souverain bonheur de l'homme.

IL N'Y A POINT dans toute la Philosophie morale de matiére plus intéressante que celle qui regarde le souverain bonheur. On agitoit dans les Ecoles plusieurs questions assez indifférentes pour le commun des hommes, & dont on pouvoit négliger de s'instruire, sans que les mœurs & la conduite de la vie en souffrissent beaucoup. Mais [a] l'ignorance de ce qui constitue le souverain bien jette l'homme dans une infinité d'erreurs, & fait qu'il marche toujours au hazard, sans avoir rien de fixe, & sans savoir ni où il va, ni quelle route il doit tenir : au lieu que ce principe une fois bien établi, il connoit clairement tous ses

a Summum bonum si ignoretur, vivendi rationem ignorari necesse est. Ex quo tantus error consequitur, ut, quem in portum se recipiant, scire non possint. Cognitis autem rerum finibus, cùm intelligitur quid sit & bonorum extremum & malorum, inventa vitæ via est, conformatioque omnium officiorum. ... Hoc constituto, in philosophia, constituta sunt omnia. *De finib. bon. & mal. lib. 5. n. 15.*

devoirs, & ſait à quoi s'en tenir pour tout le reſte.

Ce ne[a] ſont pas ſeulement les Philoſophes qui ſe ſont mis en peine de rechercher en quoi conſiſte le ſouverain bien : ce ſont généralement tous les hommes ; ſavans, ignorans, éclairés, ſtupides. Il n'y a perſonne qui ne prenne parti ſur cette importante queſtion. Et quand l'eſprit demeureroit indifférent, le cœur ne ſauroit s'empêcher de faire un choix. Il pouſſe de ſon fond un cri ſecret, qui dit à l'égard de quelque objet : Heureux celui qui en eſt le poſſeſſeur !

L'homme a l'idée & le deſir d'un bonheur ſouverain gravés dans le fond de ſa nature : & cette idée & ce deſir ſont la ſource de tous ſes autres deſirs & de toutes ſes actions. Depuis le péché, il ne lui en reſte qu'une notion confuſe & générale, laquelle eſt inſéparable de ſon être. Il ne ſauroit s'empêcher d'aimer & de chercher ce bien qu'il ne connoit plus que confuſément : mais il ne ſait où il eſt,

a Omnis auctoritas philoſophiæ conſiſtit in beata vita comparanda. Beatè enim vivendi cupiditate incenſi omnes ſumus. Ibid. n. 86.

ni en quoi il consiste, & cette recherche le précipite en une infinité d'erreurs : car trouvant des biens créés qui contentent quelque petite partie de cette avidité infinie qui le dévore, il les prend pour le bien souverain, il y raporte ses actions, & tombe ainsi dans une infinité d'égaremens criminels.

C'est ce que nous verrons clairement dans les divers sentimens qui ont partagé les Philosophes sur cette matiére. Cicéron l'a traitée avec beaucoup d'étendue & d'érudition dans les cinq Livres qui ont pour titre *de Finibus bonorum & malorum*, où il examine en quoi consiste les véritables biens & les véritables maux. Je m'attacherai au plan qu'il a suivi, & j'exposerai après lui ce qu'ont pensé sur ce sujet les Epicuriens, les Stoïciens, les Péripatéticiens, c'est-à-dire les trois Sectes de Philosophie les plus célébres.

Les deux derniéres nous fourniront de tems en tems d'excellentes maximes sur divers sujets, mais qui seront le plus souvent mélées de faux dogmes & d'erreurs grossiéres. Il ne faut pas s'attendre à y rien trouver d'inf-

tructif par raport aux biens futurs. La Philosophie humaine n'éleve point l'homme au dessus de lui-même, & se borne à la terre. Quoiqu'il y ait eu plusieurs Philosophes persuadés de l'immortalité de l'ame, & par conséquent convaincus que la vie présente n'est qu'un instant dans la durée infinie de nos ames, ils n'ont pas laissé de donner à cette vie d'un moment toute leur étude & toute leur attention. Ce qui devoit arriver en l'autre vie, n'étoit le sujet que de quelques entretiens stériles, dont ils ne tiroient aucune conséquence pour leur propre conduite, ni pour celle des autres. Ainsi ces prétendus Sages, qui connoissoient tout excepté eux-mêmes, & qui savoient la destination de chaque chose particuliére excepté celle de l'homme, peuvent, à juste titre, être regardés comme des insensés. Car c'est l'être, que de ne savoir ce qu'on est, & où l'on va; que d'ignorer sa fin, & les moiens d'y parvenir; que de savoir ce qui est superflu & étranger, & d'être aveugle sur ce qui est personnel & nécessaire.

§. I.

Sentimens d'Epicure sur le souverain bien.

LE NOM SEUL d'Epicure nous avertit que dans la question dont il s'agit, il [a] ne faut point attendre qu'il nous inspire de nobles & de généreux sentimens.

On appelle souverain bien, selon tous les Philosophes, celui auquel tous les autres se raportent, & qui ne se raporte lui-même à aucun autre. Epicure fait consister le souverain bien dans le plaisir, & par une conséquence nécessaire, le souverain mal dans la douleur. C'est la nature elle même, dit-il, qui nous enseigne cette vérité, & qui nous apprend dès notre naissance, à rechercher comme souverain bien tout ce qui peut nous faire plaisir, & à éviter comme souverain mal tout ce qui peut nous faire de la peine. On n'a pas besoin d'argumens bien recherchés pour établir cette vérité, non plus que pour prouver que le feu est chaud,

a Epicurus, in constitutione finis, nihil generosum sapit atque magnificum. *De Finib. lib.* 1. *n.* 23.

la neige blanche, le miel doux. Tou cela se sent. Qu'on suppose d'un côt un homme jouissant, & pour l'es prit & pour le corps, des plus granc plaisirs, sans crainte qu'ils soient in terrompus; & de l'autre un homm livré aux plus vives douleurs, sar aucune espérance de soulagement: es il douteux de quel côté on doit place le souverain bien, & le souverai mal?

De Finib. lib. 2. n. 93. Tuscul. Quaest. lib. 2. n. 44. 45. Comme il ne dépend pas de l'hom me de s'exemter des douleurs, Ep cure oppose à cet inconvénient un re méde fondé sur un raisonnement qu' croit fort persuasif. *Si la douleur e grande*, dit-il, *elle sera courte: si ell est longue, elle sera légére.* Comme s' n'arrivoit pas souvent qu'une mala die fût en même tems & longue & douloureuse, & comme si un raison nement pouvoit quelque chose contr le sentiment.

Tuscul. Quaest. lib. 3. n. 33. &c. Il proposoit un autre reméde, no moins inefficace, contre la vivacit de la douleur, qui consistoit à ren dre notre esprit distrait sur les mau qu'on souffre, & à tourner toute so attention sur les plaisirs qu'on a senti autrefois, & sur ceux qu'on espér

goûter encore dans la ſuite. Quoi ! a lui répliquoit-on, pendant que la violence de la douleur me pique, me pénétre, me déchire, me brûle, & ne me laiſſe aucun moment de repos, vous m'ordonnez de l'oublier & de la laiſſer à l'écart. Cette diſſimulation & cet oubli, ſont-ils donc en mon pouvoir ? Eſt-ce qu'il dépend de moi d'étoufer la voix de la nature, & de lui impoſer ſilence ?

Obligé de renoncer à tous ces faux & pitoiables raiſonnemens, il ne reſtoit plus d'autre iſſue à Epicure, que d'avouer que ſon Sage ſeroit ſenſible à la douleur, mais qu'il ne laiſſeroit pas de ſe croire heureux dans cet état ; & c'eſt à quoi il ſe réduiſoit. En l'entendant ainſi parler, Cicéron a toutes les peines du monde, dit-il, à s'empêcher de rire. Si le Sage eſt tourmenté, s'il eſt brûlé ; (on s'attend qu'Epicure va dire qu'il réſiſtera conſtamment, & qu'il ne ſuccombera point ; ce n'eſt pas aſſez pour

Tuſcul. Quaſt. lib. [illegible] *n. 17.*

a Non eſt in noſtra poteſtate, fodicantibus iis rebus quas malas eſſe opinemur, diſſimulatio vel oblivio. Lacerant, vexant, ſtimulos admovent, ignes adhibent, reſpirare non ſinunt ; & tu obliviſci jubes, quod contra naturam eſt ? *Cicer.*

lui : il va encore plus loin.) Si
a Sage se trouve enfermé dans
taureau brûlant de Phalaris, plein
joie il s'écriera : *Que l'état où je s*
est doux! Que je m'en mets peu en p
ne! On est étonné d'entendre so
cette parole de la bouche du Pan
gyriste de la Volupté, qui fait co
sister le souverain bien dans le pl
sir, & le souverain mal dans la do
leur. On l'est [b] encore plus, qua
on voit Epicure soutenir ce généra
personnage jusqu'à la fin, & qu'
l'entend lui-même, au milieu
douleurs aigues de la pierre, &
tourmens que lui faisoit souffrir u
affreuse colique qui lui déchiroit
entrailles, s'écrier : *Je suis heure*
C'est ici le dernier & le plus fort
jour de ma vie.

Cicéron demande, comment
peut concilier Epicure avec lui-m

a In Phalaridis tauro si erit, dicet : *Quàm suave est hoc! Quàm hoc non curo!* Cicer.

b Quid porro? Non æquè incredibile videtur, aliquem in summis cruciatibus positum, dicere : *Beatus sum?* Atqui hæc vox in ipsa offi voluptatis est. audi *Beatissimum*, inquit, *& ultimum diem* Epicurus; cùm illum urinæ difficultas tor ret, hinc insanabilis e cerati dolor ventris, *nec. Epist.* 92.

me ? Pour [a] lui, qui ne nie pas que la douleur ne ſoit douleur, il ne porte pas à un ſi haut point la vertu du Sage. » C'eſt bien aſſez, dit-il, » qu'il ſupporte les maux avec pa- » tience. Je ne demande pas qu'il » les ſouffre avec joie. Car enfin la » douleur eſt une choſe triſte, dure, » amére, contraire à la nature, & dif- » ficile à ſouffrir. « C'eſt là penſer & parler raiſonnablement. Le langage d'Epicure eſt celui de la vanité & de l'orgueil, qui cherche à ſe donner en ſpectacle, & qui faiſant parade d'un faux courage, prouve une véritable foibleſſe.

Au reſte, ces conſéquences abſurdes d'Epicure étoient des conſéquences néceſſaires qui ſuivoient invinciblement de ſes principes erronés. Car, ſi le Sage doit être heureux auſſi lontems qu'il eſt ſage, la douleur ne lui faiſant pas perdre ſa ſageſſe, ne peut non plus lui faire perdre ſon

a Tullius dolorem, dolorem eſſe non negat.., Ego, inquit, tantam vim non tribuo ſapientiæ contra dolorem, Sit fortis in perferendo, officio ſatis eſt; ut lætetur etiam, non poſtulo. Triſtis enim res eſt ſine dubio, aſpera, amara, inimica naturæ, ad patiendum tolerandumque difficilis. *Tuſcul. Quæſt. lib.* 2. *n.* 33. & 18.

bonheur. Ainsi il est contraint d'assurer qu'il est heureux au milieu des plus vives douleurs.

Il faut avouer qu'on trouve dans Epicure des maximes, & même des actions, qui ont quelque chose de surprenant & d'éblouissant, & qui donnent de sa personne & de sa doctrine une idée toute opposée à celle qu'on s'en forme ordinairement. C'est pourquoi plusieurs Savans fort célébres ont pris sa défense, & fait son apologie.

Il[a] déclare hautement, dit Cicéron, qu'on ne peut vivre agréablement, à moins qu'on ne vive avec sagesse, honnêteté, & justice; & qu'on ne peut vivre de la sorte, sans vivre agréablement. Que ne renferme point un tel principe!

Sur les autres matiéres de morale, & sur les régles des devoirs, il étale des maximes qui n'ont pas moins de noblesse & de sévérité.

Senec. Epist. 29. Sénéque raporte plusieurs de ses paroles, qui sont certainement fort louables. *Je n'ai jamais songé*, dit-il, *à plaire*

a Clamat Epicurus, non posse jucundè vivi, nisi sapienter, honestè, justèque vivatur: nec sapienter, honestè, justè, nisi jucundè. *De Finib. lib.* 1. *n.* 57.

à plaire au peuple : car, ce que je sai, le peuple ne l'approuve point ; & ce que le peuple approuve, je ne le sai pas.

A la place du peuple Epicure [a] substitue quelque homme de bien d'une grande vertu & d'une grande réputation, qu'il veut que nous ayions toujours devant les yeux comme un gardien & un surveillant, de sorte que nous fassions toutes nos actions comme s'il en étoit spectateur & juge. En effet, c'est retrancher la plus grande partie des fautes, que de leur donner un témoin qu'on respecte, dont l'autorité & la pensée seule régle & purifie nos actions les plus secrettes. *Id. Epist. 11.*

Si [b] vous voulez, disoit Epicure, rendre Pythocles véritablement riche, il ne faut rien ajouter à ses biens, mais seulement retrancher de ses desirs & de ses cupidités.

a Aliquis vir bonus nobis eligendus est, ac semper ante oculos habendus, ut sic tanquam illo spectante vivamus, & omnia tanquam illo vidente faciamus. Hoc, mi Lucili, Epicurus præcepit ; custodem nobis & pædagogum dedit : nec immeritò. Magna pars peccatorum ollitur, si peccaturis testis adsistat. Aliquem habeat animus, quem vereatur, cujus auctoritate etiam secretum suum sanctius faciat.

b Si vis, inquit, Pythoclea divitem facere, non pecuniæ adjiciendum, sed cupiditatibus detrahendum. *Senec. Epist. 21.*

Je ne finirois point, si je voulois raporter beaucoup d'autres maximes d'une morale aussi exacte. Socrate parle-t-il mieux qu'Epicure ? Et l'on prétend que sa conduite répondoit à sa morale.

Senec. Epist. 21. Quoique les Jardins d'Epicure eussent pour inscription, *Ici la volupté est le souverain bien*, le maître du logis, gracieux d'ailleurs & fort honnête, recevoit ses hôtes avec du pain & de l'eau.

Senec. Epist. 18. Lui-même, ce Docteur de la volupté, avoit certains jours, où il rassasioit sa faim bien sobrement. Il marque dans une lettre, qu'il ne dépensoit pas un as entier pour son repas, c'est-à-dire un sou ; & que Métrodore, son compagnon, qui n'étoit pas encore si avancé, dépensoit l'as entier.

Nous avons vû avec quel courage, près de rendre l'esprit, il souffroit les plus vives & les plus cruelles douleurs. Que répondre à ces faits, & à beaucoup d'autres pareils ? car on en raporte plusieurs.

Que répondre aussi d'un autre côté à des faits tout contraires, & en grand nombre, & aux reproches qu'on lui

faisoit de s'abandonner à la crapule, & aux débauches les plus honteuses, comme on le voit dans Diogéne de Laërce.

Mais Cicéron tranche la question en un mot, & la réduit à un seul point. » Croiez-vous, lui disoit-on, » qu'Epicure soit tel qu'on le veut » faire passer, & que son dessein soit » de porter au déréglement & à la » débauche ? Je ne le croi pas, ré- » pond Cicéron : car je vois que d'ail- » leurs il avance de fort belles maxi- » mes, & d'une morale très sévére. » Mais il ne s'agit pas ici de ses mœurs, » ni de sa conduite : il s'agit de ses » dogmes & de ses sentimens. Or il » s'explique sur ce qu'il entend par le » plaisir & la volupté, d'une maniére » qui n'est pas obscure. *J'entends* [a] *par* » *ce mot*, dit Epicure, *les plaisirs du* » *goût, les plaisirs de la chair, la vûe* » *des objets qui flatent agréablement les* » *yeux, les divertissemens, la musique.* » Ajoutai-je quelque chose à ses pa- » roles ? Ajoutai-je quelque chose de » faux ? Si cela est, qu'on me réfute :

Tuscul. Quæst. lib. 3. *n.* 46. 47.

a Non verbo solùm posuit voluptatem, sed explanavit quid diceret. *Saporem*, inquit, *& corporum complexum, & ludos, atque cantus, & formas eas quibus oculi jucundè exmoveantur.*

„ car je ne cherche qu'à éclaircir la
„ vérité.

De nat. deor. lib. II. n. III. Le [a] même Epicure déclare *qu'il ne peut pas même concevoir qu'il y ait un autre bien que celui qui consiste dans le boire, dans le manger, dans l'harmonie des sons qui flate l'oreille, & dans les voluptés obscénes.* Ne sont-ce pas là ses propres termes, dit Cicéron ; *An hæc ab eo non dicuntur ?*

De nat. deor. lib. I. n. 116. & 123. En supposant qu'il soutenoit un tel dogme, devoit-on compter pour quelque chose les plus beaux discours qu'il tenoit d'ailleurs sur la vertu & sur l'honnêteté ? On en jugeoit comme des Livres qu'il avoit écrits sur la Divinité. On étoit persuadé que dans le fond il ne croioit point de dieux. Cependant il parloit dans ces Livres du respect qu'on leur doit en termes magnifiques, pour mettre ses véritables sentimens & sa personne à couvert, & pour ne point s'attirer d'affaires de la part des Athéniens. Il avoit le même intérêt à couvrir un dogme aussi révoltant que celui qui fait consister

a Testificatur, ne intelligere quidem se posse, ubi sit aut quid sit ullum bonum, præter illud, quod cibo, aut potione, & aurium delectatione, & obscœna voluptate capiatur. *De Finib. lib. 2. n. 7.*

le souverain bien dans la volupté.

Torquatus faisoit valoir extrêmement en faveur d'Epicure, dont il défendoit la doctrine, l'endroit où ce Philosophe disoit que l'on ne peut pas mener une vie agréable, si elle n'est sage, honnête, & juste : *non posse jucundè vivi, nisi honestè, & sapienter, & justè vivatur.* Cicéron ne se laisse point éblouir par un vain éclat de paroles, dont Epicure s'efforçoit de couvrir la turpitude de ses dogmes. Il prouve fort au long que la sagesse, l'honnêteté, la justice ne peuvent point s'allier avec le plaisir dans le sens qu'Epicure lui donne, qui fait honte à la Philosophie, & qui deshonore la nature même. Il demande à Torquatus, si, lorsqu'il sera nommé Consul, ce qui devoit bientôt arriver, il osera, dans sa harangue devant le peuple ou dans le Sénat, déclarer qu'il entre en charge bien résolu de se proposer la volupté pour fin & pour but dans toutes ses actions? Pourquoi ne l'osera-t-il pas, sinon parce qu'il sent bien qu'un tel langage est infame?

De Finib. lib. 2. n. 51. &c.

Ibid. n. 74.

Je finirai tout cet Article par un beau contraste que fait ici Cicéron. D'un côté il représente L. Thorius

De Finib. lib. 2. n. 63-65.

Balbus de Lanuvium, l'un de ces vo
luptueux habiles & délicats qui se for
une occupation & un mérite de raf
ner sur tout ce qui s'appelle délices
lequel, libre de tout chagrin pour
présent & de toute inquiétude pou
l'avenir, ne se livroit point brutal
ment aux excès du boire & du man
ger, ni aux autres divertissemen
grossiers, mais qui, attentif à sa san
té & à certaines bienséances, me
noit une vie douce & molle, assem
bloit tous les jours chez lui une com
pagnie d'amis choisis, avoit toujour
une table servie des mêts les plu
fins & les plus exquis, ne se refu
soit rien de ce qui pouvoit flate
agréablement ses sens, ni aucun d
ces plaisirs sans lesquels Epicure n
concevoit pas ce que pouvoit être l
souverain bonheur; en un mot, qu
étoit industrieux à cueillir par tout
pour ainsi dire, une fleur délicate d
joie & de volupté, & qui annonço
par un teint vermeil le fond merveil
leux de santé & d'embonpoint dont
jouissoit. Voila, dit Cicéron en s'a
dressant à Torquatus, un homme
selon vous, souverainement heu
reux.

Je [a] n'oserois vous nommer celui que j'ai dessein de lui opposer, mais la vertu le nommera elle-même pour moi : c'est le fameux Régulus, qui de son plein gré, sans y être forcé que par la parole qu'il avoit donnée aux ennemis, retourna de Rome à Carthage, où il savoit quels supplices lui étoient préparés, & où effectivement on le fit mourir par la faim & par des veilles forcées. C'est dans ces tourmens-là même que la vertu le déclare à haute voix infiniment plus heureux que votre Thorius, couché sur les roses, & nageant dans la volupté. Régulus avoit fait de grandes guerres, avoit été deux fois Consul, avoit reçu l'honneur du triomphe : mais il ne comptoit presque pour rien tous ces avantages en comparaison

a Ego, huic quem an teponam, non audeo dicere : dicet pro me ipsa virtus, nec dubitabit isti vestro beato M. Regulum antepenere. Quem quidem, cùm sua voluntate, nulla vi coactus præter fidem quam dederat hosti, ex patria Carthaginem revertisset, tum ipsum, cùm vigiliis & fame cruciaretur, clamat virtus beatiorem fuisse, quàm potantem in rosa Thorium. Bella magna gesserat, bis consul fuerat, triumpharat : nec tamen sua illa superiora tam magna nec tam præclara ducebat, quàm illum ultimum casum, quem propter fidem constantiamque susceperat : qui nobis miserabilis videtur audientibus, illi perpetienti erat voluptarius. *De Fin. lib. 2. n. 65.*

de ce dernier événement de sa vie; que sa fidélité à sa parole & sa constance lui avoient attiré ; événement, dont le simple récit nous afflige & nous effraie, & dont la réalité fut pour Régulus un sujet de joie & de plaisir.

Qu'on mette à la place de Régulus un Chrétien qui souffre pour la vérité, rien ne sera plus concluant que le raisonnement de Cicéron. Sans cela, c'est réfuter une absurdité par une autre, & opposer une fausse idée de bonheur à un bonheur honteux.

§. II.

Sentimens des Stoïciens sur le souverain bien.

NOUS SORTONS de l'Ecole la plus décriée parmi les anciens Philosophes pour la doctrine & pour les mœurs, qui avoit pourtant beaucoup d'autorité, & dont les dogmes étoient, dans la pratique, presque généralement suivis, l'attrait du plaisir étant bien plus efficace que tous les plus beaux raisonnemens. Nous passons maintenant dans une autre Ecole, que le Paganisme a fort vantée, dont il s'est

fait beaucoup d'honneur, & où il a prétendu que la vertu s'enseignoit & se pratiquoit dans toute sa pureté & toute sa perfection. On voit bien que je parle des Stoïciens.

C'étoit un principe commun à tous les Philosophes, que le souverain bien consistoit à vivre selon la nature : *secundùm naturam vivere, summum bonum esse*. La différente maniére dont ils expliquoient cette conformité avec la nature, faisoit la diversité de leurs opinions. Epicure la mettoit dans le plaisir : quelques-uns dans l'exemption de la douleur : d'autres dans d'autres objets. Zénon, le Chef des Stoïciens, la faisoit consister uniquement dans la vertu. Selon lui, vivre selon la nature, vivre conformément à la nature, en quoi seul consiste le bonheur, c'est vivre honnêtement, vivre vertueusement. Voila ce que la nature nous inspire, à quoi elle nous porte, l'honnêteté & la vertu : & elle nous inspire en même tems une souveraine horreur pour tout ce qui est contraire à l'honnêteté & à la vertu.

De Finib. lib. 4. n. 14

Cette [a] vérité se reconnoit sensiblement dans les enfans, en qui l'on admire la candeur, la simplicité, la tendresse, la reconnoissance, la compassion, la pureté, l'ignorance du mal & de tout artifice. D'où leur viennent de si excellentes vertus, sinon de la nature même, qui se peint & se montre dans les enfans comme dans un miroir? Dans [b] un âge plus avancé, pour peu que l'on se souvienne que l'on est homme, peut-on refuser son estime à une jeunesse sage, réglée, modeste: & de quel œil voit-on au contraire de jeunes gens livrés à la débauche & aux déréglemens? Quand on lit dans l'Histoire, d'un côté des actions de bonté, de douceur, de clémence, de reconnoissance; de l'autre, des actions de

a Id indicant pueri in quibus, ut in speculis, natura cernitur... Quæ memoria est in his bene merentium! quæ referendæ gratiæ cupiditas! Atque ea in optima quaque indole maximè apparent. *De Finib. lib.* 5. n. 61.

b In his verò ætatibus quæ jam confirmatæ sunt, quis est tam dissimilis homini, qui non moveatur & offensione turpitudinis, & comprobatione honestatis? Quis est qui non oderit libidinosam, protervam adolescentiam? Quis contra in illa ætate pudorem, constantiam, etiamsi sua nihil intersit, non tamen diligat? ... Cui Tubuli nomen odio non est? Quis Aristidem mor-

violence, d'injuſtice, d'ingratitude, de cruauté : quelque diſtance de tems qu'il y aït entre ces hommes dont parle l'Hiſtoire & nous, ſommes-nous maîtres de nos ſentimens, & pouvons-nous nous empêcher d'aimer les uns, & de déteſter les autres? Voila, dit Zénon, le cri de la nature, qui nous fait entendre qu'il n'y a de vrai bien que la vertu, de vrai mal que le vice.

Les Stoïciens ne pouvoient pas raiſonner plus juſte ni plus conſéquemment dans leurs principes, qui étoient la ſource de leurs erreurs & de leurs égaremens. D'un côté convaincus que l'homme eſt fait pour le bonheur, qui eſt ſa derniére fin & le terme de ſa deſtination ; & de l'autre bornant toute la vie & la durée de l'homme à cette vie préſente, & ne trouvant dans ce court eſpace rien de plus grand, de plus eſtimable, de plus digne de l'homme que la vertu : il n'eſt pas étonnant qu'ils y plaçaſſent le bonheur & la derniére fin de l'hom-

ruum non diligit? An obliviſcamur, quantopere in audiendo legendoque moveamur, cùm piè, cùm amicè, cùm magno animo aliquid factum cognoſcimus? *Ibid. n.* 62.

me. Ne connoissant point une autre vie, ni les promesses éternelles, ils ne pouvoient mieux faire dans l'étroite sphére où ils étoient renfermés par l'ignorance de la Révélation. Ils ont monté aussi haut qu'il leur étoit possible. Ils ont été obligés de prendre le moien pour la fin, le chemin pour le terme. Ils ont pris pour guide la nature, faute de trouver mieux. Ils se sont appliqués à la considérer par ce qu'elle a de grand & de sublime, pendant que l'Epicurien ne la regardoit que par ce qu'elle a de terrestre, d'animal, de corrompu. Ainsi ils ont dû faire consister le bonheur de l'homme dans la vertu.

Quant à ce qui regarde la santé, les richesses, la réputation, & d'autres pareils avantages, ou les maladies, la pauvreté, l'ignominie, & d'autres incommodités de ce genre : Zénon ne les mettoit au rang ni des biens ni des maux, & n'en faisoit dépendre ni le bonheur ni le malheur des hommes. C'est pourquoi il soutenoit [a] que la vertu seule & par elle-même suffi-

[a] Virtutis tantam vim esse, ut ad beatè vivendum se ipsa contenta sit. . . . Sapientes omnes esse semper beatos. *De Finib. lib. 5. n. 77.*

soit pour faire leur bonheur ; & que tous les Sages, en quelque état qu'ils se trouvassent, étoient toujours heureux. Cependant il ne laissoit pas de compter pour quelque chose, mais pour peu, ces sortes de biens & de maux extérieurs, qu'il définissoit d'une maniére différente, pour les termes, de celle des autres Philosophes, mais qui dans le fond revenoit à peu près aux mêmes sentimens.

On peut juger de tout le reste par un seul exemple. Les autres Philosophes regardoient la douleur comme un mal effectif & réel, qui incommodoit extrêmement le Sage, mais qu'il tâchoit de supporter avec patience ; qui ne l'empêchoit pas d'être heureux, mais qui rendoit son bonheur moins complet. Ainsi, selon eux, une action honnête & exemte de douleur, étoit préférable à celle où la douleur auroit été jointe. Les Stoïciens croioient qu'un tel sentiment dégradoit & deshonoroit la vertu, à laquelle tous les autres biens extérieurs joints ensemble n'ajoutoient pas plus que les étoiles à l'éclat du soleil, une goute d'eau à la vaste étendue de l'Océan, un denier aux millions

De Finib. lib. 3. n. 43-45.

innombrables de Crésus : c'étoient les comparaisons dont ils se servoient. Un Sage Stoïcien comptoit donc la douleur pour rien ; & quelque violente qu'elle fût, il se donnoit bien de garde de l'appeller un mal.

Tuscul. Quaest. lib. 3. n. 61. Pompée, au retour de Syrie, passa exprès par Rhodes pour voir Posidonius célébre Stoïcien. Quand il fut arrivé à la maison de ce Philosophe, il défendit à son Licteur de fraper de sa baguette la porte de ce logis, comme c'étoit la coutume. Celui [a], dit Pline, à qui l'Orient & l'Occident s'étoient soumis, voulut que les faisceaux de son Licteur fissent hommage à la demeure d'un Philosophe. Il le trouva au lit fort malade d'une goute qui lui faisoit souffrir de cruels tourmens. Il lui témoigna la peine qu'il avoit de le voir en cet état, & de ne pouvoir l'entendre comme il s'en étoit flaté. Il ne tiendra qu'à vous, repartit le Philosophe ; & il ne sera pas dit, qu'à cause de ma maladie,

[a] Pompeius, confecto Mithridatico bello, intraturus Posidonii sapientiæ professione clari domum, fores percuti de more à lictore vetuit : & fasces Lictorios januæ submisit, cui se Oriens Occidensque submiserat. *Plin. lib. 7. cap. 30.*

un si grand homme soit venu chez moi inutilement.

Alors commençant un long & grave discours, il entreprit de lui prouver qu'il n'y avoit rien de bon que ce qui étoit honnête. Et [a] comme cependant la douleur se faisoit sentir vivement, & lui enfonçoit ses pointes dans tout le corps; il répéta souvent : *Tu ne gagneras rien, ô douleur : quelque incommode & violente que tu puisses être, je n'avouerai jamais que tu sois un mal.*

Un autre Stoïcien fut de meilleure foi : c'étoit Denys d'Héraclée, disciple de Zénon, dont il avoit lontems & vivement soutenu les dogmes. Tourmenté [b] par la pierre, qui lui faisoit jetter les hauts cris, il reconnut la fausseté de tout ce qu'on lui avoit enseigné au sujet de la douleur. *J'ai emploié,* disoit-il, *plusieurs années à l'étude de la Philosophie, & je ne puis supporter la douleur. La douleur est donc un mal.* Ibid. n. 60.

a Cùmque ei quasi faces doloris admoverentur, sæpè dixit : *Nihil agis, dolor ; quamvis sis molestus, nunquam te esse confitebor malum.*

b Cùm ex renibus laboraret, ipso in ejulatu clamitabat falsa esse illa, quæ antea de dolore ipse sensisset.... *plurimos annos in philosophia consumpsi, nec ferre possum* (dolorem:) *malum est igitur dolor.*

Il n'eſt pas néceſſaire de demander aux Lecteurs quel jugement ils portent de ces deux Philoſophes. On voit peint avec les plus vives couleurs, dans les paroles & dans la conduite du premier, le caractére des faux Sages du Paganiſme. Ils ſe donnent en ſpectacle, & ſe nourriſſent de l'attention des autres, & de l'admiration qu'ils croient leur cauſer. Ils ſe roidiſſent contre leur ſentiment intérieur par la honte de paroitre foibles, en cachant un déſeſpoir réel ſous l'apparence d'une fauſſe tranquillité.

Il faut avouer que la douleur eſt la plus redoutable épreuve de la vertu. Elle enfonce ſon aiguillon dans le plus intime de l'ame : elle la brule : elle la tourmente, ſans qu'il ſoit en ſon pouvoir d'en ſuſpendre le ſentiment : elle la tient appliquée malgré elle à une ſecrette & profonde plaie qui conſume toute ſon attention, & qui lui rend inſupportable le tems, dont les inſtans lui paroiſſent des années. La Philoſophie humaine tâche en vain, dans cet état, de faire paroitre ſon Sage invulnérable ou inſenſible : elle ne fait que l'enfler d'une vaine préſomption, & le remplir d'une

force qui n'eſt que dureté. Ce n'eſt point ainſi que la vraie religion inſtruit ſes diſciples. Elle ne traveſtit point la vertu ſous de belles mais chimériques idées. Elle éleve les hommes à une véritable grandeur, mais c'eſt en leur faiſant reconnoitre & avouer leur propre foibleſſe.

Ecoutons l'homme mis à la plus rude épreuve qui ait jamais été : c'eſt Job. On lui annonce coup ſur coup, & preſque ſans intervalle, la perte de tous ſes troupeaux tant de gros que de menu bétail, l'enlévement ou le meurtre de ſes eſclaves, enfin la mort de tous ſes enfans écraſés & enſevelis ſous les ruines de la maiſon où ils mangeoient tous enſemble. Au milieu de tant de coups ſi peſans, ſi imprévus, ſi promtement redoublés, ſi capables d'ébranler l'ame la plus forte, aucune plainte ne lui échape. Uniquement attentif au devoir de ce moment précieux, il ſe ſoumet aux ordres de la Providence : *Le Seigneur m'avoit tout donné, le Seigneur m'a tout ôté : il n'eſt arrivé que ce qui lui a plu. Que le nom du Seigneur ſoit beni.* Il fait paroitre la même ſoumiſſion & la même conſtance après que le

démon a frapé son corps d'une plaie universelle, qui va jusqu'aux entrailles & jusqu'à la moelle des os, & qui le pénétre par les pointes de la douleur la plus aiguë.

Job, dans cet état, songe t-il à se donner en spectacle, & à s'attirer des admirateurs par une vaine apparence de courage? Il en est bien éloigné. Il avoue que sa chair est foible, & que lui-même n'est que foiblesse. Il ne dispute point de force contre Dieu, & reconnoit que de son propre fonds il n'a ni force, ni conseil, ni ressource. *Ma force*, dit-il, *ressemble-t-elle à celle des pierres? & ma chair est-elle de bronze? N'est-il pas évident que je ne puis trouver en moi aucun secours?* Ce n'est pas là le langage de la Philosophie payenne, qui n'est qu'enflure & qu'orgueil.

Job. VI. 12. & 13.

Les Stoïciens faisoient de leur Sage un homme absolument parfait, sans passion, sans trouble, sans défaut. C'étoit un vice chez eux que de donner entrée dans son cœur à quelque sentiment de pitié & de compassion: c'étoit la marque d'un esprit foible & même peu réglé: *Miseratio est vitium pusilli animi, ad speciem alienorum ma-*

Senec. de Clement. lib. 2. cap. 5.

lorum succidentis : itaque pessimo cuique familiarissima est. La [a] compassion, continue le même Sénéque, est un trouble & une tristesse causée par la vûe des maux d'autrui : or le Sage n'est susceptible ni de trouble, ni de tristesse. Son ame jouit toujours d'une tranquille sérénité, qu'aucun nuage ne peut dissiper. Comment seroit-il touché des maux des autres, puisqu'il ne l'est pas des siens propres ?

Les Stoïciens raisonnoient ainsi, parce qu'ils ignoroient ce qu'est l'homme. Ils détruisoient la nature, prétendant la réformer. Ils réduisoient le Sage à une idole de bronze & de pierre, dans l'espérance de le rendre ferme dans ses propres maux, & dans ceux d'autrui. Car ils vouloient qu'il fût également insensible aux uns & aux autres, & que la compassion ne lui fît pas regarder dans le prochain comme un malheur, ce qu'il devoit considérer par raport à

a Misericordia est ægritudo animi, ob alienarum miseriarum speciem. Ægritudo autem in sapientem virum non cadit. Serena ejus mens est, nec quidquam incidere potest quod illam obducat... Hoc sapienti ne in suis quidem accidet calamitatibus, sed omnem fortunæ iram reverberabit, & ante se franget.

lui-même comme indifférent. Ils ne savoient pas que les sentimens qu'ils s'efforçoient d'éteindre, faisoient partie de la nature de l'homme, & que c'étoit détruire tous les liens de la société, que d'arracher de son cœur la compassion, la tendresse, & le vif intérêt que la nature même nous inspire pour tout ce qui arrive au prochain.

L'idée chimérique qu'ils se formoient de la souveraine perfection de leur Sage, étoit la source du ridicule sentiment par lequel ils établissoient que toutes les fautes étoient pareilles. J'ai montré ailleurs l'absurdité de ce dogme.

Ils en soutenoient un autre non moins absurde, mais bien plus dangereux, qui étoit une suite de leur sentiment sur ce qui fait le souverain bien de l'homme, sentiment bon & solide en un sens, mais dont ils tiroient une mauvaise conséquence. Ils [a] prétendoient qu'on ne devoit point faire consister le souverain bien de l'homme dans aucune des choses qu'on pouvoit lui enlever malgré lui, & qui

a Hoc dabitis, ut opinor, si modò sit aliquid esse beatum, id oportere totum poni in potestate sapientis. Nam si amitti vita beata potest, beata esse non potest. *De Finib. lib. 2. n. 86.*

n'étoient point en son pouvoir, mais dans la vertu seule, qui dépend de lui uniquement, & que nulle violence étrangére ne peut lui arracher. Il étoit bien clair que les hommes ne pouvoient pas se procurer à eux mêmes ni se conserver la santé, les richesses, & les autres avantages de cette nature : aussi s'adressoient-ils aux dieux pour les obtenir, & pour en conserver la possession. Ces avantages ne pouvoient donc pas faire partie du souverain bien. La vertu seule avoit ce privilége, parce que l'homme en est le maître absolu, & qu'il ne la tire que de son propre fonds. Il se la donne à lui-même selon eux, il se la conserve, & n'a pas besoin pour cela d'avoir recours aux dieux, comme pour les autres biens. *Hòc quidem omnes mortales sic habent, externas commoditates ... à diis se habere : virtutem autem nemo unquam acceptam deo retulit.* Jamais, disoient-ils, personne s'est-il avisé de les remercier de ce qu'il étoit homme de bien, comme il les remercie des richesses, des honneurs, & de la santé dont il jouit? *Num quis, quòd bonus vir esset, gratias diis egit unquam? at quòd dives, quòd*

De natur. deor. lib. 3. n. 86-88.

honoratus, quòd incolumis. En un mot, c'eſt le ſentiment de tous les hommes, que nous devons demander à Dieu les biens de la fortune, mais que pour la ſageſſe, nous ne la tirons que de notre propre fonds. *Judicium hoc omnium mortalium eſt, fortunam à deo petendam, à ſe ipſo ſumendam eſſe ſapientiam.*

Ils portoient leur fol orgueil juſqu'à mettre par cet endroit leur [a] Sage au deſſus de Dieu, parce que Dieu eſt vertueux & exemt de paſſion par la néceſſité de ſon être ; au lieu que le Sage l'eſt par ſon choix & par ſa volonté.

Je ne m'arrêterai point ici à faire obſerver, ſur ce que je viens de dire, & ſur ce qui a précédé, dans quelles abſurdités a donné la ſecte la plus eſtimée & la plus reſpectée chez les Anciens, &, en un certain ſens, la plus eſtimable & la plus reſpectable. Voilà de quoi eſt capable la ſageſſe humaine abandonnée à ſes propres forces & à ſes lumiéres, ou plutôt livrée à ſa foibleſſe & à ſes ténébres.

a Eſt aliquid quo ſapiens antecedat deum. Ille naturæ beneficio non timet, ſuo ſapiens. Senec. Epiſt. 53.

Il me reste à exposer le sentiment des Péripatéticiens sur le souverain bien de l'homme.

§. III.

Sentiment des Péripatéticiens sur le souverain bien.

SI L'ON EN CROIT Cicéron, la différence qui se trouve entre les Stoïciens & les Péripatéticiens sur la question du souverain bien, consiste moins dans les choses que dans les paroles, & dans le fond les sentimens des uns & des autres reviennent au même. Il reproche souvent aux Stoïciens d'avoir introduit dans la Philosophie plutôt un langage qu'un dogme nouveau, pour paroitre s'écarter de ceux qui les avoient précédés; & ce reproche paroit assez fondé.

Les uns & les autres convenoient du principe sur lequel on doit établir le souverain bien de l'homme, qui est de vivre selon la nature, conformément à la nature: *Secundùm naturam vivere.* Les Péripatéticiens commençoient par examiner quelle est la nature de l'homme, afin de bien poser leur principe. L'homme, disoient-

ils, est composé de corps & d'ame : telle est sa nature. Il faut donc, pour le rendre parfaitement heureux, lui procurer tous les biens & du corps & de l'ame : c'est là vivre selon la nature, en quoi de part & d'autre l'on convient que consiste le souverain bonheur. En conséquence, ils plaçoient au rang des biens la santé, les richesses, la réputation, & les autres avantages de cette sorte ; & au rang des maux la maladie, la pauvreté, l'ignominie, &c. laissant néanmoins une distance infinie entre la vertu & tous les autres biens, entre le vice & tous les autres maux. Ces [a] autres biens, disoient-ils, mettent le comble à la béatitude de l'homme, & rendent sa vie parfaitement heureuse, mais de sorte que, sans ces biens, elle peut être heureuse, quoique moins pleinement.

Les Stoïciens pensoient à peu près de même, & comptoient pour quelque chose ces avantages & ces incommodités du corps, mais ils ne

a Illa, quæ sunt à nobis bona corporis numerata, complent ea quidem beatissimam vitam, sed ita, ut sine illis possit beata vita existere. *De Finib. lib. 5. n. 71.*

pouvoient

pouvoient souffrir qu'on les appellât des biens & des maux. Si une fois, disoient-ils, on admet que la douleur est un mal, il s'en suivra que le Sage, lorsqu'il souffrira quelque douleur, n'est point heureux : car la béatitude ne peut se trouver dans une vie, où il y a quelque mal. On ne raisonne point ainsi, répliquoient les Péripatéticiens, dans toute autre affaire. Une terre couverte de beaux blés & en abondance, ne cesse point d'être censée fertile, parce qu'il s'y trouve un peu de mauvaises herbes. Quelques pertes légéres, mélées avec des gains considérables, n'empêchent pas que le trafic ne soit regardé comme très avantageux. En tout le fort emporte le foible. Il en est ainsi de la vertu. [a] Mettez-la dans un plat de la balance, & dans l'autre le monde entier : la vertu l'emportera toujours infiniment. Voila une idée magnifique de la vertu !

De Finib. lib. 5. n. 91. 92.

Je croirois abuser de la patience du Lecteur, si je m'arrétois plus lontems à réfuter ces subtilités & ces

[a] Audebo... virtutis amplitudinem quasi in altera libræ lance ponere. Terram, mihi crede, ea lanx & maria deprimet.

mauvaises chicanes des Stoïciens. Je le prie seulement de se souvenir de ce que j'ai remarqué dès le commencement, que dans cette question, où il s'agit du souverain bonheur de l'homme, les Philosophes, de quelque Secte qu'ils soient, n'envisagent ce bonheur que par raport à la vie présente. Les biens éternels leur étoient ou inconnus, ou indifférens.

ARTICLE SECOND.

Sentimens des anciens Philosophes sur les vertus & sur les devoirs de la vie.

Offic. lib. 3. n. 5. » QUOIQUE la Philosophie, dit » Cicéron, soit un pays où il n'y a » point de terres incultes ni de lan» des, & qu'elle soit fertile & abon» dante d'un bout à l'autre ; elle n'a » point de contrée plus riche, que » celle qui traite des devoirs, & d'où » l'on tire les régles & les préceptes » qui peuvent donner à nos mœurs » une forme certaine & constante, » & nous faire vivre selon les loix » de l'honnêteté & de la vertu. « Il est vrai qu'on trouve chez les Payens d'excellentes maximes sur ce sujet,

& capables de nous faire rougir. J'en raporterai quelques-unes tirées de Platon & de Cicéron, en m'attachant plus aux pensées du premier, qu'à ses expressions.

Le but du gouvernement est de rendre les sujets heureux, en les rendant vertueux.

LE PREMIER soin de tout homme chargé de la conduite des autres, (& l'on entend par là généralement tous ceux qui sont destinés à commander, Rois, Princes, Généraux d'armées, Ministres, Gouverneurs de Provinces, Magistrats, Juges, Peres de famille :) le premier soin de quiconque est en autorité de quelque façon que ce puisse être, c'est de bien établir le but qu'il doit se proposer dans l'usage de cette autorité.

Plat. de Leg. lib. 12. pag. 961-963.

Quel est le but d'un homme chargé du gouvernement d'une République ? Ce n'est point, dit Platon en plus d'un endroit, de la rendre riche, opulente, puissante ; d'y faire abonder l'or & l'argent ; d'étendre au loin son domaine ; d'y entretenir des flotes & des armées nombreuses, & par là de la rendre supérieure à tou-

In Alcib. 1. pag. 134. De Leg. lib. 5. pag. 742.

tes les autres ſur terre & ſur mer. Il eſt aiſé de voir qu'Athénes eſt ici déſignée. Il ſe propoſe quelque choſe de bien plus grand & de plus ſolide : c'eſt de la rendre heureuſe en la rendant vertueuſe ; & elle ne peut être telle que par une piété ſincére & une ſoumiſſion parfaite à l'égard de Dieu.

Ib. pag. 420. Quand nous parlons, dit-il ailleurs, d'une Ville, d'une République heureuſe, nous ne prétendons pas borner cette félicité à quelques particuliers ſeulement, aux premiers de la Ville, aux Nobles, aux Magiſtrats : nous entendons que tous ceux qui compoſent cette Ville, cette République, ſoient heureux chacun dans leur condition, & ſelon leur état ; & voila le devoir eſſentiel de celui qui ſe charge de la gouverner.

Ib. pag. 964. Il en eſt d'une Ville, d'un Etat, comme du corps humain. Cette comparaiſon eſt tout-à-fait juſte & riche en conſéquences. Le corps eſt compoſé de la tête & des membres, & parmi ces membres il y en a de plus nobles, de plus apparens, de plus néceſſaires les uns que les autres. Peut-on dire que le corps ſoit ſain & en

bon état, quand le moindre & le dernier des membres est malade ?

Il y a entre tous les habitans d'une Ville un raport mutuel de besoins & de secours, qui forme entr'eux une liaison admirable. Le Prince, les Magistrats, les Riches, ont besoin de nourriture, de vétement, de logement. Que deviendroient-ils, si dans un ordre inférieur il n'y avoit des gens destinés à leur fournir tous ces besoins ? La Providence y a pourvû, comme le remarque Platon, par l'établissement de diverses conditions, auxquelles la nécessité a donné lieu. Si tous étoient riches, il n'y anroit ni laboureurs, ni massons, ni ouvriers. Si tous étoient pauvres, il n'y auroit ni Princes, ni Magistrats, ni Généraux d'armées, capables de gouverner & de défendre les autres. C'est cette dépendance mutuelle qui a formé les Villes, & qui a rassemblé & réuni dans l'enceinte des mêmes murailles une multitude d'hommes de différens emplois & de divers métiers, tous nécessaires pout l'utilité commune, & dont aucun par conséquent ne doit être négligé, & encore moins méprisé, par celui qui gouverne. De cette mul-

De Rep. lib. 2. pag. 369. 374.

tiplicité de talens, de conditions, d'emplois, de métiers, réduite en quelque sorte à l'unité par cette communication mutuelle & par cette tendance à une même fin, résulte un ordre, une harmonie, un concert d'une beauté merveilleuse, mais qui suppose toujours qu'afin que le tout soit parfait, chaque partie doit avoir sa perfection & son ornement.

Ibid. lib. 2. pag. 961-964. Pour revenir à la comparaison d'une Ville, d'un Etat, avec le corps humain, le Prince en est comme la tête & l'ame : les Ministres, les Magistrats, les Généraux d'armées, les autres Officiers destinés à exécuter ses ordres, sont ses yeux, ses bras, ses piés. C'est le Prince qui les doit animer, les mettre en mouvement, les faire agir. C'est dans la tête que réside l'intelligence, & c'est cette intelligence qui régle l'usage des sens, qui fait mouvoir les membres, qui veille à leur conservation, à leur intégrité, à leur santé. Platon emploie ici la comparaison d'un Pilote, dans la tête seule de qui réside la science de conduire le vaisseau, & à l'habileté duquel est confié le salut de tous ceux qui y sont renfermés. Qu'un Etat est

heureux, quand le Prince parle & agit de la sorte !

Quiconque est chargé du soin des autres, doit se persuader fortement qu'il est établi pour les inférieurs, & non les inférieurs pour lui.

IL NE FAUDROIT, ce semble, que consulter le bon sens, la droite raison, & même l'expérience commune, pour convenir de ce principe. Il est rare cependant que les Supérieurs en soient véritablement convaincus, & en fassent la régle de leur conduite.

Platon, pour mettre ce principe dans tout son jour, commence par introduire dans le dialogue un Thrasymaque, qui plaide la cause, ou plûtôt qui fait l'apologie d'un gouvernement corrompu. Celui-ci prétend, Que dans tout gouvernement on doit regarder comme juste, ce qui est utile au gouvernement : Que celui qui commande, & qui est en place, n'y est point pour les autres, mais pour lui-même : Que sa volonté doit faire la régle de ceux qui lui sont soumis : Que si l'on s'en tenoit à une justice rigoureuse, les Supérieurs seroient bien à plaindre, n'aiant pour leur

De Rep. l. 1 pag. 338. &c.

partage que les soins & les inquiétudes du gouvernement, sans être en état d'avancer leurs familles, de faire plaisir à leurs amis, de rien accorder à la recommandation, puisqu'on suppose qu'en tout ils doivent se conduire par les principes d'une exacte & rigoureuse justice.

Il est peu de personnes, ou plutôt il n'en est point, qui tiennent un pareil langage : mais il n'en est que trop qui le mettent réellement en pratique, & qui en font la régle de leur conduite.

Platon réfute fort au long tout ce pitoiable raisonnement, &, selon sa coutume, il emploie des comparaisons tirées de l'usage commun de la vie : je me contenterai ici de cette unique preuve, pour montrer que ceux qui commandent sont pour leurs inférieurs, & non les inférieurs pour ceux qui commandent.

Un Pilote se charge de conduire un vaisseau rempli d'un grand nombre de personnes, que différentes vûes & différens intérêts engagent à passer dans un pays étranger. Est-il jamais venu dans l'esprit d'aucun homme raisonnable de penser que ces passagers fussent

pour le Pilote, & non le Pilote pour les passagers ? Oseroit-on dire que les malades dont se charge un Médecin sont pour lui ? & n'est-il pas visible que les Médecins, aussi bien que l'art de la Médecine, ne sont établis que pour rendre la santé aux malades ? Les Princes sont souvent représentés dans l'antiquité sous l'idée de *Pasteurs des peuples.* Ποιμένα λαῶν. Le Pasteur certainement est pour son troupeau, & il n'est personne d'assez déraisonnable pour prétendre que le troupeau soit pour le Pasteur.

C'est de cette doctrine de Platon que l'Orateur Romain avoit emprunté l'importante maxime qu'il inculque si fortement à Quintus Cicéron son frere dans l'admirable lettre où il lui donne des avis pour se bien conduire dans le gouvernement de l'Asie qui avoit été confié à ses soins. *Pour* [a] *moi*, dit-il, *je suis persuadé que l'unique but & toute l'attention de ceux qui sont en place, doit être de rendre aussi heureux qu'il est possible tous ceux qui*

a Ac mihi quidem videntur huc omnia esse referenda ab iis qui præsunt aliis, ut ii qui eorum in imperiis erunt, sint quàm beatissimi... Est autem, non modò ejus qui sociis & civibus, sed etiam ejus qui servis, qui mutis pecu-

sont soumis à leur autorité.. Et non seulement, ajoute-t-il, *quiconque gouverne les citoiens ou les alliés, mais quiconque est chargé du soin des esclaves, & même des bêtes, doit leur procurer tous les secours & tous les avantages qui dépendent de lui, & raporter tous ses soins à leur utilité.*

Plat. de Rep. lib. 1. pag. 347. Ib. lib. 7. p. 520. 521.

La conséquence naturelle de ce principe, Que tous les Supérieurs, sans aucune exception, sont établis pour le bien de ceux qui leur sont soumis, est qu'ils ne doivent donc, dans l'usage de leur autorité & de leur pouvoir, envisager que l'utilité publique. Il s'ensuit encore de là qu'il n'y aura que des gens de bien placés dans les charges, qu'ils n'y entreront même que malgré eux, & qu'il faudra leur faire violence pour les contraindre de les accepter. En effet on ne recherche point une place, où l'on ne voit que peine, que travail, & qu'embarras. Et cependant, dit Platon, rien n'est plus commun aujourd'hui que de briguer les charges, & de prétendre aux premiéres places, sans y porter d'autre mérite qu'une ambition sans bor-

dibus præsit, eorum quibus præsit commodis utilitatique servire. *Cic. Epist. 1. ad Q. Fratr.*

nes, & une aveugle estime de soi-même : & c'est cet abus qui fait le malheur des Villes & des Etats, & qui cause enfin leur ruine.

La justice & la bonne foi sont les fondemens de la Société. Sainteté du serment.

LE LIEN le plus ferme de la Société est la Justice, & le fondement de la Justice est la bonne foi, qui consiste à garder inviolablement les paroles qu'on a données, & les Traités dont on est convenu. *Cic. Offic. lib. 1, n. 20. & 23.*

L'injustice ne peut prendre que deux différentes formes, dont l'une tient du renard, c'est celle de l'artifice & de la fraude, & l'autre du lion, c'est celle de la violence. L'une & l'autre sont également indignes de l'homme, & contraires à sa nature : mais la plus odieuse & la plus détestable, est la fraude & la perfidie, sur tout lorsqu'elle couvre des dehors de la probité ses pratiques les plus noires. *Offic. lib. 1. n. 41.*

Il [a] faut bannir du commerce des hommes toutes sortes de ruses & d'artifices, & proscrire cette habileté ma-

[a] Quocirca astutiæ tollendæ sunt, eaque malitia, quæ vult illa quidem videri se esse prudentiam,

ligne, qui se couvre & se pare du nom de prudence, mais qui en est infiniment éloignée, & [a] qui ne convient qu'à des gens doubles, cachés, déguisés, trompeurs, malins, artificieux, perfides : car tous ces noms, si odieux & si détestables, suffisent à peine pour marquer le caractére de ceux qui renoncent à la sincérité & à la vérité dans le commerce de la vie.

De quel nom faut-il donc appeller ceux qui se jouent de la sainteté du serment, qui [b] est une affirmation religieuse faite en présence & sous les yeux de Dieu, que l'on en prend à témoin, que l'on en rend en quelque sorte garant, & qui vengera certainement l'abus sacrilége que l'on aura fait de son saint nom !

De Leg. lib. 12. pag. 948. 949. Le respect que l'on doit à la Divinité sur ce sujet, ne pouvoit, selon Platon, être porté trop loin. C'est par ce principe qu'il souhaitoit que, dans les Jugemens où il ne s'agit que d'intérêts temporels, les Juges n'exigeas-

sed abest ab ea distatque plurimum. *Lib. 3. n. 71.*

a Hoc genus est hominis versuti, obscuri, astuti, fallacis, malitiosi, callidi, veteratoris, vafri. *Ibid, n. 57.*

b Est jusjurandum affirmatio religiosa. Quod autem affirmatè, quasi Deo teste, promiseris, id tenendum est. *Ib. n. 104.*

ſent des parties aucun ſerment, pour ne les point expoſer à en faire de faux, comme il arrive, dit-il, à plus de la la moitié de ceux qu'on oblige de jurer; étant très rare & très difficile qu'un homme, qui eſpére de pouvoir ſauver par un parjure ſes biens, ſa réputation, ou ſa vie, reſpecte aſſez le nom de Dieu, pour n'oſer le prendre en vain. Cette délicateſſe eſt remarquable dans un payen, & mérite bien des réflexions.

Platon va encore plus loin. Il déclare que c'eſt deshonorer la Majeſté divine, & manquer au reſpect qu'on lui doit, non ſeulement de jurer légérement & ſans une raiſon importante, mais d'emploier le nom de Dieu dans les converſations & dans les diſcours familiers. Il n'auroit donc pas approuvé un uſage, devenu maintenant fort commun même parmi des gens de bien, de s'écrier ainſi à tout propos, & lorſqu'il ne s'agit rien moins que de religion, *O mon Dieu.* *Ibid. n. 917.*

Différens devoirs de la vie civile. Belles maximes ſur la vertu.

Chacun doit regarder l'utilité commune comme le but auquel il *Offic. lib. 3. n. 26.*

doit tendre. Car, dès qu'on ne connoitra d'utilité que la ſienne propre, & qu'on voudra tout tirer à ſoi, nulle ſorte de ſociété ne ſauroit ſubſiſter entre les hommes.

Tout ce qui eſt ſur la terre a été créé pour l'uſage des hommes, & les hommes eux-mêmes ont été formés les uns pour les autres, afin de s'entr'aider mutuellement par des ſervices réciproques. Ainſi il ne faut pas croire que nous ſoyions nés pour nous ſeuls. Notre patrie, nos peres & meres, nos amis ont droit ſur tout ce que nous ſommes, & nous devons leur procurer tous les avantages qui dépendent de nous.

C'eſt ſur ces principes de ce qu'on doit à la ſociété & à la juſtice, que les Stoïciens décident pluſieurs queſtions de morale d'une maniére qui ſera la condannation de bien des Caſuiſtes chrétiens.

B. n. 50. &c. Dans un tems de diſette, un Marchand de blé, ſuivi de pluſieurs autres, arrive le premier dans un port. Doit-il déclarer que pluſieurs autres Marchands arriveront bientôt; ou peut-il n'en point parler, pour mieux vendre ſon blé? La déciſion eſt qu'il doit

le déclarer, parce que le bien de la ſociété humaine pour laquelle il eſt né, le demande.

Un homme a reçu un paiement en fauſſe monnoie. Peut-il la donner à d'autres comme bonne, la connoiſſant fauſſe? Il ne le peut, s'il eſt homme de bien. *Ib. n. 91.*

Un autre vend un lingot d'or, qu'il prend pour du cuivre. Celui qui le marchande eſt-il obligé d'avertir le vendeur que c'eſt de l'or? ou peut-il profiter de ſon ignorance, & n'acheter qu'un écu, ce qui en vaudra peut-être mille? Il ne le peut pas en conſcience. *Ib. n. 49.*

C'eſt [a] une maxime inconteſtable, dit Platon, & qui doit ſervir comme de fondement à toutes les actions de la vie civile, qu'il n'eſt jamais permis de faire tort à perſonne, ni par conſéquent de rendre le mal pour le mal, injure pour injure, ni de ſe venger de ſes ennemis, & de faire retomber ſur eux les mêmes maux qu'ils nous ont fait ſouffrir. Voila ce que la droite raiſon nous enſeigne. *Plat. in Critone, pag. 92.*

a Ἀρχώμεθα ἐντεῦθεν βουλευόμενοι, ὡς οὐδέποτε ὀρθῶς ἔχοντος οὔτε τοῦ ἀδικεῖν, οὔτε κακῶς πάσχοντα ἀμύνεσθαι ἀντιδρῶντας κακῶς.

Mais les Payens ne sont pas fermes sur ce point de morale. „ Celui-là est „ homme de bien, dit Cicéron, qui „ fait plaisir à tout le monde, & qui „ ne nuit à personne, à moins qu'il „ n'y ait été provoqué par quelque „ injustice. « *Virum bonum esse, qui prosit quibus possit; noceat nemini, nisi lacessitus injuria.*

Offic. lib. 3. n. 76.

De Leg. lib. 5. pag. 742. Une des régles de la République de Platon est qu'il ne faut jamais prêter à usure.

Ibid. lib. 11. pag. 913. On ne peut jamais s'approprier le bien d'autrui. „ Si j'avois trouvé un „ trésor, dit Platon, je n'y toucherois „ point, quand même les Devins con- „ sultés assureroient que je pourrois „ me l'approprier. Ce trésor, dans nos „ coffres, ne vaut pas les progrès que „ nous faisons dans la vertu & dans la „ justice, quand nous avons le coura- „ ge de le mépriser. D'ailleurs si nous „ nous l'approprions, c'est une source „ de malédictions sur notre famille. «

Ib. pag. 914. Il prononce de la même maniére sur une chose que l'on a trouvée dans son chemin.

In Menex. pag. 246. Tous les autres biens, sans la vertu, doivent être regardés comme de vé-

ritables maux. Et cette [a] vertu n'est ni un présent de la nature, ni le fruit de l'étude & des efforts de l'esprit humain, mais un don précieux que Dieu accorde à qui il lui plait. *In Menone, pag. 99.*

Contraste d'un juste accablé de maux, & d'un scélérat comblé de biens.

PLATON suppose deux hommes, qui pensent & qui sont traités bien différemment : d'un côté un scélérat achevé, sans foi, sans probité, sans honneur, mais qui prend le masque de toutes ces vertus ; de l'autre, un Juste parfait, (je dis parfait selon l'idée des payens) qui ne songe qu'à être juste, & non à le paroitre.

Le [b] premier, pour parvenir à ses fins, n'épargne ni fourberie, ni injustice, ni calomnie, & compte pour rien les plus grands crimes, pourvû qu'il puisse les tenir cachés. Religieux au dehors, il affecte d'honorer les

a Εἰ καλῶς ἐζητήσαμεν, ἀρετὴ ἂν εἴη οὔτε φύσει, οὔτε διδακτόν· ἀλλὰ θείᾳ μοίρᾳ παραγιγνομένη, ἄνευ νοῦ, οἷς ἂν παραγίγνηται.

b Quæro, si duo sint, quorum alter optimus vir, æquissimus, summa justitia, singulari fide; alter insignis scelere & audacia: &, si in eo errore sit civitas, ut bonum illum virum sceleratum, facinorosum, nefarium putet; contrà autem, qui sit improbissimus, existimet esse summa probitate ac fide; pre-

dieux avec pompe & avec éclat, leur offrant des présens & des sacrifices & en plus grand nombre & plus magnifiques qu'aucun autre. Par ce moien trompant les hommes dont les yeux peu clairvoians ne pénétrent point jusques dans le fond du cœur, il vient à bout d'entasser dans sa maison richesses, honneurs, estime, réputation, puissans établissemens, mariages avantageux pour lui & pour ses enfans, en un mot tout ce que la fortune la plus brillante peut avoir de plus flateur.

Le second, souverainement homme de bien, simple, modeste, renfermé en lui-même, uniquement occupé de ses devoirs, inviolablement attaché à la justice, loin d'être honoré & recompensé comme il le mériteroit, (auquel cas, dit Platon, on ne pourroit pas discerner si c'est à la vertu même qu'il tient, ou bien aux honneurs & aux récompenses qui en se-

que hac opinione omnium civium, bonus ille vir vexetur, rapiatur, manus ei denique aufe-rantur, effodiantur oculi, damnetur, vinciatur, uratur, exterminetur, egeat, postremò jure etiam optimo omnibus miserrimus esse videatur: contrà autem, ille, improbus laudetur, colatur, ab omnibus diligatur; omnes ad eum honores, omnia imperia, omnes opes, omnes denique copiæ conferantur; vir denique optimus omnium

roient la suite) est dans un décri général, noirci par les calomnies les plus atroces, regardé comme un méchant & un scélérat, livré [a] aux traitemens les plus durs & les plus ignominieux, *mis en prison, foueté, déchiré de coups, enfin mis en croix*; & il aime mieux essuier les tourmens les plus cruels, que de renoncer à la justice & à l'innocence. Y a-t-il quelqu'un, s'écrie Cicéron, assez insensé pour hésiter un moment auquel de ces deux hommes il aimeroit mieux ressembler?

On est étonné de trouver chez les Payens des sentimens si nobles, si élevés, si conformes à la droite raison & à la justice. Il faut se souvenir que malgré la corruption générale, & les ténébres répandues parmi ces payens, la lumiére du Verbe éternel ne laisse pas de luire jusqu'à un certain point dans leurs esprits: *Lux in tenebris lucet.* C'est cette lumiére qui leur découvre diverses vérités, & qui leur fait connoitre les principes de la Loi naturelle. C'est cette lumiére qui l'é- Jean 1.

existimatione, & dignissimus omni fortuna judicetur: quis tandem erit tam demens, qui dubitet utrum se esse malit? *Cic. apud Lactant. divin. Instit lib.* 5 *cap.* 12.

a οὕτω διακείμενος ὁ δίκαιος μαστιγώσεται, στρεβλώσεται, δεδήσεται, ἐκκαυθήσεται τὼ ὀφθαλμώ· τελευτῶν, πάντα κακὰ παθὼν, ἀνασχινδυλευθήσεται. Id est, suspenditur.

crit dans leurs cœurs, & qui leur donne en plusieurs points le discernement des choses justes & injustes : ce qui fait dire à Saint Augustin, *Que les méchans voient dans* LE LIVRE DE LA LUMIERE *de quelle sorte il faut vivre.*

In libro lucis.

Or quand on voit dans la Gréce une foule d'hommes savans, un peuple de Philosophes, qui se succédent les uns aux autres pendant quatre siécles entiers ; qui s'occupent uniquement du soin de chercher la vérité ; qui, pour y mieux réussir, renoncent la plupart à leur bien, à leur patrie, à leur établissement, & à tout autre emploi que celui de s'appliquer à l'étude de la sagesse : peut-on croire qu'un événement si singulier, & même unique, qui ne s'est rencontré dans aucune autre partie du monde, ni dans aucun autre tems, soit l'effet du hazard, que la Providence n'y ait eu aucune part, & qu'elle ne l'ait raporté à aucune fin ? Elle n'avoit pas destiné les Philosophes à réformer les erreurs du genre humain. Ces beaux esprits ont disputé pendant quatre cens ans sans presque convenir de rien entr'eux, & sans rien finir. Aucune Ecole n'a entrepris de prouver l'unité d'un Dieu : aucune n'a

eu même la pensée d'établir la nécessité d'un Médiateur. Mais combien leurs préceptes sur la morale, sur les vertus, sur les devoirs, ont-ils été utiles pour empêcher le débordement des vices ? Quel affreux désordre auroit-on vû, si la secte Epicurienne eût été seule & dominante ? Combien leurs recherches ont-elles contribué à conserver les dogmes importans de la distinction de la matiére & de l'esprit, de l'immortalité de l'ame, de l'existence d'un Etre souverain ? Plusieurs d'entr'eux avoient sur tous ces points d'admirables principes que Dieu même leur avoit fait connoitre, (*Deus* Rom. 1. 19
enim illis manifestavit) préférablement à tant d'autres peuples qu'il laissoit dans la barbarie & l'ignorance.

Comme ces connoissances, & les actions vertueuses qui en étoient la suite, peuvent être envisagées sous un double point de vûe, elles doivent aussi produire en nous deux effets tout opposés. Si on les regarde comme une émanation de cette lumiére éternelle qui luit dans les ténébres mêmes, qui peut douter qu'elles ne soient dignes de notre estime & de notre admiration ? Mais si on les considére

dans le principe d'où elles partoient, & dans l'abus qu'en faisoient ces païens, elles ne peuvent être louées sans réserve & sans exception. C'est par cette régle qu'il faut juger de tout ce que nous lisons dans l'Histoire profane. Les actions de vertu les plus éclatantes qui y sont raportées, sont toujours infiniment éloignées de la vertu pure & véritable, parce qu'elles ne sont point raportées à leur principe, & qu'elles ont pour racine la cupidité, c'est-à-dire l'orgueil & l'amour propre, *Radicata est cupiditas : species potest esse bonorum factorum, verè opera bona esse non possunt.* On ne juge pas de la racine par les branches, mais des branches par la racine. Les fleurs, & même les fruits, peuvent paroitre semblables; mais leur racine est très différente. *Noli attendere quod floret foris, sed qua radix est interna.* Ce n'est pas ce que ces actions ont de réel qu'on doit condanner, mais ce qu'elles ont de défectueux. Ce n'est pas ce qu'elles ont qui les rend vicieuses, mais ce qui leur manque. Et ce qui leur manque, c'est la charité, don inestimable, qui ne peut être remplacé par aucun autre, & qui ne se transporte point hors de

S. Augustin.

l'Eglise & de la véritable religion. Aussi voions-nous que nul des Payens, qui d'ailleurs ont établi de fort belles régles sur le devoir de l'homme par raport aux autres hommes, n'a fait de l'amour de Dieu le principe fondamental de sa morale : nul n'a enseigné la nécessité de lui raporter les actions de probité humaine. Ils ont connu les branches de la morale, sans en connoitre la tige & le tronc.

ARTICLE TROISIEME.

De la Jurisprudence.

JE JOINS la Jurisprudence à la Morale dont elle fait partie, ou du moins à laquelle elle a un grand raport. C'est une matiére qui a beaucoup d'étendue, mais que je traiterai fort succinctement. Les Mémoires que m'a fourni un habile Professeur de Droit, & qui est fort de mes amis, (c'est Monsieur Lorry) m'ont été d'un grand secours.

La Jurisprudence est la connoissance du Droit, des Loix. Chaque peuple a eu ses Loix particuliéres, & ses Législateurs. Moyse est le plus ancien de tous : Dieu lui même lui dicta les Loix qu'il vouloit que son peuple ob-

ſervât. Mercure Triſmégiſte chez les Egyptiens, Minos chez les habitans de l'Iſle de Créte, Pythagore chez les peuples de la grande Gréce, Charondas & Zaleucus dans le même pays, Lycurgue à Sparte, Dracon & Solon à Athénes, ſont les plus célébres Légiſlateurs de l'antiquité payenne. Comme j'en ai parlé pour la plupart avec aſſez d'étendue dans le cours de l'Hiſtoire, je paſſerai tout d'un coup aux Romains.

Les premiers commencemens du Droit Romain ont été très médiocres. Sous les Rois, Rome n'avoit qu'un petit nombre de loix, qui étoient propoſées d'abord par le Sénat, & confirmées enſuite dans l'aſſemblée du Peuple. Papirius, * qui vivoit du tems de Tarquin l'ancien, fut le premier qui ramaſſa les Loix que les Rois avoient faites. Cette Collection fut appellée, du nom de ſon Auteur, *Droit Papirien.*

* *On ne ſait pas préciſément le tems où a vécu ce Papirius. Le Juriſconſulte Pomponius (dans la loi 2. du Digeſte* de origine Juris) *dit qu'il fit la collection des Loix Roiales ſous Tarquin l'ancien. Peut-être eſt-ce ce C. Papirius ſouverain Pontife dont parle Denys d'Halicarnaſſe, (lib. 2. pag. 178.) lequel, après l'expulſion des Rois, renouvella & remit en vigueur les Loix de Numa ſur la religion, qui avoient été comme abrogées par le non-uſage.*

La

La République, après avoir aboli la domination des Rois, retint quelque tems les Loix Roiales : mais elles furent ensuite expressément abrogées par la Loi Tribunitienne, en haine du nom Roial. Elle usa depuis d'un Droit incertain jusqu'aux douze Tables, qui furent dressées par les Décemvirs, & composées des Loix d'Athénes & des principales villes de la Gréce, où l'on avoit envoié des Députés pour y recueillir celles qu'ils trouveroient les plus sages, & les plus propres pour un gouvernement Républicain. Ces [a] Loix furent le fondement & la source de tout le Droit Romain : & [b] Cicéron ne craint point de les mettre infiniment au dessus de tous les Ecrits & de tous les Livres des Philosophes, soit pour le poids de l'autorité qu'elles avoient acquise, soit pour l'étendue de l'utilité qu'on en pouvoit retirer.

a Qui nunc quoque in hoc immenso aliarum super alias acervatarum legum cumulo, fons omnis publici privatique est juris. *Liv. lib. 3. n. 34.*

b Fremant omnes licet, dicam quod sentio. Bibliothecas meherculè omnium Philosophorum unus mihi videtur XII tabularum libellus, si quis legum fontes & capita viderit, & auctoritatis pondere, & utilitatis ubertate superare. *De Orat. lib. 1. n. 195.*

La briéveté & en même tems la sé-
vérité de la Loi des douze Tables don
na lieu à l'interprétation des Prudens
& à l'Edit du Préteur. Les premie
s'occupérent à en déveloper l'espr
& l'intention : le second à en adou
cir la rigueur, & à suppléer ce q
pouvoit y avoir été omis.

Dans la suite des tems, les Loi
s'étant multipliées à l'infini, l'étud
en devint absolument nécessaire, &
en même tems fort difficile. D
hommes célébres par leur naissance
par leur esprit, par leur science,
par leur amour pour le bien public
connus sous le nom de Jurisconsulte
donnérent toute leur application
cette étude. Les jeunes Romains, q
songeoient à se fraier un chemin a
grandes charges de la République p
le talent de la parole qui en étoit l'e
trée, alloient prendre chez eux l
premiéres teintures du Droit, sans l
quelles il n'étoit pas possible de ré
sir dans le Barreau. Les [a] particuli

[a] Est sine dubio domus Jurisconsulti totius oraculum civitatis, *unde cives sibi consilium expetant suarum rerum incerti : quos ego* (c'est Crassus, qui parlant au nom des Ju-risconsultes, leur ... l'application de ce qu... nius avoit dit à la gl... de l'Oracle de Delph... *quos ego mea ope ex in...*

dans toutes leurs affaires avoient recours à eux, & leur maison étoit regardée comme l'Oracle de toute la Ville, d'où l'on remportoit des réponses qui fixoient les doutes, calmoient les inquiétudes, & marquoient la route qu'il faloit tenir dans la poursuite des procès.

Ces réponses n'étoient que de simples avis, qui pouvoient éclairer les Juges, mais qui ne leur imposoient point nécessité de les suivre. Auguste commença à leur donner plus d'autorité, en nommant lui-même des Jurisconsultes, qui n'étoient plus bornés à servir de conseil aux particuliers, mais étoient tenus Officiers de l'Empereur. Depuis ce tems-là, leurs avis mis par écrit, & scellés de l'autorité publique, eurent force de Loix, & les Empereurs obligérent les Juges de s'y conformer.

Ces Jurisconsultes mirent au jour différens Ouvrages sous différens titres, qui ont beaucoup contribué à former la Jurisprudence, & à la réduire en art & en méthode.

Ces Loix, par succession de tems,

certos compotesque consili. Dimitto, ut ne res temere tractent turbidas. De Orat. lib. 1. n. 199. 200.

se multipliérent beaucoup, & donné-
rent lieu à des doutes & à des diffi-
cultés par les contradictions qu'o
croioit y trouver. Pour lors on avoi
recours au Prince, qui en donnoi
la solution. Il jugeoit aussi par de
Decrets les causes qui lui étoient dé
volues par appel, & répondoit pa
des Rescrits à toutes les consulta
tions des particuliers, qui lui étoien
adressées par placets ou requêtes. E
de là sont venues en partie les Con
stitutions des Empereurs si pleines d
sagesse & d'équité, & qui ont form
le corps de la Jurisprudence Romain

Pour former ces décisions ave
plus de maturité, ils appelloient au
près deux de savans Jurisconsultes
& ne donnoient leurs réponses qu'a
près les avoir bien concertées ave
tout ce qu'il y avoit dans l'Empi
de personnes plus versées dans la con
noissance des Loix & du Droit publi

Je dirai ici un mot de ceux d'ent
les Jurisconsultes qui dans les de
niers tems ont été les plus célébres.

An. J.C. 205. PAPINIEN (*Æmilius.*)
fut fort considéré par l'Empereur S
vére, à qui il avoit succédé dans
charge d'Avocat Fiscal. Il étoit r

gardé comme l'asyle des Loix, & un trésor de la science du Droit. L'Empereur Valentinien III le reléve au dessus de tous les Jurisconsultes, en ordonnant par sa Loi du 7 Novembre 426 que quand ils se trouveront partagés sur quelque point, on suivra le sentiment qui se trouvera appuié par ce génie éminent, comme il l'appelle. En effet Cujas juge que c'est le plus habile Jurisconsulte qui ait jamais été, & qui sera jamais.

Cod. Th. 1. T. 4. l. 1.

Cuj. in Cod. Th.

L'Empereur Sévére voulant qu'un si grand mérite fût relevé par une grande dignité, lui donna celle de Préfet du Prétoire, dont un des principaux emplois étoit dès lors de juger les procès avec l'Empereur, ou en son nom. Papinien, afin de s'en mieux acquitter, avoit pris pour ses Conseillers & ses Assesseurs Paul & Ulpien, dont les noms sont aussi fort célébres parmi les Jurisconsultes.

Sévére, en mourant, avoit laissé deux enfans, Caracalla & Géta. Quoiqu'ils eussent tous deux le nom d'Empereur, cependant Dion assure que Caracalla en avoit seul le pouvoir; & bientôt après il se défit de son Col-

Dio. lib. 7[illegible] pag. 870. & c.

légue de la maniére du monde la plus cruelle & la plus barbare, l'aiant fait assassiner entre les bras de leur mere commune, &, selon quelques-uns, l'aiant tué de sa propre main.

Caracalla répandit le sang de tous ceux que son frere avoit aimés, qui l'avoient servi, ou qui lui avoient appartenu, sans distinction d'âge, de sexe, ni de qualité; & Dion dit qu'il
Cæsariani. commença d'abord par vingt mille domestiques ou soldats. Il suffisoit d'écrire ou de prononcer le nom de Géta, pour être aussitôt mis à mort; de sorte qu'on n'osoit plus même le mettre dans les Comédies, où on avoit coutume de le donner à des esclaves.

Papinien ne put échaper à sa cruauté. On prétend que Caracalla avoit voulu l'obliger à lui composer un discours pour excuser la mort de Géta devant le Sénat, ou devant le Peuple, & qu'il lui avoit répondu généreusement : *Il n'est pas aussi aisé d'excuser un parricide, que de le commettre;* &, *C'est un second parricide, que d'accuser un innocent après lui avoir*
Tacit. Annal. lib. 14. cap. 11. *ôté la vie.* Il se souvenoit sans doute qu'on avoit fort blâmé Sénéque, d'avoir composé une lettre que Néron

adressa au Sénat pour justifier l'assassinat de sa mere. On tua aussi le fils de Papinien qui étoit alors Questeur, & qui, trois jours auparavant, avoit donné des Jeux magnifiques.

FABIUS SABINUS. L'Empereur Héliogabale aiant ordonné à un Centenier d'aller tuer Sabin, cet Officier, qui avoit l'oreille un peu dure, crut qu'il lui disoit de le faire sortir de la Ville. Cette erreur du Centenier sauva la vie à Sabin. Il passoit pour le Caton de son tems. L'Empereur Alexandre, qui succéda à Héliogabale, le mit au nombre de ceux qu'il attacha à sa personne, & dont il prenoit conseil pour gouverner sagement.

An. J.C. 221.

An. J.C. 222.

ULPIEN (*Domitius Ulpianus*) tiroit son origine de la ville de Tyr. Il avoit été Conseiller & Assesseur sous Papinien du tems de Sévére. Alexandre étant devenu Empereur, voulut l'avoir auprès de sa personne en qualité de Conseiller, & pour avoir soin de tout ce qui devoit se raporter devant lui, qui est apparemment ce que l'on a appellé depuis Grand Référendaire. Il le fit ensuite Préfet du Prétoire.

Scriniorum magister.

In Alex. vit. Lampride le met à la tête de ces hommes sages, doctes, & fidéles, qui composoient le Conseil d'Alexandre; & assure que ce Prince lui déféroit plus qu'à aucun autre, à cause de son amour extraordinaire pour la justice; qu'il n'y avoit que lui seul qu'il entretînt en particulier; qu'il le regardoit comme son Tuteur; & qu'il a été un excellent Empereur, parce qu'il a beaucoup suivi les conseils d'Ulpien dans la conduite de l'Empire.

Comme Ulpien tâchoit de rétablir la discipline parmi les Prétoriens, ils se soulevérent contre lui, & demandérent sa mort à Alexandre. Au lieu de la leur accorder, il le couvrit souvent de sa pourpre pour le défendre des effets de leur colére. Enfin l'aiant attaqué pendant la nuit, il fut contraint de s'enfuir au palais, & d'implorer le secours d'Alexandre & de Mamée. Mais tout le respect de l'autorité Impériale ne le put sauver; & il fut tué par les soldats à la vûe même d'Alexandre. On a encore divers Ecrits d'Ulpien.

In Alex. vit. PAUL. (*Julius Paulus.*) Il étoit de Padoue, où l'on voit encore sa statue. Il fut nommé Consul

ſous Alexandre, puis Préfet du Prétoire. Il étoit, auſſi bien que Sabinus & Ulpien, du Conſeil que Mamée mere d'Alexandre & Mœſa ſa grand-mere avoient formé à ce jeune Prince pour conduire les affaires pendant ſon bas âge. On ſait combien ils lui furent utiles, & quelle réputation ils lui firent. L'Empire Romain avoit donc alors tout ce qui peut rendre un Etat heureux, un très bon Prince, & d'excellens Miniſtres: car l'un eſt peu utile ſans l'autre; & il eſt peutêtre même plus dangereux pour les peuples d'avoir un Prince bon par lui-même, mais qui ſe laiſſe tromper par les méchans, que d'en avoir un plus méchant, qui veille néanmoins ſur ſes Officiers, & qui les oblige à faire leur devoir. Alexandre fit toujours un grand cas du mérite de Paul. On dit qu'il n'y a point de Juriſconſulte qui ait tant écrit que lui.

POMPONIUS étoit encore de la Cour & du Conſeil d'Alexandre. Quel heureux régne! Comme il vécut juſqu'à l'âge de 78 ans, il compoſa un grand nombre d'Ouvrages. Entr'autres, il fit un Recueil de tous

les célébres Jurisconsultes jusques à l'Empereur Julien.

MODESTINUS (*Herennius*) vécut aussi sous Alexandre, qui l'éleva au Consulat. Il étoit, comme les quatre précédens, disciple de Papinien, par les soins duquel ils furent tous formés à la Jurisprudence. Quels services un homme seul quelquefois rend dans un Etat par son savoir, & par ses Eléves!

TRIBONIEN étoit de Pamphylie. Il fut honoré des premiéres charges à Constantinople par l'Empereur Justinien. C'est sous ce Prince, & par ses soins, que le Droit Civil prit une nouvelle forme, & fut rédigé dans un ordre qui subsiste encore, & qui lui fera un honneur immortel.

Avant lui il y avoit déja eu plusieurs *Codes*, qui étoient des Compilations ou Abrégés des Loix Romaines. Deux Jurisconsultes, Grégoire & Hermogéne, firent un Recueil de Droit, qu'on appella de leur nom *Code Grégorien* & *Code Hermogénien.* C'étoit une Collection des Constitutions des Empereurs depuis Adrien jusqu'à Dioclétien & Maximien en 306. Ce travail fut inutile, faute d'autorité pour

le faire obſerver. L'Empereur Théodoſe le Jeune fut le premier qui fit un *Code* compris en ſeize Livres, compoſé des Conſtitutions des Empereurs depuis Conſtantin le Grand juſques à lui, & abrogea toutes les autres Loix qui n'y étoient pas compriſes. C'eſt ce qu'on appelle le *Code Théodoſien*, publié en 438.

Enfin l'Empereur Juſtinien, voiant que l'autorité du Droit Romain étoit fort affoiblie en Occident depuis la décadence de l'Empire, réſolut de faire travailler à une compilation générale de toute la Juriſprudence Romaine. Il en donna la commiſſion à Tribonien, qui s'aida des lumiéres des plus habiles Juriſconſultes qui fuſſent alors. Il choiſit les plus belles Conſtitutions des Empereurs depuis Adrien juſqu'à ſon tems, & publia ce nouveau *Code* en 529.

Il entreprit enſuite un nouveau travail par ordre de l'Empereur : ce fut de tirer les plus belles déciſions qui ſe trouvérent dans les deux mille Volumes des anciens Juriſconſultes, & de les réduire en un corps, qui fut publié en 533 ſous le nom de *Digeſte*. L'Empereur donna à cette Compilation la

pres à chaque Ville, ou à chaque Peuple. Mais aujourd'hui c'est proprement le Droit Romain, contenu dans les Institutes, le Digeste, & le Code. On l'appelle autrement le *Droit écrit.*

On peut voir par tout ce que je viens de dire, quels services peut rendre à ses peuples un Prince qui s'applique d'une maniére sérieuse aux soins du gouvernement, & qui est bien convaincu de l'étendue & de l'importance de ses devoirs. Justinien avoit remporté de grands avantages dans les guerres qu'il avoit entreprises, & [a] il avoit la sagesse de n'en attribuer le succès ni au nombre de ses troupes, ni au courage de ses soldats, ni à l'expérience de ses Généraux, ni à ses propres talens & à son habileté, mais uniquement à la protection dont Dieu avoit favorisé ses armes. Mais, s'il s'étoit contenté de cette gloire militaire, il auroit cru ne remplir qu'à demi les fonctions de la Roiauté, établie principalement pour rendre la ju-

a Ita nostros animos ad Dei omnipotentis erigimus adjutorium, ut neque armis confidamus, neque nostris militibus, neque bellorum ducibus, vel nostro ingenio; sed omnem spem ad solam referamus summæ providentiam Trinitatis. *Epist. ad Treb.*

ſtice aux peuples au nom & en la place de Dieu-même. Auſſi il déclare expreſſément dans un Edit public,[a] que la Majeſté Impériale ne doit pas être décorée ſeulement par les armes, mais encore armée par les Loix, pour bien gouverner les peuples en tems de paix comme en tems de guerre.

Après donc avoir pacifié les provinces de l'Empire comme Guerrier, il ſongea à en régler la police comme Légiſlateur, en établiſſant un Corps de Droit général, pour ſervir de régle à tous les Tribunaux : Ouvrage qui avoit fait l'objet des vœux de ſes Prédéceſſeurs, comme il le marque en plus d'un endroit, mais qui leur avoit paru environné de tant de difficultés, qu'ils l'avoient toujours cru impraticable. Il les ſurmonta toutes avec une conſtance que rien ne fut capable de rebuter.

Il emploia pour cette importante entrepriſe ce qu'il y avoit de plus habiles Juriſconſultes dans toute l'étendue de l'Empire, préſidant [b] lui-mê-

a Imperatoriam majeſtatem non ſolùm armis decoratam, ſed etiam legibus oportet eſſe armatam, ut utrumque tempus, & bellorum & pacis, rectè poſſit gubernari. *Epiſt. ad cupidam legum Juventutem.*

b Noſtra quoque ma-

me à leur travail, & revoiant exactement tout ce qu'ils avoient composé. Loin de s'en attribuer à lui seul l'honneur, comme cela est assez ordinaire, il leur rend à tous justice, il les cite avec éloge, il reléve leur érudition, il les traite presque comme ses Collégues, & il recommande qu'on ait soin de remercier la Divine Providence de lui avoir procuré de tels secours, & d'avoir honoré son régne par la composition d'un Ouvrage si lontems desiré, & si utile pour l'administration de la Justice. Un Empereur moins zélé que Justinien pour le bien public, & moins libéral, auroit laissé tous ces Jurisconsultes dans l'obscurité & dans l'inaction. Combien de rares talens en tout genre demeurent enfouis, faute de protection ! Ce ne sont pas les Savans qui manquent aux Princes : ce sont les Princes qui manquent aux Savans.

Les grandes qualités & les grandes actions de Justinien l'auroient rendu à jamais recommandable, si sa

jestas semper investigando & perscrutando ea quæ ab his componebantur, quicquid dubium & incertum inveniebatur.... emendabat, & in competentem formam redigebat. *Epist. ad Senat. & omnes populos.*

conduite par raport aux affaires Ecclésiastiques n'avoit terni sa gloire.

Je terminerai cet Article de la Jurisprudence par l'extrait de quelques Loix, qui pourront donner au Lecteur une idée de la beauté & de la solidité des divers réglemens dont j'ai parlé.

Digna vox est majestate regnantis, regibus alligatum se Principem profiteri: adeo de auctoritate juris nostra pendet auctoritas. Et, re vera, majus imperio est summittere legibus principatum; & oraculo præsentis Edicti, quod nobis licere non patimur, aliis indicamus. » C'est une parole digne de la majesté d'un Prince, de déclarer que » tout Souverain qu'il est, il se croit » lié & astreint par les Loix: tant notre autorité dépend de celle du Droit » & de la Justice. En effet, il y a » plus de grandeur à soumettre son » pouvoir aux Loix, qu'à exercer la » souveraineté; & nous sommes bien » aises de rendre public & de notifier » aux autres ce que nous ne croions » pas nous être permis. « C'est un Empereur, maître de presque tout l'univers, qui parle ainsi, & qui ne craint point de donner atteinte à son autorité, en déclarant lui-même les

justes bornes dans lesquelles elle est renfermée.

Rescripta contra jus elicita, ab omnibus Judicibus refutari præcipimus; nisi fortè sit aliquid, quod non lædat alium, & prosit petenti, vel crimen supplicantibus indulgeat. „ Nous ordonnons à „ tous les Juges de n'avoir aucun „ égard aux Rescrits qu'on aura obte-„ nus de nous contraires à la justice, „ à moins qu'ils ne tendent à accor-„ der quelque grace qui ne fasse de „ tort à personne, ou à remettre à „ des coupables la peine dûe à leurs „ crimes. " Il est rare aux Princes de reconnoitre qu'ils se soient trompés eux-mêmes, ou qu'on les ait trompés, & de rétracter en conséquence ce qu'ils ont une fois ordonné. Rien cependant ne leur fait plus d'honneur qu'un tel aveu, comme on le voit par l'exemple d'Artaxerxe, qui révoqua publiquement l'Edit injuste qu'on lui avoit arraché contre les Juifs.

Scire leges, non hoc est verba earum tenere, sed vim ac potestatem. „ Savoir les „ loix, ce n'est pas seulement enten-„ dre les mots dont elles sont compo-„ sées, mais en pénétrer la force & „ la vertu. "

Non dubium est in legem committere eum, qui, verba legis amplexus, contra legis nititur voluntatem; nec pœnas insertas legibus evitabit, qui se contra juris sententiam sæva prærogativa verborum fraudulenter excusat. » Il n'est pas » douteux que celui-là péche contre » la Loi, qui s'attachant aux seuls » termes, agit contre l'esprit de la » Loi; & quiconque, pour s'excuser, » cherche à éluder frauduleusement » le véritable sens d'une loi par un at- » tachement rigoureux à la lettre, » n'évitera point les peines marquées » par le droit pour une telle préva- » rication. «

Nulla juris ratio, aut æquitais benignitas patitur, ut, quæ salubriter pro utilitate hominum introducuntur, ea nos duriore interpretatione contra ipsorum commodum producamus ad severitatem. » Il est contre toute justice & » toute équité, que ce qui a été sa- » gement établi & réglé pour l'utili- » té des hommes, soit tourné à leur » desavantage par une sévérité mal » entendue, & une trop dure inter- » prétation. «

Observandum est jus reddenti, ut in adeundo quidem facilem se præbeat, sed

contemni non patiatur. Unde mandatis adjicitur, ne in ulterioremfamiliaritatem provinciales admittant: nam ex conversatione æquali contentio dignitatis nascitur. Sed in cognoscendo, neque excandescere adversus eos quos malos putat, neque precibus calamitosorum illacrymari oportet. Id enim non est constantis & recti Judicis, cujus animi motum vultus detegit; & summatim ita jus reddi debet, ut auctoritatem dignitatis ingenio suo augeat. » Il faut à la vérité qu'un Magistrat, chargé de rendre la justice, soit d'un facile accès à tout le monde: mais il faut aussi qu'en même tems il évite de tomber dans le mépris. C'est pourquoi, dans les instructions qu'on donne aux Gouverneurs de province, il leur est recommandé de ne point trop se familiariser ni s'égaler avec les provinciaux, parce que leur dignité pourroit en souffrir. Ce Magistrat, quand il est occupé à rendre justice, ne doit ni faire paroitre de l'indignation contre ceux qu'il croit coupables, ni se laisser attendrir jusqu'aux larmes par les priéres des malheureux. Car, comme le Juge doit être d'une rectitude inflexible, il ne faut

» point que son visage trahisse jamais
» & décéle les sentimens de son cœur.
» En un mot, il doit rendre la justice de
» telle sorte, qu'il reléve l'autorité de
» sa place par la sagesse & la modéra-
» tion de son caractére.

Ulpianus. *Quæ sub conditione jurisjurandi relinquuntur, à Prætore reprobantur. Providit enim ne is, qui sub jurisjurandi conditione quid accepit, aut omittendo conditionem perderet hæreditatem legatumve, aut cogeretur turpiter, accipiendo conditionem, jurare. Voluit ergo eum, cui sub jurisjurandi conditione quid relictum est, ita capere, ut capiunt hi, quibus nulla talis jurisjurandi conditio inseritur : & rectè. Cùm enim faciles sint nonnulli hominum ad jurandum contemptu religionis, alii perquam timidi metu divini Numinis usque ad superstitionem : ne vel hi, vel illi, aut consequerentur, aut perderent quod relictum est, Prætor consultissimè intervenit.* La disposition de cette loi est admirable. Elle dispense du serment celui à qui on a laissé une succession ou un legs à condition de préter quelque serment, & elle veut qu'il en jouisse comme si cette condition n'avoit point été insérée, de peur qu'elle ne soit

pour lui une occasion de jurer contre sa conscience, ou qu'elle ne l'oblige de renoncer au legs ou à la succession par une délicatesse de conscience poussée jusqu'à la superstition. Il seroit bien à souhaiter que l'esprit de cette loi fît abroger une infinité de sermens inutiles, qu'une mauvaise coutume a introduits dans toutes les Compagnies & dans tous les Corps de métier.

Advocati, qui dirimunt ambigua fata causarum, suaque defensionis viribus in rebus sæpe publicis ac privatis lapsa erigunt, fatigata reparant, non minùs provident humano generi, quàm si præliis atque vulneribus patriam parentesque salvarent. Nec enim solus nostro imperio militare credimus illos, qui gladiis, clypeis, & thoracibus nituntur, sed etiam advocatos. Militant namque patroni causarum, qui gloriosæ vocis confisi munimine, laborantium spem, vitam, ac posteros defendunt.
» Les Avocats, qui terminent les » procès dont le sort est toujours in» certain, & qui par le secours de leur » éloquence, soit par raport au Pu» blic ou aux particuliers, rétablis» sent souvent des affaires ruinées, &

» soutiennent celles qui sont chancelantes, ne rendent pas un moindre service au genre humain, que si ils sauvoient leur patrie, & leurs peres & meres dans les combats, au prix de leur sang & par leurs blessures. Car nous mettons au nombre de ceux qui combattent pour notre Empire, non seulement ceux qui emploient pour sa défense l'épée, le bouclier, & la cuirasse; mais encore ceux qui prétent à nos sujets le glorieux secours de leurs voix pour soutenir leurs intérêts dans les divers dangers où ils sont exposés, pour défendre leur vie, & pour mettre en sureté jusqu'à leur postérité la plus reculée. «

C'est avec raison que le Prince fait un si bel éloge d'une profession, qui fait un usage si salutaire des talens de l'esprit, & qu'il l'égale à ce qu'il y a de plus grand dans l'Etat. Mais en même tems il recommande aux Avocats d'exercer cette glorieuse profession avec un noble désintéressement, & de ne la point deshonorer par une basse attache à un vil intérêt. *Ut non ad turpe compendium stipemque deformem hæc arripiatur occasio : sed laudis per*

eam augmenta quærantur. Nam si lucro pecuniaque capiantur, veluti abjecti atque degeneres inter vilissimos numerabuntur. Il leur recommande aussi de ne point se livrer à la demangeaison & au plaisir inhumain de railleries piquantes & d'injures grossiéres, qui ne sont propres qu'à décrier l'Avocat; mais de se renfermer sévérement dans ce que l'utilité & la nécessité de la cause demandent de leur ministére. *Ante omnia autem universi advocati ita præbeant patrocinia jurgantibus, ut non ultra quàm litium poscit utilitas, in licentiam convitiandi & maledicendi temeritate prorumpant. Agant quod causa desiderat, temperent se ab injuria. Nam si quis adeo procax fuerit, ut non ratione sed probris putet esse certandum, opinionis suæ imminutionem patietur.*

Fin du douziéme Volume.

TABLE
DU DOUZIÉME VOLUME.

LIVRE VINGT-CINQUIÉME. DES BELLES-LETTRES.

AVANT-PROPOS.

CHAPITRE PREMIER.

§. I. *Premier*

LIVRE VINGT-SIXIÉME.

DES

SCIENCES SUPERIEURES.

SECONDE PARTIE.

Fin de la Table du XII. Volume.

◆◇◆◇◆◇◆◇◆◇◆◇◆◇◆◇◆◇◆◇◆◇◆

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, les deux derniers Tomes de l'*Hiſtoire Ancienne* de Mr. Rollin ; & je n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher l'impreſſion. L'Auteur ne pouvoit terminer cette Hiſtoire qui a été très favorablement reçue du Public, d'une maniére plus utile, qu'en expoſant avec préciſion & avec élégance l'origine, le progrès, & les principes de toutes les Sciences & de tous les Arts. Fait à Paris ce 4 Novembre 1737.

SECOUSSE.

